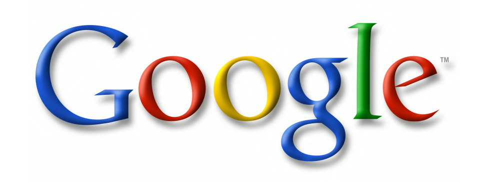
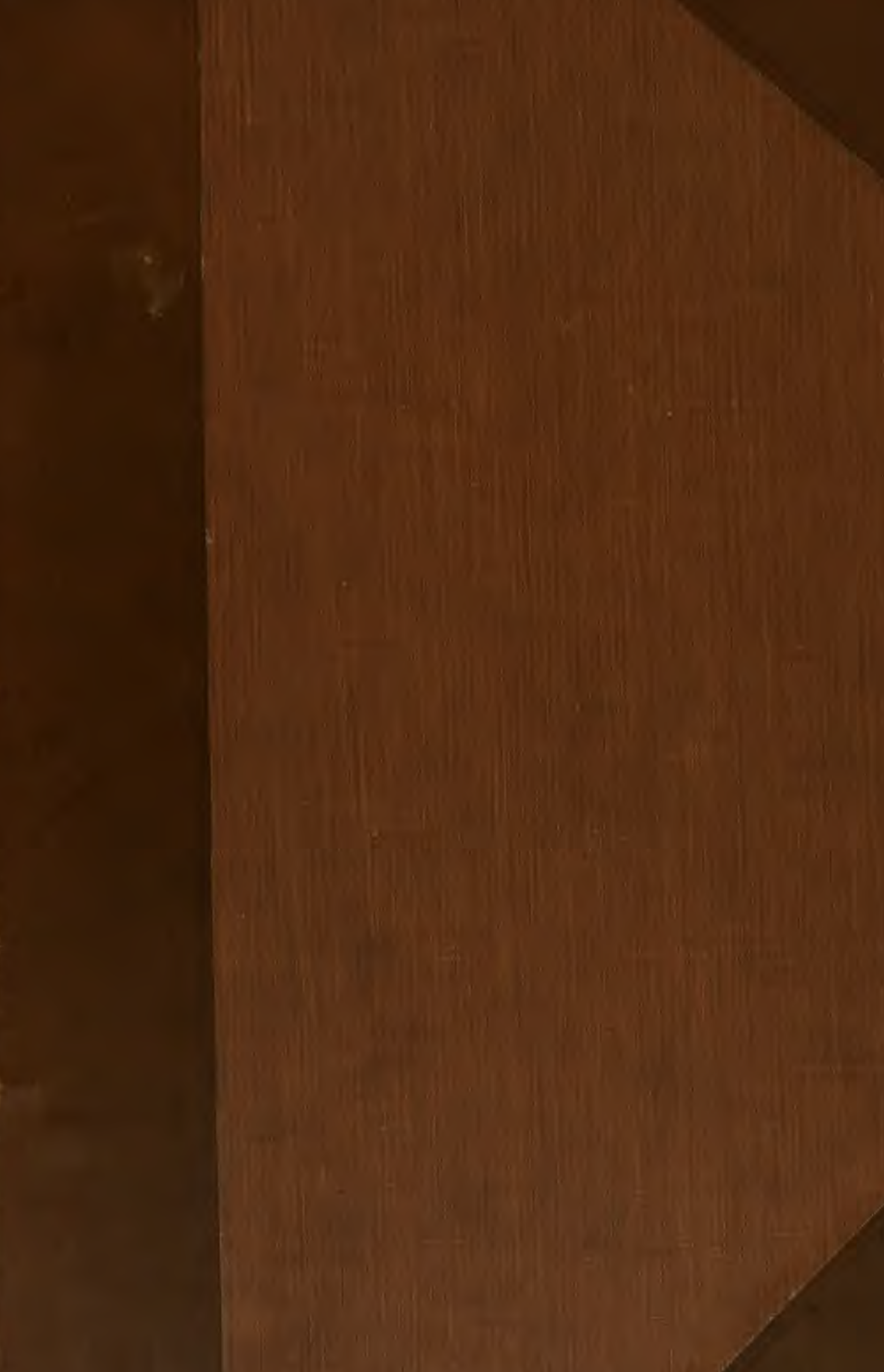
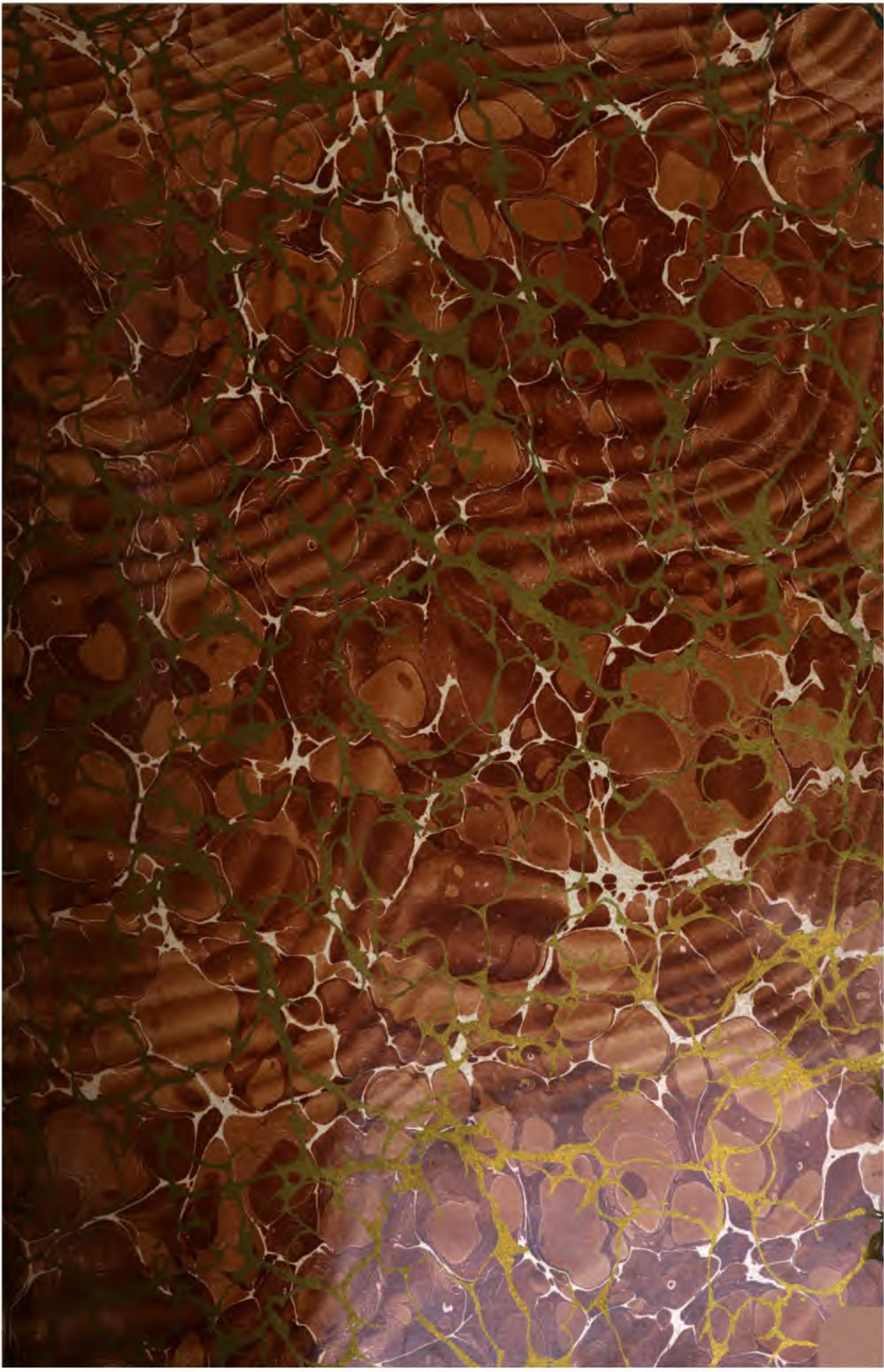






ORIC AND NATICA
BATES



LA

GÉOGRAPHIE DE L'ÉGYPTE

À L'ÉPOQUE COPTE

IMPRIMÉ

PAR AUTORISATION DU GOUVERNEMENT

SUR L'AVIS

DU COMITÉ DES IMPRESSIONS GRATUITES

LA
GÉOGRAPHIE DE L'ÉGYPTE
À L'ÉPOQUE COPTE

PAR

E. AMÉLINEAU

LAURÉAT DE L'INSTITUT, DOCTEUR ÈS LETTRES,

MAÎTRE DE CONFÉRENCES À L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES (SCIENCES RELIGIEUSES)

OUVRAGE COURONNÉ

PAR L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

(PRIX BORDIN, 1890)



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC XCIII

296/1

PRÉFACE.

Je n'ai aucune envie d'écrire à cet ouvrage une préface bien longue. Il me serait facile cependant de faire ressortir tout à la fois l'importance et la nécessité de ce travail, de dire combien les résultats auxquels je suis arrivé sont remarquables au point de vue géographique et de faire observer que nous pouvons maintenant connaître l'Égypte en détail, grâce aux documents de toute sorte qui sont ici rassemblés; que non seulement pour certains cantons nous connaissons le nom des bourgs, mais même celui des 'ezbehs ou hameaux, et en certaines villes le nom des rues, non pas de toutes, mais au moins d'un certain nombre de rues et de places. C'est que, depuis ces dernières années, il s'est produit un assez grand mouvement d'études sur tout ce qui regarde la géographie de l'Égypte, qu'un grand nombre de savants y ont consacré leurs studieuses recherches et que de grands succès ont en partie couronné un travail trop souvent ingrat. Ce succès, nous le devons avant tout aux Égyptiens eux-mêmes, à leur amour du bel art d'écrire et à ce besoin de constater de quelle ville, de quel village ou de quel nome ils étaient. C'est ainsi que nous pouvons maintenant connaître tant de particularités sur l'Égypte, qu'encore un peu plus nous en saurions la géographie aussi bien que celle d'un département français. Leurs contrats sont aussi une précieuse source d'informations, et le soin minutieux avec lequel on les rédigeait nous fournit quelquefois une abondance de détails qui menace d'être nuisible en causant une sorte de désordre touffu qui

semble parfois inextricable. Cependant avec un peu de patience et de courage on peut en sortir, comme le voyageur se tire aujourd'hui des forêts les plus impénétrables. Mais, pour s'en tirer avec avantage, il est nécessaire de bien limiter son terrain, de se frayer une voie, la plus facile possible, entre les diverses routes qui peuvent s'offrir à la vue et qui conduiraient à l'erreur, et de se tenir toujours sur la plus extrême réserve. C'est à ce travail préliminaire que sera consacrée cette préface.

Je ferai d'abord connaître quelles ont été mes sources d'information, mes moyens d'identification et je m'étendrai en troisième lieu sur les causes qui ont empêché et qui empêcheront toujours l'identification de plusieurs, je devrais même dire d'un nombre relativement considérable de villes, de villages et de hameaux.

I

Les documents coptes que j'ai utilisés sont très nombreux : ils comprennent : 1° les documents coptes proprement dits; 2° les *scalæ;* 3° les contrats; 4° les traductions arabes de documents coptes. Outre ces documents, il faut encore parler des documents grecs qui avaient été imposés par le programme de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, c'est-à-dire les vies de saints, les contrats et les géographes grecs qui datent de l'époque copte.

Les documents coptes proprement dits comprennent un très grand nombre d'œuvres dont l'énumération serait fastidieuse pour le lecteur. Ces documents sont dispersés dans les principales bibliothèques de l'Europe, comme celles de Naples, Rome, Venise, Turin, Paris, Londres, Oxford, Leyden, Berlin et Vienne, sans parler de Saint-Pétersbourg.

Les documents du Musée de Naples sont encore en grande

partie inédits. Ce sont, pour la plupart d'entre eux, des œuvres oratoires, provenant à peu près toutes du monastère de Schenoudi et contenant les sermons, lettres et allocutions de ce singulier archimandrite. D'une importance capitale pour l'histoire des esprits et des hommes dans l'Égypte chrétienne, elles ne sont que d'un intérêt fort secondaire pour la géographie de ce pays. Tous les noms de villes ou de villages que renferme d'ailleurs cette riche collection, que j'ai entièrement copiée, ont été publiés par Zoëga qui avait surtout visé la partie géographique dans la publication d'un catalogue raisonné. Je n'ai donc pas eu à me servir beaucoup de ces documents, la plupart fragmentaires, quoique je les aie tous en ma possession.

Les bibliothèques de Rome qui renferment des manuscrits coptes sont au nombre de deux : le musée Borgia, à la Propagande, et la Bibliothèque Vaticane. Le musée Borgia contient le reste des fragments thébains de la riche collection du cardinal Borgia, qui ne sont pas à Naples. Ces fragments consistent surtout en traductions de l'Écriture : comme tels, ils n'ont rien à faire avec la géographie de l'Égypte; mais il y a encore une autre partie qui comprend des apocryphes, des actes de martyrs et des récits sur l'histoire ecclésiastique. Ces documents qui sont encore nombreux, je les ai tous copiés dans les diverses missions que j'ai eu à remplir à Rome; j'ai donc pu les utiliser de première main. De même à la Bibliothèque Vaticane, j'ai pu copier le plus grand nombre des manuscrits memphitiques de cette riche bibliothèque. Il ne m'a guère manqué qu'un certain nombre de martyres et de sermons. Il est vrai que la plupart de ces martyres et de ces sermons ont été analysés par Zoëga dans son catalogue; mais cependant il en est resté quelques-uns que n'avait pas copiés Tuki et qui, par conséquent, ne rentraient pas dans l'œuvre de Zoëga. Quelques-uns de ces mar-

tyres ont été publiés dernièrement par M. Hyvernat et m'ont été utiles; mais il en reste encore un tout petit nombre dont je n'ai pu me servir. Ce petit nombre contient-il des noms géographiques autres que ceux réunis dans cet ouvrage? La chose est possible, mais n'est guère probable. En effet Champollion et Quatremère ont tous les deux dépouillé cette série de manuscrits lorsque l'empereur Napoléon I[er] fit transporter à Paris les manuscrits de la Bibliothèque Vaticane; or j'ai tous les noms recueillis dans leurs ouvrages par ces deux grands hommes, comme on pourra s'en convaincre en comparant la liste des noms que je mettrai à la fin de cet ouvrage avec la table de Champollion et celle de Quatremère, laquelle est très incomplète, mais que j'ai pris moi-même soin de compléter et de dresser exactement. Malgré tout, il est possible que certains noms leur aient échappé et que, par conséquent, ils manquent à ma liste.

La Bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, ne contient pas un très grand nombre de manuscrits coptes. Ils ont été publiés par Mingarelli[1], sauf un petit nombre qui a été imprimé dans un troisième fascicule, lequel a été mis au pilori, et dont on conserve un exemplaire à la Bibliothèque de Saint-Marc. J'ai pu copier ces manuscrits en ayant sous les yeux ce texte imprimé.

Le musée de Turin possède aussi un certain nombre d'œuvres coptes sur papyrus dont la plupart ont été publiées par M. Rossi. Je n'ai pas eu accès à ce musée, et les papyrus coptes sont réservés pour les publications ultérieures de M. Rossi. Je ne crois pas qu'il y ait un grand nombre d'indications géographiques contenues dans ces papyrus. Ils sont en effet connus, et M. Revillout a même publié la vie du bienheureux Aphou[2]. La liste de ces documents est donnée en tête du *Dictionnaire* de Peyron :

[1] Mingarelli, *Relliquiæ Ægyptiorum Codicum Nanianæ bibliothecæ.*

[2] *Revue égyptologique,* 3e année, p. 28, 34.

ils sont au nombre de sept et, sauf le premier, le troisième et le sixième, ils semblent ne contenir aucun nom géographique, car ce sont des sermons, des œuvres conciliaires ou des œuvres apocryphes. Le premier cependant contient une vie, ou plutôt les actes de saint Djôôré, berger; le troisième, un martyre de sainte Hirai, dont il est question dans la suite de cet ouvrage et qui nous aurait sans doute renseignés sur un certain nombre de points restés obscurs, s'il eût été complet, plus, une vie du patriarche Théophile, et d'autres sujets non indiqués; le sixième contient une œuvre importante de l'hagiographie copte, le martyre de Ptolémée [1], que nous connaissons par ailleurs, soit par certains fragments de la Bibliothèque nationale de Paris, soit par le *Synaxare*. Somme toute, quoique j'aie à déplorer la privation partielle de ces documents, il n'en faut pas concevoir trop de chagrin.

A Paris, la Bibliothèque nationale contient une très riche collection de fragments thébains, que j'ai mise en ordre et que j'ai entièrement copiée. J'ai pu par conséquent me servir de tous les renseignements géographiques qu'elle contient; mais ces renseignements géographiques sont en petit nombre, car l'énorme majorité de ces documents ont rapport à l'Écriture, aux œuvres conciliaires et aux sermons de divers auteurs : ils fournissent un très petit nombre de noms nouveaux. Tous les manuscrits faisant partie de l'ancien fonds sont des manuscrits de l'Écriture, sauf les *scalæ* dont je parlerai plus loin.

A Londres, il m'a été permis de copier au *British Museum* les manuscrits appartenant à lord Zouche : il n'y a pas, pour ainsi dire, d'indications géographiques à recueillir dans ces œuvres, très importantes d'ailleurs; cependant j'ai utilisé les

[1] Peyron, *Lexicon linguæ copticæ* p. xxv et xxvi.

quelques données qui s'y trouvent. Le fonds copte du *British Museum* ne comprend que des manuscrits liturgiques, scripturaires et quelques contrats sur papyrus, de peu d'importance pour le sujet qui m'occupe.

A Oxford, j'ai pu de même copier tous les fragments thébains que possède l'imprimerie nommée *Clarendon Press*, et qui sont maintenant déposés à la *Bodleian library*. Ces fragments ne sont pas non plus très importants pour la géographie de l'Égypte et ne contiennent qu'un petit nombre de noms de lieux; ils m'ont cependant été très utiles selon leurs indications.

J'en dirai autant des fragments qui sont la propriété de lord Crawford et que j'ai pu copier en France, car le noble comte a toujours mis avec la plus grande libéralité sa collection au service de mes études.

Le musée de Leyden possède aussi quelques manuscrits coptes en dialecte thébain; j'y ai recueilli toutes les indications qui pouvaient m'être utiles, elles sont en très petit nombre et il n'y en a aucune que je n'eusse par ailleurs.

Je ne connais malheureusement pas les bibliothèques de Berlin, de Vienne et de Saint-Pétersbourg; je n'ai donc pu me servir des indications qu'on y pourrait recueillir; mais j'imagine qu'elles ne doivent pas être très nombreuses, car les catalogues n'indiquent que des manuscrits scripturaires, et ces bibliothèques n'ont aucune réputation pour le sujet qui m'occupe : il en serait sans doute tout autrement pour un travail ayant trait à l'Écriture.

J'ai fini de passer en revue les documents coptes proprement dits : comme on a pu le voir, j'en ai copié de beaucoup la plus grande partie, et je ne crois pas exagérer en disant que j'ai en ma possession au moins dix mille pages de manuscrits copiés dans les diverses bibliothèques de l'Europe.

Après les documents coptes proprement dits, les documents qui m'ont été le plus utiles sont les *scalæ* coptes-arabes. Ces sortes d'ouvrages contiennent toujours une grammaire, quelquefois plusieurs, ou un dictionnaire copte avec traduction arabe. Ils sont d'une date relativement récente, car je ne crois pas qu'il y en ait d'antérieurs au XIIe siècle de notre ère. Auparavant, en effet, il n'y en avait pas besoin : la langue copte était d'un usage courant, et les mots connus de tous ceux qui étudiaient. S'il y a eu des *scalæ* antérieurement, ce durent être des dictionnaires avec traduction grecque; mais de ce type de volumes nous n'avons pas de spécimen; à peine si, dans les papyrus de la collection de l'archiduc Rainer, à Vienne, et à Londres, au *British Museum*, il y a quelques devoirs d'écoliers sur papyrus, ou sur des tessons de poteries ou des fragments de calcaire. La langue copte s'est éteinte beaucoup plus tard qu'on ne le suppose d'ordinaire. S'il y a eu des traductions arabes de livres coptes dès le Xe siècle de notre ère, c'était pour répondre aux besoins des amateurs de littérature qui, ne pouvant plus composer, se sont donné le plaisir de traduire. Ce n'est guère qu'à l'arrivée des premières bandes turques en Égypte, que la langue fut prohibée et qu'il devint nécessaire d'apprendre l'arabe, même pour le simple fellah. On n'a pas réussi d'ailleurs à éteindre complètement la langue copte, puisque l'arabe vulgaire d'Égypte renferme un très grand nombre de mots d'origine égyptienne.

Quoi qu'il en soit, ces documents, ou dictionnaires, appelés *scalæ*, existent et assez souvent, surtout les plus anciens, renferment un chapitre consacré aux noms géographiques de l'Égypte, avec leur traduction ou leur transcription en arabe. On comprend facilement combien ces documents doivent être utiles pour l'identification des noms coptes avec les noms arabes. Quelquefois les noms de villes égyptiennes sont mélangés avec

IMPRIMERIE NATIONALE.

les noms d'autres villes; mais le plus souvent ils forment un tout à part. J'ai réuni un assez grand nombre de ces *scalæ* que j'ai utilisées pour ce travail. Tout d'abord celles de la Bibliothèque nationale, qui sont au nombre de sept. Sur ces sept ouvrages, quatre ont été connus de Champollion et, sans doute aussi, de Quatremère : ce sont les nos 43, 44, 46 et 54, la dernière étant citée sous le n° 17 du supplément fonds Saint-Germain. Champollion les a citées à la fin de son ouvrage, mais, par un phénomène bizarre, il les a citées en changeant l'ordre des noms et en oubliant quelques-uns d'entre eux. Quatremère les a connues, mais ne les a pas données *in extenso* à la fin de son premier volume. Champollion et Quatremère ont aussi cité une autre *scala*, publiée par le jésuite Kircher[1]: cet homme d'assez grande instruction, mais de peu de moralité scientifique, a gâté son œuvre en y insérant quelques noms de son invention, en défigurant certains autres. Les grandes *scalæ* que je publie en appendice se rapprochent beaucoup de celle que Kircher avait entre les mains, et qui est le n° 53 de la Bibliothèque nationale de Paris, laquelle lui vient de la collection Peiresc; mais les plus développées contiennent certains noms qu'on ne trouve pas dans Kircher. Ces grandes *scalæ* sont au nombre de quatre qui appartiennent, deux à la Bibliothèque nationale, une à la *Bodleian library* d'Oxford, et la quatrième à *lord Crawford*, *earl of Crawford and Balcarres*, qui l'a mise à ma disposition avec la plus grande affabilité et la plus affable générosité. Les deux premières portent les nos 50 et 53 des manuscrits coptes de la Bibliothèque nationale : elles se ressemblent d'assez près l'une l'autre; cependant il y a d'assez graves divergences entre les deux, car la seconde contient certains noms qui

[1] Kircher, *Lingua ægyptiaca restituta.*

ne se trouvent pas dans la première, et d'autres ont été mis en meilleur ordre. La *scala* de la *Bodleian library* porte la cote *Mareschalcus* 17 : elle faisait partie de la collection Marshall avant d'entrer dans cette bibliothèque. Elle ressemble assez aux deux précédentes; mais il y a quelques divergences d'orthographe. Celle qui appartient à lord Crawford ressemble beaucoup à celle d'Oxford, mais s'en distingue par des particularités orthographiques. Quoi qu'il en soit de ces variantes, je crois que ces quatre *scalæ* ont dû être copiées sur un même manuscrit ou sur des manuscrits différents du même ouvrage. Sauf celle d'Oxford, elles sont en général assez modernes, surtout celle de lord Crawford, qui a été copiée au Caire en ce siècle. Aussi fourmille-t-elle de fautes, et de même les autres. La plus ancienne est celle d'Oxford, mais je ne sais pas à quel siècle elle remonte exactement.

Outre les œuvres qui précèdent, j'ai pu encore utiliser deux autres *scalæ*, dont l'une appartient à la Bibliothèque nationale et l'autre au *British Museum*. La première est cotée n° 55; elle renferme un assez grand nombre de mots rangés, du nord au midi, dans un ordre relativement exact. La seconde est connue sous la cote *Oriental* 44; elle est plus développée que la précédente, mais moins que les grandes *scalæ* dont j'ai parlé plus haut. Elle représente à elle seule un type d'ouvrage que je n'ai pas rencontré ailleurs.

Ce sont là les *scalæ* que j'ai pu utiliser. Il en existe d'autres. notamment à la Bibliothèque du Vatican. Comme je n'ai pu les utiliser directement, j'ai demandé à M. Ignace Guidi de vouloir bien vérifier leur contenu, pour savoir, en particulier, si elles contenaient la liste des évêchés d'Égypte et des églises dont j'aurai bientôt à parler. Il m'a répondu que ces *scalæ* ne contenaient rien de semblable. Je ne crois donc pas que de ce côté

il y ait de grandes lacunes à déplorer dans la liste que j'offre, à la fin de cet ouvrage, à l'attention des savants.

Deux des ouvrages dont je viens de parler ont conservé, outre les listes géographiques, deux documents de la plus haute importance pour la géographie de l'Égypte. Ces deux ouvrages sont : le manuscrit copte de la Bibliothèque nationale, n° 53, et la *scala* qui appartient à lord Crawford. Ces deux ouvrages contiennent en effet d'abord une liste des évêchés de l'Égypte, et une seconde liste des principales églises et des couvents de la Basse Égypte. La première est ainsi faite, qu'on y trouve d'abord le nom grec, ensuite le nom copte, et enfin le nom arabe de chaque ville où il y avait un évêché. On comprendra facilement quelle lumière apporte ce document pour l'identification de certaines villes qu'on connaissait en copte, qu'on identifiait mal, et dont, par conséquent, on rejetait sur une autre le véritable nom grec. Ainsi, toute la partie du nord de l'Égypte a été mal identifiée par Champollion et Quatremère, par manque de documents qui leur fournissent des indices capables de les mettre sur la voie. Aussi, sur ce chapitre comme sur un assez grand nombre d'autres de la géographie de l'Égypte, les documents nouvellement mis au jour m'ont permis de retrouver l'ancien nom grec, par conséquent d'identifier les villes de la Haute et de la Basse Égypte. Malheureusement l'orthographe des mots grecs est le plus souvent si corrompue qu'il est bien difficile de reconnaître les mots; mais c'est chose possible malgré tout; je dois en excepter certains noms jetés isolément au milieu d'une partie qui n'est certainement pas la leur. En outre les noms sont assez mal rangés dans l'ordre qu'on a voulu suivre, et quelquefois on a des doutes que la comparaison des manuscrits seule fait disparaître, en permettant de rectifier les principales erreurs commises par l'un et l'autre scribe. La liste de Paris est

beaucoup plus correcte que l'autre. Malgré cette différence, je crois que les deux manuscrits ont dû être copiés sur le même modèle et que celui-ci doit se trouver quelque part en Égypte. La liste des églises et des monastères est dans le même cas, avec cette différence qu'il n'y a pas de nom grec, que par conséquent les causes de confusion deviennent moindres. On trouvera ces deux listes à la fin de cet ouvrage.

J'ai fait grand usage aussi des contrats coptes des divers musées d'Europe qui ont été publiés, et aussi de ceux du musée de Boulaq. Pour ces contrats, l'ouvrage de M. Revillout[1], malgré ses graves et nombreux défauts, m'a été du plus grand secours. Je l'ai dépouillé ligne par ligne, et il m'a fourni quantité de noms nouveaux. Le même auteur a publié dans la *Revue égyptologique* un assez grand nombre d'autres contrats. En outre, plus que tous les contrats dont je viens de parler, la précieuse collection de l'archiduc Rainer à Vienne aurait pu me fournir un très grand nombre de noms nouveaux, surtout pour le Fayoum. Je n'ai pu utiliser que ceux qui ont été publiés, et, pour cela, j'ai dépouillé tout ce qui a paru dans les *Mélanges* des divers documents de cette collection[2]. Si je n'en ai pas donné davantage, c'est qu'on n'en a pas publié un plus grand nombre. D'ailleurs, le territoire restreint dont ils proviennent pour l'énorme majorité est, en partie, une raison pour ne pas trop regretter la non-publication de ces papyrus. On aurait pu sans doute connaître un peu mieux le Fayoum, mais le Fayoum n'est qu'une petite partie de l'Égypte, et la perte ainsi produite est compensée partiellement par les détails que nous fournissent les contrats grecs provenant de cette province.

J'ai déjà dit plus haut, à propos des *scalæ*, que les œuvres

[1] E. Revillout, *Actes et Contrats des musées de Boulaq et du Louvre.*

[2] *Mittheilungen aus der Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer.*

coptes avaient été traduites en arabe. Je l'ai démontré avec assez d'étendue dans mes précédentes publications[1], pour n'avoir pas besoin de revenir ici sur cette question : je considère le fait comme indubitable et parfaitement prouvé. Aussi n'ai-je point été surpris de trouver à la Bibliothèque nationale divers manuscrits arabes contenant des œuvres que nous possédions déjà en copte, et d'autres dont on n'avait qu'un résumé ou qu'un texte écourté[2]. J'en ai aussi trouvé quelques-uns à Oxford[3]. Il en existe peut-être d'autres ailleurs : je ne les connais point. Le catalogue de la Bibliothèque Vaticane n'en contient pas plus d'un seul que nous possédons en partie. grâce au *Synaxare*[4]. Je me suis servi de tous ces manuscrits, excepté du dernier, que je n'ai pu consulter. Mais ces traductions arabes ne fournissent nécessairement qu'un nombre très limité de lieux géographiques; la grande mine, c'est le *Synaxare*. Je n'ai pas à expliquer ici comment fut composé cet ouvrage : il me suffira de dire que chaque jour de l'année y est représenté par un saint, quelquefois par deux, par trois et plus; or la vie de ces saints est décrite en abrégé, quelquefois dans un abrégé fort long. On comprendra facilement, je le répète, quelle mine de renseignements géographiques on y peut exploiter, car l'énorme majorité de ces saints est prise de l'Égypte. C'est même l'observation de ces noms de lieux qui, la première, m'a donné l'idée de faire cet ouvrage. Chaque saint y nommé avait dans la littérature copte un ouvrage qui lui était consacré, et ce sont ces ouvrages qui ont été analysés et ont fourni la matière du *Synaxare*. On peut donc se reposer en toute sécurité sur la

[1] E. Amélineau : *Monuments pour servir à l'histoire de l'Égypte chrétienne*, t. I et II. — *Romans et contes de l'Égypte chrétienne*, préface, etc.

[2] Ce sont les nos : Supplément 89; ancien fonds 263 et 264; 154; Supplément 97 et ancien fonds 155.

[3] Ce sont les manuscrits Seldonian 3274 et Huntington 370.

[4] C'est le numéro CLXXII.

valeur de ces noms géographiques encore conservés pour la plupart dans l'Égypte actuelle. J'ai entièrement traduit cette œuvre importante de la littérature copte; malheureusement, je n'ai pu traduire qu'un seul ou deux, tout au plus, de ces précieux manuscrits; mais il devait y en avoir presque autant qu'il y avait de diverses églises ou diocèses, comme dans l'Église catholique chaque diocèse à son *propre* des saints. Ainsi, je sais qu'à la Bibliothèque Vaticane, il existe deux exemplaires du *Synaxare*, qui, tous les deux, diffèrent de l'exemplaire qui m'a servi, et, lui-même, cet exemplaire diffère de celui qui se trouve à la Bibliothèque nationale[1]. De ce côté là aussi, mon œuvre restera quelque peu incomplète, quoique je me sois servi du catalogue de la Bibliothèque Vaticane, et que j'aie soigneusement relevé les noms de lieux qui se trouvent dans l'analyse détaillée du *Synaxare*.

Les documents grecs m'ont aussi beaucoup servi. J'ai lu les vies des Pères et des Saints qui ont été publiées par les Bollandistes : le plus souvent, les noms sont tellement défigurés qu'ils sont à peine reconnaissables, quoique d'autres fois on puisse parvenir à leur rendre leur forme primitive; aussi ces vies m'ont-elles été d'un minime secours. Je dois dire le contraire des contrats grecs provenant de Thèbes, du Sérapéum, et surtout de ceux qui ont été récemment trouvés dans le Fayoum, qui sont actuellement au Louvre, et que M. Wessely, de Vienne, a publiés. Les papyrus de la collection de l'archiduc Rainer renferment aussi quelques contrats grecs qui ont été publiés; je m'en suis servi. Quant à ceux, beaucoup plus nombreux, qui n'ont pas été mis au service de la science, je n'ai pu m'en servir, et j'attends avec impatience leur publication. Les dates de ces

[1] *Scriptorum veterum Nova Collectio*, t. IV. *Codices arabici a Christianis scripti*, n°s LXII, LXIII, LXIV, LXV. Il y a deux tomes pour chaque exemplaire.

contrats sont d'époques diverses : quelques-uns sont antérieurs à notre ère et, par conséquent, n'auraient pas dû me servir; les autres sont postérieurs et m'appartiennent de droit. Quant aux premiers, lorsque je vois les villes et les villages mentionnés par eux encore debout aujourd'hui, je suis obligé de me dire qu'ils existaient aussi à l'époque où les Arabes se sont emparés de l'Égypte; par conséquent, ils ressortissent aussi de mon sujet. Quant aux villages dont je n'ai pu retrouver le nom, je ne pouvais pas savoir s'ils n'existaient pas à l'époque de la conquête : je les ai donc pris, en ayant soin de faire observer de quelle source ils provenaient.

Quant aux géographes grecs et aux historiens de même langue, je dois avouer en toute sincérité que je n'ai pas cru devoir m'en servir. En effet, ils remontent tous à une époque où l'Égypte était égyptienne, ou grecque, mais non encore chrétienne. Ceux d'entre eux qui appartiennent à notre ère sont d'une autre civilisation que celle où j'avais à prendre les noms de lieux qui rentraient dans mon sujet. Ainsi, pour ne parler que des derniers, Strabon et Ptolémée. Ce n'est pas à dire pour cela que je n'ai pas cité les noms que ces auteurs contiennent; mais je ne les ai pas cités sous leur patronage. On comprendra toutefois que bien souvent j'aie dû mettre à contribution les renseignements qu'ils sont seuls à donner; cela m'était en effet nécessaire pour bien établir la position que je devais assigner à certaines villes tombées maintenant dans le plus complet oubli.

Je ne dois pas oublier, en finissant cette revue des sources qui m'ont été utiles pour trouver les noms de lieux de l'Égypte, un livre très important pour l'histoire et la géographie de l'Égypte, au moment de la conquête arabe. Je veux parler de la *Chronique de Jean de Nikiou*. L'éditeur de cette chronique croit que primitivement elle a été rédigée en grec : cela se peut; mais

je puis tout aussi bien croire, et avec autant de raison, qu'elle a été primitivement rédigée en copte, et que c'est du copte, non de l'arabe, qu'elle a été traduite en éthiopien. Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer les raisons qui m'ont amené à cette conclusion; ce qu'il me faut dire, c'est que cette *Chronique*, qui aurait pu être d'une importance exceptionnelle pour l'histoire et la géographie de l'Égypte, est, au fond, d'une importance minime pour l'une et pour l'autre : pour l'histoire, parce qu'elle est remplie des fables les plus grossières, qu'elle a été compilée par un homme sans critique et qu'elle fourmille des contradictions les plus grossières; pour la géographie, parce que la foule des noms géographiques conservés dans cet ouvrage nous est parvenue sous une forme tellement défigurée et éloignée de la forme primitive qu'on ne peut les reconnaître et surtout les identifier. Comme conséquence pratique, lorsque le mot n'est pas connu par ailleurs, qu'on ne peut le retrouver dans la nomenclature actuelle des villes et villages de l'Égypte, quand même on nous assure qu'il s'agit d'une ville importante, il faut toujours garder à son égard les règles élémentaires de la prudence scientifique et n'accepter ce mot que sous bénéfice d'inventaire. C'est ce que je me suis efforcé de faire pour ma part; malgré les éloges prodigués à cette *Chronique*, elle n'est un peu importante que pour certains faits particuliers, et encore le récit en est-il plein d'un désordre inouï.

II

La trouvaille des noms géographiques de l'Égypte n'était que la première partie de ma tâche et de mon plan; il fallait en outre, autant que possible, les identifier avec les noms encore en usage aujourd'hui. Tout d'abord, je dois dire qu'à ce point

de vue les *scalæ* coptes-arabes sont de la plus grande utilité, car souvent elles nous donnent le nom en usage encore de nos jours. Mais, outre ces documents, je me suis surtout servi de deux ouvrages importants qui renferment tout ce que les auteurs ou géographes arabes ont recueilli sur la géographie de l'Égypte : je veux parler de l'*État de l'Égypte*, publié par S. de Sacy, et du *Recensement général de l'Égypte*, fait en 1884 et publié depuis par ordre du Khédive.

On sait qu'à la fin de sa *Relation de l'Égypte par Abd-Allatif, médecin de Bagdad*, S. de Sacy a publié un *État des provinces et des villages de l'Égypte*. Cet état avait été dressé en l'année 1376, sous le règne du sultan Mélik-al-aschraf Schaban; mais le cadastre en avait été fait auparavant sous le règne du sultan Mélik-al-Naser, en l'an 715 de l'hégire, c'est-à-dire en l'an 1315 de notre ère. Comme il est facile de s'en convaincre par l'examen de l'*État* lui-même, c'est une publication très importante pour la géographie de l'Égypte. On y trouve en effet chaque province et chaque territoire de ce pays, avec une liste alphabétique des villages qui devaient payer l'impôt annuel au sultan. La superficie de chaque village y est donnée avec le nombre de feddans attachés aux fonds des pensions, et le tribut annuel est évalué en dinars. Pour publier cet *État*, S. de Sacy s'était servi de trois manuscrits arabes et d'un manuscrit turc de la Bibliothèque de Vienne, contenant une liste alphabétique des villages de l'Égypte. Il semblerait qu'avec le concours de ces divers manuscrits l'œuvre ait dû être de tout point certaine et immuable; mais S. de Sacy prend lui-même la peine d'expliquer, dans la petite préface dont il a fait précéder cette publication, que, dans le manuscrit arabe n° 693, de la Bibliothèque autrefois *impériale*, maintenant *nationale* de Paris, la plupart des noms sont écrits sans points diacritiques; que, dans le manuscrit d'Oxford du

fonds Huntington, catalogué sous le n° 697 dans le catalogue d'Uri, ces points, qui sont mis partout, ont été placés avec une telle négligence qu'il y a beaucoup d'erreurs évidentes qui ont obligé S. de Sacy à ne pas s'en servir. Il en est de même du manuscrit du Vatican et de la copie que Hammer avait fait faire du manuscrit turc de Vienne [1]. On peut ainsi se convaincre facilement que l'œuvre du célèbre orientaliste n'était pas facile, et il n'est pas étonnant que certains noms aient été mal ponctués et mal orthographiés; car la science de l'éditeur, si éminente à tous égards, a dû nécessairement plier devant l'impossibilité matérielle de reconnaître la véritable leçon de mots étrangers à la langue arabe. Pendant mon séjour au Caire, j'ai fait copier à la Bibliothèque *khédiviale*, nommée *Darb-el-Gamamiz*, un manuscrit dont j'ignorais complètement la valeur, mais que je savais contenir des renseignements géographiques [2]. Je me suis aperçu dernièrement, en l'étudiant, qu'il contenait un exemplaire de *l'État des provinces et villages de l'Égypte*, mais beaucoup plus correct que celui que S. de Sacy avait en sa possession. Cependant, comme il n'est pas publié, j'ai toujours cité la publication de S. de Sacy, dans le texte ou les notes de cet ouvrage, en ayant soin d'indiquer les leçons défectueuses. J'avais pensé un moment le mettre en appendice à cet ouvrage; mais j'ai dû reculer devant la dépense que cette publication aurait entraînée.

Grâce à la conservation des choses en Égypte, malgré le changement perpétuel des hommes en ce malheureux pays, les noms de lieux géographiques se sont conservés sous une forme à peine abrégée ou altérée. Il est donc facile de comprendre

(1) S. de Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 586-591. Cf. surtout la page 589.

(2) Ce manuscrit fait partie de la collection réunie pour mes études particulières, et est déposé aujourd'hui à la Bibliothèque nationale.

combien les deux ouvrages cités plus haut sont utiles pour l'identification de la plus grande partie des mots trouvés. Il suffisait de me rendre compte de la manière dont un nom copte est passé en arabe. Pour cela, il fallait tout d'abord savoir la prononciation copte et les règles de la transcription du copte en arabe. Ces règles, je les ai exposées tout au long dans ma *Lettre à M. Maspero*, publiée dans le *Recueil de monuments relatifs à l'archéologie et à la linguistique égyptiennes et assyriennes* [1]. Je n'ai rien à y changer; j'ai seulement à parler de plusieurs faits nouveaux, dont les uns confirment mes idées, et dont un seul semble en contradiction avec le système que j'ai exprimé. Je commence tout d'abord par celui-ci.

Dans le papyrus de Turin, n° I, que M. Rossi a publié il y a quatre ans et que je n'ai connu qu'au moment où j'écrivais cette préface (en décembre 1889), il est fait mention d'un berger qui maltraite les soldats du gouverneur Arien, parce qu'ils lui avaient pris deux de ses moutons. Ce berger se nommait ϫⲱⲱⲣⲉ et était natif de ϫⲓⲛϫⲏⲃ [2]. D'après les règles de transcription que j'ai données dans ma *Lettre à M. Maspero*, ces mots devraient se transcrire en arabe, جورا et جنجيف et se prononcer Gourâ et Gingîf. Mais l'histoire de ce berger a été conservée par le *Synaxare* qui écrit شورا et شنشيف [3], Schourâ et Schinschîf. Il semble donc que ma théorie tombe devant ce seul fait. Je confesse qu'il m'a d'abord causé un grand ennui; mais je me suis rappelé que le mot ϫⲓϫⲃⲏⲣ se transcrit جيجوير et شوير, qu'il a les deux formes que j'ai expliquées par une prononciation dialectale différente. Cette explication doit être la bonne. D'ailleurs il est assez facile de comprendre comment

[1] *Rec. de monum. relat. à l'arch. et à la ling. égypt. et assyr.*, XII° année, p. 29 et surtout p. 38, 39.

[2] Rossi, *I martirii di Gioore Heraei*, etc., 18-27.

[3] *Synaxare*, 10 Kihak.

le ج qui n'était pas encore durci ait pu donner un ش; le fait s'est produit encore dans ϫⲁⲡⲁⲥⲉⲛ qui a donné شباس. Il y a un certain nombre de transcriptions qui sont ainsi contraires à la règle : jusqu'ici la plupart de ces transcriptions se trouvaient en Basse Égypte; en voilà une qui est bien de la Haute Égypte et qu'il n'y a pas moyen de nier. Je la signale le premier.

Malgré cette difficulté, il y a d'autres faits qui abondent en mon sens. Tout d'abord, ce sont les transcriptions grecques de mots coptes, écrites à une époque où l'on ne discutait pas sur la prononciation du copte. On sait que les Grecs n'avaient dans leur alphabet ni la lettre ϣ, ni les lettres ϫ et ϭ. Or ils ont eu à transcrire dans leur langue des mots égyptiens qui s'écrivaient avec ces lettres; le plus souvent ils ont, comme je l'ai dit, rendu par une lettre de leur alphabet le son qui les frappait davantage, comme Sebennytos pour ϫⲉⲙⲛⲟⲩϯ, Tanis pour ϫⲁⲛⲓ, et Senuthios pour ϣⲉⲛⲟⲩⲧⲉ. Mais quand ils ont voulu rendre plus exactement le son même de la langue qu'ils transcrivaient, ils ont employé des signes conventionnels, des doubles lettres, comme ils font encore aujourd'hui pour rendre certaines articulations de notre langue française ou des autres langues de l'Europe. Or nous possédons encore aujourd'hui des devoirs d'écoliers, ou peu s'en faut, dans lesquels les enfants des écoles transcrivaient, en lettres grecques, les mots coptes de leur modèle. En voici un exemple[1] :

[1] *Mittheilungen aus der Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer,* 5ᵉ année, p. 43. Voici la traduction de cette lettre : «Au nom de Dieu, avant toute chose. J'écris, j'embrasse mon frère aimant Dieu, célèbre en toute manière, avec toute sa maison, depuis le petit jusqu'au grand. Ensuite, j'ai reçu ta lettre que tu m'as écrite. Prends les enfants; à l'heure où j'ai reçu ta lettre, je te les ai envoyés, le dimanche 12 de Mésoré. Que le Seigneur Dieu te protège, et ces deux enfants que je t'ai envoyés. En paix. Amen.» Cette traduction diffère un peu de celle qui a été donnée dans les *Mittheilungen;* je ferai observer aussi que, pour la prononciation de l'*i* dans les mots ⲛⲁⲓ, ⲡⲁⲓ, elle est formellement indiquée ici.

χεν ϖραν ενπνουδι ενσζορπ νωϐ νιϐεν τισχαει τιερα-
ϧⲈⲚ ⲠⲢⲀⲚ ⲈⲚⲠⲚⲞⲨϮ ⲈⲚϢⲞⲢⲠ ⲚⲰⲂ ⲚⲒⲂⲈⲚ ϮⲤϧⲀⲈⲒ ϮⲈⲢⲀ-

σπαζεσθε ενπαμαει νουδι ενσον ετ7αιηουτ κατα
ⲤⲠⲀⲌⲈⲤⲐⲈ ⲈⲚⲠⲀⲘⲀⲈⲒ ⲚⲞⲨⲆⲒ ⲈⲚⲤⲞⲚ ⲈⲦⲦⲀⲒⲎⲞⲨⲦ ⲔⲀⲦⲀ

σμοντ νιϐεν νεμ ϖεκηει τηρϕ εισζτζεν κουτζι σζα
ⲤⲘⲞⲚⲦ ⲚⲒⲂⲈⲚ ⲚⲈⲘ ⲠⲈⲔⲎⲈⲒ ⲦⲎⲢϤ ⲈⲒϢϪⲈⲚ ⲔⲞⲨϪⲒ ϢⲀ

νισζτ μενενσα ναει αιερδεχι νεκσχαει εκσχαει νηει
ⲚⲒϢⲦ ⲘⲈⲚⲈⲚⲤⲀ ⲚⲀⲈⲒ ⲀⲒⲈⲢⲆⲈⲬⲒ ⲚⲈⲔⲤϧⲀⲈⲒ ⲈⲔⲤϧⲀⲈⲒ ⲚⲎⲈⲒ

εσζπη νιτεκνι δε εν τιουνου ταειρδεχι νεκσχαει
ⲈϢⲠⲎ ⲚⲒⲦⲈⲔⲚⲒ ⲆⲈ ⲈⲚ ⲦⲒⲞⲨⲚⲞⲨ ⲦⲀⲈⲒⲢⲆⲈⲬⲒ ⲚⲈⲔⲤϧⲀⲈⲒ

αειϐορπου ναχ εν ϖιεωου κεριακη μμεσω ιϐ.....εις
ⲀⲈⲒⲂⲞⲢⲠⲞⲨ ⲚⲀⲔ ⲈⲚ ⲠⲒⲈⲰⲞⲨ ⲔⲈⲢⲒⲀⲔⲎ ⲘⲘⲈⲤⲰ ⲒⲂ.....ⲈⲒⲤ

ϖνουδ ουριατκ μεν ϖαεισναου τεκνι δε ταειϐορπου
ⲠⲚⲞⲨⲆ ⲞⲨⲢⲒⲀⲦⲔ ⲘⲈⲚ ⲠⲀⲈⲒⲤⲚⲀⲞⲨ ⲦⲈⲔⲚⲒ ⲆⲈ ⲦⲀⲈⲒⲂⲞⲢⲠⲞⲨ

ναχ ειρηνι αμην
ⲚⲀⲔ ⲈⲒⲢⲎⲚⲒ ⲀⲘⲎⲚ

Cette transcription grecque de mots coptes ne laisse aucun doute sur la difficulté que les Grecs avaient à prononcer l'égyptien, et sur les moyens qu'ils prenaient pour parvenir à rendre aussi exactement que possible les articulations propres à la langue égyptienne. Nous n'avons malheureusement, ici, que deux de ces articulations, ϣ et ϫ : la première est rendue par *cz* et la seconde par *tz*. Mais, me dira-t-on, cette transcription est la preuve que le ϫ se prononçait comme un *z*, puisque les Grecs écrivent *tz* pour la rendre exactement. Je répondrai que ce n'est pas une preuve : ces deux groupes sont des indications pour la prononciation. De même que *cz* = ϣ avec lequel il n'a aucun rapport, de même *tz* = ϫ avec lequel il n'a également aucun rapport. Les Grecs, je le répète, n'avaient pas de lettres pour rendre *sch* ou ϣ, *dj* ou ϫ. Que si l'on voulait absolument que la lettre ϫ se prononçât *z*, je ferais observer que les Grecs avaient cette lettre, que, par conséquent, point n'était besoin

de recourir à une combinaison de signes, pour parvenir à rendre cette articulation, et qu'en tout cas ce ne serait pas *z* qu'il faudrait transcrire, mais *tz*. Et puis on comprend très bien que les Grecs, en zézayant, aient prononcé le ϣ *sza* et la djiandjia *tza;* c'est justement ce que j'ai soutenu, à savoir : que, selon qu'ils appuyaient davantage sur le *t*, ils avaient Tanis; que si, au contraire, c'était sur le *z*, ils avaient Sebennytos, qu'ils écrivent *ζεβέννυτος*.

Cette observation est encore confirmée par les transcriptions arabes. On ne peut nier que, dans le cas où les Égyptiens avaient un *g* doux ou un *g* dur, les Arabes ne possédassent dans leur alphabet au moins un signe pour représenter l'une des deux articulations. Or toutes les fois, ou à peu près toutes, que les Coptes ont voulu rendre dans leur langue le ج arabe, ils se sont servis de la lettre ϫ ou ϭ. J'en ai cité des exemples dans la *Lettre à M. Maspero :* j'en citerai encore quelques-uns que j'ai trouvés récemment dans les *Mittheilungen* de la collection de l'archiduc Rainer. Les Coptes ont-ils voulu rendre dans leur langue le mot arabe الجبة, ils ont écrit avec le double article copte et arabe ⲧⲁⲗϭⲟⲩⲡⲡⲉ; le mot الجملة, *somme*, ils ont mis ⲧⲉⲩⲁⲗϭⲟⲩⲙⲉ, le ع n'étant pas rendu[1]. De même pour le mot الجمعة, ils ont écrit ⲧⲁⲗϭⲟⲩⲙⲗⲉ[2]. Voilà des exemples qui prouvent bien, ce me semble, que dans un dialecte se rapprochant fort du thébain, à savoir, celui de ces papyrus, ou, tout au moins, dans le dialecte du Fayoum, le ϭ se prononçait *dj* ou *g* dur. Voici maintenant des exemples pour la lettre ϫ. Le mot arabe جابر est transcrit ϫⲉⲡⲓⲣ[3], et le mot الجارية est transcrit ⲁⲗϫⲉⲣⲓⲁ[4]. Je peux encore ajouter aux premiers exemples le mot الخراجى, rendu

[1] *Mittheilungen aus der Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer,* 5ᵉ année, p. 55.

[2] *Mittheilungen*, etc., p. 56.

[3] *Ibid.*, p. 60.

[4] *Ibid.*, p. 62.

par ⲁⲗⲅⲁⲣⲁϭⲓ. Ces exemples prouvent donc que déjà à cette époque, environ le VIII[e] siècle, les lettres ϫ et ϭ s'échangeaient l'une pour l'autre, c'est-à-dire que le *dj* se durcissait. Donc j'ai pu prendre cette règle comme point de départ de mes identifications, sauf à reconnaître les exceptions quand elles se présentaient. Pour les autres lettres, il y avait certainement différentes prononciations, sur lesquelles je me suis étendu dans la *Lettre* mentionnée, et dont j'ai dû tenir compte. Quand j'ai eu ainsi établi le mot, j'ai cherché dans l'*État des villes et provinces de l'Égypte*, et je me suis rendu à l'évidence quand le mot s'y trouvait.

Il faut faire à ce sujet certaines remarques pour l'emploi de l'article dans les noms de lieux et sur la manière dont cet article a été rendu en arabe. Règle générale, un nom de lieu peut toujours prendre l'article en copte : il n'y a que très peu d'exceptions, et encore suis-je persuadé qu'il devait y en avoir moins dans la langue populaire. Or, dans les transcriptions arabes, on a le plus souvent conservé cet article sous la forme copte ب pour ⲡ, et د pour ϯ ou ⲧⲉ; on l'a encore traduit en arabe et rendu par ال, et quelquefois on a laissé subsister l'article copte, en même temps que l'article arabe, comme cela s'est produit aussi, en sens inverse, pour les mots arabes transcrits en copte; enfin on a quelquefois supprimé l'article. Ces quatre cas ont dû être présents à mon esprit, avant d'établir l'identification, quand je n'avais pas le secours des *scalæ*. De même, certains mots coptes ont été entièrement traduits en arabe, comme ϯⲥⲉⲛϯ, par exemple. Les *scalæ* présentent ce cas un nombre de fois relativement assez grand.

Cependant, malgré le secours que m'apportaient ces observations, bien souvent, trop souvent même, il m'était impossible d'identifier le nom copte avec le nom arabe, grâce au seul se-

cours de l'*Etat des provinces d'Égypte*. C'est alors que le *Recensement général de l'Égypte* m'a été d'un grand secours. Ce *Recensement* a été fait sous la direction d'un Français, et d'après la méthode européenne. Il contient tous les noms de lieux, même des plus petits qui se trouvent en Égypte : les villes, les simples nahiehs, les 'ezbehs, les na'gas, etc. tout endroit où s'est formée une agglomération quelconque de population y est nommé. Un tel ouvrage m'a été du plus grand secours pour un pays où les noms se sont si bien conservés. La vérité m'oblige cependant à dire que cet ouvrage, entrepris avec des idées si larges, a beaucoup souffert dans l'exécution. Ainsi, dans les deux volumes qui le composent, très souvent les chiffres ne concordent pas; de plus, dans les deux parties arabe et française du second volume, certains noms de lieux qui se trouvent dans une partie ne se rencontrent pas dans l'autre. De telles erreurs sont profondément regrettables dans une œuvre de cette sorte, et il est malheureux que cet ouvrage si utile n'ait pu atteindre le degré de perfection qui l'eût rendu entièrement scientifique. Malgré ces imperfections et malgré aussi l'étrangeté des transcriptions françaises, où quelquefois le même nom a des prononciations différentes, quoique l'orthographe soit identiquement la même en arabe, je m'en suis beaucoup servi. J'ai fait peu d'usage du premier volume; je me suis au contraire beaucoup aidé du second, qui contient une liste alphabétique de tous les centres de population de l'Égypte, avec l'indication de leur nahieh, de leur district, de leur province, leur population et les autres particularités relatives au degré de civilisation apparente auquel ces lieux sont arrivés.

Les géographes arabes m'ont relativement peu servi. J'ai consulté Ibn Haukal, Aboulféda, Yakout, Édrisy, Makrizy et les autres géographes publiés à Leyden par M. de Goeje. La raison

IMPRIMERIE NATIONALE.

du peu d'utilité de ces ouvrages pour mon sujet, est qu'ils sont d'une époque trop postérieure pour que je pusse m'en servir pour l'identification des noms coptes ou arabes. Makrizy surtout est plein de renseignements; mais il écrivait après que le khalife Mélik-el-Naser eut fait faire son cadastre, et toutes les fois que ce cadastre contenait le nom que j'avais à identifier, je devais m'en servir avant de consulter Makrizy. De même pour les autres. Je dois aussi parler d'un auteur qui a écrit en arabe, et qui nous a légué une histoire des églises et monastères de l'Égypte, écrite en l'an 1054 des martyrs, c'est-à-dire en l'an 1338 de notre ère. Il se nommait Abou Selah et était Arménien de nation. Il visita l'Égypte au moment où les Arméniens y étaient tout-puissants. Son ouvrage nous est parvenu dans un manuscrit arabe, acheté par Vansleb, au Caire, pour 3 piastres, et déposé à la Bibliothèque nationale où il est coté n° 138. C'est un volume unique au monde, je crois. Il est très mal écrit au point de vue de la langue, et la plupart des points diacritiques font défaut. Je l'ai cependant traduit en entier, malgré les difficultés qu'il présente. Je crois que ce manuscrit est incomplet en plusieurs endroits, et qu'il a été mal relié. La pagination arabe a été effacée et on lui a substitué une pagination à l'européenne; mais les pages ne se suivent pas. Comme Makrizy devait le faire plus tard dans son *Histoire des monastères d'Égypte*, Abou Selah a décrit les monastères qui existaient de son temps. Sans contredit, quelques-uns d'entre eux, même la plus grande partie, devaient exister auparavant; mais ceux-là, je les avais par ailleurs, et si je ne les avais pas, rien ne m'indiquait qu'ils eussent existé à l'époque copte. La facilité avec laquelle on construit en Égypte un monastère ou une église n'était pas faite pour m'encourager beaucoup à prendre ces noms, quand je ne les possédais pas déjà. Je ne m'en suis

donc pas servi, sauf pour les lieux manifestement existants à la période copte. Quatremère l'ayant déjà fait avant moi, je n'ai rien pu ajouter de bien intéressant. Où le récit d'Abou Selah devient intéressant, c'est lorsqu'il parle des rapports des Musulmans et des Coptes, ou des Coptes entre eux : il y a dans son ouvrage pour l'histoire de cette époque un grand nombre de faits inconnus. Aussi je compte bien me servir, tôt ou tard, de la traduction que j'en ai faite.

III

Quoique les documents dont j'ai parlé dans le paragraphe précédent m'aient apporté beaucoup de secours pour identifier les noms de lieux que m'avaient fournis les documents coptes, gréco-coptes ou arabes traduits du copte, il ne faudrait pas croire cependant que j'ai réussi à identifier tous les noms que j'avais recueillis. Une assez grande quantité sont restés rebelles à toutes mes tentatives et ont défié tous mes efforts. Je dois expliquer les raisons de l'impossibilité où je me suis trouvé.

Tout d'abord je dois dire qu'un grand nombre de villages et même de villes importantes ont disparu, comme la plupart des villes situées près des lacs Borlos et Menzaleh. En outre, ce qui faisait la célébrité de certaines villes au temps de l'ancienne religion, devait, un peu nécessairement, causer de l'horreur au temps où l'Égypte devint entièrement chrétienne. Par conséquent, la population de ces villes dut se porter ailleurs à mesure que les fidèles de l'antique religion devenaient de moins en moins nombreux et que l'autorité des patriarches d'Alexandrie s'étendait. On connaît l'histoire de Canope, de son temple et des religieux pakhômiens qui y furent établis par

l'archevêque Théophile. Donc nombre de villages ont eu cette cause de leur ruine.

Ensuite l'incurie des nouveaux maîtres de l'Égypte a laissé s'accroître les marais, qui ont toujours occupé une grande partie de l'Égypte du Nord. Des cantons qui étaient demeurés très peuplés jusqu'à l'arrivée des Turcs, ont été submergés entièrement par les eaux. Ainsi le lac Marœotis, à l'ouest, et le lac Borlos, à l'est d'Alexandrie, dont les bords étaient autrefois très peuplés et sont maintenant presque déserts. Les progrès de la mer ou les inondations ont en outre été une autre cause de dépopulation. C'est la cause de la ruine de Péluse, et aussi, à en croire Cassien, de l'ancienne Panéphysis[1]. Il est facile, en effet, de comprendre comment certains cantons d'un pays où l'on ne vit que de culture, aient été abandonnés par leurs habitants quand la culture devient impossible. Si l'Égypte avait eu alors un gouvernement qui eût pris à cœur les intérêts véritables du pays, ce gouvernement eût réparé ou reconstruit les digues, entretenu les canaux d'irrigation, qui sont une question capitale pour l'Égypte, refoulé la mer dont les envahissements étaient la ruine de cantons entiers, ou tout au moins il se fût occupé de combattre les dangers résultant d'une grosse tempête, et de l'envahissement des terrains par les eaux salées. Mais, au lieu de cela, les gouvernements qui se sont succédé en Égypte, depuis la période romaine, n'ont rien ou presque rien fait pour le bien de ce pays. Sous l'époque byzantine, les empereurs et les éparques du pays d'Égypte avaient bien assez à faire d'envoyer leurs soldats contraindre les moines à signer sans cesse de nouveaux formulaires de foi. Plus j'étudie cette lamentable histoire, plus je suis persuadé que la division qui éclata au concile de

[1] Cassien, *Collationes,* VII, cap. 26, et XI, cap. 3.

Chalcédoine fut fatale à l'Égypte. Non que le gouvernement grec se désintéressât tout à fait de l'Égypte : il avait trop d'intérêts attachés à cette province pour la perdre; mais les controverses théologiques et la faiblesse des empereurs grecs, les perpétuelles révolutions du palais impérial à Constantinople empêchaient les efforts d'un gouvernement bien suivi. Puis les gouverneurs allaient en Égypte pour faire avant tout leur fortune, ils cherchaient à faire rendre à ce pays le plus d'impôts possible, et, dans toute la hiérarchie des fonctionnaires, depuis le préfet augustal d'Alexandrie jusqu'au plus simple soldat, chacun agissait de même: on pressurait celui que nous nommons à présent le Copte, on l'humiliait le plus qu'on pouvait. Il est vrai que souvent le Copte se révoltait, et, quand il ne se révoltait pas, il faisait porter au fellah le plus lourd poids des redevances à payer au fisc grec. A chaque instant l'Égypte était en révolte: on peut lire les récits partiaux de ces rébellions dans l'ouvrage nommé *Chronique de Jean de Nikiou*. L'Égypte a toujours été un pays aimant les révolutions politiques : à peine avait-elle changé de maître qu'elle ne pouvait plus supporter le nouveau qu'elle venait de se donner. Le clergé se mêlait à ces soulèvements : les archevêques d'Alexandrie avaient trop bien stylé les moines contre les païens et les Juifs, pour que ces mêmes moines et les membres inférieurs du clergé restassent tranquilles en face de leurs despotes grecs.

Tout se réunissait donc pour faire de l'Égypte un siège perpétuel d'anarchie. Il faut ajouter à cela les Barbares, Blemmyes, Begas ou autres, toujours en éveil, toujours à rôder sur les frontières, pour saisir l'occasion de tomber sur l'Égypte, la piller et disparaître quand apparaissaient les troupes romaines ou grecques. Dès le temps des plus anciens Pharaons, il en était ainsi. Les princes des dynasties les plus reculées avaient à courir

d'un bout à l'autre de leur empire, du nord au midi, de l'est à l'ouest, pour repousser les tribus pillardes. De même les moines de Schiît, ou Scété, durent souvent s'éloigner devant les incursions des nomades. Quand les troupes des Pharaons, des Césars romains ou des empereurs byzantins accouraient, les incorrigibles pillards disparaissaient, et il n'était pas trop facile de les atteindre dans leurs déserts; mais, quand ils avaient dissipé le fruit de leurs rapines, oublié leur dernière défaite, ou poussés par la nécessité, ils reparaissaient; jadis il avait fallu une muraille pour défendre l'Égypte contre les incursions des nomades de l'Est. Il est facile dès lors de comprendre par ces faits que l'Égypte était un pays instable par sa position géographique, instable par ses institutions politiques, et instable par la faute des gouvernements qui s'y succédèrent. Il est tout aussi facile de comprendre que, devant cette instabilité, le pays n'ait pas été très peuplé sur ses frontières, que les paysans aient quitté des cantons qui ne leur fournissaient en abondance que la misère, quoiqu'ils y fussent habitués depuis longtemps, et soient allés camper dans quelque autre plus fortuné. La chose se pratique toujours. J'ai souvent entendu raconter aux ingénieurs des *Domaines* qu'ils recevaient parfois demande de tout un village, à l'effet d'obtenir permission de changer de place et de se transporter dans un autre canton de l'Égypte; le leur étant épuisé, ils allaient chercher fortune ailleurs. Ce fait est surtout vrai pour le nord de l'Égypte où tant de villages ont disparu. Le passage de l'Égypte sous le joug musulman et, plus tard, sous le joug turc ne fut point fait pour rétablir l'ordre dans ce pays, et les habitants durent assister à toutes les compétitions sanglantes dont il était devenu le théâtre. Rien de surprenant donc à ce qu'un nombre assez considérable de villages, de bourgs et de hameaux aient complètement disparu de l'Égypte.

Mais cette disparition n'est pas la seule cause de l'impossibilité où je me suis trouvé d'identifier certains villages. Grâce aux indications des papyrus grecs ou coptes, nous possédons les noms d'une foule de lieux, assez nombreux pour nous permettre de reconstituer tout un canton, comme celui de Fayoum, celui de Hermonthis et le nome Memphite, qui sont les trois centres principaux où l'on a découvert les papyrus faisant aujourd'hui la richesse des musées d'Europe. Nous connaissons même les noms de certains champs, comme ceux des rues et des places des villes. On serait tenté de maudire parfois cette richesse que l'on ne désirait pas; cependant on s'y fait assez vite. Or je crois et je suis même certain que la plupart de ces domaines, de ces *'ezbehs,* que les Grecs désignaient sous le nom de *συνοικία*, existent toujours avec une étendue plus ou moins grande, mais qu'ils ont changé de nom. Les Égyptiens, en effet, avaient pris la coutume de désigner ces *'ezbehs,* ou de plus petites agglomérations encore, par le nom du propriétaire. M. Maspero a montré récemment l'existence de cette coutume à l'époque des plus anciennes dynasties, et a proposé de donner à ces petites propriétés le nom de *domaines* [1]. Les papyrus grecs du Fayoum nous montrent qu'après une distance de près de cinquante siècles, c'était encore la coutume dans cette province; de même dans le nome de Hermonthis. A l'époque arabe, des terrains assez nombreux étaient donnés en apanage, comme on a traduit le mot qui désignait la chose : l'*État de l'Égypte,* publié par S. de Sacy, contient les apanages donnés et les noms des donataires, mais ils n'ont pas été publiés par l'illustre orientaliste. Maintenant encore, les noms de possesseurs fourmillent dans le *Recensement général de l'Égypte.* Or ces noms de possesseurs ont

[1] *Procedings of the Society of Biblical archeology.*

dû changer assez fréquemment, et aussi les noms des petites fermes possédées, lesquelles passaient de main en main. S. de Sacy, dans la petite préface mise en tête de l'*État* qu'il a publié, dit en propres termes : «Ce serait une chose très curieuse que de présenter le détail des mesures qui furent prises par ce sultan (Mélik-el-Naser Mohammed ibn Qélaoun) pour constater l'étendue du territoire de chaque village, la nature des terres dont il se composait, et le revenu net que les apanagistes en tiraient, en y comprenant les taxes de toute espèce que leur cupidité avait inventées et qui augmentaient les charges des cultivateurs; on ne lirait pas avec moins d'intérêt le récit de la manière bizarre et arbitraire avec laquelle il procéda à une nouvelle distribution des apanages, et la liste des impôts qu'il supprima[1].» On voit, en conséquence, avec quelle facilité les apanages changeaient de main. Il en a toujours été ainsi. Je ne pouvais donc identifier des lieux qui avaient une désignation grecque, quand l'Égypte était entre les mains des Grecs, et qui ont pris une désignation arabe sous la domination arabe; et il ne faudra pas faire retomber sur moi la cause de cette impossibilité. Enfin, quelques villes avaient parfois deux noms; il se peut que le nom sous lequel elles sont désignées dans les documents coptes ou grecs ne soit pas celui sous lequel elles sont connues aujourd'hui. De là une nouvelle source d'impossibilité pour identifier ces sortes de noms.

Avant de terminer ce paragraphe, je dois faire une observation qui ne manque pas d'importance, pour donner une idée exacte de la situation de l'Égypte au moment de la conquête arabe. Les voyageurs et les auteurs grecs se sont confondus d'admiration devant les merveilles de ce pays : plus encore les

[1] De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 583 et 584.

auteurs arabes. Les premiers ont parlé avec les plus grands éloges des villes d'Égypte; on s'est habitué en Europe à traduire le mot grec *πόλις* par ville, et à doter les villes d'autrefois de toutes les splendeurs des villes modernes. La stratification du langage et son immobilité, les progrès énormes de la civilisation moderne et du bien-être qu'elle comporte ne doivent cependant pas nous faire oublier quel était l'état de la Grèce ou de l'Égypte au moment où les voyageurs grecs l'ont visitée, et les auteurs décrite. Sans contredit, l'Égypte était beaucoup plus avancée que la Grèce à l'époque des premières relations entre les deux pays, elle était plus riche; mais, si les Grecs restèrent toujours assez pauvres, ils durent à leur génie créateur et aux matériaux que leur fournissaient en abondance les montagnes de leur pays de faire des chefs-d'œuvre que le caractère égyptien ne pouvait jamais égaler. L'Égypte avait prodigué ses plus grandes œuvres en l'honneur des dieux; de même fit la Grèce : aujourd'hui encore, ce qui en reste fait, à juste titre, l'admiration des voyageurs dans une nuance différente, il est vrai; mais j'imagine que les habitations des simples particuliers ne devaient pas être aussi merveilleuses que le Parthénon ou que le temple de Karnak. En Grèce, le climat, plus froid qu'en Égypte, dut faire que bien vite les habitants du pays se précautionnèrent contre l'intempérie des saisons, et par conséquent dotèrent leurs habitations de tout ce qu'ils regardaient comme confortable; mais en Égypte, le climat était bien plus favorable à l'homme, et j'imagine que rien ne ressemble plus à une maison, à un village de l'Égypte antique ou copte qu'une maison ou un village de l'Égypte d'aujourd'hui. Si l'on excepte les villes à moitié européennes de l'Égypte, si l'on prend au contraire les villages, même les plus riches, que voit-on? On y voit des maisons bâties en briques crues le plus souvent, cuites quelquefois, quand on

est très riche, en terre limoneuse quand on est pauvre. Il devait en être de même autrefois. Le manque de propreté, je peux même dire la saleté remarquable de ces villages, qualifiés du nom de *villes* par les Grecs, devait exister autrefois comme aujourd'hui. Dans ces maisons, les animaux demeurent le plus souvent pêle-mêle avec les hommes, et il est fort heureux que le climat d'Égypte soit un des plus salubres du monde. Il n'est pas étonnant que les Grecs qui n'habitaient pas de plus belles villes aient donné le nom de *πόλις* aux villages d'Égypte; mais nous ne pouvons le leur conserver qu'avec cette observation préalable. Quant aux auteurs arabes, il est moins surprenant encore que ces nomades, sortant d'un pays pauvre, où il n'y avait guère de villes, où tous, ou à peu près, vivaient sous la tente, tombant dans un pays d'une merveilleuse fertilité et d'une richesse incomparable, aient été émerveillés et qu'en voyant Alexandrie, par exemple, 'Amr ait écrit la lettre adressée au khalife 'Omar. Pour les auteurs de cette race, quand ils voient un village avec un bazar, un bain public et une mosquée, c'est le comble de la splendeur. Il en faut quelque peu rabattre. Ce qu'il y avait de vraiment admirable en Égypte, c'étaient sans contredit les monuments publics du culte qui font encore notre admiration; c'étaient, en outre, les palais privés des souverains, les palais d'Alexandrie, quoiqu'ils ne dussent guère ressembler à ce que nous nommons palais; c'était enfin l'admirable organisation politique du pays : ce n'était pas telle ville, ni même les villes en général. Il faut donc éviter de se laisser séduire par la magie des mots, et donner aux villes de l'Égypte l'aspect de ce que nous comprenons, quand nous appliquons ce mot à un centre de population. La civilisation humaine a fait bien des progrès depuis l'époque où je dois confiner cet ouvrage : ce serait donner une idée complètement fausse de l'Égypte, que

de la dépeindre avec les couleurs qui conviennent à nos villes d'Occident. Aujourd'hui, l'Égypte comprend un peu mieux les progrès du bien-être humain; mais à l'époque où elle était le plus peuplée, tout en tenant compte du malheur qui résulta pour elle de la conquête arabe, surtout de la conquête turque, elle ne devait pas être sensiblement différente de ce qu'elle est aujourd'hui et, s'il y a différence, cette différence est en faveur de l'Égypte actuelle, non de l'Égypte d'autrefois.

IV

Je terminerai cette préface en indiquant la manière dont j'ai traité mon sujet.

Tout d'abord, j'ai suivi l'ordre alphabétique. J'ai pensé que cet ordre était le meilleur et je m'y suis tenu. C'est l'ordre qu'a suivi Quatremère dans ses *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte*, ouvrage d'une importance capitale pour l'étude qui m'occupait. Quatremère avait en effet dépouillé non seulement les manuscrits coptes qui étaient à sa disposition, mais encore les auteurs arabes. C'était un homme d'une érudition aussi vaste que sûre. Comme il n'a pas pu se servir de documents qu'il ne connaissait pas, il n'est pas étonnant qu'il se soit trompé; mais la plupart du temps il a agi avec une sagacité qui ne laissait rien à désirer, et, pour certains articles, je n'ai pas eu grand'-peine à identifier les villes et les villages qui sont dans mon œuvre, Quatremère l'ayant fait avec sûreté. Je suis heureux de le témoigner publiquement, et je dois ajouter qu'il ne faudrait pas juger son œuvre d'après la table qu'il y a jointe; comme il le dit lui-même, il a connu et identifié un grand nombre d'autres villages.

J'aurais pu, ce semble aussi, suivre l'ordre géographique,

comme l'a fait Champollion dans son *Égypte sous les Pharaons*, mais, outre que pour suivre cet ordre il aurait fallu connaître le nom des nomes, ce qu'on ne sait pas, il aurait fallu aussi que le nom du nome fût ajouté à celui de chaque village. Or cette addition, quoiqu'elle se trouve souvent, n'a pas lieu dans la plupart des cas. En outre, quoique l'on se soit habitué à traduire le mot ⲡⲑⲟϣ par *nome*, je ne crois pas qu'il faille toujours le traduire ainsi. En effet, les traducteurs coptes qui ont fait passer leurs livres dans la langue arabe, ont rendu bien souvent ce mot par كرسى, qui veut dire *siège*, d'où *diocèse;* quand ils veulent parler du nome, ils mettent *de la dépendance de* من اعمال. C'est pour n'avoir pas fait cette observation qu'on a multiplié les nomes de l'Égypte au delà de ce qui était suffisant. On peut m'objecter, il est vrai, que l'on avait établi des diocèses dans tous les nomes, que, par conséquent, on peut traduire le mot ⲡⲑⲟϣ par *nome*, sans crainte de faire un contresens. La chose peut être vraie sans que la conclusion que l'on en tire le soit aussi. Qu'on prenne en effet la liste des nomes de l'ancienne Égypte, ou de l'Égypte grecque, sur laquelle nous avons des renseignements plus précis et que nous sommes portés à croire plus exacts, et qu'on prenne aussi la liste des évêchés de l'Égypte chrétienne, il ne faudra pas beaucoup de temps pour s'apercevoir que la seconde est beaucoup plus longue que la première. On a certainement établi des évêchés dans tous les nomes, ou presque tous les nomes; mais on en a établi d'autres, et pour ceux-là, les textes emploient aussi le mot ⲡⲑⲟϣ. La vérité est que le mot ⲡⲑⲟϣ, signifiant *nome, division territoriale administrative*, a été facilement plié au sens de *division territoriale religieuse*, d'où est venu le *diocèse*, ce qu'on a rendu en arabe par le *siège*, كرسى. La position de chaque village dans le nome qui lui appartenait est donc rendue plus difficile par suite de cette

incertitude. On ne peut m'objecter que Champollion l'a fait. Sans doute Champollion l'a fait; mais le titre de son ouvrage le comportait : *L'Égypte sous les Pharaons*. D'ailleurs il le faut bien dire, Champollion était exposé à se tromper bien souvent, bien plus souvent que Quatremère, et il l'a fait, sans parler du nombre assez considérable de villages qu'il n'a pas pu placer dans leur nome. Malgré ce défaut, l'œuvre de Champollion, qui contient plus de noms que celle de Quatremère, parce que l'auteur a employé les sources grecques sur le même pied que les sources coptes, ce que s'était interdit son concurrent, restera comme un prodigieux témoignage de ce que peut le génie d'un homme, même lorsqu'il est dans sa plus grande jeunesse. Son ouvrage porte parfois la trace de cette extrême jeunesse; mais il est une source très importante de renseignements, et je m'en suis beaucoup servi, si je l'ai beaucoup corrigé.

Ce serait aussi le lieu de dire quelques mots des autres auteurs qui, en grand nombre, ont écrit sur la géographie de l'Égypte; mais je dois avancer en toute franchise que je ne me suis servi d'aucun d'eux, quoiqu'il m'eût été facile, avec les ouvrages de Quatremère et de Champollion, de mettre des notes nombreuses au bas de mes pages. J'ai trouvé qu'il y en avait assez. D'ailleurs, à quoi bon redire sans cesse les erreurs qui, en définitive, ont créé la science par les recherches qu'elles ont occasionnées? Je dois faire une exception en faveur de d'Anville. Ce célèbre géographe avait parfaitement deviné la place de la plus grande partie des villes égyptiennes : l'étude des seuls textes l'avait conduit à des résultats vraiment merveilleux; mais l'œuvre de la science se poursuivant toujours a laissé bien loin derrière elle l'ouvrage de d'Anville et, l'ayant trouvé, toujours dans les ouvrages de Quatremère et de Champollion, je ne l'ai cité que rarement, lorsque j'ai eu besoin de discuter et de com-

battre les résultats obtenus par mes deux grands devanciers. Il en est de même de Vansleb qui avait certainement trouvé en Égypte la liste des évêchés; mais en la publiant comme il l'a fait, par ordre alphabétique, sans indiquer que souvent deux villes étaient réunies ensemble pour former un seul évêché, il a complètement modifié le caractère de sa liste.

En me servant aussi de cet ordre alphabétique, je me suis bien donné garde de tomber dans le défaut que je reproche à Vansleb. J'ai toujours indiqué la source qui m'avait fourni le mot et les détails que je citais. En outre, comme j'avais affaire avec trois langues, je n'ai pas pu, sous peine de modifier complètement l'orthographe des mots grecs ou coptes, adopter toujours une transcription qui donnât en même temps la prononciation; j'ai conservé les consonnes telles qu'elles se trouvaient; quant aux voyelles, j'ai usé de l'iotacisme : je crois que j'étais en droit de le faire. Pour les mots arabes, j'ai suivi l'orthographe actuelle. De plus, toutes les fois que je l'ai pu faire, c'est-à-dire toutes les fois que le mot arabe était le même que le mot copte, j'ai distribué les noms de villages d'après l'ordre alphabétique, pris de la prononciation arabe; quand les noms différaient ou que je n'avais que les noms grecs ou les noms coptes, j'ai suivi l'ordre alphabétique présenté par ces noms.

On trouvera sans doute bien des négligences dans la manière dont sont représentées certaines lettres arabes; je n'ai pu avoir unité d'orthographe parce que j'avais trois orthographes, sans compter que souvent j'ai été obligé de citer des ouvrages où l'on avait employé une autre transcription. J'ai usé de la facilité que j'avais d'adopter telle ou telle transcription; de là, l'aspect un peu changeant qu'offriront certaines pages, celles par exemple, assez rares, où les accents ne sont pas mis, à côté de celles où ils ont été placés avec exactitude. Je demande que le

lecteur me juge avec indulgence, en considération des grandes difficultés que j'avais à vaincre.

En traitant chaque article, je n'ai pas suivi un ordre bien régulier : je n'ai pas pensé qu'il fallût suivre un ordre par trop rigoureux et toujours le même. Chaque article est composé, au fond, des notes que j'ai recueillies, reliées ensemble, et qui m'ont fourni d'elles-mêmes le résultat visé, quand c'était possible. J'ai toujours cité les textes les plus significatifs, me contentant de renvoyer aux ouvrages, manuscrits ou imprimés, pour ceux qui avaient moins d'importance. En un mot, je n'ai rien omis de ce qui peut faire accepter mon œuvre comme une œuvre réellement scientifique, faite d'après la méthode scientifique. Malgré tout, je le sens plus que personne, il doit rester dans mon ouvrage un nombre trop considérable d'imperfections; mais j'espère que ces imperfections n'en changeront pas la physionomie, et je suis certain qu'elles n'altéreront en rien les résultats auxquels je suis parvenu. On m'a reproché que cette œuvre manquait de style; en vérité, je ne l'ai pas cherché, j'ai cru que les résultats obtenus faisaient oublier le style, ils sont assez importants pour cela et j'ai fait mes preuves ailleurs : on n'a guère l'habitude d'aller chercher le bon style dans les ouvrages de pure science, et les artifices de la composition n'y sont guère de mise; ce qu'il faut, et ce qui suffit, c'est que la phrase soit française. Or la mienne l'est.

J'ai mis en appendice les noms qui m'ont été fournis par les *scalæ* et les listes dont je me suis servi. J'y ai joint une petite dissertation sur les branches du Nil à l'époque copte; car je suis persuadé que les renseignements qui nous sont fournis par certains auteurs grecs, notamment par Hérodote, sont inexacts à cause de la confusion où les a jetés leur mémoire qui avait oublié certaines données fondamentales.

J'ai aussi rejeté en appendice ce que nous apprennent les documents coptes sur la ville du Caire, fondée longtemps après sa conquête.

Je remercie, en finissant, l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui a bien voulu s'intéresser à cet ouvrage, et dont le suffrage éminent sera une garantie pour mes lecteurs. Il a été pour moi la récompense la plus enviée; elle m'a amplement payé des efforts que m'a demandés et de la peine que m'a coûtée la composition d'une œuvre semblable.

Paris, 7 novembre 1891.

N. B. — M. Jacques de Rougé vient de publier, au moment où je mettais la dernière main à cet ouvrage, une *Géographie de la Basse Égypte,* qui a été annoncée dès la fin de l'année 1890, et qui n'a paru qu'en octobre 1891. On comprendra facilement que mon ouvrage qui a été soumis à l'examen de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1890, au 1er janvier, n'a pu rien emprunter à celui de M. Jacques de Rougé. Au moment où j'écris ces lignes, je ne connais pas encore l'ouvrage de M. Jacques de Rougé. Ce sont deux ouvrages faits dans des milieux fort différents, avec des matériaux la plupart du temps fort dissemblables, car je ne crois pas que M. Jacques de Rougé ait pu avoir entre les mains les matériaux que j'ai ramassés un peu partout, et surtout en Égypte. Chaque œuvre se recommandera par ses propres mérites.

24 novembre 1891.

Seconde note. — Depuis que ces lignes ont été écrites, des circonstances indépendantes de ma volonté ont empêché la publication de cet ouvrage. J'ai vu le plan du livre publié par M. Jacques de Rougé. Il ne rentre aucunement dans le mien. Seule, la liste des évêchés que lui a fournie M. Revillout lui a permis d'obtenir quelques-uns de mes résultats. Cette liste, est-il dit, provient d'Oxford : je connais les manuscrits d'Oxford et j'ai fait rechercher par autrui si cette liste existe réellement; on n'a rien trouvé, pas plus que je n'en avais trouvé moi-même. Je crois plutôt que cette liste a une autre origine, et qu'elle provient de Paris. C'est le seul point de contact entre mon ouvrage et celui de M. de Rougé.

21 novembre 1892.

LA
GÉOGRAPHIE DE L'ÉGYPTE.

Abiar, Aϭιαρ, ϩⲗϩ ϣⲏⲓ, ابيار.

Le nom de cette ville nous a été conservé dans plusieurs *scalæ* coptes-arabes, soit sous la forme ϩⲗϩ ϣⲏⲓ [1], soit sous celle d'Abiar, ⲁϭⲓⲁⲣ [2]. Or cette dernière n'est que la forme même arabe assez mal transcrite : ابيار est en effet la forme plurielle de بير. Les Arabes arrivés en Égypte, ayant trouvé une ville qui s'appelait ϩⲗϩϣⲏⲓ, ce qui signifie *multitude de puits*, ont traduit ce nom dans leur langue au lieu de se contenter de le transcrire, et cette traduction semble nous montrer que ϩⲗϩ ϣⲏⲓ est une faute pour ϩⲗⲛ ϣⲏⲓ ou ϩⲗϩ ⲛϣⲏⲓ.

La ville d'Abiar existe encore aujourd'hui : elle fait partie du district appelé Mohallet Menouf, province de Gharbyeh, et comprend une population de 8,449 habitants. Elle possède une école [3]. Cette ville était autrefois la capitale de la province qui s'appelait de son nom et qui comprenait l'île des Beni-Nasr; elle était citée dans l'*État des villes et provinces de l'Égypte*, mais sans contenance ni redevance [4].

Champollion a parfaitement connu et identifié ce nom [5]; mais on le chercherait en vain dans l'ouvrage de Quatremère.

Abloug, ابلوج.

Le nom de cette localité est mentionné par le *Synaxare*, au vingt-

[1] Mss. coptes de la *Bibl. nat.*, n° 43, fol. 52 recto.

[2] *Idem*, n° 50, fol. 110 verso; n° 53, fol. 84 verso; *Bodleian library*, Maresch, 17, fol. ⲣⲟⲗ̄ verso. Mss. de Lord Crawford, p. 229 recto.

[3] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr. p. 102 et part. ar. p. 14.

[4] De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 657.

[5] Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 157-159.

IMPRIMERIE NATIONALE.

cinquième jour du mois de Babah, dans la *Vie* des deux saints Abla et Abib. Abla était natif de la ville d'Akhmîm; ses parents l'ayant fait instruire dans les sciences de l'Église, il résolut de se faire moine, se choisit un compagnon nommé Abib, et, dit le texte, «ils sortirent, ils se firent moines dans un monastère et se mirent à faire de grandes dévotions [1]». Après la mort d'Abib, Abla «se rendit à la montagne d'Abloug, où se réunit à lui une grande foule [2]». Ce sont les seuls détails qui soient donnés sur cette localité. Je dois ajouter cependant que l'époque de la vie d'Abla est déterminée par le *Synaxare* qui dit expressément que ce saint vivait au temps du grand Macaire de Schiît (Scété), et que celui-ci lui écrivit une lettre après avoir entendu parler de ses vertus. Ces paroles font supposer que le monastère d'Abla n'était pas près de Scété et que par conséquent il faut placer Abloug dans la Haute ou dans la Moyenne Égypte. En outre ce village devait être situé assez près de l'une des deux chaînes de montagnes, car les Égyptiens avaient coutume de nommer les montagnes d'après le nom des villages situés auprès.

Dans l'*État de l'Égypte* il n'est fait aucune mention de ce nom, et l'on ne rencontre aucun nom semblable. Dans le *Recensement général de l'Égypte*, le seul nom qui se rapproche de celui-ci est le nom d'Ablak qui désigne une *nazleh* de la *nahieh* de Magris, district de Douer, moudirieh d'Asiout [3], habitée par 230 Bédouins. Ni Quatremère, ni Champollion, ne connaissent ce village.

Abou-el-Hîd, ابو الهيد.

Le nom de ce village se trouve dans le *Synaxare*, au vingt-sixième jour de Kihak. Il y est fait mention d'Anba Harakioun «qui fut sacré évêque sur le siège d'Abou-el-Hîd, du district d'Alexandrie,

(1) *Synaxare*, 25 Babah : وخرجوا ترهبوا في بعض الديارة وكانوا يصنعوا نسكا عظيما.

(2) *Synaxare*, 25 Babah : لحينئذ مضى الى جبل ابلوج فاجتمعوا له جماعة عظيمة.

(3) Cf. *Recensement général de l'Égypte*, t. I, p. 465 et t. II, p. ١٢.

par Anba Théonas, » patriarche d'Alexandrie[1]. Ce saint évêque avait un jour résolu d'aller trouver le patriarche Pierre, le dernier des martyrs, afin de mourir avec lui; il sortit de son village afin de mettre son projet à exécution; mais il avait à peine fait quelques pas qu'il rencontra des Barbares. Ceux-ci le suivirent, le lièrent sur un chameau, se dirigèrent vers la montagne, pillant les villages écartés, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à Behnésâ.

Ce nom n'est pas resté dans l'Égypte actuelle, et il ne se trouve pas non plus dans l'*État* de 1315. On ne le rencontre pas davantage dans la liste des évêchés conservée dans les manuscrits de Paris ou de Lord Crawford, ni dans celle qui a été publiée par Vansleb[2] et que les documents coptes vérifient en grande partie. On pourrait donc se demander si l'auteur des *Actes* de Harakioun, en écrivant son roman, car ce n'est pas autre chose, n'aurait pas inventé le nom de la ville où il en place le début. Mais un tel fait serait si en dehors des habitudes littéraires des écrivains coptes que je ne peux m'arrêter un seul moment à cette solution. D'après les détails fournis par le texte, il serait assez vraisemblable que cette ville dût se trouver à l'est ou au sud-est d'Alexandrie; car les Barbares, après avoir capturé l'évêque, se dirigent vers la montagne qu'ils suivent jusqu'au moment où ils arrivent à Behnésâ. En tout cas, il est certain que la ville dépendait d'Alexandrie : peut-être était-ce l'un des faubourgs.

Ni Quatremère ni Champollion n'ont connu ce nom.

Abouît, ابويط.

Le nom de cette localité s'est conservé dans la *Chronique de Jean de Nikiou* à propos de l'arrivée des Arabes en Égypte. Il y est dit en parlant de la manière dont les Arabes conquirent le Fayoum : « Ils se tournèrent ensuite vers le général Jean. Celui-ci et ses

[1] *Synaxare*, 26 Kihak : تنيح الاب القديس الاسقف انبا هراكيون وهذا تكريز انبا تاونا بطريرك على كرسي ابو الهيد من اعمال مدينة الاسكندرية. — [2] Vansleb, *Histoire de l'Église d'Alexandrie*, p. 17-20.

compagnons prirent leurs chevaux et les cachèrent dans les clos et les plantations pour se dérober aux ennemis; puis ils marchèrent, pendant la nuit, vers le grand fleuve d'Égypte, vers Aboït, où ils espéraient être en sûreté[1]. » Mais un chef de partisans les dénonça et ils furent massacrés. Lorsque cette nouvelle parvint au général Théodose et à Anastase qui se trouvaient alors dans les environs de Niqious, ils se rendirent à Babylone et envoyèrent le général Léonce vers Aboït: « Celui-ci était un homme obèse, sans vigueur, ignorant la pratique de la guerre. Voyant que l'armée égyptienne et Théodose combattaient les Musulmans et qu'ils sortaient fréquemment de la ville de Faiyoûm, pour prendre la ville(?), il retourne avec la moitié de ses troupes à Babylone, pour rendre compte de la situation aux gouverneurs, tandis que l'autre moitié restait avec Théodose[2]. »

Ces détails prouvent bien, ce me semble, qu'il faut chercher Aboït dans cette partie de l'Égypte qu'on nomme « Égypte du Milieu ». Cependant M. Zotenberg a cru qu'il s'agissait d'Aboït بويط ou ابويط des géographes arabes, dans le canton d'Asiout à l'orient du Nil[3]. Je ne peux souscrire à cette identification. Tout d'abord, dans les passages que j'ai cités, il s'agit bien du Fayoum. Par contre, quand il est dit que les compagnons du général Jean se mirent en route pour le grand fleuve d'Égypte, vers Aboït, le mot « Égypte » signifie ici la Basse Égypte, au lieu de l'Égypte en général, car il ne faut pas oublier que le Sa'id ou la Thébaïde avait un nom particulier et que, notamment dans cette œuvre, la Haute Égypte est toujours désignée par ce nom. Par conséquent on ne peut s'empêcher de croire que, dans le passage cité, il ne s'agit pas de la ville de Baouît près d'Asiout, mais d'une autre. Or l'Égypte nous offre bien deux villes de ce nom, l'une près d'Asiout, l'autre dans le district de Behnésa, près de Bousîr Kouridis, au dire d'Yakout. Ce doit être de cette dernière qu'il est question dans la *Chronique*. J'ai moi-

[1] *Notices et Extr. des Mss.*, t. XXIV, 2e partie, p. 555-556. — [2] *Ibid.*, p. 555 et 556. — [3] *Ibid.*, p. 555, note.

même commis une erreur dans mes *Monuments pour servir à l'histoire de l'Égypte chrétienne;* car j'ai pensé qu'il s'agissait de Bouît de Behnésa, quand il s'agissait sans doute de la Bouît d'Asiout[1]. On ne peut guère penser que Schenoudi ordonne à quelqu'un d'aller aussi loin que Bouît du Fayoum qu'il ne connaissait peut-être pas, tandis qu'il devait parfaitement connaître Bouît d'Asiout, à cause de sa proximité.

D'après l'*État de l'Égypte*, Abouît d'Asiout, ses hameaux et ses îles comprenaient 7,529 feddans taxés à 5,000 dinars[2]. Abouît de Behnésa était au contraire un village de 516 feddans taxé à 5,000 dinars[3]. D'après le *Recensement général de l'Égypte*, il reste deux Abouît, celui de Zaouieh, moudirieh de Benisouef, contenant 1,056 habitants en y comprenant les Bédouins[4], et celui de la moudirieh d'Asiout qui contient 1,056 habitants[5].

Ni Quatremère, ni Champollion ne parlent de ces villages.

Abou Mînâ-ez-Zaharat, ابو مينا الزهرت.

Le nom de cette église nous a été conservé par le *Synaxare*, au treizième jour de Kihak, en la fête de saint Eusèbe, martyr aux jours des Musulmans. « Il était moine, y dit-on, dans l'Église d'Abou Mînâ-ez-Zaharat »[6].

Si, comme je le croyais d'abord, cette église eût été la célèbre église dédiée à saint Mînâ par les Coptes près du lac Marœotis, c'est avec raison que je l'eusse fait entrer dans cette liste des villes et villages de l'Égypte, et que j'en eusse donné une description plus détaillée; mais, comme l'historien Makrizy parle d'une église du Caire qui se nommait *Zahary*[7] je ne crois pas que l'auteur du

(1) E. Amélineau, *Mon. pour servir à l'hist. de l'Égypte chrét.*, t. I, p. 321.

(2) De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 698.

(3) *Idem*, p. 685.

(4) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. franç., p. 17 et part. ar. p. ١٨.

(5) *Recens. génér. de l'Ég.*, t. I, p. 456.

(6) *Synaxare*, 13 Kihak ; وهذا كان راهب ﺫ كنيسة ابو مينا الزهرت.

(7) Makrizy, *Khitât*, II, p. ٥١٢.

Synaxare ait voulu parler dans cet endroit de l'église d'Abou Mînâ du lac Marœotis. La description de celle-ci se trouve dans l'ouvrage traduit par Vattier[1]. Quant à l'église d'Abou Mînâ-ez-Zaharat, Makrizy en traite très longuement dans son ouvrage et raconte un certain nombre d'événements dont cette église fut l'occasion. Cet historien dit que cette église était située dans l'endroit où, de son temps, se trouvait le lac appelé Birket-el-Nâsrieh, dans le voisinage du pont des lions, à l'extérieur du Khalig occidental, à l'ouest d'El-Louq[2]. Si l'on veut se reporter au plan du Caire qu'a dressé la Commission d'Égypte, on trouvera que cette église n'était pas éloignée de Fostât et, par conséquent, de Masr-el-Qadimah. C'était en effet le quartier chrétien des anciens temps, alors que les Arabes ne maltraitaient pas trop les Coptes, se souvenant que les Chrétiens avaient été leurs alliés, et que les gouverneurs d'Égypte permettaient aux patriarches d'Alexandrie de bâtir des églises non loin de leurs propres palais.

Abouqîr, ابوقير.

Le nom de ce village nous a été conservé par le *Synaxare* au huitième jour de Kihak. Ce jour-là les Coptes célèbrent la fête de sainte Barbe ou Barbara, et le *Synaxare*, après avoir analysé les *Actes* de cette sainte, ajoute : «Peu de temps après on transporta leurs corps (ceux de Barbara et de sa compagne Julienne) vers l'Égypte gardée de Dieu, et ce corps de la sainte Barbara est dans l'Église d'Abouqîr[3].»

Ce village est célèbre dans l'histoire par la défaite de la flotte française et la victoire de l'armée française sur les Turcs. Elle est située à l'extrémité nord de l'Égypte, non loin de l'emplacement de l'ancienne Canope, près du lac et de la baie qui portent son nom.

[1] Pierre Vattier : *L'Égypte de Muradi, fils du Ghaphiphe.*

[2] E. Amélineau, *Vie du patriarche copte Isaac*, p. 78.

[3] *Synaxare*, 8 Kihak : وبعد زمان نقلوا اجسدها الى مصر المحروسة وهذا الجسد بكنيسة ابوقير. Ce nom provient sans doute du mot قير précédé de ابو : le père Cyr.

Il fait partie de la province de Béhérah, dans le district de Damanhour, et compte 996 habitants. Il a une station de chemin de fer, une poste et un télégraphe [1]. Ce village n'est pas cité dans l'*État de l'Égypte* publié par S. de Sacy. Champollion ne parle pas de ce village, ni Quatremère.

Abousîr, ⲡⲟⲩⲥⲓⲣⲓ, ابوصير.

Ce nom nous a été conservé à la fois par les documents coptes, les *scalæ* et le *Synaxare*.

Dans les *Actes* des deux frères Pirôou et Athôm, il est parlé de Tasempoti dans le nome de Bousiri [2]. Ce mot se retrouve plusieurs fois dans ces *Actes :* il est écrit ⲃⲟⲩⲥⲓⲣⲓ et ⲡⲟⲩⲥⲓⲣⲓ [3]. Dans le catalogue de Zoëga, il y a des fragments des *Actes* de Païsi et de sa sœur Thècle, dans lesquels Païsi est qualifié d'homme de Bousiri [4].

D'un autre côté les *scalæ* coptes contiennent une ville de Bousîr, ⲃⲟⲩⲥⲓⲣⲓ = بوصير [5] que les unes mettent entre Mohallet-el-Sadr, ⲡⲏⲓ ⲙⲡⲓⲣ̄, et Banâ ⲡⲁⲛⲁⲩ [6], les autres entre Miniet Tâneh et Tâneh [7].

Enfin le *Synaxare* nous en parle au huitième jour de Kihak et au quatorzième jour de Baonah. Au huitième jour de Kihak, il dit à propos de Païsi et de Thècle : « Et ce saint était des gens d'Abousîr, à l'ouest d'Eschmounein [8]. » Au quatorzième jour de Baonah, il est dit : « Cet Abakir était des gens de Damanhour, du diocèse de Bousîr, à l'ouest du fleuve d'Égypte [9]. »

[1] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 18, et part. ar., p. ١٧.

[2] Hyvernat, *Actes des mart. de l'Égypte*, p. 135 : ⲛⲓⲣⲱⲙⲓ ⲧⲁⲥⲉⲙⲡⲟϯ ⲛⲧⲉ ⲡⲧⲟϣ ⲃⲟⲩⲥⲓⲣⲓ.

[3] *Ibid.*, p. 135, 165, 168.

[4] Zoëga, *Catal. Cod. Copt.*, p. 238.

[5] Mss. du *British Museum*, orient. 441, p. ⲣ̄ⲙ̄ⲑ̄ verso; Oxford, *Maresch*, 17, p. ⲣ̄ⲟ̄ⲁ̄ verso; Lord Crawford, p. 229 r°; *Bibl. nat.*, n° 45, fol. 14 v°; n° 50, fol. 110 v°; n° 53, fol. 84 v°.

[6] Ce sont les mss. du *British Museum*, et le n° 50 de la *Bibl. nat.*

[7] Ce sont les mss. d'Oxford, de Lord Crawford et de la *Bibl. nat.*, n°s 53 et 55.

[8] *Synaxare*, 8 Kihak : وهذا القديس من اهل ابوصير غربى الاشمونين.

[9] *Synaxare*, 14 Baonah : كان هذا اباكير من اهل دمنهور من كرسى بوصير غربى نهر مصر.

Les *Actes* des saints Pirôou et Athôm nous ont été conservés dans leur traduction arabe, et, dans cette traduction, ⲡⲟⲩⲥⲓⲣⲓ est rendu par ابوصير[(1)] ou par بوصير[(2)].

Nous voici donc en présence d'au moins deux villes portant chacune le nom d'Abousîr ou de Bousîr, ce qui est exactement la même chose.

La *Chronique de Jean de Nikiou* nous parle, de son côté, des villes de Bousîr en cinq endroits différents. Dans le premier passage, à la table des chapitres, il est dit : « De celui qui fonda les deux villes nommées Abousîr, l'une dans l'Égypte supérieure, l'autre dans l'Égypte septentrionale[(3)] ». En effet, plus loin, il est dit qu'un homme nommé *Matounawis*, qui succéda à Ayqâsbêrâ, fonda une ville nommée Bousiris dans la Haute Égypte, et une seconde dans le nord de l'Égypte[(4)]. Plus loin encore, la ville de Bousîr est mentionnée parmi celles qu'adoraient les Égyptiens[(5)]. En quatrième lieu, il est dit dans le récit de la conquête de l'Égypte par Cambyse : « Puis, se dirigeant vers le Rîf, il attaqua la ville de Memphis et vainquit le roi qui s'y trouvait. Il saccagea et détruisit la ville de Bousîr, qui est située en deçà de Memphis, en enleva toutes les richesses, la livra aux flammes et la rendit complètement déserte[(6)] ». Enfin dans le cinquième passage, il est parlé de trois frères qui se révoltèrent sous le règne de l'empereur Maurice, saccagèrent les deux villes de Banâ et de Bousîr, mirent le feu à cette dernière, voulurent tuer le préfet et se livrèrent à un grand nombre d'excès[(7)].

Non seulement ici les deux villes déjà mentionnées sont expressément désignées, mais encore une troisième qui est dite située en deçà de Memphis : il ne peut guère en effet s'agir de la ville d'Abousîr située près de Samannoud et de Banâ, car la distance s'oppose à ce qu'elle soit ainsi désignée et, si elle est au nord de

(1) Ms. ar. de la *Bibl. nat.*, Suppl. n° 89, fol. 32 r°.
(2) *Ibid.*, fol. 35 r°.
(3) *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 344.
(4) *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 365.
(5) *Ibid.*, p. 377.
(6) *Ibid.*, p. 393.
(7) *Ibid.*, p. 529.

Memphis, elle est encore plus à l'est. Il faut donc reconnaître trois villes d'Abousîr désignées dans les documents : ces trois villes se retrouvent ou se trouvaient en Égypte, plus deux autres villages du même nom qui ne sont pas indiqués par les documents.

En effet, Abousîr d'Eschmounein, celui qui était situé à l'ouest de cette ville, n'existe plus : il n'en est fait aucune mention dans le *Recensement de l'Égypte,* ni même dans l'*État* dressé au xive siècle. C'est du moins mon opinion, car on ne peut appeler *située à l'ouest d'Eschmounein* une ville comme Bousîr-Kouridis qui se trouve dans la province de Behnésa, maintenant province de Bénisouef, laquelle serait ainsi au nord et non à l'ouest d'Eschmounein. C'est de cet Abousîr qu'il s'agit, lorsqu'on parle de l'Abousîr bâti dans la partie élevée de l'Égypte. Je ne peux savoir quand et à quelle occasion il fut détruit; mais je ne peux croire que ce fut à cause de son soulèvement contre l'empereur Maximien, comme le veut Zoëga [1]; car le *Synaxare* nous aurait avertis de cette destruction. Quant à l'assertion d'Ibn Haukal, qu'à côté d'Eschmounein, au nord du Nil, était une ville nommée Abousîr où fut tué le khalife Merouan [2], je crois que cet auteur s'est trompé parce qu'il n'avait pas assez présente à l'esprit la situation d'Abousîr d'Eschmounein. Ce ne fut point là d'ailleurs que fut tué le khalife Merouan, car d'autres textes sont formels pour nous assurer que le dernier khalife de la dynastie des Ommyades fut tué à Bousîr-Kouridis dont je parlerai bientôt.

Les villes ou villages du nom d'Abousîr encore existants sont au nombre de cinq, à savoir : 1° Abousîr ou Bousîr-banâ, dans le district de Samannoud, province de Gharbyeh, qui compte 5,359 habitants [3] : c'est de ce gros village qu'il s'agit quand on parle de Bousîr du Delta, du nome de Bousîr, et c'est de lui qu'il est question dans la plupart des passages de la *Chronique de Jean de Nikiou.*

[1] *De origine et usu obeliscorum,* p. 288, note 31.

[2] Cf. Quatremère, *Mémoires géographiques et hist. sur l'Égypte,* t. I, p. 212.

[3] *Recensement général de l'Égypte,* t. II, part. fr., p. 20, et part. ar., p. ١٠.

Il est situé entre Banâ et Samannoud, plus près encore de la première que de la seconde, sur la rive gauche de la branche de Damiette. Il en est fait mention dans l'*État des villes et provinces de l'Égypte*, sans que la contenance ou la redevance soient indiquées[1]; 2° Abousîr, dans le district de Bedreschîn et la moudirieh de Gizeh, non loin de Saqqarah qui est un peu plus au sud; ce petit village comprend 1,848 habitants[2] : c'est de ce village qu'il est question dans le récit de la conquête de l'Égypte par Cambyse. Il était sans doute plus important autrefois qu'aujourd'hui et il fut le centre d'un culte local d'Osiris. Il est cité dans l'*État de l'Égypte* sous le nom d'Abousîr-el-Sidr, pour une contenance de 2,590 feddans et une redevance de 8,500 dinars[3]; 3° Abousîr-el-Molaq, dans le district de Zaouyet, province de Benisouef, avec une population de 1,886 habitants plus 511 Bédouins[4]. Ce village est situé au confluent de deux canaux dont l'un va rejoindre le Bahr-Youssouf et l'autre descend du Nil. Ce village faisait autrefois partie du district de Bousch, et c'est lui qui portait le nom de Bousîr-Kouridis. Il est en effet impossible de situer ce village dans la province d'Eschmounein, car il est placé par les dénombrements dans la province de Behnésa. Or cette province a aujourd'hui disparu des *États* de l'Égypte pour faire place à la moudirieh de Benisouef. Aboulféda n'a donc pas tort d'admettre deux Abousîr, qu'il place l'un dans le Fayoum, et l'autre dans le canton de Bousch : Quatremère s'est trompé en confondant ces deux villages en un seul[5] : Aboulféda se trompe seulement lorsqu'il place, comme Ibn Haukal, Abousîr-Kouridis dans le Fayoum; mais il ne se trompe pas de beaucoup, car ce village était situé à l'entrée du Fayoum, et il est très compréhensible qu'Aboulféda l'ait placé dans cette province. Il en est fait mention dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance qui

[1] De Sacy, *op. cit.*, p. 631 et 636.

[2] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 20, et part. ar., p. 10.

[3] De Sacy, *op. cit.*, p. 671.

[4] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 20, et part. ar., p. 10.

[5] Quatremère, *Mém. hist. et géogr. sur l'Égypte*, t. I, p. 110-112.

n'est pas indiquée et pour une redevance de 20,000 dinars; 4° un autre village d'Abousîr, district de Zaouyeh, province de Benisouef, est habité par des Bédouins et comprend 308 habitants[(1)]; 5° Abousîr-el-Nakhlah, même district, ne comprend que 97 habitants[(2)] : ces deux villages ne sont pas mentionnés dans l'*État de l'Égypte;* 6° enfin Abousîr-Defednou, dans la province de Fayoum et le district de Tobhar, avec une population de 1,040 habitants et une école[(3)]. Ce village est mentionné par l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 1,840 feddans et une redevance de 2,400 dinars[(4)]. Par conséquent Yakout a raison, lorsqu'il compte quatre villages de Bousîr en Égypte, si l'on tient compte de la disparition d'Abousîr d'Eschmounein. Quant au géographe anonyme qui cite Abousîr du Sa'id à quelques parasanges d'Esneh, il se peut qu'il se soit ou ne se soit pas trompé : nul document ne parle de ce village[(5)].

Champollion a parfaitement distingué les quatre Abousîr, mais n'a pas réussi à les identifier clairement[(6)].

Aboutîg, ⲧⲁⲡⲟⲑⲩⲕⲏ, ابوتيج.

Le nom de ce village nous a été conservé par deux *scalæ* coptes-arabes[(7)], dont l'une s'écrit ⲧⲁⲡⲟⲑⲩⲕⲏ et l'autre ⲧⲁⲡⲟⲑⲓⲕⲏ, en lui donnant toutes deux pour correspondant la forme arabe = ابوتيج. Vansleb le met au nombre des évêchés de l'Égypte[(8)]; mais la liste des évêchés ne comprend pas ce nom : cela vient de ce que cette ville n'avait pas encore été réunie à Schatab pour former un seul siège.

Cette ville existe toujours, au-dessus d'Asiout, sur la rive gauche du Nil. Elle est le siège d'un district et d'un bandar, dans la pro-

(1) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 20. La partie arabe ne le nomme pas.

(2) *Ibid.*, p. 20. La partie arabe ne le nomme pas.

(3) *Ibid.*, p. 20, et part. ar., p. ١٠.

(4) De Sacy, *op. cit.*, p. 680.

(5) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 112.

(6) Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, t. I, p. 294, et t. II, p. 184.

(7) Mss. coptes de la *Bibl. nat.*, n° 44, fol. 79 verso; n° 53, fol. 85 recto.

(8) Vansleb, *Histoire de l'Église d'Alexandrie*, p. 18.

vince d'Asiout, possède une poste, un télégraphe, une station fluviale pour le service des bateaux à vapeur et une école. La population atteint le chiffre de 10,770 habitants[1]. Elle est citée dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 11,970 feddans et une redevance de 38,150 dinars qui fut ensuite abaissée à 22,500[2]. On voit que c'est encore une ville importante.

Champollion[3] et Quatremère[4] l'ont parfaitement connue et identifiée; mais Champollion a tort de la placer au nord de Qosqâm; c'est au sud qu'il aurait dû dire : son erreur provient de la mauvaise position assignée à Qosqâm.

Abrahat, ابرحت.

Le nom de cette localité nous est parvenu dans les *Actes* d'Aba Noub que nous a conservés un manuscrit arabe de la *Bibliothèque nationale*. Aba Noub, après avoir été envoyé à Antioche par Arien, gouverneur d'Antinoë, est revenu dans cette dernière ville; et, pendant qu'il est en prison, il reçoit la visite de plusieurs personnages, dont deux lui disent : «Moi, je suis Hadrious, du château d'Abrahat[5]; — Moi, je suis Epsîrna, le soldat, du château d'Abrahat[6]».

C'est tout ce que je puis dire de cette localité; mais, d'après les documents qui accompagnent cette déclaration, on peut conclure en toute vraisemblance, qu'Abrahat était un de ces postes de soldats répandus à l'orée du désert, commandant certaines routes nécessaires au commerce. Il devait être situé non loin d'Antinoë.

Champollion et Quatremère n'ont pas connu ce nom.

(1) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 20, et part. ar., p. ١١.
(2) De Sacy, *op. cit.*, p. 699.
(3) Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 274-275.
(4) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 342-349.
(5) Mss. ar. de la *Bibl. nat.*, 154, fol. 59 recto : انا هو هدريوس الذى من قصر ابرحت.
(6) *Ibid.*, ⲈⲠⲤⲎⲢⲚⲀ انا هو ابسرنا الجندى الذى من قصر ابرحت. Le mot Epsîrna est écrit à la fois en copte et en arabe dans le manuscrit.

ABUSÂN.

Ce nom est mentionné dans la *Chronique de Jean de Nikiou*, dans le passage où il est question de la révolte des gens d'Aykelah. Il est dit, dans le récit de la bataille qui eut lieu entre les révoltés et l'armée impériale, commandée par un général du nom de Théodore, que : « On attaqua les hommes d'Aykelah qui furent vaincus; ils s'enfuirent pendant la nuit et gagnèrent un petit bourg nommé Abusân; puis, ne pouvant y demeurer, ils se transportèrent dans la grande ville d'Alexandrie. » La *Chronique* ajoute que les villes d'Aykelah et d'Abusân furent livrées aux flammes [1].

Ces détails, avec certaines circonstances de la bataille et de ses préliminaires, me semblent montrer que le village d'Abusân ne doit pas être placé trop loin d'Alexandrie : il est probable que ce nom est corrompu, comme presque tous les noms géographiques de la *Chronique* : ni le *Recensement général de l'Égypte*, ni l'*État* de 1315 ne contiennent un mot semblable.

AFLOU (LAURE D'), قلاية انبا افلوة.

Ce nom est cité dans la *Vie* arabe de Schenoudi. Dans le récit de la conduite de l'homme qui a épousé sa nièce, lorsque cet homme a apporté 50 dinars à Schenoudi, celui-ci ne voulut pas les recevoir et lui dit : « Va-t'en vers la laure d'anba Aflou pour voir si tu trouveras quelqu'un à qui remettre cette somme. — L'homme le quitta et se rendit au monastère où il trouva assis *anba* Paul, le père de cette laure qui est à Abouît [2]. »

Ce texte est assez obscur : ce qu'on peut en conclure avec assez de vraisemblance, c'est que cette cellule se trouvait dans le voisinage du monastère de Schenoudi, ou que celui-ci savait que Paul

[1] *Notices et Extraits des mss.*, t. XXIV, 1re part., *Chron. de Jean de Nikiou*, p. 532.

[2] بل اذهب الى قلاية انبا افلوة فانك تجد من يتناول منك هذا المقدار فخرج من عنده واتى الى الدير فوجد انبا بولا اب تلك القلاية التى بابويط. E. Amélineau : *Monuments pour servir à l'hist. de l'Égypte chrét.*, t. I, p. 321.

habitait une cellule dans les environs d'Abouît. Ce devait être une pauvre cellule consistant sans doute en un tombeau creusé dans la montagne.

AGHRÂRÂ, اغرارا.

Le nom de cette petite localité nous est fourni par le *Synaxare* au vingtième jour de Hathor. Il y est raconté que le gouverneur Arien, étant arrivé à El-Aqsorein (Louqsor), vit de la fumée qui s'élevait d'un temple et fut rempli de joie en apprenant que cette fumée provenait d'un sacrifice qu'on faisait aux dieux dans le temple de cette ville. Sa joie fut troublée par la protestation d'un soldat nommé Schanazoum qui lui déclara être chrétien. Pendant le supplice de ce premier soldat, il s'en présenta un autre, nommé Sophronius, «des soldats d'El-Hîphâ, habitant une nahieh d'El-Aqsorein, connue sous le nom d'Aghrârâ[1]». Ce sont là tous les renseignements fournis par le seul document qui nous révèle le nom d'Aghrârâ.

Malgré la rareté de ces renseignements, il est facile de voir que la position d'Aghrârâ doit être cherchée près de Louqsor et, sans doute, à l'est plutôt qu'à l'ouest : d'ailleurs la nahieh de Louqsor ne doit pas dépasser le fleuve qui la borne à l'ouest, et il n'est pas dit que Sophronius ait été obligé de traverser le Nil pour se présenter devant Arien. On ne peut guère espérer de trouver ce nom dans l'*État de l'Égypte*, puisque ce document ne mentionne que les grosses agglomérations de population et dit à propos de Louqsor : «El-Aqsorein et ses îles[2].» Aghrârâ est au contraire situé au dehors d'après le *Synaxare*. Il en est de même d'El-Hîphâ, si, comme le document l'assure, le premier nom n'est qu'une seconde dénomination du même endroit. Dans le *Recense-*

[1] *Synaxare*, 20 Hathor : واذا جندى واقف امام الوالى يدعى اسمه سفرونيوس من عسكر الهيفا ساكن فى ناحية من الاقصرين معروفة باغرارا.

[2] De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 703. — Ce mot d'El-Aqsorein est le pluriel du mot قصر conservé dans le nom actuel de l'aurore.

ment général de l'Égypte où l'on donne les divers hameaux de la nahieh, il n'y a ni à Louqsor, ni dans les nahiehs environnantes, soit à l'est, soit à l'ouest, aucun nom actuel qui ait conservé une forme se rapprochant d'Aghrârâ ou d'El-Hîphâ. Il faut croire que les deux noms ont disparu pour faire place à des noms nouveaux.

Agiatî, ⲁⲅⲓⲁⲧⲉⲓ.

Le nom de ce village, qui a tout l'air égyptien sous une apparente forme grecque, se trouve dans le papyrus n° 5 du musée de Boulaq. Il y est dit dès le commencement : « Moi, Jean, le fils du bienheureux Zacharie, originaire du bourg d'Agiatî, dans le nome d'Erment, j'écris au monastère du saint athlophore et stratélate, le saint Phoibamôn, de la montagne du *castrum* de Djîmé [1]. » Je crois ce nom douteux, car il se rencontre ailleurs sous la forme ⲛⲁⲛⲓⲁⲅⲉⲓ [2], et il est probable qu'en cet endroit, comme en bien d'autres, l'éditeur de ces documents a mal lu.

Ainsi le village d'Agiatî ou de Naniagi était situé dans le nome d'Erment : c'est tout ce que j'en puis dire; car les détails donnés par le papyrus du musée de Boulaq ne permettent pas de préciser davantage. Il n'a d'ailleurs, quel que soit son nom, laissé aucune trace dans le *Recensement général de l'Égypte* ou dans l'*État* de 1315.

Aginé, ⲁϭⲓⲛⲉ.

Le nom de cette localité nous a été conservé par un papyrus de la collection de l'archiduc Rainer, à Vienne. La phrase citée de ce papyrus ne me semble guère susceptible d'explication : elle se compose des trois mots que voici : ⲛⲣⲱⲙ ⲁϭⲓⲛⲉ ⲧⲟⲙⲏⲏⲣⲉ ⲧⲁⲥϕⲁⲗⲓⲁ [3]. Peut-être pourrait-on croire qu'il s'agit d'un village de

[1] Revillout, *Actes et Contrats des musées égyptiens de Boulaq et du Louvre*, p. ⲛ̄ⲁ̄. J'ai rempli dans ma traduction la lacune par les mots ordinaires dans ces actes.

[2] Revillout, *op. cit.*

[3] *Mittheilungen aus der Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer*, 2ᵉ année, p. 66.

la Basse Égypte, à cause de la mention de ⲧⲟⲙⲏⲏⲣⲉ, mais il peut s'agir aussi du *miry*, impôt perçu pour le sultan ou le khalife. Tout laisse entendre, dans la publication à laquelle j'emprunte le mot, que ce village était situé dans la province d'Eschmounein. C'est tout ce que j'en puis dire, car ce nom n'a laissé aucune trace.

Agor-em-Pampané, ⲁⲅⲟⲣ ⲙⲡⲁⲙⲡⲁⲛⲉ.

Si la lecture du papyrus n° 14 du musée de Boulaq est bonne dans le passage où ce nom est cité, nous nous trouvons en présence d'un petit village situé près de Pampané. D'après les indications du texte, ce petit village aurait eu des murs. Le début de ce papyrus contient en effet ce qui suit : « Moi, Palâts, le fils du bienheureux Peschate, originaire de Timamîn dans le nome d'Erment, aujourd'hui sous les murs d'Agor-de-Pampané, j'écris » ce qui suit[1]. Comme je le crois, la lecture de ce passage doit être mauvaise ou le texte incorrect : si elle est bonne et si, par conséquent, le texte est bon, nous avons un village nouveau. C'est tout ce qui me semble possible de dire, et je présente ce nom à mes lecteurs sous bénéfice d'inventaire.

Ahif.

Le nom de cette localité se trouve mentionné dans la *Chronique de Jean de Nikiou*. Il y est dit, en parlant de l'expédition de Cambyse contre les Nubiens, qu'« après en avoir fini avec la ville d'Eschmounein, ils (les Perses) s'avancèrent dans l'Égypte supérieure, détruisirent la ville d'Asouân, traversèrent le fleuve en face de la ville d'Ahif et saccagèrent Philée, comme ils avaient fait des autres villes[2] ».

[1] Revillout, *Actes et Contrats des musées égyptiens de Boulaq et du Louvre*, p. ϥϫ. Pour que le texte fût correct, il faudrait d'abord que le mot ϫⲉ fût placé après ⲙⲏⲟⲟⲩ, et qu'entre ⲧⲉⲓⲭⲏ et ⲁⲅⲟⲣ il y eût une préposition. Malgré ces additions et ces changements, le texte ne laisse pas que d'offrir encore des doutes.

[2] *Chronique de Jean de Nikiou*, loc. cit., p. 494.

Ce serait une grosse question que discuter quelle confiance mérite l'auteur d'une chronique où l'erreur est beaucoup plus fréquente que l'expression de la réalité et où le traducteur éthiopien, qui souvent n'a pas compris l'original, a le plus souvent mal transcrit des noms géographiques inconnus de lui. Pour le mot qui m'occupe, il est évident qu'on doit chercher l'emplacement de la ville entre Asouân et Philée, ou, pour mieux dire, sur la rive droite du Nil, en face de l'île de Philée, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le campement organisé par l'expédition anglaise et la station *terminus* du petit chemin de fer reliant Philée à Asouân, après la première cataracte.

Akanthus, ⲁⲕⲁⲛⲑⲱⲛ.

Ce nom, que nous a conservé Ptolémée, se retrouve sur une planchette de bois faisant partie de la collection de l'archiduc Rainer. Le texte de cette planchette contient deux fois le nom [1]. La tablette date sans doute d'une époque antérieure à l'établissement du christianisme en Égypte; mais ce n'a pas été une raison pour rejeter ce nom, car il se retrouve encore actuellement en Égypte dans celui d'El-Nekandeh [2], petit village situé sur la rive occidentale du Nil à la même distance de Memphis que celle que demande le texte de Ptolémée [3]. Strabon nous apprend que cette ville était entourée d'un bois très fourni d'acacias [4]. Le territoire du village moderne conserve encore de très nombreux acacias. Ce village n'est pas cité dans l'*État de l'Égypte*, ni même dans le *Recensement général de l'Égypte*, ce qui laisserait à supposer ou qu'il a changé de nom, ou qu'il a été récemment détruit.

(1) *Mittheilungen aus der Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer*, 5e ann., p. 17.

(2) Isambert, *Guide en Orient*, 2e partie, *Égypte*, p. 464.

(3) Ptolémée, *Géogr.*, t. IV, p. 107, éd. de 1605.

(4) Strabon, XVII, 35.

Akhmîm, ϣⲙⲓⲛ, اخميم.

Cette ville est l'une des plus célèbres de l'Égypte ancienne et de l'Égypte moderne. Le nom en est conservé à la fois dans les manuscrits coptes, les traductions arabes, les *scalæ* coptes-arabes et la *Chronique de Jean de Nikiou.*

La ville d'Akhmîm est surtout célèbre dans les manuscrits coptes comme le centre d'une population grecque éclairée, joyeuse, amie des plaisirs et ayant tenu très longtemps à l'ancienne religion de l'Égypte, arrangée à la mode grecque. Ce fut dans le canton d'Akhmîm que naquit Schenoudi[1]. Le nom de cette ville se trouve cité souvent dans l'abrégé memphitique de sa vie[2]. Elle lui fit une violente opposition[3]. Schenoudi dut plusieurs fois se porter à des actions illicites pour la contenir dans les bornes où il la voulait conserver. Il y fit plusieurs expéditions à la tête de ses moines pour en briser les idoles et détruire les temples[4]. La destruction de l'un de ces temples appelé ⲙⲏⲧⲣⲟⲥ est même attribuée à saint Athanase[5]. Je ne cite que légèrement tous ces faits dont on trouvera le récit plus étendu dans mes *Monuments* et dans la *Vie de Schenoudi*[6]. Il est encore question de la ville d'Akhmîm dans l'éloge de Macaire de Tkôou[7]. Dans la *Vie de saint Pakhôme,* le nom de cette ville est plusieurs fois cité : le père du cénobitisme y fonda trois couvents, dont l'un portait le nom d'Eschmîny, c'est-à-dire couvent d'Akhmîm[8]. Les traductions arabes de la *Vie de Schenoudi* et de celle de Pakhôme donnent partout اخميم pour

(1) E. Amélineau, *Monuments pour servir à l'hist. de l'Égypte chr.,* t. I, p. 3.

(2) E. Amélineau, *op. cit.,* p. 5, 18, 25, 38, 44, 66, 80, 238, 239, 299, 351, 440. Cf. Zoëga, *Cat. Cod. Copt.:* Œuvres de Schenoudi, de la page 379 à la page 517, et encore quelques autres.

(3) E. Amélineau, *op. cit.,* p. 66-67, 439-446, etc.

(4) E. Amélineau, *op. cit.,* p. 299.

(5) E. Amélineau, *Les Moines égyptiens. Vie de Schenoudi,* p. 233-291.

(6) E. Amélineau, *Monuments pour servir à l'histoire de l'Égypte chrét.,* t. I, p. 110.

(7) E. Amélineau, *Monuments pour servir à l'histoire de l'Égypte chrét.,* t. II, p. 21, 72, 77, 132, 355, 568, 571.

(8) *Ibid.,* p. 646.

ϣⲙⲓⲛ [1], ϣ s'est durci en خ, phénomène très fréquent et très connu. De même, dans les fragments qui nous sont parvenus des *Actes* des saints Panine et Panesnîou, les deux saints sont envoyés dans le nome de Schmîn et de Psoi [2].

Le *Synaxare*, de son côté, mentionne cette ville en la fête de saint Abla [3], en la fête du solitaire Abraham [4], en celles des deux saints Bîna et Banîna [5], de Schoura, le gardeur de brebis de Schinschif [6], et enfin en la fête des martyrs d'Akhmîm où un massacre semblable à celui d'Esneh paraît avoir été ordonné. Arien conduisait à sa suite l'évêque Abadioun d'Antinoë et il se rendait à Psoi pour interroger l'évêque Psoté, lorsqu'il parvint à Akhmîm. L'évêque, jouissant d'une très grande liberté, alla trouver les Chrétiens de cette ville et les réunit tous dans l'église de Psôtîr (c'est-à-dire du Sauveur), pour célébrer la messe. Un méchant homme prévint le préfet qui se mit en colère et envoya des soldats, lesquels ne cessèrent de tuer les Chrétiens jusqu'à ce que le sang coulât dans l'église, sortît par les portes et remplît les rues de la ville. On s'empara de l'évêque, et les habitants d'Akhmîm vinrent eux-mêmes s'offrir au martyre. On en tua de la sorte 5,800, sans compter ceux qui avaient été massacrés pendant la nuit de la Nativité [7]. Cette ville est encore mentionnée en la fête des saints Dioscore et Skélapios qui habitaient dans la montagne d'Akhmîm. A leur occasion, il est fait mention de quarante soldats qui résidaient dans un château à l'est de la ville et dont les chefs, nommés Philémon et Okharios, reçurent l'ordre de se rendre à la ville d'Akhmîm et trouvèrent les deux saints jetés dans un canal, à l'est de la ville [8].

Les *scalæ* coptes-arabes contiennent toutes le nom de cette

[1] E. Amélineau, *op. cit.*, t. I, p. 238, 239, 299, 351, 440; t. II, p. 355, 568, 571, 646.

[2] Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 548.

[3] *Synaxare*, 25 Babah.

[4] *Synaxare*, 30 Babah.

[5] *Ibid.*, 7 Kihak.

[6] *Ibid.*, 10 Kihak.

[7] *Ibid.*, 29 Kihak.

[8] *Ibid.*, 1 Toubah.

ville [1] : quelques-unes le font même précéder du nom grec de *πανος* et du mot prononcé à l'arabe ⲭⲙⲓⲙ avec l'égalité اخميم [2] ou simplement ⲡⲁⲛⲟⲥ = ϣⲙⲓⲛ = اخميم [3]. Elle est ainsi placée entre Psoi et Tkôou; mais, dans les listes qui vont du nord au sud, elle se trouve habituellement placée après Schmoun, à cause de la ressemblance entre les deux noms Eschmoun et Eschmîn [4]. Dans la liste des évêchés de l'Égypte, elle est placée entre la ville de Tkôou et la ville de Psoi, séparée de cette dernière par les deux évêchés des oasis de Pemdje et de Psoi; nous avons alors l'équation suivante : ⲡⲁⲛⲟⲥ = ϯⲃⲁⲕⲓ ϣⲙⲓⲛ = مدينة اخميم [5]. De fait, on trouve un évêque de cette ville au concile de Nicée où il signe évêque de Tpanyos [6]; un autre se trouve au concile d'Éphèse où il signe Sabinos d'Eschmîm [7], ce qui est rendu en grec par Sabinos, évêque de Panos [8]. Il n'y a donc nulle difficulté : Schmîm était bien l'ancienne ville de Panopolis. Le nom de *ville de Pan* lui avait été donné à cause de son culte de Mîn, dont la statue devait être celle dont il est parlé dans la *Vie de Schenoudi* [9] et que nous dépeint Étienne de Byzance en disant qu'il y avait une grande statue du dieu, ayant son membre honteux en érection et long d'environ sept doigts. «Elle tenait de la main droite un fouet et en frappait la lune (Selînî) : on dit que cette idole est celle de Pan [10].» Strabon, qui cite cette ville comme l'une des plus anciennes de l'Égypte, dit qu'«elle est l'antique demeure des hommes

[1] Mss. coptes de la *Bibl. nat.*, n° 55, fol. 5 r°; n° 46, fol. 171 r°.

[2] *Bibl. nat.*, n° 44, fol. 79 v°; n° 50, fol. 110 v°; n° 53, fol. 85 r°; n° 56, fol. 188 r°; *Bodleian library*, Maresch, 17, fol. ⲣⲟⲃ r°; *British Museum*, or. 441, fol. ⲣⲏ v°; Ms. de Lord Crawford, fol. 229 r°.

[3] *Bibliothèque nationale*, n° 43, fol. 51 v°.

[4] *Bibliothèque nationale*, n°s 50, 53, 54, 55; *Bodleian library; British Museum*, Oxford; Mss. de Lord Crawford.

[5] *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 117 r°; Mss. de Lord Crawford, p. 331 v°.

[6] Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 264.

[7] *Bibl. nat.*, ms. copte, n° 1299, fol. 23 v°.

[8] Labbe, *Concilia*, t. III, p. 1084.

[9] E. Amélineau, *Mon. pour servir à l'histoire de l'Égypte chrét.*, t. I, p. 439. *Vie de Schenoudi*, p. 321 et suiv.

[10] Steph. Byz., *De Urbibus et Populis*, voce *Panos*.

qui travaillent le lin et de ceux qui taillent la pierre[1] ». Champollion dit à ce sujet : « Cette périphrase indique seulement la haute antiquité de cette ville et sa fondation dès les temps les plus reculés par les Égyptiens, qui travaillaient tous le lin et qui taillaient des pierres, comme l'attestent les monuments nombreux qui ornent leur patrie[2]. » Je crois qu'il y a là plus qu'une périphrase, qu'il y a la mention d'un fait existant encore de nos jours, à savoir que, dans la ville d'Akhmîm, on fabrique des toiles qui ont de la réputation dans l'Égypte entière et dans lesquelles on fait entrer des fils d'or. Que les habitants de cette ville fussent habiles à tailler les pierres, c'est ce qu'attestent encore les monuments ruinés du pays, et surtout le couvent de Schenoudi. Akhmîm avait encore une autre spécialité, c'était d'avoir une école de magiciens célèbre dans tout le pays d'Égypte, et quand on avait besoin d'un personnage de cette sorte, vite on dépêchait à Akhmîm pour en amener un[2]. Encore maintenant, c'est le pays de la superstition par excellence, quoique l'Égypte entière ait beaucoup de goût pour tout ce qui semble surnaturel.

La *Chronique de Jean de Nikiou* mentionne une révolte dont un nommé Azarias se fit le chef dans le canton d'Akhmîm[4].

Akhmîm existe toujours et a passé par des alternatives de grandeur et d'abaissement dont les historiens arabes nous peignent les effets dans le récit des révoltes dont elle fut trop souvent le théâtre. Capitale de nome, elle perdit son rang pour le retrouver et le reperdre à nouveau. Aujourd'hui elle dépend de la province de Sohag et du district de cette même ville; elle a une population de 18,792 habitants, est le siège d'un bandar, possède une école, une station fluviale, une poste et un télégraphe[5]. Au temps où fut dressé l'*État*

[1] Lib. XVII, n° 41.

[2] *L'Égypte sous les Pharaons*, t. I, p. 257.

[3] E. Amélineau, *Les Actes des martyrs de l'Égl. copte*, p. 61. Cf. *Synax.*, 27 Toubah.

[4] *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 532.

[5] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 35, et part. ar., p. ٢٩.

de l'Égypte, elle était encore capitale de province; mais ni sa contenance, ni sa redevance ne sont indiquées [1].

Champollion [2] et Quatremère [3] ont tous les deux parfaitement identifié cette ville. L'étymologie donnée par Champollion est juste, ce me semble, et le nom ancien de la ville [hieroglyphs] lui donne raison; car ce nom signifie sans doute *sanctuaire de Min.*

Aklimâtos, اكليماطس.

Le nom de ce désert nous a été conservé dans deux manuscrits arabes de la *Bibliothèque nationale*, lesquels contiennent les *Quarante histoires édifiantes*. Il est dit dans le titre de l'une de ces histoires : « Troisième histoire des dévots qui étaient dans le désert d'Aklimâtos, et c'est le désert du Fayoum [4]. » Ce sont les seuls renseignements qui nous soient parvenus sur cet endroit.

Le Fayoum est entouré de déserts de chaque côté, excepté le côté de l'est où l'on ne peut guère appeler *désert* les quelques terrains sablonneux que traverse le chemin de fer. Au nord, le désert est appelé *Schîît;* il a d'autres noms vers la partie sud. Il reste la partie ouest. Mais, dans une pareille incertitude, il vaut mieux ne pas se prononcer et laisser la question en suspens.

Akhôris, Ἄχωρις.

Ce nom se trouve dans l'historien Sozomène, quand il passe en revue les moines qui furent célèbres en Égypte. Cet auteur dit : « En outre, en ce temps-là, fut célèbre Apelles qui, près du bourg d'Akhôris, dans les monastères de l'Égypte, fit plusieurs miracles [5]. »

[1] De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 700.

[2] Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 257-263.

[3] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 448-451.

[4] Ms. ar. de la *Bibl. nat.*, suppl. 97, fol. 21 v°, et arabe 155, fol. 312. C'est peut-être la montagne appelée Climax (?). الخبر الثالث اناسك في برية اكليماطس وهي برية الفيوم.

[5] Ἐπὶ τούτοις καὶ Ἀπελλῆς τηνικάδε διέπρεπε περὶ Ἄχωριν ἐν τοῖς κατ' Αἴγυπτον μοναστηρίοις πλεῖστα θαυματουργῶν. Sozomène, VI, cap. XXVIII. *Patr. græc.*, LXII, col. 1372.

Comme c'est là tout ce que dit Sozomène, on en serait réduit à connaître uniquement le nom de ce bourg, si nous ne connaissions aussi ce moine par l'*Histoire lausiaque*[1]. Nous voyons, par la place qu'il occupe dans cette histoire, qu'il était de la Haute Égypte. Ce village est d'ordinaire identifié avec celui de Tehneh, parce qu'on a trouvé une inscription grecque mentionnant un certain Akôris, fils d'Ergeus[2]; mais je ferai observer que, malgré cette alléchante identification, le nom Akhôris du village ne ressemble que d'assez loin au nom Akôris du jeune homme, ou de l'homme qui a consacré une inscription à Isis : l'un s'écrit Ἀχωρις et l'autre ⲁⲕⲱⲣⲓⲥ. Cette différence est assez légère, et peut-être est-ce bien là l'emplacement du bourg d'Akhôris. Tehneh est un village situé entre le Gebel-el-Tair et le Nil; dans le *Recensement général de l'Égypte* il est mal orthographié طهنا, car on le transcrit Tehneh. Il fait partie du district et de la province de Minieh; il comprend 363 habitants[3]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 1,796 feddans et une redevance de 4,750 dinars, réduits ensuite à 4,550[4].

Champollion et Quatremère n'en parlent point.

Aksenkeuson tinischti, ⲁⲕⲥⲉⲛⲕⲉⲩⲥⲟⲛ ϯⲛⲓϣϯ, قسقام ميسارة.

Le nom de cette ville se trouve ainsi écrit dans la liste des évêchés de l'Égypte. Elle est identifiée avec Apollinopolis : ⲁⲡⲟⲗⲗⲱⲛⲟⲥ — ⲁⲕⲥⲉⲛⲕⲉⲩⲥⲟⲛ ϯⲛⲓϣϯ = قسقام ميسارة[5]. C'est la seule fois que son nom se rencontre, et, si ce nom est copte, il me semble étrangement défiguré.

L'*Itinéraire romain* cite trois villes d'Apollinopolis : l'une qu'il appelle *Apollinopolis Parva* et qui se trouve entre Lyco et Hysopis; l'autre, *Apollinopolis Magna* ou Edfou : ces deux villes sont sur la rive

[1] Palladius, *Historia lausiaca*, c. LX. *Patr. græc.*, t. XXXIV, col. 1163.

[2] Isambert, *Guide en Orient*, 2e partie, *Égypte*, p. 468-469.

[3] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 301, et part. ar., p. ٣٠١.

[4] De Sacy, *op. cit.*, p. 696.

[5] Ms. copte de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 v°.

occidentale du Nil; la troisième, sur la rive orientale, est nommée *Vicus Apollonos* et est située entre Thèbes et Coptos[1]. La liste des évêchés de l'Égypte place également le siège épiscopal entre Keft et Erment, en omettant Thèbes, qui est rejetée plus loin. Je crois que c'est l'Apollinopolis dont la liste des évêchés fait mention. Comme on peut le voir dans la traduction arabe, il y avait ainsi deux Qosqâm, dont l'un était appelé *le Grand* et l'autre simplement *Qosqâm :* celui-ci se trouvait près de Qousyeh et de Moharraq. Le nom de ميسارة pourrait faire penser qu'il s'agit du petit village de Masir près de Manfalout; mais, outre que l'orthographe ne concorde pas, le manuscrit de Lord Crawford porte en termes exprès le nom de Qosqâm le second : قسقام الثانية[2]; il n'y a donc pas à s'y tromper. Mais à quelle ville correspondent cette ville et le Vicus Apollonos de l'*Itinéraire?* Je dois dire tout de suite que c'est à la ville de Qous. On retrouvera plus loin, à l'article *Qous*, les particularités qui s'attachent à cette ville qui est maintenant ruinée et qui devait être située près de la ville de Qous Varvir.

Alexandrie, ⲣⲁⲕⲟϯ, الاسكندرية.

Je ne veux pas faire ici une description détaillée de cette grande ville, ni même m'attacher à reproduire tous les passages des auteurs coptes qui en ont parlé. Il me suffira de dire que, sauf dans un petit nombre d'exemples tirés des livres liturgiques, jamais cette ville n'a été appelée Alexandrie par les Coptes, mais qu'elle a toujours porté son nom égyptien de Rakoti. Sous ce nom, ou sous celui d'Alexandrie, elle se trouve partout : dans les *Vies* des moines[3], dans les *Actes* des martyrs[4], dans les *Scalæ*[5], dans le

[1] *Itinerarium Romanum*, éd. Parthey.

[2] Ms. de Lord Crawford, fol. 331 v°.

[3] E. Amélineau, *Monuments pour servir à l'hist. de l'Égypte chrét.*, t. I, p. 27, 38, 67, 98, 156, etc.; t. II, très souvent.

[4] Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 46, 74, 222, 235, 273, 279, 280, etc.

[5] Toutes les *scalæ* que j'ai eu ou aurai l'occasion de citer contiennent ce nom. *Bibl. nat.*, n°s 43, 44, 46, 50, 53, 54, 55. *Brit. Mus.*, *Oxford*, Ms. de Lord Crawford.

Synaxare[1], dans la *Chronique de Jean de Nikiou*[2], dans la *Vie des Patriarches*[3], en un mot dans tous les documents qui m'ont été utiles pour composer cet ouvrage.

Au témoignage de Strabon, «les premiers rois de l'Égypte, contents des productions du pays et n'ayant aucun besoin des marchandises venues du dehors, interdisaient à tous les étrangers, et surtout aux Grecs, l'entrée de leur royaume; pour cet effet, ils avaient placé une garnison dans le bourg de Rakoti, qui devint ensuite l'un des quartiers d'Alexandrie, et, quant au terrain qui régnait tout autour, ils l'avaient abandonné à des bouviers, qui faisaient le métier de brigands et qui étaient en état de repousser tous ceux qui auraient voulu pénétrer en Égypte[4]». Je ne sais quelle valeur il faut accorder à ces paroles, mais elles ne m'ont pas l'air d'une de ces légendes accueillies par les Grecs avec tant de confiance, et il se pourrait fort bien que telles fussent, en effet, l'origine et la destination de Rakoti. On retrouve ce nom dans les textes hiéroglyphiques avec l'orthographe variable de , ou de , ou simplement de , ce qui signifie sans doute *bâtie par le dieu Râ*[5].

Champollion[6] a parlé de cette ville, mais son sujet le condamnait à n'en pas dire grand'chose. Quatremère[7] y a consacré un article où il s'est surtout attaché à parler des quartiers que l'on trouve mentionnés dans les auteurs coptes. Je ferai de même et j'y joindrai non seulement ceux qui ont été omis par Quatremère, mais encore les églises, qui existaient en fort grand nombre dans cette ville, et les couvents[8].

(1) *Synaxare, passim*, très souvent.

(2) *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 348, 355, 405, 407, 413, 415, 419, 434, etc.

(3) Ms. arabe de la *Bibl. nat.*, 140, très fréquemment.

(4) Strabon, XVII, 10.

(5) Pierret, *Vocabulaire hiéroglyphique*, p. 300.

(6) Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 263-265.

(7) Quatremère, *Mémoires historiques et géographiques sur l'Égypte*, t. I, p. 266-271.

(8) Les documents dont je me servirai sont encore en grande partie inédits : d'autres ont été publiés. Il y faut joindre les contrats.

Une ville ancienne, quelle qu'elle fût, avait toujours un ou plusieurs temples consacrés au culte de la divinité; je n'ai pas la prétention d'énumérer ici tous les temples d'Alexandrie, pas plus que je n'aurai celle d'énumérer toutes les églises qui finirent par les remplacer : je veux seulement citer un texte qui nous parle de ces temples. A la fin du martyre de saint Macaire d'Antioche, on trouve une sorte d'épilogue où est racontée la revanche que les Chrétiens prirent des Païens après la persécution. Constantin, après son édit d'apaisement, qui ne fut pas exécuté par le comte d'Alexandrie, envoya dans cette ville Euloge, frère de Macaire d'Antioche, avec 20,000 soldats, pour mettre tout en bon ordre. Euloge entra dans la ville d'Alexandrie avec un grand appareil de force, fit mettre le comte à mort, «puis il mit le feu aux temples de Rakoti, les détruisit et enleva leurs biens[1]». Que la mission d'Euloge soit telle que le rapporte l'auteur du document apocryphe que je viens de citer, c'est ce que je croirai difficilement; mais qu'il n'y ait pas eu une semblable mission, c'est ce qu'il est aussi difficile de croire. Quant aux incendies des temples, il doit s'agir des petites constructions religieuses : des documents autrement certains nous montrent encore les grands temples debout sous les patriarches Théophile et Cyrille, ainsi que j'aurai l'occasion de le dire plus bas.

Nous connaissons, grâce aux documents coptes, un certain nombre des quartiers d'Alexandrie. Tout d'abord celui que les documents appellent Dadiadôrou, pour conserver leur orthographe, et qui était situé dans la partie sud de la ville. Ce nom se trouve dans les *Actes* d'Ari de Schetnoufi : «Lorsque les soldats eurent reçu cet ordre, ils le conduisirent au lieu que l'on appelle *Dadiadôrou*, au sud de la ville[2].» Ce nom ne nous est pas connu d'autre part, mais on voit qu'il est d'origine grecque. Les *Actes* de saint Macrobe nous font connaître un autre endroit de la ville

[1] Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 74. Cf. p. 73-78. — [2] *Ibid.*, p. 272.

qu'on appelait *Poseidôn*, sans doute du nom du temple érigé en l'honneur du dieu grec de ce nom. « Lorsque le gouverneur se fut assis en un lieu que l'on nomme Poseidôn, sur le rivage de la mer, il ordonna de lui amener le saint évêque, abba Macrobe [1]. » Strabon nous apprend, en effet, que ce quartier tirait son nom du temple élevé en l'honneur de Poseidôn, le Neptune des Latins, qui s'y trouvait situé [2]. Dans les *Actes* de saint Pierre d'Alexandrie, nommé ordinairement « le dernier des martyrs », il est fait d'abord mention d'une prison où l'on avait renfermé l'évêque, où le peuple fit bonne garde pour empêcher son évêque d'être mené au supplice, où Arius essaya une réconciliation, où Pierre est censé avoir eu la célèbre vision qui lui est attribuée, et dont il fut enfin obligé de trouer le mur pour pouvoir marcher au supplice à l'insu de son peuple [3]. Ayant réussi à sortir de sa prison sans avoir été remarqué, pendant que le peuple continuait d'en garder les portes, les tribuns « l'entraînèrent et se rendirent au lieu nommé *Taboucolôn*, où le saint évangéliste Marc acheva sa course [4] ». Le tombeau de l'Évangéliste est dit s'y être trouvé. Près de ce tombeau, il y avait un portique et une habitation où se faisaient des dévotions en l'honneur de l'Évangéliste [5]. C'était un *martyrium*, ou un santon. Au sud de ce *martyrium* se trouvait la vallée désignée pour les sépultures [6]. Non loin de là était le camp des légions romaines [7]. Ces divers endroits de la ville ne sont mentionnés que par les *Actes* de Pierre.

Ces *Actes* nous font encore connaître plusieurs autres quartiers de la ville. En effet, quand Pierre eut la tête tranchée, s'il ne marcha pas, comme saint Denis, il resta debout jusqu'à ce que le peuple fût informé de ce qui était arrivé. Or, quand le peuple fut arrivé, il y eut un grand tumulte : les uns, ceux du Dromos, vou-

(1) Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 235.
(2) Strabon, XVII, 10.
(3) Hyvernat, *op. cit.*, p. 264, 273, etc.
(4) Hyvernat, *op. cit.*, p. 273.
(5) *Ibid.*, p. 276.
(6) *Ibid.*, p. 277.
(7) *Ibid.*

lant l'emporter dans l'église de Théonas, les autres voulant l'enterrer dans l'église de Saint-Marc. On allait en venir aux mains, quand des sénateurs et des gens zélés y mirent fin d'une manière habile : ils allèrent chercher une barque, la firent avancer, s'emparèrent du corps du martyr, le chargèrent sur la barque et prirent le large. « Lorsqu'ils eurent tourné le phare, ils arrivèrent à l'endroit nommé Leucates, et ils le conduisirent dans le cimetière qu'il avait bâti lui-même, à l'ouest de la ville, dans le faubourg[1]. » Ainsi, voilà bien des noms de lieu dans un petit cadre : le quartier du Dromos, sans doute de l'Hippodrome; le phare, dont parle aussi Jean de Nikiou, comme je le dirai bientôt; Leucates, nouveau quartier[2]; le faubourg de l'Ouest et le tombeau que Pierre s'était fait construire. Quatremère pense que ce faubourg de l'Ouest était le même que celui qui se trouvait près de Nécropolis, au dire de Strabon, et qui renfermait des jardins, des tombeaux et des salles pour la momification des cadavres[3].

Dans le martyre d'Épimé de Pankoleus, le gouverneur d'Alexandrie, Arménius, fait dresser son tribunal « dans un lieu qu'on appelait Kaisareion[4] ». Il s'agit ici du palais élevé par Cléopâtre au fils qu'elle avait eu de Jules César et qui s'appelait Césarion. La *Chronique de Jean de Nikiou* dit à ce sujet : « Il rencontra (César) la reine Cléopâtre, fille de Ptolémée nommé Dionysos, roi d'Égypte. C'était une jeune fille fort belle. César l'aima, l'épousa et lui donna le royaume d'Égypte. Il eut d'elle un fils qu'on nomma Jules César : on l'appelait aussi Césarion. Il construisit un superbe palais et un bel et magnifique édifice qu'il nomma de son nom et du nom de son fils (Césarion). Lorsque le grand Constantin, l'empereur des Chrétiens, monta sur le trône de l'empire romain, il convertit cet édifice en une église sous le vocable de saint Michel, laquelle,

(1) Hyvernat, *op. cit.*, p. 279-280.

(2) *Ibid.*, p. 280,

(3) Strabon, XVII, 10.

(4) ⲟⲩⲟϩ ⲁϥⲑⲣⲟⲩⲥⲟⲃϯ ⲙⲡⲓⲃⲏⲙⲁ ϧⲉⲛ ⲟⲩⲧⲟⲡⲟⲥ ⲉϣⲁⲩⲙⲟⲩϯ ⲉⲣⲟϥ ϫⲉ ⲡⲓⲕⲓⲥⲁⲣⲓⲟⲛ ⲁϥⲑⲣⲟⲩⲓⲛⲓ ⲛⲁϥ ⲙⲡⲓⲁⲅⲓⲟⲥ ϩⲓϫⲉⲛ ⲡⲓⲃⲏⲙⲁ. *Cod. Copt. Vat.*, n° LXVI, fol. 109 v° et 110 r°.

encore aujourd'hui, est appelée Césarion, parce qu'elle avait été construite par Jules César le Jeune et César l'Ancien [1]. » La ville renfermait aussi de nombreux bains, et le martyre d'Épimé nous informe qu'on l'y enferma pour l'asphyxier : le lendemain, comme le gouverneur entrait dans la salle pour se baigner, Épimé fut amené devant lui par saint Michel [2]. Enfin les documents coptes, dans la *Vie de saint Macaire d'Alexandrie*, nous dépeignent une scène que je reproduis ici : « On raconte encore de lui, le juste abba Macaire l'Alexandrin, qu'il arriva une fois que le ciel ne donna pas d'eau de pluie sur la terre, et une foule de vers et d'insectes furent dans les champs des hommes. L'archevêque de Rakoti, abba Timothée, envoya des ouvriers vers abba Macaire, le priant et lui disant : « Viens à Rakoti : prie Dieu qu'il y ait une eau de pluie « qui tue les vers et les insectes. » Et lorsque, avec de grandes prières, ils eurent persuadé son cœur, il alla avec eux à Rakoti. Quand il fut près de la ville, une grande foule sortit de la ville avec des palmes. Lorsqu'ils furent arrivés au tétrapyle qui était au milieu de la ville, il priait Dieu en son cœur avec une grande continuité. Quand il fut arrivé à la porte du Soleil, le ciel commença de laisser tomber quelques gouttes. Et lorsqu'il fut entré dans l'église, il y eut une grande pluie pendant deux jours et deux nuits consécutifs, de sorte que les hommes pensaient que la terre cesserait, qu'elle serait ébranlée, par suite de l'abondance des eaux de pluie qui étaient en l'air [3]. » Ainsi voilà deux nouveaux édifices dont l'un

(1) *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 405.

(2) *Cod. vat. Copt.*, n° LXVI, fol. 112-118.

(3) ⲁⲩϫⲟⲥ ⲇⲉ ⲟⲛ ⲉⲑⲃⲏⲧϥ ⲛⲑⲟϥ ⲡⲓⲇⲓⲕⲉⲟⲥ ⲁⲃⲃⲁ ⲙⲁⲕⲁⲣⲓ ⲡⲓⲣⲉⲙⲣⲁⲕⲟϯ ϫⲉ ⲁⲥϣⲱⲡⲓ ⲛⲟⲩⲥⲏⲟⲩ ⲙⲡⲉ ⲧⲫⲉ ϯ ⲛⲟⲩⲙⲟⲩ ⲛϩⲱⲟⲩ ϩⲓϫⲉⲛ ⲡⲕⲁϩⲓ ⲟⲩⲟϩ ⲁ ⲟⲩⲙⲏϣ ⲛϥⲉⲛⲧ ⲛⲉⲙ ⲟⲩⲭⲱⲛⲥⲣⲱϥ ϣⲱⲡⲓ ϧⲉⲛ ⲛⲓⲕⲟⲓ ⲛⲧⲉ ⲛⲓⲣⲱⲙⲓ. ⲁⲃⲃⲁ ⲧⲓⲙⲟⲑⲉⲟⲥ ⲇⲉ ⲡⲁⲣⲭⲏⲉⲡⲓⲥⲕⲟⲡⲟⲥ ⲛⲧⲉ ⲣⲁⲕⲟϯ ⲁϥⲟⲩⲱⲣⲡ ⲛϩⲁⲛ ⲣⲉⲙ ⲛϩⲱⲃ ϩⲁ ⲁⲃⲃⲁ ⲙⲁⲕⲁⲣⲓ ⲉϥϯϩⲟ ⲉⲣⲟϥ ϫⲉ ⲁⲙⲟⲩ ⲉⲣⲁⲕⲟϯ ⲧⲱⲃϩ ⲙⲫϯ ⲉⲑⲣⲉ ⲟⲩⲙⲟⲩ ⲛϩⲱⲟⲩ ϣⲱⲡⲓ ⲙⲧⲉϥϧⲱⲧⲉⲃ ⲛⲛⲓϥⲉⲛⲧ ⲛⲉⲙ ⲛⲓⲭⲁⲛⲥⲣⲱϥ. ⲟⲩⲟϩ ϧⲉⲛ ⲡϫⲓ ⲛⲑⲣⲟⲩⲑⲉⲧ ⲡⲉϥϩⲏⲧ ϧⲉⲛ ϩⲁⲛ ⲛⲓϣϯ ⲛϯϩⲟ ⲁϥϣⲉ ⲛⲁϥ ⲛⲉⲙⲱⲟⲩ ⲉⲣⲁⲕⲟϯ ⲟⲩⲟϩ ⲉⲧⲁϥϧⲱⲛⲧ ⲉϯⲃⲁ-

était situé au milieu de la ville et qu'on nommait le Tétrapyle; la porte du Soleil mérite aussi quelque attention : il me semble qu'elle devait être située du côté du sud, vers Héliopolis, avant d'être arrivé au Tétrapyle. Ce sont là tous les quartiers et édifices que nous font connaître les œuvres purement coptes.

La *Chronique de Jean de Nikiou* nous en fait connaître d'autres. Tout d'abord le quartier Aroûtîyoû, du côté est de la ville, non loin et à droite de l'église élevée à saint Athanase (1); ensuite le quartier nommé Bruchium qui devait son renom à un préfet nommé Tatien qui, sous le règne de Valens, construisit, à l'endroit nommé Bruchium, deux énormes portes de pierre par lesquelles il faisait passer le grand fleuve, et qui munit l'Égypte de fortifications (2) »; puis le Cinaron, où Hypathie fut transportée après sa mort et où elle fut brûlée (3); enfin le Heptastadion qui est la jetée réunissant Alexandrie à l'île de Pharos et qui fut recouverte par la mer sous le patriarcat de saint Athanase (4). Cependant il faut dire que le texte de Jean de Nikiou, s'il n'est pas altéré dans cet endroit, ne concorde pas avec celui de Strabon qui nous renseigne parfaitement sur le Heptastade. Jean de Nikiou dit en effet : « Les flots de la mer avaient envahi Alexandrie, menaçaient de submerger entièrement l'endroit appelé Heptastadion (5). » Il semblerait que la mer eût dû commencer par envahir le Heptastade avant de menacer la ville : c'est ce qui eut lieu en réalité, et il ne faut voir dans la phrase de Jean de Nikiou qu'une tournure propre à la langue copte.

ⲕⲓ ⲁ ⲟⲩⲛⲓϣϯ ⲙⲙⲏϣ ⲓ ⲉⲃⲟⲗ ⲉϩⲣⲁϥ ⲛⲉⲙ ϩⲁⲛ ⲃⲁⲓ ⲉⲧⲁϥⲫⲟϩ ⲇⲉ ⲉⲡⲓⲧⲉⲧⲣⲁⲡⲩⲗⲱⲛ ⲉⲧϧⲉⲛ ⲑⲙⲏϯ ⲛϯⲃⲁⲕⲓ ⲟⲩⲟϩ ⲛⲁϥⲧⲱⲃϩ ⲙⲫ̅ϯ̅ ϧⲉⲛ ⲡⲉϥϩⲏⲧ ϧⲉⲛ ⲟⲩⲛⲓϣϯ ⲛϭⲱⲗⲕ. ⲉⲧⲁϥⲓ ⲇⲉ ϧⲁⲧⲉⲛ ⲧⲡⲩⲗⲏ ⲙⲫⲣⲏ ⲁⲥⲉⲣϩⲏⲧⲥ ⲛϫⲉ ⲧⲫⲉ ⲉⲑⲟϥⲧⲉϥ ⲛϩⲁⲛ ⲧⲉⲗⲧⲓⲗⲓ. ⲉⲧⲁϥⲓ ⲇⲉ ⲉϧⲟⲩⲛ ⲉϯⲉⲕⲕⲗⲏⲥⲓⲁ ⲁϥϣⲱⲡⲓ ⲛϫⲉ ⲟⲩⲛⲓϣϯ ⲙⲙⲟⲩ ⲛϩⲱⲟⲩ ⲛⲉϩⲟⲟⲩ ⲃ̅ ⲛⲉⲙ ⲉϫⲱⲣϩ ⲃ̅ ⲉⲩϭⲟⲗⲕ ϩⲱⲥⲇⲉ ⲛⲧⲉ ⲛⲓⲣⲱⲙⲓ ⲙⲉⲩⲓ ⲛⲱⲟⲩ ϫⲉ ⲉⲣⲉ ⲡⲓⲕⲁϩⲓ ⲛⲁⲥⲱϧⲉⲙ ⲛⲧⲉϥⲙⲟⲛⲙⲉⲛ ⲛⲧⲉⲛ ⲡⲁϣⲁⲓ ⲛⲛⲓⲙⲟⲩ ⲛϩⲱⲟⲩ ⲉⲧϧⲉⲛ ⲡⲓⲁⲏⲣ. *Cod. Copt. Vat.*, n° LXIX, fol. 82 et 83, p. ⲙ̅ⲏ̅ et ⲙ̅ⲑ̅.

(1) *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 515.

(2) *Ibid.*, p. 445.

(3) *Ibid.*, p. 466.

(4) *Ibid.*, p. 349.

(5) *Ibid.*, p. 445.

C'est ici le lieu de dire quelques mots du célèbre *Phare* d'Alexandrie que j'ai déjà mentionné à propos du martyre de l'archevêque Pierre. La *Chronique de Jean de Nikiou* dit à ce sujet : « Cléopâtre construisit à Alexandrie un grand et magnifique palais qui fut un sujet d'admiration pour tous ceux qui le voyaient, car il n'y avait pas de pareil dans le monde entier. Elle construisit ce palais dans une île située au nord, à l'ouest de la ville d'Alexandrie, au dehors, à une distance de 4 milles; au moyen de pierres et de sable, elle éleva une digue contre l'eau de la mer et créa une terre ferme et où l'on allait à pied, là où auparavant passaient les navires [1]. » L'éditeur de cette *Chronique* dit à ce propos [2] : « On ne voit pas pour quelle raison le traducteur a changé le Phare en un palais ou une citadelle. » Il a raison; mais il aurait pu ajouter qu'une chronique attribuant à Cléopâtre ce qui fut l'ouvrage de Ptolémée Soter et de Ptolémée Philadelphe ne mérite guère créance.

Il sera bon maintenant de jeter un coup d'œil en arrière pour mieux assurer la position des monuments dont je viens de parler. Tout d'abord, nous savons où était placée la ⲡⲁⲣⲉⲙⲃⲟⲗⲏ, c'est-à-dire le camp : il était à Nicopolis, aujourd'hui Ramleh, le séjour préféré des riches négociants d'Alexandrie. Donc, lorsque Pierre, l'archevêque, rencontra l'homme et la femme dont il acheta son linceul, il était près de ce camp, ou tout au moins dans la direction de Ramleh. Par conséquent c'est au nord-est de l'ancienne Alexandrie qu'il faut placer le *Taboukolôn* (c'est-à-dire les terres des Bouviers) des textes coptes, où fut martyrisé Marc l'évangéliste, selon la tradition, et où on lui avait élevé un oratoire. En outre, les gens du Dromos qui veulent avoir le corps du martyr devaient appartenir au quartier où était situé l'Hippodrome, c'est-à-dire non loin d'Eleusis et de Ramleh, à l'est de la ville : on comprend donc très bien pourquoi ils veulent garder le corps du martyr dans l'église de Théonas, car elle était presque de leur territoire.

[1] *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 349. — [2] *Ibid.*, note 1.

Lorsqu'on emporte le corps du saint, on l'embarque, on double le phare et l'île de Pharos et l'on aborde à Leucates, qui devait être un quartier de Rakoti : on le dépose dans le quartier des Tombeaux, c'est-à-dire dans la Nécropole, où l'on a trouvé assez récemment (1858) des hypogées chrétiens dont un seul a été conservé : c'est ce qu'on appelle maintenant « les catacombes d'Alexandrie ».

Je placerai le Tétrapyle au milieu de la ville, c'est-à-dire sur la grande place de l'ancienne Alexandrie. La porte du Soleil se trouvait au sud de la ville, près du canal amenant l'eau du Nil; elle avait pour correspondante la porte de la Lune qui donnait sur l'Emporium, ou sur les ports du commerce. Non loin de cette dernière porte devait se trouver le Poseidôn, sur les bords de la mer, à peu près au centre du périmètre de la côte d'Alexandrie, non loin du théâtre où Macrobe fut exposé aux bêtes. L'endroit nommé Dadiadôrou était situé au sud de la ville, sans que je puisse donner d'autres détails, mais vraisemblablement non loin du quartier de la Nécropole qui était à l'ouest. Par contre, le lieu nommé Aroûtiyoû, nom qui n'est pas certain, était situé à l'est de la ville, à droite (c'est-à-dire à l'est) de l'église de Saint-Athanase. Il devait former un quartier du Bruchium, la partie orientale de la ville, ou tout au moins lui être contigu. Le Bruchium était le quartier le plus riche d'Alexandrie : il était séparé du reste de la ville par une enceinte particulière qui en faisait comme une sorte d'acropole. C'était là que se trouvaient les monuments les plus fameux d'Alexandrie. Je ne sais pas trop où placer le Césarion, car les détails manquent absolument. J'ai déjà indiqué suffisamment où se trouvait le Heptastade, et j'en aurai fini avec les édifices quand j'aurai cité le Timonium, palais que se fit construire Antoine après la défaite d'Actium et où il fut attaqué par Octave : ce palais se trouvait situé dans une petite île, au nord d'Alexandrie, sur la mer : il n'en reste plus de traces.

Ce sont là les édifices civils d'Alexandrie, qui sont cités par les œuvres d'origine copte : il me faut parler maintenant des églises.

Ces églises sont en assez grand nombre et sont surtout citées par le *Synaxare* et la *Chronique de Jean de Nikiou :* je suivrai l'ordre des mois pour le *Synaxare* et l'ordre alphabétique pour la *Chronique de Jean de Nikiou*, quitte à revenir sur mes pas et à leur assigner une position aussi certaine que possible d'après les renseignements donnés, comme je l'ai fait pour les monuments civils ou grecs.

Au seizième jour de Babah, il est fait mention[1] du patriarche Agathon, le successeur de Benjamin, sous lequel eut lieu la conquête de l'Égypte par les Arabes; ce patriarche fut assez malmené par un autre Copte, melkite de religion, qui parvint à se faire conférer la dignité de *vali* sur le port d'Alexandrie, la province de Béhérah et sur la ville de Mariout : cet hypocrite, comme l'appelle le *Synaxare*, défendit au patriarche de sortir de son palais, lui fit payer la capitation et les frais d'entretien de la flotte, ce qui montait à 7,036 dinars, c'est-à-dire environ à 105,640 francs par an. On dit que de son temps fut achevée l'église de Saint-Macaire[2]. Quoiqu'il y eut une église de ce nom dans la ville d'Alexandrie, je crois qu'il s'agit de l'église bâtie dans le désert de Schîît. Au dix-huitième jour du même mois, nous trouvons des détails assez nombreux sur les constructions du patriarche Théophile : « Et quand notre père Théophile était chez notre père Athanase, il l'entendit parler un jour en levant les yeux et regardant les collines qui étaient devant son palais, et dire : « Si j'ai le temps, je ferai enlever ces collines et j'y bâtirai une église au saint Jean le Baptiste et au saint Élisée le prophète. » Lorsqu'il fut patriarche, il se rappela ces collines. Or il y avait à Rome une femme riche dont le mari étaitmort en lui laissant deux garçons : elle les prit et prit sa fortune; l'ange Raphaël les conduisit : elle vint de Rome à Alexandrie. Lorsqu'elle eut entendu le père Théophile parler des collines de sable, elle devint active d'un zèle divin, elle dépensa

[1] *Synaxare*, 16 Babah. — [2] *Synaxare*, 18 Babah.

IMPRIMERIE NATIONALE.

de l'argent et les enleva. En dessous de l'une d'elles apparut un trésor recouvert d'une dalle de pierre, sur laquelle étaient gravés trois θ. Et lorsque le père Théophile les eut vus, il connut le mystère, grâce au Saint-Esprit; il dit : « C'est le temps où le trésor de« vait être découvert, parce que les trois θ se trouvent réunis en « même temps, à savoir *Θέος* (Dieu), Théodose l'empereur et Théo« phile le patriarche »; — il voulait parler de lui-même. Il trouva la date du trésor qui était du temps d'Alexandre, fils de Philippe le roi macédonien : ce trésor datait d'environ sept cents ans. Le père envoya apprendre au roi tout ce qui était arrivé et lui demanda de venir voir la chose par lui-même; le roi vint, vit le trésor et le donna au saint Théophile qui en fit bâtir des églises, en commençant par l'église au nom de saint Jean le Baptiste, d'Élie et d'Élisée, son disciple. Il y transféra leurs corps, et elle est connue maintenant sous le nom de *Dîmos*. Ensuite, il bâtit une église au nom de Notre-Dame; elle est maintenant en la possession des Melkites, à l'est de la ville; il en bâtit une autre au nom de l'ange Raphaël, dans l'île, et d'autres églises qu'on appelle *les Sept*. Puis, il consacra évêques les fils de la femme. Et lorsque le roi vit cela, il manda le père patriarche, et, à cause de son zèle pour la construction des églises, il lui confia les biens des temples qui étaient dans le pays d'Égypte. Le père en démolit une grande partie, en bâtit des églises et des maisons pour recevoir les étrangers : il les dota de ouaqfs [1]. » Nous avons dans ce texte une série de renseignements très curieux, d'abord sur les quatre églises qui sont citées, puis sur la destruction des temples dont Théophile fut le véritable auteur, au nombre desquels se trouvait le fameux Sérapéum avec sa bibliothèque. L'église des saints Jean Baptiste, Élie et Élisée nous est connue par les documents coptes : c'est là qu'est dit avoir été enterré l'évêque Macaire de Tkôou, après avoir été tué d'un coup de pied par un envoyé du roi [2]; mais le nom d'Élie ne s'y

[1] *Synaxare*, 18 Babah. — [2] E. Amélineau, *Mon. pour servir à l'hist. de l'Égypte chrét.*, t. I, p. 158.

trouve pas, quoique d'ordinaire ces trois saints soient toujours mis ensemble.

Le *Synaxare*, au vingtième jour du même mois, nous renseigne encore sur une autre église que bâtit le patriarche Théophile[1]; mais, comme le récit qu'il en donne n'est que l'abrégé d'une œuvre copte, je citerai de préférence celle-ci. Il s'agit de l'église connue sous le nom de Τρεῖς Παῖδες, c'est-à-dire des trois jeunes gens qui furent jetés dans la fournaise par Nabuchodonosor, roi de Babylone. Voici la traduction de ce texte intéressant à plus d'un titre : « Il arriva au temps de notre trois fois bienheureux père Théophile, l'archevêque de Rakoti, qui orna une foule de martyriums, les élevant en toute gloire comme une maison de prières pour le Seigneur, qu'il avait bâti, comme il a été dit, un *cimetière* célèbre au nom des trois enfants saints qui furent jetés dans la fournaise de feu à Babylone, par le roi Nabuchodonosor le tyran, Ananias, Azarias, Misaël; et il demandait avec un désir violent une relique pour la placer dans le *topos* saint, surtout pour l'honneur et la gloire de Dieu et de ses saints. Et ce *martyrium*, on le nomme du nom de ces saints jusqu'à ce jour, le Τρεῖς Παῖδες. » Ne pouvant réussir à trouver les reliques cherchées, Théophile fit venir le saint hégoumène Jean le Kolobos, lui confia son désir d'avoir les reliques des saints jeunes gens et le chargea d'aller les chercher à Babylone de Chaldée. Jean le Kolobos avait le cœur fort dans la foi comme celui d'un lion; il accepta et se chargea d'aller chercher les corps. Comme il sortait d'Alexandrie, une nuée lumineuse l'enleva tout à coup et le déposa à Babylone, à l'endroit même où se trouvaient les corps des trois saints. Il leur adressa sa requête; mais les trois saints n'y voulurent pas condescendre et lui firent entendre qu'ils ne pouvaient pas se rendre à Alexandrie, parce que Dieu avait décrété qu'ils resteraient à Babylone; mais ils promirent de faire sentir leur vertu, le soir de la consécration de leur église, et de protéger ensuite les patriarches.

[1] *Synaxare*, 20 Babah.

Jean fut un peu désappointé; mais, après avoir reçu leur bénédiction, il prit le parti de retourner à Alexandrie où il fut bientôt arrivé, grâce au moyen de locomotion dont il s'était déjà servi. L'archevêque Théophile fit tout préparer; selon l'ordre des trois jeunes gens, «il réunit tout le clergé, avec d'autres évêques saints et la ville presque entière, au *martyrium* des saints pour en faire la dédicace. Et, au milieu de la nuit, voici qu'une grande lumière fut dans le saint lieu, et un grand parfum de sainteté fut dans l'air, surtout au-dessus de la ville de Rakoti et de l'habitation des saints, tout le luminaire s'étant allumé tout à coup, flambant avec excès, si bien qu'on aurait presque pu dire que tout le lieu avait pris feu : tout cela ayant lieu pour montrer la présence des saints dans la ville[1] ». Les lampes continuèrent de brûler sept jours et sept nuits, il y eut quantité de miracles, et l'église fut ainsi consacrée. Au quinzième jour de Barmoudah, il est fait mention d'une église dédiée, dans le voisinage d'Alexandrie, au saint martyr Schenoudi, à l'est du fleuve[2]. Au vingt-deuxième jour du même mois, il est fait mention du patriarche Marc, deuxième du nom, qui prit soin des églises, fit reconstruire celles qui avaient été démolies, et en particulier celle d'*Absoutir* (Sauveur) qui était à Alexandrie; «mais une émeute s'éleva bientôt et l'église fut de nouveau démolie[3]. » Au trentième jour du même mois, il est dit que Marc l'évangéliste convertit d'abord, dans la ville d'Alexandrie, un savetier du nom d'Anania, le consacra évêque et dut s'enfuir devant la colère des habitants. Il y retourna ensuite, ayant appris que le nombre des Chrétiens s'y était augmenté, et vit qu'on y avait bâti une église dans l'endroit nommé *maison des vaches*, près de la mer. C'est là qu'il fut pris par la populace qui le cherchait et criait : «Prenez le cerf

[1] *Cod. Copt. Vat.*, n° LXVIII, f. 89 v°, 90-91.

L'homélie que Théophile prononça à cette occasion est censée avoir été conservée dans un autre manuscrit. *Cod. Copt. Vat.*, n° LXII. Cf. Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 107.

[2] *Synaxare*, 15 Barmoudah.

[3] *Synaxare*, 22 Barmoudah et 11 Baonah.

de la *maison des vaches.* » Son corps fut enterré dans un endroit caché [1]; mais nous savons où il était d'après le Martyre de Pierre le Patriarche. Il est fait mention de cette église dans la *Chronique de Jean de Nikiou*, dans le récit de l'arrestation d'Aristomaque, sous le règne de Maurice Tibère : cet officier fut pris dans un guet-apens pour lequel on avait préparé un vaisseau léger dans la mer, près de l'église de Saint-Marc l'évangéliste [2]. Cette église est encore mentionnée dans la *Vie du patriarche Isaac* comme le lieu de sa sépulture [3]. Le vingt-huitième jour de Baonah, il est question de l'église de Saint-Georges et de celle de Saint-Côme, bâties toutes deux en dehors de la ville, et où les Chrétiens se rendaient quand les églises d'Alexandrie étaient fermées [4]. D'après la *Chronique de Jean de Nikiou*, l'église de Saint-Côme aurait été la même que celle qui aurait été appelée *Honoria*, c'est-à-dire l'église construite sur les débris du grand Sérapéum; elle se trouvait vis-à-vis de l'église consacrée à Pierre le Patriarche [5]; quant à celle de Saint-Georges, elle avait été bâtie sous le pontificat de Cyrille, sur l'emplacement de la synagogue juive [6]. Elle était bien en dehors de la ville; mais la première ne l'était pas. Enfin, le quatrième jour d'Abib, il est fait mention d'une nouvelle église dédiée à l'évangéliste Marc.

Comme le texte est important, je le citerai en entier : « En ce jour, nous fêtons pour la translation des membres des deux saints abou Kyr et Jean. Lorsqu'ils eurent été martyrs, le sixième jour d'Emschîr, des gens fidèles portèrent leurs corps secrètement et les placèrent dans l'église de Saint-Marc l'évangéliste, qui est au sud d'Alexandrie. L'ange du Seigneur lui apparut (*sic*) et lui ordonna d'aller vers l'église de Saint-Marc et d'y porter les corps des deux saints. Et il alla avec une foule de peuple, on creusa à l'endroit, et

[1] *Synaxare*, 30 Barmoudah.

[2] *Chron. de Jean de Nikiou*, p. 524.

[3] E. Amélineau, *Vie du patriarche copte Isaac*, p. 80.

[4] *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 352, 450, 466.

[5] *Ibid.*, p. 450.

[6] *Ibid.*, p. 466.

le souterrain apparut où étaient les deux corps. Ils les portèrent avec grand honneur dans l'église de Saint-Marc qui est sur la mer et les y enterrèrent. On y bâtit une église dont on fait la fête en ce jour. Et il y avait à côté de l'église un temple d'idoles où l'on faisait de grandes fêtes et où se réunissaient beaucoup d'infidèles[1]. » Ce temple s'ensabla après la conversion des Païens. C'est de cette dernière église qu'il est question dans la *Chronique de Jean de Nikiou*, dans le récit du siège d'Alexandrie, sous Phocas. L'auteur dit en effet : « Nicétas, se fiant à la prophétie du vieillard, l'homme de Dieu, dit aux habitants d'Alexandrie : « A présent, ne vous contentez « plus de combattre du haut des murs; mais ouvrez la porte de 'Aoun « et allez combattre Bonose. » Se conformant à son avis, les habitants mirent les troupes en lignes et placèrent des machines et des catapultes près de la porte. Lorsque le général Bonose s'avança pour s'en approcher, un homme lança sur lui une grande pierre qui lui cassa la mâchoire : il tomba de cheval et mourut sur-le-champ. Un autre fut également frappé à mort; et leurs troupes, vigoureusement attaquées, se mirent à fuir. Nicétas fit ouvrir la deuxième porte qui se trouvait près de l'église de Saint-Marc l'évangéliste, et sortit avec l'armée et les auxiliaires barbares[2]. »

La *Chronique de Jean de Nikiou*, outre les églises que j'ai eu l'occasion de mentionner, cite d'autres noms d'églises dont je vais parler. D'abord la grande église du Césarion, qualifiée expressément de grande église et où fut entraînée Hypathie après avoir été prise[3]. Nous savons déjà comment le palais de Césarion fut transformé en église par l'empereur Constantin[4]. Cette église est mentionnée deux autres fois, et à chaque fois elle est nommée « la grande église »[5]. Elle est mentionnée aussi dans les œuvres coptes : c'est là que le vérédaire impérial réunit les évêques restés en Égypte pour leur faire signer la paix de Chalcédoine et qu'il donna

[1] *Synaxare*, 4 Abib.

[2] *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 524.

[3] *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 466.

[4] *Ibid.*, p. 405. Voir plus haut.

[5] *Ibid.*, p. 571, 574.

à Macaire de Tkôou le coup de pied dont l'évêque récalcitrant mourut sur le coup[1].

Parmi les églises que construisit Théophile, l'une fut appelée du nom de Théodose et une autre du nom de son fils Arcadius, pour témoigner sa reconnaissance de l'aide que lui donna l'empereur dans sa guerre contre les temples d'Égypte[2]. Dans le récit de l'émeute que causa par la suite la mort d'Hypathie, les Juifs réussirent à attirer les Chrétiens, aux cris de : « L'église de Saint-Athanase l'Apostolique est en feu[3] ! » Un autre passage nous apprend que cette église se trouvait sur les bords de la mer, et, en même temps, que l'église consacrée à saint Théodore se trouvait dans la partie orientale de la ville. « Le préfet du palais et Théodore, l'intendant des grains, se retirèrent dans l'église de Saint-Théodore située dans la partie orientale de la ville, et Théodore, le patriarche chalcédonien, dans l'église de Saint-Athanase, qui se trouvait au bord de la mer[4]. »

Il faut aussi mentionner un édifice qui devait être une église et dont il est fait mention dans la *Vie du patriarche Isaac*. Ce saint homme ayant guéri le fils d'un riche Chalcédonien, nommé Athanase, comme il en usait librement avec lui, « lui parla de l'*évangile* de Rakoti, afin qu'il le fît beau, parce qu'il s'inclinait et menaçait de tomber à cause de la longueur du temps, et, avec la grâce de Dieu, il le releva et l'orna avec beauté[5] ». Il est parlé ailleurs de cet édifice. D'abord la célèbre *Chronique pascale*. Cette chronique dit que saint Marc, ayant été traîné par les Païens jusqu'au lieu nommé *Evangelium*, y fut brûlé vif[6]. En second lieu, un patriarche de Constantinople, nommé Timothée, parle de certains hérétiques nommés *Angelites*, du nom du lieu où ils tenaient leurs assemblées

[1] E. Amélineau, *Mon. pour servir à l'hist. de l'Égypte chrét.*, t. I, p. 156.

[2] *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 450.

[3] *Ibid.*, p. 465.

[4] *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 543.

[5] E. Amélineau, *Vie du patriarche Isaac*, p. 57.

[6] *Patr. græc.*, t. XCII, col. 608.

dans la ville d'Alexandrie[1]. Enfin l'auteur de l'*Histoire des Patriarches* cite aussi cet endroit et le place dans la partie occidentale de la ville : il dit aussi que cet édifice se nommait «les Piliers»[2]. Quatremère en a conclu qu'il s'agissait de la fameuse colonne de Pompée, encore debout, et qui est appelée par les auteurs arabes *ʿAmoud-el-Saouary*, ou *Colonne des piliers*[3]. S'il en est ainsi, ce que je crois, l'auteur de la *Chronique pascale* s'est trompé, ce que confirment d'ailleurs les *Actes* grecs du martyre de saint Marc en disant que ce martyre eut lieu à l'endroit nommé *Bubulcus*, situé sur le bord de la mer au pied des rochers[4].

J'en aurai fini, quand j'aurai mentionné les couvents les plus célèbres d'Alexandrie. Ces couvents nous sont connus par la *Chronique de Jean de Nikiou* : ils sont au nombre de deux. Le premier est mentionné à propos de la difficulté que l'empereur Justinien éprouva à faire accepter un patriarche aux habitants d'Alexandrie : il n'y réussit, dit cette *Chronique*, qu'en choisissant un diacre du monastère de Salamâ d'Alexandrie, homme pieux et doux, appartenant au parti des Théodosiens, c'est-à-dire des antichalcédoniens[5]. Le second est celui des moines de l'ordre de Pakhôme et nommé *monastère des Tabennésiotes* : on y déposa les linges qui se trouvaient dans le coffre miraculeux du Juif, c'est-à-dire le suaire où se trouvait imprimée l'image de Jésus-Christ[6]. Dans un autre passage, on voit que le patriarche Cyrus y prit la croix, avant de se rendre à l'église où il célébra la fête de la Résurrection[7]. C'est aussi à ce couvent qu'appartenait Jean le Tabennésiote qui fut un moment patriarche d'Alexandrie[8].

C'étaient là les monuments religieux d'Alexandrie. Chemin faisant, nous avons vu où quelques-uns étaient situés, notamment

(1) *Patr. græc.*, t. LXXVI*, col. 60.

(2) Ms. ar. de la *Bibl. nat.*, 139, p. 20.

(3) Isambert, *Guide en Orient*, 2ᵉ *part.*, *Égypte*, p. 267.

(4) *Acta Sanctorum*, 25 avril, III april., p. 348, nᵒˢ 7, 8, 9 et 10.

(5) *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 516.

(6) *Ibid.*, p. 515.

(7) *Ibid.*, p. 574.

(8) *Ibid.*, p. 432.

les églises du Césarion, celles de Saint-Marc près de la mer, de Saint-Georges, de Pierre l'Archevêque, laquelle fut élevée en face du Sérapéum; le Sérapéum lui-même converti en église sous le nom d'Honoria : cette dernière église portait aussi le nom des saints Côme et Damien; mais je crois que l'église d'*Abou-Qozman* citée par le *Synaxare* au vingt-huitième jour de Baonah, comme étant en dehors de la ville, ne peut pas être considérée comme élevée sur les ruines du Sérapéum, qui était certainement au milieu de la partie occidentale de la ville, c'est-à-dire à Rakoti. Il y aurait donc eu deux églises sous le vocable de saint Côme; mais je crois aussi que le nom de la seconde n'était pas celui de Côme le martyr, mais d'un Côme sur lequel on n'a pas de détails. Quant aux églises nommées des noms de Théodose et d'Arcadius, je ne sais où les placer, n'ayant aucun renseignement à ce sujet; il en est de même de celle du Sauveur, de celle des Trois-Jeunes-Gens, et des Sept-Églises. Celle de Théodore était dans la partie est de la ville, c'est-à-dire dans le Bruchium. L'église de Notre-Dame, en possession des Melkites, était aussi située dans le Bruchium; celle de l'Ange-Raphaël était dans l'île de Pharos, et l'on comprend très bien qu'il en fût ainsi, Raphaël étant le conducteur des voyageurs depuis l'histoire de Tobie. Nous avons vu que l'église des saints Jean le Baptiste, Élie et Élisée était connue aussi sous le nom de *Dîmos;* ce nom nous permet de la situer, car le mot *Dîmos* veut dire *les sépultures*, et c'est encore le nom que porte une colline de l'ancienne Alexandrie, appelée *Kom-ed-Dîmos*. Non loin de là se trouvent plusieurs sépultures anciennes. Aussi a-t-on pensé avec raison, d'après mon jugement, que c'était le quartier où il fallait placer le Sôma de Strabon, où se trouvait le corps d'Alexandre le Grand[1].

Il ne reste plus maintenant qu'à chercher l'emplacement de l'église de Saint-Athanase et celui de l'église de Saint-Marc au sud de la ville. Si je m'en rapportais à l'œuvre de Mahmoud pacha El

[1] Strabon, XVIII.

Falaky, sur l'ancienne Alexandrie, la chose serait bientôt faite, et je dirais que la mosquée des Mille-Colonnes représente l'ancienne basilique de Saint-Marc et que la mosquée d'Atarine représente l'église de Saint-Athanase. La mosquée des Mille-Colonnes se trouve située à la partie ouest de la ville de Rakoti qui touche presque à la mer; la mosquée d'Atarine se trouve presque au milieu de la ville, mais plus rapprochée de l'ouest et assez éloignée de la mer [1]. Il me semble que ces deux positions ne répondent pas à la réalité. Nous avons vu que la basilique de Saint-Marc ne peut pas être située à Rakoti; qu'elle était au contraire située à *Taboukolou*, c'est-à-dire près du rivage de la mer, à l'orient de la ville : les textes sont formels à cet égard et il n'y a pas à aller contre. Cependant il se peut que saint Marc n'ait pas été martyrisé à *Taboukolou :* le *Synaxare* dit qu'il fut traîné par les rues, et les *Actes* grecs peuvent s'entendre du commencement de son martyre et non de la fin. Il serait alors mort dans le quartier appelé *Évangélion* ou *Angélion*, selon les auteurs, quoique la première forme me semble préférable, tout près de la colonne de Dioclétien, ou de Pompée le magistrat d'Alexandrie; mais son corps fut rapporté à l'est de la ville, car son tombeau s'y trouvait avec l'église bâtie sur *la maison aux vaches*, pour parler comme le *Synaxare*. Par conséquent, l'église qu'avait construite Ananios et qui servit de théâtre à la prédication de l'Évangéliste, la basilique de Saint-Marc, était située sur les bords de la mer, dans le quartier *Taboukolou*, dans la partie nord-est du Bruchium. Reste la seconde. S'il faut ajouter foi à la *Chronique de Jean de Nikiou*, cette église se trouvait près de la seconde porte nommée 'Aoun. J'ai déjà dit mon sentiment à ce sujet, et je crois que le nom de cette porte était le même que celui de porte du Soleil, car la ville de 'Aoun est la ville d'Héliopolis. En outre, le *Synaxare* affirme que cette église était au sud d'Alexandrie : j'ai cité les textes qui sont irréfragables. Les deux documents concordent donc, ainsi que

[1] Mahmoud pacha El Falaky, *L'antique Alexandrie.*

Strabon. La mosquée des Mille-Colonnes n'a donc rien à faire avec cette église : elle ne représente aucune des deux basiliques de Saint-Marc ici nommées. Qu'il y en ait eu une troisième, la chose est possible; mais les textes n'en parlent pas [1].

De même l'église de Saint-Athanase était au bord de la mer : elle ne devait pas être très éloignée du quartier juif, car les Juifs d'Alexandrie, dans le massacre qu'ils firent des Chrétiens, firent sortir ces derniers de leurs maisons en criant : « L'église de Saint-Athanase est en feu! » Quoique ce ne soit pas une raison pour la placer dans le quartier habité par les enfants d'Israël, cependant ce n'est pas un indice à négliger. Je crois que Mahmoud pacha l'a placée trop loin de la mer et trop à l'ouest, que par conséquent elle ne pouvait se trouver où est aujourd'hui la mosquée d'Atarine. Il faut la rapprocher plus près de la mer et la placer plus à l'est.

Quant aux monastères de Salamâ et des Tabennésiotes, aucune indication ne permet actuellement de les placer.

Je ne veux pas quitter Alexandrie sans citer ce que dit le *Synaxare* à propos de la conversion du palais Césarion en église chrétienne. « La cause pour laquelle a lieu la fête de l'archange Michel en ce jour, c'est qu'il y avait dans la ville d'Alexandrie un grand temple que Cléopâtre, fille de Ptolémée, avait bâti au nom de Mercure. Et on lui faisait fête à Alexandrie le douzième jour de Baonah. Il y avait dans le temple une grande idole de cuivre qui s'appelait Mercure et on lui faisait au jour de sa fête de grands sacrifices. Et ainsi, ils restèrent à célébrer sa fête jusqu'aux jours du gouvernement du père Alexandre, c'est-à-dire plus de trois cents ans. Et lorsque Alexandre fut élevé sur le siège archiépiscopal, que régna le saint Constantin et que les Chrétiens se furent multipliés, Alexandre voulut briser l'idole; mais la population d'Alexandrie l'en empêcha, et ils dirent : « Nous nous sommes habitués à fêter « cette idole, et certes douze patriarches se sont succédé et n'ont pas

[1] Isambert, *Guide en Orient, 2e part., Égypte*, p. 273.

« pu empêcher notre habitude. » Et il les prêcha, il leur montra que cette idole n'était ni bonne, ni mauvaise, et que ceux qui lui faisaient fête fêtaient Satan. Il leur dit : « Si vous m'écoutez, je vous « redonnerai cette fête telle qu'elle était et, si nous brisons cette « idole, nous consacrerons son temple en une église au nom de l'ar- « change Michel et nous célébrerons cette fête pour lui et les sacrifices « pour Dieu, qu'il soit exalté; les pauvres et les indigents les man- « geront, afin que le grand archange Michel intercède pour nous « devant le Seigneur, le Messie. » Et ce bon avis plut; ils lui obéirent. Ils convertirent le temple en une église au grand ange Michel et elle fut connue sous le nom de *Kaisareion :* elle subsista jusqu'à l'arrivée des Musulmans, puis elle fut détruite; et les habitants du pays ont continué de célébrer cette fête jusqu'à ce jour[1]. » Tel est ce récit qui contient beaucoup de points obscurs et incroyables, mais qui montre bien au fond quelle fut la conduite des archevêques d'Alexandrie à l'égard des temples de l'antique religion de l'Égypte.

Je n'apprendrai rien à qui que ce soit en disant que la ville d'Alexandrie subsiste toujours. Après avoir passé par des alternatives extraordinaires de prospérité et de décadence, elle s'était relevée, était redevenue florissante jusqu'au jour où le désordre reparut dans les rues et où elle fut bombardée par les Anglais, brûlée par les Arabes. Elle sort à nouveau de ses ruines. L'*État de l'Égypte* la cite, mais sans territoire particulier, ni redevance, certaines villes vivant en Égypte sous un régime d'exception. Au recensement général, elle comptait 213,610 habitants[2]. Elle est pourvue de tout ce qu'a produit le progrès de la science et de la civilisation : elle est restée ce qu'elle a toujours été, une ville presque européenne, et les Coptes avaient raison de dire : Sortir d'Alexandrie pour aller en Égypte.

[1] *Synaxare,* 12 Baonah. — [2] *Recensement général de l'Égypte,* t. II, part. fr., p. 36, et part. ar., p. ٣٦.

Alexandrou (khôrion), ⲭⲱⲣⲓⲟⲛ ⲁⲗⲉⲝⲁⲛⲇⲣⲟⲩ.

Le nom de ce hameau nous a été conservé par un papyrus de la collection de l'archiduc Rainer de Vienne. Le nom n'est que mentionné sans aucun détail sur sa situation, ni même sur le nome dont il faisait partie[1].

Il est impossible de ne pas faire observer que ce nom est de forme grecque; que, par conséquent, si le village n'a pas changé son nom pour en adopter un autre plus profitable pour lui, il ne doit pas remonter bien haut dans l'histoire d'Égypte et qu'il est relativement un nouveau venu sur la terre. Je ne puis cependant affirmer qu'il faille le faire remonter si haut que l'époque d'Alexandre : il peut parfaitement se faire en effet qu'il ne faille le faire remonter qu'à l'époque romaine ou même à l'époque byzantine : en ce cas, au lieu de devoir son nom au conquérant macédonien, il le devrait à un marchand quelconque, nommé Alexandre, qui aurait eu des propriétés en cet endroit; ce ne serait plus dès lors qu'une simple *'ezbeh.*

Alexandrou Nîsos, ⲁⲗⲉⲝⲁⲛⲇⲣⲟⲩ ⲛⲏⲥⲟⲥ.

Ce nom nous a été conservé par un papyrus grec du musée du Louvre, publié par M. Wessely. Le nom de ce village n'est donné qu'au verso du papyrus sous une forme sommaire : « village d'Alexandrou Nîsos, (louage) fait par Anoup[2]. » Il faut dire que le papyrus n'offre plus guère que des débris.

Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître dans ce nom un des nombreux villages qui faisaient partie du Fayoum. Peut-être est-ce le même que celui d'Alexandrou que nous venons de citer. Je ne le crois cependant pas, à cause de l'adjonction de ce mot *île* qui ne se trouve pas pour le premier.

[1] *Mittheilungen aus der Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer,* 2ᵉ année, p. 62. — [2] *Revue égyptologique,* 3ᵉ année, p. 176.

Malgré tout, c'est encore un nom de forme et d'origine grecques qui a disparu. Ce nom se retrouve dans le contrat qui suit dans la publication susdite avec le nom du nome qui est celui d'Arsinoë, c'est-à-dire de Fayoum.

Alôlô, ⲁⲗⲱⲗⲱ.

Ce nom est encore conservé par l'un des papyrus du Louvre qu'a publiés M. Wessely. Il est dit dans ce contrat : « Aurélius Phoibamôn, fils d'Ilia, de l''ezbeh nommée Alôlô, dans le nome Arsinoïte, à Aurélius Serenus, fils de Naaraou, l'ânier de la ville d'Arsinoë, salut[1]. » C'est la seule fois qu'il soit fait mention de ce lieu.

Il serait possible de croire à première vue que nous nous trouvons en présence du mot égyptien ⲁⲗⲟⲗⲓ; mais je ne crois pas pouvoir admettre cette identification. En effet, si l'on avait eu affaire avec le mot ⲁⲗⲟⲗⲓ, on l'eût traduit en grec, et le mot *ἄμπελος* était tout prêt pour rendre ce service. Je crois donc que nous nous trouvons devant un mot grec de forme comme d'origine. Je n'en sais pas plus, sinon, comme le dit le texte cité, que ce n'était qu'une simple *'ezbeh*. Le nom, comme le lieu, tout a disparu.

Alphokranôn, ⲁⲗⲫⲟⲕⲣⲁⲛⲱⲛ.

Le nom de cette ville se trouve dans les fragments des *Actes* du concile de Nicée publiés par Zoëga : la liste des évêques ayant souscrit au concile contient en effet le nom suivant : Harpocrate d'Alphokranôn[2]. C'est la seule fois que ce nom est mentionné.

Dans la liste des évêchés de l'Égypte qui se trouve dans le manuscrit de Paris et celui de Lord Crawford, il y a, après la ville d'Atfieh[3], une mention qui ne se comprend guère, car on y trouve huit noms que l'on ne sait comment arranger pour qu'ils soient dans un ordre compréhensible. Or le huitième de ces noms est

[1] *Revue égyptologique*, 3e année, p. 177. — [2] *Revue égyptologique*, 4e année, p. 66. — [3] Zoëga. *Cat. Cod. Copt.*, p. 244.

Alphokranôn[1]. C'était donc un évêché d'Égypte; mais l'*État* de ce pays et le *Recensement général* ne contiennent aucun nom de cette sorte.

Après avoir bien réfléchi, voici ce que je crois pouvoir dire. Comme tous les noms cités par la liste des évêchés en cet endroit ne contiennent aucun nom correspondant en copte et en arabe, je suppose que celui qui a dressé la liste les a placés en cet endroit parce qu'il ne savait où les placer, qu'à son époque c'étaient des villes disparues et qu'il aura recueilli ce nom dans les livres.

Amoun, ⲁⲙⲟⲩⲛ.

Le nom de cet endroit a été conservé dans un fragment thébain de la *Vie de Mathieu le Pauvre*, publié par Mingarelli. Il est dit dans ce fragment qu'un riche marchand d'Esneh, habitant Babylone, promit de donner sa barque au monastère de Mathieu le Pauvre. Il mourut, et sa femme songea à garder la barque pour elle. «Et pendant que la femme pensait ces choses en son cœur, dix jours ne s'étaient pas écoulés encore que l'un des matelots de la barque descendit à Babylone, lui annonça (disant) : Un grand tourbillon nous a saisis près de la montagne d'Amoun, la barque s'est perdue et trois hommes de ceux qui étaient montés sur la barque sont morts[2].» Ce sont tous les détails que nous avons sur cette montagne.

D'après ce texte, la montagne aurait été située au sud de Babylone. Dans aucun cas, cette montagne d'Amoun ne peut être confondue avec le bourg de Piamoun qui se trouvait du côté de Schiît (Scété) et que nous retrouverons plus loin.

Quant à identifier la montagne d'Amoun avec celle de Taïlamoun, comme le fait Georgi[3], il n'y a aucune autre raison pour

[1] Ms. copte de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 r°. Ms. de Lord Crawford, fol. 331 r°.

[2] *Æg.-Cod. Reliquiæ*, p. CCLX-CCLXI.

[3] Georgi, *Fragmentum Evangeli S. Johannis*, p. LXXXII et LXXXIII.

le faire que la ressemblance de la terminaison, et Quatremère [1], en faisant mention de cette identification, ne l'approuve, ni ne la blâme. Champollion n'en a point parlé. Tout ce qu'il est permis de conclure du passage que j'ai cité, c'est que la montagne se trouvait au midi de Babylone, que le village devait être limitrophe du fleuve; mais était-il situé à l'est ou à l'ouest? De quel nome faisait-il partie? C'est ce que je ne puis dire.

Anaucratia, ⲁⲛⲁⲩⲕⲣⲁⲧⲓⲁ.

Cette ville fait partie des évêchés disparus de l'Égypte à l'époque à laquelle l'auteur dressait sa liste. Anaucratia est le troisième nom de la liste [2]. Ce nom fait penser par sa forme à celui de Naucratis et je crois bien qu'il s'agit de cette ville, car elle avait un évêché. Je renvoie donc à cet article. Le copiste a défiguré le nom; mais ce ne doit pas être un sujet d'étonnement, car tous les noms sont plus ou moins défigurés dans cette partie de son œuvre.

Anteou micras, ⲁⲛⲧⲉⲩ ⲙⲓⲕⲣⲁⲥ.

Cette ville fait encore partie des évêchés disparus de l'Égypte; elle est la sixième de la liste [3]. L'épithète de *petite* qui lui est attribuée la distingue assez clairement de la ville d'*Anteopolis Magna* : elle devait, ce semble, se trouver dans la Basse Égypte; mais il n'en reste plus rien, sinon le souvenir.

Antinoë, ⲁⲛⲧⲓⲛⲱⲟⲩ, انصنا.

Cette ville était la capitale de la Thébaïde ou Haute Égypte. Elle est fort connue pour avoir été la résidence des gouverneurs ou ducs de la Haute Égypte et son nom joue un grand rôle dans la littérature égypto-chrétienne. Les manuscrits coptes, les tra-

(1) Quatremère, *Mém. hist. et géogr. sur l'Égypte*, t. I, p. 29.

(2) Ms. copte de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 r°. Ms. de Lord Crawford, fol. 331 r°. Voir aux appendices.

(3) *Ibid.*

ductions arabes, les *scalæ* coptes-arabes, les œuvres grecques, la *Chronique de Jean de Nikiou* en parlent à qui mieux mieux.

Les *Actes* des martyrs mentionnent tout d'abord ce nom. Dans les *Actes* d'Apatir et d'Iraî, ces deux saints se dirigent vers la Haute Égypte. « Ils rencontrèrent un homme qui sortait d'Antinoë. Le saint Apatir lui dit : « Quel est ce bourg, mon bon frère? » — L'homme lui dit : « C'est Pedjinilah ». — Apatir lui dit : « Arrive-« rons-nous à Antinoë à cette heure? » Sur sa réponse négative, ils suivent l'homme qu'ils avaient rencontré et, le lendemain, ils se rendent à Antinoë où ils confessent le Christ en présence du gouverneur[1].

Dans les *Actes* de Lakaron[2], le nom du gouverneur et la position de la ville sont donnés : « Il arriva dans la dix-huitième année de Dioclétien, le roi impie, Arien étant gouverneur d'Antinoë, qu'il monta dans sa barque, navigua vers le sud et monta au port de Siout[3]. » Il y avait à Antinoë un évêché; l'un des évêques de cette ville fut présent au concile de Nicée[4].

Dans la *Vie de Schenoudi*, le nom de cette ville est cité plusieurs fois, et le célèbre moine fut obligé de s'y rendre pour se justifier des accusations que portaient contre lui les prêtres des idoles comme les prêtres des chrétiens[5]. Dans la *Vie de Pakhôme*, c'est vers cette ville qu'est dirigé le jeune homme pour y apprendre le service militaire; c'est aussi de là qu'après avoir été relâché, il reprit le chemin du Sa 'id[6].

Le *Synaxare*, de son côté, mentionne cinq fois la ville d'An-

(1) Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 95 et 96.

(2) Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 96.

(3) ⲁⲥϣⲱⲡⲓ ⲇⲉ ϭⲉⲛ ϯⲙⲁϩ ⲓ̅ⲏ̅ ⲛ̀ⲣⲟⲙⲡⲓ ⲛ̀ⲧⲉ ⲇⲓⲟⲕⲗⲏⲧⲓⲁⲛⲟⲥ ⲡⲟⲩⲣⲟ ⲛ̀ⲁⲛⲟⲙⲟⲥ ⲉⲣⲉ ⲁⲣⲓⲁⲛⲟⲥ ⲟⲓ ⲛ̀ϩⲏⲅⲉⲙⲱⲛ ⲉ̀ⲁⲛⲧⲓⲛⲱⲟⲩ ⲉⲧⲁϥⲁⲗⲏⲓ ⲉⲧⲉⲥⲗⲉϫⲱⲣⲓⲟⲙ ⲁϥⲉⲣ ϩⲱⲧ ⲉⲣⲏⲥ ⲁϥⲁⲙⲟⲛⲓ ⲉϯⲗⲁⲛⲉⲙⲣⲱ ⲛ̀ϯⲉⲥⲓⲱⲟⲩⲧ (*sic*). *Cod. Vat. Copt.*, LXVIII, fol. 1 r°.

(4) Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 244.

(5) E. Amélineau, *Mon. pour servir à l'hist. de l'Égypte chrét.*, t. I, p. 31, 268, 365.

(6) E. Amélineau, *ibid.*, t. II, p. 7, 343 et 693, où le mot est écrit : انتينوا.

tinoë : la première fois, dans le résumé des *Actes* d'Apatir et de sa sœur Iraî[1]; la seconde, à propos de Paul de Toua dans la montagne d'Antinoë[2]; la troisième, à propos du martyre d'apa Nahroua, dont quelques fragments ont été conservés en copte[3]; la quatrième, dans le martyre d'Abadion, évêque d'Antinoë[4]; la cinquième, à propos du saint Beschoi, qui se sauva de Schiît, ou Scété, à l'approche des Barbares, et alla habiter dans la montagne d'Antinoë[5].

Les *scalæ* coptes contiennent toutes ce nom et lui donnent comme correspondant en arabe : Ansnâ, ⲁⲛϯⲛⲟⲟⲩ, انصنا[6]. L'une d'elles en fait même précéder le nom par celui de Thébaïs, ⲑⲉⲃⲁⲓⲥ, qui est traduit par نزهة مصر, les délices de l'Égypte[7]. Elles la placent toutes entre Touhô et Schmoun, ou entre Kaïs et Touhô[8]. La liste des évêchés de l'Égypte, qui va en montant vers le sud, place Antinoë immédiatement avant Siout, après Schmoun et une autre ville qu'elle appelle Pouphisa[9].

La *Chronique de Jean de Nikiou* mentionne plusieurs fois le nom d'Antinoë, sans donner aucun détail nouveau[10]. Les auteurs grecs ou latins en parlent[11], et Palladius l'appelle expressément la *Métropole de la Thébaïde*[12], ce qui confirme le renseignement de la *scala* qui fait de Thébaïs le synonyme d'Antinoë, en prenant la province pour le chef-lieu de cette province. Dans la *Vie* grecque

(1) *Synaxare*, 28 Thoth.

(2) *Ibid.*, 17 Babah.

(3) *Ibid.*, 7 Hathor.

(4) *Ibid.*, 1er Emschîr.

(5) *Ibid.*, 8 Abib.

(6) Mss. coptes de la *Bibl. nat.*, n° 44, fol. 79 v°; n° 46, fol. 171 r°; n° 50, fol. 110 v°; n° 53, fol. 85 r°; n° 54, fol. 188 r°; n° 55, fol. 5 r°; *British Museum*, Orient, 441, fol. ⲣⲛ r°; *Bodleian library*, Maresch, 17, fol. ⲣⲟⲃ r°; Ms. de Lord Crawford, fol. 2247.

(7) *Bibl. nat.*, n° 43, fol. 52 r°.

(8) *Bibl. nat.*, nos 50, 53, 54; *Bodleian library*, Maresch, 17; Ms. de Lord Crawford.

(9) *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 117 r°; Ms. de Lord Crawford, fol. 229 r°.

(10) *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 350, 355, 414, 562, 596.

(11) Ptolémée, lib. IV, p. 107; Palladius, *Histoire lausiaque* (*Patr. græc.*, XXXIV), col. 1132; Ammien Marcellin, XXII, 16; Rufin, *Historia Monachorum* (*Patr. lat.*, XXI), col. 432.

(12) Μητρόπολις τῆς Θεβαΐδος, *loc. cit.*

de saint Pakhôme, où le texte copte contient ⲁⲛⲧⲓⲛⲱⲟⲩ, le texte grec donne *εἰς πόλιν τῶν Θηϐαίων*, ce qui a suggéré diverses explications reconnues fausses par Quatremère, qui avait trouvé la bonne[1].

Champollion[2] et Quatremère[3] ont parfaitement connu et identifié cette ville. Le premier assure que, sans doute, la ville d'Antinoë avait nom Bésa primitivement. Il a raison : j'ai rencontré ce nom quelque part, et le *Synaxare*, en la Vie de saint Jean le Kolobos, donne comme le nom de cette ville le mot بيسا, mais ce mot est mis pour تيسا, ou اطسا, ou انسا[4]. Je crois que le nom ⲡⲟⲩⲫⲓⲥⲁ, donné par la liste des évêchés de l'Égypte, est le nom d'une ville située non loin de l'emplacement d'Antinoë et qui aura fourni la cause de l'erreur.

La ville d'Antinoë n'existe plus aujourd'hui. Les ruines en sont peu nombreuses : elles ont entièrement disparu lors de la construction de la manufacture de Rodah. Sur l'emplacement de l'ancienne ville s'élève actuellement le village de Scheikh-'Abadeh, dans le district de Mellaouy, province d'Asiout. Ce village compte 1,179 habitants[5]. Au temps où fut fait l'*État de l'Égypte*, c'est-à-dire en 1315, la ville d'Antinoë était déjà bien déchue de sa splendeur : son territoire ne contenait que 163 feddans et elle était taxée à 1,000 dinars[6]. Toutefois ce territoire n'a jamais dû être bien étendu à cause de la proximité du Nil et de la montagne.

Aousîm, ⲃⲟⲩϣⲏⲙ, اوسم.

Le nom de cette ville nous a été conservé par tous les documents cités dans la préface.

[1] *Acta Sanctorum*, 14 mai, p. 26. Cf. Quatremère, *loc. cit.*, t. I, p. 40.

[2] Champollion, *loc. cit.*, t. I, p. 280-287.

[3] Quatremère, *loc. cit.*, t. I, p. 39-49.

[4] *Synaxare*, 20 Babah. — L'erreur commise par le scribe ou le copiste est facile à expliquer; il suffit de retrancher le point en bas pour en mettre deux en haut.

[5] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 85, et part. ar., p. ٧٢.

[6] De Sacy, *op. cit.*, p. 694.

Dans les *Actes* de saint Macaire d'Antioche, il est parlé d'un certain «Sotérichus, qui était éparque de la ville de Bouschîm[1].» Dans ceux d'Apatir et de sa sœur Iraî, il est fait mention de Masanice «originaire de Bouschîm[2]». Dans la *Vie de Schenoudi*, il est dit qu'un homme riche de la ville d'Ousîm vint à lui pour se faire bénir[3]. Les documents thébains nomment cette ville par deux fois et la placent dans le nome d'Athribis[4]. Le *Synaxare*, de son côté, au vingt-septième jour de Toubah, nous a conservé en grande partie les *Actes* de Bîfamoûn ou ⲫⲟⲓⲃⲁⲙⲱⲛ, qui était d'Ousîm ou d'Aousîm : le nom s'y trouve répété plusieurs fois[5].

Enfin, les *scalæ* coptes donnent l'égalité : ⲃⲟⲩϣⲏⲙ = اوسيم[6]. Le nom est écrit ⲃⲟⲩϣⲉⲙ par le manuscrit d'Oxford, et ⲃⲟⲩϣⲏⲙ par celui de Londres, conformément aux documents coptes. Il n'y a donc aucune difficulté pour l'identification des deux villes : il s'agit bien de la ville d'Ousîm ou Aousîm actuelle, située au nord du Caire, un peu à l'ouest. Elle est déchue de son ancienne splendeur et n'est plus qu'un petit village. Je crois, d'ailleurs, qu'il faut se méfier des éloges donnés aux villes égyptiennes par les Coptes, et qu'il devait y avoir peu de différence, sauf pour certaines grandes villes, entre leur état présent et leur état ancien. Aousîm est aujourd'hui le chef-lieu d'un district de la province de Gizeh et compte 7,170 habitants : elle possède une école[7]. Elle est citée dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 5,298 feddans, sans que la redevance soit indiquée[8].

Il semble bien qu'il n'y ait point de discussion possible au sujet

(1) Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 74.

(2) *Ibid.*, p. 100.

(3) E. Amélineau, *Mon. pour servir à l'hist. de l'Égypte chrét.*, t. I, p. 320.

(4) Cf. Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 286 et 642. La différence de ces deux orthographes vient de la prononciation du ⲃ = ou.

(5) *Synaxare*, 27 Toubah.

(6) Mss. coptes de la *Bibl. nat.*, n° 43, fol. 52 r°; *British Museum*, Orient, 441, p. ⲣ̅ⲙ̅ r°; Oxford, Maresch, 17, p. ⲣ̅ⲟ̅ⲗ̅ r°; Ms. de Lord Crawford, fol. 223 r°.

(7) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 49, et part. ar., p. ١٠٩.

(8) De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 675.

de cette ville, et il n'y en aurait point, si Quatremère d'abord[1] et M. de Rochemonteix[2] ensuite n'eussent confondu les deux villes de ⲃⲟⲩϣⲏⲙ et de ⲡⲟⲩϣⲓⲛ. Quatremère a corrigé lui-même sa manière de voir[3], que Champollion s'était bien gardé de partager[4]. Il ne reste donc plus que M. de Rochemonteix. La cause de cette étonnante identification est que, dans ma publication, dans le *Journal asiatique,* du martyre de Jean de Phanidjôît, j'avais attribué à ⲡⲟⲩϣⲓⲛ une situation dans l'Égypte moyenne et l'avaix identifiée avec la ville actuelle de Bousch[5]. M. de Rochemonteix a cru qu'il était possible de l'identifier avec Aousîm, et l'une des raisons qu'il donne, c'est que dans le voisinage de cette ville est située Zadieh, qu'il identifie avec Ez-Zeitoun ou Phanidjôît[6]. J'ai donné ailleurs les raisons qui rendent complètement anti-scientifique et arbitraire cette manière de comprendre les textes. J'ajouterai seulement ici que la situation de Zadieh, près d'Aousîm, ne saurait être une raison pour identifier ⲡⲟⲩϣⲓⲛ et ⲃⲟⲩϣⲏⲙ; au contraire, c'est une raison pour les différencier. M. de Rochemonteix raisonne ainsi : les Coptes prononçaient leur ⲧ *d,* ce qui est vrai, et leur ϫ *z,* ce qui est faux, au moins dans l'état actuel des études, et ce qui le sera toujours, les transcriptions de cette lettre par la lettre arabe ج s'y opposant, et il conclut : il n'y a donc aucune différence entre Djôît et Zadieh. Mais je ferai observer que ce mot Zadieh ne se trouve pas en Égypte sous cette forme, témoins l'*État de l'Égypte* et le *Recensement général;* qu'il s'écrit ذهدى[7], qu'on a Zahady et non Zedîeh ou Zadîeh. M. de Rochemonteix ne connaissait sans doute pas cette particularité, autrement il ne se serait pas hâté de vouloir donner une autre identification à un lieu que Champollion avait parfaitement placé, et

(1) Quatremère, *Mém. hist. et géogr. sur l'Égypte,* t. I, p. 114-125.

(2) *Journal asiat.,* juillet-août 1887, p. 145-150.

(3) Quatremère, *Mémoires hist. et géogr. sur l'Égypte,* p. 514-515.

(4) Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons,* t. II, p. 52-54.

(5) *Journal asiatique,* 1887, p. 145.

(6) *Ibid.,* p. 147.

(7) *Recensement général de l'Égypte,* t. II, part. ar., p. ١٧٢.

que Quatremère, qui s'était trompé d'abord, avait replacé dans la position voulue, et cela avant même que son ouvrage fût terminé.

Apa Harôn, ⲁⲡⲁ ϩⲁⲣⲱⲛ.

Le nom de ce monastère se trouve dans le papyrus n° 3 du Louvre, que M. Revillout a publié. Parmi les témoins de l'acte contenu dans ce papyrus, on en trouve un qui s'exprime ainsi : «Moi, Apa Isaac, l'économe d'Apa Harôn de Tpersis de Babylone, je suis témoin[1]». Je crois que le même nom se retrouve dans la dernière souscription, mais là, il y a une lacune et les deux premières lettres sont fautives[2].

Nous connaissons par ailleurs la ville de Tpersis en Babylone; c'est la moderne Gizeh. Par conséquent, le couvent d'Apa Harôn doit être placé dans les limites de cette nahieh, mais je n'ai pu en retrouver la moindre trace.

Apathios, Ἀπάθιος.

Le nom de ce canal se trouve cité dans le papyrus grec du Louvre, n° 66, publié par Brunet de Presle d'après la copie faite par Letronne. Il devait son nom à un personnage grec, et vraisemblablement il ne l'avait que depuis la conquête grecque, tout en l'ayant conservé sous la domination romaine, époque à laquelle a été écrit le papyrus en question. Il se trouvait dans le nome Pathyrite, c'est-à-dire dans le nome appelé autrement *Périthébain*[3].

Apeliotes.

Ce nom se trouve cité par Rufin, dans le second livre de son *Histoire ecclésiastique*. «Parmi ceux, dit-il, que nous avons vus et

(1) Revillout, *Actes et Contrats des mss. ég. de Boulaq et du Louvre*, p. ⲣⲗ.

(2) *Ibid.*, p. ⲣⲗ.

(3) *Notices et Extraits des mss., notices et textes des papyrus grecs du Musée du Louvre et de la Bib. imp.*, t. XVIII, 2e par., p. 380.

dont nous avons été assez heureux pour recevoir la bénédiction, se trouvent Macaire du désert supérieur, un autre Macaire du désert inférieur, Isidore de Scété, Pambus des Cellules, Moyse et Benjamin de Nitrée, Scyrion, Élie et Paul d'Apeliotes, un autre Paul de Foci, etc[1]. » Comme ce passage de Rufin contient d'assez nombreuses erreurs, il n'est pas très facile de dire si le nom est exact ou non, d'autant plus qu'on ne le retrouve pas ailleurs. Tout ce que Rufin a dit des moines égyptiens, comme ce qui se trouve dans l'*Histoire lausiaque*, est entaché de telles erreurs que ce serait une grosse affaire de le rectifier. Ici, si le nom est exact, il n'a pas laissé de traces et je ne sais où le placer.

Aqêlâ.

Ce nom est mentionné par la *Chronique de Jean de Nikiou*. Il y est dit, sans autre préambule, que, sous le règne d'Anastase, « les gens de Sâ et ceux d'Aqêlâ étaient en désaccord. Alors les évêques de ces deux villes se mirent en route, se rendirent auprès de l'empereur Anastase et lui demandèrent de leur donner des règles convenables, de chasser les Chalcédoniens et d'effacer de l'Église leur mémoire, et d'éloigner tous les évêques qui étaient unis à Léon l'Hérétique, lequel proclamait les deux natures[2] ».

D'après ce texte qui tout d'abord paraît très clair, on est porté à penser que les deux villes de Sâ et d'Aqêlâ n'étaient pas très éloignées l'une de l'autre, puisque les habitants ne pouvaient s'entendre; mais il s'agit en fait des habitants d'une même ville qui ne pouvaient s'entendre entre eux, et cela dans les deux villes. La première de ces deux villes est Saïs, on n'en peut douter. Par conséquent Aqêlâ ne devait pas être très éloignée. Mais ce nom ne paraît ni dans l'*État*, ni dans le *Recensement général de l'Égypte*, ni même dans la liste des évêchés. Il faut croire que ce mot est une corruption.

[1] Rufin, *Hist. eccl.*, t. II, ch. VII; *Patr. lat.*, t. XXI, col. 517. — [2] *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 500.

Aqfahs, ⲕⲃⲁⲗϩⲥ, ϫⲃⲉϩⲥ, اقفهس ou اقفهس.

Le nom de cette ville est fort connu à cause d'un personnage, nommé Jules d'Aqfahs, que l'on décore d'ordinaire du titre d'historiographe des martyrs. J'ai examiné ailleurs l'authenticité des *Actes* dont on lui attribue la paternité, et j'ai rassemblé tous les renseignements qui nous sont parvenus sur sa personnalité [1]. Je n'ai à examiner ici que la position et l'histoire de la ville. Le nom de cette ville s'écrit en dialecte thébain ⲕⲃⲁⲗϩⲥ, en dialecte memphitique ϫⲃⲉϩⲥ et en arabe اقفهس ou اقفهس. Ce nom se rapprochant sensiblement de celui de *Cabasa* ou *Cabasis* cité par les géographes de l'antiquité, on en a conclu que les deux noms étaient identiques. Le premier qui a émis cette opinion est le père Georgi [2]; elle parut très probable à Quatremère [3], et Champollion n'eut pas le moindre doute à cet égard, car il dit : « Selon Ptolémée, la ville de Cabasa et ses dépendances se trouvaient entre la branche Phermutiaque et le grand fleuve qui est la branche Canopique, en égyptien Schetnoufi. Il existe en effet, à quelque distance de la branche de Rosette (la Canopique), un bourg qui porte encore parmi les Arabes le nom de Kabas [4], et qui est placé à quatre lieues environ au sud de la ville de Bouah. » Et il ajoute aussitôt : « Le nom égyptien de Cabas fut ϫⲃⲉϩⲥ en dialecte memphitique [5]. » J'aurai énoncé toutes les opinions qui se sont fait jour à propos de cette ville, quand j'aurai parlé de l'extraordinaire théorie parue dans le *Journal asiatique* sous le nom de M. de Rochemonteix, par laquelle ϫⲃⲉϩⲥ est donné comme le singulier de ϫⲁⲡⲁⲥⲉⲛ, ce qui conduit à placer Aqfahs près de Schabas ou de la série de

(1) E. Amélineau, *Les Actes des martyrs de l'Église copte*, p. 123 et suiv.

(2) Georgi, *De Miraculis S. Coluthi*, p. cxciv.

(3) Quatremère, *Mémoires hist. et géogr. sur l'Égypte*, t. I, p. 148.

(4) Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 234. Il cite une carte manuscrite du P. Picard et d'Anville, *Mémoires sur l'Égypte*, p. 79.

(5) *Id., ibid.*

villages portant ce nom [1]. Je ne m'attacherai pas à discuter ici cette étrange opinion qui n'a même pas le mérite de l'originalité et qui suppose une ignorance extraordinaire des plus simples éléments de la langue copte : il vaut mieux interroger les documents coptes et écouter ce qu'ils me répondront.

Les manuscrits du Vatican nous ont conservé trois œuvres attribuées à Jules d'Aqfahs, ce sont : les *Actes* d'Anoub de Naïsi [2]; ceux de Didyme de Tarscheli [3] et ceux d'Épimé de Pankoleus [4]; mais en réalité les œuvres attribuées à cet auteur sont beaucoup plus nombreuses, et les manuscrits de la *Bibliothèque nationale* en contiennent plusieurs fragments, pendant que le *Synaxare* en donne le résumé [5]. Dans l'une de ces œuvres il est dit en propres termes : « C'est moi Jules, originaire de Khbehs, qui rends témoignage de tout ce qui lui est arrivé [6]. » Or toutes les fois que le texte copte emploie le mot ⲭⲃⲉϩⲥ, la traduction arabe met اقفهس. Je ne peux indiquer ici tous les passages où le mot se rencontre, je me contenterai de citer les derniers mots du martyre d'Anoub de Naïsi. « Voici que je vous ai informés de ce qui est arrivé au saint Apa Anoub, le martyr du Christ, moi Jules, originaire de Khbehs [7]. » Le *Synaxare*, au vingt-deuxième jour de Thoth, raconte le martyre de Jules d'Aqfahs et dit : « En ce jour fut martyr le saint Jules d'Aqfahs, écrivain de l'histoire des martyrs, celui que le Messie destina pour prendre soin du corps des martyrs et des saints, pour

(1) *Journ. asiat.*, 1887, p. 146, note 1.

(2) *Cod. Copt. Vat.*, n° LXVI, fol. 239-269.

(3) *Cod. Copt. Vat.*, n° LXII, fol. 253-265.

(4) *Cod. Copt. Vat.*, n° LXVI, fol. 96-123.

(5) Cf. E. Amélineau, *op. cit.*, p. 123 et suiv., où toutes les œuvres sont réunies et analysées.

(6) Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 284-303.

(7) ⲓⲥ ϩⲏⲡⲡⲉ ⲁⲓⲧⲁⲙⲟⲧⲉⲛ (*sic*) ⲛⲛⲏ ⲉⲧⲁⲩϣⲱⲡⲓ ⲙⲡⲓⲁⲅⲓⲟⲥ ⲁⲡⲁ ⲁⲛⲟⲩⲃ ⲡⲓⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲟⲥ ⲛⲧⲉ ⲡⲭ︦ⲥ︦ ⲁⲛⲟⲕ ⲓⲟⲩⲗⲓⲟⲥ ⲡⲓⲣⲉⲙ ⲭⲃⲉϩⲥ. *Cod. Vat. Copt.*, LXVI, fol. 289 v°. Le nom de cette ville était réellement ⲕⲃⲁϩⲥ, comme il est écrit dans un fragment thébain du musée Borgia. Cf. Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 238. Le nom de Jules est toujours accolé à celui de son village, sans plus de détails.

les ensevelir et les envoyer dans leur pays[1]. » On lui éleva une église dans la ville d'Alexandrie[2].

Il n'est pas très facile, d'après le simple examen de tous ces textes, de savoir où était situé Aqfahs, et il n'est pas surprenant que Champollion et Quatremère se soient trompés en l'identifiant avec Djapasen; toutefois, comme le mot Aqfahs se retrouve dans l'*État de l'Égypte*, il faut s'étonner que ces deux savants n'en aient rien vu. Mais que M. de Rochemonteix qui était censé connaître l'Égypte ait commis la lourde erreur qu'il a commise, c'est ce qu'il est difficile de comprendre, à moins qu'il n'ait été trop pressé de mettre ses étranges théories au jour et de donner une leçon à ceux qui ne la lui demandaient pas et qui n'en avaient guère besoin, puisqu'ils étaient dans la vérité. En tout cas, voici un texte qui ne laisse place à aucun doute. Le manuscrit arabe, supplément 89, de la *Bibliothèque nationale*, contient toute une série d'*Actes* de martyrs se rapportant à l'église de *Bandara*. Parmi ces *Actes* il s'en trouve qui sont l'œuvre de Jules de Khbehs, ou d'Aqfahs, ceux de saint Paphnouti ou Ababnouda. Or, au folio 155 recto, ligne 1, nous lisons en propres termes : « Jules qui est de la ville d'Aqfahs, car c'est son pays et c'est une ville de la province de Behnésa, au sud de la ville de Masr[3]. » Après ce texte, il n'y a plus rien à dire.

Le village d'Aqfahs existe toujours, il est situé dans le district de Feschn, province de Minieh, compte 1,614 habitants et possède une école. Il est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 5,520 feddans et une redevance annuelle de 20,000 dinars, qui fut ensuite réduite à 10,000[4].

Comme on peut le voir, ce bourg n'a aucun rapport avec la ville de Cabasa, ou le nome Cabasite. Je déterminerai plus loin l'emplacement et le nom copte de Cabasa.

[1] *Synaxare*, 22 Thoth.

[2] *Ibid.*, 25 Babah.

[3] Voici le texte de ce passage : يوليوس الذى من مدينة اقفهس لانها بلده وهى من اعمال البهنسا قبلى مدينة مصر. Cf. le passage cité.

[4] De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 686.

Arîoûn, اريون.

Ce nom est celui d'une montagne dont il est fait mention dans le *Synaxare,* au neuvième jour de Toubah, à propos du moine Ephraïm de Schiît. Cet Ephraïm s'était fait moine dans l'un des monastères de Schiît; il vécut près de l'hégoumène Jonas. Un jour, il lui vint à l'idée d'aller en pèlerinage à la montagne d'Arîoûn, il y alla, y trouva anba Girgeh et l'amena avec lui à Schiît[1].

Il est malheureux que la Vie du moine Ephraîm ne nous ait pas été conservée en copte, ou plus en détail dans la traduction arabe. Avec le seul renseignement que nous fournit le *Synaxare,* il est impossible de préciser vers quelle partie de l'Égypte se trouvait cette montagne. Il n'y a aucun village de ce nom dans l'Égypte actuelle; il n'y en avait pas davantage au XIIIe siècle. Le seul nom qui se rapproche du mot اريون est ارياموں[2]. Il y a deux villages de ce nom dans la Basse Égypte, l'un dans le district de Damanhour, province de Béhérah, l'autre dans le district de Kafr-esch-Scheikh, dans celle de Gharbyeh; mais ni l'un ni l'autre ne contiennent de montagne. Peut-être ce mot est-il fautif, et cette montagne doit-elle être assimilée à celle d'Amoun, dont il est question plus haut; mais rien n'est moins certain, et jusqu'à nouvel ordre il faut croire que le mot du *Synaxare* est bon.

Aroûsch, اروش.

Le nom de ce village se trouve dans le *Synaxare* au vingt-quatrième jour du mois de Kihak. Il y est dit qu'au temps du grand vali, ce magistrat fit appeler tous les Arabes des districts qui étaient sous sa main pour leur ordonner de persécuter les Chrétiens, et le document ajoute : « Il y avait un homme, nommé Jules, metoually

(1) *Synaxare,* 9 Toubah : واتفق له حاجة ﺫ جبل اريون فمضى الى هناك فوجد انبا جرجة فاخذه معه الى شيهات.

(2) *Recensement général de l'Égypte,* t. II, p. 50, et texte arabe p. ٣٠. Ceci n'est qu'une pure hypothèse.

d'un village nommé Arousch[1]. » Ce village avait un temple entouré d'acacias, car le gouverneur y fit pendre les saints Jean et Silvain; mais le feu du ciel tomba sur l'acacia auquel étaient pendus les deux saints, le brûla jusqu'à la moitié et faillit réduire en cendres le temple tout entier. On bâtit une église aux saints après la persécution.

Le résumé de l'œuvre copte par l'auteur du *Synaxare* est trop mal fait pour qu'il soit possible d'identifier le village qu'il nomme Arousch, puisqu'il ne donne aucun détail sur sa position géographique. Le *Recensement général de l'Égypte* ne contient aucun nom semblable, non plus que l'*État* publié par S. de Sacy. Le village devait être assez important, puisqu'il avait un metoually et possédait un temple; peut-être s'agit-il d'El-Arisch.

Arideou, ⲁⲣⲓⲇⲉⲟⲩ.

Le nom de cette localité nous a été conservé par un papyrus copte de l'archiduc Rainer à Vienne[2]. Le nom est seulement signalé; mais je crois qu'il devait se trouver dans le Fayoum. Ce ne devait être qu'une simple *'ezbeh*, et l'on ne peut s'attendre à en retrouver les traces.

Armoutim, ارموتيم.

Le nom de ce village nous a été conservé dans la *Vie de Pakhôme* traduite en arabe, à propos d'un événement qui se place dans les dernières années de sa vie. Cet événement était une grande famine qui régnait sur le pays d'Égypte, sur Alexandrie et sur les dépendances de cette ville et de ce pays. La famine se fit sentir aussi dans les monastères de Pakhôme et il envoya le frère économe acheter du blé; mais celui-ci parcourut plusieurs endroits sans en trouver. « Puis, il alla dans un petit village, nommé Armoutim, et,

(1) *Synaxare*, 24 Kihak : وكان رجلا اسمه يوليوس متولى على قرية اسمها اروش.

(2) *Mittheilungen aus der Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer*, 2e année, p. 63. Ce mot est de forme grecque, et doit être ainsi le nom d'une 'ezbeh.

par la providence de Dieu, il y trouva un homme qui avait entendu parler de la conduite de notre père Pakhôme et qui était chargé de vendre le blé mis en commun pour en porter le prix au gouverneur du village, à cause du tribut qui pesait sur eux[1]. » Théodore y construisit plus tard un monastère, selon ce qui est rapporté dans la même *Vie :* « Il bâtit ensuite un autre monastère à Armoutim, y plaça des frères, un supérieur, lui donna les règles et les lois des autres monastères[2]. »

C'est la première fois que ce mot se rencontre; aussi ni Champollion ni Quatremère ne l'ont-ils connu. On pourrait penser tout d'abord qu'il s'agit d'Erment, nommé en grec Hermonthis, et que le scribe se sera trompé en prenant la dernière lettre pour un م; mais la qualification de village قرية donnée à cet endroit ne permet guère de supposer qu'il s'agit de cette petite ville. Malheureusement je n'ai pas assez de détails pour identifier ce nom qui ne se trouve point dans le *Recensement général de l'Égypte*, non plus que dans l'*État de l'Égypte* dressé au XIVe siècle. On pourrait penser à la rigueur qu'il s'agit du petit village nommé aujourd'hui Armana, lequel fait partie du district de Halfeh et de la province d'Esneh, compte 1,200 habitants, y compris le *nag'a* du même nom, et possède une école[3]. Mais la ressemblance de la première partie du nom n'est peut-être que fortuite et rien ne m'assure de la justesse de cette identification.

ARRETIZ ..... Ἀῤῥετιζ .....

Le nom de cette ville, car c'est ainsi qu'elle est appelée, se trouve dans un papyrus du musée de Leyden, publié par M. Leemans Le papyrus en question est tout à fait fruste, mais le passage où se trouve le nom de cette ville est très lisible : « dans la ville d'Arretiz[4]. »

[1] E. Amélineau, *Monuments pour servir à l'hist. de l'Égypte chrét.*, t. II, p. 620.

[2] *Idem*, p. 676.

[3] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 50, et part. ar., p. ٢٠.

[4] Leemans, *Papiri græci musæi antiquarii publici Lugduni Batavi*, p. 52.

Le nom n'est sans doute pas complet, et il doit manquer une ou deux lettres. On pourrait croire qu'il ne s'agit pas d'une ville égyptienne; mais la pièce ayant trait à la ville de Memphis, il n'est pas probable qu'il y ait eu occasion de désigner une ville non égyptienne. Je préfère croire qu'il s'agit d'un de ces noms grecs que l'on n'a pu identifier parce qu'on n'a pas leur nom égyptien.

El-Asâs, ⲧⲥⲉⲛϯ, الاساس.

Le nom de ce village est mentionné dans le *Synaxare*, au treizième jour de Hathor, fête du saint « Yusab de la montagne d'Asâs, dans le diocèse de Qeft [1] ». Ce saint homme était né à Faou : avec un petit camarade, il entra dans le monastère de Pakhôme; mais la renommée et la sainteté des deux compagnons attirant une foule trop nombreuse, ils prirent la résolution d'aller vivre en un lieu plus solitaire. Ils quittèrent Faou et se dirigèrent vers la montagne d'El-Asâs; ils en habitèrent la partie sud, nommée *montagne de Bischouaou*. Près de l'endroit où ils habitaient, il y avait un temple d'idoles contenant « beaucoup de Satans » qui gênaient Yusab dans ses prières : Dieu lui inspira d'en bâtir une église et de la consacrer aux douze apôtres. Il le fit pendant que l'Ange du Seigneur, armé d'un fouet de feu, frappait les Satans et les mettait en fuite : il y fut enterré après sa mort [2].

Ni l'*État de l'Égypte*, ni le *Recensement général* de ce pays ne contiennent un nom semblable à El-Asâs [3]. Malgré cette absence, les détails fournis par le *Synaxare* nous obligent à placer le bourg et la montagne d'El-Asâs non loin de la ville de Qeft ou Coptos, soit au nord, soit au sud de cette ville. Ce qu'il y a de certain, c'est que la première des deux montagnes citées par le *Synaxare* était celle d'El-Asâs, car Yusab partant de Faou, pour aller vers

[1] *Synaxare*, 13 Hathor : تنيح القديس انبا يوساب بجبل الاساس بكرسى قفط. Ce résumé du *Synaxare* est très intéressant.

[2] *Synaxare, ibid.*, وساروا فى الطريق مصعدين الى ان وصلوا الى جبل الاساس وسكنوا قبليه فى جبل بشواو. etc.

[3] E. Amélineau, *Étude sur le christianisme en Égypte au VIIe siècle.*

Coptos, remonte le Nil, et, comme la montagne de Bischaouâou était située au sud d'El-Asâs, il est évident que les deux moines dépassèrent ce village. En outre, comme le supposent les paroles du *Synaxare*, la montagne d'El-Asâs était plus importante que celle de Bischaouâou, car toute la chaîne était connue en cet endroit sous le nom de montagne d'El-Asâs. Les deux montagnes étaient donc très rapprochées; elles doivent être placées entre Faou et Thèbes, soit au nord, soit au sud de Qeft. On peut se demander à propos de ce nom, si le mot appartient à une racine arabe, ou s'il est égyptien. Je dois dire que je ne connais ni en égyptien ancien, ni en copte, une racine qui puisse se rapprocher du mot الاساس : tandis qu'en arabe la racine أسّ est très connue et signifie *fonder*, *fondement*. Or, dans la *Vie de Pisentios, évêque de Qeft*, œuvre que j'ai publiée[2], il est question d'une ville nommée ⲧⲥⲉⲛϯ[1], c'est-à-dire «le fondement», et cette ville, située non loin de Qeft, donnait son nom à une montagne[2]. Il n'y a donc aucune difficulté, je crois, à identifier les deux appellations, et à faire du nom arabe la traduction du nom copte. Cette identification non arbitraire permet de préciser l'emplacement de la ville et de la montagne, le document que je viens de citer nous en fournissant les preuves. Il y est dit que Pisentios habitait dans une caverne au nord de la montagne de Tesenti : c'est là que les délégués de la ville de Qeft vont le chercher pour lui annoncer son élection à l'évêché de cette ville. Devenu évêque, il n'habite point sa ville épiscopale, mais, le plus souvent, il est dans sa caverne : il en sort pour aller plus avant jusqu'à la montagne de Gîmi ϭⲏⲙⲓ; il fait creuser son tombeau dans l'église du monastère de cette ville et il y est enterré[3].

De ces divers renseignements, il résulte, je crois, que la ville n'était pas bien éloignée de Qeft, puisque l'évêque pouvait remplir son office dans cette dernière ville, tout en habitant ordinairement

[1] Consulter sur cette ville Champollion, *op. cit.*, II, p. 323-324, et Quatremère, *op. cit.*, p. 271-272.

[2] E. Amélineau, *Étude sur le christianisme en Égypte au VIIe siècle*, p. 98.

[3] E. Amélineau, *op. cit.*, *passim*.

la première : de plus, que cette ville devait être située de préférence un peu au sud de Qeft, car, pour aller à la montagne de Gîmi, Pisentios n'était pas obligé de traverser sa ville épiscopale. Cette circonstance ne prouverait pas grand'chose, si l'on ne savait pas ailleurs que le monastère de la montagne de Tesenti, où l'évêque de Qeft, Pisentios, avait son tombeau, était situé à l'ouest de la ville de Qous [1].

Asfal-el-Ard, ⲚⲒⲘⲈϢⲞϮ, اسفل الارض.

Ce mot est le nom d'un district égyptien : il se trouve plusieurs fois dans les *Actes* du martyr apa Anoub; le martyr y est appelé : le saint apa Noub, originaire de Naîsi, dans le nome de Nimeschoti [2]. Plusieurs fois dans ce document, les deux noms sont donnés ensemble. On y voit que tout le récit se développe dans la Basse Égypte, et, quand le jeune homme quitte sa maison pour marcher au martyre, il est dit : «lorsqu'il eut dit cela, il marcha au sud, sur le fleuve, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Djemnouti [3]». Comme la position de Djemnouti, ou Sebennytos, est bien connue, il s'ensuit que nous devons placer le nome de Nimeschoti au nord.

Le *Synaxare*, au vingt-quatrième jour d'Abib, donne un court abrégé des *Actes* d'Anoub. Il débute ainsi : «En ce jour fut martyr le saint apa Noub qui était de Nehissa du district d'Asfal-el-Ard (terres basses) [4]». Le jeune homme se rend à pied à Samannoud, en suivant la rive du fleuve [5]. Ce sont là tous les détails que j'ai trouvés sur ce nome; cependant un manuscrit du Vatican, dans les *Actes* de saint Sérapion parle encore de Nimeschoti et dit que ce nome renfermait la ville de Panéphysis.

Quatremère et Champollion ont consacré deux longs articles à

(1) Abou Selah, ms. arabe de la *Bibl. nat.*, 138, fol. 81 v°.

(2) ⲫⲏ ⲉⲑⲟⲩⲁⲃ ⲁⲡⲁ ⲛⲟⲩⲃ ⲡⲓⲣⲉⲙ ⲛⲁⲏⲥⲓ ϧⲉⲛ ⲡⲟⲟϣ ⲛⲓⲙⲉϣⲟϮ. *Cod. Copt. Vat.*, LXVI, fol. 236 recto.

(3) *Ibid.*, fol. 238 v°.

(4) *Synaxare*, 24 Abib.

(5) *Ibid.*, 24 Abib.

ce mot. Le premier[1] y a vu le nome que les Grecs appelaient *Éléarchie*, ou simplement les *Marais* et qui s'étendent « entre la branche phatmétique du Nil et les bords de la mer. Elles se divisent en deux parties, dont l'une dépendait du diocèse de Pakhnemunis, ville qui, suivant Ptolémée, était la capitale de la portion inférieure du nome Sébennytique, et l'autre dépendait du diocèse de Phragonis[2]. » Le second fait de ce nom de Nimeschoti le nom du nome Sébennytique[3]. Mais la liste des évêchés d'Égypte vient mettre bon ordre à ces identifications : elle nous montre que l'Éléarchie était située au nord de l'Égypte[4], tandis que le nome de Nimeschoti était à l'est, au nord-est de Samannoud. Panéphysis en faisait partie, et l'on sait que, lorsqu'on revenait de Syrie par terre, on trouvait Panéphysis sur sa route. Cette ville a aujourd'hui disparu, ainsi que la plus grande partie de son territoire. Il en était déjà de même dès le temps de Cassien[5].

Athokotos, ⲁⲑⲟⲕⲟⲧⲟⲥ, دقدوس.

Le nom de ce village se trouve dans la liste des églises et des monastères d'Égypte. Il y avait en effet dans ce village une église dédiée à la Vierge[6]. Ce sont là tous les renseignements que nous avons : mais ils suffisent pour nous permettre d'identifier le village.

Je ferai observer tout d'abord que la forme ⲁⲑⲟⲕⲟⲧⲟⲥ est une forme de nom grec, que ce mot est reproduit exactement dans دقدوس, si l'on enlève l'ⲁ initial. Par conséquent, il n'est pas probable qu'il y eût en Égypte d'autre village de ce nom. Or il y a un village en Égypte qui s'appelle *Daqâdous;* il fait partie du district de Mît-Ghamr, province de Daqahlyeh avec une population de 3,131 habitants et

[1] Quatremère, *op. cit.*, I, p. 221-243.

[2] *Ibid.*, p. 223.

[3] Champollion, *op. cit.*, II, p. 201.

[4] Mss. coptes de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 171 r°. Mss. de Lord Crawford, fol. 331 v°.

[5] *Patr. lat.*, LXXIII, col. 767, 833, 843, 846, 917.

[6] ϯⲑⲉⲟⲧⲟⲕⲟⲥ ⲁⲑⲟⲕⲟⲧⲟⲥ = والدة الاله بدقدوس. Mss. coptes de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 174 r°. Ms. de Lord Crawford, fol. 334 r°.

IMPRIMERIE NATIONALE.

une école[1]. Ce village est bien celui que nous avons ici, malgré l'orthographe دقادوس pour دقدوس; car il est écrit, à peu près comme dans les manuscrits, dans l'*État* publié par M. de Sacy تقدوس, où il est cité pour une superficie de 1,520 feddans et une redevance de 6,000 dinars[2]. Ce nom nous montre que le système de transcription des mots coptes en arabe n'est pas toujours très bien observé et qu'il faut y regarder à deux fois avant d'affirmer ou de nier l'identité.

Athribis, ⲁⲑⲣⲏⲃⲓ, اتريب.

Le nom de cette ville est mentionné dans toutes mes sources d'informations.

Les *Actes* des martyrs le citent plusieurs fois. Dans les *Actes* de Didyme de Tarschebi, il est dit : « Il y avait à l'orient du fleuve une ville appelée Augustamnique : c'est Athribis[3]. » Cette identité est affirmée plusieurs fois[4], Dans les *Actes* de saint Anoub de Naïsi, ce martyr étant conduit de Djemnouti à Athribis : « ils allèrent (les soldats) au lieu des tétrapyles de la ville, ils trouvèrent Cyprien le gouverneur et Evhius le stratébate qui jugeaient les Chrétiens[5]. » Cette ville est encore nommée dans un fragment du musée Borgia[6].

[1] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 93, et part. ar., p. ١٤١.

[2] De Sacy, *op. cit.*, p. 610.

[3] Hyvernat, *Les Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 287.

[4] *Ibid.*, p. 288, 289. Dans le dernier passage, le nom du gouverneur de la ville est donné : il s'appelle Arien. Ce gouverneur a été pris par Quatremère comme un seul et même personnage que celui du Sa'id (*op. cit.*, I, p. 4); cependant Arien habitait Antinoë et en était gouverneur au moment où fut proclamé le décret de persécution. Plus loin, nous allons voir qu'à la même époque le vali d'Athribis était Cyprien et non Arien. Ce sont là des méprises qui montrent la valeur de ces *Actes* au point de vue historique, ou des fautes de copistes complètement invraisemblables. — P. 296 et *Cod. Copt. Vat.*, LXVI, fol. 235 v°, 243 r°, 245 r°, 248 v°, etc.

[5] ⲉⲧⲁⲩⲁⲙⲟⲛⲓ ⲇⲉ ⲉϭⲟⲩⲛ ⲉϯⲃⲁⲕⲓ ⲁⲑⲣⲏⲃⲓ ⲙⲡⲉ ⲡⲓϩⲏⲅⲉⲙⲱⲛ ϣϫⲉⲙϫⲟⲙ ⲛⲧⲱⲛϥ ⲉⲡϣⲱⲓ ⲛⲧⲉϥⲙⲟϣⲓ ⲉⲧⲁ ⲛⲓⲙⲁⲧⲟⲓ ⲇⲉ ⲓ ⲉⲡϣⲱⲓ ⲁⲩϩⲱⲗ ⲉⲫⲙⲁ ⲙⲡⲓⲧⲉⲧⲣⲁⲡⲓⲗⲱⲛ ⲛⲧⲉ ϯⲃⲁⲕⲓ ⲁⲩϫⲓⲙⲓ ⲙⲕⲩⲡⲣⲓⲁⲛⲟⲥ ⲛⲉⲙ ⲉⲩϩⲓⲟⲥ ⲡⲓⲥⲧⲣⲁⲧⲏⲗⲁⲧⲏⲥ ⲉⲩϯ ⲁⲡⲟⲗⲟⲅⲓⲁ ⲛⲛⲓⲙⲁⲣⲧⲩⲣⲟⲥ ϩⲓϫⲉⲙ ⲡⲓⲃⲏⲙⲁ. *Idem*, fol. 247 v°.

[6] Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 286.

Le *Synaxare*, de son côté, cite quatre fois la ville d'Athribis : premièrement à propos de Didyme de Tarschebi[1]; deuxièmement dans les *Actes* de Jules d'Aqfahs qui se rend à Athribis et en convertit le gouverneur[2]; troisièmement, à propos de Serge d'Athribis, martyr sous Cyprien[3], et enfin à propos de Jean de Sanhout[4].

Les *scalæ* coptes-arabes mentionnent cette ville sous les formes ⲑⲣⲉⲃⲗ = دريب[5], ⲑⲣⲉⲃⲓ = اتريبى[6], ⲁⲑⲣⲏⲃⲉ[7], ⲁⲑⲣⲉⲃⲓ[8] ou ⲁⲑⲣⲏⲃⲓ = اتريب[9]. La liste des évêchés de l'Égypte nous donne l'équation suivante : ⲁⲑⲣⲓⲃⲉⲱⲥ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲁⲑⲣⲉⲡⲓ = مدينة اتريب[10]. De fait on trouve un évêque de cette ville au concile d'Éphèse où il a signé : Stratège d'Athlibi[11], ce qui est rendu en grec par Ἀθρι-βίδος[12]. Plusieurs autres évêques de cette ville sont mentionnés dans l'*Histoire des patriarches*[13].

Dans le récit d'un miracle de la Vierge, il est dit qu'un homme alla dans la ville d'Atrib, près de Benha-el-'Asal[14]. Dans cette ville était une église au nom de la Vierge avec quatre portes et quatre piliers. Entre chaque pilier, il y avait 40 coudées d'intervalle, ce qui donnait une longueur de plus de 80 mètres à l'église entière. Elle était tout entière bâtie de pierres et ne comprenait pas moins de 160 colonnes. Le sanctuaire et l'autel étaient sculptés, ornés d'or et d'argent. Il y avait en outre une image de la Vierge incrustée de pierreries, revêtue d'une robe de soie, provenant de Constantin, avec des portraits de Michel, de Gabriel et des autres

(1) *Synaxare*, 8 Toth.
(2) *Ibid.*, 22 Toth.
(3) *Ibid.*, 13 Emschir.
(4) *Ibid.*, 8 Baschons.
(5) Mss. coptes de la *Bibl. nat.*, n° 43, fol. 52 r°.
(6) *Ibid.*, n° 50, fol. 100 r°; n° 53, fol. 84 v°; *Bodleian library*, Maresch, 17, fol. ⲣⲟⲗ̅ v°; Ms. de Lord Crawford, fol. 229 r°.
(7) *British Museum*, Orient, 441, fol. ⲣⲙ̅ⲟ̅ v°.
(8) *Bibl. nat.*, n° 54, fol. 187 r°.
(9) *Ibid.*, n° 55, fol. 4 v°.
(10) *Ibid.*, n° 53, fol. 117 r°. Ms. de Lord Crawford, fol. 331 r°.
(11) *Bibl. nat.*, n° 1292, fol. 23 v°.
(12) Labbe, *Concilia*, t. III, p. 1084.
(13) Renaudot, *Historia patriarchorum Alexandrinorum*, *passim*. Ce renvoi suffira, car la ville est souvent citée.
(14) Ms. arabe de la *Bibl. nat.*, 154, fol. 165 v° : وانه اتى الى مدينة اتريب عند بنها العسل.

anges. Des chandeliers d'or et d'argent y étaient continuellement allumés [1].

La *Chronique de Jean de Nikiou* mentionne cette ville dans le récit de la révolte égyptienne contre Phocas [2] et dans celui de la conquête de l'Égypte par les Arabes [3], sans détails. Quoi qu'il en soit, nous savons que la ville d'Athribis se nommait en copte *Adribi*, ou *Adribé*, en arabe *Atrib* ou *Adrib*, qu'elle avait porté un moment celui d'Augustamnique, parce qu'elle était située dans la deuxième province augustamnique, sous l'administration romaine, sur la rive orientale du fleuve et non loin de Benha-el-'Asal. Champollion [4] et Quatremère [5] ont connu tous deux cette ville et ils l'ont très bien placée.

La ville d'Athribis, si florissante autrefois et jusqu'à l'arrivée des Arabes, a été complètement détruite, grâce aux ravages et aux incursions des nomades arabes. Elle existait cependant encore au temps où Malus faisait ses voyages puisqu'il donne la description de ses ruines avec le nom du petit village qui en occupait l'emplacement et se nommait toujours *Atrib* [6]. On ne saurait assez regretter cette destruction et assez stigmatiser l'imbécile cruauté d'une race dont on loue encore de nos jours la civilisation et la grandeur, quand elle n'a su que détruire ce qu'il y avait de beau dans tous les pays où elle s'est établie. En Égypte particulièrement, les Arabes, et plus encore les Turcs, ont presque tout détruit ce qui avait échappé au fanatisme des moines chrétiens; mais les moines chrétiens et les archevêques d'Alexandrie s'étaient souvent contentés de faire marteler les figures des dieux, ce qui était déjà un sacrilège, au point de vue de l'art : les Arabes et les Turcs ont tout détruit. Il n'y a pas encore très longtemps qu'un pacha originaire

[1] Ms. arabe de la *Bibliothèque nationale*, 154, fol. 165 v°.

[2] *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 542, 544, 545, 546.

[3] *Ibid.*, p. 559.

[4] Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 50 et suiv.

[5] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 1 et suiv.

[6] Malus, *Voyage*, I, p. 79.

d'Arménie a complètement démoli les derniers restes d'une ville importante pour se faire construire une usine à sucre.

La ville d'Atrib est encore citée dans l'*État de l'Égypte*, mais bien diminuée déjà de son importance : elle ne contenait plus que 840 feddans et ne devait payer qu'une redevance de 3,000 dinars[1].

Atripé, ⲁⲧⲣⲏⲡⲉ, ادريبة.

Ce nom est un des plus connus de la géographie égyptienne, grâce à sa ressemblance avec le nom d'Athribis avec lequel on l'a confondu, et aussi grâce à un moine célèbre qui avait élevé son monastère près de cette ville, Schenoudi[2]. Le nom se trouve souvent cité, soit dans les œuvres coptes de dialecte memphitique ou de dialecte sa'idique, soit dans les traductions arabes des ouvrages primitivement écrits en langue égyptienne. La raison de cette fréquence vient de la célébrité de Schenoudi qni bâtit son monastère, près de la montagne, avec les pierres des édifices ruinés de la ville détruite.

Le résumé memphitique de la *Vie de Schenoudi* ne renferme pas le nom de la montagne ou de la ville d'Atripé; la *Vie* complète, écrite primitivement en sa'idique, devait le renfermer, peut-être souvent. Dans les fragments qui ont été conservés et que j'ai publiés en partie, on le trouve au récit de la mort du vieux moine : les religieux de Schenoudi entendaient les anges se crier les uns aux autres, après la mort de leur père : « Venez au devant de Schenoudi à la montagne d'Atrépé, car le Seigneur l'appelle dans son lieu de repos[3]. » Le nom est écrit ici ⲁⲧⲣⲉⲡⲉ. Ce passage ne se retrouve pas dans la traduction arabe; en revanche on le rencontre d'abord dans le préambule ou titre où Schenoudi est qualifié d'archimandrite de la montagne d'Adribah[4]; ensuite dans un passage où

(1) De Sacy, *op. cit.*, p. 603.

(2) E. Amélineau, *Monuments pour servir à l'histoire de l'Égypte*, I, et *Les Moines égyptiens : Vie de Schenoudi*.

(3) E. Amélineau, *ibid.*, p. 241.

(4) *Id.*, *ibid.*, p. 289.

Schenoudi, se comparant à Moïse, dit de lui-même : « Tout ce que Dieu a fait avec Moïse sur la montagne du Sinaï, Dieu m'a accordé de le faire avec moi sur la montagne d'Adribah [1]. » Dans l'éloge de Macaire de Tekôou, il est dit aussi : « Il y a un monastère dans le nome de Schmin, en face d'un village qu'on nomme *Athribi* [2]. » Comme cet éloge est parvenu en dialecte memphitique, le texte porte ⲁⲑⲣⲏⲃⲓ pour le nom de la ville, ce qui est une erreur amenée par la ressemblance du mot ⲁⲧⲣⲏⲡⲉ avec le nom d'Athribis. Mingarelli a aussi publié un fragment où se trouve le nom sous la forme ⲁⲧⲣⲏⲡⲉ [3].

Ce village est aujourd'hui détruit : il l'était déjà au temps où le moine chrétien bâtit son monastère, car il se servit des pierres du temple pour construire son édifice qui ressemble plus à une forteresse qu'au séjour des moines. J'en ai beaucoup parlé dans ma *Vie de Schenoudi* [4], et aussi dans les *Actes des martyrs de l'église copte* [5] : je n'y reviendrai donc pas. Ce nom s'est retrouvé récemment en grec : on le nommait Τριφίου [6], Triphiou.

Champollion [7] l'a connu, mais non identifié; de même Quatremère [8] qui l'a connu et identifié, mais n'a pas su où le placer. Le monastère existe toujours sous le nom de *Deir-el-Abiad*, et il occupe l'emplacement de cette ancienne ville égyptienne.

Atrîs, أتريس.

Ce nom, que nous fournit la *Chronique de Jean de Nikiou*, est un nom de couvent. Dans le récit des scènes de révolte qui eurent lieu en Égypte au moment où Hérodius marchait contre Phocas et le détrônait, il est dit que : « Les trois anciens de Ménouf, à savoir :

(1) E. Amélineau, *Mon.*, etc., I, p. 392.
(2) *Id.*, p. 110.
(3) Mingarelli, *Ægyptiorum cod. reliquiæ*, p. 275.
(4) E. Amélineau, *Vie de Schenoudi*, principalement les chap. II, III et IV.
(5) E. Amélineau, *Les Martyrs de l'Église copte*, p. 80 et suiv.
(6) *Zeitschrift für Ægyptische Sprache und Alterthumskunde*, 1890, p. 52.
(7) Champollion, *op. cit.*, I, p. 266.
(8) Quatremère, *op. cit.*, I, p. 12-25.

Isidore, Jean et Julien, et ceux qui s'étaient réfugiés au couvent d'Atris, c'est-à-dire Platon, l'ami de l'empereur, et Théodore, le vicaire, furent amenés par les moines auprès de Bonose qui les fit conduire, chargés de chaînes, à Nikious, et, après les avoir fait battre, leur fit trancher la tête sur la même place où l'on avait mis à mort l'évêque[1]. »

La forme inconnue du nom d'Atrîs a fait penser à l'éditeur de la *Chronique* qu'il pouvait y avoir une faute de copiste pour Atrib; mais je ne sais pas comment on pourrait soutenir pareille opinion. Au moment où Bônâkîs, général pour Héraclius, entrait victorieux à Niqious, Bonose, général pour Phocas, se rendait à Atribîs où il trouvait des troupes réunies en assez grand nombre pour lui permettre de marcher en avant de Bônâkîs. Les deux armées se rencontrèrent à l'est de la ville de Menouf[2]. Bônâkîs fut vaincu, pris, massacré, et ses soldats jetés dans le fleuve. Et c'est alors que les principaux partisans d'Héraclius seraient allés se réfugier dans un monastère d'Atribis, le siège des partisans de Phocas! Leur conduite aurait été inepte. Il est vrai que les moines les livrèrent aux vainqueurs; mais la trahison a toujours été coutumière en Égypte; on pense tout d'abord à soi, à sa sûreté personnelle, et la victoire de Bonose fut un prétexte suffisant pour livrer les réfugiés. Le prétexte de la correction est la célébrité du monastère de la ville d'Atribis, dont j'ai parlé; mais ce n'est pas un motif suffisant pour corriger la leçon du manuscrit.

Quant à indiquer où était ce monastère, c'est une autre affaire. Il y avait en Égypte beaucoup de monastères dont nous ignorerons toujours les noms, fort heureusement d'ailleurs. Mais, pour celui-ci, il est plus que probable qu'il était situé dans le bourg d'Atrîs, district d'Aousîm, moudirieh de Gizeh. D'après le *Recensement général*, ce bourg compte 2,400 habitants et possède une école[3]. Il n'est pas mentionné dans l'*État* dressé en 1315. L'emplacement

[1] *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 546. — [2] *Ibid.*, note. — [3] *Recensement général de l'Égypte*, II, part. fr., p. 54, et part. ar., p. ١٩.

de ce village près d'Aousîm répondrait parfaitement aux conditions cherchées.

Atrokou (?)

Ce nom se trouve dans la *Chronique de Jean de Nikiou*, à propos de la révolte des gens d'Aykelah. Après la fin de cette révolte, lors de la répartition des châtiments, on fit trancher la tête aux trois frères qui en avaient été la cause en grande partie, et « quant à Isaac (le fils d'un des trois frères), il (le patrice Constantin) le maintint en captivité et le fit transporter dans l'île d'Atrokou pour le reste de ses jours[1]. »

C'est la seule mention qui soit faite de ce nom dont la lecture n'est pas certaine.

Malgré tout, il semble bien que ce lieu doive être placé en Égypte, car le patrice Constantin est gourverneur d'Égypte, et il ne devait pas avoir la liberté de faire transporter hors de son gouvernement des condamnés politiques. Dans ce cas, il faut renoncer à retrouver le nom d'Atrokou.

Atsa, اتسا.

Ce nom de monastère se trouve cité dans la *Vie de Schenoudi*, dans le récit de la querelle survenue entre deux moines, Beinouda et Étienne. Ce dernier « alla vers le vieillard véridique anba Benjamin dans le couvent d'Atsa... et ils allèrent trouver mon père dans la caverne pour le consulter au sujet d'anba Beinouda[2]. »

Le nom de ce monastère ne se trouve que dans ce passage. Il faut conclure des paroles du texte qu'il ne devait pas être très éloigné de celui de Schenoudi. Il est probable qu'il était situé à l'ouest du Nil, car l'auteur ne dit pas que l'impétrant ait été obligé de traverser le fleuve, ce qu'il n'eût pas manqué de dire, le cas échéant; cependant le contraire n'est pas impossible. La question

[1] *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 532. — [2] E. Amélineau, *Monum.*, I, p. 418-419.

serait complètement élucidée, si l'on avait la *Vie* entière de Schenoudi en dialecte thébain; malheureurement on ne l'a pas, et il est plus que douteux qu'on la trouve jamais. L'*État* et le *Recensement général de l'Égypte* ne renferment aucun nom qui réponde à ce monastère.

Aykelah, ou Zaouiet.

Cette ville est mentionnée dans la *Chronique de Jean de Nikiou*. Elle fut le théâtre de l'une de ces révoltes qui ont toujours été fréquentes au pays d'Égypte. Cette *Chronique* s'exprime ainsi : « Il y avait dans une ville du nord de l'Égypte appelée Aykelah[1], qui est (appelée aujourd'hui) Zâwiya, trois frères[2]. » Ces trois frères avaient été promus au gouvernement de plusieurs villes d'Égypte : ils étaient originaires d'une ville proche d'Alexandrie. Comme ils avaient du loisir, ils s'amusèrent à saccager les deux villes de Banâ et de Bousîr, « sans y avoir été autorisés par le préfet du canton, qui était un homme excellent et d'une conduite irréprochable ». Ils mirent le feu à Bousîr et y brûlèrent le bain public. Il fallut une expédition en règle pour venir à bout de la révolte. En punition, la ville d'Aykelah fut livrée aux flammes[3].

Le nom de cette ville ne se trouve pas ailleurs, à ma connaissance. Il est vraisemblable d'ailleurs que si la ville fut brûlée pour s'être révoltée, on lui aura donné cet autre nom que cite l'auteur de la *Chronique*. Ce nom écrit Zâwiya n'est autre que زاوية, transcrit Zawiet dans le *Recensement général de l'Égypte*. Or ce nom est commun à trente-deux communes ou nahiehs, deux 'ezbehs et un trente-cinquième centre de population bédouine. L'embarras du choix est assez grand. Il est vrai que la *Chronique* nous dit que la Zaouiet en question était située non loin d'Alexandrie; mais en revanche elle ne nous donne pas le surnom. Malgré ce silence

[1] Le nom de cette ville est orthographié de plusieurs manières; je m'en tiens à l'orthographe adoptée.

[2] *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 529-532.

[3] *Ibid.*, p. 532.

gênant, il est évident qu'il faut éliminer d'abord les villages trop éloignés d'Alexandrie, répandus dans la Basse comme dans la Haute Égypte, sans compter cinq villages nommés simplement Zaouiet, qui sont situés dans la Haute Égypte et dans le Fayoum. Trente sont ainsi éliminés, dont deux seulement situés dans les provinces de Scharqyeh et de Kalioubyeh. Les cinq villages qui restent sont situés dans les districts de Damanhour et d'Abou-Hommos. Ce sont : Zaouiet-Ghazale, Zaouiet ne-'eim, Zaouiet-Sakr, Zaouiet-Salem et Zaouiet-Sidi-Ghazi[1]. Ce doit être à l'une de ces localités que corres pond Aykelah « qui est Zawiya ». Mais laquelle prendre? La mention spéciale du *nord de l'Égypte*, faite par l'auteur, pourrait pousser à prendre celui de ces cinq villages qui est le plus au nord et par conséquent le plus rapproché d'Alexandrie, c'est-à-dire Zaouiet-Sakr, du district d'Abou-Hommos, qui a une population de 877 habitants.

Babâ, ⲡⲁⲡⲟ, ببا.

Le nom de cette localité a été conservé par le *Synaxare*, le vingt-cinquième jour d'Abib, en la fête du saint martyr Andoniâ, c'est-à-dire Antoine. « C'était un jeune homme des gens de Babâ et ses parents étaient des grands de la ville[2]. » Il se rend à Antinoë où le vali ordonne de le percer de flèches qui ne lui font aucun mal, l'envoie à Alexandrie, d'où il est renvoyé à El-Fermâ où on lui tranche la tête[3]. Le manuscrit dont je me suis servi porte ici Nabâ, nom qui ne se rencontre nulle part dans la liste des villages; mais l'exemplaire de la *Bibliothèque nationale* écrit résolument Babâ, et dès lors il n'est plus difficile d'identifier le village ou la ville. On trouve en effet dans l'*État de l'Égypte*, province de Behnésa, une ville qui a nom Beba-el-Cobra, d'une contenance de 7,590 feddans, devant payer au fisc une redevance de 35,000 di-

(1) *Recensement général de l'Égypte*, II, part. fr., p. 317-318, et part. ar., p. ١٧٠-١٧١.

(2) *Synaxare*, 25 Abib : فهذا كان شابا من اهل ببا وكانوا ابويه من اكابر المدينة.

(3) *Synaxare*, *ibid.*

nars, qui furent ensuite réduits à 32,244 [1]. Cette ville s'est conservée dans l'Égypte actuelle où elle fait partie de la moudirieh de Benisouef: elle est le chef-lieu d'un district, comprend 3,525 habitants, plus 212 Bédouins, possède une école, une poste, un télégraphe et une station de chemin de fer [2]. Dans le *Guide* d'Isambert, ce gros bourg est appelé, je ne sais pourquoi, Bibbeh [3]. Il est doté d'une fabrique occupant 1,200 personnes [4].

La liste des églises célèbres de l'Égypte indique une église de Saint-Georges à Papo ou Babâ [5].

Babaouin, باباوين.

Ce nom, mentionné par le *Synaxare* au septième jour d'Emschîr, est celui de l'un des monastères de Schiît où fut pris le patriarche Alexandre, au temps des Arabes [6]. Ce patriarche eut beaucoup à souffrir de la méchanceté d'un fils du Sultan qui avait pris en haine les moines de Schiît, et des autres sultans successeurs du premier. Le *Synaxare* est plein, en ce jour, de faits relatifs à la cruauté et à l'hypocrisie des Musulmans dans leur conduite à l'égard des Chrétiens.

Je crois que la mention de Schiît après le récit de l'élection du patriarche est une preuve que ce monastère était situé dans ce lieu célèbre; mais je ne sais où le placer.

Babylone d'Égypte, ⲂⲀⲂⲨⲖⲰⲚ ⲚⲦⲈ ⲬⲎⲘⲒ, بابلون.

Le nom de cette ville a été longtemps celui sous lequel on connaissait le Caire en Occident, quoique ce soit une ville toute différente, existant longtemps avant le Caire et qu'il faut distinguer

(1) De Sacy, *op. cit.*, p. 687.

(2) *Recensement général de l'Égypte*, II, part. fr., p. 67, et part. ar., p. ١١٣.

(3) Isambert, *Guide en Orient*, 2e *part.*, *Égypte*, p. 466.

(4) *Recensement général de l'Égypte*, II, part. fr., p. 67.

(5) Mss. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol, 174 r°, et Mss. de Lord Crawford, fol. 334 v°.

(6) *Synaxare*, 7 Emschîr : هذا القديس كان راهبا فى دير باباوين الذى تفسيره دير الابا. Le ms. de la *Bibl. nat.* a بابارون, ce que je crois fautif.

avec soin, ainsi que nous le montrent les documents coptes, le *Synaxare* et la liste des évêchés de l'Égypte.

Les documents coptes nous apprennent, dans la *Vie du patriarche Isaac*, qu'un schisme s'étant produit à l'élection d'un nouveau patriarche, le gouverneur de l'Égypte 'Abd-el-Aziz fit conduire les deux prétendants à Babylone. La foule du peuple de Babylone, de Rakoti et le clergé se rassemblèrent dans une église dédiée au saint Sergius et l'on élut Isaac[1]. Un manuscrit du Vatican[2] cite aussi ce nom qui, dans un fragment thébain de la *Bibliothèque nationale*, est opposé à celui de Babylone de Chaldée, dans le récit que j'ai cité plus haut[3].

Le *Synaxare*, de son côté, dit que la sainte Famille, dans son voyage en Égypte, vint à Masr, ce qui ne peut s'entendre que de Babylone[4].

La *Chronique de Jean de Nikiou* mentionne souvent cette ville qui fut l'un des boulevards de la défense des Grecs contre les Arabes. Elle est nommée à deux reprises dans la table des chapitres[5]. Puis sa fondation est ainsi racontée : « Il (Trajan) se rendit lui-même en Égypte et y construisit une ville avec une puissante et imprenable forteresse, y amena de l'eau en abondance et la nomma Babylone d'Égypte. Les fondements de cette forteresse avaient été construits antérieurement par Nabuchodonosor, roi des Mages et des Perses, qui l'avaient appelée *forteresse de Babylone*[6]. » Puis, dans un grand nombre de passages, il est parlé de la ville de Babylone avec une confusion incroyable que ne fait qu'augmenter les notes du traducteur[7].

(1) E. Amélineau, *Vie du patriarche Isaac*, p. 45.

(2) *Cod. Copt. Vat.*, n° LIX. Cf. Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 50.

(3) Fragments thébains de la *Bibl. nat.*, non encore reliés. Cf. plus haut, note 2, et le *Cod. Vat. Copt.*, LIX.

(4) *Synaxare*, 24 Baschons. La localisation de la légende a toujours mis au Vieux Caire les traces du passage de ce voyage imaginaire.

(5) *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 350, 354 et 357.

(6) *Ibid.*, p. 413.

(7) *Ibid.*, p. 555, 562, 566, 575, 577.

Cette ville se trouve mentionnée dans les *scalæ* coptes, avec la ville de Ôn et dans la liste des évêchés de l'Égypte : elle est toujours traduite par مصر et une fois par بابلون[1].

A côté de ces premiers textes qui parlent de la ville ou de la forteresse de Babylone, il y en a d'autres qui parlent du *castrum* de Babylone. Dans les *Actes* d'Apatir et d'Iraî qui sont à Alexandrie, il est dit : « Au bout de cinq jours, tu atteindras Térénouthi. Traverse le fleuve et marche au midi de ce côté, tu arriveras au *castrum* de Babylone et tu demanderas Apocradjône, le moine, originaire de Pineban[2]. » Dans un autre document que j'ai publié dans le *Journal asiatique*, il est question du séjour du patriarche Benjamin à Hélouan et à Babylone[2]; puis, dans la terrible punition dont il venge la mort du fils de la veuve, il est accompagné de Pilihîm, évêque d'Hélouan, et de Mîna, évêque de ce que j'ai traduit par *castrum* de Babylone[4]. Le texte emploie ⲙⲡⲟⲩⲱϩ ⲛⲧⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ. Ce mot ⲟⲩⲱϩ veut dire *habiter*, et, comme nom, *habitation*, *poste*. J'ai donc eu raison, je crois, de traduire par *castrum*, tout en reconnaissant qu'en fait le camp des soldats et la ville sont deux choses fort distinctes. Je vois dans ces deux appellations diverses le résultat de la survivance des premières appellations et la puissance de la coutume.

Le *castrum* de Babylone se voit encore maintenant dans les restes de construction romaine qui sont à l'ouest de ce qu'on nomme actuellement Fostât : on voit parfaitement les substructions de ces constructions et tout y indique une origine romaine. Ces ruines consistent en un certain nombre de tours rondes d'un assez grand diamètre. Il ne faut pas croire qu'il pût y avoir là une immense ville : la ville devait être assez petite par suite de la configuration

[1] *Bibl. nat.*, ms. copte n° 42, fol. 59 r°; n° 50, fol. 110 r°; n° 53, fol. 84 v°; n° 54, fol. 188 v°; n° 55, fol. 4 v°; *British Museum*, Orient, 441, fol. ⲣ̅ⲏ̅ r°; *Bodleian library*, Maresch, 17, fol. ⲣ̅ⲟ̅ⲁ̅ v°, Mss. de Lord Crawford, fol. 229 r°.

[2] Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 91 et 93.

[3] *Journal asiatique*, nov.-déc. 1888, p. 370, dans le premier des documents traduits et publiés.

[4] *Ibid.*, p. 372.

du terrain, car le Nil, d'un côté, ne permettait pas de s'étendre beaucoup et, de l'autre côté, la montagne empêchait tout agrandissement. La distinction facile à faire entre le camp et la ville n'a pas autrement d'importance, quoique le camp dût être renfermé par des ouvrages extérieurs; mais le traducteur éthiopien de la *Chronique de Jean de Nikiou* a mêlé ensemble ce qui regardait le camp et la ville, d'où naît une énorme confusion.

Quant à la ville de Babylone, elle occupe l'endroit qu'on appelle improprement Fostât ou Masr-el-Qadimah, ce qu'on traduit plus improprement encore par le Vieux Caire. Fostât fut en effet bâtie par 'Amr, non loin et au nord-est de Babylone : il n'en reste plus maintenant que la mosquée de 'Amr, avec des ruines considérables, Babylone était bien plus ancienne et comportait, au moins comme noyau, tout l'ensemble des édifices religieux et civils compris maintenant dans l'enceinte carrée qui se trouve à côté des ruines et de la citadelle. Je croirais volontiers que c'était là toute la ville et qu'il n'y avait à l'entour que les constructions ordinaires aux petites gens, constructions qui s'élèvent et disparaissent comme par enchantement. J'ai plusieurs preuves qu'il en était ainsi. Quand le patriarche est élu, c'est dans l'église de Saint-Sergius, à Babylone, qu'a lieu l'élection[1]. Or cette église existe encore actuellement : c'est celle où l'on montre la fontaine célèbre où la Vierge baignait l'enfant Jésus, au témoignage du *Synaxare*, qui dit expressément: « Lorsqu'ils furent de retour à Masr, ils descendirent dans la grotte qui est aujourd'hui l'église d'Abou-Sergios, à Masr[2]. » Je n'ai aucunement l'intention de prétendre que cette grotte n'a jamais existé : l'important est de savoir l'identification qu'on en a faite. Cette église est assez petite et n'a jamais pu contenir un grand nombre de personnes; aussi quand l'auteur de la *Vie du patriarche Isaac* parle des multitudes de fidèles qui s'y rassemblèrent, il est tout à fait dans la tradition égyptienne qui emploie de grands mots pour de petites choses.

[1] E. Amélineau, *Vie du patriarche copte Isaac*, p. 45. — [2] *Synaxare*, 24 Baschons.

Voilà ce qui portait autrefois le nom de Babylone et ce qu'on appelle aujourd'hui Masr-el-Qadimah. J'expliquerai ailleurs la portée de ce nom de Masr. Je suis fort porté à recevoir comme authentiques les renseignements de Jean de Nikiou sur la construction de la forteresse de Babylone sous Trajan, sans que cet empereur ait visité l'Égypte en personne, mais il avait des lieutenants qui exécutaient ses ordres. Quant à la mention de l'œuvre de Nabuchodonosor, elle peut être vraie comme elle peut être fausse.

Bâdârnos, بادارنوس.

Ce nom se trouve dans le *Synaxare*, au deuxième jour de Toubah, en la fête d'anba Jonas de la montagne d'Erment. Après un début assez pénible, l'auteur raconte que son saint anba Jonas avait un oncle, non moins célèbre, anba Victor, qui habitait près de la montagne d'Erment. Jonas fut élevé sous les yeux de son oncle dès l'âge de trois ans et ne le quitta plus : l'oncle et le neveu étaient connus sous les noms de Nouveau Moïse et Nouvel Élie. « Et quant au saint anba Victor, il mourut dans une belle vieillesse et on l'enterra où ils habitaient, dans le monastère de Bâdârnos, et de son corps apparurent des merveilles[1]. » On voit par la suite que Jonas, resté seul dans son monastère, eut peur, qu'il parvint à vaincre les Satans, que son monastère n'était pas éloigné de la ville d'Esneh, car un habitant de cette ville vint lui demander sa bénédiction et la permission de cultiver une île[2].

On voit, par conséquent, que le monastère de Bâdârnos était situé dans la partie montagneuse, ou plutôt sur la lisière de la montagne entre Erment et Esneh.

Bakhânis, بخانس.

Ce nom nous a été conservé dans la *Vie de Schenoudi*, dans le récit de l'apparition miraculeuse qui accompagna le don du blé fait

[1] *Synaxare*, 2 Toubah : وهذا القديس انبا بقطر فتنيح بشيخوخة حسنة ودفنوه حيث كانوا ساكنين فى دير بادارنوس بجانب البيعة. — [2] *Ibid.*

au couvent. Au premier rang des saints cénobites, il est fait mention de Jonas, «le maître de la laure de Bakhânis qui aima la communauté pure». Le *Synaxare*, qui donne le nom de Jonas, ne nomme pas son couvent.

Comme ce personnage est nommé au milieu des cénobites pakhômiens, il devait aussi faire partie de cet ordre; il avait dû, selon le sens du mot صاحب employé par le texte, être *maître* ou supérieur du couvent de Bakhânis. Le mot قلاية employé ici pour le couvent a un sens bien éloigné de son radical latin *cella* : il désigne l'ensemble des constructions d'un monastère : c'est le sens qu'il a, mais un peu dérivé, quand on parle de la قلاية du patriarche. Ce couvent est le même que celui qui est appelé Monkhousim ou ⲧⲙⲟⲩϣⲟⲛⲥ dans la *Vie de Pakhôme*, et Jonas est le nom même du supérieur de Tmouschons. Je me contente donc de renvoyer à cet article[1].

(El-) Bakroug, البكروج.

Ce nom est mentionné dans le martyre d'Épimaque, des gens d'El-Ferma ou Péremoun ou Péluse, par le *Synaxare* au treizième jour de Baschons. Tisserand de son état, il faisait des houppes de soie et des couvertures de prix. Ayant appris l'arrivée du vali qui persécutait les Chrétiens de la région, il prêcha ses amis Théodore et Callinique, «se mit en chemin vers El-Bakroug, qui est près de Damîrah[2].» Il y trouva le vali qui l'eut bientôt envoyé au ciel.

Ce sont là tous les détails que nous fournit le *Synaxare*. Le nom de ce village ne se trouve pas dans le *Recensement général de l'Égypte*, il a dû disparaître; mais l'emplacement de Damîrah ou Demîrah est bien marqué dans la province de Gharbyeh. C'est donc aussi là qu'il faut placer le village d'El-Bakroug.

[1] E. Amélineau, *Monum. pour servir à l'hist. de l'Égypte chrét.*, I, p. 466. — [2] *Synaxare*, 13 Baschons : وخرج الى البكروج الذى عند دميرة.

BÂLÂOUS, بالاوس OU البلاوص.

Le nom de ce village est mentionné par le *Synaxare*, au vingt-troisième jour de Baonah, en rendant compte de la vie d'Aba Noub, le confesseur[1]. Le récit complet du martyre se trouve à la *Bibliothèque nationale* dans les *Actes* d'Aba Noub. Il est du village de Balâs, il désire être martyr et se rend à Antinoë, où il trouve Arien. Après l'avoir bien torturé, Arien écrit à Dioclétien pour l'informer de ce qui se passait. On le conduit à Antioche et l'empereur lui demande : « Es-tu Aba Noub du village de Balâs[2] ? » Dioclétien meurt. Constantin règne et renvoie chez eux tous les martyrs : Aba Noub retourne d'Antioche à Antinoë, où il fait des prodiges[3]. Le malheur veut que le *Synaxare* n'ait pas du tout conservé les mêmes noms. D'abord il appelle la ville, non plus le village, Bâlâous, et il fait aller le saint, non à Antioche devant Dioclétien, mais dans la Pentapole. Cependant, malgré ces contradictions, il est possible de voir que Balâs de l'un n'est que Bâlâous de l'autre; que, par conséquent, il n'y a pas moyen de se tromper et qu'il s'agit bien de la même ville[4]. Je suppose, d'ailleurs, que le traducteur du manuscrit de la *Bibliothèque nationale*, ou le copiste, qui écrivait en 1604 ou 1320 des martyrs, ayant trouvé le nom de Balâs plus compréhensible que l'ancien nom Bâlâous, l'a pris tout simplement.

Somme toute, il s'agit bien ici de la ville si connue en Égypte, sous le nom d'El-Balâs, par ses poteries et qui est assez grande. Elle n'est pas citée dans l'*État de l'Égypte* publié par S. de Sacy : le *Recensement général de l'Égypte* la cite au contraire et lui attribue une population de 4,233 habitants[5]. Les plus curieuses des poteries fabriquées dans cette petite ville sont de grandes jarres que l'on voit alignées sur le bord du fleuve, et que l'on nomme en

[1] *Synaxare*, 23 Baonah.

[2] Ms. arabe n° 154, fol. 56 verso : انت ابا نوب الذى من اهل قرية البلاص.

[3] *Ibid.*, fol. 58 v°.

[4] *Synaxare*, 23 Baonah.

[5] *Recensement général de l'Égypte*, II, partie française, p. 63, et partie arabe, p. ٤١.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Égypte *balassi* : elles sont fort communes et d'un usage général. S'il pouvait encore rester quelques doutes sur l'identité de Bâlâous avec Balâs, ce qu'on va lire dans l'un des passages suivants, sur la montagne de Bestelâ suffirait à lever tous les doutes.

Balkhîm, بلخيم.

Le nom de ce village nous a été conservé par le *Synaxare*, au quatrième jour du mois de Baonah, en la fête du martyr Schîounsî «qui était de Balkhîm[1]». Ce saint, qui était berger, ayant résolu d'être martyr, alla trouver une femme de Schoubra, nommée Marie, et tous deux se rendirent près du vali dans une barque, sur le Nil d'Égypte[2].

Ce village se trouve donc dans la Basse Égypte, puisqu'on parle du fleuve de Kîmî. Le *Recensement général de l'Égypte* nous fournit un nom semblable, dans la province de Gharbyeh, district de Ga'farieh, avec une population de 1,861 habitants, plus 319 Bédouins[3]. Il est situé sur la ligne de chemin de fer qui va de Mohalleh-Roh à Zifta. Mention en est faite par l'*État* de 1376, pour une contenance de 1,447 feddans et une redevance de 10,000 dinars[4].

Balkîm, بلكيم.

Ce nom est mentionné par le *Synaxare* au vingt-septième jour de Baonah, dans l'abrégé de Thomas de Schindalât. Il se rend à Alexandrie où il est torturé d'importance. «Et pendant qu'on le torturait, il y avait avec lui Babnoudah de Bandarâ et anba Moyse de Balkîm[5].» C'est tout ce que l'on sait.

Malgré cette absence de témoignage, il n'est pas impossible

[1] *Synaxare*, 4 Baonah : شيونسى الذى من بلخيم.

[2] *Ibid.*

[3] *Recensement général de l'Égypte*, II, part. fr., p. 62, et part. ar., p. ١١٩.

[4] De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 636.

[5] *Synaxare*, 27 Baonah : وكان معه ذ العذاب ببنوده الذى من البندرا وانبا موسى الذى من بلكم.

d'identifier le nom de ce lieu. La province de Gharbyeh présente un nom qui est identiquement le même avec Balkîm. S. de Sacy le cite dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 1,447 feddans et une redevance de 1,000 dinars[1]. Le *Recensement général de l'Égypte*[2] lui attribue une population totale de 2,180 habitants, y compris les Bédouins : il fait partie du district de Ga'farieh et semble n'avoir pas progressé depuis 1376.

Balqâ.

Le nom de cette ville est cité dans la *Chronique de Jean de Nikiou*, parmi celles qui étaient sous le commandement d'un homme nommé Théophile, de Méradâ, en Égypte, sous le règne de Phocas[3]. Le nom de cette ville ne se trouve ni dans l'*État*, ni dans le *Recensement général de l'Égypte*. Vraisemblablement il s'agit sans doute de la ville de Belqas; mais je dois faire observer que Belqas, s'il s'écrit avec un ق, prend un س à la fin, et qu'on a بلقس, et non une forme بلقا, comme semblerait l'indiquer le nom de la ville tel qu'il est écrit dans la *Chronique* citée.

Je ferai observer en outre que le commandement donné à un seul homme sur des villes aussi éloignées les unes des autres que les cinq villes citées en ce passage : Kharbetâ, Sân, Bastâ, Balqâ et Sanhoûr, n'est pas très compréhensible en Égypte, où le commandement a toujours été homogène : il faudrait, pour rendre la chose possible, que ces cinq villes fussent au moins dans la même province, ce qui ne peut pas être, car Bastâ se trouve au nord-est du Caire, assez près de cette ville, tandis que Belqas par exemple, s'il s'agit de cette ville, est située au nord-est de la province de Gharbyeh, et que Sân est situé dans la province de Scharqyeh, à l'extrémité est. Je ne veux pas battre plus en brèche l'autorité déjà si compromise de la *Chronique de Jean de Nikiou;* mais j'ose

(1) De Sacy, *op. cit.*, p. 636.

(2) II, par. f., p. 69, et par. ar., p. ١١٩.

(3) *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 540.

dire qu'avant de la proclamer, il eût fallu la vérifier plus soigneusement qu'on ne l'a fait. S'il s'agit de Belqas, le *Recensement général de l'Égypte* lui attribue une population totale de 2,490 habitants et la place dans la province de Gharbyeh, district de Scherbine[1]. Il y a encore une autre Belqâs dans la province de Benisouef et qui comprend 3,081 habitants[2]. Ni l'un ni l'autre ne sont nommés dans l'*État de l'Égypte*, ce qui tendrait à démontrer qu'ils n'étaient alors que de tout petits bourgs et qu'ils se sont accrus depuis le XIVe siècle.

Banâ, ⲡⲁⲛⲁⲩ, بنا.

Ce nom est fourni par les *Actes* du martyre des saints Jean et Siméon. Il y est dit : «Dans un village nommé Génémoulos, du nome de Panaou, vivait un homme du nom de Moyse[3].» Dans ceux d'Isaac de Tiphré publiés par M. Budge, cette ville est encore mentionnée dans le titre[4]. Le *Synaxare* n'a pas oublié cette ville qu'il appelle Banâ. Il y est dit que Ouarschoufa, qu'on avait demandé pour évêque d'un certain lieu, s'enfuit à Tahmoun dans le diocèse de Banâ[5]. Il en est fait encore d'autres mentions[6]. Cette ville est citée dans la *Chronique de Jean de Nikiou*[7]. Elle est encore nommée dans les manuscrits du British Museum[8] et de la *Bodleian library* à Oxford[9], ainsi que dans le manuscrit de Lord Crawford[10].

Cette ville est encore célèbre en Égypte sous le nom de Banâ-Abousîr. On aurait pu croire, par la ressemblance des noms, que Banâ était la même ville que Benha : c'eût été à tort. Nous sommes

(1) *Recensement général de l'Égypte*, II, part. fr., p. 69, et part. ar., p. ١١٩.

(2) *Ibid.*

(3) Hyvernat, *Les Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 174.

(4) Budge, *The martyrdom of Isaac from Tiphre*, p. 1 du texte.

(5) *Synaxare*, 10 Baonah : ان انسان يقال له ورشوفة قد طلب للاسقفية فهرب الى طحمون على كرسى بنا.

(6) *Synaxare*, 13 Abib.

(7) *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 529.

(8) Orient, 441, fol. ⲣ̅ⲙ̅ⲑ̅.

(9) 17 Maresch, fol. ⲣ̅ⲙ̅ⲑ̅ v°.

(10) Fol. 229 r°.

ici en présence d'une ville tombée en décadence, comme c'est souvent le cas en Égypte. Je ne m'attacherai pas à réfuter les opinions de Kircher[1] et de Georgi[2] : les travaux de Champollion[3] et de Quatremère[4] ont depuis longtemps fait justice des identifications proposées par ces deux charlatans de la science. Quatremère donne sur Banâ des détails qui ne se trouvent pas ailleurs. Makrizy en fait la capitale d'un district particulier qui, réuni à celui de Bousîr, comprenait quatre-vingt huit bourgs, sans compter les villages[5]. Le géographe anonyme, que j'ai déjà cité, évalue à 7 parasanges la distance entre Banâ et Bousîr[6]. L'Edrisy nous apprend que, de Miniet-Bedr à Banâ, située sur la rive occidentale du fleuve, la distance est de 10 milles[7]. C'était une ville épiscopale souvent nommée dans l'*Histoire des Patriarches*, comme l'a observé Renaudot. Aussi se trouve-t-elle dans la liste des évêchés de l'Égypte, avec cette équation : ⲕⲩⲛⲟⲩ ⲕⲁⲧⲱ = ⲡⲁⲛⲁⲩ = بنا[8]. Nous savons ainsi que la ville appelée par les Grecs *Cynopolis katô* était Banâ, et la liste des évêchés nous apprend ce que tant de savants ont cherché inutilement.

La ville de Banâ est nommée dans l'*État de l'Égypte* sous le nom d'Abousîr-Béna[9], ce qui montre que l'on ne distinguait plus entre les deux villes. Le *Recensement général de l'Égypte* lui attribue 3,021 habitants avec une école[10].

Bânâbous, بانابوس.

Ce village est mentionné au dix-neuvième jour de Baonah, par le *Synaxare*, dans le résumé des *Actes* du martyr « Absây Anoub,

[1] Kircher, *Œdipius Ægyptiacus*, t. I, p. 41.

[2] Georgi, *De miraculis S. Colluthi*, p. xxxix.

[3] Champollion, *op. cit.*, II, p. 181-183.

[4] Quatremère, *op. cit.*, I, p. 105 et suiv.

[5] *Bibl. nat.*, ms. ar. 673, c. 2, t. I, p. 58.

[6] *Ibid.*, ms. ar. 580.

[7] *Edrisii Africa*, p. 408-409.

[8] Quatremère, *ibid.*, p. 105-106.

[9] De Sacy, *op. cit.*, p. 636.

[10] *Recensement général de l'Égypte*, II, part. fr., p. 69, et part. ar., p. ٦٢.

ce qui signifie l'or à dorer ». Il était d'un village nommé Bânâbous, du diocèse de Damiette, et il était soldat parmi les soldats de Ciryaqous, vali d'Athribis[1].

C'est tout ce que je peux dire de ce village situé sans doute près de Damiette, puisqu'il faisait partie du diocèse de cette ville. Il n'a laissé aucune trace ni dans l'*État* ni dans le *Recensement général de l'Égypte*.

(El-)Banaouân, ⲡⲁⲛⲁⲩⲁⲛ, البنوان.

Le nom de cette localité se trouve cité dans le *Synaxare*, au vingt-cinquième jour d'Abib, en la fête de saint Abkhirgoun. « Il était des gens de Banaouân[2]. » C'était un voleur qui, s'étant associé avec deux autres jeunes hommes de la même condition, se rendit à l'habitation d'un moine pour la piller et se convertit. Au bout de six ans, la persécution s'étant élevée, il se rendit à Niqious, où il trouve le roi Maximien qui n'y fut jamais. Après divers supplices, mis dans un sac et jeté à la mer, il fut sauvé par un ange qui lui commanda d'aller à Samannoud. Il passa par son village en s'y rendant : il y fut reconnu et fêté et, après son martyre et la fin de la persécution, on lui bâtit une église[3].

Les détails fournis par le *Synaxare* sont confirmés par les *scalæ* coptes qui donnent l'équation ⲡⲁⲛⲁⲩⲁⲛ = البنوان[4]. Quatremère[5] a connu cette identification, mais n'a pas placé ce village dans la province à laquelle il ressortit, celle de Gharbyeh. Le *Recensement général de l'Égypte* nous apprend qu'El-Banaouân est dépendante du district de Samannoud et a une population de 759 habitants[6].

(1) *Synaxare*, 19 Baonah : استشهد القديس ابساى انوب الذى تفسيره ذهب الطلا هذا كان من اهل بلد تسما بانابوس من كرسى دمياط من بيت كبير وكان جنديا من اجناد قرياقوس متولى اتريب.

(2) *Synaxare*, 25 Abib : وكان من اهل بنوان.

(3) *Synaxare*, *ibid.*

(4) Ms. copte de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 r°; n° 59, fol. 84 v°; *Bodleian library*, Cod. mar. 17, fol. ⲣⲟⲁ r°; Ms. de Lord Crawford, fol. 288 v°.

(5) Quatremère, *Mém. histor. et géogr. de l'Égypte*, I, p. 517.

(6) *Recensement général de l'Égypte*, II, part. fr., p. 63, et part. ar., p. ٦٣.

L'*État de l'Égypte* donne à ce bourg une contenance de 3,418 feddans et le taxe à 3,000 dinars[1].

BANTON?

Ce nom est cité dans la *Chronique de Jean de Nikiou* comme celui d'un couvent où fut pris, par ordre de Justinien, le patriarche des Chalcédoniens, malgré les habitants de la province[2].

Le nom du couvent de Banton ne se trouve nulle part ailleurs, et il est très probable qu'on doit lire Henaton, couvent situé près d'Alexandrie et qu'on retrouvera plus loin. Cependant il pourrait se faire que ce couvent dût être placé hors de l'Égypte; mais la chose ne me paraît pas probable.

BARÂ, برا.

Ce nom est mentionné dans le *Synaxare*, au huitième jour d'Abib. «Et encore en ce jour fut martyr le saint anba Iblânah, qui était de Barâ, du diocèse de Sakhâ[3].»

C'est tout ce que nous savons sur Barâ : il faut le situer près de Sakhâ. L'*État de l'Égypte* fait mention d'un village nommé Bâr auquel il ajoute El-Hammam بار والحمام qu'il taxe à 1,200 dinars[4]. Il ne peut s'agir de ce village que le *Recensement général de l'Égypte* place dans le district de Kafr-ez-Zaiât, ce qui ne saurait convenir à la position indiquée[5]. D'un autre côté, ce même *Recensement* contient un autre village nommé Berah-el'-Agouz (*Berah de la vieille femme*, ou *Berah l'Ancienne*) برة العجوز[6], orthographe qui ne concorde pas avec celle du *Synaxare*, mais qui peut se comprendre jusqu'à un certain point, par suite de la corruption. Le malheur veut que Berah-el-'Agouz soit situé dans le district de Zifta[7], au moins à

[1] De Sacy, *op. cit.*, p. 632.

[2] *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 519-520.

[3] *Synaxare*, 8 Abib : وفيه ايضا استشهد القديس انبا ابلانة من برا كرسى سخا.

[4] De Sacy, *op. cit.*, p. 634.

[5] *Recensement général de l'Égypte*, II, part. fr., p. 64, et part. ar., p. ١١٢.

[6] *Ibid.*, part. fr., p. 72, et part. ar., p. ١١٥.

[7] *Ibid.*, part. fr., p. 72, et part. ar., p. ١١٥.

30 lieues du point où il faudrait placer Barâ pour être d'accord avec le *Synaxare*. Nous sommes donc en présence d'un nom qui n'existe plus en Égypte.

(El-) Barmoun, ⲡⲁⲣⲁⲙⲟⲛⲓ, البرمون.

Ce nom nous a été conservé par le *Synaxare*, au dixième jour de Mésoré. Il y est dit que le duc Jean, après avoir tourmenté le saint Jean d'Eschmoun-Tanah, «l'envoya à El-Barmoun avec des martyrs, et ils restèrent vingt-sept jours dans la barque, sans manger, ni boire[1]». Lorsque le saint eut consommé son martyre, «un homme d'El-Barmoun alla prendre son corps et l'envoya vers Eschmoun-Tanah[2]».

Les *scalæ* coptes-arabes contiennent ce nom et indiquent toutes l'égalité ⲡⲁⲣⲁⲙⲟⲛⲏ=برمون, qu'elles placent entre Babylone et Abiar[3], et qui est complètement impossible.

Le nom de ce village se retrouve encore en Égypte sous la forme d'El-Barâmoun, dans le district de Mansourah, province de Daqahlyeh : il comprend 1,334 habitants. Il se retrouve dans l'*État de l'Égypte* sous la forme d'El-Barmounein du sud et du nord, c'est-à-dire, comme l'a fait observer S. de Sacy, les deux Barmoun du sud et du nord : ils sont situés dans la province de Daqahlyeh, ont une contenance de 2,140 feddans, et devaient payer une redevance de 8,000 dinars, qui fut ensuite réduite à 6,000[4].

Champollion[5], qui a connu ce nom, a eu tort de le prendre pour le même que celui de ⲡⲉⲣⲉⲙⲟⲩⲛ, qui est le nom égyptien de Péluse. Le nom d'El-Barmoun vient de la forme grecque ⲡⲁⲣⲁⲙⲟⲛⲏ; la forme Barâmoun est meilleure parce qu'elle conserve l'accent.

(1) *Synaxare*, 10 Mésoré : ثم سيره مع جماعة شهدا الى برمون.

(2) *Ibid.*

(3) *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 v°; n° 53, fol. 84 v°; *Bodleian library*, Maresch 17, fol. ⲣⲟ̅ⲗ̅ v°; Ms. de Lord Crawford, fol. 229 r°.

(4) De Sacy, *op. cit.*, p. 621.

(5) Champollion, *op. cit.*, II, p. 134-135.

Bastah, ⲡⲟⲩⲣⲁⲥⲧⲓ, بسطة.

Le nom de cette ville a été conservé dans les *Actes* d'Apatir, où il est parlé de Sénarthi, l'homme de Bouasti, c'est-à-dire de Bubaste[1]. Les fragments de la *Bibliothèque nationale* parlent aussi de cette ville[2]. Le *Synaxare* dit, en parlant du saint Aboli, qu'on l'exila à Bastah et que, lorsqu'il y fut arrivé, il y confessa le Messie[3]. Quatremère a démontré que Bastah ou Bubaste était située sur l'emplacement occupé actuellement par Tell-Bastah; mais il a eu tort de croire que ce nom ne désignait pas la déesse-chatte, comme le voulait Étienne de Byzance[4]. Cette ville s'appelait en effet, en ancien égyptien, [hiéroglyphes][5], *Pa-bast,* et la déesse *Bast* y était adorée le plus souvent sous la forme d'une chatte. Champollion a très bien expliqué comment les Grecs avaient été conduits à donner à un chat le nom de la divinité adorée à Bubaste[6].

L'histoire de la ville de Bubaste remonte à la plus haute antiquité, et Hérodote en parle avec abondance. A l'époque qui m'occupe, la ville de Bastah joua un rôle dans la révolte égyptienne contre l'empereur Phocas[7]. Cette ville existe encore, mais combien déchue! Elle n'est plus une *nahieh,* et elle a été réunie à Zagazig ou à un autre village plus rapproché[8]; mais, dans l'*État de l'Égypte,* Tell-Bastah et ses villages sont rangés dans la province de Qalîoub[9].

(1) Hyvernat, *Les Actes des martyrs de l'Égypte,* p. 100; ⲡⲓⲣⲉⲙ ⲃⲟⲩⲁⲥⲧⲓ. Le ⲃ = ⲡ, ⲟⲩ = ⲃⲟⲩ.

(2) *Bibl. nat.*, ms. copte.

(3) *Synaxare,* 1er Mésoré : الى بسطة. Le texte copte de ce martyre se trouve au Vatican, mais il est incomplet.

(4) Quatremère, *op. cit.*, I, p. 98-191.

(5) Pierret, *Vocabulaire hiéroglyphique,* p. 142.

(6) Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons,* II, p. 63-68.

(7) *Chronique de Jean de Nikiou,* p. 392.

(8) *Recensement général de l'Égypte,* II, part. fr., p. 316; la part. ar., n'a pas ce mot.

(9) De Sacy, *op. cit.,* ne contient pas ce mot. Quatremère (p. 100) le dit en citant le ms. ar. Vat. 267.

(El-)Béhérah, البحيرى.

Ce mot se trouve cité au *Synaxare*, le septième jour de Thoth, en ces termes : « Et Dieu envoya son ange vers un homme riche des gens de Taqrahâ, de la dépendance de Béhérah, du diocèse de Masil, et lui dit : « Prends les corps de ces saints[1] ». Au seizième jour de Babah, il est dit encore qu'un certain Théodore, de la secte des Melkites, « se présenta devant Yezid, fils de Moaouyah, qui était khalife de Damas, lui offrit beaucoup d'argent et en reçut des ordres qui le constituaient vali du port d'Alexandrie, de Béhérah et de Marîout[2] ». Enfin, le vingt-cinquième jour d'Abib, il y est dit que furent martyres, en ce jour, « les saintes Tècle et Mougi », lesquelles étaient de Faraqes, du Béhérah, qui est près d'Alexandrie[3].

Ce nom est toujours en usage en Égypte : il désigne la province du Nord, qui comprend toute la partie nord-ouest de l'Égypte. Elle se nommait en égyptien ⲧⲥⲁ ϩⲏⲧ[4], ou quelquefois ⲡⲥⲁ ⲡⲉⲙϩⲓⲧ[5], sans qu'on sache quelle était la meilleure forme, ce qui est traduit en arabe par بحرى ou par الوجه البحرى. Ce nom se retrouve souvent mêlé à celui de l'Égypte du Nord. Il est probable que cette province a varié de contenance et de forme : aujourd'hui elle comprend six districts, 301 *nahiehs*, 1,527 *'ezbehs* et autres petits centres de population, ce qui donne un total de 1,828[6] : elle est habitée par 372,826 habitants[7].

Behnésâ, ⲡⲉⲙϫⲉ, البهنسا.

Le nom de cette ville, l'une des plus célèbres de l'Égypte, nous a été conservé par les œuvres coptes, les traductions arabes, les

[1] *Synaxare*, 7 Thoth : من اعمال (*sic*) البحيرية.

[2] *Synaxare*, 16 Abib : واخذ منشورا ان يتولا ثغر الاسكندرية والبحيرة ومريوط.

[3] *Synaxare*, 25 Abib : تكلة وموق من فراقس من البحيرة.

[4] Ms. copte de la *Bibl. nat.*, n° 43, fol. 522 r°.

[5] Ms. copte de la *Bibl. nat.*, *ibid.*

[6] *Recensement général de l'Égypte*, I, p. 208-209.

[7] *Ibid.*, p. 210-211.

scalæ coptes-arabes et la *Chronique de Jean de Nikiou*, sans compter les auteurs grecs.

Je ne veux pas entreprendre de citer tous les passages où il est question de cette ville : je me contenterai de ceux qui donnent des détails sur les monuments qu'elle renfermait. Dans les *Actes* d'Épimé de Pankoleus, il est dit que ce saint, ayant résolu d'être martyr, se dirigea vers la ville de Pemdjé et «apprit que le gouverneur était assis sur le tribunal, près du Tétrapyle, écoutant les Chrétiens[1]». Dans la vie de Jean le Kolobos, il est dit que ce saint était originaire de Tsî, du nome de Pemdjé, «la ville célèbre du Sud de l'Égypte[2]». Le *Synaxare* ne contient pas moins de dix fois le nom de Behnésâ, qui correspond à Pemdjé[3].

Les *scalæ* coptes-arabes contiennent toutes ce nom sous la forme ⲡⲉⲙϫⲉ ou ⲡⲉⲙϫⲏ, avec l'interprétation arabe مدينة البهنسا[4]. L'une d'elles la fait même suivre du nom grec et présente l'équation : ⲡⲉⲙϫⲉ = ξεριχου = البهنسا[5]. La liste des évêchés d'Égypte donne la même égalité[6]. De fait, on trouve un évêque de cette ville au concile d'Éphèse : ⲡⲉⲧⲣⲟⲥ ⲙⲡⲉⲙϫⲏ[7], ce qui est rendu en grec par *πετρὸς ὀξυρύγχου*[8].

(1) ⲁϥⲙⲟϣⲓ ⲉϧⲟⲩⲛ ⲉϯⲃⲁⲕⲓ ⲁϥⲥⲱⲧⲉⲙ ϫⲉ ⲡⲓϩⲏⲅⲉⲙⲱⲛ ϩⲉⲙⲥⲓ ϩⲓϫⲉⲛ ⲡⲓⲃⲏⲙⲁ ϧⲁⲧⲉⲛ ⲡⲓⲧⲉⲧⲣⲁⲡⲩⲗⲟⲛ. *Cod. Vat. Copt.*, LXVI, fol. 101-102.

(2) ⲟⲩⲉⲃⲟⲗϧⲉⲛ ⲟⲩϯⲙⲓ ⲛⲧⲉ ⲡⲧⲟϣ ⲡⲉⲙϫⲉ ϯⲡⲟⲗⲓⲥ ⲉⲧⲥⲱⲓⲧ ⲛⲧⲉ ⲫⲙⲁⲣⲏⲥ ⲛϫⲏⲙⲓ. *Cod. Copt. Vat.*, LXVIII, fol. 57 r°. Outre ces passages, cf. Hyvernat, *op. cit.*, p. 100; *Cod. Copt. Vat.*, LIX, fol. 24; LXVI, fol. 99 v°, 100 v°, 106 r°, 117 et 118 r°. E. Amélineau, *Voyage d'un moine égyptien*, etc., p. 22 du tirage à part; *Monum. pour servir à l'hist. de l'Égypte chrét.*, I, p. 21 et 355. *Bibl. nat.*, frag. théb.

(3) *Synaxare*, 2, 7 et 26 Kihak; 24 et 28 Toubah; 6 Baschons; 17 Baonah et 8 Abib.

(4) Ms. copte de la *Bibl. nat.*, n° 43, fol. 51 v°; n° 46, fol. 170 v°; n° 50, fol. 110 v°; n° 53, fol. 84 v°; n° 54, fol. 188 v°; n° 55, fol. 5 r°; *British Museum*, Orient, 441, fol. ⲣ̅ⲛ̅ v°; *Bodleian library*, Maresch 17, fol. ⲣ̅ⲟ̅ⲃ̅ r°; Ms. de Lord Crawford, fol. 229 v°.

(5) *Bibl. nat.*, ms. copte, n° 44, fol. 79 v°.

(6) *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 117 r°, et ms. de Lord Crawford, fol. 331 v°.

(7) *Bibl. nat.*, fragm. théb.

(8) Labbe, *Concilia*, t. III, col. 1084.

La *Chronique de Jean de Nikiou* parle de cette ville dans le récit de la conquête de l'Égypte par les Arabes[1].

Quatremère[2] et Champollion[3] ont tous les deux connu et identifié cette ville; mais je ne saurais être aussi affirmatif que Champollion qui admet, après Georgi, que El-Behnésâ est une corruption de Pemdjé : il faut avouer que la corruption serait trop voisine de la déformation, car il n'y a qu'une lettre de semblable, п = ب. Le nom hiéroglyphique de cette ville est le même que le nom copte : il s'écrit en effet [hieroglyphs], *Pa-mâdjat* = пемҗе[4].

Cette ville, qui, comme l'attestent les textes, était l'une des plus florissantes de l'Égypte, le siège d'une province, possédait des temples et un tétrapyle, n'est plus aujourd'hui qu'un vaste amas de ruines et compte à peine 59 habitants. Elle est située dans la province de Minieh, district de Beni-Mazar, et possède une école[5]. L'*État de l'Égypte* ne mentionne cette ville que comme ayant donné son nom à la province : la ville elle-même est passée sous silence[6]. Cependant elle était encore florissante à l'arrivée des Arabes. On trouve, dans le *Recensement* de l'Égypte actuelle, plusieurs autres centres de population, nommés Bahnassy et Bahnassouy, qui sont de simples *'ezbehs* ou des *aba'dieh;* ce sont : Bahnassouy-Ahmed, de la *nahieh* de Haouarah-el-Moqta', district de Sanourès, dans le Fayoum, avec une population de 18 habibitants; Behnassaouy-el-Hakim, de la *nahieh* de Senraoueh, district de Tobhar, dans le Fayoum, avec une population de 21 habitants; Bahnassy-el-Schaoly, de la *nahieh* d'Armarnieh, district de Schoubra-Khît dans la province de Béhérah, avec une population de 3 habitants, et enfin Bahnassy-Siam, de la *nahieh* de Hofs,

(1) *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 555.

(2) Quatremère, *op. cit.*, I, p. 253-258.

(3) Champollion, *op. cit.*, I, p. 303-306.

(4) Pierret, *Vocabulaire hiérogl.*, p. 162, où il cite M. de Rougé.

(5) *Recensement général de l'Égypte*, II, partie française, p. 61, et partie arabe, p. ٣٢.

(6) De Sacy, *op. cit.*, p. 685.

district de Damanhour, dans la même province, avec une population de 57 habitants[1].

(El-) Bellîanâ, ⲧⲡⲟⲩⲣⲁⲛⲏ, البلينا.

Cette ville est mentionnée par le *Synaxare*, au septième jour de Barmoudah, en la fête de Macrobe, «fils d'abou Moyse, supérieur du monastère de Bellîanâ[2].» Une *scalæ* copte nous donne l'égalité ⲧⲡⲟⲩⲣⲁⲛⲏ = البلينا[3].

Cette ville, située près du Nil, à une distance de 4 ou 5 lieues d'Abydos, est actuellement fort connue, car c'est là que font escale les bateaux à vapeur qui débarquent les voyageurs pour Abydos. Quatremère[4] et Champollion[5] l'ont connue, mais le premier de ces deux savants hommes l'a mal située en la rapprochant trop d'Abydos.

Tout autre est le site du monastère d'Abou Moyse, car ce monastère occupait vraisemblablement un endroit non loin des ruines d'Abydos. Il y avait, en effet, en cet endroit, un village appelé ⲡⲉⲣⲡⲉ, en copte, et بربا, en arabe, construit sur l'emplacement d'un ancien temple : le Père Sicard lui donne le nom d'Araba[6]. Le monastère d'Abou Moyse était situé près de ce village, sur une montagne. « A l'occident de Boulîanâ est le monastère d'Abou Mousa (Moyse), autrement Abou Mîsis ou Abou Mesas. Cet édifice renferme des ruines qui attestent son ancienne splendeur. Il est environné d'une enceinte circulaire et sa porte est couverte de lames de fer attachées avec des clous. On y voit une machine hydraulique qui sert à arroser des plants de légumes. Moyse, qui est enterré dans ce monastère, était un

[1] *Recensement général de l'Égypte*, II, part. fr., p. 61, et part. ar., p. ١٢٣.

[2] *Synaxare*, 7 Barmoudah : وتذكار القديس مقروبوس ولد ابو موسى صاحب دير البلينا.

[3] Quatremère, *Observ. sur quelques points de la géogr. de l'Égypte*, p. 22-24.

[4] Ms. copte de la *Bibl. nat.*, n° 43, fol. 51 r°.

[5] *Op. cit.*, I, p. 247-248.

[6] Sicard, *Mémoires des missions du Levant*, t. VII.

anachorète natif de Boulîanâ, et qui est fort célèbre dans tout ce canton[1]. »

Cette ville, au témoignage du *Recensement général*, fait partie du district de Bardis, province de Sohag : elle a une population de 3,854 habitants et possède une école, une poste, un télégraphe et une escale des bateaux à vapeur qui font le service du Nil[2]. Elle est citée dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 26,339 feddans et une redevance de 20,000 dinars[3].

(El-) Bandarah, البندرة.

La mention de cette localité se trouve au *Synaxare*, au sixième jour de Baschons, en parlant de la mort de Paphnouti de Bandarah[4].

Ce sont là tous les renseignements que nous avons. Le *Recensement général de l'Égypte* nous offre un village de ce nom dans la province de Gharbyeh, dans le district de Ga'farieh, dont la population est de 1,149 habitants[5]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte* sous la dénomination d'El-Bandarâ, البندرا, et il est taxé à 3,000 dinars[6]. C'est ce village qui est cité dans le manuscrit arabe de la *Bibliothèque nationale*, supplément 89, à propos de son église, pour la consécration de laquelle on chercha des reliques de martyrs dont on écrivit ensuite l'histoire.

Benhadeb, بنهدب.

Le nom de ce village et de sa montagne se trouve dans le *Synaxare*, au dix-septième jour de Hathor, dans la vie d'Anba Paul, qui était « sincère et habitait la montagne de Benhadeb. Il fut le disciple des vieillards qui y vivent : on l'établit chef de ses frères

(1) Abou Selah, ms. ar. de la *Bibl. nat.* 138, fol. 81 r°.

(2) *Recensement général de l'Égypte*, II, part. fr., p. 62, et part. ar., p. ٦١.

(3) De Sacy, *op. cit.*, p. 102.

(4) *Synaxare*, 6 Baschons : تنيح الاب بينوده الذى من البندرة.

(5) *Recensement général de l'Égypte*, II, part. fr., p. 63, et part. ar., p. ٦٢.

(6) De Sacy, *op. cit.*, p. 632.

qu'il gouverna dans la crainte de Dieu : on l'ordonna prêtre et il habita dans la caverne de notre père Pierre le Grand [1] ». Cette mention est un peu éclaircie par ce fait que cette montagne devait se trouver à l'ouest du Nil, car nous voyons que Yusab, le disciple d'Anba Élie, « traversa le Nil vers l'Ouest et se fit moine dans la montagne de Benhadeb [2] ».

Cette montagne et ce village devaient se trouver près de la ville de Qeft; mais je ne peux préciser davantage, car ce nom a complètement disparu de l'Égypte moderne et il n'est pas mentionné dans l'*État* de 1376.

Benkolâos, ⲡⲁⲛⲕⲟⲗⲉⲩⲥ, بنكلاوس.

Les manuscrits coptes du Vatican nous ont conservé la mention copte de ce nom. « Il y avait, disent les *Actes* du martyr contenus dans l'un de ces manuscrits, un homme laboureur dans la campagne, habitant un village que l'on nomme Pankoleus, dans le nome de Pemdjé [3]. » Le *Synaxare*, qui contient l'abrégé de ces *Actes* au huitième jour d'Abib, nomme le village de Benkolâos comme lieu d'origine d'Abîma [4].

Champollion dit à propos de ce nom : « Ce nom ne nous paraît point égyptien. C'est probablement un nom grec défiguré, ou, si toutefois le nom est égyptien, ce que nous ne croyons point, nous pensons qu'il est étrangement corrompu [5]. » Il renonce en conséquence à l'identifier et à le situer. Quatremère a été plus heureux et dit : « Il m'est impossible de déterminer d'une manière précise la position de ce bourg : mais une circonstance rapportée dans les *Actes* déjà cités me fait croire qu'il était situé au midi de Pemdjé,

[1] *Synaxare*, 17 Hathor : وكان ساكن بجبل بنهدب.

[2] *Synaxare*, 17 Kihak : وعدا الى الغرب وترهب في جبل بنحدهب (*sic*). Je crois qu'il y a ici une faute d'orthographe.

[3] ⲛⲉ ⲟⲩⲟⲛ ⲟⲩⲣⲱⲙⲓ ⲇⲉ ⲉⲟⲩⲟⲓ ⲡⲉ ϧⲉⲛ ⲧⲕⲟⲓ ⲉⲡⲉϥⲣⲁⲛ ⲡⲉ ⲉⲡⲓⲙⲉ ⲉϥϣⲟⲡ ϧⲉⲛ ⲟⲩϯⲙⲓ ⲉⲩⲙⲟⲩϯ ⲉⲣⲟϥ ϫⲉ ⲡⲁⲛⲕⲟⲗⲉⲩⲥ ϧⲉⲛ ⲡⲑⲟϣ ⲡⲉⲙϫⲉ. *Cod. Vat. Copt.*, LXVI, fol. 19 v°. Le mot est aussi écrit ⲡⲁⲛⲕⲱⲗⲉⲩⲥ et ⲡⲁⲛⲕⲟⲩⲗⲉⲩⲥ.

[4] *Synaxare*, 8 Abib : من اهل بنكلاوس.

[5] Champollion, *op. cit.*, I, p. 308.

entre cette ville et Schmoun (Eschmounein). Les esclaves de Jules (d'Aqfahs), ayant pris le corps de saint Épimé, le placèrent sur une barque et remontèrent le Nil jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au port de Schmoun. Là ils chargèrent le corps sur une bête de somme, et gagnèrent le bourg de Pankouleus, situé au midi d'un lieu nommé Djelbah. Ce dernier endroit est le même auquel Abou Selah donne le nom de Djelfah et qu'il place dans le canton de Behnésâ[1] ». Plus loin, Quatremère ajoute que ce nom est écrit Djelf dans un dénombrement arabe[2]. Le nom de Djelf se trouve, en effet, correspondre aux indications nécessaires pour l'identification de Pankoleus. Ce village, dont le nom se prononce Gelf, est situé dans le district de Beni-Mazar province de Minieh. Pour arriver à placer le village de Pankoleus, il faut remonter plus haut que Minieh, aller jusqu'à Eschmounein et là, se diriger vers le nord et s'arrêter en avant de Gelf. C'est tout ce que je puis dire. Le nom lui-même doit être celui de Nicolas précédé de l'article.

BENSCHLÎL, بنشليل.

Ce village est mentionné dans les *Actes* des saintes Dabamoun et Bastamoun , et de leur mère Sophie, au dixième jour de Baonah. Un nommé Ouarschoufa, qu'on avait demandé pour être évêque, s'enfuit à Tahmoun et se réfugia près de ces saintes femmes. Puis, sur ses instances, ils allèrent tous trouver le gouverneur. « Il les emmena avec lui de Benschlîl à Sanhour[3], puis à Saïs, où ils achevèrent leur martyre. »

Ces détails ne suffisent malheureusement pas pour identifier ce village, parce qu'il a disparu de l'Égypte actuelle et qu'on n'en trouve pas mention dans l'*État* de 1376. Mais comme Tahmoun doit être placé près de Banâ et que les saints sont conduits de

[1] Quatremère, *Mém. géogr. et histor. sur l'Égypte*, tome I, p. 257. — [2] *Ibid.*, p. 258. — [3] *Synaxare*, 10 Baonah : ثم اخذهم معه من بنشليل الى سنهور.

Benschlîl à Sanhour, soit qu'il s'agisse du Sanhour qui se trouve dans le district de Damanhour, ou de celui du district de Desouq, nommé Sanhour-el-Medinet, je n'hésite point à placer Benschlîl dans la province de Gharbyeh, près de Sanhour-el-Medinet. Mais je ne peux pas préciser davantage, faute de détails.

Bertânah, برطانة.

Le nom de cette île est mentionné par le *Synaxare*, au quinzième jour du mois de Baschons, en la fête de Simon le Zélote, apôtre du Messie, qui se rendit au pays des Zing (Nubie) et en celui des Bouga : « et il entra dans l'île de Bertânah [1] », où il eut beaucoup à souffrir de la part des habitants.

Quoique ces *Actes* soient apocryphes au premier chef, je crois cependant que les noms géographiques correspondent à quelque chose de réel. Le pays des Bouga s'étend depuis la ville d'Asouan jusqu'à la mer Rouge, et je crois que l'île ici mentionnée devait être une des nombreuses îles qui bordent le littoral. C'est tout ce que je puis dire.

Beschlâ, بشلا.

Le nom de cette localité a été conservé dans les *Actes* complets d'Aba Noub par un manuscrit arabe de la *Bibliothèque nationale*. Parmi les quatre personnages qui vont trouver à Antinoë le saint revenu d'Antioche, il y en a un qui dit : « Moi, je suis Moyse, le soldat, des gens de Beschlâ [2]. »

Cette indication suffisait sans doute à Aba Noub; mais il est regrettable que nous ne trouvions pas en ce passage d'autres renseignements. Cependant l'*État de l'Égypte* nous présente un village ainsi nommé dans la province de Daqahlyeh, dans le district de Mît Samannoud, avec une population de 3,196 habitants et une école [3].

[1] *Synaxare*, 15 Baschons : ومضى الى بلاد الزنج وبلاد البجاه (*sic*) ودخل جزيرة برطانة.

[2] Ms. ar. de la *Bibl. nat.*, 154, fol. 59 r° : انا هو موسى الجندى الذى من اهل بشلا.

[3] *Recensement général de l'Égypte*, II, part. fr., p. 67, et part. ar., p. ١١٧.

Ce gros bourg est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 2,680 feddans et une redevance de 12,000 dinars[1]. Il faisait partie, lors de la confection de cet *État*, de la province de Scharqyeh. C'est sans doute de ce village qu'il s'agit.

Besia, ⲂⲈⲤⲒⲀ, بسة.

Le nom de cette ville se trouve dans la liste des évêchés de l'Égypte; il n'est point accompagné du nom grec : ⲂⲈⲤⲒⲀ = وبسة موسية (*sic*)[2]. Il vient immédiatement après l'évêché de Théodosiopolis, ou Nixis, ou Denousât. Le manuscrit de Lord Crawford donne ⲂⲈⲤⲒⲀ = وتيسة دنوسية[3]. La forme دنوسية est, je crois, une faute pour دنوسة, et ces deux villes, qui avaient autrefois un siège épiscopal distinct, durent être dans la suite réunies l'une avec l'autre, ce qui est un cas assez fréquent en Égypte.

Le nom de cette ville se retrouve sans doute dans Héliodore sous la forme Bissa, citée par Quatremère[4]; mais je n'ai pu parvenir à l'identifier, parce qu'il n'en reste plus vestige.

Bestelâ, بستلا.

Cette localité est mentionnée au *Synaxare*, le vingt-huitième jour de Baonah, comme donnant son nom à une montagne située en face de Balaous ou Balâs. Il y est en effet dit : « L'envoyé du roi Constantin passa par toutes les prisons pour faire élargir les saints; il chercha Aba Noub qui avait été élargi de la Pentapole et était allé à la montagne de Bestelâ, en face de son pays[5]. » Or ce saint personnage était de Balâs. Ce nom se retrouve au manuscrit arabe de la *Bibliothèque nationale*, car l'un des personnages qui visitent

(1) De Sacy, *op. cit.*, p. 609.

(2) Ms. copte de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol, 172 r°.

(3) Manuscrit de Lord Crawford, fol. 331 r°.

(4) Quatremère, *Mémoires historiques et géographiques sur l'Égypte*, t. I, p. 231 où il cite Héliodore, VI et VII.

(5) *Synaxare*, 13 Baonah : وكان القديس قد اطلق من الخمس مدن واتى الى جبل بسطلا قدام بلاده.

Aba Noub à Antinoë, dit : «Moi, je suis Moyse, le soldat, des gens de Bestelâ [1]. »

Ce village et cette montagne devaient donc se trouver près de Balâs, sur la rive occidentale du fleuve : c'est tout ce que je puis dire, puisque le nom avait complètement disparu de l'Égypte avant le XIVe siècle.

Bikha iîsous, ⲡⲓϧⲁ ⲓ̅ⲏ̅ⲥ̅.

Le nom de cet endroit nous est conservé par le *Synaxare*, au vingt-quatrième jour de Baschons, dans la fête de l'arrivée de la sainte famille en Égypte. Ils allèrent d'abord à Nasbirtah où on ne les accueillit pas, puis à Minieh Samannoud où ils traversèrent le fleuve et se dirigèrent vers l'occident jusqu'à El-Gharbyeh, «et le Seigneur plaça son pied pour marquer l'endroit, et cet endroit fut nommé Bikha iîsous, c'est-à-dire trace du pied de Jésus [2] ». Ils continuèrent ensuite leur voyage.

Ce nom, qui est évidemment un nom formé après coup et qui ne peut signifier la *trace du pied de Jésus*, mais qui signifierait plutôt le *se tenir de Jésus*, n'a pas été conservé en Égypte sous cette forme. Tout ce qu'on peut dire, c'est que cet endroit devait être placé sur la route qui va de Mît Samannoud au fleuve d'El-Gharbyeh, c'est-à-dire de l'est à l'ouest. Mais si ce nom n'a pas été conservé sous cette forme, je crois qu'il l'a été sous la forme de Bihisous contracté en Bisous. Le *Recensement général de l'Égypte* ne contient actuellement aucun nom qui puisse se rapprocher de celui qui est en tête de cet article; mais l'*État de l'Égypte* [3] publié par S. de Sacy contient dans la province de Qalîoub un village nommé Bîsous qui pourrait peut-être répondre au nom de Bikha iîsous et qui se serait ainsi contracté, ce qui pourrait expliquer la disparition du ϧ copte.

[1] Ms. arabe de la *Bibl. nat.*, n° 154, fol. 59 r°.

[2] *Synaxare*, 24 Baschons : وسمى ذالك المكان ⲡⲓϧⲁ ⲓ̅ⲏ̅ⲥ̅ اى كعب يسوع.

[3] De Sacy, *op. cit.*, p. 600. Je suis bien loin d'affirmer cette supposition; mais j'ai cru pouvoir la faire.

Bilad, بلد.

Ce nom se trouve dans le *Synaxare*, au vingt-sixième jour de Toubah, dans le récit du martyre d'anba Begousch « qui était d'un village au nord de Bilad[1] ». Ce martyre, dont la *Bibliothèque nationale* possède certains fragments, est assez intéressant. On y voit que le héros de l'œuvre est un grand seigneur terrien, qu'il fait de nombreuses aumônes et passe toute sa vie dans la Haute Égypte[2]. C'est donc là qu'il nous faut chercher le *Bilad* en question, si l'on doit le trouver quelque part.

Or nous trouvons dans la province de Qéneh, district de Farschout, une commune nommée Belâd-el-Mâl, et qui est habitée par 1,425 habitants[4]. Le nom s'écrit بلاد et non pas بلد, il est vrai; mais ce n'est là qu'une variante de peu d'importance, et il se peut que ce soit le village dont il est question dans le *Synaxare*. L'*État de l'Égypte* ne contient pas ce nom.

Cependant le passage du *Synaxare* peut être fautif, il faut se le rappeler.

Bilgây, بلجاى.

Le nom de cette localité est mentionné par le *Synaxare*, au vingt-cinquième jour de Toubah, en la fête du martyr Abadious, « vierge, beau de traits, joli, parfait en toute belle vertu ». Il y est dit que ce saint était « des gens d'un village nommé Bilgây et qu'il était soldat en activité de service[4] ». L'Ange du Seigneur lui apparut et lui dit d'aller sur les bords du fleuve, qu'il y trouverait une barque, et que les gens de cette barque le conduiraient jusqu'à un village du Sud, nommé Khalakhis.

Comme on le voit d'après ce texte, c'est dans l'Égypte moyenne

[1] *Synaxare*, 26 Toubah : استشهد القديس انبا بجوش وهو من بلد بحرى (*sic*) بلد.

[2] *Ibid.*

[3] *Recensement général de l'Égypte*, II, part. fr., p. 68, et part. ar., p. ١١٩.

[4] *Synaxare*, 25 Toubah : وهو من اهل قرية اسمها بلجاى.

ou inférieure qu'il faut chercher l'emplacement de Bilgây. Le texte de l'*État de l'Égypte* ne nous présente aucun village de ce nom; mais le *Recensement général de l'Égypte* nous fournit un nom qui est exactement le même, celui d'un village de la province de Daqahlyeh, non loin de Mansourah, qui est peuplé de 690 habitants[1]. Ce doit être là le Bilgây dont il est question dans le *Synaxare*.

Bimây, بماى ou بموى.

Le nom de cette localité est cité au *Synaxare*, le vingt-huitième jour de Toubah, dans l'abrégé du martyre d'apa Kâou. «Il y avait en ces jours (de la persécution) un homme du village de Bimây, nommé Kâou[2].» Ce saint personnage nous apprend au cours de son martyre que son village était situé près de Fayoum[3].

Il s'agit donc de chercher aux environs de la ville de Fayoum un village qui réponde aux indications, peu nombreuses d'ailleurs, que nous avons sur Bimây. Le *Recensement de l'Égypte* ne fournit aucun nom de ce genre; mais l'*État de l'Égypte* fait mention d'un village de Bamouiah avec Sanhour, son hameau, qu'il taxe à 2,300 dinars[4]. C'est peut-être là le village cherché, car il est situé non loin de Fayoum, et l'on pourrait supposer que le solitaire avait été conduit à construire son *château* non loin de Fayoum. Il y a évidemment incertitude dans l'orthographe du mot écrit باموى (Bâmouy) et بماى dans le courant du texte.

Bîrmâ, ⲡϣⲏⲓ ⲙⲟⲟⲩ, ⲃⲁⲣⲁⲙⲁⲓ, بيرما, برما.

Le nom de cette ville se trouve conservé dans plusieurs *scalæ* coptes-arabes. L'une lui donne le nom de ⲡϣⲏⲓ ⲙⲟⲟⲩ, Pschîimoou,

(1) *Recensement général de l'Égypte*, II, part. fr., p. 69, et part. ar., p. ١١٩.

(2) *Synaxare*, 28 Toubah : وكان فى تلك الايام انسان من قرية بماى اسمه كاو.

(3) *Synaxare*, 28 Toubah : انا من تخوم الفيوم من قرية بماى.

(4) De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 681.

qui signifie *puits d'eau*[1]; les autres ⲃⲁⲣⲁⲙⲁⲓ[2], Baramai, ce qui n'est que la transcription de l'arabe : toutes écrivent en arabe بيرما ou برما. Les Arabes ont fait ainsi ce qu'ils ont été coutumiers de faire en Égypte, lorsque le nom égyptien présentait un sens qui sautait aux yeux; puis les Coptes ont écrit le mot arabe en leur langue.

Champollion, qui a connu ce nom, ne l'a pas identifié[3]; on le chercherait en vain dans l'œuvre de Quatremère.

Malgré la différence qui existe entre بيرما et برما, je ne crois pas qu'il faille faire de différence entre l'une et l'autre forme. Aussi je serai plus affirmatif que Champollion et je dirai que cette ville existe encore. Sa situation confirme encore l'identification que je vais donner : le nom de Bîrmâ est séparé de celui d'Abiar par un seul mot : de fait, cette ville se trouve dans le même district qu'Abiar. Elle est située en effet dans le district de Mohallet-Menouf, province de Gharbyeh, compte 6,165 habitants et possède une école[4]. Elle est citée dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 7,060 feddans et une redevance de 35,000 dinars, y compris son hameau Minieh-Abou-le-Schammas[5].

Bischnây, بشناى.

Ce nom est mentionné dans le court résumé que le *Synaxare* fait de la *Vie* de Mathieu le Pauvre, au septième jour de Kihak. « Il était des habitants de Bischnây[6]. » Nous savons par la *Vie* de ce saint qu'il alla à Esneh et à Esfoun, qu'il se fit moine dans une église connue sous le nom de Magbabat, et tout le reste de la *Vie* est consacré à louer Dieu de ses miracles et à les raconter.

La mention des villes d'Esneh et d'Esfoun suffit à nous faire voir

[1] Ms. copte de la *Bibl. nat.*, n° 43, fol. 52 r°.

[2] Ms. copte de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 v°; n° 53, fol. 84 v°; *Bodleian library*, Maresch 17, fol. ⲣⲟⲁ̄ v°; Ms. de Lord Crawford, fol. 229 r°.

[3] Champollion, *op. cit.*, II, p. 259.

[4] *Recensement général de l'Égypte*, II, part. fr., p. 73, et part. ar., p. ١١٥.

[5] De Sacy, *op. cit.*, p. 635.

[6] *Synaxare*, 7 Kihak : وكان من اهل بشناى.

que ce saint vivait dans la Haute Égypte, et c'est ce qui résulte aussi des fragments de la *Vie* de ce saint conservés à la *Bibliothèque nationale* de Paris et à la *Biblioteca nazionale* de Naples. Je crois que ce village, aujourd'hui disparu, devait se trouver au sud d'Esneh.

Bischouâou, بشواو.

Le nom de cette localité se trouve mentionné deux fois par le *Synaxare*. La première fois, il est dit que les deux saints Jusab et Bedasios, quittant le monastère de Saint-Pakhôme, arrivèrent jusqu'à El-Asâs et séjournèrent dans la montagne de Bischouâou, un peu au midi de celle d'El-Asâs[1]. Dans le second passage, il est dit : « En ce jour mourut le saint, le zélé, anba Élie à la montagne de Bischouâou, ce qui veut dire la montagne du lébakh[2]. » Puis viennent plusieurs autres détails qui montrent que ce lieu était situé près de la ville de Qeft.

Le mot بشواو est la transcription exacte du mot hiéroglyphique [hiéroglyphes], qu'on a traduit par *Perséa*, et que l'arabe traduit par لبخة, ce qui désigne un arbre disparu actuellement d'Égypte, selon S. de Sacy. Le nom de cet arbre, donné à ce village, laisse supposer qu'il était très commun, ou tout au moins se trouvait en ce lieu. Malheureusement lieu et arbre ont également disparu.

Bompaî, ΒΟΜΠΑΗ.

Ce nom nous a été conservé sur des planchettes bilingues funéraires, provenant, dit-on, de Sohag, et maintenant au musée du Louvre. L'une d'elles, le numéro deux, est ainsi écrite : « Apollonios, fils d'Apollonios le Jeune, fils de Peteminius, de mère Senphaminis, de Bompaî[3]. » Une autre, le numéro trois, dit : « Te-

(1) *Synaxare*, 14 Hathor : وساروا فى الطريق مصعدين الى ان وصلوا الى جبل الاساس وسكنوا قبليه فى جبل بشواو.

(2) *Synaxare*, 17 Kihak : تنيح العظم القديس... انبا ايلياس بجبل بشواو وتاويله جبل اللبخه.

(3) *Rev. égypt.*, de M. Revillout, 6e année, p. 43.

mosiôtos, fille de Pebôt, surnommée Touaîanaine, de mère Senpsonsnôt, de Bompaî [1]. »

Reste à savoir quel est ce village. Le nom d'abord n'est pas écrit en entier. S'il fallait en croire M. Revillout, le nom complet serait : Nanehibonpaha et signifierait *les sycomores du canal de Paho* [2], et semblerait indiquer la ville de Sohag [3]. Je n'ai qu'une médiocre confiance en cette explication et je ne crois pas, d'ailleurs, que ces planchettes proviennent de Sohag comme lieu de première origine. Je préfère donc dire que je ne sais pas à quel lieu appliquer le nom grec de ⲃⲟⲙⲡⲁⲏ.

Borlos, ⲛⲓⲕⲉϫⲱⲟⲩ, البرلس.

Le nom de cette ville a été conservé par les *scalæ* coptes, la liste des évêchés de l'Égypte et le *Synaxare*.

Les *scalæ* coptes le mentionnent et donnent l'égalité ⲛⲓⲕⲉϫⲱⲟⲩ = البرلس [4]. La liste des évêchés de l'Égypte donne l'égalité suivante : ⲡⲁⲣⲁⲗⲗⲟⲩ = ⲙⲓⲕⲉϫⲟⲩⲗⲟⲩ = ⳁⲡⲁⲣⲁⲗⲓⲁ = البرلس [5]. De fait, on rencontre au concile d'Éphèse un évêque ayant signé : ⲁⲑⲁⲛⲁⲥⲓⲟⲥ ⲛⲧⲡⲁⲣϩⲁⲗⲟⲥ [6], ce qui est rendu en grec par *παράλου* [7]. Le *Synaxare*, de son côté, au dix-neuvième jour de Kihak, parle du saint évêque de Borlos, anba Jean [8].

Vansleb dit, à propos de cette ville : « Brullos, en grec, c'est *παραλία* et Nikeoules; il se décharge en la mer entre Damiette et Rosette, il est le siège d'un évêché [9]. » On voit que ce lac, qui se décharge dans la mer, a été la cause de la mauvaise phrase de Vansleb. De même, l'orthographe ⲛⲓⲕⲉϫⲟⲩⲗⲟⲩ de la liste des

[1] *Rev. égypt.*, p. 44.

[2] *Ibid.*, p. 43.

[3] *Ibid.*, p. 43.

[4] Ms. copte de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 r°; n° 53, fol. 84 v°; n° 54, fol. 187 r°; n° 55, fol. 4 r°; *Bodleian library*, Maresch 17, fol. ⲣⲟⲁ v°; *British Museum*, Orient 441, fol. ⲣⲙⲑ r°; Ms. de Lord Crawford, fol. 228 v°.

[5] *Bibl. nat.*, n° 83, fol. 171 v°; Ms. de Lord Crawford, fol. 330 r°.

[6] *Bib. n.*, frag. théb., v. 1299, f. 23.

[7] Labbe, *Concilia*, v. III, col. 1084.

[8] Vansleb, *Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 18.

[9] *Synaxare*, 19 Kihak.

évêchés a été cause de la transcription Nikedaules. Il s'agit, en effet, de la ville, qui était située sur le lac auquel elle donnait son nom. C'étaient cette ville et les environs qui formaient le district nommé en grec Paralie. Cette ville a presque disparu de nos jours. D'après l'*État de l'Égypte*, elle faisait partie de la province de Nestéraoueh[1]. Le *Recensement général de l'Égypte* ne la contient pas et ne mentionne qu'un district où entre ce nom : Aklim-el-Borollos[2].

Botrah, بطرة.

Ce nom se rencontre dans le *Synaxare*, qui raconte que les deux saints, Benjamin et Eudoxie, après avoir été enfermés dans un endroit ténébreux, furent jetés dans le Nil. « L'ange du Seigneur descendit, détacha les pierres (qu'ils avaient au cou), et ils continuèrent à nager jusqu'à ce qu'ils arrivassent à un village nommé Botrah[3]. » Une vierge, qui les trouva, les tira du fleuve et le vali leur fit trancher la tête. Or ce vali était celui de Schentouf, c'est-à-dire de Schetnoufi, comme l'a démontré Quatremère[4].

Le *Recensement général de l'Égypte* nous offre un village de ce nom, Botrah, situé sur la rive gauche du fleuve, dans le district de Scherbine, province de Gharbyeh : il a une population de 1,956 habitants et une école[5]. Il n'est pas cité dans l'*État de l'Égypte* publié par S. de Sacy.

Bouto, ΠΟΥΤΟ, ابطو.

Ce nom, l'un des plus célèbres de l'Égypte ancienne, ne se trouve qu'une seule fois dans les divers documents dont j'ai fait usage. En effet, seule, la liste des évêchés de l'Égypte mentionne

(1) De Sacy, *op. cit.*, p. 669.

(2) *Recensement général de l'Égypte*, I, p. 54-55.

(3) *Synaxare*, 27 Mésoré : الى ان ارسيا بجانب قرية يدعا بطرة.

(4) Quatremère, *Mémoires historiques et géographiques sur l'Égypte*, t. I, p. 431 et suiv.

(5) *Recensement général de l'Égypte*, part. fr., p. 66, et part. ar., p. ١١٨.

ce nom, et malheureusement dans un passage manifestement corrompu. Voici cette mention : λεωντων = πογτο κεθηρс = نطو وترسى; puis vient une seconde mention de la même ville : παχνομενος = κβογτο θερος, sans identification arabe[1]. Les deux manuscrits s'accordent à la mentionner deux fois en termes identiques. Or, en jetant les yeux sur cette liste des évêchés, on s'aperçoit aisément qu'elle ne suit aucun ordre dans cette partie, qu'après avoir cité Rosette, puis Damanhour, puis Erbat, au sud-ouest de Damanhour, et Masil, au nord-ouest de cette même ville, elle remonte jusqu'à Saïs pour revenir à Bouto. Quant à la répétition de ce nom, elle peut provenir de deux causes, soit de la réalité, soit d'une faute de copiste; de la réalité s'il y avait deux Bouto et deux Léontopolis; de l'erreur du copiste, s'il n'y a qu'une ville de Léontopolis et s'il faut identifier Pakhnamounis avec Bouto.

Mais contre cette seconde hypothèse viennent se ranger les témoignages de Strabon et de Ptolémée. Ce dernier fait deux villes de Pakhnamoun et de Bouto : la première est le chef-lieu du nome *Sebennytes inferior;* la seconde, du nome Phthénotite; la première est située à 61° 40′ et 31° 0′; la seconde à 61° 30′ et 30° 45′. Cet auteur donne encore plus exactement, s'il est possible, la situation de Bouto, en disant que cette ville était située entre le grand fleuve et le fleuve Taly, à l'occident du grand fleuve, entre Metelis et Cabasa; elle était même si rapprochée de cette dernière ville que les chiffres cités sont exactement les mêmes[2]. Strabon, de son côté, dit : «Après la Bouche Bolbitine, un promontoire sablonneux s'étend au loin : il s'appelle la Corne d'Agnou. Ensuite est la Tour de Persée et le Mur des Milésiens. Après le Mur des Milésiens, quand on s'avance vers la bouche Sébenntiyque, il y a deux lacs, dont l'un est appelé lac de Bouto,

[1] Ms. copte de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 171 v°; Ms. de Lord Crawford, fol. 331 r° et v°. — [2] Ptolémée, *Géographie*, éd. de 1605, p. 105 et 106.

du nom de la ville de Bouto; puis viennent la ville de Sébennytos et Saïs, la métropole de la région inférieure, où l'on adore Minerve..... Dans les environs de Bouto est située Hermopolis. A Bouto, il y a un oracle de Latone[1] ». Nulle part, il n'est question que Bouto puisse être appelée Léontopolis, et elle est soigneusement distinguée de Pakhnamounis. En outre, les deux auteurs s'accordent à placer Bouto avant la bouche du Nil qu'on appelait Sébennytique.

Mais ici vient se dresser le texte d'Hérodote, qui est formel et qui dit : « J'ai déjà mentionné plus d'une fois l'oracle qui existe en cette contrée; je vais maintenant en parler aussi longuement qu'il le mérite. Cet oracle est dans l'enclos de Latone, en la grande ville sise sur la bouche du Nil que l'on appelle Sébennytique, l'une des entrées de l'Égypte par la mer. Le nom de la ville où se trouve l'oracle est, comme je l'ai dit précédemment, Bouto; elle contient, en outre, un enclos d'Apollon et de Diane[2]. »

Quatremère n'a pas cherché à identifier cette ville, quoiqu'il en ait plusieurs fois cité le nom[3]; les témoignages contradictoires des auteurs grecs le gênaient sans doute pour la position de l'*Éléarchie*, qu'il place beaucoup trop à l'est. Champollion s'est efforcé de concilier les textes des auteurs grecs, surtout celui de Ptolémée et celui d'Hérodote; il a identifié Bouto avec Ptenéto, capitale du nome Phthénotite, et a expliqué comment cette ville a pu être nommée Bouto par les Grecs, lorsqu'elle s'appelait Ptenétô[4].

On voit que la question ne manque pas de difficulté et, quelle que soit la manière dont je la résoudrai, je cours le risque de paraître si exagéré aux uns et aux autres que j'ai longtemps reculé moi-même devant ma propre audace. Malgré tout, je ne crois pas pouvoir rester sans prendre position dans le débat, et je pense que tout au moins je parviendrai à élucider la question.

[1] Strabon, XVII, 18. — [2] Hérodote, II, 155. — [3] Quatremère, *op. cit.*, I, p. 224-227. — [4] Champollion, *op. cit.*, p. 227-231.

S'il y a une donnée claire dans tout ce qui précède, c'est que Bouto, à l'époque où écrivait Ptolémée, était la capitale du nome Phthénotite. Or le nome Phthénotite, comme Champollion l'a fait observer avec beaucoup de raison, est le nome appelé en copte Pténétô. Nous avons souvent en copte la mention de ce nom, et les villes ou villages cités comme faisant partie de ce nome viennent tous se ranger dans un très petit rayon autour de la ville actuelle de Desouq, entre Meledj qui représente la ville anciennement nommee Métélis, au nord, et Schabas qui représente la ville nommée en copte ϫⲁⲡⲁⲥⲉⲛ, et en latin et en grec Kabasa. C'est bien la place qui est assignée par Ptolémée au nome Phthénotite. Par conséquent, si Bouto était la capitale de ce nome, elle ne pouvait pas être située sur la branche Sébennytique. L'hypothèse de Champollion qui suppose que Bouto était située sur la rive occidentale de la branche Sébennytique n'est pas admissible, à moins de supposer qu'il y avait une seconde ville de Sébennytos ou ϫⲉⲙⲛⲟⲩϯ, ce que je ne crois pas, ou de dire que le Nil tout à fait capricieux dans son cours, passant à Djemnouti ou Sébennytos, faisait ensuite un coude fort prononcé vers l'ouest, de sorte qu'il allait passer dans le nome de Pténétô, près de la branche de Rosette, et se tournait alors vers le lac de Bouto ou de Borlos, ce que je ne crois pas davantage, car le terrain de la Basse Égypte n'est pas favorable à des coudes aussi prononcés dans le cours d'un fleuve. C'est pourquoi je rejette le texte d'Hérodote comme contraire à la vérité. C'est une bien grosse conclusion et bien offensante pour celui que l'on nomme communément le Père de l'histoire; mais je ne lui reproche qu'une chose qui peut se comprendre aisément. Hérodote n'écrivit point sur les lieux : il a pu confondre à distance l'une des nombreuses embouchures du Nil avec une autre, et écrire par exemple Sébennytique au lieu de Bolbitine, ou mieux encore de Canope. Hérodote dit en effet que «la branche Sébennytique partant de l'angle du Delta le coupe par le milieu et va se jeter dans la mer où elle verse une quantité d'eau qui n'est ni la moindre, ni la

moins renommée[1] ». En outre, d'après ses propres données, si l'on veut se rendre compte des diverses bouches du Nil, on trouvera qu'il en nomme trois principales : la Canopique à l'ouest, la Pélusienne à l'est, et la Sébennytique au milieu; puis deux autres bouches qui dérivent de la troisième et qui portent le nom de Saïtique et de Mendésienne. Puis il ajoute : « la branche Bolbitine et la Bucolique ne sont pas naturelles; ce sont des canaux creusés par l'homme[2] ». D'où l'on peut conclure que la bouche Sébennytique passait au milieu du Delta, à Djemnouti qui lui donnait son nom, et par conséquent qu'elle était la même que celle appelée aujourd'hui branche de Damiette, laquelle en copte portait le nom de Phatmîtique, c'est-à-dire de branche du milieu. D'où l'on peut conclure encore que le Nil n'a pas tant varié dans son cours qu'on veut bien le dire d'ordinaire. Il est donc encore plus impossible de croire que Bouto était située sur cette branche. En outre, nous savons parfaitement où était la branche Bucolique, ainsi nommée parce qu'elle traversait les pâturages appelés Boukolia, qui forment à présent la partie orientale du lac Borlos et qui comprennent les territoires avoisinants, à l'est de ce lac. C'est surtout cette branche qui, dans Strabon, est appelée Sébennytique, et dans Ptolémée, Phermoutiaque; mais ce ne peut être la branche que l'historien grec appelle Saïtique, et elle ne baignait certainement pas la partie orientale du nome de Saïs, à moins de prétendre que ce nome s'étendait d'une manière exagérée. Je crois qu'il y a là une nouvelle erreur d'Hérodote, et qu'au lieu de Saïtique il a voulu écrire Tanitique, ce qui donne la seule bouche du Nil dont il n'ait pas parlé, et cette bouche existait dès la dix-septième dynastie[3]. Mais je n'ai pas le temps de discuter ici cette question si importante

[1] Hérodote, II, 17.

[2] *Id., ibid.*

[3] C'est la principale cause des erreurs de Champollion, qui s'est tracé un cours du Nil fautif et a dû nécessairement commettre des erreurs. C'est ce que prouve l'inscription connue sous le nom d'Ahmès expliquée par M. de Rougé.

des bouches du Nil, car je serais entraîné trop loin de mon sujet[1].

Je reviens à Bouto. Bouto était donc située entre le nome de Métélis et celui de Cabasa, à l'occident, et non à l'orient du lac de Borlos, comme Champollion a placé Ptênétô qu'il identifie avec Bouto, ainsi que je l'ai déjà dit[2]. Elle ne devait pas être éloignée de Pakhnamounis qui était le chef-lieu du nome Sébennytique inférieur, puisque la liste des évêchés les place l'une à côté de l'autre. Quant à la transcription arabe نطو, je crois que c'est une faute pour بطو. L'autre ville nommée avec Bouto est Tirsâ. C'est peut-être le nom égyptien de Pakhnamounis et je me contenterai de renvoyer à cet article. Le malheur est que ces deux villes n'existent peut-être plus : ce qui est vrai du moins pour Tirsâ. Quant à Bouto, je suis très tenté de croire qu'elle existe encore et qu'elle porte le même nom en arabe ابطو ; mais il semble que, bien que placé dans le nome de Ptênétô et maintenant dans le district de Desouq, ce village soit trop éloigné du lac de Borlos pour pouvoir lui donner son nom. Mais à cela on peut répondre qu'il y avait un second lac, comme l'assure Strabon, et que ce second lac a été desséché par la suite. Somme toute, ce rapprochement est bien tentant. Le village d'Ebtou est compris, dans le *Recensement général de l'Égypte*, comme situé dans la province de Gharbyeh, district de Desouq : il compte avec la 'ezbeh Khamis 277 habitants[3]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 1,100 feddans, sans redevance marquée[4]. On voit que ces détails concordent assez bien avec la position d'une ancienne ville ruinée.

Le nom de Bouto, en copte ⲡⲟⲩⲧⲟ, est égyptien : il s'écrivait en hiéroglyphes ; le mot ⲡⲟⲩⲧⲟ est la transcription durcie de Pa-ouat'it.

(1) Il place Ptênétô mal à propos à l'est du lac de Borlos, comme sa carte le montre mieux que le texte de son ouvrage qui est peu clair.

(2) *Recensement général de l'Égypte*, II, part. fr., p. 103, et part. ar., p. 4.

(3) De Sacy, *op. cit.*, p. 631.

(4) Pierret, *Vocab. hiérogl.*, p. 141.

Quoique je sois dans cette identification en désaccord avec tous les géographes qui se sont occupés de l'Égypte, je ne crois pas que mon sentiment doive être rejeté à la légère.

CASTRA-MEMNONIA, ⲔⲀⲤⲦⲢⲞⲚ ⲘⲈⲘⲚⲞⲚⲈⲒⲰⲚ.

Ce nom, qui répond peut-être au *Castrum-Djîmé*, que l'on trouvera plus loin, se trouve d'abord dans le papyrus n° I du musée de Boulaq, publié par M. Revillout. Cependant la mention des deux noms l'un à côté de l'autre, dans ce même papyrus, pourrait, à juste titre, sembler une raison de différencier les lieux; mais il faut observer que tout le préambule est écrit en grec, et qu'au contraire l'endroit où se trouve mentionné le *Castrum-Djîmé* est écrit en copte [1] : c'est l'acte proprement dit. Cependant le nom grec de *Castrum Memnoniôn*, ou *Castra-Memnonia*, revient plus loin; mais le texte porte « dans ce même village de Castra-Memnonia [2] », d'où l'on peut conclure avec assez de vraisemblance qu'il s'agit d'un seul et même village. Toutefois la chose n'est pas si certaine que j'aie pu me décider à ne faire des deux dénominations qu'un seul article.

L'*Acte*, que je viens de signaler, contient le nom de plusieurs rues de ce village; la maison dont il s'agit est orientée ainsi qu'il suit : elle était, tout d'abord, située dans la rue Mathousala; à l'est, était la rue de *la Croix;* au sud, la même rue, qui devait être assez oblique; au nord, la rue Victor en-taphora; à l'ouest, la rue d'Authentîs [3]. On verra, dans l'article suivant, une porte de ce même nom. Une autre maison est encore citée dans le même Acte, comme faisant partie de la rue du Saint-Ananias [4]. C'est tout ce que je peux dire sur ce village, qui me paraît être le même que Castrum-Djîmé, Memnonia et que Djîmé : nous aurions ainsi quatre appellations pour un seul lieu [5].

[1] E. Revillout, *Actes et Contrats des Musées égyptiens de Boulaq et du Louvre*, p. 1.

[2] *Ibid.*, p. 9.

[3] E. Revillout, *op. cit.*, p. 9.

[4] *Ibid.*, p. 10.

[5] *Ibid.*, p. 18, 20, 55, 64, 69, 87, 82, 88, 89, 98 et 98 *bis*.

Castrum-Djîmé, ⲕⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ϫⲏⲙⲉ.

Ce nom est cité dans les *Actes et Contrats* publiés par M. Revillout. Il y est cité, semble-t-il au premier abord, en concurrence avec Djîmé, si bien qu'il paraît y avoir eu deux bourgs, dont l'un se nommait *Djîmé* et l'autre *Castrum-Djîmé*. Mais, en observant et en étudiant avec attention les passages où se trouvent les deux noms, on ne voit pas cette différence si bien marquée. Le bourg ou la ville de Djîmé, ϯⲡⲟⲗⲓⲥ ϫⲏⲙⲉ, était la partie de l'ancienne Thèbes nommée maintenant Medinet-Habou[1]. Cependant on ne peut s'empêcher de reconnaître que, de même que ϫⲏⲙⲉ correspondait au grec *Memnonia*, de même ⲕⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ϫⲏⲙⲉ correspondait au *Castra-Memnonia* des textes grecs. Peut-être y avait-il une raison pour ces diverses appellations. Maintenant encore la chaîne de montagnes, qui s'étend depuis Djîmé ou Medinet-Habou jusqu'à Deir-el-Bahary, a des habitations sur le versant est, et ces habitations forment plusieurs hameaux d'appellations diverses, comme Gournah-Murray, Scheikh' Abd-el-Gournah, El-Asasif, etc. Peut-être les appellations diverses de Djîmé et de Castrum-Djîmé correspondaient, elles aussi, à quelque division semblable; il se peut aussi qu'elles désignassent un seul village, comme je l'ai dit à l'article précédent.

Ce nom se retrouve dans deux papyrus du *British Museum*, et il semblerait bien que, d'après les noms des rues citées dans ces documents, il s'agisse bien de la même localité. Il y a, en effet, dans le *Castrum-Djîmé*, une maison orientée ainsi qu'il suit : au sud, la maison du bienheureux Syrus[2]; à l'est, la maison de Philothée; au nord, la maison d'Antoine, fils de Paul; à l'ouest; la rue de Koulôl et la porte d'Authentîs[3]. En se reportant à l'article *Djîmé*, on trouvera qu'il y avait une rue de Klôl; mais il peut

[1] Voir plus loin cet article.

[2] Je crois que le mot ⲙⲁⲕⲁⲣⲓⲟⲥ mis devant un nom propre servait à remplacer le *makherou* des anciens textes.

[3] *Rev. égypt.*, 2e année, p. 103-104.

toutefois se faire qu'il y eut dans deux villages une rue du même nom.

Crocodilopolis.

Ce nom nous a été conservé, par la *Chronique de Jean de Nikiou*, dans un passage où il est question des villes bâties par les Égyptiens :

« C'est ainsi qu'ils adoraient les villes bâties de Bousîr, de Menouf, de Semnoud, de Sahrascht, d'Esné, et (la ville) de l'Arbre et (la ville) du Crocodile[1]. »

Champollion, dans son ouvrage sur la géographie de l'Égypte, compte trois Crocodilopolis : la première à Tuphium ou Taoud, dans le nome d'Esneh; la seconde près de la montagne d'Adribah, c'est la ville même qui porte ce nom; et la troisième dans le nome célèbre connu sous le nom de Fayoum. Je n'ai point l'intention de traiter ici la question de savoir à laquelle de ces trois villes se rapporte un passage évidemment plein de fautes énormes contre la religion égyptienne et contre la géographie : il me suffira de dire que chacune de ces trois villes sera traitée spécialement dans un article à part.

Damanhour, ⲡⲓϯⲙⲓⲛϩⲱⲣ, دمنهور.

Plusieurs villes répondant à ce nom, je citerai d'abord les textes que je m'efforcerai ensuite de démêler entre eux.

Au quatorzième jour de Baonah, le *Synaxare* dit dans la notice consacrée aux saints Abakîr, Jean, Ptolémée et Phelba : « Cet Abakîr était des gens de Damanhour, du diocèse de Bousîr, à l'ouest du fleuve d'Égypte[2]. » Il se rend vers un vali, nommé Phartasâ, et celui-ci, après divers supplices, ordonne de les traîner à la queue des chevaux, depuis Qarnatsâ jusqu'à Damanhour. Il ordonna enfin de leur trancher la tête en dehors de Damanhour.

(1) *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 377. — (2) *Synaxare*, 14 Baonah : كان هذا ابا كير من اهل دمنهور من كرسى بوصير غربى نهر مصر.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Des gens de Saïs prirent le corps du saint Abakîr et ceux de Damanhour eurent soin des autres[1].

Le nom de Damanhour est cité dans le martyre de Jean de Phanidjôit qui a été écrit par un nommé Pierre, fils d'Aboulfaradj, de la ville de *Timenhôr*, ou Damanhour[2] et dans la *Vie* de saint Pamô, où l'évêque de Timenhôr, Dracontius, est nommé[3]. Les *scalæ* coptes-arabes contiennent toutes ce nom qu'elles donnent aussitôt après Meledj, ou Damiette, ou même Arbat[4]. La liste des évêchés le contient aussi[5]. En outre, un manuscrit arabe de la *Bibliothèque nationale,* dont j'ai déjà parlé, contient la mention suivante : «Moi, je suis Amouni, celui de la montagne de Damanhour[6].» Nous voici donc en face de trois villes ou villages dont l'un fait partie du diocèse de Bousîr, l'autre est nommé dans la partie nord de l'Égypte, et dont le troisième est situé sur une partie de l'Égypte telle qu'il peut donner son nom à la montagne.

Examinons maintenant chacune de ces villes, ou villages, en particulier.

Tout d'abord, je dois dire que le mot ϯⲙⲓⲛϩⲱⲣ, Damanhour, veut bien dire : le *village de Horus*, ainsi que l'ont expliqué Quatremère[7] et Rossi[8].

Le diocèse de Bousîr est bien connu : c'est celui qui avait pour siège la ville de Bousîr-Banâ dont il a été question plus haut, un peu au sud-ouest de Samannoud. Reste à savoir si le second Damanhour nommé dans le passage du *Synaxare* est le même que le

(1) Voir *Synaxare.*

(2) E. Amélineau, *Le Martyre de Jean de Phanidjôit*, dans le *Journ. asiat.*, janv.-fév. 1887, p. 78.

(3) E. Amélineau, *De historia lausiaca,* p. 94.

(4) Ms. copte de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 109 v°; n° 53, fol. 84 v°; n° 54, fol. 156 v°; n° 55, fol. 3 v°; *Bodleian library,* Maresch 17, fol. ⲣ̄ⲟ̄ⲗ̄ r°; *British Museum*, Orient., 441, fol. ⲣ̄ⲙ̄ⲑ̄ r°; Ms. de Lord Crawford, fol. 228 v°.

(5) Ms. copte de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 171 v°; Ms. de Lord Crawford, fol. 330 r°.

(6) Ms. arabe de la *Bibl. nat.* n° 154, fol. 59 r° : انا هو اموني الذى من جبل دمنهور.

(7) Quatremère, *op. cit*, I, p. 364.

(8) *Apud* Champollion, *loc. cit.*, II, p. 251-252.

premier, ou s'il est différent. Si nous avions plus de détails sur Qarnatsâ, nous pourrions sans doute trancher la question sans le moindre doute; mais ce village avait déjà disparu de l'Égypte dès le XIV[e] siècle; tout au moins on ne le trouve pas cité dans l'*État de l'Égypte*. La mention des gens de Saïs me porte à penser qu'il s'agit plutôt d'une ville différente, et que nous avons affaire à la ville de Damanhour, laquelle n'était pas trop éloignée de Saïs. Quant au troisième de ces noms, il est évident qu'il ne peut s'appliquer qu'à un troisième endroit ainsi nommé, car ni le Damanhour de Bousîr, ni la ville de Damanhour ne sont situés de manière à donner leur nom à une montagne, puisqu'ils sont éloignés et placés au milieu des terres.

Voilà trois villes bien distinctes : voyons maintenant si l'*État* ou le *Recensement général de l'Égypte* nous fourniront les moyens d'identifier ces trois villes. Le *Recensement général de l'Égypte* nomme cinq villes ou villages du nom de Damanhour : la plus importante localité est située dans la province de Behérah ou du Nord; une seconde dans la province de Gharbyeh, une troisième dans la province de Qalioubyeh et une quatrième dans la province d'Asiout : la cinquième est un village nommé Kafr Damanhour, situé dans la province de Gharbyeh, à peu de distance de la ville de Damanhour qui est située dans la Behérah.

La ville de Damanhour est celle dont parlent les *scalæ* coptes-arabes : elle est assez connue par elle-même et se trouve située au nord de l'Égypte, un peu au sud du canal d'Alexandrie, et elle reçoit ses eaux par un canal particulier[1]. Elle est maintenant composée de cinq parties qui s'appellent : Schoubrâ-el-Damanhourieh, Kerta, Makerha, Saquidah et Tamous. Elle comprend 19,634 habitants, possède des écoles, une station de chemin de fer, une poste, un télégraphe[2]. Elle est nommée Damanhour-al-Ouaseh par l'*État de l'Égypte*, qui lui attribue 1,492 feddans et la

[1] Lancret et Chabrol, *Mémoires sur l'Égypte*, II, p. 283. — [2] *Recensement général de l'Égypte*, II, part. fr., p. 96, et part. ar., p. ١٩٢.

taxe à 3,174 dinars[1]. Elle portait à peu de choses près le même surnom que le village qui suit, à savoir Damanhour-el-Ouaschy : ce village est situé dans la province de Gharbyeh, district de Zifta, et comprend 2,175 habitants avec une poste[2]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 2,000 feddans et une redevance de 7,200 dinars. C'est de ce Damanhour qu'il est question dans le *Synaxare* sous le nom de Damanhour du diocèse de Bousîr. Le bourg de Damanhour-Schoubrâ, appelé aussi Damanhour-el-Schahed, selon Yakout, contenait 638 feddans et un tiers; il était taxé à 4,500 dinars[3]; il comprend actuellement 1,920 habitants, possède une école et fait partie du district de Schoubrâ dans la province de Qalioubyeh[4]. On pourrait peut-être y voir le second Damanhour dont parle le *Synaxare*, si ce mot n'est pas le nom de la ville de Damanhour. Le village de Damanhour tout court, qui fait partie du district de Manfalout, dans la province d'Asiout, et comprend 584 habitants[5], est le village dont parle le manuscrit arabe qui contient le martyre d'Aba Noub. Il n'est pas cité dans l'*État de l'Égypte*, non plus que Kafr-Damanhour, que le *Recensement général de l'Égypte* place dans le district de Gafarîeh, province de Gharbyeh et qui comprend 1,429 habitants, avec une école[6].

Quatremère a connu une partie de ces noms et les a bien identifiés[7]; Champollion n'a identifié que la ville de Damanhour[8].

Damiette, ⲦⲀⲘⲒⲀϯ, دمياط.

Le nom de cette ville nous a été conservé par les manuscrits coptes, par les *scalæ* coptes-arabes et par le *Synaxare*.

Le nom de Damiette se trouve dans la *Vie du patriarche Isaac.*

(1) De Sacy, *op. cit.*, p. 659.
(2) *Rec. gén. de l'Ég.*, p. 96, ١٩٢.
(3) De Sacy, *op. cit.*, p. 619.
(4) De Sacy, *op. cit.*, p. 598.
(5) *Rec. gén. de l'Ég.*, p. 96, ١٩٢.
(6) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 166, et part. ar., p. ٢٥٨.
(7) Quatremère, *op. cit.*, p. 358-368.
(8) Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 249 et suiv.

Il y est en effet raconté que cet archevêque eut un songe et qu'en se réveillant, il dit : « Y a-t-il ici quelque évêque ? — On lui répondit : Oui, il y a ici abba Georges, abba Grégoire et abba Piamot, l'évêque de Damiette[1]. » Ce nom se retrouve à la fin d'un discours attribué à saint Grégoire de Nazianze, écrit par un moine « natif de Pehormes-tamoul, dans le nome de Damiette[2] ». Enfin dans le martyre d'Isaac de Diphré, le nom de cette ville est écrit ⲧⲁⲛⲓⲁϯ[3] : il n'y a pas d'autre correction possible, et le sentiment de Champollion que la forme donnée par Zoëga[4], ⲧⲁⲙⲙⲁϯ, pouvait être ⲧⲁⲙⲙⲁϩ[5], n'est pas soutenable un seul moment pour ceux qui ont une carte du Nil sous les yeux.

Le *Synaxare* cite le nom de cette ville au dix-neuvième jour de Baonah, sous la forme دمياط[6].

Les *scalæ* coptes-arabes transcrivent toutes ⲧⲁⲙⲓⲁϯ par دمياط[7], ainsi que la liste des évêchés[8].

Il n'y a donc aucun doute à avoir sur l'identité de Damiette. Cette ville est citée par l'*État de l'Égypte*[9]. D'après le *Recensement général de l'Égypte*, elle compte 34,044 habitants : elle possède des écoles, une station *terminus* de chemin de fer, une poste, un télégraphe, etc.[10]. Je n'ai pas besoin de parler plus longuement d'une ville fort connue; je ferai seulement observer que la ville actuelle n'est pas sur l'emplacement occupé par la ville ancienne, qu'il faut chercher plus près de la mer.

(1) E. Amélineau, *Vie du patriarche copte Isaac*, p. 55.

(2) Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 19.

(3) Budge, *The Martyrdom of Isaac of Tiphre*, p. 7 et 23.

(4) Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 20.

(5) Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 322. — Cf. Quatremère, *op. cit.*, p. 350.

(6) *Synaxare*, 19 Baonah : وكان من اهل بانابوس من كرسى دمياط.

(7) Ms. copte de la *Bibl. nat.*, n° 43, fol. 52 r°; n° 50, fol. 109 v°; n° 53, fol. 84 r°; n° 54, fol. 186 v°; n° 55, fol. 3 v°; *Bodl. libr.*, Mar. 17. fol. ⲣⲟⲁ r°; *British Mus.*, Orient. 441, fol. ⲣⲙⲑ v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 228 v°.

(8) Ms. copte de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 r°; Ms. de Lord Crawford, fol. 331 r°.

(9) De Sacy, *op. cit.*, p. 930.

(10) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 94, et part. ar., p. ١٧٣.

Damîrah, ϯⲁⲙⲏⲣⲓ, دميرة.

Le nom de cette ville nous a été conservé par le *Synaxare*, au treizième jour de Baschons, dans le martyre d'Épimaque d'El-Fermâ. Ce saint, ayant appris l'arrivée, dans un village, du gouverneur qui persécutait les Chrétiens, se mit en route vers El-Bakroug, qui est près de Damîrah[1]. Le *Synaxare* ajoute que « mille sept cent cinquante hommes, femmes et enfants se réunirent et consolèrent les parents du martyr : ils étaient tous gens de Damîrah[2] ». Au vingt-cinquième jour d'Abib, dans les *Actes* de sainte Lîârîâ, il est dit encore qu'elle était « de Demellîânâ, près de Damîrah[3] ».

Le *scalæ* coptes-arabes appellent cette ville ϯⲁⲙⲏⲣⲓ[4]. Elle était le siège d'un évêché, car son nom est cité dans la liste des évêchés de l'Égypte, qui donne l'équation suivante : ⲣⲁⲥⲁⲓⲱⲛⲏⲥⲓ = ⲡⲓⲅ̅ (*sic*) ϯⲁⲙⲏⲣⲓ = سمت ودميرة العكبرة[5]. Le premier mot doit se lire شمت, et c'est la transcription exacte du mot ϣⲟⲙⲧ, qui signifie *trois*, ce qui est indiqué par ⲡⲓⲅ̅, qui est pris pour ⲡⲏⲓ ⲙⲡⲓⲅ̅. Cela montre que l'on avait réuni les deux villes pour en faire le siège d'un évêché, de sorte que je ne peux dire à quelle ville on donnait l'appellation grecque de ⲣⲁⲥⲁⲓⲱⲛⲏⲥⲓ, Rasdiônîsi.

Cette ville existe encore aujourd'hui : elle est située au nord de l'Égypte, dans la province de Gharbyeh, district de Scherbin; elle compte 3,185 habitants et possède une école[6]. L'*État de l'Égypte* la cite pour une contenance de 689 feddans et une redevance de 3,200 dinars; il lui donne le nom de دمروا للخمارة[7].

[1] *Synaxare*, 13 Baschons : وخرج الى البكروج الذى عند دميرة.

[2] *Ibid.* : واجتمعوا اهل الدميريين.

[3] *Synaxare*, 25 Abib : كانت من دمليانا الذى بحد دميرة.

[4] Mss. coptes de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 r°; n° 53, fol. 86 v°; n° 54, fol. 187 v°; n° 55, fol. 4 v°.

[5] Mss. coptes de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 r°; Mss. de Lord Crawford, p. 331 r°.

[6] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 99, et part. ar., p. ١٢٠

[7] De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 639.

Champollion l'a connue et identifiée[1]. Quatremère n'en dit mot.

Damîrah du Sud, دميرة القبلية.

La ville dont je viens de parler était Damîrah du Nord; il y en avait une autre appelée Damîrah du Sud, au témoignage du *Synaxare* rendant compte de l'histoire de Georges qui fut martyr au temps des Musulmans. « Il avait pour père un Bédouin musulman qui s'était marié avec une Chrétienne de Damîrah du Sud[2]. »

Le nom de cette localité n'a pas laissé de vestiges dans le *Recensement général de l'Égypte*, où il n'y a qu'une Damîrah; mais il y a une autre mention de ce nom dans les villages de Kafr Damîrah-el-Gedid et Kafr-el-Damîrah-el-Qâdîm, l'un dans le district de Scherbin, l'autre dans celui de Talkhâ, tous deux dans la province de Gharbyeh. Évidemment l'un de ces deux villages ne peut convenir à l'emplacement de la Damîrah du Sud, et il y faut sans doute voir le Kafr-Damîrah-el-Qâdîm, dans le district de Talkhâ, comprenant 1,066 habitants et une école[3]. Elle est citée dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 593 feddans et une redevance de 1,400 dinars, sous le nom de Damrou-el-Mohalleh-Soliman[4]. L'autre village, Kafr Damîrah-el-Gedid, comprend 967 habitants[5].

Damsîs, ⲧⲉⲙⲥⲓⲱϯ, دمسيس.

Le nom de cette ville nous a été conservé par les *scalæ* coptes-arabes. Elles lui donnent toutes le même nom copte avec le correspondant en arabe. De même, elles la placent toutes les quatre immédiatement après Sandalât et avant Sahraget ou Nathô[6].

(1) Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 178.

(2) *Synaxare*, 19 Baonah.

(3) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 167, et part. ar., p. ٢٥٧.

(4) De Sacy, *op. cit.*, p. 639.

(5) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. ar. seulement, p. ٢٥٧.

(6) Mss. coptes de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 v°; n° 53, fol. 84 v°; *Bodl. libr.*, Maresch 17, fol. ⲣⲟⲁ̅ v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 229 r°.

Cette ville existait encore au commencement de ce siècle, puisque la Commission d'Égypte en parle; mais elle n'existe plus actuellement, car on n'en peut retrouver le nom dans le *Recensement général de l'Égypte*. L'*État de l'Égypte* la cite au contraire dans la province de Gharbyeh, avec le village de Schoubrâ-Damsîs, pour une contenance de 1,471 feddans et une redevance de 8,000 dinars[1].

Quatremère a eu occasion de citer le nom de la ville de Damsîs, sans avoir connu l'appellation copte[2]. Champollion a été plus heureux, grâce à Kircher, et l'a connu. Il place cette ville à 3 lieues d'Abousîr et à 8 de Sahraschet[3], je ne sais sur quels fondements.

Damtouâ, دمطوا.

Le nom de ce village se trouve au *Synaxare*, dans l'abrégé des *Actes* des saintes Tècle et Mougi. Cette dernière fut décapitée à Damtouâ, où elle avait été envoyée par un gouverneur d'Alexandrie dont le nom n'est pas donné[4].

Nulle trace ne se trouve de ce nom, soit dans l'*État*, soit dans le *Recensement de l'Égypte*. Cependant ce ne sera pas se tromper beaucoup que de le placer au nord de l'Égypte, près d'Alexandrie, ou du moins à une faible distance de cette ville. Il pourrait se faire cependant qu'il y eût dans ce nom une faute d'orthographe pour دنطوا, ce qui nous donnerait alors la ville de Dantouâ.

Danfîq, دنفيق.

Cette localité est citée par le *Synaxare*. « En ce jour mourut... notre père Paul, dans la montagne de Danfîq, dans notre pays.

(1) De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 632.

(2) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 296, 297.

(3) Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 112, 113.

(4) *Synaxare*, 25 Abib : وارسل تكلا الى دمطوا.

Ce grand saint anba Paul était de notre pays : il vint au monde dans un village connu sous le nom de Danfîq; ses parents étaient fellahs[1]. » On lui apprit l'état de menuisier; mais il préféra l'état monacal et habita la montagne de Benhadeb[2].

Le nom de ce village se retrouve dans le *Recensement général de l'Égypte*, dans la province de Qéneh, district de Qous, sur la rive occidentale du fleuve; il comprend 1,185 habitants[3]. L'*État de l'Égypte* le cite aussi, avec Deir-Katou, comme contenant 2,095 feddans et soumis à une redevance de 3,000 dinars[4].

Daqnâs, ⲦⲀⲔⲒⲚⲀϢ, دقناس.

Cette ville est nommée, dans le *Synaxare*, comme la patrie de Sînâ, soldat de cavalerie[5]. Ce sont là tous les détails que nous ayons. Mais je trouve dans le *Catalogue* de Zoëga une phrase disant : « Après cela, cinq frères vinrent de la montagne de Taqinasch, et il les reçut à lui[6]. » Ce texte se trouve dans la *Vie* de Samuel de Qalamoun, peu après l'arrivée de ce moine à Qalamoun.

Il semble bien que les deux noms ont ensemble un rapport de parenté. Il n'y a entre eux d'autre différence que l'emploi du س au lieu du ϣ, la sifflante au lieu de la chuintante, ce qui ne doit pas surprendre, surtout à la fin d'un mot. Comme il n'y a pas d'autre ville en Égypte répondant à ce nom, je me crois autorisé à regarder Daqnâs ou Takinasch comme un seul village. L'*État de l'Égypte* nous fournit un nom de Deknasch, qui comprend 377 feddans et est taxé à 2,000 dinars, situé dans la province de Behnésâ, près de la montagne occidentale[7]. Le nom de cette ville est déjà cité dans l'inscription de Piankhi où il s'écrit [hiéroglyphes].

(1) *Synaxare*, 17 Hathor : ... تنيح الاب انبا بولس حبيل دنفيق في بلادنا.

(2) *Ibid.*

(3) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 95, et part. ar., p. ١٦٣.

(4) De Sacy, *op. cit.*, p. 203.

(5) *Synaxare*, 18 Barmahat : كان هذا سينا ..... من اهل دقناس.

(6) Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 546.

(7) De Sacy, *op. cit.*, p. 680.

DARAS.

Ce nom se trouve dans la *Chronique de Jean de Nikiou* : « Aux habitants de Daras, y est-il dit, il (l'empereur Anastase) fit construire un mur et pratiquer dans ce mur des ouvertures, semblables à des ponts, pour empêcher l'eau du fleuve de se répandre dans leurs champs [1] ».

Il est probable que c'est encore un nom défiguré, et l'on n'en retrouve trace ni dans l'*État*, ni dans le *Recensement de l'Égypte*.

DEFASCHÎR.

Ce nom est encore conservé dans la *Chronique de Jean de Nikiou*. Il y est dit : « Ayant appris son projet, Nicétas fit rompre le pont de la ville de Defaschîr, qui se trouvait près de l'église de Saint-Ménas et de la ville de Maréotis [2] ». Dans un autre passage il est parlé de gens qui se réunissaient dans une église de la ville de Defaschîr, près du pont de Saint-Pierre l'Apôtre et qui voulaient tuer le patriarche Cyrus, lequel avait enlevé les richesses des églises [3].

Cette ville n'a laissé aucune trace, ni dans l'*État* ni dans le *Recensement général de l'Égypte*; mais il est assez facile de la situer près de Maréotis, sur la rive sud du lac de ce nom, au bout de la pointe ouest que forme le lac. Par conséquent, la ville de Defaschîr ne devait pas être bien éloignée et devait être située de l'autre côté, sans quoi l'on ne s'expliquerait pas bien l'utilité d'un pont. M. Zotenberg dit, dans une note, que Defaschîr est l'ancien Taposiris [4]. Champollion dit à ce sujet : « A l'extrémité occidentale du lac Maréa et sur le bord de la Méditerranée, exista autrefois une ville appelée Taposiris ou Taphosiris [5] par les géographes grecs. Ses ruines

[1] *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 191, 192.
[2] *Ibid.*, p. 549. Cf. p. 356.
[3] *Ibid.*, p. 566.
[4] *Chr. de Jean de Nikiou*, p. 566, note 2.
[5] Ptolémée, t. IV p. 105. — Étienne de Byzance, *De Urbibus et Populis*, sub voce Ταπόσιρις.

peu importantes se retrouvent encore dans le lieu appelé Abousîr, ou vulgairement Tour des Arabes[1]. » On comprendra facilement qu'entre l'opinion d'un auteur comme Champollion et celle de M. Zotenberg, je n'ai pas la moindre hésitation et je me range du côté du premier. Defaschîr était une autre ville, disparue aujourd'hui.

Dehny, دهنى.

Le *Synaxare*, au vingt-troisième jour de Baonah, nous a conservé ce nom, en faisant dire à l'empereur Constantin qui voulait voir les évêques échappés à la persécution : « Si tous ne peuvent pas venir, qu'au moins viennent les quatre (pères) vertueux et célèbres, Maximien de la ville de Hnès, Maximien de Fayoum, Agapît de Dehny et Aba Noub de Balaous[2] ».

Ce nom a complètement disparu de l'Égypte : on ne le trouve ni dans l'*État de l'Égypte*, ni dans le *Recensement général*.

Deir 'Am-el-Mazhab, ديرغام المذهب.

Le nom de ce monastère se trouve conservé dans un manuscrit arabe de la *Bibliothèque nationale* à propos d'un moine qui s'appelle Daniel, l'hégoumène de Scété. Ce Daniel avait été supérieur du monastère 'Am-el-Mazhab pendant quarante ans[3].

Le nom de ce monastère est arabe, soit qu'il ait été traduit du copte, soit que ce fût le nom arabe donné audit couvent. Nous possédons encore la *Vie* copte de ce Daniel, mais le nom de ce monastère ne s'y trouve point. Il devait sans doute être situé à Schiît ou Scété, car Daniel est représenté comme étant toujours resté en cette vallée.

[1] Champollion, *op. cit.*, t. II. p. 267, 268. — [2] *Synaxare*, 23 Baonah : واغابى من دهنى. — [3] Mss. ar. de la *Bibl. nat.*, n° 66, fol. 153 v°.

Deir anba Boula, ⲡⲙⲟⲛⲁⲥⲧⲏⲣⲓⲟⲛ ⲛⲧⲉ ⲡⲓⲁⲅⲓⲟⲥ ⲁⲃⲃⲁ ⲡⲁⲩⲗⲟⲥ.

Le nom de ce monastère est célèbre dans l'histoire de l'Égypte chrétienne : c'est celui de Paul, le premier ermite, au temps du grand Antoine. Ce monastère est mentionné dans la seule liste qui nous a conservé les noms des églises et des monastères de l'Égypte. Malheureusement cette mention est incomplète : Le saint abba Paul dans la montagne de[1] (*sic*). Malgré cette absence, il est à peu près certain que l'auteur aura voulu mettre *la montagne des Arabes*, comme pour le monastère de Saint-Antoine. C'est tout ce que les documents coptes nous apprennent sur ce monastère; mais les récits des voyageurs l'ont assez fait connaître, ainsi que les *Guides* en Égypte[2]. Il est situé sur le versant est du mont Qolzoum, à une journée de marche environ de celui d'Antoine. Makrizy en parle en quelques lignes[3].

Deir abou Mesîs, دير ابو مسيس.

J'ai déjà cité et décrit ce monastère dans l'article consacré au village d'El-Belliânâ[4]. Je noterai seulement ici l'occasion à propos de laquelle le *Synaxare* en parle dans la *Vie* d'Éphraïm. Ce saint, appelé à Constantinople par Justinien, refusa de souscrire aux décisions du concile de Chalcédoine et ne put retourner dans son monastère. Il se rendit au monastère de Schenoudi, à la montagne d'Adribah, y copia les œuvres de ce célèbre moine, les mit dans une outre scellée et les envoya au monastère d'Abou Mesîs, en recommandant de les garder précieusement. Il avait écrit aux religieux que c'étaient des graines, et, les semences étant venues à manquer, on ouvrit l'outre et l'on trouva les écrits de Schenoudi qu'on se mit en devoir de copier. Cependant Éphraïm, ayant quitté

[1] Mss. de Lord Crawford, fol. 334 verso. — ⲡⲓⲁⲅⲓⲟⲥ ⲁⲃⲃⲁ ⲡⲁⲩⲗⲏ ⲡⲧⲱⲟⲩ ⲛⲧⲉ (*sic*) = القديس انبا بولا جبل (*sic*).

[2] Isambert, *Guide en Orient*, p. 460.

[3] Makrizy, *Khitat*, etc., p. ٥٠٢.

[4] *Synaxare*, 24 Toubah : وارسلهم الى دير القديس مسيس.

le monastère de Schenoudi, se rendit à la montagne de Farschoud où il bâtit un monastère de femmes auxquelles il voulut donner les règles que Schenoudi avait données à ses religieuses. Ne les ayant pas sous la main, il se rendit au monastère d'Abou Mesîs, où il trouva que son outre avait été ouverte, ce dont il se montra fort mécontent[1]. Makrizy en parle, ainsi qu'Abou Selah[2].

Deir anba Darius, دير انبا دريوس.

Le *Synaxare* nous raconte à propos de deux saints, l'oncle et le neveu, que des voleurs, croyant à l'éternel trésor caché qui hante l'imagination des Égyptiens, les maltraitèrent beaucoup et laissèrent l'oncle, anba Victor, pour mort. Alors le neveu, Jonas, « sortit du désert et fit parvenir la nouvelle aux moines dans le monastère du saint anba Darius, dans le plateau d'Erment[3] »; les moines se hâtèrent près d'eux et parvinrent à guérir Victor.

Ce monastère était situé, comme nous le voyons, non loin d'Erment, sur la montagne : il était habité par des moines en assez grand nombre qui possédaient une monture. Ces détails feraient penser à un monastère de cénobites pakhômiens. Il est probable que ce monastère devait avoir un autre nom, et que Darius était le nom du supérieur.

Deir anba Ezechiel, دير انبا حزقيال.

Le *Synaxare*, nous racontant la vie de ce Jonas dont il vient d'être question, nous dit que ce saint, pour échapper au monde, s'enfuit vers le désert intérieur et « habita le monastère d'anba Ézéchiel, avec tranquillité et paix ». Le texte nous permet de conclure que ce monastère était situé dans la montagne d'Erment, au sud plutôt qu'au nord, c'est-à-dire en tirant sur Esneh, à l'ouest. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il se trouvait dans le désert que les Coptes appellent *intérieur*, c'est-à-dire dans le désert

[1] Makrizy, *Khitat*, etc., p. ٥.٧. — [2] Mss. ar. de la *Bibl. nat.*, 138, fol. 81 r°. — [3] *Synaxare*, 2 Toubah : دير ﺫ انبا حزقيالوسكن.

qui s'étendait depuis le plateau de la montagne jusqu'à l'Océan Atlantique.

Deir anba Jérémie.

La *Chronique de Jean de Nikiou* nous dit que l'empereur Zénon avait exilé « son successeur » Anastase dans l'île de Sainte-Iraï, située dans le fleuve de Menouf. Bien traité par les habitants, Anastase était très aimé dans le lieu de son exil, où l'on se donnait rendez-vous pour le voir. « Or, un jour, les gens de Menouf et de Hezena convinrent, comme Anastase était en disgrâce près de l'empereur Zénon, de monter à son intention sur la hauteur, au couvent du saint Théophore abbâ Jérémie d'Alexandrie. En effet sur le territoire de ces deux villes demeurait un homme qui avait été favorisé par Dieu de la connaissance de toutes choses... Ils se rendirent donc à la demeure d'abbâ Jérémie [1]. »

La mention de l'île de Sainte-Iraï montre que le monastère de Jérémie n'était pas éloigné de Memphis. C'est, en effet, du monastère de Jérémie de Memphis qu'il s'agit dans le passage que je viens de citer.

Deir anba Mathieu, دير انبا متوس.

Le nom de ce monastère se trouve au *Synaxare*. Parmi les miracles racontés de Jonas, dont il a été question plus haut, il est dit que « le chef du monastère d'Anba Mathieu était allé vers la saqîeh du monastère pour l'examiner : l'heure fut tardive pour lui et il passa la nuit dans le jardin avec les frères venus avec lui [2] ». Il se réveilla paralysé et les frères envoyèrent quérir Jonas pour le guérir.

Ce couvent ne devait pas être situé loin d'Erment; mais il n'est pas facile de déterminer sa position, à moins qu'il ne s'agisse du célèbre couvent de Mathieu le Pauvre, ce que je ne crois pas. On voit que c'était un monastère de cénobites et qu'il possédait un

(1) *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 488. — (2) *Synaxare*, 2 Toubah : etc. دان ريس دير القديس انبا متوس قد مضى الى ساقية الدير.

jardin assez éloigné pour qu'on fût obligé d'y coucher, quand on s'était laissé surprendre par la nuit.

Deir anba Nîah, دير انبا نية.

Le *Synaxare* raconte, dans la *Vie* du patriarche Pierre, que ce saint homme habitait « dans le monastère d'Anba Nîah, au sud du monastère de Zougag[1] ». Il s'agit ici du célèbre monastère du *verre*, ou de Zougag, situé près d'Alexandrie; par conséquent, le monastère d'Anba Nîah était situé aussi non loin de cette ville, au sud du Deir Zougag. Au sujet de ce monastère, le *Synaxare* donne des détails sur les monastères situés dans les environs d'Alexandrie. « Il y avait alors, dit-il, dans les environs d'Alexandrie, six cents monastères et trente-deux villages pleins de fidèles orthodoxes, sans compter les Chrétiens de la ville d'Alexandrie, des dépendances de l'Égypte, du Sa'id, les moines des monastères de Schiît, de l'Abyssinie et de la Nubie[2]. »

Deir anba Sévère, دير انبا ساويروس.

D'après le *Synaxare* qui nous a encore conservé le nom de ce monastère, il était situé à l'ouest d'Alexandrie[3]. Il devait faire partie des six cents monastères dont il vient d'être parlé.

Deir anba Severos, ⲡⲙⲟⲛⲁⲥⲧⲏⲣⲓⲟⲛ ⲛⲧⲉ ⲥⲉⲩⲏⲣⲟⲥ.

C'est le nom que devait porter le monastère qui était situé, comme nous l'apprend un fragment thébain conservé à la *Bibliothèque nationale*, « au bas de la montagne d'Erîbé, au sud de la ville de Siout[4] ».

[1] *Synaxare*, 25 Baonah : بل كان انبا بطرس مقيم بدير انبا نية قبلى دير الزجاج.

[2] *Ibid.* : وكان يومئذ بظاهر اسكندرية ستماية دير واثنين وثلاثين قرية جميعهم مومنون ارثدكسيون سوا نصارى مدينة الاسكندرية وساير اعمال مصر والصعيد ورهبان الديارة بجبل شيهات والحبش والنوبة.

[3] *Synaxare*, 24 Abib : واتوا به والديه الى الدير الذى فيه جسد الاب القديس ساويرس غربى الاسكندرية.

[4] ⲡⲙⲟⲛⲁⲥⲧⲏⲣⲓⲟⲛ ⲛⲧⲉ ⲡϩⲁⲅⲓⲟⲥ ⲥⲉⲩⲏⲣⲟⲥ ⲡⲉⲧϣⲟⲟⲡ ϩⲙ ⲡϩⲁ ⲛⲧⲟⲟⲩ ⲛⲉⲣⲏⲃⲉ ⲙⲡⲣⲏⲥ ⲛⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ⲥⲓⲟⲟⲩⲧ. *Bibl. nat.*, fragm. théb. non reliés.

Je dis plus loin que cette montagne devait être située près du village nommé actuellement Rîfeh et qui se trouve au sud de Siout. Il y avait donc dans cette localité un monastère dédié à Sévère d'Antioche. De ce monastère il ne reste plus rien aujourd'hui, à moins d'admettre qu'il était creusé dans la montagne, ou plutôt que les moines s'étaient servis des tombes des anciens Égyptiens pour y demeurer, comme c'est d'ailleurs le cas encore actuellement à Rîfeh, ainsi que je l'ai pu constater moi-même. Ces monastères sont remplis d'inscriptions dont quelques-unes ont été publiées par M. Griffith [1]. Makrizy parle de ce monastère, ainsi qu'Abou Selah [2].

Deir apa Paul de Pekolol,

ⲦϨⲈⲚⲈⲈⲦⲈ ⲘⲠϨⲀⲄⲒⲞⲤ ⲠⲀⲨⲖⲞⲤ ⲘⲠⲔⲞⲖⲞⲖ.

Ce monastère est cité dans le premier contrat du musée de Boulaq, publié par M. Revillout. Il est nommé «le saint couvent du saint Paul de Kolol, dans la montagne de Djîmé [3]». Il devait être assez considérable, car il avait un supérieur, et deux assistants qui devaient être les deux économes. Il était situé dans la montagne de Djîmé et le nome d'Erment. On pourrait peut-être penser que c'est là le couvent qui a donné l'origine du nom de Deir-el-Medinet; mais je crois qu'il est préférable, à cause de ce nom même, d'y voir celui de saint Phoibamôn, dont je parlerai bientôt.

On pourrait voir, dans un passage de cet Acte qui désigne le monastère de l'apa Paul, sous le nom de «couvent de Pekolol dans la montagne de Djîmé [4]», une autre désignation du couvent; mais, outre qu'il n'est pas très certain que le contrat ne soit pas fautif en cet endroit, il faut toujours compter sur une faute possible de l'éditeur, car son ouvrage est rempli d'un nombre considérable de

(1) Griffith, *The inscriptions of Siut and Deîr Rîfeh.*

(2) Makrizy, *Khitât*, etc., p. ٥٠٧.

(3) E. Revillout, *Actes et Contrats des musées égyptiens de Boulaq et du Louvre*, p. 1 et suiv.

(4) E. Revillout, *Actes et Contrats des mus. Égypt. de Boulaq et du Louvre*, p. 2.

fautes qui sont, je veux bien le croire, le résultat de l'inattention. Cependant, dans la tournure de la phrase, il me semble qu'il faut ce que porte le texte. Nous devons en ce cas conclure qu'il y avait dans les environs un village qui se nommait Pekolol, que la rue de Djîmé qui s'appelait rue de Pekolol conduisait vers ce village où il y avait un monastère de ce nom. Quant à la situation du village, on peut penser au village actuel de Scheikh-'Abd-el-Gournah, ou peut-être au célèbre Deir-el-Bahary.

Deir apa Phoibamôn, ⲡⲙⲟⲛⲁⲥⲧⲏⲣⲓⲟⲛ ⲛⲁⲡⲁ ⲫⲟⲓⲃⲁⲙⲱⲛ.

Ce monastère était situé, comme le précédent, dans la montagne connue sous le nom de Djîmé Nous ne le connaissons que par les actes et contrats publiés par M. Revillout; mais les passages où il en est question sont assez nombreux. Il est dit avoir été situé dans le *castrum* de Djîmé, ou dans la montagne de Djîmé. Il avait un supérieur et au moins un économe, peut-être deux, ce qui laisse supposer que le nombre des moines était assez grand. Il était célèbre dans la contrée, grâce au merveilleux patron en l'honneur duquel il avait été construit, Phoibamôn, évêque d'Aousîm. Il s'y faisait de continuelles guérisons de malades, comme nous l'apprenons des contrats coptes du musée de Boulaq : les pères y venaient vouer leurs enfants au saint, lorsque ces enfants étaient malades, et, si la guérison venait, les petits êtres étaient voués pour leur vie qu'ils devaient passer au service du monastère.

. Ce monastère n'existe plus, mais peut-être est-il encore connu des habitants du pays sous le nom de Deir-el-Medinet, qui est bien en effet situé dans la montagne, entre deux enfoncements de la chaîne en cet endroit. Ce n'est là qu'une simple conjecture que je hasarde en passant. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a à Deir-el-Medinet[1] un couvent, et que ce couvent a servi et sert encore à désigner l'endroit où il se trouvait.

[1] Isambert, *Guide en Orient, Égypte*, p. 552, 553.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Deir Bânâroun, دير بانارون.

Le nom de ce monastère nous a été conservé, par le *Synaxare*, en la fête de saint Damien, patriarche d'Alexandrie. Il y est dit que ce saint homme, après avoir été moine à Schiît, notamment au monastère de Saint-Jean (le Kolobos), « alla dans le monastère de Bânâroun, c'est-à-dire des Pères, à l'ouest d'Alexandrie, et y fit des dévotions [1] ».

La position de ce monastère, dont j'ai déjà parlé à l'article de Bâbâoun, n'est pas autrement déterminée. L'une des deux lectures Bâbâouîn ou Bânâroun doit être fautive : je crois que c'est la seconde.

Deir Baramous, دير برموس.

Le nom de ce monastère se trouve aussi dans le *Synaxare* et dans les collections coptes de *Vies des pères du désert*. Les traductions arabes de cette œuvre le mentionnent sous le nom de Deir Baramous. Le *Synaxare* dit de Moyse le nègre dont il vient de raconter la vie et qui fut tué par les Barbares : « Son corps est dans le monastère de Baramous [2]. » Il sera traité plus longuement de la position de ce monastère dans l'article *Schiît*.

Deir Danouheh, دير دنوهة.

Le nom de ce village nous a été conservé dans les *Actes* complets de saint Agathon et de ses compagnons, par un manuscrit arabe de la *Bibliothèque nationale*. Il y est dit : « Et certes vinrent un grand nombre de gens de la ville de Qous et du diocèse de Behnésâ, et l'un d'eux qui se nommait Latsouâ, était originaire de Deir-Danouheh, et l'autre des gens de Schenouâdeh [3]. »

Ce sont là tous les renseignements qu'on peut trouver sur cette

(1) *Synaxare*, 18 Baonah : ثم اتى الى دير بانارون اى دير الابا غربى الاسكندرية فتنسك فيه

(2) *Synaxare*, 24 Baonah : وجسده فى دير برموس.

(3) *Bibliothèque nationale*, supplément arabe 89, fol. 66 r°. l. 10 : واحد منهم يدعا لتسوا من دير دنوهة والاخر من اهل شنوادة.

localité. On pourrait espérer, comme la foule est dite être venue de la province de Qous et du diocèse de Behnésâ, les trouver dans l'une ou l'autre de ces deux provinces; mais le nom n'est connu ni dans l'*État de l'Égypte*, ni dans le *Recensement général de l'Égypte*. De plus, comme ces deux points sont trop éloignés, il faut peut-être lire le nom de la ville de Qaïs, ou celui de Qousîeh, à la place de Qous.

Deir el-'Arâb, ⲡⲙⲟⲛⲁⲥⲧⲏⲣⲓⲟⲛ ⲛⲧⲉ ⲛⲓⲁⲣⲁⲃⲟⲥ, دير العراب.

Ce monastère est le monastère si célèbre de saint Antoine, situé dans le désert des Arabes, sur les bords de la mer Rouge. Il est mentionné dans la note qui termine la *Vie* de Pakhôme[1]; de même dans la liste des monastères célèbres de l'Égypte : « Le grand Antoine du désert de Xînî ou montagne de Klysma, ou désert des Arabes[2] »; ce qui est rendu en arabe par : le désert des Arabes, ou montagne de Qolzoum, ou désert des Arabes[3]. D'où l'on peut voir que le mot Xînî, ϫⲏⲛⲏ, n'a pas été compréhensible pour le traducteur qui a fait passer la mention en arabe, pas plus qu'il ne l'est pour moi, car j'ignore son origine.

Ce monastère est très connu par le récit des divers voyageurs qui s'y sont rendus. On en trouvera un résumé dans l'*Itinéraire* d'Isambert[4]. Il fait venir le nom de ce monastère du mot arabe *'arabah* qui signifie *voiture :* c'est, en effet, l'une des étymologies données; mais elle est inacceptable, et l'on voit d'ailleurs que les Coptes en donnent une autre, c'est-à-dire la plus simple. Ce désert était nommé « des Arabes » parce qu'il est le chemin des caravanes, comme on le voit dans la *Vie* du grand Antoine. Makrizy le mentionne en quelques lignes[5].

[1] E. Amélineau, *Monum. pour servir à l'hist. de l'Égypte chrét.*, t. II, p. 710.

[2] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 174 r°. Mss. de Lord Crawford, fol. 334 v°.

[3] Mss. cop.: etc., القديس انطونيوس العربة وجبل القلزوم او بريت (*sic*) العربة.

[4] Isambert, *Itinéraire en Orient*, II, *Égypte*, p. 459, 460.

[5] Makrizy, *Khitât*, etc., p. ٥٠٢.

DEIR EL-HADÎD, دير الحديد.

Le nom de ce monastère est cité dans le *Synaxare*, comme celui d'un monastère bâti au pays d'Akhmîm[1]. Il y avait là une église en l'honneur des saints Eulogius et Arsénius, en dehors de la ville, du côté de l'est. Le monastère avait la forme d'un *château* et se trouvait assez près du fleuve pour qu'on y pût lancer un homme : de grands crocodiles se chargeaient de dévorer les gens qui ne respectaient pas l'église des deux saints[2].

Ce monastère est aujourd'hui disparu.

DEIR EL-TÎN, ⲠⲘⲞⲚⲀⲤⲦⲎⲢⲒⲞⲚ ⲠⲒⲞⲘⲒ, دير الطين.

Le nom de ce monastère se trouve dans la liste des églises célèbres de l'Égypte. Il était situé dans les environs du Caire et dédié à saint Georges[3]. C'est tout ce que l'on en sait.

On peut voir que le nom a été traduit du copte en arabe, car le mot ⲞⲘⲒ signifie exactement ce que veut dire le mot طين, c'est-à-dire *boue*. Il est probable que ce monastère avait été primitivement construit avec de la boue séchée au soleil. Il devait donc être petit et peu riche. Il en sera encore question plus loin.

DEIR EL-HÂNATOUN, دير الهانطون.

Ce monastère est cité par le *Synaxare* dans un récit qui commence de la sorte : « Sachez, ô frères, qu'en ce jour dit Victor : Comme j'étais assis dans mon habitation du monastère saint le Deir el-Hânatoun, voici que vint à moi un homme prêtre, des gens de Sokhar[4]. » Et c'est tout.

Je crois qu'il s'agit du couvent célèbre de Henatôn, ou des *Neuf*

(1) *Synaxare*, 16 Kibak : وهو المعروف بدير الحديد فى بلاد اخمم.

(2) Mss. coptes de la *Bibliothèque nationale*, n° 53, fol. 173 verso; Mss. de Lord Crawford, fol. 334 r°.

(3) *Synaxare*, 7 Toubah : بينما انا جالس فى منزل الدير المقدس دير الهانطون.

(4) Makrizy, *Khitât*, etc., p. ٥٠٩.

Milles, situé près d'Alexandrie, à la distance indiquée. Il en sera question à l'article Zougag. Makrizy en parle[1].

DEIR EL-KHASCHAB, ⲘⲞⲚⲀⲤⲦⲎⲢⲒⲞⲚ ⲘⲠϢⲈ, دير الخشب.

Ce monastère est cité dans la liste des églises et monastères célèbres du pays d'Égypte. Il était dédié à l'archange Gabriel[2]. C'est tout ce qu'on nous dit à ce sujet. Pour en savoir plus long, il faut nous adresser à l'historien arabe Makrizy : « Le monastère de Nakloun, autrement appelé *le monastère de la Poutre* ou de l'ange Gabriel, est situé au-dessous d'une grotte creusée dans la montagne, nommée Tarîk-el-Fayoum. Cette grotte porte, chez les habitants de la province, le nom de *Reposoir de Jacob*, parce qu'ils prétendent que ce patriarche, pendant son séjour en Égypte, aimait à se reposer dans cet endroit. La montagne domine sur les deux villes de Schelâ et d'Atfeh-Schelâ.

Le monastère de Nakloun est situé plus bas que celui de Sedment et reçoit les eaux du canal Menhy. Le jour de la fête, on y voit un grand concours de chrétiens qui s'y rendent du Fayoum et des autres cantons de l'Égypte. Devant ce monastère, est un chemin qui descend vers Fayoum, mais qui est peu fréquenté par les voyageurs[3]. »

Ainsi, ce monastère était situé près du village de Nakloun, et c'est bien le monastère du bois, car ϢⲈ est en copte la même chose que الخشبة en arabe, et il était également dédié à l'archange Gabriel. On trouvera, à l'article *Nakloun*, la position du village ainsi nommé. J'ai donné, dans mes *Contes et Romans de l'Égypte chrétienne*, la légende créée par les moines au sujet de ce monastère[4]

[1] *Khitât*, fol. 174 r° et 334 v°.

[2] Quatremère, *Mém. histor. et géogr. sur l'Égypte*, t. I, p. 401, 412. — Makrizy, *Khitât*, etc., p. ٥٠٦.

[3] E. Amélineau, *Contes et romans de l'Égypte chrét.*, t. I, p. 108-143.

[4] *Synaxare*, 2 Toubah : وكان في دير غبريال في تلك البرية.

Deir Gabriel, دير غبرايل.

Ce nom nous est fourni par le *Synaxare*, dans la fête de l'anachorète Jonas, dont il a été parlé déjà. Les détails fournis par ce document se bornent presque seulement à mentionner le nom. Le prêtre Ézéchiel avait raconté à l'auteur grec, lorsque le saint Anba Victor avait habité le désert extérieur, c'est-à-dire le désert s'étendant entre la plaine cultivée et la montagne, qu'il avait pour compagnon un frère nommé Taouistos. Tous les deux puisaient de l'eau pour ceux qui menaient la vie anachorétique dans le désert intérieur : « Il était un jour dans ce désert, dans le monastère de Gabriel, et le *scheikh* lui dit : Regarde cette nuée qui vient aujourd'hui en face du monastère, prépare pour elle des vases nombreux, car elle les remplira d'eau pour longtemps. » Ainsi fut fait.

Le site de ce monastère n'est pas connu; mais on voit qu'il était situé dans le désert intérieur, que, par conséquent, il était assez isolé. Le nom de *scheikh*, donné à celui qui parle, et le fait que se trouvent douze vases dans le monastère, prouveraient qu'il était habité par plusieurs anachorètes vivant ensemble. Le récit lui-même montre que ce monastère était situé en face de la ville d'Erment.

Deir-Hadah, دير حدة.

Le *Synaxare* nous dit, dans l'abrégé de la *Vie* d'anba Ephraïm, que ce saint mourut « dans la montagne de Fargoud, connue sous le nom de Deir-Hadah[1] ». J'ai déjà parlé de cet Ephraïm.

Le nom de ce monastère n'a pas été conservé par ailleurs; mais le site est assez parfaitement indiqué pour que je puisse le placer dans la montagne à laquelle la ville de Farschout actuelle donne son nom.

[1] *Synaxare*, 24 Toubah : تنيح انبا افراهام بجبل فرجود المعروف بدير حدة.

Deir-Nouhy, دير نوهى.

Ce nom se trouve conservé dans les *Actes* complets de saint Agathon et de ses compagnons. Pendant que ce saint homme est en prison à Qous, il y a avec lui un certain Anba Kanbazouâ, le prêtre de Deir-Nouhy[1].

Je ne sais au juste si ce nom désigne un village ou un monastère; je suis cependant porté à croire qu'il s'agit d'un village et que ce village devait être situé dans la Haute Égypte, mais ce nom a dû lui être donné après l'époque de la persécution.

Deir Schahren, ΜΟΝΑϹΤΗΡΙΟΝ ΝϢΑϨΡΕΝ, دير شهران.

Ce monastère est cité dans la liste des monastères célèbres de l'Égypte : il était dédié au martyre Mercure[2]. C'est tout ce que l'on en saurait, si Abou Selah n'en indiquait la situation à l'ouest du Caire, car il n'a pas encore commencé la description de la partie est. Il en sera parlé plus loin.

Deir Souriân, دير السريان.

Le nom de ce monastère se trouve au *Synaxare*, à la fête du saint Barsoum, «dans le monastère des Syriens[3].»

Ce monastère, qui existe encore, et nous savons avec précision qu'il était situé dans le Ouady-Habib, autrement appelé Schiît ou Scété, était un peu au nord-ouest du Deir Abou-Makar; il rentre donc dans la description de cette célèbre vallée et on le trouvera à l'article *Schiît*. Ces monastères sont seulement ceux qu'on trouve mentionnés dans les documents coptes : il y en a un beaucoup plus grand nombre, qu'on peut voir dans Makrizy et Abou Selah.

(1) Mss. ar. de la *Bibl. nat.*, suppl. 89, fol. 50 v°; l. 10 : انبا كنبظوا الذى من دير نوهى.

(2) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 173 v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 334 r°.

(3) *Synaxare*, 9 Emschir : انبا برسوما اب الرهبان بدير السريان.

Dektadritou, ⲇⲉⲕⲧⲁⲇⲣⲓⲧⲟⲩ.

Le nom de ce village se trouve en tête du papyrus n° 13 de Boulaq. L'acte, contenu dans ce papyrus, débute ainsi : «Moi, Thomas, le fils de Basileios le prêtre, originaire de Dektadritou, dans la terre de Schmîn[1].» A la fin de cet acte, un témoin a signé l'acte dans cette forme : «Moi, Thomas, fils de Sabîné de Dikpatritou, dans la terre de Schmîn, je signe cette donation dans la manière que j'ai établie (*sic*)[2].»

Nous avons ainsi une double forme du même nom, dont l'une doit être fautive : ⲇⲉⲕⲧⲁⲇⲣⲓⲧⲟⲩ et ⲇⲉⲕⲡⲁⲧⲣⲓⲧⲟⲩ; je ne saurais dire quelle est la meilleure. Quant à la position de ce village, il m'est impossible de la définir plus strictement que ne l'a fait le papyrus en question «dans la terre d'Akhmîn», car ce devait être une simple *'ezbeh* appartenant à quelque Grec, comme le montre la forme génitivale du nom. Tous les noms semblables ont disparu dans les suites de la conquête arabe.

Delâs, ϯⲗⲟϫ, دلاص.

Le nom de cette ville nous a été conservé par tous les documents dont j'ai fait usage.

Les *Actes* d'Épimé de Pankoleus, ou Benkolaos, parlent d'un chrétien nommé Petsiri, natif de la ville de Tilodj[3]. Dans un fragment sa'idique publié par Mingarelli, il est fait mention de la montagne de Tilodj[4]; de même dans l'éloge de Pisentios[5].

Les *scalæ* coptes-arabes contiennent ce nom et donnent l'égalité suivante : ϯⲗⲟϫ = دلاص[6]. La liste des évêchés de l'Égypte ajoute

(1) Revillout, *Actes et Contrats des musées égyptiens de Boulaq et du Louvre*, p. 90.

(2) *Ibid.*, p. 93.

(3) *Mss. cop. Vat.*, LXVI, fol. 119 r°.

(4) Mingarelli, *Ægypt. cod. Reliquiæ*, p 165.

(5) E. Amélineau, *Étude sur le christianisme, en Égypte, au VIIe siècle. — Vie de Pisentios*, p. 133.

(6) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 v°; n° 53, fol. 84 v°; n° 54, fol. 188 r°; *Oxford Bodleian Libr.*, Mar. 17, fol. ⲣⲟⲃ r°; *British Museum*, Orient.,

le nom grec de cette ville : ⲚⲒⲖⲞⲨ=ϯⲖⲞϪ=دلاص[1], lequel était Nilopolis.

L'*Histoire des Patriarches* transcrit le nom de cette ville دلوج[2], ce qui montre que cette histoire a conservé l'orthographe primitive. C'est sans doute de cette ville qu'il est question dans la *Chronique de Jean de Nikiou*, dans les mots suivants : « Après la prise de Fayoum et de son territoire par les Musulmans, Ȧmr fit commander à Abâkîrî, de la ville de Delas, d'amener les bateaux du Rîf, afin de transporter sur la rive orientale les Ismaélites qui se trouvaient à l'occident du fleuve[3]. » Afin de désigner l'emplacement de cette ville, le traducteur, si au fait des choses de l'Égypte, a mis en note : « Cette ville était située dans la province de Behnésâ, à 7 lieues au sud de Memphis[4]. »

Champollion[5] avait voulu voir deux Tilodj dans les textes que j'ai cités, afin d'expliquer le texte publié par Mingarelli où il est dit que les religieux de Pakhôme, se rendant à Alexandrie, arrivèrent à la montagne de Tilodj; mais le texte ne comporte pas l'explication qu'a voulu en donner Champollion : il n'y a qu'une seule ville de ϯⲖⲞϪ, et c'est Nilopolis, comme l'avait parfaitement vu Quatremère[6], quand Champollion voulait que ce fût El-Saul[7].

L'emplacement de cette ville a été aussi fort discuté. L'*État de l'Égypte* place ce lieu dans la province de Behnésâ[8], aujourd'hui moudirieh de Benisouef. Au rapport d'un géographe arabe anonyme, Delâs était situé à 8 parasanges de Memphis et 20 de Fayoum[9]. Edrisy la place à l'orient du fleuve, à deux journées

441, fol. ⲢⲚ r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 229 r°.

(1) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 172 r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 331 v°.

(2) Mss. ar. de la *Biblioth. nat*, n° 140, p. 3.

(3) *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 559.

(4) *Ibid.*, note 4.

(5) Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 333-336.

(6) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 506.

(7) Champollion, *ibid.*, p. 335.

(8) De Sacy, *op. cit.*, p. 689.

(9) Cité dans Quatremère, *op. cit.*, p. 506. La cote originale du manuscrit arabe auquel renvoie Quatremère est *ar.* 580.

d'Ahnas[1]. Or cette ville existe encore aujourd'hui, bien réduite, il est vrai. Elle fait partie de la moudirieh de Benisouef, district d'El-Zaouiet; elle compte 1,665 habitants, plus 872 Bédouins, et possède une école[2]. Il n'est donc pas difficile d'en indiquer la position. Elle est, tout d'abord, placée sur la rive gauche ou ouest du fleuve, et non à l'est, malgré ce qu'en dit Edrisy. En outre, il est évident que l'auteur anonyme s'est trompé, ou que le copiste a oublié un chiffre, et qu'il faut lire 18 ou 28. Le fait est que la ville se trouve à 75 kilomètres de Memphis, et non à 28 comme l'assure le traducteur de la *Chronique de Jean de Nikiou*. C'était au XIVe siècle une ville encore assez importante, s'il faut en juger par le chiffre de ses feddans, 5,900, et celui de la taxe qui lui était imposée, à savoir 20,000 dinars[3].

Demellîânâ, دمليانا.

Le nom de cette localité nous a été conservé par le *Synaxare*, dans le récit consacré à sainte Lîârîâ « qui était de Demellîânâ, près de Damîrah[4] ».

Ce sont là tous les renseignements fournis par ce document. Fort heureusement le site de Damîrah est très bien connu : c'est donc près de cette ville qu'on placera le village de Demellîânâ qui n'a laissé aucune trace ni dans l'*État*, ni dans le *Recensement général de l'Égypte*.

Demnou, دمنوا.

Ce nom a été conservé par le *Synaxare*, au septième jour de Toubah, dans l'analyse détaillée qu'il fait des *Actes* de Phoibamôn d'Aousîm. Ce document dit vers la fin du résumé : « Il raconta aux habitants de la ville les promesses du Messie qui avait dit : « La

(1) Quatremère, *op. cit.*, p. 506.

(2) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 94, et part. ar., p. ١٦١ et ١٦٢.

(3) De Sacy, *op. cit.*, p. 689.

(4) *Synaxare*, 25 Abib : هذه كانت من دمليانا الذى بحد دميرة. Il s'agit de la Damîrah du Nord et non de celle du Sud.

« nouvelle des miracles et des prodiges se répandra dans toutes les « régions de la terre : de même aussi à Tamâ, des nahiebs de Qâou, « il y aura des guérisons grandes, et aussi dans son église de Dem- « nou, dans le pays d'Akhmîm, il y aura des prodiges éminents, « célèbres jusqu'à la fin du monde[1]. »

Ainsi cette ville était située dans le pays d'Akhmîm. Or on trouve une ville de ce nom citée dans l'*État de l'Égypte*, province d'Asiout, pour une contenance de 1,850 feddans et une redevance de 2,000 dinars[2]. Le *Recensement général de l'Égypte* comprend de son côté une na'ga, située dans la nahieh de Sohag et faisant partie de la moudirieh de Girgeh[3], qui répond parfaitement à la donnée de notre texte. Elle comprend 369 habitants[4]. Je ne me tromperai donc pas en identifiant cette na'ga avec la ville de Demnou dont parle le *Synaxare*.

Demqârounî.

Le nom de cette ville nous a été conservé, par la *Chronique de Jean de Nikiou*, dans le récit des troubles et des compétitions qui marquèrent la fin du règne de l'empereur Phocas. Dans cette lutte, Nicétas, général d'Héraclius, était maître d'Alexandrie; Bonose, pour s'emparer de la ville, « vint avec ses troupes et établit son camp à Mîphâmônîs, qui est la nouvelle Schobrâ. Ensuite il alla avec toute son armée à Demqâroûnî, se proposant de donner l'assaut le dimanche[5] ».

Il est évident, d'après ce texte, que cette ville ou ce village devait être située assez près d'Alexandrie pour qu'on y pût donner l'assaut à la grande ville. Elle n'a pas laissé de traces : ce devait être

(1) *Synaxare*, 27 Toubah : وايضا ى طما من نواى مدينة قاو سيكون شفا عظم وايضا ى بيعته بدمنوا ى بلاد اخمم وتكون عجايب ظاهرة مشهورة الى اخر العالم.

(2) De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 701.

(3) La moudirieh de Girgeh a été récemment transférée à Sohag.

(4) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 95, et part. ar., p. ١٣٢.

(5) *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 546, 547.

l'une de ces bourgades qui apparaissent aux abords de grandes villes, selon les besoins des populations.

Denderah, ⲛⲓⲧⲉⲛⲧⲱⲣⲓ, دندرة.

Le nom de cette ville nous a été conservé à la fois par les œuvres coptes et les œuvres grecques, en général par tous les documents mis en usage dans cet ouvrage.

Dans les *Actes* de martyrs, le nom de cette ville revient plusieurs fois sous la forme ⲛⲓⲕⲉⲛⲧⲱⲣⲓ [1]. Dans un fragment sa'idique publié par Mingarelli et faisant partie de la *Vie* de Pakhôme, le scribe a écrit d'abord ⲛⲓⲣⲉⲛⲧⲱⲣⲉ, et deux pages plus loin, dans le même fragment, ⲛⲉⲓⲧⲉⲛⲧⲱⲣⲉ [2]. Dans la *Vie* de Pakhôme écrite en dialecte memphitique, dans le même récit publié en sa'idique par Mingarelli et dans l'épisode de l'évêque Sarapamon qui veut que Pakhôme soit ordonné prêtre, le nom de cette ville est écrit premièrement ⲛⲓⲕⲉⲛⲧⲱⲣⲓ [3], et, la seconde et la troisième fois que ce nom revient, ⲛⲓⲧⲉⲛⲧⲱⲣⲓ. La traduction arabe de ce passage donne uniformément دندرة [4] : il en est de même dans la traduction arabe des *Actes* des SS. Apatir et Iraî, qui se trouve à la bibliothèque bodléienne d'Oxford [5].

Les traductions du *Synaxare* contiennent deux fois la mention de cette ville : premièrement dans le martyre de Ptolémée, fils de Nestorius, l'un des plus riches habitants de Dendérah; secondement à propos des quatre cents martyrs, mis à mort dans cette ville sous Dioclétien [6].

Les *scalæ* coptes-arabes contiennent toutes le nom de cette ville

[1] Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 96, 99, 105 et 107.

[2] Mingarelli, *Reliquiæ Cod. Ægypt.*, p. ccxxviii et ccxxxi.

[3] E. Amélineau, *Monuments pour servir à l'hist. de l'Égypte chrét.*, t. II, p. 39, 58 et 60. Au premier passage, j'ai corrigé ⲕⲉⲛⲧⲱⲣⲓ en ⲧⲉⲛⲧⲱⲣⲓ; mais j'ai averti en note que le manuscrit portait ⲕⲉⲛⲧⲱⲣⲓ.

[4] *Ibid.*, p. 384, 557 et 558.

[5] *Bodl. libr.*, mss. arabe. Seld. 3274; Uri CXCVIII.

[6] *Synaxare*, 7 Kihak et 8 Baschons.

sous les formes diverses ⲛⲓⲕⲉⲛⲧⲱⲣⲓ[1], ⲛⲓⲕⲉⲛⲧⲱⲣⲉ[2] ou ⲕⲉⲛⲧⲱⲣⲓ[3]; l'un de ces documents a même ⲛⲓⲕⲉⲛⲧⲱⲣⲓⲁ[4] et le manuscrit du *British Museum* porte ⲕⲩⲛⲧⲩⲣⲟⲛ[5]. La liste des évêchés de l'Égypte a l'égalité suivante : ϯⲃⲁⲕⲓ ⲛⲓⲕⲉⲛⲧⲱⲣⲓ = ⲧⲉⲛϯⲣⲟⲛ = مدينة دندرة[6].

Je regarde les deux formes ⲕⲉⲛⲧⲟⲣⲓ et ⲧⲉⲛⲧⲱⲣⲓ comme également bonnes, parce qu'elles sont toutes les deux une tentative pour expliquer le mot primitif qui servait à désigner cette ville [hieroglyphs][7] : ce mot ne contenant que la dernière partie du mot copte, à savoir ⲧⲱⲣⲓ, et ce mot ⲧⲱⲣⲓ se trouvant être le nom du saule, on en a conclu que le nom tout entier signifiait : *les bois de saule*, ou *les terres de saule*, ⲛⲓⲕⲉⲛⲧⲱⲣⲓ ou ⲛⲓⲧⲉⲛⲧⲱⲣⲓ. La première forme s'explique par [hieroglyphs] et la seconde par [hieroglyphs]. Mais le mot qui signifie *saule* en ancien égyptien [hieroglyphs] n'a qu'une assonance assez différente de [hieroglyphs].

Quatremère[8] et Champollion[9] ont tous les deux connu et parfaitement identifié cette ville. Ce dernier avait déjà même pressenti l'explication de ⲛⲓⲧⲉⲛⲧⲱⲣⲓ, en disant : On pourrait peut-être dériver ⲛⲓⲧⲉⲛⲧⲱⲣⲓ de ⲧⲁⲛⲑⲱⲣⲓ, qui désignerait ainsi un lieu où se trouveraient des saules[10]. Malheureusement le créateur de l'égyptologie n'avait pas assez de textes à sa disposition; autrement il n'aurait pas songé à ⲧⲁ, adjectif possessif du féminin singulier, qui empêche l'emploi de l'article pluriel. Les deux auteurs que je viens

[1] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 54, fol. 188 r°; *Bodl. libr.*, Maresc. 17, fol. ⲣ̅ⲟ̅ⲃ̅ r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 22.

[2] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 43, fol. 51 v°; n° 44, fol. 79 v°.

[3] *Ibid.*, n° 46, fol. 171 r°; n° 50, fol. 110 v°; n° 53, fol. 85 r°.

[4] Mss. cop. de la *Bibl nat.*, n° 55, fol. 5 r°.

[5] *Brit. Mus.*, Orient., 441, fol. ⲣ̅ⲛ̅ v°.

[6] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 117 v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 332 v°.

[7] Pierret, *Vocabulaire hiéroglyphiq.*, p. 677.

[8] Quatremère, *Mémoires historiques et géographiques sur l'Égypte*, t. I, p. 142-148.

[9] Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 226-235.

[10] *Ibid*, p. 235, note 1.

de citer ont regardé la forme ⲕⲉⲛⲧⲱⲣⲓ comme une faute d'orthographe; il serait assez difficile cependant de rendre compte de la substitution du ⲕ au ⲧ, ce qui n'arrive que dans ce mot, car autant les scribes égyptiens sont portés à échanger les lettres de même ordre ou de même consonance, autant ils se gardent d'échanger une dentale et une gutturale, et *vice versa.* C'est pourquoi l'explication que je donne ici a l'air d'être la seule bonne, quoique le mot *bois* [hieroglyph] prenne un ●, une aspirée pour une forte; mais c'est là précisément l'une des fautes familières à un scribe du pays d'Égypte.

La situation et la description de Dendérah sont assez connues pour que je me dispense d'en parler. Il me suffira de citer les renseignements nouveaux qu'offre le *Recensement général de l'Égypte*[1]. D'après ce document, la ville de Dendérah est déchue; elle compte actuellement parmi les *nahiehs* du district et de la province de Qéneh : elle contient 4,492 habitants, non compris 1,383 Bédouins, et possède une école. Elle est citée dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 6,691 feddans et une redevance annuelle de 8,000 dinars[2].

Dendérah-el-Bendarah, دندرة البندرة.

Le nom de cette cité nous a été conservé par le *Synaxare.* « En ce jour, dit-il, fut martyr le saint Paphnouti de Dendérah, ville appelée El-Bendarah[3]. »

Malgré la nouveauté du surnom, car c'est la seule fois qu'il se rencontre, je crois qu'il s'agit ici de la même ville que celle qui précède : mais je ne peux savoir d'où provient le surnom. On pourrait aussi penser que la ville nommée El-Bendarah s'appelait primitivement *Dendérah :* mais je ne crois pas à cette explication.

(1) T. II, part. fr., p. 99, et part. ar. p. ١٣٢. — (2) De Sacy, *op. cit.*, p. 703. — (3) *Synaxare*, 20 Barmoudah : الذى من دندرة وهى الذى يقال لها البندرة.

DENOUÂSCHIR, ϯⲁⲛⲟⲩϣⲉⲣ, دنواشر.

Le *Synaxare*, au vingtième jour de Barmahat, nous apprend que le patriarche Khaïl eut beaucoup à souffrir à l'occasion d'un évêque de Sakhâ. Cet évêque, lors de la consécration de l'église de Denouâschir, commit certains excès qui sont rapportés tout au long[1].

Il s'agit de la même ville que celle qui est citée dans le manuscrit d'Oxford sous le nom de ϯⲁⲛⲟⲩϣⲉⲣ = دنواشر[2]. Elle est citée entre la ville d'Edkou et celle de Pténétô, c'est-à-dire entre le lac d'Edkou, ou de Borlos, et la ville actuelle de Desouq. On comprend ainsi pourquoi cette ville est censée du diocèse de Sakhâ.

D'un autre côté, le *Recensement général de l'Égypte* nous offre un illage de Danouschir, situé dans la province de Gharbyeh et dans le district de Samannoud : il comprend 1,890 habitants plus 5 Arabes nomades[3]. Ce ne saurait être là la ville citée plus haut. Cette ville a donc disparu. *L'État de l'Égypte* lui donne 2,252 feddans de contenance, et la taxe à 10,000 dinars par an[4]. Le nom du village cité dans le *Recensement* s'écrit دنوشر.

DIASÎMÔT, ⲇⲓⲁⲥⲏⲙⲱⲧ.

Le nom de cette localité nous a été conservé par un papyrus de la collection de l'archiduc Rainer, à Vienne. Ce nom est cité en passant, avec l'abréviation ⲭ̊ pour ⲭⲱⲣⲓⲟⲛ[5]. Je ne saurais, sur d'aussi minces indices, dire à quel nome il appartenait ou l'identifier, quoiqu'il soit assez vraisemblable qu'on doive le placer dans le Fayoum, et que la tournure grecque du mot conduise à en faire l'une de ces nombreuses *'ezbehs* dont il a déjà été question et qui ont changé de nom.

(1) *Synaxare*, 20 Barmahat.

(2) *Bodl. libr.*, Cod. Maresch. 17, fol. ⲣⲟⲁ v°, et mss. de Lord Crawford, fol. 229 r°; *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 119 r°; n° 53, fol. 84 v°.

(3) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. franç., p. 99, et part. ar., p. ١٩٣.

(4) De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 639.

(5) *Mittheilungen der Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer*, 2° année, p. 62.

DIFRÂ, ϯⲫⲣⲉ, دفرا.

Le nom de ce village est cité par les *scalæ* coptes-arabes qui l'écrivent, les unes ϯⲫⲣⲉ, et les autres ϯⲫⲣⲏ, s'accordant toutes à le transcrire دفرا [1]. Elles le rangent après Digouah et Qalîoub et avant Aousîm. Nous verrons dans l'article suivant qu'il y avait également un village du nom de ϯⲫⲣⲉ dans le nome de Panaou ou Banâ.

L'idée vient tout d'abord que c'est le même mot; mais, en y regardant de plus près, on voit qu'il y avait deux villages du même nom. Celui-ci était situé dans la province de Menoufyeh, district de Melig : il a une population de 2,722 habitants et possède une école [2]. Il n'est pas cité dans l'*État de l'Égypte*, publié par S. de Sacy.

DIFRY, ϯⲫⲣⲉ, دفرى.

Le nom de ce petit bourg a été conservé par les *Actes* d'Isaac de Tiphré, qui ont été publiés et traduits par M. Budge [3]. Il y est dit qu'Isaac était natif de Difré dans le diocèse de Panaou, qu'on lui bâtit une église sur l'emplacement de sa maison démolie et que l'évêque vint la consacrer. Le *Synaxare* a aussi conservé ce nom qu'il écrit دفرى [4].

Champollion [5] et Quatremère [6] ont connu ce nom et l'ont identifié avec le village de Defry que cite l'*État de l'Égypte*, dans la province de Gharbyeh, pour une contenance de 1,183 hectares et une redevance de 10,000 dinars [7]. Malgré ce chiffre relativement relevé qui indique une situation exceptionnelle, ce village ne se rencontre pas dans le *Recensement général de l'Égypte*.

(1) Mss. coptes de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 v°; n° 53, fol. 84 v°; *Bodl. libr.*, Maresc. 17, fol. ⲣⲟⲃ r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 229 r°.

(2) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 97, et part. ar., p. ١٤١.

(3) *The Martyrdom of Isaac of Tiphre*, p. 1 du texte, année 1887. Tirage à part.

(4) *Synaxare*, 6 Baschons : الذى من دفرى.

(5) Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 183.

(6) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 101.

(7) De Sacy, *op. cit.*, p. 638.

Digouah, ϯⲕⲉⲃⲓ, دجوة.

Ce nom se trouve dans les *scalæ* coptes-arabes [1]. Il se rencontre aussi dans le *Synaxare* un nom semblable à propos de ce qui suit. Le gouverneur du pays, ayant conduit à Saïs les saintes Dabamoun et Bastamoun, fut informé qu'il y avait une femme avec sa fille qui faisait beaucoup de charités : elles étaient tisseuses de toiles et brodeuses. Le gouverneur les envoya quérir : «Elle quitta les gens de sa maison et sortit de Diqouâ» [2], et se rendit à Saïs.

Il s'agit de savoir si nous avons là un seul et même nom écrit دجوة et دقوا. Champollion l'a pensé [3] et a identifié ce nom avec le Digouah de Vansleb qui en faisait le siège d'un évêché [4], quoique ce nom ne se rencontre pas dans la liste des évêchés d'Égypte.

D'après la place que le nom occupe dans les *scalæ*, le village ainsi désigné faisait partie de la province appelée aujourd'hui Qalîoubyeh. Nous avons donc deux villages distincts. Celui-ci fait partie du district de Toukh, dans la province susnommée, a une population de 2,708 habitants et possède une école [5]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une redevance de 8,500 dinars, sans contenance marquée [6].

Dîk.

Ce nom nous a été conservé par la *Chronique de Jean de Nikiou* qui, racontant le règne de Sésostris, s'exprime ainsi : «Sésostris, qui régnait sur toute l'Égypte et sur les contrées voisines, fut le premier qui leva l'impôt et arpenta la terre. Ayant réuni un grand

(1) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 r°; n° 53, fol. 84 v°; *Bodl. libr.*, Maresc. 17, fol. ⲣ̄ⲟ̄ⲗ̄ v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 229 r°.

(2) *Synaxare*, 10 Baschons : بل انه اخذها الى عند الوالى وودعت اهل بيتها وخرجت من دقوا.

(3) *Op. cit.*, t. II, p. 225-227.

(4) Vansleb, *Histoire de l'église d'Alexandrie*, p. 19.

Ce que cet auteur dit des évêchés est mêlé de faux et de vrai.

(5) *Recensement général de l'Égypte*, t. II. part. fr., p. 97, et part. ar., p. ١٩٧.

(6) De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 600.

IMPRIMERIE NATIONALE.

butin et beaucoup de captifs de tous les pays, il emmena ces captifs en Égypte, et les employa, ainsi que ses sujets astreints à payer l'impôt, à creuser la terre et à combler tous les marais d'Égypte, de sorte que les habitants furent à même de faire des plantations et de cultiver des terres arables, telles que le Sa'id, la première province qui connut l'agriculture. Puis il ordonna que l'on payât au roi un impôt et une redevance proportionnée en fruits de la terre. Il creusa aussi un canal qui porte le nom de Dîk jusqu'à ce jour[1]. »

J'ai cité ce long passage pour montrer que d'erreurs il renferme. Il y avait longtemps déjà que l'Égypte avait été mesurée, quand régna Sésostris ou Ramsès II. S'il est vrai qu'il employa des captifs pour exécuter ses travaux, cet usage durait depuis longtemps; il n'est pas vrai que le desséchement de tous les marais d'Égypte fut entrepris sous son règne, que la terre du Sa'id fut rendue arable, alors qu'elle l'était depuis trente siècles au moins. Il reste donc de vrai sans doute que Sésostris fit creuser le canal appelé Dîk. On renvoie, il est vrai, à Hérodote et à Diodore de Sicile pour étayer tout cet échafaudage[2]; mais ni Hérodote, ni Diodore de Sicile ne sont dignes de plus de croyance que les monuments égyptiens eux-mêmes, quelque mince que soit leur valeur. Ramsès II fit creuser le canal qui reliait les deux mers[3], lequel était connu sous le nom de *canal de Sésostris:* peut-être est-ce le canal de Dîk, si ce canal exista réellement.

Dîny, دينى.

Le nom de cette localité se rencontre dans les *Actes* complets de saint Agathon et de ses compagnons martyrs, conservés dans la traduction arabe par un manuscrit de la *Bibliothèque nationale*. Lorsqu'ils eurent été martyrisés, on leur bâtit une belle église à Abou-

(1) *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 366-367. — (2) *Ibid.*, p. 367, note 1. — (3) Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 228.

qîr «et l'on transporta les corps des martyrs vers le pays que l'on nomme Dîny, de la province des deux Mozâhamyeh[1]. »

Cette localité se trouvait en Égypte, au XIV[e] siècle, sous le nom de Dîny ou Dîneh. L'*État de l'Égypte* la cite pour une redevance de 6,500 dinars, sans contenance marquée[2]. Le *Recensement général de l'Égypte* ne la contient pas, pour la bonne raison qu'elle n'existe plus.

Diolcos.

Le nom de cette ville est cité par les auteurs grecs chrétiens ou les auteurs latins. Cassien dit qu'en allant de Syrie en Égypte, se trouve la ville Diolcos, située près de la mer et du Nil[3] : il y avait des anachorètes qui vivaient dans une espèce d'île que formaient à la fois le fleuve et la mer. L'auteur de l'*Histoire lausiaque*[4] et Rufin[5], de même que Sozomène[6], en parlent également.

Cette ville est disparue depuis longtemps : elle était située près de Panéphysis; c'est tout ce que nous en savons.

Dionysias, ⲆⲒⲞⲚⲨⲤⲒⲀⲤ.

Le nom de cette ville célèbre se trouve conservé dans un papyrus grec de la collection de l'archiduc Rainer, qui non seulement nous donne le nom de la ville, mais encore celui d'un certain nombre de propriétés particulières dépendant de la ville. Il y est dit : «Aurelia Thermutharîa, connue aussi sous le nom d'Iraîs, mère agissant au nom de ses enfants, près d'Aurélius Julius, fils de Parmenôn, vétéran, de ceux qui ont été congédiés avec honneur, et Ammon mon serviteur : nous deux nous voulons acheter de toi ce qui t'appartient d'oliviers en trois endroits : dans le lieu *dit*

(1) Mss. ar. de la *Bibl. nat.*, suppl. 89, fol. 73 v° et 74 r° : الى بلاد يقال لها دينى من اعمال المزاحيتين.

(2) De Sacy, *op. cit.*, p. 669.

(3) *Patr. lat.*, LXXIII, col. 838.

(4) *Patr. græc.*, XXXIV, col. 1178.

(5) Rufin, *Historia Monachorum. Patr. lat.*, XXXII, col. 459-460.

(6) Sozomène, *Hist. eccl.*, lib. VI, cap. 28.

Epikharos, cinq aroures; dans le lieu *dit* Daris, une seule aroure; dans le lieu Gemînis, une autre aroure; et dans le lieu nommé Thalaoutis, la plantation de palmiers et les palmiers qui sont parmi les oliviers, etc. [1]. » Dans un autre contrat, il est fait mention de la même ville et d'une propriété qui se nommait Psibistanis et qui se composait de deux aroures, plus ou moins, de terrains ensemencés en blé, etc. [2]. Il n'y a malheureusement que le commencement du contrat.

Ainsi cette ville avait ses champs désignés par des noms particuliers, comme c'est encore la coutume en Égypte, et comme c'était une coutume universelle. Elle a été souvent citée par les écrivains grecs, et je crois que son emplacement a été récemment découvert par M. F. C. Whitehouse, à l'extrémité ouest du Fayoum [3].

Djebenouti, ϫⲉⲃⲉⲛⲟⲩϯ.

Nous sommes encore redevables du nom de ce village à l'un des papyrus de la collection de l'archiduc Rainer. Ce nom se retrouve à deux fois différentes et à chaque fois il est écrit de la même manière [4].

Il était placé dans le Fayoum, comme l'a déjà fait observer M. Krall, de Vienne; mais ni le *Recensement général*, ni l'*État de l'Égypte* ne l'ont conservé.

Diqouâ, دقوا.

Ce nom, dont j'ai traité en passant, plus haut, à propos de Digouah, est celui d'un village proche de Saïs, cité au *Synaxare* [5]. C'est en effet dans les environs de Saïs que se fabriquaient ces

(1) *Mittheilungen aus der Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer*, 2e année, p. 33.

(2) *Ibid.*, p. 36.

(3) F. C. Whitehouse, divers mémoires imprimés, mais non mis dans le commerce.

(4) *Mittheilungen der Sammlung*, etc., 2e année, p. 60.

(5) *Synaxare*, 10 Baschons. Cf. le texte plus haut à l'article *Digouah*.

belles toiles et ces broderies célèbres en Égypte et qui se répandaient dans le monde entier. Je n'en dis pas plus long, car j'ai cité le texte qui nous a conservé ce mot.

Ce village a disparu complètement de l'Égypte actuelle; il l'était déjà au XIVe siècle, car l'*État de l'Égypte* n'en fait pas mention.

DJEBRO MENESINE, ϫⲉⲃⲣⲟ ⲙⲉⲛⲉⲥⲓⲛⲉ, شبرا منسينا.

Le nom de ce village se trouve conservé dans le titre d'une œuvre copte intitulée : « Déposition des ossements des saints Martyrs que nous fêtons, les quarante-neuf vieillards avec le Magistrien et son saint fils. Elle eut lieu dans cette église de notre père saint, le pneumatophore abba Macaire de Schiît, le cinquième jour du mois de Méschir, sous Jean l'Hégoumène saint, originaire de Djebro-ménésiné[1]. » Dans l'*Histoire des Patriarches*, le bourg est nommé Schoubrâ Mensînâ[2], شبرا منسينا ou autrement Arouat.

Il n'a pas laissé de trace en Égypte; on n'en retrouve le nom ni dans l'*État*, ni dans le *Recensement général de l'Égypte*. Il me semble cependant que ce nom devait appartenir à la Basse Égypte; car la transcription de ϫ par ش est particulière à ce pays. Il y a beaucoup de villages qui se nomment Schoubrâ en Égypte; nous les retrouverons plus loin.

DJEBRO NATHÎNI, ϫⲉⲃⲣⲟ ⲛⲁⲑⲏⲛⲓ, شبرا نتى.

Le nom de ce village est conservé dans la *Vie du patriarche Isaac*, comme la patrie d'un *chartulaire*, c'est-à-dire d'un notaire du fisc, qui avait sans doute à se reprocher ce que les scribes de l'ancienne Égypte, comme ceux de la nouvelle, n'ont jamais manqué

(1) ⳿ϯϫⲓ ⲛⲥⲉⲙⲛⲓ ⲛⲧⲉ ⲛⲉⲛⲕⲁⲥ ⲛⲛⲓⲁⲅⲓⲟⲥ ⲙ︦ⲁ︦ ⲉⲧⲉⲛⲉⲣ ϣⲁⲓ ⲛⲱⲟⲩ ⲙⲫⲟⲟⲩ ⲡⲓⲙ︦ⲑ︦ ⲛϧⲉⲗⲗⲟⲓ ⲛⲉⲙ ⲡⲓⲙⲁⲅⲓⲥⲧⲣⲓⲁⲛⲟⲥ ⲛⲉⲙ ⲡⲉϥϣⲏⲣⲓ ⲉⲑⲟⲩⲁⲃ. ⲁⲥϣⲱⲡⲓ ϧⲉⲛ ⲡⲁⲓⲧⲟⲡⲟⲥ ⲉⲑⲟⲩⲁⲃ ⲙⲡⲡ︦ⲛ︦ⲁ︦ⲧⲟⲫⲟⲣⲟⲥ ⲁⲃⲃⲁ ⲙⲁⲕⲁⲣⲓ ⲛⲧⲉ ϣⲓⲏⲧ ⲛⲥⲟⲩ ⲉ︦ ⲙⲡⲓⲁⲃⲟⲧ ⲙⲉⲭⲓⲣ ⲛⲁϩⲣⲁϥ ⲛⲁⲃⲃⲁ ⲓⲱⲁⲛⲛⲏⲥ ⲡⲓϩⲩⲅⲟⲩⲙⲉⲛⲟⲥ ⲉⲑⲟⲩⲁⲃ ⲡⲓⲣⲉⲙ ϫⲉⲃⲣⲟ ⲙⲉⲛⲉⲥⲓⲛⲉ. *Cod. Cop. Vat.*, LVIII, fol. 1 r°.

(2) Mss. ar. de la *Bibl. nat.*, n° 139.

d'avoir à se reprocher, quand ils avaient en main la perception des impôts. Il est dit au sujet de ce notaire : « Il y avait un homme, nommé Isaac, qui était *chartulaire* du pays d'Égypte : c'était un homme aimant Dieu grandement, et il était d'un village nommé Djébronathîni. Il avait une grande confiance dans l'évêque saint abba Zacharie [1]. »

Or ce Zacharie était évêque de Saïs, et, comme les rapports entre ce personnage et l'évêque semblent avoir été fréquents, il est à supposer que ce village n'était pas très éloigné de Saïs. Il existe dans l'Égypte actuelle un village nommé Schoubrâ-Teny, qui se trouve dans le district de Kafr-ez-Zaiât, province de Gharbyeh et qui correspond à notre ϫⲉⲃⲣⲟ ⲛⲁⲑⲏⲛⲓ. Il comprend une population de 1,432 habitants et possède une école [2]. Comme on peut le voir sur une carte d'Égypte, il est situé à peu près à une lieue au nord de Saïs. Ce village est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 1,049 feddans et une redevance annuelle de 2,000 dinars, réduite ensuite à 1,000 [3].

Quatremère [4] et Champollion [5] ont tous les deux parfaitement connu et identifié ce nom; mais Champollion a tort de dire qu'il se trouve dans le *Martyre d'Isaac*, c'est dans la *Vie du patriarche Isaac* qu'il faut lire. Il a en outre le tort d'appeler ce village ϫⲉⲃⲣⲟ ⲙⲁⲑⲏⲛⲓ, et Peyron a suivi son erreur dans son dictionnaire [6].

Djelfah, ⲡϫⲉⲗⲃⲁϩ, جلفة.

Le nom de ce village nous a été conservé par les *Actes* de saint Épimé, dans le manuscrit copte du Vatican, n° LXVI. Lorsque ce saint eut été martyrisé à Phouohenniamîou, les serviteurs de Jules d'Aqfahs prirent soin de son cadavre, le chargèrent sur une petite barque et le conduisirent à Eschmoun, c'est-à-dire à peu près

(1) E. Amélineau, *Vie du patriarche copte Isaac*, p. 31.

(2) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 90, et part. ar., p. 141.

(3) De Sacy, *op. cit.*, p. 641.

(4) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 502.

(5) Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 224.

(6) Peyron, *Lexicon copticum*, p. 381.

Eschmounein. « Lorsqu'ils eurent abordé au rivage ils cherchèrent une bête de somme, ils la chargèrent du corps du saint, et un ange du Seigneur leur montra le chemin, jusqu'à ce qu'il les eût conduits à Pankoleus, au midi, au lieu qu'on nomme Pedjelbah [1]. »

On voit par conséquent que ce village était situé au nord de Eschmoun et de Benkolaos. Ces détails ne sont pas nombreux, et cependant ils nous suffisent pour identifier le village. Ce village se rencontre encore en Égypte avec le même nom, quoiqu'il ait perdu l'article : il est situé dans le district de Beni-Mazar, province de Minieh; il contient 647 habitants [2]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 1,050 feddans et une redevance de 4,500 dinars [3].

Champollion a cité ce mot [4]; mais c'est à Quatremère [5] que revient l'honneur de l'avoir identifié. Abou Selah en parle dans son *Histoire des monastères et des églises de l'Égypte* [6].

Djîmé, ϫⲏⲙⲉ, ϭⲏⲙⲓ.

Ce mot est écrit ϫⲏⲙⲉ dans les œuvres coptes d'origine sa'idique; au contraire, dans les œuvres memphitiques, il est écrit ϭⲏⲙⲓ. Malgré cette différence, il s'agit de la même localité, et j'admettrai comme prouvée cette identité.

Cette ville n'est mentionnée que dans un seul document ayant une origine littéraire, c'est dans l'éloge de Pisentios, évêque de Qeft : il y est cité trois fois et, à chaque fois, c'est le nom de la montagne qui se trouve sous la plume de l'écrivain. Cet évêque

[1] ⲉⲧⲁⲩⲁⲙⲟⲛ ⲓ ⲉⲡⲓⲭⲣⲟ ⲁⲩϣⲓⲛⲓ ⲛⲥⲁ ⲟⲩⲧⲉⲃⲛⲏ ⲁⲩⲧⲁⲗⲟ ⲙⲡⲥⲱⲙⲁ ⲙⲡⲓⲁⲅⲓⲟⲥ ⲉⲣⲟϥ ⲟⲩⲟϩ ⲁ ⲟⲩⲁⲅⲅⲉⲗⲟⲥ ⲛⲧⲉ ⲡⲟ̅ⲥ̅ ϭⲓ ⲙⲱⲓⲧ ϧⲁϫⲱⲟⲩ ϣⲁⲧⲉϥⲉⲛⲟⲩ ⲉⲡⲁⲛⲕⲟⲩⲗⲉⲩⲥ ⲥⲁⲣⲏⲥ ⲛⲟⲩⲙⲁ ⲉϣⲁⲩⲙⲟⲩϯ ⲉⲣⲟϥ ϫⲉ ⲡϫⲉⲗⲃⲁϩ. *Cod. Cop. Vat.*, LXVI, fol. 192 v°.

[2] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 116, et part. ar. p. ١٢٦.

[3] De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 688.

[4] Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 309.

[5] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 257, 258.

[6] Mss. ar. de la *Bibl. nat.*, 138, fol. 73 v°, et 74 r°.

allait dans la montagne de Djîmé pour y mener la vie anachorétique, il s'y retira lors de l'invasion de l'Égypte par les Perses et y fit parler une momie [1]. Or cette momie dit avoir été originaire d'Erment [2], preuve que Djîmé ne devait pas être éloignée de cette ville, puisqu'on y venait enterrer les morts.

Le nom de cette ville se rencontre très souvent dans les *Actes et Contrats* coptes publiés par M. Revillout. Les textes où se retrouve ce nom sont de trois catégories : ceux où le nom de cette ville est donné sous la forme ϫⲏⲙⲉ [3]; ceux où l'on parle de la montagne de Djîmé [4]; enfin ceux où il est question du *castrum* de Djîmé [5]. Je crois que tous les trois, ces noms désignent le même endroit, en entendant toutefois que la montagne avait reçu le nom du bourg avoisinant, comme c'est la coutume en Égypte. Cette ville faisait partie du nome d'Erment [6], comme cela est dit expressément en plusieurs passages. La ville de Djîmé (elle pouvait à grand'peine être ce que nous nommerions actuellement un gros bourg) correspondait à ce qu'on appelle Medinet-Habou. C'était une ville bâtie non loin de la statue vocale de Memnon, ou d'Aménophis III : elle consistait en maisons de briques, avec des rues assez peu larges, construites près de l'ancien temple de Ramsès III, qui existe toujours. La montagne de Djîmé comprenait donc toute la partie de la chaîne libyque commençant à Medinet-Habou et se dirigeant vers le nord. Dans cette suite, se trouvent les montagnes actuellement nommées Gournah-Murray, Scheikh 'Abd-el-Gounah, El-Asasif, etc. Au fond, Djîmé n'était que la partie occidentale de l'ancienne Thèbes. La ville qui est actuellement en ruines ne doit pas remonter plus haut que la première invasion des

(1) E. Amélineau, *Étude sur le Christ. en Ég. au VIIe siècle. Vie de Pisentios*, p. 135.

(2) *Ibid.*, p. 137-139.

(3) Revillout, *Actes et Contrats des mus. égyp. de Boulaq et du Louvre*, p. 1, 2, 17, 19, 22, 48, 49 et 66.

(4) Revillout, *Actes et Contrats des mus. égypt. de Boulaq et du Louvre*, p. 32, 42, 70, 89, 90, 91, 93, 94, 95.

(5) *Ibid.*, p. 18, 20, 55, 64, 69, 78, 82, 88, 89, 98 et 98 *bis*.

(6) *Ibid.*, p. 1. Cf. aussi les pages où les témoins sont d'Erment.

Perses, et ne se sera développée qu'assez postérieurement, dans les temps chrétiens, sur l'emplacement des temples, jusqu'au moment où elle fut désertée. Toute la chaîne de montagnes était remplie de moines qui vivaient dans les tombeaux, comme le prouvent les inscriptions coptes. Il semble d'ailleurs que les Coptes n'aient pas eu tant d'horreur qu'on a bien voulu le dire pour les habitations des momies. Encore aujourd'hui un grand nombre de pauvres familles de fellahs n'ont pas d'autre habitation que les tombeaux dont les ornementations disparaissent sous l'épaisse couche de suie qui s'est formée depuis des siècles. Ces divers groupes d'habitations portent aujourd'hui des noms différents, et il n'est pas impossible que les noms de Djîmé, Castrum-Djîmé, Memnonia et Castrum Memnoniorum correspondissent à des quartiers différents; c'est pourquoi j'en ai traité séparément. A Djîmé, je crois, correspondait l'appellation grecque Memnonia.

La ville de Djîmé comptait au moins deux églises, dont l'une était dédiée à la Vierge, et l'autre était appelée l'Église catholique de Djîmé[(1)]. De même nous connaissons les noms de plusieurs de ses rues, entre autres celle qui s'appelait Kelôl, où était située la maison de Germanus, dont il est question au papyrus n° 1 du Louvre[(2)].

Djoubouré, ϫⲟⲩⲃⲟⲩⲣⲉ.

Le nom de ce village nous a été conservé par les *Fragments* de la *Vie du moine Abraham*. Il y est dit : « qu'un homme, nommé Élie de Djoubouré[(3)] », appartenant au nome d'Antinoë, vint au monastère d'Abraham. Champollion[(4)], sur la foi de ce document, a placé Djoubouré dans le nome d'Antinoë; mais Quatremère[(5)] lui a objecté que Djoubouré pouvait être tout simplement un surnom et que l'indication du nom d'origine se faisait tout autrement en

(1) Revillout, *op. cit.*, p. 68 et 69.
(2) *Ibid.*, p. 90 *bis*.
(3) Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 547.
(4) Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 287.
(5) Quatremère, *Observat. sur quelques points*, etc., p. 34.

copte. Quatremère a raison, et le texte me semble fautif en cet endroit; mais les mots qui suivent, « appartenant au nome d'Antinoë, » se disent toujours d'un village et non d'un homme. Par conséquent, je crois que le mot ϫⲟⲩⲃⲟⲩⲣⲉ désigne un village du nome d'Antinoë. Ce village a d'ailleurs disparu de l'Égypte dès avant le XIVe siècle, et il faut renoncer à l'identifier.

Doriônos, ⲇⲟⲣⲓⲱⲛⲟⲥ.

Le nom de ce canal se trouve cité dans le papyrus grec du Louvre, n° 66, publié par Brunet de Presle, d'après la copie qu'en avait faite Letronne. Il s'agit, dans ce papyrus, des réparations faites aux canaux du nome périthébain. Parmi ceux qui y sont mentionnés, on trouve le canal de Doriôn[1]. C'est tout ce que je peux en dire, et je ne sais pas si ce canal portait encore le même nom à l'arrivée des Arabes.

Dourat-Sarbân, دورة سربان.

Le nom de cette localité se trouve au *Synaxare* en la fête des saints Bânînâ et Banâ. « Bânînâ était des gens de Dourat-Sarbân, ses parents étaient chrétiens, et sa mère de la ville d'Antinoë[2]. » Il fut mis à l'école dans la ville d'Antinoë « et ils traversèrent le fleuve pour aller de Dourat-Sarbân à Antinoë[3] ». De même, lorsque l'enfant, maltraité par un de ses camarades d'école, s'enfuit, il repasse le fleuve et rentre chez ses parents[4]. Ce village était donc situé sur la rive gauche du fleuve. Je n'en traite pas ici plus longuement, car nous le retrouverons plus loin[5].

Ebôt, ⲉⲃⲱⲧ.

Le nom de ce village se trouve dans les *fragments* de la *Vie* de

(1) *Notices et Extraits des manuscrits*, t. XVIII, 2e partie, p. 38.

(2) *Synaxare*, 7 Kihak : وهذا القديس بانينا من اهل دورة سربان (*sic*) ..... وكانت والدته من اهل انصنا.

(3) *Synaxare*, 7 Kihak.

(4) *Ibid.*

(5) Cf. l'article *Terôt.*

Panine et de Paniou, dont il est question à l'article précédent sous la forme arabe de leurs noms. Ces deux saints, ayant quitté leurs maîtres, marchèrent jusqu'à ce qu'ils arrivassent à la montagne de Psoi, «puis ils allèrent à une montagne qu'on appelle montagne d'Ebôt : ils y trouvèrent un *parfait*, nommé apa Jean, qui travaillait à bâtir une petite église»[1]. Les deux amis l'aidèrent à la bâtir et Paniné alla chercher l'évêque Psoté pour la consacrer.

Le *Synaxare* qui rapporte ce trait ne nomme pas la montagne. Champollion a connu le nom de cette montagne et n'a pas osé l'identifier avec la ville d'Abydos, retenu surtout par cette considération que le récit ne mentionne pas si elle était située sur la rive occidentale, comme il le faudrait[2]. Mais la chose est parfaitement comprise dans le texte, car les amis quittent Derout Sarbân sur la rive gauche, suivent cette même rive en remontant le fleuve jusqu'à Psoi, puis jusqu'à Ebôt. Quatremère[3] n'a pas eu ces scrupules et il a identifié sans crainte Abydos et Ebôt. Il a eu raison. Le monastère de Moyse, dont il a été parlé plus haut, était situé au pied du mont Afodos[4]. Or *Ebôt* ⲉⲃⲱⲧ se prononce réellement *Efôd* : il n'y a donc aucun doute à avoir et la montagne où se rendirent les deux saints était la montagne d'Abydos. L'orthographe du nom de cette ville correspond exactement à son nom hiéroglyphique [5].

Cette ville est maintenant ruinée. Sur ses ruines se sont élevés plusieurs villages dont aucun ne porte son nom[6].

Edfou, ⲁⲧⲃⲱ, ادفوا ou اتفة.

Le nom de cette ville célèbre n'est cité que par trois documents. En premier lieu le *Synaxare*, dans les *Actes* des SS. Bânînâ et Banaou,

(1) Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 551.

(2) Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 318, 319.

(3) Quatremère, *Observations sur qq. points*, etc., p. 18, 22.

(4) Mss. ar. de la *Bibl. nat.*, 138, fol. 81 r°.

(5) Pierret, *Vocabulaire hiérogl.*, p. 17.

(6) Isambert, *Guide en Orient, Égypte*, p. 584-590.

raconte comment le roi Maximien, les ayant trouvés à la montagne d'Adrîbeh, les fit comparaître devant lui, se mit en colère contre eux, « les prit avec lui et descendit jusqu'à ce qu'il fût arrivé à un lac, en face d'Etfeh. On s'arrêta là et le roi ordonna de couper la tête aux deux saints[1] ».

Une *scala* copte-arabe donne l'égalité suivante ⲁⲧⲃⲱ = اتفوا[2] et la liste des évêchés de l'Égypte, celle-ci : ⲡⲟⲗⲗⲱⲛⲟⲥ ⲁⲛⲱ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲑⲃⲱ = مدينة اتفوا[3].

Reste à savoir maintenant si la forme اتفة désigne la même ville que اتفوا. Je crois que oui, d'après le *Synaxare*. Maximien monte de Triphiou jusqu'à Etfeh où il trouve le lac susdit. Or il n'y a d'autre lac dans toute la région que le lac sacré des temples; comme il ne saurait être question de Dendérah, de Medinet-Habou, d'Erment et d'Esneh, il reste Edfou. En outre la forme اتفة correspond lettre pour lettre, sauf la dernière, à ⲁⲧⲃⲱ. Vient encore s'ajouter cette considération qu'un empereur romain se devait à lui-même de séjourner autant que possible dans les stations de l'*Itinéraire*, et que la ville d'Edfou ou *Apollonos superioris*[4] correspond exactement à la ville nommée ⲡⲟⲗⲗⲱⲛⲟⲥ ⲁⲛⲱ par la liste des évêchés. Je ne m'arrêterai pas à décrire une ville que tous les voyageurs connaissent avec son temple magnifique, auquel il ne manque pas une pierre. Je me contenterai seulement de dire que je ne crois pas que cette ville ait jamais eu beaucoup d'importance politique, et je ne saurais m'étonner, au contraire de Champollion[5], que Strabon n'en ait pas parlé.

On sait maintenant que son temple date de l'époque des Ptolémées et que c'était une ville purement religieuse. Quatremère rapporte au sujet de cette ville un fait qui montre que les antiquités

[1] *Synaxare*, 7 Kihak : وانحدر الى ان وصل الى بركة قبالة اتفة.

[2] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 43, fol. 51 r°.

[3] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172. Mss. de Lord Crawford, fol. 332 r°

[4] *Itinerarium Romanum*, éd. Parthey et Pinder.

[5] *Op. cit.*, t. I, p. 174-178.

ne sont pas chose nouvelle [1]. Vansleb la cite au nombre des évêchés et dit que son nom copte est Ombos [2], en quoi il se trompe. La ville existe toujours : l'*État de l'Égypte* lui attribue une contenance de 14,762 feddans et une redevance de 20,000 dinars [3]. Le *Recensement général de l'Égypte* constate qu'elle fait partie de la moudirieh d'Esneh, lui reconnaît 5,790 habitants, plus 1,238 Arabes ou Bédouins [4]. C'est une station du Nil et il y a une poste et un télégraphe, avec une école.

Etkou, ⲧⲕⲱⲟⲩ, اتكو.

Ce nom nous a été conservé par divers monuments.

Le *Synaxare*, à la fin d'un martyre, dit : «Des gens de la ville d'Etkou vinrent et prirent son corps, et il en apparut des prodiges et des guérisons» [5]. Or c'est à El-Bakroug que le martyr Epimaque acheva ses souffrances.

Les *scalæ* coptes contiennent aussi ce nom avec l'égalité ⲧⲕⲱⲟⲩ = اتكو ou ادكو [6]. La liste des évêchés de l'Égypte donne l'égalité suivante ⲙⲉⲛⲉⲗⲁⲓⲧⲟⲩ = ⲑⲃⲁϣⲟⲩⲣ = اتكو [7].

Nous voici donc en présence d'une double dénomination copte ⲧⲕⲱⲟⲩ et ⲑⲃⲁϣⲟⲩⲣ. La forme ⲧⲕⲱⲟⲩ me semble la plus usuelle, celle d'où est sortie la dénomination arabe Etkou, ou Edkou. Quant au mot Thebaschour, je le considère comme le nom d'une ville autre qu'Etkou, mais située tout auprès, à moins que ce ne soit un autre nom de la ville d'Etkou. Quoi qu'il en soit, il est évident désormais que cette ville était le chef-lieu du nome

(1) Quatremère, *Mémoires géogr. et hist. sur l'Égypte*, t. I, p. 44.

(2) Vansleb, *Histoire de l'égl. d'Alexandrie*, p. 17.

(3) De Sacy, *Relation de l'Égypte*. p 702.

(4) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 103, et part. ar., p. ٣٠.

(5) *Synaxare*, 14 Baschons : واتوا اقوام من مدينة اتكو.

(6) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 109 v°; n° 53, fol. 84 v°; *Bodl. libr.*, Maresc. 17, fol. ⲣⲟⲁ r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 228 r°.

(7) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 171 v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 330 r°.

Ménélaïte sur lequel on a tant discuté et qu'on a toujours mal placé. La liste des évêchés de l'Égypte place cette ville immédiatement après Alexandrie.

Le nom même de cette ville a été cause que les erreurs les plus graves ont été mises en circulation par Champollion et Quatremère.

Le premier a cru que la ville de Tekôou dont il est parlé dans l'éloge de Macaire [1] est la même que notre ville d'Edkou, et cela sur la foi d'une phrase mal interprétée [2]. La ville de ⲧⲕⲱⲟⲩ dont il est question dans cet ouvrage est la ville nommée par les Arabes Qâou-el-Kebir; et il n'est guère vraisemblable que l'évêque de cette ville eût mandé à son secours les moines de Schenoudi, lequel habitait un monastère situé à environ 150 lieues de là, pour le délivrer de la mauvaise passe où il s'était mis en voulant détruire un temple d'idoles, si la ville de ⲧⲕⲱⲟⲩ eût été située sur le littoral de la Méditerranée. De son côté, Quatremère, après avoir d'abord pris comme une erreur le nom de ⲧⲕⲱⲟⲩ attribué par le lexique de Montpellier à la ville d'Etkou [3], s'est jeté dans une erreur opposée en soutenant que ce nom ne désignait que la ville d'Etkou et que la ville de Qâou se nommait ⲧⲭⲱⲃⲓ [4].

Je ne saurais être de l'avis de ces deux savants, d'autant mieux que la ville d'Edkou existe encore et que celle de Qâou, si elle est détruite aujourd'hui, est citée dans l'*État de l'Égypte*. La ville d'Edkou se trouve précisément à la pointe du lac de ce nom; elle comprend 5,751 habitants et dépend du district d'El-'Ataf [5], province de Béhérah. L'*État de l'Égypte* la place aussi dans cette province et la taxe à 1,500 dinars pour 550 feddans [6]. A ce propos,

[1] E. Amélineau, *Monum. pour servir à l'hist. de l'Ég. chrét.*, t. I, p. 92.

[2] Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 242, 243.

[3] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 216, 217.

[4] Quatremère, *op. cit.*, p. 516.

[5] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 103, et part. ar., p. ٢١.

[6] De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 660.

S. de Sacy veut que le nom de cette ville soit ادفوا et non ادكوا; les faits lui donnent tort. Vansleb parle aussi de cette ville [1].

Ehrit, ϩⲉϩⲣⲓⲧ, اهريت.

Le nom de cette ville nous a été conservé dans le *Voyage d'un moine égyptien*, connu habituellement sous le nom de *Vie de Benofer*. Cet anachorète «habitait auparavant dans un *monastère de moines* dans le nome de Schmoun, dans le Sa'id, en dehors d'Ehrit [2] ». De son côté, le *Synaxare* dit que le saint Ibschadâr était de la province de Behnésâ, son père étant de Qîs et sa mère d'Ehrît [3].

Ainsi, d'après ce dernier document, Ehrît devait être situé dans le nome Oxyrinchite, tandis que, d'après le premier, il se trouvait dans celui d'Eschmoun. L'*État* des provinces de l'Égypte le place dans le nome de Behnésâ. Il faut croire que ce village était situé sur les confins des deux nomes et qu'il peut en avoir également fait partie, selon les divisions du moment. Il a disparu de l'Égypte actuelle où il est connu sous un autre nom. Le village d'Ehrît était coté à 6,000 dinars pour 1,730 feddans, mais dès 1376 il était en pleine décadence, car sa redevance fut réduite au quart [4]. La preuve de son existence se trouve dans le fait qu'il y a dans le Fayoum un autre village du même nom, Ehrît-el-Gharbyeh, qui comprend actuellement 911 habitants, plus 166 Bédouins, et qui est situé dans le district de Tobhar [5]. L'*État de l'Égypte* parle aussi du village d'Ihrît dans le Fayoum et lui attribue 1,300 feddans cotés à 1,300 dinars [6]. Yakout dit qu'il y a deux villages de ce nom, l'un dans le Fayoum, l'autre dans la province de Behnésâ [7].

(1) Vansleb, *Nouvelle relat. d'un voyage en Égypte*, p. 174.

(2) E. Amélineau, *Voyage d'un moine égyptien dans le désert*, dans le *Recueil de mon. rel. à l'arch. égyp.*, 6e année, p. 175.

(3) *Synaxare*, 24 Toubah : وهو من قرية اعال مدينة البهنسا وابوه من القيس وامه من اهريت.

(4) De Sacy, *op. cit.*, p. 687.

(5) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 34, et part. ar., p. ١٠٧.

(6) De Sacy, *op. cit.*, p. 681, note 2.

(7) Yakout, *apud* De Sacy, p. 681.

'Eidâb, عيداب.

Le nom de cette ville nous a été conservé par le *Synaxare*, dans le résumé de la *Vie d'anba Nabas*, « évêque de la ville de 'Eidâb [1] ». Cette ville était située sur la mer Rouge, « sur les frontières des Barbares connus sous le nom de Begas; car nos pères s'emparèrent de ce diocèse dès le commencement, à cause des marchands patrons de barque qui voyagent sur la mer pour en approcher. Il habitait Qeft dans une petite église où il faisait ses prières et ses offrandes avec ses prêtres qui étaient peu nombreux; il envoyait un prêtre et un diacre à 'Eidâb à tour de rôle. Et cette ville est à 13 journées de marche dans le désert, séjour des Barbares. S'il avait besoin d'aller là-bas, les Begas le portaient sur leurs chameaux avec tout ce dont il avait besoin, en fait de provisions pour l'église, et ils prenaient le salaire de leurs chameaux [2] ».

Ce sont là tous les détails qui nous sont fournis par le *Synaxare* pour identifier cette ville qui, à la fin du XIVe siècle, appartenait encore à l'Égypte, car l'*État* publié par S. de Sacy la cite comme ville frontière [3].

A quelle ville correspond ce nom de 'Eidâb ? Je ne puis le dire au juste; mais il me semble qu'on peut sans grande crainte penser à Myoshormos ou à Bérénice.

Eikosipentarourôn, ΕΙΚΟϹΙΠΕΝΤΑΡΟΥΡⲰΝ.

Le nom de cette localité se trouve conservé dans les papyrus de la collection de l'archiduc Rainer, à Vienne. Il paraît que ce nom, conservé une seule fois dans les papyrus coptes, se rencontre très souvent dans les papyrus grecs [4]. Il n'y a que le nom de cité dans le passage où je l'ai trouvé, je ne peux donc indiquer à quel nom copte il correspondait, ni dans quelle partie de l'Égypte il se

(1) *Synaxare*, 22 Kibak : تنيح الاب انبا نابس اسقف عيداب.

(2) *Synaxare, ibid.*

(3) De Sacy, *op. cit.*, p. 704.

(4) *Mittheilungen der Sammlung*, etc., 2e année, p. 62.

trouvait, quoiqu'il soit assez vraisemblable que c'était dans le Fayoum.

EITÎ, ЄITH.

Le nom de ce village se trouve au papyrus n° 3 du Louvre. Au début de l'acte, celui qui l'a écrit s'exprime ainsi : « Moi, Pakhôme, fils de....., originaire d'Eitî, j'écris à apa Kiré, archimandrite du monastère de Jérémie [1]. »

Ce nom est parfaitement lisible, quoique le papyrus soit fruste. Je crois que ce village existe encore actuellement et qu'il se nomme Etiâi-el-Baroud, qu'il est situé dans la province de Béhérah, district de Schoubrâ-Khît, qu'il a une population de 1,836 habitants et possède une école, une poste et une station de chemin de fer sur la ligne d'Alexandrie au Caire [2]. L'*État de l'Égypte* le mentionne sous le nom d'Etiâih et il y joint Minieh-Etiâih, avec une contenance totale de 2,064 feddans et une redevance de 6,500 dinars [3].

ELÉPHANTINE, Ἐλεφαντίνη.

Le nom de cette île célèbre nous est parvenu dans presque tous les ouvrages qui ont publié des papyrus gréco-égyptiens. Dans les papyrus du Musée du Louvre, ce nom est contenu quatre fois [4]. Il est cité dans les lettres de Reuvens à M. Leemans [5]. Il en est de même question dans la publication de ce dernier savant [6]. Cette île existe toujours près de la ville actuelle d'Asouan, au milieu du Nil. Au commencement de ce siècle, on y voyait encore deux temples qui ont été décrits par la Commission d'Égypte et dont l'un avait été bâti par Aménophis III. Cette île était très célèbre dès les temps

[1] Revillout, *Actes et Contrats des musées égyp. de Boulaq et du Louvre*, p. ϘX.
[2] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 107, et part. ar., p. 14.
[3] De Sacy, *op. cit.*, p. 660.
[4] *Notices et Extraits des manuscr.*, t. XVIII, 2e partie, p. 230, 231, 397, 431.
[5] Reuvens, *Lettres à M. Leemans sur les papyrus grecs du musée de Leyden*, t. II, p. 34.
[6] Leemans, *Papyri græci*, p. 271.

les plus reculés. Elle se nommait en égyptien Abou [1]. Elle s'est appelée plus tard, sous la domination arabe, l'île fleurie, Geziret-ez-Zaber, à cause de sa belle végétation [2]. Elle se nomme plus habituellement aujourd'hui Geziret-Asouan. Elle n'est pas comprise dans le *Recensement général de l'Égypte*, qui la range avec Asouan : il en est de même dans l'*État* publié par S. de Sacy.

El-Habasch, ⲛⲓⲉⲑⲁⲩϣ, الحبش.

Le nom de ce pays, ou de cette localité, je ne sais au juste, se trouve dans la liste des églises et des monastères célèbres de l'Égypte. En dernier lieu vient en effet la mention suivante : ⲁⲡⲁ ⲃⲩⲕⲧⲱⲣ ⲛⲓⲉⲑⲁⲩϣ ابا بقطر بالحبش [3], ce qui signifie : « Apa Victor chez les Éthiopiens. » Mais, de même que la ville de Gîzeh se nommait la *Persane* en copte (c'était un surnom), il est très vraisemblable que nous avons ici, non pas le pays d'Éthiopie, mais un village d'Égypte qui avait reçu ce nom, soit à cause de la présence des Éthiopiens, soit pour d'autres raisons, et qui l'avait gardé. On observera que la liste des églises et des monastères ne dépasse pas le Fayoum. Et en effet, Abou Selah parle d'un village qui se trouvait dans la banlieue du Caire, non loin de Birket-el-Habasch : il a maintenant disparu [4].

Elmi, ⲉⲗⲙⲓ, الالى.

Ce nom nous a été conservé dans la *Vie* apocryphe de saint Jean le Baptiste, dans la souscription finale, que voici : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit saint, Trinité sainte, de même essence, car c'est le Dieu que nous adorons, nous autres chrétiens, a été faite cette copie de ce bon livre à lire, par nos pères pieux qui sont : mon père Philothée, mon père Zacharie, mon père Tu-

[1] Brugsch, *Dictionn. géogr.*, t. I.

[2] Isambert, *Guide en Orient*, 2e partie, *Égypte*, p. 596-598.

[3] Mss. cop. de la *Bibl nat.*, n° 53. fol. 174 r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 355 r°.

[4] Mss. ar. de la *Bibl. nat.*, n° 138, fol. 41 v°.

roti, mon père Macaire, son frère, leurs enfants selon la chair, nos pères les moines du *topos* de notre père juste le grand abba Macaire, les enfants spirituels de mon bienheureux père Philothée, fils d'Abraham le Petit, hommes d'Elmi, selon leur patrie[1]. » Cette phrase n'est pas des plus claires, cependant elle suffit pour nous apprendre qu'il y avait en Égypte un bourg nommé Elmi.

Si je ne me trompe, le nom de ce gros village se trouve conservé dans celui d'Elmây, du district de Sok, province de Menoufyeh, lequel comprend 5,480 habitants et possède une école[2]. Le *Recensement de l'Égypte* a eu tort de prendre les deux premières lettres pour l'article arabe : elles font partie du nom. S. de Sacy n'est pas tombé dans la même erreur, et il écrit Ilmaih et ses hameaux : cette petite ville a une contenance de 2,550 feddans et devait payer une redevance de 9,600 dinars, laquelle fut ensuite réduite de moitié[3].

Epidî, ⲉⲡⲓⲇⲏ.

Ce nom se trouve conservé dans l'un des papyrus de l'archiduc Rainer. Voici, tel qu'il a été publié, le passage qui contient ce mot : « . . . . . noutt, moi, Schenouti, fils de. . . . . Temin dans le nome de Fayoum, j'écris à. . . . . zygostotes, celui de la ville, à savoir Epidî[4]. » Ce passage donne lieu à plusieurs réflexions. Il est assez étonnant de trouver le nom d'une ville annoncé de la sorte. Ce cas est si peu vraisemblable que l'on pourrait se demander s'il n'y a pas une faute, si le texte ne portait pas par exemple ⲡⲁ ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ⲡⲉⲙϫⲉ, et si le texte de la lettre ne commençait pas par le mot grec ἐπειδή ; ou bien, s'il ne faut pas prendre le mot ⲡⲁ ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ comme l'équivalent de *citadin*, de voir dans les deux mots suivants deux expressions similaires, l'une copte, l'autre grecque, comme

[1] Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 107. M. Rossi de Turin a dû publier ce texte; mais je n'ai pas son ouvrage.

[2] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 213, et part. ar., p. 40.

[3] De Sacy, *op. cit.*, p. 652.

[4] *Mittheilungen*, etc., 2ᵉ année, p. 60.

c'est souvent le cas. En effet le mot *ville*, accolé au mot ⲉⲡⲓⲇⲏ, ne laisse pas que d'être assez embarrassant, car on ne connaît nulle ville qui s'appelle ainsi.

Cependant il existe un nom de village correspondant assez bien à celui d'Epidî, celui de Biâd, et, au xive siècle, il y avait au moins trois villages de ce nom. L'un d'entre eux appartient au Fayoum : c'est le Kafr-el-Biadah, l'un des hameaux de Sélah, district de Sanourès, lequel comprend 87 habitants[1]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 2,450 feddans et une redevance de 6,000 dinars[2]. Un autre village de Biâd se trouve dans la province et le district de Benisouef : il a une population de 1,688 habitants, y compris les Bédouins, et possède une école[3]. Il porte le surnom d'El-Nassarah : je ne crois pas qu'il soit cité dans l'*État de l'Égypte*, qui mentionne au contraire le village de Biâd et l'île de Biâd pour une redevance de 5,000 dinars[4]. Ces deux derniers noms ne se retrouvent pas dans le *Recensement général de l'Égypte*.

Je laisse donc au lecteur le soin de résoudre par lui-même la question, s'il trouve qu'il a assez d'éléments pour le faire.

Epoukana, ⲉⲡⲟⲩⲕⲁⲛⲁ.

Le nom de ce village se trouve dans les subscriptions qui terminent l'acte n° 9 du musée de Boulaq. On y lit : «Moi, Patmoté, fils du bienheureux Abraham, d'Epoukana, je suis témoin[5].» Un autre témoin se nomme Jean, fils de Sénouthi, d'Epoukana[6].

Ce mot me semble d'origine étrangère. Comme l'acte en question renferme une donation faite au monastère de Phoibammôn, à Djîmé, il n'est pas vraisemblable que donateurs et témoins fussent

[1] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 61, et part. ar., p. ٤٢.

[2] De Sacy, *op. cit.*, p. 681.

[3] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 61, et part. ar., p. ١٢٥.

[4] De Sacy, *op. cit.*, p. 678.

[5] Revillout, *Actes et Contrats coptes des mus. égypt. de Boulaq et du Louvre*, p. ⲟ̅ⲁ̅.

[6] *Ibid.*, p. ⲟ̅ⲁ̅.

bien éloignés de Djîmé. Quoi qu'il en soit, ce nom n'a laissé aucune trace dans la nomenclature des villes et villages égyptiens.

Erîbe, ⲉⲣⲏⲃⲉ, ريفة.

Le nom de cette montagne nous a été conservé dans le fragment thébain qui nous donne le nom du monastère élevé en l'honneur de Sévère d'Antioche : « Sur le devant de la montagne d'Erîbé, au midi de la ville de Siout[1]. »

Le village dont il est ici question est celui de Rîfeh qui se trouve en effet au midi d'Asiout. Il contenait de nombreux couvents dont parlent Abou Selah et Makrizy[2]. Le *Recensement général de l'Égypte* lui attribue une population de 4,119 habitants : il fait partie de la province et du district d'Asiout[3]. L'*État de l'Égypte* le cite avec Adronkeh pour une surface de 9,823 feddans et une redevance de 2,800 dinars[4], conjointement avec Adronkeh.

Ermont, ⲉⲣⲙⲟⲛⲧ, ارمنت.

Cette ville très connue est citée dans toutes les sources dont j'ai fait usage.

Elle est citée dans la *Vie de Pisentios*[5] et dans le *Synaxare*[6]. Je ne retiendrai de ce dernier ouvrage que la mention du dix-huitième jour de Mésoré, où il est question de l'église « d'El-Gîschoutah, ce qui signifie l'*Église de pierre* », bâtie aux environs d'Erment[7].

Les *scalæ* coptes-arabes donnent les formes suivantes : ⲁⲣⲙⲟ-

[1] Cf. le texte cité plus haut à l'article *Deir anba Severos*.

[2] Mss. ar. de la *Bibl. nat.*, 138, fol. 89 r°. — Makrizy, *Khitâh*, t. II, p. ٥١٩.

[3] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p.   , et part. ar., p. ١٧.

[4] De Sacy, *op. cit.*, p. 698.

[5] E. Amelineau, *Études sur le christianisme en Égypte au VIIe siècle. Vie de Pisentios*, p. 146-147. Le texte porte ⲡⲟⲗⲓⲥ ⲥⲉⲣⲙⲟⲛⲧ; mais c'est là une faute, comme l'a fait bien voir Quatremère.

[6] *Synaxare*, 7 Kihak, 13 Kihak, 17 Kihak, 20 Kihak, 2 Toubah et surtout 18 Mésoré.

[7] *Synaxare*, 18 Mésoré : على اسم السيدة مريم العذرى التى فى الكنيسة المعروفة بالجيشوة التى تفسيرها كنيسة الحجر.

ⲚⲒⲔⲎ=ⲀⲢⲘⲞⲚⲐ[1], ⲈⲢⲘⲞⲚⲦ[2], ⲈⲢⲘⲰⲚⲦ[3]. La liste des évêchés de l'Égypte donne l'égalité suivante : ⲢⲘⲞⲚⲐⲒⲚ=ϯⲂⲀⲔⲒ ⲈⲢⲘⲈⲚⲦ =مدينة ارمنت[4].

Champollion[5] et Quatremère ont connu cette ville et l'ont identifiée avec celle de Hermonthis des anciens : c'est avec raison; mais Champollion a tort de placer cette ville à 2 lieues seulement de Thèbes : il y en a davantage.

Cette ville était florissante aux premiers temps du christianisme et elle était le chef-lieu d'un nome, comme le montrent les contrats coptes du musée de Boulaq. Pendant la persécution d'Arien, il n'y avait pas de chrétiens dans la ville d'Erment. Elle était déjà célèbre dès les plus anciens temps, car les textes hiéroglyphiques la citent souvent. Elle est appelée habituellement Ôn du Midi, ce qui n'a rien à faire avec le nom copte. Mais il y une autre appellation de la même ville, c'est celle-ci : [hiéroglyphes], ou [hiéroglyphes][6], ce qui signifie *On de Mentou,* d'où est venu le nom d'Erment. Le nom seul du dieu Mentou sert à écrire celui de la ville : [hiéroglyphes][7]; car Mentou était le dieu principal du culte de cette ville.

Elle subsiste toujours, mais bien déchue. Elle est située sur la rive occidentale du Nil dans le district d'El-Salmîeh, province d'Esneh. Elle est le centre d'un marché, possède une poste, une station télégraphique, une escale sur le Nil et une école[8]. On y a établi une sucrerie. Les restes d'une ancienne église copte, peut-être de l'église El-Gîschoutah, s'y voient encore aujourd'hui. Elle

[1] *Bibl. nat.,* mss. cop. n° 44, fol. 79 v°.

[2] Mss. cop. de la *Bibl. nat.,* n° 46; fol. 171 v°; n° 50, fol. 109 v°; n° 53, fol. 85 v°; n° 54, fol. 188 r°; n° 55, fol. 5 r°; *Bodl. libr.,* Maresch, 17, fol. ⲢⲞⲂ r°.

[3] *British Museum,* Orient., 441, fol. ⲢⲎ v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 230 r°.

[4] *Bibl. nat.,* n° 53, fol. 172 r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 332 r°.

[5] Champollion, *op. cit.,* t. I, p. 196 et suiv.

[6] Brugsch, *Diction. géogr.,* p. 193, 254.

[7] Pierret, *Vocabulaire hiéroglyphique,* p. 217.

[8] *Recensement général de l'Égypte,* t. II, part. fr., p. 50, et part. ar., p. ٢١.

est citée dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 20,738 feddans et une redevance de 14,000 dinars [1].

ESCHMOUNEÏN, ϢМОΥΝ, اشمونين.

Toutes mes sources d'information contiennent le nom de cette ville célèbre.

Les *Actes* des martyrs [2], comme les *Vies* des moines [3] et les autres œuvres de la littérature copte [4], mentionnent cette ville qu'ils représentent comme située sur le bord du fleuve [5] et comme ayant un sénat [6]. La traduction arabe de divers de ces passages porte اهرموبولس, Hermopolis [7]. Le *Synaxare*, de son côté, la cite fréquemment et dit qu'elle fut visitée par la sainte famille dans son séjour en Égypte et que l'enfant Jésus y fut adoré par des acacias qui sont restés courbés jusqu'à ce jour [8].

Les *scalæ* coptes-arabes la mentionnent toutes et la placent avant Antinoë, si elles vont en descendant le Nil [9], ou après, si elles remontent le fleuve [10].

La liste des évêchés de l'Égypte donne l'égalité suivante : ЄΡΜΟΥ

[1] De Sacy, *op. cit.*, p. 702.

[2] Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 92, 314-315, et *Cod. Vat. Copt.*, n° LXVI, fol. 122 r° et v°.

[3] E. Amélineau, *Mon. pour servir à l'histoire de l'Égypte chrét.*, t. I, p. 80; t. II, p. 268, 171, et le même, *Voyage d'un moine égyp. dans le désert*, tir. à p., p. 11.

[4] *Cod. Vat. Cop.*, LXVII, fol. 272 r°. Zoëga, *Cat. Cod. Cop.*, p. 107 et *Bibl. nat.*, fragm. théb., vol. 1298.

[5] ΜΕΝΕΝСΩС Λ ΝΕΒΙΛΙΚ ΝΤΕ ΙΟΥΛΙΟС ΙΝΙ Ν2ΛΝ СΥΝΛΟΝΙΟΝ ЄΒΟΛ ЄΤΛ ΠΟΥΟ̅С̅ ΤΗΙΤΟΥ ΝΩΟΥ ΝΕΜ 2ΛΝ СΕΘΟΙ ΝΟΥϤΙ ЄΝΛϢΩΟΥ ΛΥЄΡСΚЄΠΛΖΙΝ ΜΠСΩΜΛ ΜΠΙΛΓΙΟС ΝϬΗΤΟΥ ΛΥΤΛΛΟϤ ЄΟΥΚΟΥϪΙ ΜСΚΛΦΗ ΛΥЄΡ 2ΩΤ ΝЄΜΛϤ ϢΛ ϯΛΘЄΜΡΟ (*sic*) ΝΤЄ ϢΜΟΥΝ. *Cod. Vat. Copt.*, LXVI, *loc. cit.*

[6] Hyvernat, *op. cit.*, p. 314 et 315.

[7] E. Amélineau, *Mon. pour servir à l'hist. de l'Égypte chrét.*, t. II, p. 676 et 693.

[8] *Synaxare*, 28 Thoth, 9 Kihak, 18 Mésoré et surtout 24 Baschons.

[9] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 43, fol. 52 r°; n° 44, fol. 79 v°; n° 46, fol. 171 r°; *Bodl. libr.*, Maresch 17, fol. ΡΟ̅Λ̅ r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 230 r°.

[10] Mss. cop, de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 111 v°; n° 53, fol. 85 v°; n° 54, fol. 118 r°; n° 55, fol. 5 r°; *British Museum*, Orient. 441, fol. ΡΗ v°.

ⲈⲚⲰ = ⲧⲂⲀⲔⲒ ϢⲘⲞⲨⲚ = مدينة الاشمونين[1]. De fait, on trouve un évêque de cette ville dans les subscriptions du concile d'Éphèse : André d'Eschmoun[2], ce que le texte grec a rendu par Hermopolis la Grande[3].

Enfin la *Chronique de Jean de Nikiou* cite le nom de cette ville, à propos de la conquête persane, mais dans l'un de ces passages fautifs malheureusement trop nombreux dans cette œuvre. Voici le texte dont on comprendra bientôt l'importance : « Donc Cambyse saccagea la ville d'Aoun (Héliopolis) et la Haute Égypte jusqu'à la ville d'Eschmoun. Les habitants de cette ville, prévenus de son approche et cédant à la crainte, se réfugièrent dans la ville d'Eschmoûnein »; mais Cambyse finit par s'emparer de cette ville qu'il saccagea[4]. Il est évident que si, dans ce passage, il s'agit de deux villes différentes, il faut admettre qu'il y avait côte à côte deux villes du même nom, ce qui expliquerait comment la seconde fut nommée Eschmoun la Seconde. D'ordinaire on explique ce nom par ce fait qu'il y avait dans la Basse Égypte une autre ville du nom d'Eschmoun et que c'était là Eschmoun n° I. Mais Eschmounein est une forme de duel qui signifie les *deux Eschmoun;* de même le nom copte ϢⲘⲞⲨⲚ ⲃ̅, comme l'écrivent toutes les *scalæ* à partir d'une certaine époque. Les manuscrits les plus anciens cependant n'écrivent jamais ϢⲘⲞⲨⲚ ⲃ̅, mais toujours ϢⲘⲞⲨⲚ. On en pourrait conclure que la raison en est de ce qu'ils parlent toujours de Schmoun n° I, et non de Schmoun n° II. Cette explication répondrait à bien des difficultés.

En effet la ville de Schmoun avait un port sur le Nil; la ville actuelle d'Eschmouneïn est située dans l'intérieur des terres à environ une heure de marche et ne peut avoir de port. La première ville ayant disparu, on a donné à la seconde le nom qui convenait

(1) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 117 v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 332 r°.

(2) *Bibl. nat.*, fr. th., vol. 129[9], fol. 23.

(3) Labbe, *Sacrosancta Concilia*, t. III, p. 1084.

(4) *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 393-394.

aux deux. Dans cette hypothèse, il serait très facile d'expliquer le passage de la *Chronique de Jean de Nikiou*, disant que les habitants d'Eschmoun, dans la Haute Égypte, à l'annonce de l'arrivée de Cambyse, quittèrent leur ville, celle qui était située près du fleuve, et se réfugièrent à Eschmoun n° II, c'est-à-dire à Eschmouneïn. Ce ne serait pas d'ailleurs le seul exemple de deux villes portant en Égypte exactement le même nom, et il n'est pas nécessaire de penser à Eschmoun-Tanâh de la Basse Égypte pour expliquer ce chiffre II accolé au nom de cette ville; d'ailleurs, si je me sers d'expressions frisant le nombre ordinal, c'est que je ne sais comment différencier les deux villes; mais l'expression copte signifie les deux Eschmoun, tout comme le duel arabe. La proximité des deux villes serait la seule cause de la présence de ce chiffre. J'ai déjà eu l'occasion de citer des exemples de deux, trois ou plusieurs villes du même nom : ces villes n'ont pas besoin de chiffre pour se différencier, il suffit d'ajouter le nom du nome. En outre, certaines de ces villes se différenciaient de leurs homonymes par un surnom, comme Eschmoun-Tanâh, et il suffit de connaître ce surnom pour savoir exactement la position de la ville. Au contraire, pour les deux Eschmoun, ces raisons ne valent rien pour le simple fait que ces deux villes se touchaient presque, n'avaient pas de surnom et ne pouvaient se différencier par le nom du nome, puisqu'elles étaient toutes les deux dans le même. Il est malheureux que, pour appuyer ce fait intéressant, je n'aie pas d'autre autorité que celle de Jean de Nikiou; mais, en ce cas, telle qu'elle est, cette *Chronique* a bien son autorité, et le nom de la ville est donné en toutes lettres. Il semblerait bien étrange qu'il se fût trompé aussi grossièrement, en affirmant que les habitants d'Eschmoun se réfugièrent à Eschmoun, ce qu'il faudrait cependant, s'il n'y avait qu'une seule ville de ce nom.

Champollion[1] et Quatremère[2] ont connu cette ville et l'ont

[1] Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 288-294; t. II, p. 127. — [2] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 490-499.

identifiée avec Eschmouneïn ou Hermopolis Magna. Le premier tire le nom de la ville de la même racine que ϣⲙⲓⲛ; il a tort, comme je le montrerai tout à l'heure. Le second fait d'Eschmoun la même ville que la Cléopatris bâtie par Cléopâtre : je crois qu'il a tort de l'identifier avec Eschmoun, mais qu'il aurait raison de l'identifier avec Eschmouneïn. J'en ai parlé d'ailleurs à l'article *Kléopatris*, Quoi qu'il en soit, le nom ancien de cette ville était [hiéroglyphes] [1], qu'on prononce d'ordinaire *Sesounnou*, mais qui doit se lire ϣⲙⲟⲩⲛ (ⲛⲟⲩ); par conséquent la ville d'Eschmoun est bien la ville des *huit*, et ce nom n'a rien à faire avec la racine ϧⲙⲟⲙ, comme le veut Champollion.

Cette ville existe toujours avec son nom au duel : elle fait partie du district de Rodah, province d'Asiout; elle comprend 2,312 habitants et possède une école [2]. C'est peu de chose en comparaison de son ancienne splendeur. Quand fut fait l'*État de l'Égypte*, au XIVe siècle, elle était encore la capitale d'une province, contenait 3,126 feddans et devait payer une redevance de 25,000 dinars [3].

Eschmoun-Erman, ϣⲙⲟⲩⲛ ⲉⲣⲙⲁⲛ, اشمون الرمان.

Les *scalæ* coptes nous font connaître une troisième ville de Schmoun à laquelle elles donnent le surnom d'Erman, avec la transcription arabe اشمون الرمان [4]. Le *Synaxare*, de son côté, au dixième jour de Mésoré, dit : « En ce jour, fut martyr le saint abou Jean qui était d'Eschmoun-Tanâh [5]. » La ville nommée Eschmoun-Tanâh est-elle la même que celle qui est nommée par les *scalæ* coptes Eschmoun-Erman? Quatremère a parfaitement montré que c'était la même [6]; je n'insisterai donc pas sur cette question.

(1) Pierret, *Vocabulaire hiéroglyphique*, p. 540.

(2) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, partie française, p. 22, et partie arabe, p. ٢٥.

(3) De Sacy, *op. cit.*, p. 692.

(4) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 r°; n° 53, fol. 84 v°; *Bodl. libr.*, Maresch 17, fol. ⲣⲟⲗ̅ v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 229 r°.

(5) *Synaxare*, 10 Mésoré : استشهد القديس ابو يحنس الذى من اشمون طناح.

(6) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 495-498.

Champollion[1] a connu cette ville; seulement, il a eu tort de l'identifier avec le site jadis occupé par Mendès : je montrerai ailleurs que la ville de Mendès était connue sous un autre nom.

La ville d'Eschmoun-er-ermân existe toujours : elle est située dans la province de Daqahlyeh, district de Dekernès, elle compte 1,881 habitants et possède une école[2]. Quand fut fait l'*État de l'Égypte*, on désignait Eschmoun-Erman sous le nom d'Eschmoun-Tanâh : c'était alors une grande ville, capitale de la province de Daqahlyeh : elle avait une contenance de 1,753 feddans et payait une redevance de 15,000 dinars, réduite ensuite à 14,530[3].

Esfoun, اسفون.

Le nom de cette localité se trouve mentionné au *Synaxare*, en la fête de Mathieu le Pauvre. Il est dit que, natif de Bischnây, s'étant fait moine dans l'église de la Vierge, à Maqbâbat, «il se rendit à Esneh et à Esfoun, y fit de nombreuses adorations et de belles applications[4].»

Champollion a placé Esfoun à 3 lieues au nord d'Esneh et dit que les Grecs l'appelaient Aphroditîspolis, ville de Vénus[5]. Je ne sais sur quelles raisons il se fonde pour donner le nom d'Aphroditîspolis à Esfoun; le nom d'Asphynis lui convient beaucoup mieux, car c'est le même mot qu'Esfoun. Cette ville, en partie détruite, du moins dans ses monuments, à l'heure actuelle, possédait autrefois un grand temple, dont le P. Sicard a vu les ruines; plus tard, pendant les années où la Commission d'Egypte parcourut le pays, elle ne remarqua que des monceaux de décombres[6]. Malgré tout, le nom d'Esfoun a survécu à toutes les disgrâces du temps et de la politique. Dans l'*État de l'Égypte*, le

[1] Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 122-129.

[2] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 22, et part. ar., p. ٢٥.

[3] De Sacy, *op. cit.*, p. 620.

[4] *Synaxare*, 7 Kihak : وذهب الى اسنا واسفون.

[5] Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 191.

[6] Jollois et Devilliers; *Description d'Esneh et de ses environs*, p. 24.

nom de la ville est écrit اصفون, et la ville elle-même est taxée, avec Taphis, à 10,000 dinars : à elles deux, elles comprenaient 8,949 feddans[1]. Le *Recensement général de l'Égypte* la nomme Asfoun-el-Meta'anah ; elle fait partie du district de Salmîeh, moudirieh d'Esneh, comprend 3,852 habitants et une école[2]. Elle est située au nord d'Esneh, sur la rive occidentale du fleuve, mais assez loin cependant du Nil.

Eskhetia, ⲉⲥⲭⲉⲧⲓⲁ.

Ce nom se rencontre dans la liste des évêchés disparus de l'Égypte à l'époque où fut faite cette liste. Elle est le second de ces noms, entre ⲏ̆ⲫⲉⲥⲧⲟⲩ et ⲛⲁⲩⲕⲣⲁⲧⲓⲁ[3]. Ce nom rappelle aussitôt à la mémoire celui de *σχεδία*, cité par Strabon[4], mais je n'ose en proposer l'application à notre mot d'Eskhetia. Peut-être s'agit-il d'Abou-el-Hîd, que nous avons rencontré plus haut.

Esneh, ⲥⲛⲏ, اسنا.

Toutes mes sources d'information me fournissent la mention de ce nom, qui était celui d'une ville fort célèbre en Égypte.

Tout d'abord, les *Vies* des moines citent très souvent le nom de cette ville. Je ne citerai que les passages nous apprenant quelque chose sur sa situation ou ses monuments. C'est près de cette ville que naquit Pakhôme : lorsqu'il fut pris comme recrue et embarqué pour Antinoë, il passa la nuit à Esneh et fut logé dans la prison[5]. Théodore était d'Esneh, où ses parents occupaient une riche position : il allait à l'école et se réfugia dans un petit monastère près de cette ville, lorsqu'il abandonna la maison de ses parents[6]. Un fragment de la *Vie* primitive de Pakhôme appelle Esneh « la ville

(1) De Sacy, *op. cit.*, p. 702.

(2) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, p. fr., p. 51. Omis dans la p. arabe.

(3) Mss. cop., *Bib. nat.*, 53, f. 172 r° ; Mss. de Lord Crawford, fol. 331 r°.

(4) Strabon, xvii, 16.

(5) E. Amélineau, *Monuments pour servir à l'histoire de l'Égypte chrétienne*, t. II, p. 2 et 6.

(6) *Ibid.*, p. 41, 44, 47 et 53.

capitale de l'ancien royaume[1] », confirmant ainsi la traduction arabe[2]. C'est encore dans une église d'Esneh que Pakhôme fut condamné, par les évêques réunis en concile, et faillit être tué par la populace[3].

Le *Synaxare* cite assez souvent cette ville, et une fois avec des circonstances tout à fait intéressantes. Le vali Arien, se rendant à Asouan, trouva à Esneh quatre jeunes fellahs qui portaient « des pastèques jaunes à la ville ». Il les fit mettre à mort et on leur bâtit une église après la persécution. A son retour, comme il se faisait rendre compte par quatre scribes chrétiens de la gestion des deniers publics, l'un d'eux ayant laissé échapper le nom de Jésus-Christ, Arien ordonna de les mettre à mort : on leur bâtit une église qui fut appelée l'*Église des Quatre-Héros*. A un troisième voyage, deux chrétiennes de cette ville s'étant rendues à Erment pour y confesser le Messie, Arien prit le parti d'en finir avec Esneh. Il se rendit, par terre, d'Erment à Esneh, et la population, apprenant son arrivée, quitta la ville et se réfugia dans la montagne de Katoun, c'est-à-dire à la *montagne des biens*. Cependant, à son arrivée à Esneh, le vali ne trouva personne, il se rendit à la porte Sud de la ville, qui se nommait porte *Oschkour*, « parce que l'évêque y faisait la prière du remerciement pour son peuple ». J'ai à peine besoin de faire observer que le mot *Oschkour*, s'il existait en copte, ce dont je doute, ne devait pas avoir le sens qui lui est ici attribué; je crois plutôt qu'il vient de la racine arabe شكر, qui veut justement dire *remercier*. Quoi qu'il en soit, Arien trouva à cette porte une vieille femme impotente qui n'avait pu suivre le reste du peuple : elle lui apprit que les chrétiens s'étaient réfugiés à la montagne de Kitâmah, et le vali lui fit couper la tête. Dès lors, la description de la campagne au sud d'Esneh devient très

[1] ⲚⲦⲈⲢⲞⲨⲠⲰϨ ⲆⲈ ⲈⲤⲚⲎ ⲦⲠⲞⲖⲒⲤ ⲚⲦⲘⲚⲦⲈⲢⲞ ⲚⲀⲢⲬⲀⲒⲞⲤ ⲀⲨϤⲒ ⲈϨⲢⲀⲒ ⲈⲦⲠⲞⲖⲒⲤ. E. Amélineau, *Mon. pour servir à l'hist.*, etc., t. II, p. 317.

[2] E. Amélineau, *Monum. pour servir à l'hist.*, etc., t. II, p. 339 et 343.

[3] *Ibid.*, p. 386, 571 et 591; Cf. aussi les pages 78, 227, 663, etc.

détaillée, et j'ai donné les noms à leur place. Quand Arien eut fini le massacre, il revint à la ville avec l'évêque. Près de la porte septentrionale de la ville, on rencontra de jeunes fellahs avec leurs anciens; on les décapita sur une pierre qui était encore montrée à Esneh au moment où fut composé le *Synaxare*[1]. On voit, par cette rapide analyse, que cet article du *Synaxare* est très important pour la géographie des environs d'Esneh.

Les *scalæ* coptes-arabes contiennent toutes ce nom[2], et quelques-unes le font précéder de l'expression grecque ⲗⲁⲧⲱⲛ[3] ou ⲗⲁⲧⲟⲛ[4], ou même ne contiennent que ce nom[5]. La liste des évêchés de l'Égypte donne l'égalité suivante : ⲗⲁⲧⲱⲛ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲉⲥⲛⲏ = مدينة اسنا[6].

La *Chronique de Jean de Nikiou* mentionne aussi plusieurs fois cette ville, qu'elle qualifie une fois de ville du Rîf[7]. Je suppose qu'elle a voulu dire ville du Sa'id.

On voit, par ces détails, que la ville d'Esneh était fort ancienne et fort connue des auteurs. Dans l'écriture hiéroglyphique, elle a nom , puis , ou , ou simplement [8]. Le nom n'a donc pas changé depuis les anciens temps.

La ville existe toujours et elle est actuellement capitale de province, ayant passé par toutes les traverses de la gloire et de la déchéance, jouissant d'abord d'une grande fortune, puis reléguée au second rang et revenant ensuite au premier. Lors du dernier recensement de l'Égypte, elle avait une population de 9,422 habitants; elle possède une école, une station du service fluvial, une

(1) *Synaxare*, 13 Kihak. Voir aussi le 7 du même mois.

(2) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 46, fol. 171 r°; n° 50, fol. 110 v°; n° 53, fol. 85 r°; n° 55, fol. 5 r°; *British Mus.*, Orient. 441, p. ⲣ̅ⲏ̅ v°.

(3) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 43, fol. 51 v°.

(4) *Ibid.*, n° 44, fol. 79 v°.

(5) *Bodl. lib.* Mar. 17, fol. ⲣ̅ⲟ̅ⲃ̅ r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 229 v°.

(6) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 332 r°.

(7) *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 377 et 536.

(8) Brugsch, *Dictionn. géogr.*, t. I, p. 168.

poste, un télégraphe et est le siège d'un *bandar*[1]. A l'époque où fut fait l'*État de l'Égypte,* elle faisait partie de la province de Qous, avait une contenance de 6,488 feddans et devait payer une redevance de 16,000 dinars[2].

Il va sans dire que Quatremère[3] et Champollion[4] ont connu et identifié cette ville.

Etathyrété, ετλθγρετε.

Le nom de ce village se trouve dans un papyrus copte du musée de Boulaq. Il y est dit : «Quant au tiers des maisons que j'ai constitué pour ma mère, au sud, dans le bourg d'Étathyrété...[5]».

C'est la seule mention qui soit faite de ce bourg; mais le texte est bien clair, s'il est bien lu. Comme le testament, dont il est question dans cet acte, a été fait dans le monastère de la montagne de Djîmé, il est probable qu'il faut chercher ce village dans les environs de la ville de Qeft, patrie du testateur. Mais rien n'a été conservé qui puisse nous mettre sur la trace. Cependant, comme ce mot présente une certaine ressemblance de son avec τεντγρον, écrit sans la nasale médiale, on pourrait peut-être prendre ce village pour Dendérah. C'est ce que l'examen du papyrus pourrait seul permettre de savoir.

Etelke, ετλκε, دلكا.

Le nom de ce village nous a été conservé dans l'un des papyrus qui font partie de la collection de l'archiduc Rainer. Le nom est cité avec celui du nome auquel il appartenait, qui est celui d'Eschmoun[6].

[1] *Recensement général de l'Égypte,* t. II, part. franç., p. 107, et part. ar., p. ۱۰.

[2] De Sacy, *op. cit.,* p. 702.

[3] Quatremère, *op. cit.,* t. I, p. 272-274.

[4] Champollion, *op. cit.,* t. I, p. 184-191.

[5] Revillout, *Actes et Contrats des mus. égypt. de Boulaq et du Louvre,* p. 29.

[6] *Mittheilungen,* etc., 2e année, p. 66. ρωμετλκε 2μ πτοϣ ϣμογν.

Jè reconnais dans ce nom qui, il ne faut pas l'oublier, est d'une orthographe peu régulière, comme la plupart des noms contenus dans ces papyrus de provenance populaire, le village de Dalgeh, ou maintenant Dalgâ, ce qui correspond mieux à la finale. Ce gros village fait partie de la province d'Asiout, district d'El-Rodah, et compte 8,209 habitants : il possède une école[1]. Il est mentionné dans l'*État de l'Égypte* sous le nom de Dalgeh, دلجه, pour une contenance de 5,320 feddans et une redevance de 30,000 dinars[2].

La seule difficulté qu'il y ait à admettre cette identification provient du changement du ⲕ en ج; mais souvent le ⲕ remplace le ϭ, et la transcription est ainsi exacte. Aussi je crois que la véritable orthographe était ⲉⲧⲗϭⲉ.

Fakhmah, فخمة.

Le nom de ce village se trouve dans la *Vie* de saint Pakhôme, comme celui d'un monastère construit par Théodore. « Il construisit un autre couvent pour les vierges dans le village connu sous le nom de Fakhmah, et ce monastère est éloigné d'un mille de Phebôou[3]. »

Ce sont les seuls détails que nous ayons sur ce village : la position est heureusement indiquée, et c'est dans le voisinage de Fâou qu'il faut le placer. Il avait complètement disparu de l'Égypte dès 1376.

Far, الفر.

Le nom de ce couvent nous a été conservé dans la *Chronique de Jean de Nikiou*. Il y est dit : « A cette époque se signalait Jean, prêtre et moine, de la ville de Nikious; car le patriarche (d'Alexandrie) avait refusé de recevoir l'hérétique, et ce prêtre Jean, qui

(1) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 99, et part. ar., p. ١٢٢.

(2) De Sacy, *op. cit.*, p. 695.

(3) E. Amélineau, *Monum. pour servir à l'histoire de l'Égypte chrétienne*, t. II, p. 676.

était savant, qui aimait Dieu et était très versé dans les Écritures, demeurait dans le couvent de Far[1]. »

Le *Recensement général de l'Égypte* contient, dans la province de Scharqyeh, district de Belbeis, un village du nom d'El-Far, qui compte 950 habitants et possède une école[2]. Ce village n'est pas cité dans l'*État de l'Égypte*. C'est sans doute ce même village qui donna son nom au couvent.

Fârân, فاران.

Le nom de cette localité, ou plutôt de ce pays, nous a été conservé par le *Synaxare*, en la fête de saint Begîmi. Il y est dit que ce saint, revenu dans son pays après avoir habité le désert intérieur, alla, sous la conduite d'un ange, ou plutôt porté par cet ange, « vers la terre de Fârân, car ses habitants s'étaient détournés du droit chemin; il les rendit tous à la foi, et il revint vers son endroit[3] ».

On pourrait se demander tout d'abord si ce nom est bien un nom égyptien, et s'il sert à désigner une localité égyptienne. Mais, outre que ce n'est guère l'habitude des solitaires de l'Égypte d'aller se dépenser pour des frères qui n'ont rien de commun avec eux (il est bien préférable en effet de vivre dans son pays), il est certain qu'au siècle où fut dressé l'*État de l'Égypte*, la terre de Fârân, ou de Phârân, comme on écrit d'ordinaire, appartenait à l'Égypte, faisait partie de la province de Scharqyeh, avec le mont Sinaï[4]. Je crois qu'il s'agit bien d'une partie de la péninsule sinaïtique. Un moment j'avais pensé à Qasr Qeroun; mais le mot Qasr ne se trouve pas au *Synaxare*, et le manuscrit de la *Bibliothèque nationale* porte bien Fârân et non pas Qeroun.

[1] *Chr. de Jean de Nikiou*, p. 500.

[2] *Recens. général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 110, et part. ar., p. ٨٧.

[3] *Synaxare*, 11 Kihak : حمله ملاك الرب واق به ارض فاران.

[4] De Sacy, *op. cit.*, p. 616.

Farâqes, فراقس.

Le nom de ce village se trouve au *Synaxare*, en la fête des saintes Tècle et Mougi. Ces deux saintes étaient de «Farâqes, de la Bahirah, qui est près d'Alexandrie[1]».

Ce nom a complètement disparu de l'Égypte actuelle et il ne se retrouve pas non plus dans l'*État de l'Égypte* dressé au xiv[e] siècle. La mention «qui est près d'Alexandrie» nous montre qu'il devait y avoir plusieurs villages de ce nom. En effet, il y en a un autre de ce nom dans le Fayoum, sous la forme فرقص. Celui-ci est cité dans l'*État de l'Égypte* comme comprenant 1,808 feddans et payant une redevance de 6,000 dinars[2]. Dans le *Recensement général de l'Égypte*, il a une population de 1,389 habitants, plus 316 Bédouins : il fait partie de la circonscription de Sanourès[3].

Fargout, ϐⲉⲣϭⲟⲟⲩⲧ, فرجوط et فرشوط.

Ce nom se trouve dans une *scala* copte et deux fois dans le *Synaxare*.

La *scala* copte-arabe l'écrit ϐⲉⲣϭⲟⲟⲩⲧ = فرجوط[4]. Le *Synaxare*, dans la *Vie* d'Élie de Samhout, dit que l'ange du Seigneur «lui commanda d'aller dans la montagne de Fargoud[5]»; il s'y rendit après avoir abandonné celle de Hou. Ce nom se trouve encore dans la *Vie* d'Anba Éphraïm, «mort dans la montagne de Fargoud, connue sous le nom de Deir-Hada[6]».

Quatremère[7] et Champollion[8] ont donné ce nom dans leurs ouvrages ; le premier donne peu de détails sur cette ville et nous apprend que Makrizy, dans sa *Description de l'Égypte*, écrit Farschout

(1) *Synaxare*, 25 Abib : تكلة وموق التى من فراقس من البحيرة عند الاسكندرية.

(2) De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 683.

(3) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 111, et part. ar., p. ٢٢٩.

(4) Ms. cop. de la *Bib. nat.*, 43, f. 51 v°.

(5) *Synaxare*, 13 Kihak : ووصل الى جبل هو واعلمه ان ... الى جبل فرجود فذهب اليه وسكن فيه.

(6) *Ibid.*, 24 Toubah : بجبل فرجود.

(7) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 98.

(8) Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 247.

au lieu de Fargout ou Fargoud, que cette ville était située dans la province de Qous et que l'on peut en voir la position sur les cartes du P. Sicard et de d'Anville. Le second dit qu'à 5 lieues au nord de la ville de Hou se trouvait la ville de ⲃⲉⲣϭⲟⲟⲩⲧ, qu'elle était placée entre le Nil et la montagne libyque et séparée du fleuve par un espace de 2 lieues.

Tous ces détails sont vrais, à l'exception que Farschout n'est éloignée de Hou que d'environ 15 kilomètres et qu'elle est située seulement à 1 lieue environ des rives du fleuve. Dans l'*État* des provinces de l'Égypte, Fargoud est cité comme comprenant une superficie de 23,000 feddans, lesquels rapportaient au fisc 19,700 dinars qui furent ensuite réduits à 15,000 [1]. Dans le *Recensement général de l'Égypte*, cette ville est donnée comme le chef-lieu d'un district de la province de Qéneh : elle compte 7,988 habitants, possède une poste, un bureau télégraphique, une escale fluviale et une école [2]. Ces progrès sont dus à l'établissement d'une grande manufacture de sucre par le khédive Isma'îl.

El-Faragîn, ⲡⲗⲁⲩⲥⲓⲛⲉ (?), الفرجين.

Le nom de cette petite ville se trouve toujours lié à celui de Tidah dans les *scalæ* coptes qui nous l'ont conservé [3]. Quel fut son nom copte? Il n'est pas aussi facile de le dire.

Champollion, qui a connu ce mot, ne doute pas qu'il n'ait formé qu'une seule ville avec Tidah : cette ville se serait ainsi appelée Tidah oua el Faragîn [4]. Il cite à l'appui de son opinion Vansleb qui a donné Tidâ parmi les évêchés de l'Égypte; mais Vansleb cite

(1) De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 703.

(2) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 111, et part. ar., p. ٢٢٨.

(3) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 r°; n° 53, fol. 84 v°; n° 54, fol. 187 r°; n° 55, fol. 4 r°; *Bodleian libr.*, Maresc. 17, fol. ⲣ̅ⲟ̅ⲗ̅ r°; *British Mus.*, Orient. 441, fol. ⲣ̅ⲙ̅ⲑ̅ r°, où les noms sont écrits ⲑⲟⲓⲧⲉ ⲫⲉⲣⲟⲩⲱⲓⲛⲓ; Mss. de Lord Crawford, fol. 228 v°.

(4) Champollion, *L'Égypte au temps des Pharaons*, t. II, p. 224-225.

aussi El-Faragîn qu'il écrit : Farahin [1], avec une faute qui provient de ce que la copie arabe qu'il avait à son service avait omis le point diacritique sous la lettre ح; mais, malgré cette faute, le nom est bien reconnaissable. Quatremère, quoiqu'il cite le nom de Phragonis [2], ne parle pas de cette ville d'El-Faragîn.

Cependant la liste des évêchés de l'Égypte donne bien l'égalité suivante : ⲫⲣⲁⲅⲱⲛⲓⲛ ⲑⲉⲛⲉⲱ ⲑⲟⲓϯ = تيدة والفرجين [3]. Or dans aucun cas la copulative و ne s'emploie pour signifier *c'est-à-dire;* s'il y a quelque ville ayant deux noms, on emploie وهى : *et c'est.* D'ailleurs l'*État de l'Égypte* écrit aussi Tidah ou Al-Farâgoun : تيدة والفراجون [4]. Il me semble donc bien qu'il n'y a aucun doute à entretenir et que nous avons bien deux villes, et non une seule. En outre, il semble que la ville de Fragonis est spécialement désignée et transcrite dans الفراجون ou الفرجين. Or si nous avons maintenant recours aux noms des évêques ayant assisté au concile d'Éphèse, nous trouvons un certain Paul de Plausiné [5], ce qui est rendu en grec par *φλαϐωνίας* et expliqué en outre par Fragoneos in Ægypto [6]. Y a-t-il dans les *Actes* grecs une faute dans *φλαϐωνίας* pour *φλαγωνίας* ? C'est ce que je ne puis décider; mais il me semble bien qu'il doit y avoir une erreur.

Ce village a disparu de nos jours : mais l'*État de l'Égypte* le cite avec Tidah pour une contenance de 1,607 feddans et une redevance de 5,000 dinars [7].

Foci.

Ce nom se trouve dans l'*Histoire ecclésiastique* de Rufin, dans le passage suivant : « Macaire du désert supérieur, un autre Macaire

[1] Vansleb, *Hist. de l'église d'Alexandrie*, p. 18.

[2] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 223.

[3] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 171 v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 331 r°.

[4] De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 737.

[5] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, frag. théb. 129*, fol. 23.

[6] Labbe, *Concilia*, t. III, col. 1084.

[7] De Sacy, *op. cit.*, p. 637.

du désert inférieur, Isidore de Scété, Pambo des Cellules, Moyse et Benjamin de Nitrie, Scyrion, Elie et Paul d'Apeliotes et un autre Paul dans les *Foci* [1]. »

Quel est ce lieu? C'est ce qu'aucune autre mention ne permet d'établir. Cependant, dans les *Apophthegmes des Pères du désert* [2], il est question de ce même moine que les manuscrits appellent Scyrion, Squirion, Histirion ou Isquirion; ce serait alors un moine de Schiît, et les Foci auraient fait partie de l'ensemble de ce plateau.

Gabalôn, ΓΑΒΑΛΩΝ.

Le nom de ce nome nous a été conservé dans les *Apophthegmes des Pères*. Il y est dit : « Apa Mathis sortit un jour vers Heraithou dans les nomes de Gabalôn [3]. » Il y avait un évêque dans ce nome, ainsi que la suite du texte l'apprend.

Il n'est pas très certain que ce lieu ait été situé en Égypte; mais il faisait certainement partie des dépendances de l'Égypte, comme le Sinaï. M. Brugsch, au *Congrès des Orientalistes* de Stockholm, a identifié le nom de Heraithou avec celui d'une montagne (*Gebel*) [4]. Il faudrait donc, selon cette interprétation, donner le nom de Gabalôn à tout le district environnant. Ce nom n'est pas d'origine égyptienne. Il semble être formé d'un génitif pluriel grec; mais, si l'on retranche cette terminaison du génitif, il reste Gabal qu'on est bien tenté de rapprocher de Djebel, les Grecs n'ayant pas de lettre pour exprimer le *Dj*. Par conséquent, nous aurions ici le district montagneux du Sinaï et le nome des montagnes. Mais comment se fait-il que la liste des évêchés ne contienne pas ce mot? Elle ne contient pas davantage le nom de la ville de 'Eidab : et cette dernière omission explique la première. On l'identifie d'ordinaire avec Elim.

[1] Rufin, *Hist. ecclés.*, t. II, chap. VIII; *Patr. lat.*, XXI, col. 517.

[2] *Patr. lat.*, LXXIII, col. 995.

[3] Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 297.

[4] Je ne peux citer M. Brugsch qui n'a pas, à ma connaissance, publié ce travail. Je lui ai écrit, pour le lui demander, mais il ne m'a pas répondu.

Gemoumi, ϭⲙⲟⲩⲙⲓ, اشمون.

Le nom de cette localité nous a été conservé par les documents coptes. A la fin du martyre de Macaire d'Antioche, il est dit que cet évêque était originaire de Gemoumi [1], que son corps fut emporté à Gemoumi [2] et que des gens de Gemoumi [3] apprirent au gouverneur Eulogios qui avait bâti le temple de Sip. Le *Synaxare* fait mention de ce martyre et il remplace le mot copte ϭⲙⲟⲩⲙⲓ par le mot arabe اشمون [4].

J'avais d'abord pensé que le nom de Gemoumi pouvait se retrouver dans celui de Schamamâ; mais je me suis bien vite aperçu que la chose était impossible, quoique le mot ϭⲙⲟⲩⲙⲓ prononcé à la manière du Delta doive commencer par un ش. Champollion [5] et Quatremère [6] l'ont identifié selon toute vraisemblance avec la ville d'Eschmoun, ainsi que le fait le *Synaxare*. Il est évident que le nom d'Eschmoun ne correspond que d'une manière approximative au mot ϭⲙⲟⲩⲙⲓ, prononcé Schemoumi ou Eschmoumi; mais les Arabes auront été séduits par l'allitération avec le mot Eschmoun, et le nom s'est ainsi corrompu.

Ce village existe encore actuellement : c'est presque une petite ville. Il est situé dans la province de Menoufyeh, est le chef-lieu d'un district et compte 6,742 habitants : il possède une poste et une école [7]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte*, sous le nom d'Eschmoun-Goreisan, pour une contenance de 3,160 feddans et une redevance de 12,000 dinars [8].

[1] Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 226-227.

[2] *Ibid.*, p. 246.

[3] *Ibid.*, p. 74.

[4] *Synaxare*, 3 Barmahat : هذا الاب كان من اهل اشمون.

[5] *Op. cit.*, t. II, p. 151-153.

[6] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 442-444.

[7] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 103, et part. ar., p. ٢٥.

[8] De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 651.

Genemoulos, ϭⲉⲛⲉⲙⲟⲩⲗⲟⲥ, شرملس.

Le nom de ce village est celui de la patrie des deux cousins Jean et Siméon. Leurs *Actes* disent en effet : « Il y avait un homme nommé Moyse, habitant dans un village appelé Genemoulos, du nome de Panaou [1]. » Il était situé près du fleuve, comme le montre un autre passage [2]. La traduction arabe de ces mêmes *Actes* donne à ce village le nom de Scharmoulos, de la province de Gharbyeh [3] et du diocèse de Banâ [4]. Le *Synaxare* donne le même nom au lieu de naissance des deux cousins [5].

Champollion n'a pas connu cette ville et Quatremère [6] se contente de l'indiquer. Cependant il n'eût pas été difficile d'en trouver le nom dans l'*État de l'Égypte*, puisqu'il s'y trouve sous la forme Scharamols, avec une contenance de 1,050 feddans et une redevance de 5,000 dinars, réduite ensuite à la moitié [7]. Il est bien dans la province de Gharbyeh. Ce village n'existe plus maintenant sous ce nom; mais je crois bien qu'un village de cette importance n'a pu disparaître sans laisser de traces. On observera le phénomène du changement de la lettre ⲛ en ر arabe, observé ailleurs. A l'ouest de ce village on avait bâti une église en l'honneur de ces deux martyrs [8].

Gergî, ϭⲉⲣϭⲏ, ابو جرجا.

Ce nom se trouve dans un fragment de la *Bibliothèque nationale* qui contient les *Actes* de saint Panesnîou, où il est dit que ce saint était « un magicien originaire du village de Pegergî dans le nome

(1) Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 174.

(2) *Ibid.*, p. 197. Cf. aussi p. 179, 187, 188, 200.

(3) Mss. ar. de la *Bibl. nat.*, supp. 89, fol. 76 v°, l. 9 : من اهل ناحية شرملس من اعال الغربية.

(4) *Ibid.*, fol. 75 r° et fol. 89 v° : شرملس من كرسى بنا. Cf. fol. 82 v°, 83 r°, 93 r°, 110 v°.

(5) *Synaxare*, 11 Abib.

(6) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 107.

(7) De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 662.

(8) Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 200-201.

de Pemdjé [1]. » Comme c'est un gouverneur païen qui écrit à Arien d'Antinoë, il n'est pas étonnant qu'il appelle Panesnîou un magicien. Ce mot ne se rencontre pas ailleurs.

Je crois y reconnaître le village actuel d'Abou Gergâ, qui était dans la province de Behnésâ et que les Arabes avaient nommé ainsi à cause de la ressemblance du nom avec celui de Saint-Georges : il comprend une population de 2,162 habitants, possède une école et fait partie de la province de Minieh, district de Beni-Mazar [2]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 2,218 feddans et une redevance de 7,000 dinars [3]. Mais, outre ce village, je crois que le nom de ϭⲉⲣϭⲏ était l'ancien nom de la ville actuelle de Girgeh, capitale autrefois d'une province dont le siège est maintenant transféré à Sohag, depuis la confection du *Recensement.* Elle possède une station fluviale, une poste, un bureau télégraphique, une école et comprend 14,819 habitants [4]. Elle est nommée dans l'*État de l'Égypte* Digirgâ, et S. de Sacy a eu raison de reconnaître dans le د arabe l'article copte ⲧ. Elle avait alors une contenance de 872 feddans et devait payer au fisc une somme de 15,000 dinars [5].

Geziret Irâi.

Ce nom nous a été conservé dans la *Chronique de Jean de Nikiou* Il y est dit d'Anastase le successeur de Zenon, que celui-ci « l'avait exilé dans l'île de Saint-Irâi, située dans le fleuve de Menouf [6] ».

Comme c'est là tout ce que nous savons de Geziret Irâi, nous ne sommes guère avancés, sinon que nous savons qu'elle était située dans le fleuve de Menouf. Or de quelle Menouf s'agit-il? Il y en a trois en Égypte. Dire que le fleuve passait à Menouf, capitale

[1] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, frag. théb. non reliés. ⲉⲩⲉⲃⲟⲗϩⲛ ⲟⲩϯⲙⲉ ⲡⲉ ϫⲉ ϭⲉⲣϭⲏ ϩⲙ ⲡⲧⲟϣ ⲡⲉⲙϫⲉ.

[2] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 16, et part. ar., p. ١٥.

[3] De Sacy, *op. cit.*, p. 701.

[4] *Ibid.*, p. 122 et ١٢١.

[5] De Sacy, *op. cit.*, p. 701.

[6] *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 488.

de la province de Menoufyeh, serait un peu trop fort, cette ville étant située très loin du fleuve. Memphis au contraire était située sur les bords du fleuve et s'appelait ⲘⲈⲚϤ en copte, en arabe منف. De plus, il est raconté, dans le martyre d'Apater (Abadir) et de sa sœur Irâi, qu'il y avait près de Memphis un oratoire (un santon) dédié à sainte Irâi, où le saint reçut l'ordre de se rendre avec sa sœur [1]. N'est-ce point là que doit être située l'île de Sainte-Irâi? Le nom de cette sainte est le même que celui cité plus haut, et le nom de Memphis a dû donner Menouf en passant dans la langue éthiopienne. En tout cas, il est évident que ce nom est celui d'une femme, et non celui d'un homme comme l'a cru le traducteur de ladite *Chronique*. De plus je crois fermement, pour ma part, qu'il s'agit bien ici du même endroit; cette île n'existe plus, le fleuve ayant fait de grands dégâts en cet endroit.

L'empereur Anastase ne fut pas ingrat : il fit construire une grande et superbe église en l'honneur d'Irâi [2].

Lac de Fayoum, ⲖⲨⲘⲚⲎ ⲚⲦⲈ ⲪⲒⲞⲘ.

Ce nom se trouve une seule fois dans les documents coptes qui m'ont servi à faire ce travail. Il est cité dans le récit de la translation du saint magistrien et des quarante-neuf vieillards martyrs à Schiît. Il y est raconté que des tisserands du Fayoum vinrent à Schiît pour vénérer les corps des martyrs; ils conçurent alors le désir de s'emparer de l'un d'eux : leur choix tomba sur Tîridios, le fils du magistrien, ils l'enfermèrent dans un sac; mais lorsqu'ils furent arrivés sur les bords du lac de Fayoum, le sac s'ouvrit et le jeune homme alla rejoindre son père et ses compagnons [3].

(1) Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 94.

(2) *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 489.

(3) ⲀⲤϢⲰⲠⲒ ⲈⲦⲀⲨⲒ ⲈϢⲒⲎⲦ ⲚϪⲈ ϨⲀⲚ ⲤⲀ ⲚⲔⲀⲠ ⲈⲂⲞⲖϦⲈⲚ ⲪⲈⲞⲰϢ ⲪⲒⲞⲘ ⲀⲨⲒ ⲈϪⲈⲚ ⲠⲒⲘⲀⲢⲦⲎⲢⲒⲞⲚ ⲈⲐⲞⲨⲀⲂ ⲚⲦⲈ ⲚⲀⲒⲀⲐⲖⲞⲪⲞⲢⲞⲤ ⲈⲦⲈⲚⲈⲢ ϢⲀⲒ ⲚⲰⲞⲨ ⲞⲨⲞϨ ⲀⲨⲈⲢⲈⲠⲒⲐⲨⲘⲒⲚ ⲈϢⲀⲒ ⲘⲠⲤⲰⲘⲀ ⲘⲠⲒⲔⲞⲨϪⲒ ⲚⲦⲎⲢⲒⲆⲒⲞⲤ ⲈⲠⲞⲨⲐⲞϢ ⲞⲨⲞϨ ⲈⲔⲰⲦ ⲚⲀϤ ⲚⲞⲨⲘⲀⲢⲦⲎⲢⲒⲞⲚ ⲈϤⲞⲨⲀⲂ. ⲈⲦⲀⲨϬⲒⲦϤ ⲆⲈ ⲈⲂⲞⲖ ⲤⲀⲠϢⲰⲒ ⲘⲪⲀ ⲠⲈϤⲒⲰⲦ ⲀⲨϨⲒⲦϤ ⲈⲞⲨ-

On pourrait croire de prime abord que par cette désignation de «lac de Fayoum» il s'agit du célèbre lac Mœris; mais l'indication de la marche des pieux voleurs nous fait supposer au contraire un lac qui se trouve entre le Fayoum et Schiît. C'est bien avant d'arriver au Fayoum que se trouve le lac de notre texte. Or un pareil lac existe toujours au sud de Schiît et au nord-ouest du Fayoum : c'est le lac appelé de nos jours *Birket-el-Qeroun*. Au contraire le lac Mœris devait se trouver au sud du Fayoum, comme je l'ai dit ailleurs.

(El-) Gharbyeh, الغربية.

Le nom de cette province se trouve au *Synaxare* par deux fois. Dans la première mention, il est dit : «Je connaissais un homme, chef d'une église dédiée au nom de la Sainte Dame dans un village de la dépendance de Gharbyeh[1].» Le second passage est plus expressif; il s'agit de l'entrée de Jésus en Égypte, au moment de la fuite. Il y est dit : «De là (de Nasbatah) ils allèrent à Minieh Samannoud; ils traversèrent le fleuve et se dirigèrent à l'occident jusqu'à El-Gharbyeh et le Seigneur plaça son pied sur une pierre pour marquer l'endroit, et cet endroit fut nommé *Bihaïisous*, c'est-à-dire : trace du pied de Jésus. De là, ils allèrent vers le fleuve de l'Ouest et virent la montagne des Natrons[2].»

On peut se demander, d'après ces textes, si nous avons simplement affaire avec le nom de la province de Gharbyeh ou avec un nom de village semblable à celui de la province. Dans le premier exemple cité, le cas n'est pas douteux : il s'agit de la province; mais dans le second, il n'en est pas ainsi. La narration qui raconte

ⲥⲟⲕ ⲁⲩⲧⲁⲗⲟϥ ⲉⲛⲟⲩⲧⲉⲃⲛⲱⲟⲩⲓ ⲁⲩϥⲟϩ ϩⲓϫⲉⲛ ϯⲗⲩⲙⲛⲏ ⲛⲧⲉ ⲫⲓⲟⲙ. *Cod. Cop. Vat.*, LVII, fol. 7.

[1] *Synaxare*, 30 Hathor : انى كنت اعرف رجل قيم فى بيعة على اسم السيدة بقرية من اعال الغربية.

[2] *Synaxare*, 24 Baschons : ومن هناك اتوا الى منية سمنود وعدوا البحر وغربوا الى الغربية فجعل السيد كعبه فى حجر دلالة بما يكون من المكان وسمى ذلك المكان ⲡⲓϩⲁⲗ ⲏⲥ اى كعب يسوع ومن هناك اتوا الى بحر الغرب ونظروا جبل النطرون.

Il y a cependant une différence entre الغربية et الغرب.

que les voyageurs se dirigèrent à l'occident jusqu'à El-Gharbyeh et se rendirent au fleuve d'El-Gharbyeh est mal faite; car, en supposant qu'il s'agisse d'un village, il est bien évident que donner ensuite le même nom pour celui de la province constitue un langage peu clair. Quel est d'ailleurs ce fleuve d'El-Gharbyeh? La province de Gharbyeh est limitée par deux branches du Nil à un certain moment, et je ne sais de quelle branche il s'agit. Je croirais plutôt qu'il y a une erreur à la seconde mention du fleuve de l'Ouest, et que ce mot a dû être mis pour celui d'El-Béhérah. En supposant que la sainte famille ait marché comme l'eût fait un homme raisonnable, elle se fût en effet rendue à Térénouti où elle eût passé le fleuve pour se rendre aux lacs Natrons. Je regarde donc le nom mis en tête de cet article comme celui de la province, et non d'un village. La situation de cette province au nord-ouest de l'Égypte est trop connue pour que j'aie besoin de la décrire.

Gigouir, ϪⲒϪⲂⲎⲢ, ججوير.

Le nom de ce village est très célèbre comme étant la patrie de Macaire, car ses parents s'étant décidés à changer de village, «lorsqu'ils furent arrivés à ϪⲒϪⲂⲎⲢ, y habitèrent[1]». Le récit de l'enlèvement du magistrien, dont j'ai parlé plus haut, nous donne quelques détails sur la position de ce lieu. Il y est dit que les chameliers, partis de Schiît la nuit, marchèrent toute cette nuit, arrivèrent au matin au village de Pedjidjbîr pour traverser le fleuve[2]. Le *Synaxare*, de son côté, donne Gigouîr comme la patrie de Macaire[3], et le place dans la province de Ménouf. Le même document, après l'orthographe ججوير, emploie celle de ششوير, non seulement dans ce même passage, mais aussi dans un autre[4]. Je crois que cette dernière orthographe, comme je l'ai expliqué dans la préface et aussi

[1] *Cod. Vat. Cop.*, n° LXII, fol. 4 r° : ⲞⲨⲞϨ ⲈⲦⲀⲨⲒ ⲈⲠϪⲒϪⲂⲎⲢ ⲀⲨϢⲰⲠⲒ ⲘⲘⲀⲨ.

[2] *Cod. Vat. Cop.*, n° LVIII, fol. 9 r°.

[3] *Synaxare*, 27 Barmahat : هذا القديس كان من اهل ججوير من اعمال منوف.

[4] *Synaxare*, 19 Mésoré.

dans ma lettre à M. Maspero[1], a pour cause une prononciation dialectale, et que le véritable nom est جيجور.

Quatremère a cru pouvoir identifier ce village avec Schabschîr, de la province de Gharbyeh, qui est très éloigné du Nil, lorsque le ⲡϫⲓϫⲃⲏⲣ des documents coptes se trouve placé sur la branche de Rosette[2]. De même, Champollion, ayant assez bien reconnu d'abord la position de Pisjisjbêr, comme il transcrit, et ayant dit que d'Anville l'avait expressément marqué sur la rive orientale de la branche Canopique, ce qui est en effet la position de Gigouîr, mentionne aussi ensuite la province de Gharbyeh, d'après l'*État de l'Égypte*[3]. Il est évident que Champollion s'est trompé, qu'il a écrit son livre sans se rendre un compte suffisamment exact de la position de Schabschîr et de celle qu'il avait d'abord assignée à Gigouîr ou à Pisjisjbêr, mais il s'est trompé beaucoup moins que Quatremère qui place résolument Gigouîr dans la province de Gharbyeh. Cependant l'attention de ce savant aurait dû être attirée par la mention du *Synaxare* (il avait lu ce document) qui place le village de Gigouîr dans la province de Menouf.

Le fait est qu'il y a dans l'Égypte actuelle, comme dans l'ancienne, deux villages dont le nom se rapproche du mot ⲡϫⲓϫⲃⲏⲣ; l'un sur le bord du fleuve, province de Ménouf, l'autre sur la ligne de chemin de fer de Tantah à Mohallet-Roh. C'est le premier de ces villages qui est le Gigouîr de notre texte, quoiqu'il s'appelle *Schabschîr*. Il compte 1,110 habitants et fait partie du district de Menouf[4]. L'autre fait partie de la province de Gharbyeh et du district de Mohallet-Menouf : il a une population de 3,092 habitants, dont 45 Arabes, et possède une école[5]. La première de ces deux localités est indiquée dans l'*État de l'Égypte* sous le nom de *Schen-*

(1) E. Amélineau, *Lettre à M. Maspero*, etc., dans le *Recueil de monuments relatifs à la phil. et à l'archéolog. égypt.*, t. XIII, fol. 38-42.

(2) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 501.

(3) Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 160-161.

(4) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 77, et part. ar., p. 14.

(5) *Ibid.*

schour, où il y a une faute de point : شنشور pour شبشور : elle contenait 2,867 feddans et devait payer une taxe de 8,400 dinars[1]; la seconde ne contenait que 1,100 feddans taxés à 9,600 dinars[2]. Il y a encore un troisième lieu dans le nom duquel entre le nom de Schabschîr : c'est Hesset-Schabschîr dans la même province de Gharbyeh, même district, et qui comprend une population de 1,105 habitants avec une école[3]. Ce nom n'est pas mentionné dans l'*État de l'Égypte*.

Ginmahout, ϬΙΝΜⲀϨΟⲨⲦ.

Le nom de ce village n'est pas bien certain, parce qu'il pourrait y avoir une lacune avant ce nom. Il se trouve dans un papyrus de la collection de l'archiduc Rainer, lequel commence de la sorte : «Moi, Joseph, fils de Kear..... Ginmahout, dans le nome de Pemdjé.....npgoli[4].» C'est la seule fois qu'il se rencontre, et nous voyons qu'il se trouvait dans le nome de Behnésâ.

Il n'en reste pas de traces dans l'Égypte actuelle, ni dans l'Égypte du XIVe siècle.

Girmâhahat, جرماحت.

Le nom de cette localité a été conservé par le *Synaxare*, en la fête des martyrs d'Esneh. Lorsque le préfet Arien fut arrivé à Esneh et eut appris que le peuple avait quitté la ville, il se mit à leur poursuite et arriva à un endroit nommé Naqbalâ. Il atteignit ensuite «un lieu nommé Girmâhahat : il y trouva une foule de gens auxquels il fit couper la tête[5]».

L'endroit où eut lieu le massacre se trouve au sud d'Esneh, ainsi que la tradition vivante dans le pays en a conservé le souvenir. Le

(1) De Sacy, *op. cit.*, p. 654.

(2) *Ibid.*, p. 642.

(3) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 145, et part. ar., p. ١٤٩.

(4) Voir *Mittheilungen aus der Sammlung*, etc., 2e année, p. 59.

(5) *Synaxare*, 13 Kihak : وساق تليلا الخر ال موضع يسمى جرماحت فوجد ايضا جهلة اخرى.

lieu de Girmâhabat devait donc se trouver entre Naqbalâ et la montagne de Qatoun, ainsi que je l'ai dit plus haut. Quant à l'endroit précis, c'est ce qu'il n'est pas possible de dire, ce lieu ayant complètement disparu dès 1376.

(El-) Gîschoutah, الجيشوطة.

Le nom de cette église qui se trouve mentionnée au *Synaxare* (1) a déjà été cité à l'article *Erment*.

(El-) Gîzeh, ϯⲡⲉⲣⲥⲏⲥ, الجيزة.

Le nom de cette ville est fort célèbre à cause des grandes pyramides qui se trouvent sur son territoire. Il existe donc depuis les temps les plus reculés.

La liste des évêchés de l'Égypte contient à propos de cette ville l'égalité suivante : ϯⲡⲉⲣⲥⲏⲥ = الجيزة (2). Les *scalæ* donnent la variante : ϯⲡⲉⲣⲥⲓⲟⲓ = الجيزة (3) Le *Synaxare* cite ce nom en la fête de Khaïl, patriarche d'Alexandrie, qui était moine au monastère de Macaire le Grand, lorsqu'on vint le chercher pour faire cesser la vacance du siège d'Alexandrie. Les évêques, ayant pris une lettre du gouverneur du Caire pour le faire sortir de son monastère, se mirent en marche. « Et lorsqu'ils furent arrivés à El-Gîzeh, ils le trouvèrent qui venait. Et il y avait à El-Gîzeh des moines vieillards qui le prirent et lui imposèrent les mains (4). »

Au temps où fut fait l'*État de l'Égypte*, Gîzeh est donné comme le chef-lieu d'une province, mais sans autre indication : son nom ne s'y trouve même pas (5). Dans le *Recensement général de l'Égypte*, la ville de Gîzeh est portée pour une population de 11,410 habi-

(1) *Synaxare*, 18 Mésoré. Cf. plus haut l'article *Erment* où le texte est cité.

(2) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 331 v°.

(3) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 v°; n° 53, fol. 84 v°; *Bodleian library*, Maresc. 17, fol. ⲣⲟⲃ r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 229 v°.

(4) *Synaxare*, 16 Barmahat : ولما توجهوا الى الجيزة وجدوه قد جا.

(5) De Sacy, *op. cit.*, p. 671.

tants : elle contient une école, une poste et une station sur le Nil[1]; mais si elle donne encore son nom à la province, elle fait elle-même partie du district de Bedreschîn.

Hage, ϩⲁϭⲉ.

Le nom de cette montagne et du village situé à ses pieds est cité dans la *Vie* de Paul d'Antinoë. Il est raconté dans cette *Vie* qu'après une réunion, qui avait lieu dans un monastère dont le nom n'est pas donné, lorsque les amis eurent fini de manger, l'un d'eux s'écria : «Que celui à qui l'on a donné des ailes s'envole.» Aussitôt «apa Païsé s'envola et parvint à la montagne de Hagé[2]», pendant que l'un des amis se rend à la montagne qui est au nord d'Antinoë, et l'autre à la montagne d'Asiout. Champollion, qui a connu ce nom, dit à son sujet : «Dans les environs de cette dernière ville (Apollinopolis Parva), la montagne arabique était connue sous le nom de ϩⲁϭⲉ, Hashé[3].» Quatremère a ensuite combattu sa manière de voir et a soutenu que cette montagne était située non loin de la demeure de Paul ou du monastère dans lequel les amis s'étaient réunis[4]. Il n'y a aucune raison pour placer ce village ici plutôt que là; mais la réflexion de Quatremère est bien vraisemblable. Malheureusement ni l'*État*, ni le *Recensement général de l'Égypte* ne fournissent de nom semblable.

Halouân, حلوان.

Le nom de cette localité nous a été conservé par le *Synaxare*, en la fête des martyrs d'Esneh. Il est dit en effet dans le résumé de ces *Actes* : «Quant à Arianos, il partit pour la ville d'Erment et arriva dans un village, appelé Halouân, à l'ouest de la ville d'Esneh[5].»

(1) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 125, et part. ar., p. ٤٦.

(2) Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 366.

(3) Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 148-149.

(4) Quatremère, *Observations sur quelques points*, etc., p. 11-12.

(5) *Synaxare*, 13 Kihak : فاما اريانوس فرحل من مدينة ارمنت ووصل الى قرية تسمى حلوان وهى غربى اسنا.

Ce passage prouve que le vali Arien fit le voyage par terre, car, en suivant la voie du fleuve, on aborde à l'est de cette ville, tandis qu'en prenant le chemin de terre on peut arriver à l'ouest. La position d'Halouân est ainsi bien déterminée; mais cette localité est disparue.

(El-) Hanâdeh, الهنادة.

Le nom de cette localité nous a été conservé, par le *Synaxare*, dans le résumé de la *Vie* de saint Jean de Lycopolis. Il y est dit que « les moines qui habitaient le monastère d'El-Hanâdeh montèrent et lui bâtirent une grande hutte : ils lui construisirent une prison en dedans et il y habita [1] ». Ces mêmes moines sont encore nommés dans le passage où il est question de la visite de Schenoudi à saint Jean de Lycopolis et à leur monastère. « Et lorsque les grands de la ville d'Asiout apprirent cela », ils se rendirent à ce monastère et bâtirent une église en souvenir de cette visite, « et elle est restée encore de nos jours à côté de leur église qui est dédiée au nom de l'archange Michel [2] ». Abou Selah nous apprend qu'il y avait à ce même endroit un monastère de femmes [3]. S'agit-il d'un simple monastère ou d'un village? J'opinerais plutôt pour cette dernière hypothèse; ce qu'il y a de certain, c'est que le monastère était situé dans la vallée du Nil, puisque les moines montent. S'il fallait accorder à ce mot *monter* le sens particulier qu'il a en Égypte, je dirais que ce monastère était situé au nord d'Asiout. C'est tout ce que je puis dire, car on ne rencontre pas trace de ce mot soit dans l'*État*, soit dans le *Recensement général de l'Égypte*.

Héracleus, ϩⲎⲢⲀⲔⲖⲈⲨⲤ.

Ce nom nous a été conservé par les *Actes* du concile de Nicée, dont Zoëga a publié les fragments. Parmi les noms des évêques

(1) *Synaxare*, 2 Hathor: وصعدوا الرهبان الذين في دير الهنادة وبنوا له هناك خص كبير وبنوا له داخل حبس وسكن فيه.

(2) *Synaxare*, 20 Hathor.

(3) Abou Selah, *Histoire des monastères*, ms. ar. 138, fol. 89 r°.

d'Égypte, au cinquième rang, on lit celui de « Potamon de Héracléus[1]. »

Le nom de cette ville fait tout de suite penser à Héracléopolis, et, en cherchant bien dans la liste des évêchés de l'Égypte, je trouve : ΗΡΑΚΛΕΟΝ = ϯΒΑΚΙ ϨΝΕϹ = مدينة اهناس[2]; mais le malheur veut que, parmi les évêques égyptiens qui ont souscrit les *Actes* du concile de Nicée, se trouve celui de Hnès, Pierre[3]. Il faut donc songer à une autre ville. Champollion, qui semble avoir connu ce mot, cite, à la table de son ouvrage, une ville de *Héracléopolis Parva* et renvoie au mot *Séthron*[4]; mais, dans la partie où il traite de la ville de Séthron, il ne dit pas un mot de Héracléopolis Parva[5]. Quatremère cite aussi le nom de cette ville qu'il identifie, après Ptolémée, avec Séthron ou Pesariom; il cite à cette occasion le nom de l'évêque Théon qui assista au concile d'Éphèse, et ledit évêque de Héracléopolis Parva[6]; mais les *Actes* du concile d'Éphèse donnent le nom même de Séthron, sous la forme ϹΑϹΕΘΡΟΙΤΗϹ[7]. La liste des évêchés de l'Égypte donne l'égalité suivante : ϹΕΘΡΟΙΤΟΥ = ΤϯΕΘΟΡ = (*sic*) سرمون[8]. C'est là le nom arabe de la ville, et je renvoie à l'article *Sarmoun*.

Hérôôpolis.

Cette ville est très connue à cause de ses rapports avec la *Bible*; l'*Itinéraire romain* et les auteurs grecs en parlent également.

Du passage de la *Bible* je n'ai rien à dire[9] : il est fort connu; sur celui de l'*Itinéraire*, je ferai observer que la route passe par le Ouady Toumilât, suivant sans doute l'ancien canal de Trajan qui passait par Hérôôpolis, ainsi que l'a fait très judicieusement obser-

(1) Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 264.

(2) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 331 v°.

(3) Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 244.

(4) Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 405.

(5) *Ibid.*, p. 80-82.

(6) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 506-511. Voir spécialement la page 510.

(7) *Bibl. nat.*, frag. théb., n° 129⁹, fol. 23.

(8) *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 331 r°.

(9) *Exode*, II, 11.

ver Quatremère [1]. Je ferai en outre remarquer que le géographe Ptolémée est tout à fait favorable à cette opinion, lorsqu'il place Hérôôpolis en dehors du Delta, après Babylone [2]. Strabon n'y est pas contraire; mais les détails qu'il donne à ce sujet sont très vagues [3]. Je ne cite pas les autres auteurs qui ont parlé de cette ville, leur témoignage étant inutile, car ils ne font que se répéter les uns les autres.

Ce sont les éléments du problème. Champollion l'a résolu en identifiant Avaris avec Hérôôpolis et en la plaçant à Abou-Keysched [4]. Je ne serai pas de son avis sur le premier point : Avaris, d'après les inscriptions de la xviie dynastie, paraît bien avoir été placée dans l'un des deltas de Ptolémée, où il y avait des canaux pour manœuvrer [5] et approcher la ville par eau, ce qui n'était pas le cas pour Hérôôpolis, s'il n'y avait que le canal de Trajan, c'est-à-dire le canal que fit creuser cet empereur, mais qui était en pleine activité avant le temps de Séti Ier [6]. Quatremère a démontré en effet qu'il faut placer cette ville dans le Ouady Toumilât, et s'est, lui aussi, prononcé pour Abou-Keysched, mais sans parler de l'identification de Hérôôpolis avec Avaris, ce en quoi il a parfaitement raison [7]. D'Anville d'ailleurs, avant ces deux savants, était arrivé à la même conclusion [8]. Abou-Keysched se nomme aujourd'hui Tell-el-Maskoutah.

Telle était la position de la question, lorsque, en 1883, M. Naville fit des fouilles en cet endroit que les ingénieurs français du canal de Suez avaient nommé Ramsès, après les savants de la *Commission d'Égypte*, et où ils avaient établi leur quartier général.

[1] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 167-170.

[2] Ptolémée, iv, p. 105.

[3] Strabon, xvii, 26.

[4] Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 87-92. Je dois faire observer que les étymologies données par Champollion en ce passage n'offrent aucune valeur. Ce savant lui-même l'aurait reconnu plus tard.

[5] De Rougé, *Inscription d'Ahmès*.

[6] Maspero, *Histoire anc. des peuples d'Orient*, p. 228.

[7] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 167-170.

[8] D'Anville, *Mémoires sur l'Égypte*, p. 121 et suiv.

Le résultat de ces fouilles fut, d'après M. Naville, qu'on était en présence, non de Ramsès, mais de Pithom[1]. Je dois dire que je diffère complètement de vue, sur ce point, avec l'honorable égyptologue génevois; mais, comme ce n'est pas ici le lieu de le prouver, je passerai mes arguments sous silence et je les réserverai pour une meilleure occasion. Ce qu'il y a d'important à observer dans les fouilles de cette ville, c'est qu'on y trouva deux inscriptions romaines où le nom de Héro se trouvait en toutes lettres[2]. Il n'y avait donc pas moyen de discuter l'évidence : on était bien sur le site de l'ancienne Hérôôpolis, dont je m'occupe ici. Par conséquent cela montre que la mer Rouge parvenait autrefois jusqu'à Tell-el-Maskoutah, qui avait donné son nom de Hérôôpolis au golfe que formait la mer en cet endroit.

Par conséquent d'Anville, les membres de la *Commission d'Égypte*, et Quatremère, et Champollion avaient eu raison de placer Hérôôpolis à Abou-Keysched; par conséquent aussi j'ai eu raison de dire que l'*Itinéraire romain* suivait le cours du canal de Trajan, c'est-à-dire le cours du canal qui reliait le Nil à la mer Rouge. Par conséquent aussi cet *Itinéraire*, qui savait aussi ce qu'il voulait dire, est dans le vrai, lorsqu'il place la station de *Thou* ou de *Thoum*, après le *Vicus Judæorum* et *avant* Hérôôpolis[3]. Et maintenant qu'advient-il de l'hypothèse de M. Naville qui croit avoir découvert Pithom, lorsqu'il ne fait que découvrir une autre cité biblique, Ramsès ou une autre ville? Il est évident que tout le système tombe en ruines.

Hezênâ.

Le nom de cette ville nous a été conservé par la *Chronique de Jean de Nikiou*, en parlant de l'exil du futur empereur Anastase dans l'île d'Irai, et de sa reconnaissance. Cette ville est nommée à

[1] Naville, *The store city of Pithom*, p. 4. — [2] E. Naville, *op. cit.*, pl. XI. — [3] *Itinerarium Romanum*, éd. Parthey et Pinder, p. 75.

côté de Ménouf, mais elle était située dans la province d'Alexandrie[1].

Cette ville n'existe plus et n'a pu exister sous ce nom en Égypte. Je ne fais pas observer que la distance entre une ville qui fait partie de la province d'Alexandrie (qui d'ailleurs n'a jamais été une capitale de province) et une autre, qu'il s'agisse de Memphis, ou des deux autres villes de Ménouf, assez éloignées, pouvait empêcher les rapports fréquents dont parle la *Chronique*. Je me contente de dire que l'alphabet égyptien ne contient pas de lettre qu'on puisse transcrire par un *z*[2]. Il y a dans la *Chronique* une grosse faute d'orthographe, ou bien le traducteur a mal lu son manuscrit; en aucun cas, une ville de ce nom n'a pu exister en Égypte avant l'époque arabe, et nous sommes au vᵉ siècle après Jésus-Christ.

El-Hîfâ, الهيفا.

Cet endroit nous est connu d'après une mention du *Synaxare*. Pendant que le gouverneur Arien torturait à Louqsor le saint Schanazoum, « voici que se présenta devant le gouverneur un soldat, nommé Sophronius, des soldats de Hîfâ, habitent la nahieh d'El-Aqsorein, connue sous le nom d'Aghrârâ[3] ».

La situation de cet endroit nous est complètement inconnue; mais la mention du mot *soldat* doit nous faire supposer que cet endroit se trouvait du côté de la montagne est, car c'était là que se trouvaient les garnisons chargées de surveiller les Barbares.

Hnîs, ϩⲛⲏⲥ, اهناس.

Le nom de cette ville nous a été conservé par toutes les sources d'informations citées en tête de cet ouvrage.

[1] *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 488 et 489.

[2] J'admets ici comme prouvés les résultats auxquels je suis parvenu, et j'ai le regret de me trouver en désaccord avec M. Maspero. Cf. *Lettre à M. Maspero*, etc., dans le *Recueil*, XIIᵉ vol., p. 30-44.

[3] *Synaxare*, 20 Hathor : سفرونيوس من عسكر الهيفا ساكن فى ناحية من الاقصرين.

Les *Actes* des martyrs la citent comme une ville du Midi, située au bord du fleuve, et qui avait un gouverneur [1]. Dans un endroit, on dit que le martyr Eusèbe fut chassé de la ville de Hnîs et qu'on fit fermer la porte derrière lui [2].

Le *Synaxare* mentionne trois fois le nom de la ville d'Ahnâs, et la première fois au sujet d'une église qu'on devait élever en l'honneur du martyr Élie l'Eunuque [3].

Les *scalæ* coptes-arabes nomment toutes cette ville l'une des plus importantes de l'Égypte, et en font suivre le nom, ϩⲛⲏⲥ ou ⲉϩⲛⲏⲥ, de la transcription arabe اهناس [4]. Elles la placent immédiatement après Fayoum, ou Atfîeh [5], sauf certaines qui la placent après Pemdjé [6]. La liste des évêchés de l'Égypte donne les noms suivants à cette ville : ⲎⲢⲀⲔⲖⲈⲞⲚ = ϯⲂⲀⲔⲒ ⲈϨⲚⲎⲤ = مدينة اهناس [7].

Le manuscrit n° 43 de la *Bibliothèque nationale* donne la leçon suivante : ⲁⲣⲁⲕ اهناس ⲗⲁⲥⲙⲱⲛ آهناس [8], c'est-à-dire ⲁⲣⲁⲕⲗⲁⲥⲙⲱⲛ. Le n° 44, au contraire, l'appelle ϩⲛⲏⲥ, ϩⲣⲟⲕⲉⲗⲗⲉⲟⲛ = اهناس [9]. Cette dernière forme, qui évidemment vient du nom du gouverneur Rokellianus, nous fournit peut-être la raison de la première, et ce ne sont pas là des corruptions du nom d'Héracléopolis, comme le veut Quatremère [10].

Un évêque de cette ville était présent au concile de Nicée [11].

(1) Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 30. 35, 87. *Cod. Vat. Copt.*, LXVI, fol. 116 et 117 r°, p. ⲣⲗ̅.

(2) Hyvernat, *op. cit.*, p. 35.

(3) *Synaxare*, 23 Emschir et 23 Baonah. Mss. ar de la *Bibl. nat.*, n° 154, fol. 60 et suiv.

(4) *Bibl. nat.*, mss. cop. n°s 43, 44, 46, 50, 53, 54 et 55; *Bodl. lib.*, Mar. 17; *Brit. Mus.*, Orient. 441, et mss. de Lord Crawford.

(5) *Bibl. nat.*, n° 46, f. 170 v°; n° 55, f. 5 r°; *Br. Mus.*, Orient. 441, f. ⲣⲛ̅ⲏ̅ r°.

(6) *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 v°; n° 53, fol. 84 v°; n° 54, fol. 188 r°; *Bodl. libr.*, Mar. 17, fol. ⲣⲟⲋ r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 229 v°.

(7) *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 331 v°.

(8) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 43, fol. 52 r°.

(9) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 44, fol. 79 v°.

(10) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 500 et 501.

(11) Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 244.

Comme on le voit, l'identité de ϩⲛⲏⲥ avec اهناس et Héracléopolis Magna ne saurait être un seul instant douteuse.

Cette ville, ou du moins l'ombre de cette ville, existe encore aujourd'hui sous le nom d'Ahnassîeh-el-Medinet, dans le district et la province de Bénisouef, complètement déchue de son importance passée : elle a une population de 2,484 habitants, plus 148 Bédouins[1]. Elle possède une école. Une *nazleh* qui se nomme Ahnassîeh-el-Khadrâ appartient aussi à la même ville et compte 367 habitants[2]. Elle est citée dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 3,150 feddans et une redevance de 11,000 dinars, réduite ensuite de la moitié. La nazleh est aussi citée, sous le nom d'Ahnassîeh-el-Sograâ, pour une contenance de 2,231 feddans et une redevance de 10,000 dinars, réduits ensuite à 5,000[3].

C'est sur l'emplacement de ces deux villages que devait s'élever autrefois la ville d'Ehnîs.

Hou, ϩⲟⲩ, ϩⲱ, هو.

Ce nom est celui d'une ville célèbre dont ont parlé toutes nos sources d'information.

Les documents coptes parlent du nome de Hou[4]; le *Synaxare* nous cite aussi la montagne de Hou, non loin de Fargoud ou Farschout[5].

Les *scalæ* coptes-arabes contiennent ce mot[6], et la liste des évêchés de l'Égypte fournit l'égalité suivante : ⲆⲒⲞⲤⲠⲞⲖⲒⲤ ⲀⲚⲰ = ϯⲂⲀⲔⲒ ϩⲱ = مدينة هو[7]. Le nom de Diospolis se trouve plusieurs fois dans la *Vie de Pakhôme*[8].

(1) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 104, et part. ar., p. ١٠٩.

(2) *Ibid.*, p. 104 et p. ١٠٩.

(3) De Sacy, *op. cit.*, p. 687.

(4) E. Amélineau, *Monum. pour serv. à l'hist. de l'Égypte chrét.*, t. II, p. 75, 76 et 573.

(5) *Synaxare*, 13 Kihak : وصل الى جبل هو.

(6) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 46, fol. 171 r°; n° 50, fol. 110 v°; n° 55; fol. 5 r°; *British Mus.*, Orient. 441, f. ⲣⲙⲏ v°; *Bodl. libr.*, Mar. 17, f. ⲣⲟⲃ r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 229 v°.

(7) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 173 r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 332 r°.

(8) E. Amélineau, *Monum. pour servir à*

Il est donc impossible de nier que la ville de ϩⲟⲩ fut la *Diospolis Parva* des anciens, ville appelée en Égypte *Diospolis d'en haut* ⲇⲓⲟⲥⲡⲟⲗⲓⲥ ⲁⲛⲱ. Champollion[1] et Quatremère[2] l'ont parfaitement indiqué d'après d'Anville[3], et il n'y a pas à y revenir.

La ville de Hou existe encore actuellement : elle est située sur la rive occidentale du fleuve, non loin de Farschout. Elle fait partie du district de Deschneh et de la province de Qeneh, compte 3,958 habitants et possède une école[4]. Elle est citée dans l'*État de l'Égypte;* mais sa contenance et sa redevance ne sont point indiquées[5]. S. de Sacy a été induit en erreur par Kircher, lorsqu'il a cru que le nom copte de la ville était ϧⲟⲩⲡⲉ, comme Champollion l'a fait observer[6] : ⲡⲉ est un enclitique s'ajoutant au mot qui précède, dans certaines circonstances.

Houôr, ϩⲟⲩⲱⲣ.

Ce nom nous est fourni par les *Apophthegmes des Pères du désert,* publiés dans le texte copte par Zoëga. « On raconte sur quelqu'un en Égypte dont le nom était Bané et qui habitait dans la montagne de Houôr[7]. »

Champollion a connu ce nom, sans chercher à l'identifier[8]. Quatremère, au contraire, a proposé deux identifications : d'après la première, Houôr serait le même village que celui appelé Hour, lequel est situé dans la province de Behnésâ, et près duquel le P. Picard[9] et Vansleb[10] placent le monastère d'Abou Faneh le

l'hist. de l'Égypte chrét., t. II, p. 2, 71, 340-341 et 567. La traduction arabe se contente de mettre des à-peu-près et ne mentionne pas la ville de Diospolis.

(1) Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 238-241.

(2) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 502.

(3) D'Anville, *Mémoires sur l'Égypte*, p. 186.

(4) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 147, et part. ar., p. ٢٢٩.

(5) De Sacy, *op. cit.*, p. 704.

(6) Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 239.

(7) Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 348.

(8) Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 319.

(9) *Mémoires des missions*, t. II, p. 256-259.

(10) Vansleb, *Nouv. Relat. de l'Égypte*, p. 207.

Solitaire; d'après la seconde, Houôr serait la même ville que Haouarah dans le Fayoum[1]; mais je préfère la première, car le nom de Houôr n'a pas besoin d'avoir une autre voyelle après la lettre *r:* il est entièrement vocalisé. D'un autre côté, le nom du village appelé Hour par les Égyptiens actuels peut bien à la rigueur provenir de ϩⲟⲩⲱⲣ; mais encore il faut se donner garde d'y voir le nom d'Horus. Ce qui, plus que tout le reste, est en faveur de Hour, c'est la présence, près de ce village, du monastère d'Abou Faneh, et que le mot Faneh est la transcription exacte du mot copte ⲃⲁⲛⲉ. Somme toute, je n'admets cette identification que sous bénéfice d'inventaire.

Hourîn, هورين.

Le nom de cette localité nous est conservé par le *Synaxare.* Il est dit, à propos d'un saint Isaac dont le corps opérait des prodiges, qu'on prit la résolution de l'emporter. « Ils le prirent avec honneur et le chargèrent sur un chameau, et il ne cessa de marcher jusqu'à ce qu'il fût arrivé entre Hourîn et Naschart, et le chameau s'agenouilla là et ne se releva point[2]. »

La situation de ce village est connue. Il se trouve dans la province de Gharbyeh, district de Ga'farîeh, un peu au-dessus de cette ville, un peu au nord du canal Hasan. Le *Recensement général de l'Égypte* lui attribue une population de 4,197 habitants et une école[3].

Dans l'*État de l'Égypte,* il y a deux Hourîn: Hourîn Bohormos et Hourîn Titayeh; ensemble ils ont 5,574 feddans et devaient payer chaque année au fisc 16,000 dinars[4].

(1) Quatremère, *Observ. sur quelques points,* etc., p. 29-31.

(2) *Synaxare,* 22 Barmoudah : ولم يزل يسير الى ان اتى بين هورين ونشرت.

(3) *Recensement général de l'Égypte,* t. II, part. fr., p. 147, et part. ar., p. ٢٣٩.

(4) De Sacy, *op. cit.,* p. 650.

Hraithou, ϩⲣⲁⲓⲑⲟⲩ.

Le nom de cette localité nous a été conservé dans les *Apophthegmes des Pères du Désert.* Il y est question d'un certain «Mathis, qui sortit vers Hraithou, dans les nomes de Gabalôn[1]». J'ai déjà parlé de ces nomes *des montagnes,* et j'ai dit que je regardais le canton comme le Sinaï. M. Brugsch, au congrès de Stockholm, a identifié cette ville avec une ville dont je ne sais pas le nom[2].

Le recueil des *Vitæ Patrum* cite aussi ce nom et le fait suivre de l'explication que voici : «Un frère solitaire racontait aux frères qui visitaient Raythou, où sont les soixante-dix palmiers dans l'endroit où Moyse campa lorsqu'il sortit de l'Égypte[3].» Je ne sais quelle confiance mérite cette identification; mais elle est une preuve que cette localité était située hors de l'Égypte, dans la région du Sinaï. Les *Ménologes* grecs la citent en ajoutant que quarante-trois hommes y furent martyrs, et que c'est là que se trouvaient les douze fontaines et les soixante-dix palmiers[4]. Ainsi, d'après ces renseignements, ce serait la station nommée Élim par l'*Exode*[5].

Ibiôn et Magdol, ⲓⲃⲓⲱⲛ ⲕⲁⲓ ⲙⲁⲅⲇⲟⲗⲟⲛ.

Le nom de ce village nous est parvenu dans un contrat écrit sur l'une des planchettes qui font partie de la collection de l'archiduc Rainer. Voici le commencement de ce contrat : «Aurelios Phoibamôn, le fils d'Apa Siôn, né dans le bourg d'Ibiôn et Magdolon, du nome de Théodosiopolis, à Aurélios Anoup, fils de Messaios, de la ville d'Arsinoë[6].» C'est la seule fois que je rencontre ce nom.

Ce village faisait donc partie du nome de Théodosiopolis, c'est-

(1) Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 297.

(2) M. Brugsch n'a pas répondu à la lettre que je lui ai écrite à ce propos.

(3) *Patr. lat.,* vol. LXXIII, col. 908, 958, 1008 et peut-être 800.

(4) *Ménologe grec,* 14 janvier.

(5) *Exode,* xv, 27.

(6) *Mittheilungen aus der Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer,* 5e année, p. 18.

à-dire de Touhô, ou de Tahâ-el-Medineh. On pourrait croire que nous avons ici le bourg que l'*Itinéraire romain* nomme Ibiu et qu'il place à 30 milles de Behnésâ et à 23 milles d'Eschmounein, sur la rive occidentale du Nil[1]. Ce village devait donc se trouver au sud de Behnésâ, dans les environs de Tahâ, et non loin de Minieh; mais je ne puis dire à quel nom actuel il correspondait, car ce nom a disparu.

Notre contrat nous renseigne sur une propriété sise en ce bourg et qui se nommait Araa : elle comprenait 5 aroures[2].

Ibsîdîâ, ابسيديا.

Le nom de ce village se trouve au *Synaxare*, en la fête du soldat Victor d'Asiout. Il était originaire de Qasr Schou (château de Schou); à douze ans il se rebella contre l'édit de Dioclétien. On l'expédia au gouverneur d'Asiout qui le prêcha sans le convertir. « Alors, il ordonna de l'attacher à la queue des chevaux et il se mit à monter vers un village nommé Ibsîdîâ[3]. » On lui proposa d'adorer les idoles; sur son refus, on le condamna à être jeté dans un four à bains, dans un village nommé Mouschah, à l'est du village d'Ibsîdîâ[4].

Ce village devait donc se trouver au sud d'Asiout. La mention de Mouschah, village qui existe encore, peut nous servir pour reconnaître la position d'Ibsîdîâ, qui n'existe plus. Il était situé à l'ouest de Mouschah, sur la rive gauche du Nil. Abou Selah parle d'un monastère de ce nom situé entre Rîfeh et...[5], sans autre nom.

Ibschîschîâ, ابشيشيا.

Le nom de ce village se trouve au *Synaxare*, en la fête du saint

[1] *Itinerarium Romanum*, éd. Parthey et Pinder.

[2] *Mittheilungen aus der Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer*, 5e année, p. 18.

[3] *Synaxare*, 5 Kihak : ثم انه صار مصعد الى قرية تسمى ابسيديا.

[4] *Ibid.*

[5] Mss. ar. 138 de la *Bibl. nat.*, fol. 90 r°. Le ms. est incomplet.

Auba Beschai, «qui était d'un village appelé Ibschîschîâ, dans la province d'Égypte[1]».

Ce nom ne se retrouve ni dans l'*État de l'Égypte*, ni dans le *Recensement général de l'Égypte*, et nous sommes réduits à ce maigre renseignement. Je crois que la province d'Égypte doit s'entendre de la province de Memphis, appelée en copte ⲕⲏⲙⲉ ou ⲕⲏⲙⲓ, ou tout au moins faut-il l'entendre de la ville de Babylone ou d'un château voisin. Dans cette occurrence, il faudra placer le village d'Ibschischîâ dans la province de Gîzeh; mais on ne peut autrement indiquer sa situation.

IEBLIL, ⲓⲉⲃⲗⲓⲗ.

Ce nom s'est conservé dans les *Actes* de Didyme de Tarschebi. Il y est dit que le gouverneur Arien, s'étant assis sur son trône, on lui amena quatre chrétiens, entre autres «Berschenoufî, le lecteur de Ieblil[2]».

Quatremère[3] et Champollion[4], qui ont connu le nom de ce village, n'ont pu l'identifier faute de renseignements. Comme la scène se passe à Athribis, il est vraisemblable que ce village devait se trouver dans les environs de cette ville; mais le village était complètement inconnu dès le XIVe siècle. Je ne peux donc en indiquer la situation.

ISCHOUHAB, اشوهب.

Le nom de cette montagne se trouve au *Synaxare*, dans la fête du saint Latson. Ce saint, qui était originaire de Behnésâ, entra un jour dans une église et se convertit à la lecture d'un passage de l'Évangile. «Alors, il alla vers la montagne d'Ischouhab et s'y livra à des adorations nombreuses[5].»

(1) *Synaxare*, 8 Abib : كان من بلاد تسمى ابشيشيا من اعال مصر.

(2) Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 287.

(3) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 140.

(4) Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 511.

(5) *Synaxare*, 17 Baonah : وبعد اخذه السراير مضى الى جبل اشوهب.

Le nom de cette montagne n'a été conservé, et, par conséquent, celui du village, ni dans l'*État de l'Égypte*, ni dans le *Recensement général de l'Égypte*. Cependant la mention de Behnésâ, comme lieu d'origine de Latson, nous montre suffisamment, je crois, que ce lieu ne doit pas être situé loin de la ville, mais que la montagne devait sans doute se trouver à l'ouest de Behnésâ, dans le territoire qui commence la route de la petite Oasis.

Iskhîm, اخخم.

Le *Synaxare* nous dit, dans la fête «du grand saint Élie de la montagne de Bischouâou», que les parents de ce saint «étaient du village appelé Iskhîm, à l'est du fleuve[1]». Nous n'avons pas d'autres renseignements, sinon que le saint, ayant grandi, et la bonne idée lui étant venue à l'esprit, passa le fleuve et alla à l'ouest, vers la montagne de Schamâ[2].

Le village d'Iskhîm n'existe plus aujourd'hui; mais la montagne et le village de Schamâ existent encore, dans les environs de Tamâ, dans la province de Sohag. Par conséquent, je ne me tromperai guère en assignant, dans les environs du village de Schamâ, une position, sur la rive orientale du fleuve, pour le village d'Iskhîm.

Îphestou, ⲏⲫⲉⲥⲧⲟⲩ.

Ce nom, qui est celui d'un des évêchés de l'Égypte, que l'auteur n'a pu identifier, commence la liste des onze évêchés disparus[3]. C'est le nom du Vulcain des Grecs, et, par conséquent, on est conduit tout d'abord à penser à Memphis, où Petah, que les Grecs avaient pris pour Vulcain, était spécialement adoré. Mais la ville de Memphis est déjà citée, et il faut donner ce nom à quelque autre ville que je ne connais pas.

(1) *Synaxare*, 17 Kihak : (*sic*) وابهايه من قرية تسمى اخخم شرق البحر.

(2) *Ibid.*

(3) Mss. copt. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 331 v°.

KÂBOUR, كابور.

Le nom de ce monastère est connu par la *Vie* de saint Pakhôme, dans la partie consacrée à son disciple Théodore. Il y est dit que Théodore, allant visiter les frères des monastères situés près de la ville d'Eschmoun, rencontra le duc d'Égypte qui, de son côté, se rendait à Tabennîsi. «Et, ajoute le texte, lorsque Théodore fut arrivé près du monastère supérieur, connu sous le nom de Kâbour, il vit de nouveau le vali qui parcourait le fleuve[1].»

Si ce nom est réel, c'est la première fois qu'on le rencontre; cependant le texte est très lisible dans le manuscrit qui m'a servi pour publier la traduction arabe de la *Vie* de Pakhôme. Mais peut-être le texte est-il fautif; car les deux monastères, situés non loin d'Eschmoun, s'appelaient Kahihor et Naoui. Il ne serait pas impossible que le premier nom ait été transcrit Kâbour, par inadvertance du copiste. Cette inadvertance serait grave, il est vrai, puisqu'elle suppose l'omission de deux ϩ et l'insertion d'un ب; mais le nom de Horsiîsi est transcrit اور سيسيوس. En outre, le texte grec de la *Vie de Pakhôme* semble parler d'un couvent autre que les couvents d'Eschmounein et qu'il appelle : «le couvent supérieur, nommé Kaïos[2]», ce qui est la traduction du texte copte que la version arabe a aussi reproduit. D'après ce texte, il faudrait peut-être lire كايور; mais les textes grecs sont trop fautifs pour qu'on ose fonder une rectification sur leur seule autorité.

Somme toute, les raisons pour et contre bien pesées, je crois qu'il s'agit d'un couvent nouveau. Je n'ose affirmer, car les fragments que l'on trouve encore de la *Vie de Pakhôme* peuvent me donner un démenti formel.

KÂBSEN.

Le nom de cette ville se trouve dans la *Chronique de Jean de*

[1] E. Amélineau, *Monum. pour servir à l'hist. de l'Égypte chrét.*, t. II, p. 680. — [2] *Acta Sanctorum*, 3e vol. de mai, p. 48*.

Nikiou. Pendant la révolte égyptienne contre Phocas, il est raconté que le général d'Héraclius, Bonâkîs, attendait Nicétas, son adversaire, dans la Pentapole. « Ayant reçu des renforts du général Léonce, préfet de Maréotis, (Nicétas?) s'était dirigé vers la Nubie d'Afrique. En se présentant devant la garnison de Kabsên, les insurgés n'inquiétèrent pas la garnison, mais ils mirent en liberté tous les prisonniers pour qu'ils marchassent avec eux[1]. » Ils invitent ensuite les habitants de la ville à propager la révolte dans le territoire du canal Pidrakôn, c'est-à-dire le *Dragon*, qui se trouve dans le voisinage d'Alexandrie. Malgré les fautes de ce passage qui me semble quelque peu contradictoire dans la traduction, il est visible que ce village devait être situé sur la côte ouest de l'Égypte, près du lac Maréotis. Il est aujourd'hui disparu. Je ne crois pas d'ailleurs que ce soit son véritable nom, car il a une tournure non égyptienne.

Kalbî, ϯⲕⲁⲗⲃⲏ, العدوية.

Le nom de ce village nous a été conservé dans la liste des églises et des monastères célèbres de l'Égypte. Il y avait dans cette localité une église dédiée à la Vierge mère de Dieu[2]. Le manuscrit de Lord Crawford écrit ⲕⲁⲗⲁⲃⲏ, et ne donne pas de traduction arabe pour ce mot[3]. C'est la seule fois d'ailleurs qu'il soit fait mention de ce lieu dans les documents d'origine copte, même traduits en arabe.

Ce village n'existe plus aujourd'hui, ou est connu sous un autre nom, mais il portait encore ce nom au XIVe siècle, car l'*État de l'Égypte* le cite avec le *Ouakf* de Leîfi, dans la banlieue du Caire, pour une redevance de 4,500 dinars[4]. Cet endroit existait encore au XVIIe siècle, car Vansleb en parle dans sa *Nouvelle relation de*

(1) *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 542-543.

(2) ϯⲑⲉⲟⲇⲟⲕⲟⲥ ⲙⲁⲣⲓⲁ ϯⲕⲁⲗⲃⲏ = العدوية. (Manuscrits coptes de la *Bibliothèque nationale*, n° 53, fol 173 v°.)

(3) Mss. de Lord Crawford, fol. 334 r°.

(4) De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 598.

l'Égypte[1], et il avait continué d'exister jusqu'au commencement du siècle, car la *Commission d'Égypte* en parle également. Il aura disparu dans les agrandissements de la ville du Caire.

KAMINOI, ⲕⲁⲙⲓⲛⲟⲓ.

Le nom de ce village est conservé dans un des papyrus de l'archiduc Rainer. Deux témoins sont dits originaires du village de Kaminoi[2]. « Ce nom, dit M. Krall, se retrouve aussi dans un papyrus grec, et Hérodote, dans un passage, a l'air d'en parler[3]. » Je ne connais pas, pour ma part, le papyrus grec dont il s'agit, mais je crois bien à l'existence du passage où il serait question du village de Kaminoi; quant à Hérodote, ses paroles à l'endroit que cite M. Krall[4] ne contiennent rien de semblable à ce qu'entend cet auteur, et il ne s'agit aucunement d'une ville. Quoi qu'il en soit, ce village n'existe plus sous ce nom ou sous un autre, mais il devait probablement être situé dans le Fayoum.

KANASCH, ⲕⲁⲛⲁϣ.

Ce nom se trouve, dans les *Actes* d'Épimé de Pankoleus, par un manuscrit copte de la *Bibliothèque vaticane*. Ces *Actes* disent qu'Épimé « apprit que le gouverneur était assis sur le tribunal, près du Tétrapyle, écoutant les chrétiens, dont voici les noms : Pihop le diacre, de Kanasch, apa Hor, originaire de Tôdji, du nome de Pemdjé, etc.[5] ».

Ce sont là tous les renseignements que j'ai sur ce village. Champollion[6] et Quatremère[7] en ont connu le nom et se sont bornés

(1) Vansleb, *Nouvelle relation de l'Égypte*, p. 267.

(2) *Mittheil. aus der Sammlung*, etc., 2e année, p. 63.

(3) *Ibid.*

(4) Hérodote, II, 179.

(5) ⲁϥⲥⲱⲧⲉⲙ ϫⲉ ⲡⲓϩⲏⲅⲉⲙⲱⲛ ϩⲓϫⲉⲛ ⲡⲓⲃⲏⲙⲁ ϧⲁⲧⲉⲛ ⲡⲓⲧⲉⲧⲣⲁⲡⲩⲗⲟⲛ ⲉϥⲥⲱⲧⲉⲙ ⲉϩⲁⲛ ⲭⲣⲏⲥⲧⲓⲁⲛⲟⲥ ⲉⲧⲉ ⲛⲁⲓ ⲛⲉ ⲛⲟⲩⲣⲁⲛ ⲡⲓϩⲟⲡ ⲡⲓⲇⲓⲁⲕⲱⲛ ⲛⲧⲉ ⲕⲁⲛⲁϣ ⲛⲉⲙ ⲁⲡⲁ ϩⲱⲣ ⲡⲓⲣⲉⲙ ⲧⲱϫⲓ ⲛⲧⲉ ⲡⲑⲟϣ ⲡⲉⲙϫⲉ. *Cod. Vat. Copt.*, LXVI, fol. 102 v°.

(6) Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 306.

(7) Quatremère, *Mémoires géogr. et histor. sur l'Égypte*, t. I, p. 254.

à le placer dans le nome de Pemdjé ou la province de Behnésâ. J'ai eu un moment l'idée que ce mot était une forme différente du mot ⲧⲁⲕⲓⲛⲁϣ, qui est aussi un village du nome de Pemdjé : il faudrait alors séparer le mot ainsi qu'il suit ⲛ+ⲧⲉⲕⲁⲛⲁϣ; il s'identifierait ainsi avec Daqnas, dont j'ai parlé ailleurs. Mais ce n'est là qu'une hypothèse.

Kahior, ⲕⲁϩⲓⲟⲣ.

Ce nom est conservé dans la *Vie* copte de Théodore, disciple de Pakhôme. Il y est dit que Théodore, mandé par Athanase, se rendit vers lui, le trouva au nord du nome d'Eschmoun, le salua et l'accompagna jusqu'à la ville d'Eschmoun, puis se retira avec ses frères dans leurs monastères. « Athanase se leva avec les frères qui l'accompagnaient, il alla dans les monastères de Nouoi et de Kahior pour voir quel était l'état des frères[1]. » La traduction arabe de ce passage s'écarte beaucoup du texte copte et ne donne pas les noms des deux monastères[2].

Quatremère[3] dit que ce nom signifie : *Terre d'Horus;* la chose est possible, mais alors il faudrait écrire ⲕⲁϩⲓ ϩⲟⲣ. Champollion[4] l'identifie aussi avec le village de Hour; c'est alors la première partie du mot qui est absente. Il semble bien que ces deux monastères devaient se trouver assez près de la ville d'Eschmoun. Cependant, pour ceux qui tiendraient à l'identification, le village de Hour fait partie de la province d'Asiout, district de Rodah; il a une population de 2,617 habitants et possède une école[5]. Il est cité par l'*État de l'Égypte* pour une superficie de 1,808 feddans et une redevance de 8,000 dinars[6]. Il n'est pas éloigné de Nouoi, ce qui pourrait faire pencher la balance en faveur de l'identification proposée.

(1) E. Amélineau, *Monuments pour servir à l'histoire de l'Égypte chrét.*, t. II, p. 271.

(2) *Ibid.*, p. 694.

(3) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 145.

(4) Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 312.

(5) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 146, et part. ar., p. ۲۳۹.

(6) De Sacy, *op. cit.*, p. 697.

Kallibiou, ⲕⲁⲗⲗⲓⲃⲓⲟⲩ.

Le nom de ce village a été conservé dans le papyrus grec n° 66 du Louvre, publié par Brunet de Presles, sur la copie de Letronne. Il y est parlé des réparations faites aux digues et aux canaux du nome thébain. Celui qui m'occupe est mentionné dans ces termes : « Pour celui qui est dans le territoire de Kallibiou[1]. » Ce village devait être nommé d'après un nom grec au génitif, comme c'est assez fréquemment le cas. Il était situé près de Thèbes.

Kallis, ⲕⲁⲗⲗⲓⲥ.

Le nom de ce village se trouve dans le papyrus n° 10 des papyrus de Turin, qu'a publiés Peyron. Il se trouve deux fois dans ce document à propos d'une maison de ce bourg. Les noms des temples du bourg sont donnés; ainsi, au sud de la maison se trouvait un temple d'Anubis; au nord, le lac du dieu, c'est-à-dire le lac sacré du temple; à l'ouest, les *lieux* de Penephrô que possédaient ses fils; à l'est, les lieux d'Apeliôtos et la maison d'Érieus, fils de Cerdon, que possédaient également ses enfants[2].

C'est le seul exemple de ce nom qui nous soit parvenu. Il est, par conséquent, assez difficile de préciser où était ce village; mais, comme les autres papyrus qui précédent ou qui suivent, dans la publication de Peyron, ont trait aux Memnoneia, il est vraisemblable que ce village était situé près de Thèbes.

Kanope, ⲕⲁⲛⲱⲡⲟⲥ.

Nul nom n'est plus célèbre dans l'histoire du déchiffrement des hiéroglyphes que celui-ci, et cependant c'est à peine s'il se trouve une seule fois dans les documents coptes. Dans l'éloge de Macaire de Tkôou, il est dit que Paphnouti, l'archimandrite de Taben-

[1] *Notices et extraits des mss.*, t. XVII, 2e part., p. 381. — [2] Peyron, *Papyri græci regii Taurinensis musæi Ægyptii*, t. II, p. 63 et 64.

IMPRIMERIE NATIONALE.

nîsi, « alla vers le Nord et demeura à Kanope une année de jours »[1]. Plus loin le même personnage prend avec lui Pinoution, diacre de Macaire, et l'emmène au monastère de Kanope[2].

Ce monastère nous est connu par ailleurs, c'est-à-dire par le récit de la destruction des temples de cette ville, faite ou ordonnée par l'archevêque Théophile. Pour remplacer les prêtres des idoles, il y eut des moines qui n'y purent rester, à cause du bruit que faisaient les *Satans*. Il les remplaça par des cénobites pakhômiens qui parvinrent à s'y fixer[3].

Cette ville était fort célèbre dans l'antiquité, par ses temples et la licence de ses habitants. Une branche du Nil venait s'y décharger dans la mer; car elle était située à la pointe même du Delta, non loin de la bourgade moderne si connue d'Abouqir. Elle n'existe plus aujourd'hui, mais son emplacement est très connu. Quatremère[4] et Champollion[5] en ont parlé très exactement dans leurs ouvrages.

Karanis, ⲕⲁⲣⲁⲛⲓⲥ.

Ce nom se trouve conservé sur l'une des planchettes qui font partie de la collection de l'archiduc Rainer. Le mot de Karanis est donné comme le nom du lieu de naissance d'un certain Pasîmi et aussi de son père Phaîsi. Comme la requête que contient cette planchette est adressée au scribe royal du nome d'Arsinoë pour la partie du nome de Héracléopolis faisant partie du nome arsinoïte, il est facile de comprendre que ce village devait être situé dans les environs d'Ehnîs ou Ahnas[6]. C'est tout ce que je puis dire: car ce nom, qui devait être grec, a disparu de l'*État* et du *Recensement général de l'Égypte.*

[1] E. Amélineau, *Mon. pour servir à l'hist. de l'Égypte chrét.*, t. I, p. 155.

[2] *Id.*, *ibid.*, p. 160.

[3] Eustathe, lib. IV, 25.

[4] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 144-145.

[5] Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 158-260.

[6] *Mittheilungen aus der Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer,* 4e année, p. 12-13.

KARBÔNE, ⲔⲀⲢⲂⲰⲚⲈ, قرفونة.

Le nom de ce village se trouve dans les fragments sa'idiques nouvellement acquis par la *Bibliothèque nationale*, à la fin d'un manuscrit : « Moi, le minime Khaîl petit de la vierge à Karbône, avec mes frères Georges (?) petit et Gau..îl diacre, etc. »[1] C'est tout ce que je sais sur ce lieu. La liste des églises et des monastères ne contient aucun nom semblable.

J'avais cru retrouver ce nom dans celui d'une *nazleh* de la *nahieh* d'El-Tantâ, dans le district d'Abnoub, province d'Asiout : elle comprend 64 habitants[2]. La transcription répond parfaitement au nom copte, car la transcription du ⲕ par ق n'est pas nouvelle, le nom Koôs = Qous, قوس. Je ne prétends pas que ce soit le même lieu, quoique les noms se correspondent. D'ailleurs ce ne serait pas la première fois que le nom d'un village se retrouverait dans celui d'une *nazleh* : la fréquence des révolutions en Égypte justifiant assez ce changement. Mais Makrizy et Abou Selah parlent d'un couvent de Rîfeh, nommé Qarfouneh; il était dédié à la Vierge, et ce doit être de lui qu'il s'agit[3].

KASIOS, ⲔⲀⲤⲒⲞⲤ.

Le nom de cette ville nous a été conservé parmi ceux des évêchés dont les titulaires assistèrent au concile d'Éphèse. Or, après l'évêque de Sethros et avant celui qu'on appelle évêque des Akhéens, se trouve Lampedios, évêque de Kasios[4]. Cette ville est aussi nommée dans l'*Itinéraire romain* et n'est séparée de Péluse que par la ville de Pentascino : elle est située à 26 ou 29 milles d'Ostrakinî et à 20 milles de Pentascino[5].

[1] *Bibl. nat.*, mss. cop., frag. théb. non encore reliés.

[2] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 183, et part. ar., p. ٢٤١.

[3] Mss. ar. 138, fol. 89 r°; Makrizy, *Khitât*, t. II, p. ٥٠٧.

[4] *Bibl. nat.*, mss. cop., frag., théb. fol. 129 v°, n° 23.

[5] *Itin. Rom.*, éd. Parthey et Pinder.

Ce nom fait penser tout de suite au mont Kasius dont parle Hérodote[1], et je suis persuadé, pour ma part, que c'est le même nom et le même mot. Le mont Kasius était situé entre le lac Serbonis et la Syrie, près de la mer, longeant la côte. C'est là que devait être aussi la ville de Kasios dont l'évêque assista au concile d'Éphèse.

Kâtoun, كاتون.

Ce nom se rencontre au *Synaxare*, dans le récit des massacres d'Esneh. Comme Arien allait arriver à cette ville, l'évêque réunit son peuple, « il monta à la montagne qu'on appelle Kâtoun, c'est-à-dire à *la montagne des biens*, et ils y firent la fête[2] ».

C'est tout ce que nous savons sur cet endroit. Il était probablement situé dans le massif de montagnes qui s'étendent à l'ouest d'Esneh, au sud, mais ce n'est là qu'une simple conjecture de ma part.

Quant à l'étymologie de ce nom, la langue copte ne contient pas de nom semblable; mais, en cherchant bien dans la langue hiéroglyphique, on trouverait je crois le mot auquel il est fait allusion.

Kebrias d'Abadya.

Le nom de ce village est fourni par la *Chronique de Jean de Nikiou*, dans le récit de la conquête de l'Égypte par les Musulmans. Après avoir raconté la prise de Fostât par l'armée arabe, le chroniqueur ajoute : « 'Amr et l'armée musulmane, allant par terre, à cheval, arrivèrent à la ville de Kebrias d'Abadya[3]. » Puis le général Domentianus s'enfuit à Alexandrie.

Autant qu'on peut avoir foi dans un semblable récit, il est à supposer que Kebrias d'Abadya était située sur le Nil, entre le Caire et Alexandrie, puisque Domentianus monte sur un bateau[4].

(1) Hérodote, II, 6, 158; III, 5.

(2) *Syn.*, 13 Kihak : وصعد الى الجبل التى تسمى (*sic*) كاتون التى تاويلة (*sic*) جبل الخيرات.

(3) *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 568.

(4) *Ibid.*

M. Zotenberg la place près de Nikiou, je ne sais sur quel renseignement [1]. Je doute pour ma part qu'il y eût une ville de ce nom en Egypte : le mot doit être fort défiguré. Inutile de dire que l'on ne rencontre aucun nom semblable.

Keft, ⲕⲉϥⲧ, قفط.

Le nom de cette ville a été conservé dans tous les documents qui m'ont servi pour la composition de cet ouvrage.

Les *Actes* des martyrs nous apprennent qu'il y avait un gouverneur dans la ville de Keft, et que l'empereur Dioclétien y envoya le martyr Eusèbe, qui n'a peut-être jamais existé [2]. La *Vie* de Pisentios, évêque de Keft, donne ce nom un assez grand nombre de fois [3]. Le *Synaxare*, de son côté, cite plusieurs fois le nom de cette ville, et particulièrement dans les *Actes* de saint Imsah (crocodile), de Keft. L'émir Arien « étant arrivé près de leur ville, les prêtres des idoles allèrent le trouver, lui firent bon accueil et se vantèrent en sa présence disant : O notre maître, vis éternellement! Il n'y a personne en notre ville qui prononce le nom du Messie. Cela le contenta; il leur fit de grands présents, offrit de l'encens, égorgea des victimes et monta à leur ville. Il y avait dans la ville un jeune homme chrétien, nommé Imsah, qui avait une sœur vierge, nommée Théodora; ils habitaient au nord de la ville, dans un jardin connu sous le nom de *Champ des femmes* ». Ce jeune homme, averti par le Seigneur, se lève, se rend à Qâou où il trouve le gouverneur Arien, est torturé, puis finalement enroulé dans une natte et jeté à un crocodile. Le crocodile, au lieu de le manger, plongea dans le fleuve et remorqua la natte jusqu'à Keft. On alla le chercher en grande pompe et, lorsque la persécution fut finie, on lui

[1] *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 568, n. 3. Plus je vais, et moins je puis prendre au sérieux cette prétendue *chronique*, à cause des innombrables fautes dont fourmille le texte éthiopien.

[2] Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 29 et 30.

[3] E. Amélineau, *Étude sur le christianisme en Égypte au VIIe siècle. Vie de Pisentios*, passim.

bâtit une belle église dans le *Champ des femmes*, sur le lieu même où on l'avait déposé (1).

Les *scalæ* coptes-arabes citent ce nom sous la forme ⲕⲉϥⲧ (2), ou sous celles de ⲕⲉⲃⲧⲱ (3) ou même de ⲕⲉⲡⲧⲟ (4), évidemment inspirées du grec.

La liste des évêchés d'Égypte donne l'égalité suivante : ⲕⲉⲡⲧⲱ = ϯⲃⲁⲕⲓ ϥⲉⲛⲧ ⲕⲉϥⲧ = مدينة قفط (5). Je ne sais ce que veut dire le mot ϥⲉⲛⲧ, à moins que ce ne soit un ancien nom de cette ville. Un évêque de Keft a souscrit aux *actes* du concile d'Éphèse (6).

Cette ville est l'une des mieux connues de l'Égypte ancienne : tous les auteurs grecs l'ont mentionnée. Quatremère (7) et Champollion (8) en ont parlé, mais avec peu de détails. Les documents que je viens de citer montrent qu'elle était encore florissante au ɪᴠᵉ siècle, qu'elle avait un temple avec un sacerdoce nombreux; nous connaissons même le nom de l'un de ces petits jardins qui environnent toutes les grandes villes, afin de les approvisionner. Keft était en effet une grande ville. Elle se révolta contre Dioclétien qui la fit saccager, dans les dernières années du ɪɪɪᵉ siècle. Elle fut prise par les Perses, vers 715, lors de leur invasion en Égypte (9). Depuis ce temps, elle devint le centre du commerce avec l'Arabie, par Bérénice et Myoshormos. Elle se dépeupla peu à peu sous le règne des dominateurs musulmans; elle se révolta et fut punie de sa révolte sous Salah-ed-dîn qui fit périr 3,000 de ses habitants. Du temps

(1) *Synaxare*, 13 Hathor, 15 Kihak et 23 Emschir.

(2) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 46, fol. 171 r°; n° 50, fol. 110 r°; n° 53, fol. 85 r°; n° 55, fol. 5 r°; *Brit. Mus.*, Orient. 441, fol. ⲣⲏ v°; *Bodl. libr.*, Maresc. 17. fol. ⲣⲟⲃ r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 229 v°.

(3) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 43, fol. 51 v°.

(4) *Ibid.*, n° 44, fol. 79 v°.

(5) Mss. cop. *Bibl. nat.*, 53, fol. 172 v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 331 v°.

(6) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, fr. théb., n° 129*, fol. 23. ⲫⲟⲓⲃⲁⲙⲱⲛ ⲛⲕϥⲧ = ⲕⲉⲡⲧⲟⲩ en grec.

(7) Quatremère. *op. cit.*, t. I, p. 149-151.

(8) *Op. cit.*, t. I, p. 223-225.

(9) E. Amélineau. *Étude sur le christianisme en Égypte au ᴠɪɪᵉ siècle. Vie de Pisentios*, p. 137-141.

de Makrizy, on voyait encore son temple. Elle fut ensuite remplacée par Qous. Dès la XIe dynastie, c'était l'une des villes les plus florissantes de l'Égypte, ne le cédant qu'à Thèbes. Elle existe encore actuellement, mais elle ne compte plus que 2,544 habitants; elle possède une école[(1)]. Elle est citée dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 5,412 feddans et une redevance de 5,433 dinars[(2)], ce qui prouve bien sa ruine. L'ancien nom de la ville, écrit en caractères hiéroglyphiques, était [hiéroglyphes].

Kélémah, κελεμα, قلمة.

Le nom de ce village se trouve dans la liste des églises d'Égypte. Il y avait en effet dans ce village une église en l'honneur de Philothée[(3)].

Ce village existe encore sous le nom de Qelmâ, ou Qélémah, dans le district de Qalîoub, province de Qalîoubyeh : il compte une population de 1,938 habitants et possède une école[(4)]. Il est cité par l'*État de l'Égypte* sous ce même nom, avec ses hameaux, pour une superficie de 2,604 feddans et une redevance de 10,000 dinars[(5)].

Kelôl, κελωλ, اقلول.

Ce nom nous a été conservé dans un fragment des *Actes* de saint Nilus, conservé à la *Bibliothèque nationale*. Il y est parlé d'un saint qui s'appelait « Sérapion, originaire de Kelôl, du Fayoum »[(6)]. Il n'y a pas d'autres détails.

Ce village est mentionné dans l'*État de l'Égypte*, sous le nom de

(1) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 180, et part. ar., p. ٢٤٣.

(2) De Sacy, *op. cit.*, p. 704.

(3) φιλοθεος κελεμα = فيلاوس قلمة. Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 174 r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 333 v°.

(4) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 181, et part. ar., p. ٢٤٣.

(5) De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 601.

(6) πϩαγιος σαραπιων πρμ νκελωλ мпιом. Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, fragm. théb. non encore reliés.

Oqloul, pour une contenance de 1,187 feddans et une redevance de 2,500 dinars[1]. Il n'en est pas parlé dans le *Recensement général de l'Égypte :* il a donc disparu depuis le XIVe siècle.

KEMÎN, ⲔⲈⲘⲎⲚ, قمن العروس.

Ce nom se trouve cité dans les *Actes* du martyr Epimé. Ce saint, ayant d'abord été conduit à Alexandrie, fut remis aux mains du duc Sébastien pour être reconduit dans le Sa'id. Ils abordèrent près de Hnis, dans un village appelé Phouohenniamîou (*demeure des bergers*), à l'ouest du fleuve. Ils furent obligés d'y séjourner trois jours, à cause du manque de vent. Puis on dit aux soldats et au gouverneur : « Il y a un temple à l'ouest de la ville. » Le gouverneur fit venir des victimes d'un poste nommé *Pedjômentekemîn* (le jardin de Kémîn). Mais les victimes furent arrêtées sur place, et il fallut faire apporter Apollon. « Ensuite ils s'assirent sur le tribunal en ce lieu et ils ordonnèrent de leur amener les Chrétiens qui étaient en ce lieu, et on leur amena Apa Sarapamôn, le prêtre de *Phouohenniamîou,* Oriôn, le prêtre de Pedjômentekemîn, Abiôn qui était chef à Tekemîn, Eudemôn, originaire de Phouôit, et Petsiri de Tilodj[2]. »

Champollion[3] et Quatremère[4] ont cité ce lieu sans l'identifier. Je crois, pour ma part, que le nom de ce village a été conservé dans celui de Qiman el 'Arous, dans la province de Benisouef, district d'Ez-Zaouîet, avec une population de 2,568 habitants et une école[5]. Sa position actuelle répond à tout ce que demande le

(1) De Sacy, *Relation de l'Égypte,* p. 680.

(2) ⲞⲨⲞϨ ⲀⲨⲒⲚⲒ ⲚⲰⲞⲨ ⲚⲀⲠⲀ ⲤⲀⲢⲀⲠⲀⲘⲰⲚ ⲠⲒⲠⲢⲈⲤⲂⲨⲦⲈⲢⲞⲤ ⲚⲦⲈ ⲪⲞⲨⲞϨⲚⲚⲒⲀⲚⲈⲨ (*sic*) ⲚⲈⲘ ⲰⲢⲒⲰⲚ ⲠⲒⲠⲢⲈⲤⲂⲨⲦⲈⲢⲞⲤ ⲚⲦⲈ ⲠϬⲰⲘ (*sic*) ⲚⲦⲔⲈⲘⲎⲚ ⲚⲈⲘ ⲀⲂⲒⲰⲚ ⲪⲎ ⲈⲦⲞⲒ ⲚⲀⲪⲈ ⲈⲦⲔⲈⲘⲎⲚ ⲚⲈⲘ ⲈⲨⲆⲈⲘⲰⲚ ⲠⲒⲢⲈⲘ ⲪⲞⲨⲰⲒⲦ ⲚⲈⲘ ⲠⲈⲦⲤⲒⲢⲒ ⲠⲒⲢⲈⲘ ϯⲖⲞϪ. *Cod. Copt. Vat.,* LXVI, fol. 117 r° et v°, p. ⲣ̅ⲅ̅ et ⲣ̅ⲇ̅.

(3) Champollion, *op. cit.,* t. I, p. 318-319.

(4) Quatremère, *Mém. hist. et géogr. sur l'Égypte,* t. I, p. 416-417.

(5) *Recensement général de l'Égypte,* t. II, part. fr., p. 186, et part. ar., p. ٢٤٤.

passage cité plus haut pour pouvoir être identifié. Son surnom actuel peut lui avoir été donné pour conserver le souvenir d'une tradition locale. Ce nom est conservé dans l'*État de l'Égypte* sous la dénomination de Babig-Qiman; ce village a une superficie de 1,332 feddans et devait payer une redevance de 3,000 dinars[1]. Ce village doit sans doute être identifié avec Qiman el 'Arous, ou peut-être avec Pedjômentekemîn.

Kerîoun, ⲭⲉⲣⲉⲩ, الكريون.

Ce village est nommé dans la *Vie de Schenoudi*. Ce moine, ayant fait rendre à un marchand les biens qui lui avaient été dérobés, le pria de se rendre acheteur pour lui d'un plateau d'argent qui lui avait été enlevé. Le négociant le lui promit : «Lorsqu'il eut atteint Khereu, en se rendant à Alexandrie,» il eut le plateau qu'on lui offrit; mais il aima mieux garder dans sa bourse l'argent que l'achat lui aurait coûté[2]. La *Chronique de Jean de Nikiou* parle aussi de ce village, à propos de la construction du canal de Kerîoun à Alexandrie, de la révolte contre Phocas et de la conquête de l'Égypte par les Arabes[3].

Une *scala* copte-arabe donne ce mot et l'identifie à El-Kerîoun[4].

Ce village n'a jamais été, comme on le fait dire à la *Chronique de Jean de Nikiou*, un faubourg d'Alexandrie[5]; il est situé beaucoup trop loin pour cela. Il était en effet situé entre Alexandrie et Hermopolis, à 24 milles de la première et 20 milles de la seconde[6]. Dans la *Vie de saint Antoine*, écrite en grec et attribuée à saint Athanase, on dit que Khereou, *χαιρεου*, était la première station où les voyageurs se reposaient après avoir quitté Alexan-

[1] De Sacy, *op. cit.*, p. 687.

[2] E. Amélineau, *Monuments pour servir à l'histoire de l'Égypte chrétienne*, t. I, p. 28.

[3] *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 349, 548, 570.

[4] *Bodl. libr.*, Maresc. 17, fol. ⲣⲟⲁ̅ r°.

[5] *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 570.

[6] *Itinerarium Romanum*, éd. Parthey et Pinder, p. 78. Quatremère intervertit les chiffres.

drie[1]. Saint Grégoire de Nazianze dit qu'elle était située à une journée de marche d'Alexandrie[2]. Quoique ce dernier témoignage n'ait pas par lui-même beaucoup d'importance, cependant, comme il est en conformité avec ceux qui ont été cités déjà, je le tiens pour bon. Par conséquent, un village situé à une journée de marche d'une ville ne peut être appelé faubourg de cette même ville. Pour une autre raison, je ne peux reconnaître dans le village de Kérîoun le *χαϐρίου κώμη* de Strabon, car non seulement ce village n'est pas sur la rive droite du fleuve, lorsqu'on remonte de Schedia à Memphis[3], mais Kérîoun est à cheval sur le canal d'eau douce qui se rend à Alexandrie.

Ce village est actuellement cité dans la province de Béhérah. Au temps où fut dressé l'*État de l'Égypte*, il avait une contenance de 3,160 feddans et devait payer au fisc une redevance de 6,000 dinars[4]. Depuis ce temps, il a perdu de son importance; il ne compte plus que 209 habitants et fait partie du district d'Abou-Hommos[5]. Ce n'est donc plus qu'un tout petit village, et, si Ibn-Haukal avait à refaire sa géographie, il n'en dirait plus autant de bien.

Kerkeîsi, ⲕⲉⲣⲕⲉⲏⲥⲓ.

Ce nom nous a été conservé sur l'une des planchettes funéraires publiées par M. Le Blant. Au numéro 56, il est dit : « Vers Ermonthis, Petronis, celui de Kerkeîsi[6]. » C'est tout ce que nous avons sur ce village : son nom.

Il est probable que ce village devait se trouver dans la Haute Égypte. Son nom est composé de deux mots : ⲕⲉⲣⲕⲉ et ⲏⲥⲓ. Je crois que la véritable orthographe de ⲕⲉⲣⲕⲉ est ϭⲉⲣϭⲏ. Ce nom

(1) *Patr. græc.*, t. XXVI, col. 964.

(2) Grégor. Nazianz, or. XXXI.

(3) Quatremère, *op. cit.*, t. I. p. 419.

(4) De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 661.

(5) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 184, et part. ar., p. ١٢.

(6) Le Blant, *Tables égyptiennes à inscriptions grecques*.

n'a laissé de traces ni dans l'*État*, ni dans le *Recensement général de l'Égypte*.

Kerkî, ⲕⲉⲣⲕⲏ.

Ce nom se retrouve plusieurs fois sur les planchettes qui font partie de la collection de l'archiduc Rainer. Il est toujours cité comme un port situé sur le Nil, et une fois il est dit avoir fait partie du nome memphite [1].

Malgré ces renseignements, il est impossible de trouver ce nom dans la nomenclature des villes ou villages d'Égypte, soit au xive siècle, soit à l'époque actuelle. Je crois que c'est le mot composant la première partie du nom précédent, et qu'il devait s'écrire ϭⲉⲣϭⲏ.

Khalâkhis, خلاخس.

Le nom de ce village se trouve, au *Synaxare*, dans la fête du soldat Abadious. Il désirait être martyr; mais ses parents y mettant bon ordre, l'Ange du Seigneur lui apparut et lui dit : « Quand tu seras levé demain, va sur les bords du fleuve, tu trouveras une barque, tu apprendras ton histoire aux gens de cette barque, et ils te conduiront au sud, au village connu sous le nom de Khalâkhis [2]. » Les choses se passèrent de la sorte. Déposé à Khalâkhis, Abadious monta vers le château et se joignit aux soldats. Quand Maximien fait sa tournée impériale, on lui montre le soldat et il ordonne, après plusieurs autres supplices, de le précipiter du haut du *magasin des enseignes* [3].

Ce village n'existe plus. Ce devait être l'une des nombreuses stations militaires échelonnées dans la Haute Egypte pour la surveillance du territoire; mais je ne peux préciser davantage le lieu où était ce village.

(1) *Mittheilungen aus der Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer*, 4e année, p. 14, 16 et 18.

(2) *Synaxare*, 25 Toubah : فهم يحملوك الى قبلى قرية تعرف بخلاخس.

(3) *Synaxare, ibid.*

(El-) Khamoun, الخمون.

Le nom de cette localité a été conservé par le *Synaxare*, en la fête du saint Ouarschenoufa, qui s'enfuit pour ne pas être évêque. « Lorsqu'il fut arrivé à El-Khamoun, il habita près de deux sœurs aimant Dieu[1], puis il va avec elles trouver le gouverneur à Sanhour. »

Ce nom n'a pas été conservé. D'ailleurs, je crois qu'il y a erreur et qu'au lieu de الخمون, il faut lire الطمون, comme au dixième jour de Baonah où le même fait est raconté et où le village d'El-Tamoun est donné comme le séjour des deux saintes Bastamoun et Dabamoun[2].

(El-) Khandaq, ϣⲁⲧⲥ, الخندق.

Le nom de ce village est conservé au *Synaxare*, au martyre de saint Aboli, fils de Justus et héritier de l'empire romain qu'avait usurpé Dioclétien, selon la légende égyptienne. Ce saint mourut à Bastah. « Et son corps, ajoute le *Synaxare*, est dans le monastère d'El-Khandaq, à l'extérieur du Caire[3]. »

La liste des églises de l'Égypte contient aussi ce nom, et l'on y voit que le nom copte du village était ϣⲁⲧⲥ[4], Schats.

Ce village existait encore au XIVe siècle, car on le retrouve dans l'*État de l'Égypte*, à la banlieue du Caire, où il est cité pour une contenance de 38 feddans et une redevance de 1,000 dinars[5]. Il existait encore à la fin du XVIIe siècle, car Vansleb, qui visita l'Égypte entre 1666 et 1673, le mentionne comme un faubourg du Caire, situé au nord de la ville, où il restait encore un cimetière[6] et deux

(1) *Synaxare*, 27 Abib : فلما وصل الى الخمون.

(2) *Synaxare*, 10 Baonah.

(3) *Synaxare*, 1er Mésoré : وجسده بدير الخندق بظاهر القاهرة.

(4) ⲘⲒⲬⲀⲎⲖ 21 ϣⲁⲧⲥ. Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 179 v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 332 v°.

(5) De Sacy, *op. cit.*, p. 597.

(6) Vansleb, *Hist. de l'Église d'Alex.*, p. 18; *Nouv. relat. d'un voy. en Égypte*, p. 122.

églises. On le chercherait vainement sur la carte des environs du Caire.

Kharbetâ, ⲁⲣⲃⲁⲑ, خربتا.

Ce nom est conservé dans la *Chronique de Jean de Nikiou*, à propos d'une révolte qui eut lieu sous le règne de Phocas et dont les fauteurs s'emparaient de cinq villes, dont l'une était Kharbetâ[1].

Cette ville est aussi mentionnée, sous son nom copte, dans un manuscrit du Vatican contenant la *Vie* des saints Maxime et Domèce, où il est question d'un homme natif de Djebromenesiné dans le nome d'Arbat, et qui habitait un bourg nommé Pinoub[2].

Les *scalæ* coptes-arabes contiennent aussi le nom d'Arbat et le transcrivent en arabe Kharbetâ[3]. La liste des évêchés de l'Égypte donne l'égalité suivante : ϯⲃⲁⲕⲓ ⲁⲛⲁⲣⲱⲛ = ⲉⲣⲃⲁⲧ = خربتا[4]. Ainsi voilà une nouvelle ville dont le nom grec est connu. Cette identification avait échappé à Quatremère[5] et à Champollion[6], qui n'avaient connu que le nom arabe.

Cette ville existe encore aujourd'hui, province de Béhérah, dans le district de Negilah, elle ne compte plus que 3,915 habitants, plus 75 Bédouins : elle possède une école[7]. C'est bien la position que lui assigne l'*Itinéraire romain*, qui la place à 21 milles d'Hermopolis et à 31 milles de Niqious[8]. Elle est citée dans l'*État de l'Égypte*, pour une contenance de 2,892 feddans et une redevance de 10,000 dinars[9].

(1) *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 540.

(2) *Cod. Cop. Vat.*, LXIII, fol. 59.

(3) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 109 v°; n° 53, fol. 84 r°; n° 54, fol. 186 v°; n° 55; fol. 3 v°; *Brit. Mus.*, Or. 441, fol. ⲣⲙⲑ r°; *Bodl. libr.*, Maresc. 17, fol. ⲣⲟⲁ r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 228 v°.

(4) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 171 v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 330 r°.

(5) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 43.

(6) Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 256.

(7) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 192, et part. ar., p. ١٥٤.

(8) *Itinerarium Romanum*, éd. Parthey et Pinder, p. 76.

(9) De Sacy, *op. cit.*, p. 603.

Khiounou, ⲭⲓⲟⲩⲛⲟⲩ.

Ce nom se trouve l'avant-dernier dans la liste des évêchés de l'Égypte dont l'auteur ne savait rien, ni la position, ni le nom copte ou arabe; car je considère ce nom comme un mot grec [1]. Je ne puis donc rien en dire, et il y a longtemps que la ville est disparue.

(El-) Khousous, الخصوص.

Le nom de ce village nous a été conservé par le *Synaxare*, dans la fête du martyr Païsi et de sa sœur Técla. Après avoir raconté comment ils se trouvaient à Alexandrie, le *Synaxare* ajoute : « Puis le vali les remit au vali d'El-Khousous pour les conduire dans le Sa'id [2]. » Il est malheureux que les fragments des *Actes* de Païsi et de Técla, conservés à la *Bibliothèque nationale*, ne contiennent pas ce passage, nous aurions pu identifier ce village à coup sûr.

On retrouve trois fois le nom de cette localité dans l'*État de l'Égypte*, et une fois seulement dans le *Recensement* [3]. Vansleb signale un de ces villages, comme étant le siège d'un évêché [4]; mais je n'en ai pas retrouvé le nom dans la liste des évêchés.

Le premier de ces villages, celui que le *Recensement général de l'Égypte* a conservé, est nommé Khousous'Ain-Schems, dans le district de Schoubrâ, province de Qalîoubyeh : il a une population de 1,547 habitants [5]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 2,221 feddans et une redevance de 15,000 dinars [6]. Il ne peut s'agir de ce village qui n'était pas situé dans le Sa'id, car si l'on confie les deux martys au vali d'El-Khousous pour les

[1] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 331 r°.

[2] *Synaxare*, 8 Kihak : ثم انه سلمهم لوالى الخصوص ليمضى بهم الى الصعيد.

[3] Yakout connait trois villages de ce nom.

[4] Vansleb, *Hist. de l'Église d'Alex.*, p. 18. Cet auteur dit : « Chassus, en copte Collabi » ; il se trompe quoique je ne sache pas le nom copte d'El-Khousous.

[5] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 133, et part. ar., p. ٥٤.

[6] De Sacy, *op. cit.*, p, 612.

emmener dans le Sa'id, c'est que ce vali allait lui-même dans le Sa'id. Le second village est placé par l'*État de l'Égypte* dans la province de Scharqyeh; il est surnommé Sa'adeh : sa contenance était de 2,700 feddans, sans redevance marquée [1]. Il ne saurait s'agir de celui-ci non plus et pour les mêmes raisons. Reste le troisième qui était situé dans la province d'Asiout et taxé à 72,000 dinars, sans que sa contenance soit marquée. Mais le chiffre de sa redevance est si élevé qu'il fait penser à un village très important. Je crois que c'est l'El-Khousous dont il est question dans le texte du *Synaxare*.

KIARATOU, ⲔⲒⲀⲢⲀⲦⲞⲨ.

Le nom de cette localité se trouve dans un papyrus grec du Louvre, qu'a publié M. Wessely, de Vienne. Voici la phrase où se trouve ce mot : «Aurelius Léontius, fils de Paphnouti, au lieu de Kiaratou dans le nome d'Arsinoë, à Aurelius Théodore, l'écrivain, de la ville d'Arsinoë [2]».

Comme il est facile de le voir, nous sommes encore en présence d'une de ces nombreuses *'ezbehs, ἐποίκιον*, qui foisonnaient autour d'Arsinoë. C'est tout ce que je puis en dire.

KÎMÉ, ⲔⲎⲘⲈ [3], مصر.

Ce mot, qui désignait l'Égypte du Nord par opposition à l'Égypte du Sud, d'ordinaire appelée ⲠⲎⲤ ou quelquefois ⲘⲀⲢⲎⲤ, semble avoir aussi parfois désigné une ville, comme le mot arabe مصر désigne tout à la fois l'Égypte et la ville du Caire. Le mot Misraïm n'est au duel que parce qu'il y a deux Égyptes, celle du Midi et celle du Nord.

(1) De Sacy, *op. cit.*, p. 613.

(2) *Revue égyptologique*, 4e année, p. 178.

(3) C'est la première fois qu'on ose hasarder une telle hypothèse : ni Champollion ni Quatremère, ni aucun savant n'a expliqué ainsi ce mot; je ne le fais que d'après des textes qu'on trouvera plus loin : aux savants de juger si mon hypothèse est bonne.

Je suis porté à croire que la ville qu'on appelait ⲕⲏⲙⲉ, dans certains passages des œuvres coptes qui ne peuvent guère s'expliquer autrement d'une manière satisfaisante, n'était autre que Memphis. Ces passages se trouvent surtout dans les *Contrats* publiés par M. Revillout[1], mais ils sont malheureusement si incomplets qu'ils ne peuvent guère fournir la base d'une argumentation sérieuse. Mais le *Synaxare* parle quelquefois d'une ville qu'il appelle *Masr-el-Qadîmah*, et même d'une ville de Masr qui ne peut être le Caire, puisque cette ville fut bâtie longtemps après la persécution de Dioclétien. Ainsi dans les *Actes* d'Apatir et d'Iraï, le *Castrum* de Babylone[2] est rendu en arabe par مصر[3]. De même dans le martyre de Timothée, originaire de Masr-el-Qadîmah, ce saint refuse d'obéir à l'édit de Dioclétien, quoiqu'il soit soldat[4] : il est évident qu'il s'agit encore du *Castrum* de Babylone. Mais dans les *scalæ* qui contiennent des noms de ville, nous avons pour ce mot une identification nouvelle. D'abord, le manuscrit nº 43 de la *Bibliothèque nationale* donne la triple égalité suivante : ⲙⲉⲛⲃⲉ = منف مصر القديمة : ⲃⲁⲃⲩⲗⲟⲛ = بابلون مصر : ⲕⲏⲙⲉ = مصر[5]. Le manuscrit nº 44 donne encore l'égalité suivante : ⲕⲩⲡⲧⲟⲛ ⲙⲉⲛⲃⲉ = مصر[6]. Aux manuscrits nºˢ 50 et 53, nous avons de nouveau l'égalité : ⲙⲉϥⲓ = منف وهي مصر القديمة[7]. D'autres manuscrits apportent encore leur témoignage à cette thèse[8]. La liste des évêchés de l'Égypte, quoique très embrouillée dans ce passage, donne les égalités suivantes : ⲉⲓⲗⲏⲟⲩ ⲧⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ ⲃⲁⲑⲓ = مصر الكرسي كنيسة : ⲡⲁⲗⲓⲛ ⲫⲩⲥⲧⲁⲧⲱⲛ (*sic*) = مصر والفسطاط : ⲕⲉⲡⲧⲱ ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ ⲫⲟⲥⲧⲁⲧⲱⲛ = بابلون الفسطاط[9],

[1] Revillout, *Actes et Contrats des mus. égypt. de Boulaq et du Louvre*, p. 104, 105, 106 et 109.

[2] Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 91.

[3] *Synaxare*, 28 Thoth.

[4] *Ibid.*, 21 Baonah.

[5] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, nº 43, fol. 52 rº.

[6] Mss. cop. *Bibl. nat.*, 44, fol. 79 vº.

[7] *Ibid.*, nºˢ 50 et 55, fol. 110 vº et 84 vº.

[8] *Bodl. libr.*, Mar. 17, fol. ⲣⲟⲁ vº; Mss. de Lord Crawford, fol. 225 rº; cf. aussi les nºˢ 54 et 55 de la *Bibl. nat.*

[9] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, nº 53, fol. 172 rº; Mss. de Lord Crawford, fol. 331 vº et 332 rº. Je ne peux expliquer certains mots, comme celui de ⲃⲁⲑⲓ.

où l'on voit que le nom de Masr est appliqué à Babylone de Fostât, et à Fostât. Cependant cette dernière ville n'était pas fondée.

Je crois donc que dans ce passage la liste des évêchés a mélangé beaucoup de choses, sans trop s'en rendre compte : elle n'emploie pas d'ailleurs le mot ⲕⲏⲙⲉ. Cette confusion se comprend d'ailleurs assez facilement par suite des changements survenus au cours des siècles. Fostât, Babylone et Memphis ne sont pas très éloignées l'une de l'autre : les deux premières de ces villes se touchent, et la troisième, dont on ne peut guère préciser l'étendue, n'était située au plus qu'à 2 lieues de Babylone et de ses tours. Que cette ville, qui était la plus considérable de l'Égypte tout entière jusqu'au moment où elle devint inférieure à Thèbes, mais qui resta encore la plus importante de cette partie de l'Égypte voisine de la Basse Égypte avec laquelle elle fut souvent confondue, ait porté le nom du pays lui-même, c'est ce qui n'étonnera personne, je pense; que cette ville, considérablement déchue, ait cédé son nom à une autre ville plus jeune en lui cédant son rang et son titre de capitale, c'est non plus ce dont personne ne sera surpris ici; d'où il résulte que les nomenclateurs qui ont donné à la ville de Memphis le nom de *Masr el Qadîmah* n'ont pas eu tort, et que ceux qui ont suivi la nouvelle administration ont eu raison. Le nom de ⲕⲏⲙⲉ s'est appliqué à trois villes différentes de l'Égypte, suivant les temps : d'abord à Memphis, ensuite à Babylone, après la conquête perse et durant toute l'occupation grecque, puis enfin à Fostât et au Caire, car ce furent les trois capitales successives de cette partie de l'Égypte. Aujourd'hui l'on n'applique plus ce nom qu'à Fostât et à la mosquée de 'Amr. Primitivement ce fut Memphis, comme si l'on appelait Paris du nom de France.

Puisque je parle de ce mot ⲕⲏⲙⲉ qui fut le nom de l'Égypte, je ne dois pas oublier que les Égyptiens chrétiens savaient parfaitement l'étymologie du nom de leur pays. Dans un fragment de la *Bibliothèque nationale*, il est expressément dit qu'on l'a appelé ⲕⲏⲙⲉ, «soit parce qu'elle est noire, soit parce qu'elle était une

ⲕⲏⲙⲉ[1] ». Je ne sais pas ce que signifie le dernier mot; mais on peut voir que les Égyptiens chrétiens avaient deux étymologies à leur service.

Kitâmah, كتامة.

Ce nom est cité par le *Synaxare,* comme celui de la montagne où s'était retirée la population d'Esneh et où elle fut massacrée par les ordres d'Arien[2].

Le nom de cette montagne et du village qui lui avait donné son nom n'existent plus, quoique la tradition ait conservé le souvenir de l'endroit où eut lieu le massacre. Mais c'était là un nom commun à plusieurs villages, comme c'est si souvent le cas en Égypte : deux portent aujourd'hui ce nom. L'un se trouve dans le district de Scherbin, province de Gharbyeh : il contient 1,412 habitants : c'est Kitâmah-el-Scharqyeh; l'autre fait partie du district de Mohallet-Ménouf, dans la même province : il a une population de 3,125 habitants, plus 412 Bédouins : il se nomme Kitâmah-el-Ghabah[3]. L'*État de l'Égypte* mentionne un village de Koutâmeh, lui donne une contenance de 480 feddans et le taxe à 3,200 dinars. Ce doit être le village de Kitâmah-el-Ghabah. Plus loin, le même document mentionne le village de Monîeh Koutâmeh, qui doit correspondre au village de Kitâmah-el-Scharqyeh : il a une surface de 2,740 feddans et une redevance de 8,000 dinars.

Kleopatris, ⲕⲗⲉⲱⲡⲁⲧⲣⲓⲥ.

Le nom de cette ville se trouve conservé dans un fragment thébain de la *Bibliothèque nationale*, qui contient les *Actes* de Timothée et de sa fille Martyria. Ces deux saints sont de la ville d'Ehnis et

(1) ⲉⲧⲃⲉ ⲡⲁⲓ ⲛⲧⲁⲩϯ ⲣⲓⲛⲉϥ ϫⲉ ⲕⲏⲙⲉ ⲏ ϭⲟⲃⲉ ϫⲉ ⲥⲕⲏⲙ ⲏ ϫⲉ ⲟⲩⲕⲏⲙⲉ ⲧⲉ. *Bibl. nat.*, frag. théb. non reliés.

(2) *Synaxare*, 13 Kihak : فصعدوا الى الجبل يسمى كتامة. Cf. plus haut les pages où il est question de ce massacre.

(3) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 199, et part. ar., p. ٢٤٩.

prennent la résolution d'aller trouver le gouverneur Arien à Antinoë. Ils montent dans une barque, « naviguent vers le Sud, et, lorsqu'ils furent arrivés au port de Kléopatris, à la troisième heure du jour, alors il regarda au loin et vit une grande foule rassemblée[1] ».

Cette ville n'est pas nommée seulement dans ce fragment : il en est parlé aussi dans un passage de la traduction apocryphe de Daniel, que Woide a publiée et que voici : « Les Éthiopiens feront la guerre avec le pays du Midi, ils pilleront les villages et toutes les villes d'Égypte, jusqu'à ce qu'ils arrivent à la ville que Cléopâtre fit bâtir en Égypte, c'est-à-dire à Eschmoun[2]. » L'historien des *Patriarches* raconte que les troupes des partisans d'Abbas arrivèrent à la montagne d'Abbah, située à l'ouest de Klaoubatriah, qu'avait bâtie Alexandre le Macédonien[3].

Si cette ville est Eschmoun, comme l'assurent les auteurs cités et comme je le crois, il s'agit de Eschmoun n° 1, et non d'Eschmounein : la ville aurait ainsi été rebâtie par Alexandre.

Il existe une autre ville du même nom en grec : j'en traiterai au nom copte.

KLYSMA, ⲔⲖⲨⲤⲘⲀ, قلزم.

Ce bourg, qui est devenu maintenant la ville de Suez, était situé non loin du site actuel de cette ville. Le nom s'en trouve dans une œuvre copte, dans le *Synaxare* et dans les auteurs grecs ou latins qui ont traduit les *Vies* des Pères.

L'œuvre copte est la *Vie* de saint Jean le Kolobos. Ce saint, après avoir vu Schiît ravagé par les Barbares, résolut de s'en aller vivre dans un pays où il serait plus tranquille. « Sur ces entrefaites, il laissa Schiît et le reste de nos pères théophores, le Christ le guidant

(1) ⲀⲨⲀⲖⲈ ⲚⲦⲈⲨⲚⲞⲨ ⲔⲀⲦⲀⲠⲞⲨⲈϨⲤⲀϨⲚⲈ ⲘⲠⲚⲞⲨⲦⲈ ⲀⲨⲈⲢ ϨⲰⲦ ⲈⲢⲎⲤ ⲀⲨⲰ ⲚⲦⲈⲢⲞⲨⲠⲰϨ ⲈⲦⲘⲢⲰ ⲚⲔⲖⲈⲞⲠⲀⲦⲢⲒⲤ ⲘⲠⲚⲀⲨ ⲚϪⲠ ϢⲞⲘⲦⲈ ⲘⲠⲈϨⲞⲞⲨ ⲦⲞⲦⲈ ⲀϤϬⲰϢⲦ ⲈⲠⲞⲨⲈ ⲀϤⲚⲀⲨ ⲈⲨⲚⲞϬ ⲘⲘⲎⲎϢⲈ ⲈⲨⲤⲞⲞⲨϨ ϨⲒϪⲚ ⲦⲘⲢⲰ. Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, fragm. théb., n° 129.

(2) Woide, *Appendice ad Nov. Test.*, p. 144; cf. Quatremère, *op. cit.*, p. 493.

(3) Ms. arabe de la *Bibl. nat.* 139, fol. 179.

jusqu'à la montagne du grand Antoine dans l'intérieur du Klysma, à un jour de marche. Et il demeura sur un rocher en dessus d'un fleuve, dans une caverne qu'il se fit en pierres, selon le type de celle où il avait habité à Schiît : il y resta assis constant en Dieu [1]. » Le village de Klysma était encore païen, lorsque Jean se rendit sur la montagne. Dans l'abrégé qui nous a été conservé de cette *Vie* par le *Synaxare*, le mot qui correspond à Klysma est قلزوم [2]. Je ne citerai pas les nombreux passages des Pères grecs ou latins qui ont parlé de Klysma à propos des moines qui habitaient aux environs. Le plus célèbre de ces passages [3] a été traduit mot à mot du copte : « Nous allâmes au nombre de sept frères anachorètes vers apa Djidjôi qui habitait dans l'île de Klysma [4]. » Les auteurs classiques placent en cette localité un poste de garde.

Champollion n'a pas parlé de ce lieu qui était appelé à une si grande importance de nos jours par suite du percement de l'isthme de Suez. Quatremère, au contraire, s'en est longuement occupé et a fait, à son sujet, une dissertation magistrale où il a complètement prouvé qu'il n'y avait qu'un seul Klysma, en a déterminé la position, et a cité les passages les plus importants des auteurs grecs, latins et arabes qui ont parlé de cette ville [5]. Il n'y a plus à y revenir : il a parfaitement raison.

Je me contenterai de faire observer que, lorsque les auteurs grecs ou latins parlent de la montagne de Klysma comme ayant été celle qui fut habitée par saint Antoine, ils ont raison dans le sens éloigné. Toute la côte de la mer Rouge étant déserte en ce point, et les Égyptiens ayant coutume de donner à la montagne le nom du village le plus rapproché, il est naturel que le nom de la montagne habitée par saint Antoine ait été *montagne de Klysma;* mais cette montagne était fort étendue et elle comprenait le versant nord-est où était

(1) *Codices coptici Vaticani*, LXVIII, fol. 94 r°.

(2) *Synaxare*, 20 Babah.

(3) *Patr. lat.*, t. LXVIII, col. 961.

(4) Zoëga, *Catalogus Codicum copticorum*, p. 299.

(5) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 151-152.

venu se loger Jean le Kolobos, dans une de ces dépressions naturelles formées par le terrain et qui se remplissaient d'eau lors des orages qui éclatent sur la montagne; mais elle comprenait aussi le versant sud-ouest où saint Antoine avait élu domicile près des sources et des palmiers, dans une sorte de petite oasis : ce qui fait que Jean le Kolobos n'était qu'à une journée de marche de Klysma, mais qu'Antoine en était éloigné de plus de trois jours, par des chemins impossibles à fréquenter, ou plutôt par des pistes connues des seuls hommes qui se hasardaient à chasser dans ces lieux sauvages.

Quant à l'île de Klysma, je crois qu'il faut entendre par là une sorte de petit cap s'avançant dans la mer, et non une île proprement dite. La ville de Suez est maintenant trop connue pour que j'en donne ici la description. Lors du dernier recensement, elle comptait 10,559 habitants, plus 260 dans sa banlieue[1]. Elle est dotée de tous les produits de la civilisation la plus avancée.

Komentios, ⲕⲟⲙⲉⲛⲧⲓⲟⲥ.

Le nom de ce village nous a été conservé par la *Vie de Schenoudi*, dans le passage suivant : « Un jour, il arriva qu'un homme vint au monastère : il était d'un pays étranger et vint vers notre père et il habitait un village, nommé *Komentios*[2]. » Dans la traduction arabe de cette *Vie*, le nom du village est désigné par « un village « éloigné[3] ».

Il n'est pas possible, d'après ces indications, de savoir quel est le village dont on aura voulu parler, ni s'il était au nord ou au sud. Évidemment ce nom n'a pas une forme copte, comme l'a observé Quatremère[4] : peut-être est-il formé des deux mots ⲕⲱⲙⲏ et ⲇⲓⲟⲥ; mais il faudrait rendre compte de la présence de la lettre ⲛ. Aussi je ne crois pas à cette étymologie.

(1) *Recens. général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 300, et part. ar., p. ٺ.

(2) E. Amélineau, *Mon. pour servir à l'histoire de l'Égypte chrét.*, t. I, p. 22.

(3) *Ibid.*, p. 356.

(4) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 189.

Kom esch-Schaqaf, كوم الشقف.

Le nom de cette localité nous a été conservé par la traduction arabe de la *Vie de Schenoudi*, au sujet de la mort de Nestorius : « Ils (les pères du concile d'Éphèse) retournèrent vers leurs maisons et l'on exila Nestorius à Kom-esch-Schaqaf[1]. » Puis l'auteur de cette *Vie* dit que Nestorius fut malade à mourir et envoya chercher Schenoudi pour le prier de prendre soin de ses biens[2].

Si l'on ne savait, par les lettres de Nestorius lui-même, qu'il fut traîné d'exil en exil dans la Haute Égypte, on pourrait croire qu'il mourut dans ce village; mais cette supposition est inadmissible. Si elle pouvait être admise, elle permettrait d'identifier Kom-esch-Schaqaf avec ⲡⲥⲩⲙⲃⲉⲗⲉϫ dont il est parlé dans l'*Éloge* de Macaire de Tekôou, à l'occasion de la mort de Nestorius[3]. Mais le village de Kom-esch-Schaqaf est connu d'après l'*État de l'Égypte*, qui le range à côté de Zarnîkh et donne aux deux villages une contenance de 1,596 feddans, les taxant à 500 dinars[4]. Le *Recensement général de l'Égypte* ne contient aucun nom de ce genre; mais le nom de Zarnîkh y est conservé dans la province et le district d'Esneh : il est peuplé de 2,338 habitants, plus 194 Bédouins[5]. D'après sa situation, on peut juger de celle de Kom-esch-Schaqaf et savoir au juste où fut exilée la malheureuse victime du concile d'Éphèse.

Koprît, ⲕⲟⲡⲣⲏⲧ, قبريط.

Ce nom nous a été conservé par les *Actes* du martyr Didyme de Tarschebi, comme la patrie d'un certain lecteur nommé Arapollon[6].

Ce nom a été connu de Quatremère qui s'est contenté de l'in-

[1] E. Amélineau, *op. cit.*, t. I, p. 428.

[2] *Ibid.*

[3] *Ibid.*, p. 145.

[4] De Sacy, *op. cit.*, p. 703.

[5] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 317, et part. ar., p. ١٧١.

[6] Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 301.

diquer[1]; Champollion a été plus audacieux et l'a identifié avec le bourg de Kobrît dans le nome de Ténéto, qu'il identifie avec Bouto[2]. Je le crois le même que le bourg nommé Κοπρίθεως κώμη par Étienne de Byzance, et cette dernière partie de son identification est tout à fait confirmée par les souscriptions au concile d'Éphèse, au nombre desquelles se trouve la suivante : Sylvain de Kopris[3], ce qui est rendu en grec par Κωπρίθιδος[4].

On trouvera plus loin l'emplacement du nom de ⲡⲧⲉⲛⲉⲧⲱ qui n'est point celui que lui assigne Champollion, et l'on ne doit point identifier le nom de Tanatô ou de Ptênétô avec la ville de Bouto. Par conséquent, le bourg de Koprît répond bien à celui qui est nommé قبريط et qui est situé près de Fouah, au sud, à peu de distance de la branche de Rosette. Il appartient au district de Desouq et à la province de Gharbyeh, il a une population de 1,246 habitants et une école[5]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte*, sans mesure ni redevance indiquées, parce qu'on avait oublié d'en mesurer les terres[6].

Kuerdîs.

Le nom de cette localité nous a été conservé seulement par la *Chronique de Jean de Nikiou*, dans le passage suivant : « Il ('Amr) envoya à Georges, le préfet, l'ordre de lui construire un pont sur le canal de Qalyoub, pour qu'il pût faire la conquête de toutes les villes de la province de Miṣr, ainsi que des villes d'Athrib et de Kuerdîs[7]. »

Le traducteur fait observer dans une note que le nom exact de cette ville lui est inconnu[8]. La chose n'est pas surprenante, car

[1] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 189, 355 et suiv.

[2] Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 232-233.

[3] *Bibl. nat.*, mss. cop., fragm. théb., n° 129[e], fol. 23.

[4] Labbe, *Concilia*, t. III, col. 1084.

[5] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 163, et part. ar., p. ١٦٣.

[6] De Sacy, *op. cit.*, p. 644.

[7] *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 559.

[8] *Ibid.*, note 3.

tous les noms sont tellement corrompus qu'on ne peut y ajouter la moindre foi. Il semble que la position de cette ville devait être sur la rive orientale du fleuve, non loin d'Athribis.

(El-) Lahoun, اللهون.

Ce nom de l'une des plus anciennes villes de l'Égypte se trouve dans le récit de l'invasion du Fayoum par les Arabes, dans la *Chronique de Jean de Nikiou :* « Jean et ses compagnons, les guerriers que nous venons de mentionner, auxquels les Romains (Grecs) avaient confié la garde du canton, avaient placé d'autres gardiens près de la pierre de Lahoun, pour y rester constamment en observation et pour avertir le commandant des milices des mouvements de l'ennemi [1]. »

La *pierre* de Lahoun est interprétée aujourd'hui par les natifs comme le *pont* d'El-Lahoun; mais il peut aussi être question de la pyramide qui se trouve au nord de cette ville. Cependant les détails donnés par la *Chronique* semblent bien indiquer un pont. Cette ville existe toujours dans le Fayoum, ou plutôt à l'endroit où le canal Bahr-Youssouf entre dans le Fayoum. On croit avec assez de certitude que c'était là le fameux labyrinthe, [hiéroglyphes], Rohount, d'où, avec l'article, El-Lahoun, la *porte du canal,* qu'elle a encore aujourd'hui. Le *Recensement général de l'Égypte* la place dans le district de Tobhar et lui attribue une population de 2,416 habitants avec une école [2]. L'*État de l'Égypte* la place dans la province de Behnésâ, et la cite pour une surface de 1,660 feddans et une redevance de 3,000 dinars [3]. Abou Selah parle aussi de la pierre d'El-Lahoun [4].

[1] *Chronique de Jean de Nikiou,* p. 554 et 555.

[2] *Recens. général de l'Égypte,* t. II, part. fr., p. 201, et part. ar., p. ٢٨٨.

[3] De Sacy, *Relation de l'Égypte,* p. 667.

[4] Mss. ar. de la *Bibl. nat.,* n° 138, fol. 69 v°.

LAKAN, ⲗⲁⲕⲁⲛ, لقانة.

Ce nom nous a été conservé, dans une *scala* de la *Bibliothèque nationale*, avec son correspondant arabe [1]. C'est le seul exemple connu de ce mot. Il se trouve placé entre Damiette et Atrib.

Quatremère n'a pas connu ce mot. Champollion au contraire l'a fort bien connu et l'a identifié avec 'Al-qâm : cette ville était située sur la rive occidentale du Nil, branche Canopique, à la distance d'un peu plus de 3 lieues de Térénouti [2].

Je ne sais où Champollion a pris les raisons de cette identification; mais il a été trompé par la vraisemblance. D'ailleurs le mot 'Alqâm s'écrit avec un *aïn*, علقام [3], et par conséquent il ne peut provenir de l'égyptien Lakan. Il ne faut pas chercher si loin. Le village de Laqanêh existe encore aujourd'hui dans la province de Béhérah, district de 'Atf, compte 1,570 habitants et possède une école [4]. Ce village n'est pas cité dans l'*État de l'Égypte*.

LÔQYÔN.

Ce nom nous a été conservé par la *Chronique de Jean de Nikiou*, dans le récit de la conquête de l'Égypte par les Musulmans. Il y est dit : « Or Théodore qui était commandant en chef en Égypte, après avoir été informé, par les messagers de Théodose, préfet d'Arcadie [5], de la mort de Jean, général des milices, ramena toutes les troupes d'Égypte et les troupes auxiliaires et se rendit à Lôqyôn qui est une île. Car il craignait qu'à la suite du soulèvement des habitants de ce canton, les Musulmans ne vinssent s'emparer du littoral de Lôqyôn et chasser la communauté des serviteurs de Dieu qui étaient (des fidèles) sujets de l'empire romain [6]. »

Le nom de cette ville est inconnu et n'existe pas ailleurs. On

[1] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 43, fol. 52 r°.

[2] Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 246-247.

[3] De Sacy, *op. cit.*, p. 666.

[4] *Recensem. général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 200, et part. ar., p. ٢٢٨.

[5] C'est un des noms du Fayoum.

[6] *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 554.

voit que, d'après ce qui est dit, il devait y avoir des moines près de cet endroit. Le récit de la *Chronique* est si embrouillé qu'on ne peut en tirer aucun parti. Je crois que nous sommes en présence d'un de ces noms corrompus, comme il y en a tant dans cette *Chronique*.

Louqsor, ⲡⲁⲡⲉ, الاقصرين.

Le nom de cette ville, qui s'élève sur une partie de l'emplacement de l'ancienne Thèbes, nous a été conservé par le *Synaxare* et les documents coptes.

Le *Synaxare* nous en parle à propos du martyre de Sophronius dont il a déjà été question plus haut. «Il y avait à Alaqsorein un homme, nommé Schanazoum, qui se chargea de faire passer la joie d'Arien en voyant la fumée des sacrifices de lait qui montait des temples[1].» Les documents coptes nomment une ville de ⲡⲁⲡⲉ[2] ou de ⲡⲁⲡⲏ[3], à la première desquelles correspond une ville nommée Erment, et à la seconde une ville nommée Al-Aqsorein. C'est cette dernière qui a raison. Dans le premier cas le nom d'Erment a été omis par distraction du scribe; aussi les noms ne correspondent plus jusqu'à ce qu'une ville ayant un nom composé de deux mots, soit ⲕⲟⲥ ⲃⲓⲣⲃⲓⲣ, ait rétabli l'ordre. Ce nom d'Al-Aqsorein s'est corrompu, et la ville s'appelle maintenant Louqsor : c'est un fait très connu. Cette ville, ou plutôt ce simple village, remplace aujourd'hui la Thèbes aux cent portes d'hyperbolique mémoire, qui se nommait en copte ⲡⲁⲡⲉ ou ⲡⲁⲡⲏ. Ce nom dérivait directement des hiéroglyphes : l'un des noms sacrés de Thèbes était [hiéroglyphes], qui désigne justement les temples de Karnak et de Louqsor. Champollion[4] et Quatremère[5] ont donné de fausses étymologies de ce nom.

[1] *Synaxare*, 20 Hathor : لما صعد الوالى اريانوس الى الوجه القبلى وعند ما وصل الى الاقصرين فنظر دخان وهو صاعد من البربا.

[2] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 43, fol. 51 v°.

[3] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 44, fol. 79 v°.

[4] Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 216-219.

[5] *Op. cit.*, t. I, p. 250-253.

Je ne retracerai ici ni la splendeur incomparable des ruines de Thèbes, ni la magnificence de ses temples, ni la beauté de son climat : je me contenterai de dire que Thèbes est bien la Diospolis, la ville d'Amon des anciens auteurs grecs, qu'elle fut détruite en grande partie par Cambyse, que les tremblements de terre achevèrent de détruire le reste. C'est une ville beaucoup trop connue des voyageurs pour que je pense découvrir quelque chose de neuf. Elle existe cependant toujours, malgré toutes les révolutions et les vicissitudes des temps; mais elle a formé un assez grand nombre de petits villages disséminés sur sa vaste périphérie.

Le village actuel de Louqsor (les châteaux, c'est-à-dire les temples, le temple de Louqsor et ceux de Karnak) ou d'El-Aqsorein en est un : le *Recensement général de l'Égypte* lui attribue une population de 3,620 habitants, avec une école : il fait partie de la province de Qeneh et du district de Qous [1]. L'*État de l'Égypte* le cite pour une contenance de 16,890 feddans et une redevance de 18,000 dinars[2].

Mabqalah, مبقلة.

Ce nom nous a été conservé par le *Synaxare*, en la fête des martyrs d'Esneh. Le gouverneur Arien, ayant vu la ville déserte et ayant appris que les Chrétiens étaient allés à la montagne de Kitâmah, s'y rendit aussi. Le premier village qu'il rencontra fut celui-ci : « Arianos sortit de la ville et se dirigea vers la montagne : il se rendit à un endroit tout proche, nommé Mabqalah : il y trouva une grande foule de Chrétiens » auxquels il fit couper la tête [3].

L'endroit ainsi désigné n'a laissé aucune trace dans les noms des villages ou hameaux de l'Égypte actuelle; il en était de même dès le xive siècle. Mais il est certain que ce hameau était situé à l'ouest de la ville d'Esneh et tout près de la ville, ainsi que le *Synaxare* le

(1) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 201, et part. ar., p. ٣٨.

(2) De Sacy, *op. cit.*, p. 702.

(3) *Synaxare*, 13 Kihak : وجاء الى موضع قريب من المدينة يسمى المبقلة.

dit. La tradition a conservé l'emplacement de l'endroit où eut lieu le massacre.

El-Mahmeh, المحمة.

Le *Synaxare* nous a encore conservé le nom de cette localité dans le récit du retour de la Sainte Famille d'Égypte à Nazareth. Ce récit se trouve en deux endroits. D'abord le vingt-quatrième jour de Baschons, où il est dit simplement : « De là (Nasarieh) ils allèrent à El-Mahmeh[1]. » Ensuite, au huitième jour de Baonah, le *Synaxare* est plus explicite : « En ce jour, mémoire de l'Église sainte de la Dame, mère de Dieu, connue sous le nom d'El-Mahmeh, où est la source d'eau abondante en bénédictions qu'elle fit jaillir à son retour de la terre d'Égypte[2]. » Et plus loin, décrivant l'itinéraire suivi au retour, il dit : « Il passa par Moharraq, ensuite le Caire; de là à Matarîeh et vers El-Mahmeh, où il fit jaillir cette source qui est restée jusqu'à ce jour[3]. »

Cette localité n'a pas laissé de trace dans l'état actuel de l'Égypte. Il est clair cependant qu'on doit la placer à l'est et au nord de l'Égypte; car, si elle n'avait pas été au nord-est, la Sainte Famille n'aurait pas pu repasser en Syrie. Je la placerais assez volontiers entre Péluse et l'ancienne Migdol.

(El-) Makhour el-Aoual, المخور الاول.

Le nom de ce village nous a été conservé par les manuscrits arabes de la *Bibliothèque nationale*, contenant les *Quarante histoires édifiantes*. Le plus complet de ces manuscrits dit : « Le vieillard ne le quitta point jusqu'à ce qu'il fût arrivé avec lui vers un village qui est nommé El-Makhour-el-aoual : on y trouve en grand nombre d'excellentes vignes, des figues, des oliviers et des *kharnoub*[4]. »

(1) *Synaxare*, 24 Baschons : ومن هناك مضوا الى المحمة.

(2) *Synaxare*, 8 Baonah : وفى هذا اليوم تذكار الكنيسة... المعروفة بالمحمة.

(3) *Ibid.*

(4) Mss. ar., 103, fol. 26, l. 6 : هذا القرية اسمها الماخور الاول وفيها خيرات كثيرة من الكروم والتين والزيتون والخرنوب. Cf. aussi supplément 97, fol. 8 v°, et arabe 155, fol. 17 r°.

Ce village était donc situé aux environs d'Alexandrie : comme l'indiquent les cultures qui s'y faisaient, il devait faire partie de la banlieue de cette ville où les habitants allaient vendre leurs produits maraîchers. C'est tout ce que nous pouvons savoir de ce village, car il a complètement disparu de la carte de l'Égypte moderne : il n'existait plus dès le XIVe siècle.

Mâmoûnâ.

Le nom de cette localité se trouve dans la *Chronique de Jean de Nikiou*, dans le récit d'un conseil, parfaitement inintelligible d'ailleurs, rempli de choses fausses et d'erreurs grammaticales. Il y est dit : «Lorsque, au temps du commandement du général Théodose, on discutait la question d'un bourg nommé Mâmoûnâ, de la solde des troupes et des terres sur lesquelles elle était assignée, ce méchant homme (Philiadès) prit la parole et dit... [1].»

Le nom de ce bourg a également disparu de la liste des villes et des villages de l'Égypte actuelle; l'*État de l'Égypte* ne le comprenait déjà plus; le nom de la province n'étant pas donné, on ne sait où le placer : cependant ce nom a une apparence égyptienne.

Manfalout, ⲙⲁⲛⲃⲁⲗⲟⲧ, منفلوط.

Le manuscrit copte n° 43 de la *Bibliothèque nationale* est le seul qui ait conservé ce nom : il le place entre Siout, au sud, et Qosqâm, au nord. Il est ainsi expliqué : «Manfalout, retraite des ânes sauvages [2]», ce qui est tout à fait l'explication du mot copte, ainsi que l'a fait observer Quatremère. C'était avec la peau de ces ânes qu'était fait le sac de cuir dont se servaient les moines pour dormir [3].

La ville de Manfalout, ainsi que l'ont dit Champollion [4] et Qua-

[1] *Chron. de Jean de Nikiou*, p. 571.

[2] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 43, fol. 51 v°. ⲙⲁⲛⲃⲁⲗⲟⲧ = منفلوط محطة الفرا.

[3] Zoëga, *Catalogus Codicum copticorum*, p. 352.

[4] Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 281-283.

tremère[1], existe encore actuellement. Elle fut autrefois la capitale d'une province, sous les sultans mamlouks; elle fait aujourd'hui partie de la moudirieh d'Asiout : elle se trouve au nord de cette dernière ville, sur la ligne de chemin de fer de la Haute Égypte et sur la rive gauche du Nil; elle compte 13,232 habitants. Elle possède une poste, un télégraphe, une gare de chemin de fer et une école; elle est le siège d'un bandar[2]. Elle est peuplée principalement par des Coptes. Elle est citée dans l'*État de l'Égypte*, avec les villages qui faisaient partie de sa province, sans que la contenance ni la redevance soient indiquées[3]. Manfalout est une ville très ancienne de l'Égypte, comme le démontre le temple dont parle Léon l'Africain[4].

Mangoug, منجوج.

Le nom de ce petit village nous a été conservé, par le *Synaxare*, en la fête du martyr Jacques, «qui était du petit village nommé Mangoug, du district d'Absou[5]». Ce saint apprit la médecine dans la ville d'Absou, et son père l'employait à inspecter ses biens et ses brebis. Lorsque arriva la persécution, le saint suivit un berger de son père qui voulait aller au martyre, et ils trouvèrent le vali dans le Sa'id[6].

On pourrait croire, d'après ce résumé, que le petit village de Mangoug était situé dans la Basse Égypte, mais il n'en est rien : il faisait partie de la Haute Égypte et de la dépendance de la ville de Psoi, ou Ptolémais, aujourd'hui Menschîeh. Il n'y a pas à s'y méprendre, et le *Recensement général* en a conservé le nom dans celui d'une *nag'a* de la *nahieh* d'Aoulad Samalah, district et province de Girgeh, aujourd'hui district de Girgeh, province de

(1) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 217-218.

(2) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 208, et part. ar., p. ٢٠٩.

(3) De Sacy, *op. cit.*, p. 697.

(4) Leo Africanus, *Descriptio Africae*, lib. XIII.

(5) *Synaxare*, 17 Mésoré : وكان من البلد الصغير الذى يقال لها منجوج من اعمال ابسو.

(6) *Ibid.*

Sohag. Sa population a été omise dans le *Recensement*, comme étant arrivée trop tard.

MANKABÂD, ⲘⲀⲚⲔⲀⲠⲰⲦ, منقباض.

Ce nom nous a été conservé par le même manuscrit que le précédent. Ce manuscrit le place entre Manlaou, au midi, et Schmoun, au nord. C'est une erreur, ou plutôt le copiste de ce manuscrit n'a pas voulu observer partout l'ordre géographique du sud au nord. Il est ainsi expliqué : Mankabâd, c'est-à-dire : *le lieu des vases de verre*[1].

Champollion en a très bien indiqué la situation sur la rive droite du Nil, au nord et tout près de Siout[2]. Quatremère s'est contenté de dire que ce village était situé à peu de distance de Siout[3]. Le village fait, en effet, partie du district et de la province d'Asiout, il compte 2,909 habitants et possède une école[4]. Il est cité, dans l'*État* de l'Égypte, comme l'un des hameaux de Manfalout[5].

MANLAOU, ⲘⲀⲚⲖⲀⲨ, ملوى.

Le nom de cette ville se trouve aussi conservé dans le même manuscrit que les deux précédents; malheureusement ce nom n'a été que traduit en arabe[6] : *le lieu des choses*. La position qu'il occupe entre Mankapât et Deirout n'est pas régulière, puisque Mankapât a été mal placé : ce qui donne pour la véritable situation, en ôtant Mankapât, Deirout au sud et Eschmounein au nord.

Quatremère a expliqué ce mot en l'entendant du nome Ménélaïte, près de Canope, et il trouve l'origine du nom ⲘⲈⲚⲈⲖⲀⲒⲦⲎⲤ dans le mot copte ⲘⲀⲚⲖⲀⲨ[7]. C'est une grosse erreur, comme le

[1] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 43, fol. 51 v° : ⲘⲀⲚⲔⲀⲠⲰⲦ = منقباض موضع الكاسات.

[2] Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 281.

[3] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 219.

[4] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 209, et part. ar., p. ٢٠٩.

[5] De Sacy, *op. cit.*, p. 697.

[6] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 43, fol. 51 v° : ⲘⲀⲚⲖⲀⲨ = موضع الاشيا.

[7] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 365.

montre la nomenclature de notre manuscrit; car on peut bien admettre que le copiste se soit trompé en plaçant un lieu avant un autre, lorsqu'il aurait fallu le placer après; mais qu'il se soit trompé de cette sorte, qu'il ait transporté dans la Haute Égypte un lieu qui devait se trouver dans la Basse Égypte, c'est ce qui semblera trop extraordinaire pour être admis. Champollion s'est bien donné garde de tomber dans cette erreur : il place Manlaou au nord de Manfalout, au sud des villes de Qousîeh et d'Antinoë; il se trompe un peu sur la vraie position, et l'étymologie qu'il donne du nom me paraît contraire à la réelle acception du mot ⲗⲁⲩ[1].

Je crois qu'on peut identifier cette ville avec certitude, car elle existe toujours sous le nom de Mellaouy, qui est la transcription exacte du mot ⲙⲁⲛⲗⲁⲩ, avec le phénomène d'attraction bien connu qui a fait passer la lettre ⲛ à la lettre ل, phénomène parfaitement marqué d'ailleurs par le teschdid, qui affecte le ل arabe : ملّوى. Il serait en effet surprenant que ce nom eût disparu, alors que les autres se sont si bien conservés, quoiqu'ils désignassent des villages beaucoup moins importants. Cette ville est le siège d'un district et d'un *bandar*, elle fait partie de la moudirieh d'Asiout et ne compte pas moins de 10,777 habitants : elle est située sur la ligne du chemin de fer de la Haute Égypte, a une poste, un télégraphe, une gare et une école[2], elle est un peu éloignée du Nil. Elle est citée dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 4,870 feddans et une redevance de 18,000 dinars, qui fut ensuite réduite à 10,000[3].

Manschoudah, منشودة.

Le nom de ce village nous a été conservé dans les *Actes* complets, traduits en arabe, de saint Agathon et de ses compagnons,

(1) Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 283-284.

(2) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 107, et part. ar., p. ٢٠٩.

(3) De Sacy, *op. cit.*, p. 697.

dans un manuscrit de la *Bibliothèque nationale*. Au courant du récit, il est fait mention d'un certain «anba Galâ, le prêtre, qui était de Manschoudah[1]». C'est tout ce que nous possédons de renseignements sur ce village.

Comme les martyrs n'ont pas encore quitté Qous pour être envoyés au gouverneur d'Alexandrie, je suis porté à placer cette localité près de la ville de Qous, dans le Sa'id, sans toutefois me prononcer absolument, car il n'y a rien de plus ordinaire à un auteur copte que de faire voyager ses héros. Ce nom a complètement disparu de la liste actuelle des noms de villes et villages de l'Égypte : on ne le retrouve pas davantage dans l'*État* dressé à la fin du XIVe siècle.

El-Maqbabât, المقببات.

Le nom de cette église nous a été conservé, par le *Synaxare*, en la fête de saint Mathieu le Pauvre. Ce saint, est-il dit, «était des gens de Bischnây, et il se fit moine dans l'église de la Dame sainte, connue sous le nom d'El-Maqbabât[2]». Il se rend ensuite à Esneh et à Esfoum, où il se livre à ses dévotions.

Il est probable que l'église ainsi nommée était l'une des églises de Bischnây; à moins que ce ne soit le nom d'un monastère, ce que je ne crois pas. C'est tout ce qu'il est possible de dire.

Marîout, ΜΑΡΙΩΤΗϹ, مريوط.

Ce nom, si célèbre à cause du fameux lac de Maréotis, se trouve cité dans le *Synaxare*, les *scalæ* coptes-arabes et la *Chronique de Jean de Nikiou*.

Le nom de Marîout est cité quatre fois par le *Synaxare* sans grands détails[3], sinon que le patriarche Schenoudi fit tomber de la pluie sur son territoire, perdu par une sécheresse de trois

[1] Mss. ar. de la *Bibl. nat.*, supp. 89, fol. 50 v° : وانبا جلا القس من منشودة.

[2] *Synaxare*, 7 Kihak : وكان من اهل بشناى وبطوة راهب بكنيسة... المعروفة بالمقببات.

[3] *Synaxare*, 14 Thoth et 15 Babah.

IMPRIMERIE NATIONALE.

années[1], et qu'on y fêta la consécration de l'église d'Abou Mînâ : il est même dit, à cette occasion, que la ville de Marîout fut bâtie par la fille du roi de Constantinople, qui avait été guérie de la lèpre[2].

Les *scalæ* coptes-arabes, au nombre de quatre, contiennent ce nom[3].

La *Chronique de Jean de Nikiou*[4] mentionne ce nom à diverses reprises et montre que la ville était située sur les bords du lac. D'un autre côté, les détails fournis par les documents grecs sont de peu d'importance, quoique ces documents mentionnent assez souvent le nom de Marœa, ou Maria. Ce nom semble d'origine égyptienne et signifie *lac* : M. Brugsch a retrouvé, dans les textes hiéroglyphiques, le nom du nome Maréotique, qui était [hiéroglyphes], la ville du lac[5].

Le nom de cette ville ne rentrait pas dans le plan que s'était tracé Quatremère; Champollion, au contraire, le cite : mais il a tort de dire qu'il est rendu en copte par ⲚⲒⲪⲀⲒⲀⲦ[6]. Le manuscrit qu'il cite donne, en effet, l'égalité ⲪⲀⲒⲀⲦ = مريوط, ainsi que deux autres *scalæ* que ne pouvait connaître Champollion[7]; mais il s'agit là, non pas de la ville, mais du nome de Marîout, qui comprenait le territoire des Libyens, nommés Phaîat dans la langue copte.

Cette ville survécut à l'arrivée des Arabes et avait encore un port florissant sous le khalifat de Moaouiah, puisqu'on en donne les revenus à un Copte melkite[8]. J'ai parlé ailleurs de la magnifique église construite en l'honneur d'Abou Mînâ. Cette ville est aujourd'hui complètement disparue : on n'en voit plus que les

(1) Synaxare, 24 Barmoudah.

(2) *Ibid.*, 15 Baonah.

(3) *Bibl. nat.*, mss. coptes n° 50, fol. 110 v°; n° 53, fol. 84 v°; *Bodl. libr.*, Mar. 17, fol. ⲢⲞⲖ v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 228 v°.

(4) P. 356, 541, 542, 549.

(5) *Revue égyptologique*, 1re année, p. 37 et 38.

(6) Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 265-267.

(7) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 v°; etc.

(8) *Synaxare*, 15 Babah.

ruines sur les bords du lac, qui porte toujours son nom, à l'ouest d'Alexandrie, aux confins du désert libyque. Elle était déjà détruite en 1376.

Marôs.

Ce nom est cité par la *Chronique de Jean de Nikiou*, dans le récit d'une bataille, comme le nom d'origine d'un général nommé Jean, qui fut tué[1]. La citation de ce nom est unique.

Il n'y a aucune raison de douter de l'existence de cette ville, comme aussi de croire à l'exactitude du nom. Inutile de dire qu'on n'en retrouve aucune trace soit dans l'*État*, soit dans le *Recensement général de l'Égypte*.

Melîg ou Masîl, ⲙⲉⲗⲉϫ, مصيل ou مليج.

Ce nom a donné lieu à d'assez nombreuses discussions; il sera donc bon de s'étendre quelque peu à son sujet et de voir s'il s'agit, dans tous les textes, de la même ville.

Au huitième jour de Thoth, en la fête de plusieurs martyrs, il est dit : «Et Dieu envoya son ange vers un homme riche des gens de Taqrahâ, de la dépendance de Béhérah, du diocèse de Masîl[2]», pour lui dire de prendre soin des reliques des martyrs. De fait, nous avons un évêque de cette ville de Masîl, nommé Pisoura, qui fut martyr[3]. Les *Actes* de ce martyr ont été publiés[4]; malheureusement ils sont acéphales, et l'on n'y trouve pas le nom de la ville dont Pisoura était évêque. Mais la traduction arabe de ces *Actes* est conservée dans un manuscrit de la *Bibliothèque bodléienne*, à Oxford, et le nom de la ville est Masîl[5]. Au huitième jour de Kihak, en la fête de Samuel de Qalamoun, il est dit que ce saint

(1) *Chr. de Jean de Nikiou*, p. 554.

(2) *Synaxare*, 7 Thoth : من اعال البحيرة من كرسي مصيل.

(3) *Synaxare*, 9 Thoth : هذا كان اسقف المدينة محبة الله مصيل.

(4) Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 114 et suiv.

(5) *Bodleian library*, ar. Huntingt 470, t. I, fol. 100 r° : الى مدينة المحبة الله مصيل.

était «du diocèse de Masîl[1]». Le nom du village n'est pas donné, mais il se trouve dans un fragment copte du musée de Naples, renfermant la *Vie* de ce même Samuel, où il est dit : «Ce saint était d'un pays du Nord, sur les confins de la ville de Pelhip, d'un village qui s'appelait Tkyllô[2].» Il en est encore question dans un autre passage[3].

Les manuscrits coptes qui contiennent la nomenclature des noms de villes égyptiennes, nomment celle-ci : ⲙⲏϫⲏⲗ[4] ou ⲙⲉⲗⲉϫ[5], et traduisent par *Masil, et c'est Fouah.* La liste des évêchés de l'Égypte contient l'égalité suivante : ⲙⲉⲧⲉⲗⲟⲥ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲙⲁϫⲏⲗ = مصيل وهي كرسي فوة : Masîl, et c'est le diocèse de Fouah[6]. Enfin, dans les souscriptions du concile d'Éphèse, on trouve le nom de Macaire, évêque de Megîl, ou Medjîl[7], ce qui est rendu en grec par Μετήλεως[8].

Quatremère ne parle pas de cette ville, ce qui ne doit pas surprendre, quand on sait que ce savant homme ne s'est presque pas servi des nomenclatures de villes coptes, qu'il ne connaissait pas ou dont il n'a pas soupçonné l'importance. Champollion en a, au contraire, amplement traité[9]. Il dit que la ville de ⲙⲉⲗⲉϫ ou ⲙⲉⲗⲁϫ est la même que Fouah, mais ne saurait être la même que la ville de Métélis des Grecs, parce que «Ptolémée place formellement Métélis entre les branches Canopique et Bolbitine, position qui n'a aucune analogie avec celle de Fouah, que l'on confond avec Masîl». Puis, parlant de ce nom de Fouah, qui se

[1] *Synaxare*, 8 Kibak.

[2] Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 545-546.

[3] *Synaxare*, 11 Kibak.

[4] Mss. cop. du *Brit. Mus.*, Orient. 441, fol. ⲣⲙⲏ.

[5] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 109 v°; n° 53, fol. 84 v°; n° 54, fol. 186 v°; n° 55, fol. 3 v°; *Bodl. libr.*, Mar. 17, fol. ⲣⲟⲗ r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 228 v°.

[6] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 171 v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 330 r°.

[7] Manuscrits coptes de la *Bibliothèque nationale*, fragment thébain, n° 129*, fol. 23.

[8] Labbe, *Sacrosancta Concilia*, t. III, col. 1084.

[9] Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 238 et suiv.

trouve en copte, sous la forme ⲂⲞⲨⲖ, dans un manuscrit de la *Bibliothèque nationale*, il dit qu'il y faut voir sans doute un de ces rapprochements que la proximité de la distance a faits, que c'étaient sans doute deux endroits différents, et il propose de voir dans Melig, le bourg de Mehallet-Malik, dont il est parlé ailleurs au cours de cet ouvrage.

Je ne saurais être de son avis en ce qui concerne l'identité de Medjil ou Megil, et la Métélis des Grecs : ce sont bien les deux noms d'une seule et même ville, comme le démontre péremptoirement la liste des évêchés; d'un autre côté, je suis assez de son avis en croyant que les villes de Masîl et de Fouah étaient différentes. En effet, rien n'est plus commun en Égypte, comme on peut le voir dans la liste des évêchés, que deux villes réunies ensemble plus tard pour former un seul diocèse, alors que primitivement l'une seule avait, ou toutes les deux possédaient un évêque. Ainsi il n'y a rien d'extraordinaire que ce soit le cas pour Masîl et pour Fouah. Ces deux villes étaient très rapprochées l'une de l'autre, et, par suite de révolutions politiques si fréquentes en Égypte, la ville de Métélis, ayant vu décroître son importance, aura vu aussi l'évêché dont elle était le chef-lieu rattaché à la ville de Fouah. Ou même, sans que la ville de Métélis, ou Melig, ait déchu, la conquête arabe a parfaitement pu faire que le nombre des évêchés ait été réduit.

Quant à l'identité de Métélis et de Meledj, ou Meleg, ou Meladj, ou Mélig, qui sont des orthographes différentes du même nom, elle est indiscutable. Si Champollion ne croyait pas au changement possible de Meledj en Masîl, cela vient qu'il n'avait pas, alors qu'il composa son ouvrage, assez vu d'exemples du même changement. Les permutations réciproques de lettres appartenant à différentes syllabes ne sont pas rares en égyptien : qu'il me suffise de citer ici l'exemple si connu, et que Champollion n'ignorait pas, de Tidjol et Tilodj. Quant au changement du ϫ copte en le ص de l'arabe, il provient d'une prononciation locale qui sera devenue la

forme pour l'orthographe du nom, et j'ai donné ailleurs[1] des exemples concluants de ces divers changements. Métélis est bien la même ville que Méledj, et, en outre, je crois que c'est le *mur des Milésiens* de Strabon[2].

MATARÎEH, مطرية.

Le nom de ce petit village nous a été conservé par le *Synaxare* à propos du voyage de la Sainte Famille en Égypte. « Alors ils passèrent par Matarîeh et s'y lavèrent : l'eau de cette source resta bénie depuis cette heure, il en sortit le parfum du baume dont on se sert pour le baptême et la consécration des églises, pour faire des remèdes et qu'on envoie en présent aux rois[3]. »

Ce petit village, grâce à la tradition de cette légende, est l'un des plus connus de l'Égypte, car on en a fait un lieu de pèlerinage. Il y a longtemps que le jardin de Matarîeh ne produit plus de baume, n'a plus d'arbre, puisqu'il a été coupé; mais la dévotion est toujours vivace. Le petit village actuel de Matarîeh est bâti sur l'emplacement, ou plutôt près des ruines de l'ancienne Héliopolis : il fait partie du district de Schoubrâ, dans la province de Qalîoubyeh : il est peuplé de 1,209 habitants et possède une école[4]. *L'État de l'Égypte* le met dans la banlieue du Caire : il comprenait alors 1,058 feddans, taxés à 18,000 dinars, dont 3,000 étaient pour le baume[5].

Quatremère n'a pas fait mention de ce petit village; Champollion, au contraire, en parle à propos de Ôn et dit que Matarîeh est placé sur les lieux occupés autrefois par la ville de Héliopolis[6]. Mais je crois que l'on ne peut identifier ces deux centres de population : la ville de Ôn existait encore, lorsque s'est formée

(1) Cf. une *Lettre à M. Maspero*, etc., dans le *Recueil*, XII[e] année, p. 41-42.

(2) Strabon, XVII, 18.

(3) *Synaxare*, 24 Baschons.

(4) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 213, et part. ar., p. ٩٨.

(5) De Sacy, *op. cit.*, p. 598 et note.

(6) Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 40.

la légende de Matarîeh; ce sont donc deux localités distinctes.

Il y a en outre en Égypte une ville formée par deux centres de population, dont l'un est appelé Matarîeh-el-Ghassanah, et l'autre Matarîeh-el-'Okbiyne : à tous les deux ils forment une ville de 9,404 habitants, ayant une poste et une école. C'est un chef-lieu de district, dans la province de Damiette[1]. Il n'en est pas question dans l'*État de l'Égypte*.

Memphis, ⲘⲈⲘϤⲒ, منف.

Tous les documents que j'ai eus à ma disposition contiennent le nom de cette ville qui fut la capitale de la plus ancienne Égypte.

Le nom de Memphis ne se trouve que dans deux œuvres de toute la série d'ouvrages coptes qui nous sont parvenus, dans les *Actes* de saint Apatir et de sa sœur Irai. Après l'apparition d'une sainte, nommée elle aussi Irai, « les deux jeunes gens s'en vont d'Antioche à Alexandrie, puis ils montent à Térénouti, puis à Babylone, puis ils arrivèrent à Tammôou de Memphis, ils se rendirent au *topos* d'amma Irai; ils se prosternèrent sur son corps[2] ». Ce nom se trouve encore cité dans la version copte du prophète Ezéchiel, chapitre xxx, versets 13 et 15[3].

C'est à peine si, dans le *Synaxare*, il y a une citation que je puisse rapporter avec exactitude à Memphis; elle se trouve dans la *Vie* du saint Anba Yusab, patriarche d'Alexandrie. Il y est dit que ce saint « était fils de grands personnages de Ménouf[4] ». Ses parents étant morts, comme il avait hérité de leurs biens, il les distribua aux pauvres et se retira sur la montagne de Masr[5]. Le rapprochement de ces deux noms est la seule raison qui me fasse croire que, dans ce passage, il s'agit de Memphis. Dans tous les autres passages du *Synaxare* où se trouve ce mot, il n'y a pas plus

(1) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 213, et part. ar., p. ٩٨.

(2) Hyvernat, *Les Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 94.

(3) *Bibl. nat.*, mss. cop. 2*, fol. 108 v° et 109 r°.

(4) *Synaxare*, 23 Babah.

(5) *Ibid.*

de raison de croire qu'il s'agit de l'une plutôt que de l'autre des trois villes qui portent ce nom.

Les *scalæ* coptes-arabes contiennent aussi ce nom : il est cité sous la forme ⲙⲉⲛⲃⲉ et transcrit par منف مصر القديمة[(1)], ou sous la forme ⲕⲩⲡⲧⲟⲛ = ⲙⲉⲙⲃⲉ = مصر[(2)], ou sous les formes ⲙⲉϥⲓ[(3)], ⲙⲏϥⲓ, avec même traduction ou sans autre traduction que مَنَفْ[(4)]. L'égalité ⲕⲩⲡⲧⲟⲛ = ⲙⲉⲙⲃⲉ = مصر est une preuve de plus que j'aurais pu joindre à celles que j'ai données sur l'identification de Memphis et de Kîmé : si les Grecs donnèrent le nom d'Égypte au pays, c'est que Memphis s'appelait Ha-ka-ptah[(5)], d'où la corruption ⲕⲩⲡⲧⲟⲛ, et d'où la traduction par Masr.

Dans la *Chronique de Jean de Nikiou*, cette ville est citée un grand nombre de fois, à propos des pyramides[(6)], de l'oracle de Memphis[(7)], de l'invasion de l'Égypte par les Perses[(8)], et du patriarche Théophile[(9)]. Ce dernier passage nous montre qu'au ve siècle la ville de Memphis pouvait être déchue, mais était loin d'être détruite. Outre ces passages, il y en a un assez grand nombre d'autres où l'éditeur de la *Chronique* a cru qu'il s'agissait de Ménouf la Haute et les y a appliqués; mais l'inspection de ces passages montre qu'il s'agit de Memphis : par exemple, à propos de la construction de la citadelle, où le mot Memphis est écrit en toutes lettres[(10)], à propos du Deir anba Jérémie de Ménouf, lequel se trouvait près de l'île de Sainte-Irai, dans le fleuve de Ménouf[(11)]. Le traducteur fait, il est vrai, de la sainte un saint, mais les textes coptes per-

(1) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 43, fol. 52 v°.

(2) *Ibid.*, n° 44, fol. 97 v°.

(3) *Ibid.*, n° 50, fol. 110 v°; n° 53, fol. 84 v°; n° 54, fol. 187 v°; *Bodl. libr.*, Maresc. 17, fol. ⲣⲟⲗ̄ v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 229 r°.

(4) *British Museum*, Orient. 441, fol. ⲣⲙⲏ̄ r°.

(5) Ce nom s'écrivait ainsi 𓉗𓂓𓊪𓏏𓎛𓊖 ou avec les dernières parties du mot changées de place, comme c'est souvent le cas en égyptien.

(6) *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 345 et 368.

(7) *Ibid.*, p. 376.

(8) *Ibid.*, p. 393.

(9) *Ibid.*, p. 435.

(10) *Ibid.*, p. 350.

(11) *Ibid.*, p. 480.

mettent de corriger la faute et de donner la situation exacte de cette ville, et, par conséquent, de la rapporter à Memphis, quand ledit éditeur la rapporte à Ménouf la Haute. En outre, nous avons encore les contrats de ce couvent, publiés en partie par M. Revillout, où il est question de Memphis, de son nome[1], de la montagne qui portait le nom de cette ville[2] et du couvent de Jérémie[3]. Il n'y a donc aucune incertitude à entretenir.

Enfin, la liste des évêchés de l'Égypte contient trois villes du nom de Ménouf et, pour celle qui m'occupe, elle donne l'égalité suivante : ⲙⲉⲛⲫⲉⲱⲛ = ⲙⲉϥⲓ = منف[4], corrigeant ainsi par l'arabe la faute qui se trouve dans le mot copte. De fait, Zoëga donne le nom d'un évêque de Memphis qui assista au concile de Nicée[5]. Cette ville était déjà connue sous le même nom dès les premières dynasties : elle s'appelait en effet, parmi ses autres noms, [hiéroglyphes][6], Mennofrit, d'où l'on a fait par contraction ⲙⲉⲛⲃⲉ ou ⲙⲉⲛϥⲓ, écrit aussi ⲙⲉⲛⲃⲓ et ⲙⲉⲙϥⲉ.

Je n'ai pas à écrire l'histoire de cette ville; il me suffira d'indiquer qu'elle était placée entre les pyramides de Gîzeh et Bédreschîn, sur une immense étendue de terrain où se trouvent actuellement situés plusieurs villages, entre autres Mit Rahîneh et Bédreschîn. La décadence de cette ville est surtout due à l'arrivée des Arabes en Égypte; car ils ont considéré tous les monuments de ce pays comme des objets sans valeur, appartenant à qui voulait les prendre. Les deux villages susnommés sont cités déjà dans l'*État de l'Égypte*, signe que la ville était déjà détruite; mais il en restait encore debout, à la fin du siècle dernier, quelques monuments que l'on chercherait vainement aujourd'hui. Suivant cet *État*, Bédre-

[1] Revillout, *Actes et Contrats des musées ég. de Boulaq et du Louvre*, p. 104.

[2] *Ibid.*, p. 101, 104, 105, 107, 108 et 110.

[3] *Ibid.*, p. 103.

[4] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 330 v°.

[5] Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 244.

[6] Pierret, *Vocabulaire hiéroglyphique*, p. 211. Elle avait d'autres noms, mais celui-ci seul répond au copte.

schîn contenait 2,900 feddans et devait payer une redevance de 12,000 dinars[1]; Mit Rahîneh ne contenait que 1,110 feddans, et le chiffre de sa redevance n'est pas indiqué[2]. Ces deux villages se trouvent au *Recensement général* et font tous deux partie de la province de Gîzeh : Bédreschîn est un chef-lieu de district, qui a une gare de chemin de fer, une poste, un télégraphe, une école et une population de 4,211 habitants[3]; Mit Rahîneh fait partie du district de Gîzeh, comprend 3,054 habitants et possède une école[4]. Ce sont les deux points extrêmes où commençait et finissait l'ancienne ville de Memphis.

MENOUF ES-SOFLA, ⲠⲀⲚⲞⲨϤ ϦⲎⲦ, منف السفلى.

Le nom de cette ville ne se trouve que dans les *scalæ* et la liste des évêchés de l'Égypte.

Les *scalæ* la placent toutes avant Panoufrîs et après Damanhour ou Psarsinâ[5]. La liste des évêchés de l'Égypte donne l'égalité suivante : ⲰⲚⲰⲪⲀⲰ ⲔⲀⲦⲰ = ⲠⲀⲚⲞⲨϤ ϦⲀⲦ = منف السفلى[6], c'est-à-dire Manouf l'Inférieure. D'où l'on voit que la ville d'Onouphis Inférieure était la même que celle de Panouf, et que si cette ville s'appelle actuellement Ménouf, cela vient d'une corruption par parenté.

Champollion a connu les deux noms de Panouf Khît et d'Onnoufis; il ne sait où placer cette dernière ville[7] et identifie la première avec Momemphis : il la place à l'ouest de Damanhour, à une distance d'environ 7 lieues[8]. Je ne puis partager son opinion et,

(1) De Sacy, *op. cit.*, p. 671.

(2) *Ibid.*, p. 677.

(3) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 59, et part. ar., p. ٣٩.

(4) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 224, et part. ar., p. ٢١٥.

(5) *Bibl. nat.*, mss. cop., n° 50, fol. 110 r°; n° 53, fol. 84 v°; n° 54, fol. 187 r°; n° 55, fol. 4 r°; *Brit. Mus.*, Orient. 441, fol. ⲢⲘⲐ r°, *Bodl. libr.*, Maresch. 17, fol. ⲢⲞⲌ r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 228 v°.

(6) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 171 v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 331 v°.

(7) Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 252-254.

(8) *Ibid.*, p. 252.

malgré l'autorité de d'Anville[1] qui cite le P. Sicard[2], je ne puis croire qu'une ville de cette importance ait entièrement disparu, comme ce serait le cas, s'il s'agissait de Momemphis, et malgré le respect que je dois à la science de d'Anville, je ne crois pas qu'il y ait jamais eu en cet endroit une ville du nom de Ménouf.

J'identifie pour ma part Panouf Khît à la ville appelée maintenant Mohallet-Ménouf, car la liste des évêchés la place au sud de Saïs, et elle se trouve en effet au sud-est de cette ville. Quoique le nom que lui donnent les *scalæ* ne se retrouve qu'en partie dans le nom actuel, je ne doute pas que ce ne soit la même ville. C'est un chef-lieu de district de la province de Gharbyeh, le siège d'un bandar : elle compte 3,640 habitants et possède une école[3]. Elle est citée dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 29,000 feddans et une redevance de 15,000 dinars seulement[4].

Menouf el-'Alîâ, ⲡⲁⲛⲟⲩϥ ⲣⲏⲥ, منوف العليا.

Le nom de cette ville nous a été conservé par les *scalæ* coptes-arabes, la liste des évêchés de l'Égypte et la *Chronique de Jean de Nikiou*. Le *Synaxare* contient aussi ce nom, mais comme je n'ai aucun détail qui me permette d'attribuer à cette ville, plutôt qu'à Memphis, plutôt qu'à Panouf Khît, les passages dont il s'agit, j'aime mieux m'abstenir de m'en servir.

Les *scalæ* coptes-arabes contiennent une ville de ⲡⲁⲛⲟⲩϥ ⲣⲏⲥ qui est nommée en arabe منوف العليا, Ménouf la Haute[5]; elles la placent entre Psarsiné ou Sarsinâ et Sakhâ. La liste des évêchés de l'Égypte, qui est dressée avec beaucoup plus de soin, met l'intervalle de quatre diocèses entre les deux villes de Panouf, à savoir ceux

[1] D'Anville, *Mémoires sur l'Égypte*, p. 73.

[2] Sicard, *Mémoires des missions du Levant.*

[3] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 215, et part. ar., p. ٢١١.

[4] De Sacy, *op. cit.*, p. 646.

[5] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 r°; n° 53, fol. 84 v°; n° 54, fol. 187 r°; n° 55, fol. 4 r°; *Brit. Mus.*, Orient. 441, fol. ⲣⲙⲑ r°; *Bodl. libr.*, Mar. 17. fol. ⲣⲟⲝ r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 228 v°.

de Talanaou, Touah, de Pesarsirné et de Peschoti; puis elle écrit : ⲠⲀⲚⲞⲨⲪⲈⲰⲀⲚ = ⲞⲨϤⲒ ⲢⲎⲤ = سور ومنوف العليا [1], ce qu'il faut corriger ainsi : ⲚⲞⲨⲪⲈ ⲀⲚⲰ = ⲠⲀⲚⲞⲨϤ ⲒⲢⲎⲤ — منوف العليا; je laisse de côté maintenant la ville appelée سور.

La *Chronique de Jean de Nikiou* ne porte que dans un cas la mention de Menouf la Haute ou de Menouf la Supérieure [2]; mais dans trois autres passages je crois qu'il est question aussi de cette ville [3].

Quatremère n'a pas parlé de cette ville pour la raison que le nom ne s'en trouve dans aucun document purement copte. Champollion [4], au contraire, l'a parfaitement connu et a identifié cette ville avec la ville de Manouf, en disant que le nom de Manouf n'est qu'une légère corruption pour celui de ⲠⲀⲚⲞⲨϤ. Il a raison, je crois, sur tous les points; mais il a laissé en doute, puisqu'il n'en parle pas, l'identité de cette ville avec celle que les Grecs appelaient Onouphis la Supérieure. Cette identité est prouvée par la liste des évêchés; car, si le texte qui regarde cette ville est fautif, le texte de Panouf Khît, qui l'est aussi, laisse cependant reconnaître la forme dans ⲰⲚⲰⲪⲀ ⲔⲀⲦⲰ. Il n'y a donc pas de doute à avoir. Un évêque de cette ville assistait au concile d'Éphèse : il est nommé Adelphius d'Ounouphé [5], ce qui est traduit en grec par Ὀνούφεως [6].

Cette ville existe toujours dans la province de Ménoufyeh dont elle est le siège; elle a un bandar, une poste, une école et une population de 10,293 habitants [7]. Elle est citée dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 5,230 feddans et une redevance de 32,000 dinars.

(1) *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 171 v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 331 v°.

(2) *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 542, 544, 549, 559.

(3) *Ibid.*, p. 350, 354, 357, 377, 414 et 488.

(4) *Op. cit.*, t. II, p. 155-157.

(5) *Bibl. nat.*, mss. cop., fragm. théb., n° 129⁸, fol. 23.

(6) Labbe, *Sacrosancta Concilia*, t. III, col. 1084.

(7) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 216, et part. ar., p. ٢١٩.

Memnonîa, Μεμνόνεια.

Ce nom est l'un de ceux qui ont été conservés avec le plus de détails par les papyrus grecs. Il est mentionné dans les publications qui ont trait aux papyrus du musée du Louvre [1], du musée de Turin [2], de celui de Leyden [3], etc. Je ne citerai pas de textes, parce qu'ils se ressemblent tous; je me contenterai de faire observer qu'évidemment il tirait son nom de la statue de Memnon qui se trouvait dans la plaine de Thèbes, à l'ouest. Le nom du nome auquel elle appartenait était le nome Pathyrite [4].

J'ai déjà dit que je croyais ce village le même que Djîmé; je n'y insisterai donc pas. Quant au nom du nome qui se trouve être Erment pour Djîmé, et Pathyrite pour Memnonîa, je l'expliquerai par ce fait très simple, à savoir que les Égyptiens, à cette époque, avaient l'habitude de nommer les nomes par la capitale, et les Grecs, par la situation géographique, avec des terminaisons de leur langue, ou par des rapprochements hasardés. Que si cette explication ne suffit pas, il y a celle d'un changement dans l'administration : de pareilles vicissitudes furent toujours fort fréquentes en Égypte.

Merada.

Le nom de cette localité se trouve dans la *Chronique de Jean de Nikiou.* En rendant compte de la révolte d'un canton de l'Égypte, sous le règne de Phocas, l'auteur dit : «Il y avait un homme, nommé Théophile, de la ville de Merada, en Égypte, qui était commandant de cinq villes, sous le règne de Phocas [5].» Le traducteur a mis en note : «Je ne connais pas le nom authentique de cette ville [6].»

[1] *Notices et extraits des mss.*, t. XVIII, 2e partie, p. 130, 169, 172, 218, 225.

[2] Peyron, dans sa publication à ce sujet.

[3] Reuvens, *Lettres à M. Letronne sur les papyrus grecs de Leyden*, t. II, 3; Cf. Leemans, *Papyri græci*, t. I, p. 68, 70.

[4] Peyron, t. I, p. 51.

[5] *Chron. de Jean de Nikiou*, p. 540.

[6] *Ibid.*, note 2.

J'imiterai «de Conrard le silence prudent», tout en faisant observer que ce nom n'a pas une tournure égyptienne, qu'il est défiguré et que peut-être le traducteur éthiopien avait la ville de Marîout dans le texte qu'il traduisait. Ceci n'est qu'une conjecture; mais on peut voir que cette *Chronique* tant vantée n'a aucune valeur au point de vue géographique, lequel touche de près au point de vue historique.

Meroeit, ⲙⲉⲣⲟⲉⲓⲧ.

Le nom de cette montagne nous est fourni par la *Vie* du saint solitaire Paul d'Antinoë. Il y est dit qu'après avoir quitté son ami Phib, qui demeurait dans la montagne de Peschgepohé, «il marcha encore plus vers le sud, jusqu'à ce qu'il parvint à la montagne de Méroeit[1]».

Champollion dit à ce propos : «La montagne située à l'extrémité sud de la Thébaïde, près de Syène, dernière ville au midi de la Haute Égypte, portait le nom de Méroeit[2].» Je ne sais ce qui a pu amener Champollion à placer ainsi cette montagne, car rien dans le texte que je viens de citer, ni dans tout le morceau, ne peut conduire à ce résultat : la marche est toujours vers le sud et l'on arrive finalement à Siout. Quatremère a corrigé l'erreur évidente de Champollion et a placé Méroeit au nord de Siout[3]. Je ne peux identifier cette montagne, non plus que le nom du village qu'elle portait, parce qu'il a complètement disparu de la nomenclature des villes et villages de l'Égypte depuis le xive siècle.

Meschtôl, ⲙⲉϣⲧⲱⲗ, مشتول.

Çe nom nous a été conservé au chapitre xiv, verset 2, de l'*Exode*, dans le récit de la sortie des Hébreux d'Égypte. Il est mentionné dans les monuments égyptiens de la plus haute antiquité, comme une place forte sur la célèbre muraille que firent bâtir les Pharaons pour

(1) Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 308.

(2) Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 148.

(3) Quatremère, *Observ. sur quelques points*, etc., p. 9 et 14.

réprimer les invasions des nomades. C'était donc bien une ville égyptienne, comme l'a fait observer Champollion [1].

Mais était-ce la seule ville égyptienne ainsi nommée? Le *Recensement général de l'Égypte* va se charger de répondre, car le mot ⲙⲉϣⲧⲱⲗ se transcrit régulièrement en arabe مشتل, et c'est le nom de trois villages en Égypte. Le premier se nomme Maschtoul-es-souq : il est situé dans la province de Scharqyeh, district de Belbeis; il compte 5,574 habitants et possède une école [2]; il est cité dans l'*État de l'Égypte*, sous le nom de Maschtoul-el-Taouahin, pour une contenance de 3,196 feddans et une redevance de 15,000 dinars [3]. Il suffit de jeter les yeux sur une carte d'Égypte pour voir que le Meschtôl de la *Bible* ne peut être placé en cet endroit. Le second village est Maschtoul-el-Qâdy, situé dans le district de Qanâiât, province de Scharqyeh, qui compte 1,571 habitants, plus 9 Bédouins, et possède une école [4]; ce village est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 114 feddans et une redevance de 4,000 dinars [5]. La plus simple inspection de la carte d'Égypte montre qu'il ne saurait non plus s'agir de ce village. Enfin le troisième, nommé Maschtoul-el-Hanadaouy, est situé dans la nahieh de Biâd-el-Nasary, district et province de Benisouef; il comprend une population de 39 habitants [6]. Il est évident que ce ne saurait être le Meschtôl de la *Bible*.

Cette place était située à 12 milles de l'ancienne Péluse, s'il faut ajouter foi à l'*Itinéraire romain*, et à égale distance de la ville de Sélé, sur la route qui conduisait du Sérapéum à Péluse. Il y avait là des garnisons romaines chargées de surveiller le désert, comme autrefois les garnisons égyptiennes [7].

[1] Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 69-71. Quatremère n'en parle pas.

[2] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 202, et part. ar., p. ٢٩٨.

[3] De Sacy, *op. cit.*, p. 617.

[4] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. franç., p. 202; part. ar. p. ٢٩٨.

[5] De Sacy, *op. cit.*, p. 617.

[6] *Recensement général de l'Égypte*, part. ar., p. ٢٩٨. Ce nom n'est pas dans la partie française.

[7] *Itinerarium Romanum*, éd. Parthey et Pinder.

Miamyris, ⲙⲓⲁⲙⲩⲣⲓⲥ.

Le nom de cette ville a été conservé dans un papyrus du musée de Turin, publié par M. Rossi.

La première fois que ce nom est indiqué, c'est dans le titre d'une œuvre copte : « Ceci est le mémoire de ce qui est arrivé dans Miamyris au saint Épimaque[1]. » Plus loin ce mot est mis en relation avec Naucratis : « On le conduisit avec une grande foi jusqu'au lieu que l'on nomme Naucratis. Il se tint près du fleuve; il trouva un homme de Rakoti qui demandait : Où est Miamyris, le lieu où l'on dit que... [2] » Une lacune vient malheureusement interrompre le texte. Une troisième fois ce nom est cité, et l'on parle de son canal qui était à sec : « .... sur le fleuve à sec de Miamyris, le lieu où l'on fait les sacrifices des nations[3]. » D'où l'on peut conclure que cette ville était habitée par des Grecs, et encore païenne.

Le *Synaxare* a aussi consacré un souvenir à Épimaque[4]; mais le nom de Miamyris ne s'y trouve point. Il faut donc renoncer à identifier cette ville, quoiqu'elle dût être placée non loin de Naucratis.

Mînâ-el-Emîr, ⲡⲓⲙⲟⲛⲏ ⲙⲡⲁⲙⲉⲣⲉ, مينا الامير.

Le nom de ce village a été conservé dans la liste des églises célèbres de l'Égypte. Il y avait en effet dans ce village une église dédiée au grand saint Georges : ⲅⲉⲱⲣⲅⲓⲟⲥ ⲡⲓⲙⲟⲛⲏ (*sic*) ⲙⲡⲁⲙⲉⲣⲉ = مارى جرجس بمينا الامير[5]. Ce sont les seuls détails que nous possédions sur ce lieu. Ils suffisent cependant pour que je puisse l'identifier. Ce village se trouve encore aujourd'hui dans le district de Bedreschîn, province de Gîzeh : il a une population de 2,935 habitants et une école[6]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte*, sous le

(1) F. Rossi, *I martirii di Gioore, Heraei, Epimacha*, etc., p. 41.
(2) *Ibid.*, p. 48.
(3) *Ibid.*, p. 43.
(4) *Synaxare*, 14 Baschons.
(5) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 174 r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 334 v°.
(6) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 218, et part. ar., p. ٢١٧.

même nom, pour une contenance de 1,651 feddans et une redevance de 5,200 dinars[1].

Il est évident à première vue que la dernière partie de ce nom n'est pas d'origine égyptienne, mais arabe. La formation du nom avec ⲙ l'indiquerait suffisamment, quand même le mot امير ne serait pas aussi connu. Reste à savoir si le nom fut seulement changé, ou si le village fut créé par un émir musulman. Je suis porté à croire que le village existait déjà et qu'il dut son nouveau nom à un fait curieux dont on aura conservé le souvenir.

(El-) Minîeh, ⲧⲙⲱⲛⲏ المنية.

Le nom de cette ville nous est fourni par deux *scalæ* coptes-arabes écrites dans le dialecte thébain. L'une d'elles donne l'orthographe ⲧⲙⲱⲛⲏ[2], et l'autre celle de ⲧⲙⲟⲟⲛⲉ[3]. Toutes deux s'accordent à le rendre par El-Minîeh. De même la place assignée à cette ville est la même dans les deux manuscrits, après Tahâ-el-Medinet et avant Behnésâ. C'est bien la place qu'occupe encore aujourd'hui la ville de Minîeh proprement dite, ou Minîeh-beni-Khasib. Cette ville est une des plus anciennes de l'Égypte : elle s'appelait autrefois [hiéroglyphes][4], ce qui veut dire avec cette orthographe : *nourrice de Khoufou;* mais qui, avec le déterminatif de la barque, signifie : *port de Khoufou.* C'est bien le sens du mot copte ⲙⲱⲛⲏ, pendant que la forme ⲙⲟⲟⲛⲉ signifie la *nourrice.* C'est un simple jeu de mots graphique.

Champollion[5] et Quatremère[6] ont tous les deux connu cette ville et l'ont parfaitement identifiée avec la ville actuelle de Minîeh, sur la rive gauche du fleuve. C'est une capitale de province, le chef-lieu d'un *bandar;* elle possède une école, une poste, un bureau de télégraphe et une station de chemin de fer. Elle comprend une

[1] De Sacy, *op. cit.*, p. 676.

[2] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 43, fol. 52 r°.

[3] *Ibid.*, n° 44, fol. 79 v°.

[4] Brugsch, *Diction. géogr.*, p. 224.

[5] Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 278.

[6] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 243-246.

population de 15,900 habitants, plus 771 personnes employées aux fabriques khédiviales[1]. Elle a toujours été en progressant. Elle est citée dans l'*État de l'Égypte*, sous le nom de Monyeh-Beni-Khasib, pour une redevance de 38,800 dinars, sans contenance marquée[2].

Le nom de Minîeh est un nom générique en Égypte et demande un surnom pour être différencié. Il y a plus de quatre-vingts villages qui se nomment actuellement ainsi. Je ne puis donner tous ces noms qu'on trouvera dans le *Recensement général de l'Égypte*.

Minîeh 'Aqoubeh, ϯⲙⲟⲛⲏ ⲛⲁⲕⲟⲡⲉ, منية عقبة.

Le nom de cette localité nous a été conservé dans la liste des églises d'Égypte. Ce village, en effet, avait une église célèbre dédiée à la vierge Marie[3]. C'est tout ce que nous en savons.

Il y a un village de ce nom dans le *Recensement général de l'Égypte* : il est situé dans le district d'Aousîm, province de Gîzeh : il a une population de 2,186 habitants, plus une 'ezbeh de ce nom qui compte 1,050 habitants, plus encore 70 Bédouins. Il possède une école[4]. Ce village est aussi cité dans l'*État de l'Égypte*, pour une contenance de 2,170 feddans et une redevance de 11,150 dinars[5].

On remarquera, à propos du surnom copte, qu'il est la transcription de l'arabe sans *aïn* : c'est là un indice certain que nous sommes en présence d'un mot arabe. En effet le mot عقبة signifie *crête*, *colline*. La première partie du nom, au contraire, est égyptienne.

Minîeh-Samannoud, منية سمنود.

Le nom de cette ville se trouve au *Synaxare*, dans le récit que

[1] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 219, et part. ar., p. ١٠١.

[2] De Sacy, *op. cit.*, p. 697.

[3] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 174 r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 334 r° : ϯⲑⲉⲟⲇⲟⲕⲟⲥ ϯⲙⲟⲛⲏ ⲛⲁⲕⲟⲡⲉ = وزلدة الله منية عقبة.

[4] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 223-224, et part. ar., p. ٢١٥ et ٢١٦.

[5] De Sacy, *op. cit.*, p. 677.

l'on fait de l'arrivée de la Sainte Famille en Égypte. Après avoir raconté comment les trois voyageurs ne furent point reçus à Nasbatah, le texte ajoute : « De là ils allèrent à Minîeh-Samannoud, ils traversèrent le fleuve et se dirigèrent vers El-Gharbyeh [1]. »

Cette ville est très connue maintenant encore en Égypte : elle est située près de Samannoud, un peu à l'est, sur la rive droite du fleuve. Elle est appelée soit Minîeh-Samannoud, soit Mît-Samannoud, Mît étant une abréviation locale pour Minîeh : elle est le siège d'un bandar, possède une école et a une population de 4,379 habitants : c'est le chef-lieu d'un district de la province de Daqahlyeh [2]. Il n'en est pas fait mention dans l'*État de l'Égypte*, sans doute à cause de sa situation rapprochée de Samannoud.

MINÎEH TÂNEH, ⲦⲘⲞⲚⲈ ⲚⲦⲀⲚⲒ, منية طانة.

Le nom de ce village nous a été conservé dans les *scalæ* coptes-arabes et dans la liste des évêchés de l'Égypte. Les *scalæ*, au nombre de six, qui contiennent ce mot le placent toutes entre Eschmoun-el-Roman et Bousiris, ou Abousîr [3]; seul, un manuscrit de la *Bibliothèque nationale* le met entre Bousîr et Atrîb [4]. Ni les unes, ni les autres ne varient sur la transcription du mot. La liste des évêchés de l'Égypte donne à son sujet l'égalité suivante : ⲘⲰⲚⲎ ⲦⲀⲚⲈⲰⲤ = ⲠⲘⲰⲚⲈ ⲚⲦⲚⲒ = منية طانة [5]. La *scala* a oublié une lettre et il faut lire ⲦⲀⲚⲒ. Il ne faut pas d'ailleurs songer un seul instant à la ville de Tanis : la place que le village de Tâneh ou Tani occupe dans la liste montre qu'il devait se trouver dans la province de Gharbyeh, entre Samannoud et Pounemou.

[1] *Synaxare*, 24 Baschons : ومن هناك اتوا الى منية سمنود وعدوا البحر وعبروا الى الغربية.

[2] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 224, et part. ar., p. ٢٢٤.

[3] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 v°; n° 53, fol. 84 v°; *Brit. Mus.*, Orient. 441, fol. ⲢⲘⲞ r°, où ce mot est entre Bousîr et Atrib; *Bodl. libr.*, Mar. 17, fol. ⲢⲞⲜ v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 229 r°.

[4] *Bibl. nat.*, ms. copte n° 54, fol. 187 v°.

[5] *Bibl. nat.*, *ibid.*, n° 53, fol. 172 r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 331 r°.

Ce village n'existe plus aujourd'hui et n'existait plus dès le XIVe siècle.

Mîphâmônis.

Ce nom se trouve dans la *Chronique de Jean de Nikiou,* dans le passage suivant : « Il ordonna (le général Bonose) à Paul de Semnoud d'entrer dans le canal d'Alexandrie, avec les vaisseaux qui devaient opérer avec lui. Mais Paul ne réussit pas à approcher de l'enceinte de la ville, parce qu'on lançait des pierres contre lui, et les vaisseaux se retirèrent. Bonose, de son côté, vint avec ses troupes et établit son camp à Mîphâmonis, qui est la nouvelle Schobrâ. Ensuite, il alla avec toute son armée à Demqâroûnî, se proposant de donner l'assaut le dimanche[1]. »

Il est évident que, dans ce passage, il s'agit de Schoubrâ près d'Alexandrie : je renvoie donc le lecteur à cet article, en lui faisant observer que, comme le dit la *Chronique,* Mîphâmonis doit être, sous sa terminaison grecque, l'ancien nom de Schoubrâ.

Mîtrodôron, ⲘⲎⲦⲢⲞⲆⲰⲢⲞⲚ.

Le nom de ce bourg se trouve dans un papyrus grec du Louvre, publié par M. Wessely, de Vienne. Voici le passage où se lit ce nom : « Aurelius Jean, fils d'Anoup, du bourg de Mîtrodôron, du nome d'Arsinoë, à Aurelius Kyrikos, fils de Phoibamôn, l'ânier de la ville d'Arsinoë[2]. »

C'est la seule fois que le nom de ce village se rencontre dans un document gréco-égyptien. Comme l'a fait remarquer M. Wessely, il est très probable que le nom de ce bourg fut d'abord celui d'une *'ezbeh* appartenant à un Métrodore quelconque, comme c'est encore le cas si souvent aujourd'hui. Il va sans dire que ce village a disparu. Il en est de même du village appelé ⲔⲰⲘⲎ ⳿ⲮⲈⲞⲨⲈⲚⲀ-ⲪⲢⲒⲞⲨ, c'est-à-dire : village du fils de Benofer, formé d'après le même procédé[3].

[1] *Chronique de Jean de Nikiou,* p. 547. — [2] *Revue égyptologique,* 4e année, p. 63-64. — [3] *Ibid.,* p. 65.

Mît Sorad, ϯⲘⲞⲚⲎ ⲤⲞⲨⲢⲀⲦ, ميت سرد.

Ce nom nous a été conservé dans la liste des églises célèbres de l'Égypte. Il y avait, en effet, dans ce village une église élevée en l'honneur de la vierge Marie[1]. C'est tout ce que je sais sur ce village.

Il n'y a pas trace de ce village dans l'*État de l'Égypte*, ou dans le *Recensement*, du moins sous ce nom. Mais il ne faut pas oublier que souvent le ⲥ copte, surtout devant un ⲟ, a été transcrit en arabe par ص, et que, si l'on ne trouve pas سرد, on trouve parfaitement صرد. Je puis donc en toute sûreté de conscience scientifique prendre l'orthographe صرد comme l'orthographe réelle, surtout en me rappelant que les deux manuscrits qui ont conservé cette liste des églises sont loin, bien loin d'être parfaits. Mais, malgré mes recherches, je n'ai pu rencontrer un village s'appelant Minîeh Sorad, quoiqu'il y ait un village appelé Sorad, ce qui est la transcription exacte du copte ⲤⲞⲨⲢⲀⲦ. Je ne me tromperais donc pas beaucoup en identifiant les deux noms, d'autant mieux que s'il y avait deux villages distincts, ils devaient être placés assez près l'un de l'autre, comme Samannoud et Mît-Samannoud; cependant l'erreur de distance serait énorme.

Le village actuel de Sorad est en effet situé dans le district de Kafr-esch-Scheikh, province de Gharbyeh, il a une population de 2,239 habitants, plus 169 Bédouins, et possède une école[2]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte*, avec le village d'El-Mandayat, pour une contenance de 1,313 feddans et une redevance de 4,000 dinars[3]. Malgré la ressemblance des noms, je ne crois donc pas que ce soit le même village; car l'*État de l'Égypte* contient un autre village dans la banlieue du Caire, nommé Mît Sorad, qui reproduit exactement

[1] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 174 r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 334 r°.

[2] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 284, et part. ar., p. ١٩١.

[3] De Sacy, *Description de l'Égypte*, p. 643.

notre nom de Minîeh Sorad, et c'est de lui qu'il s'agit ici. Il avait une contenance de 410 feddans et payait une redevance de 4,500 dinars[1]. Il n'existe plus aujourd'hui.

(El-) Mohallet, ϯϣⲁⲓⲣⲓ, المحلة.

Le nom de cette ville se trouve dans les *scalæ* coptes-arabes et dans la *Chronique de Jean de Nikiou.*

Les *scalæ* placent cette ville entre Sakhâ et Benhâ[2]. La *Chronique de Jean de Nikiou*, en rendant compte de la naissance de saint Cyrille, s'exprime ainsi au sujet de la protection accordée par saint Athanase à Théophile, le futur patriarche, et à sa sœur : «Quant à la petite fille, il l'envoya dans un couvent de vierges, pour qu'elle y demeurât jusqu'au moment de son mariage; puis elle fut mariée à un habitant de Mahallé, ville du nord de l'Égypte, autrefois appelée Dîdoûseyâ. C'est là que naquit saint Cyrille[3].» Le fait important de ce passage, c'est l'existence, dans le nord de l'Égypte, d'une ville de Mohalleh ou Mohallet. Ce nom semble avoir été réservé à la Basse Égypte, car tous les noms de villes ou de villages commençant par Mohallet sont dans la Basse Égypte.

Cette ville principale, qui s'appelait en copte ϯϣⲁⲓⲣⲓ, a été connue de Champollion[4] comme de Kircher[5] et de Vansleb[6]. C'est la ville très connue appelée aujourd'hui Mohalleh-el-Kebirâh, ou par abréviation Mohalleh-el-Kobrâ : elle était la capitale de la province de Gharbyeh : mais aujourd'hui ce rôle est tenu par Samannoud. Elle contient 27,823 habitants, possède une poste, un télégraphe, une station de chemin de fer et une école : elle est le siège d'un *bandar*[7]. L'*État de l'Égypte* la cite comme la capitale de la province

(1) De Sacy, *op. cit.*, p. 599.

(2) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 r°; n° 53, fol. 84 v°; *Bodl. libr.*, Maresc. 17, fol. ⲣⲟⲍ v°; de Lord Crawford, fol. 229 r°.

(3) *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 436.

(4) Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 210.

(5) Kircher, *Lingua ægyp. restituta*, p. 208.

(6) Vansleb, *Hist. de l'église d'Alex.*, p. 23.

(7) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 214. et part. ar., p. ٩١.

de Gharbyeh, sans rien lui attribuer en fait de territoire, ni de redevance [1].

Ce n'est pas la seule ville ainsi nommée en Égypte : il n'y a pas moins de cinquante-neuf centres de population à tous les degrés, qui portent ce nom de Mohalleh [2]. Je ne peux pas les énumérer tous, on les trouvera dans le *Recensement de l'Égypte*. Je ne peux dire si le mot de محلة est la traduction de ϯϣⲁⲓⲣⲓ.

Mohalleh Sedr, ⲡⲏⲓ ⲙⲡⲓⲅ̅, بيت الثلثة, محلة سدر, شمت.

Le nom de cette ville nous a été conservé par les *scalæ* coptes-arabes. Toutes l'écrivent comme je viens de l'écrire, et le traduisent par la *maison des trois* [3]. Il faut cependant faire exception pour le manuscrit du *British Museum* qui écrit : ⲡⲏⲓ ⲛⲓⲅ̅ et traduit par ثلثة بيوت [4].

Champollion et Quatremère ne parlent pas de cette ville.

Les *scalæ* la placent après Damîrah dont elle n'est séparée que par Sanhour. On comprend donc que la liste des évêchés de l'Égypte donne ce nom, en compagnie de celui de Damîrah du Nord, comme le siège d'un évêché réuni de deux autres évêchés primitifs. Cette liste fournit l'égalité suivante : ⲣⲁⲥⲁⲓⲱⲛⲏⲥⲓ = ⲧⲡⲏⲓ ⲙⲡⲓⲅ̅ ϯⲁⲙⲏⲓⲣⲓ = سمت ودميرة بلبحرية [5]. Le premier mot écrit, سمت, est mis pour شمت, qui est lui-même la transcription du mot copte qui signifie *trois*, ϣⲟⲙⲧ. Ce nom n'a pas subsisté et a été remplacé par Mohallet Sedr. Il reste maintenant à savoir si le mot grec ⲣⲁⲥⲁⲓⲱⲛⲏⲥⲓ s'applique à la première ou à la seconde ville. Je crois, pour ma part, qu'il s'applique à la première ville, et cela

[1] De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 631.

[2] Je compte, sous cette dénomination de *centres de population*, tous les hameaux, *'ezbehs*, *nagas*, etc., mentionnés dans le *Recensement*.

[3] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 r°; n° 53, fol. 84 v°; n° 54, fol. 187 r°; n° 55, fol. 4 v°; *Bodl. libr.*, Mar. 17, fol. ⲣ̅ⲟ̅ⲝ̅ v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 229 r°.

[4] *British Museum*, Orient. 441, fol. ⲣ̅ⲙ̅ⲑ̅ v°.

[5] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 331 r°. Il écrit ⲣⲁⲥⲁⲓⲱⲛⲏⲥ.

d'après la coutume de la liste elle-même. En tout cas, c'est un mot nouveau à identification nouvelle.

Ni l'un ni l'autre de ces deux noms n'est resté dans l'Égypte contemporaine; mais on trouve celui de Mohallet Sedr, dans l'*État de l'Égypte*, pour une contenance de 708 feddans et une redevance de 700 dinars[1]. La ville était déjà bien déchue; il n'est donc pas étonnant qu'elle ait disparu.

(El-) Moharraq, المحرق.

Le nom de ce monastère est cité trois fois par le *Synaxare*. La première fois, à propos de la première messe qui y fut célébrée : « le Sauveur se réunit avec ses disciples à Qosqâm, et c'est El-Moharraq, selon ce qu'ont témoigné le saint Philothée et le saint Cyrille[2]. » La seconde fois, il dit : « En ce jour fut martyr le père évêque anba Hélias, évêque de Moharraq, le monastère de Notre-Dame... et de la ville de Qousîeh[3]. » Puis on mentionne la visite de la Sainte Famille dans ce monastère, quoiqu'il ne fût pas fondé[4].

Je ferai observer que l'évêché de Moharraq n'existe pas et n'a jamais existé, que c'est seulement un titre d'honneur décerné à ce monastère, et que le véritable siège de l'évêché se trouvait à Qousîeh. De même j'ai fait voir, en traitant de Qosqâm, que Moharraq était fort différent, quoique la ville et le monastère fussent situés l'un près de l'autre. Ce couvent est aujourd'hui le plus riche et le plus considérable de l'Égypte : on y observe la règle de saint Pakhôme, quoique bien mitigée. Il est peu connu. Je l'ai visité à quatre reprises différentes, et les moines étaient devenus mes amis. D'après le *Recensement général de l'Égypte*[5], le couvent est peuplé par 1,110 habitants; il possède une école, dépend du district de

[1] De Sacy, *op. cit.*, p. 646.

[2] *Synaxare*, 6 Hathor : بقسقام وهو المحرق.

[3] *Ibid.*, 20 Kihak : وفي هذا اليوم ايضا شهادة الاب الاسقف.... انبا هلياس اسقف المحرق دير سيدتنا..... ومدينة القوصية. Cf. la fin de l'article du *Synaxare*.

[4] *Synaxare*, 24 Baschons.

[5] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 79, et part. ar., p. ٩١.

Manfalout et de la province d'Asiout. Tous ses habitants ne sont pas des moines, mais il comprend des fellahs, dépendant du monastère pour la culture des terrains, et aussi des Bédouins qui se sont arrogé la garde du monastère et qui, ne pouvant plus le piller, tâchent d'arriver par d'autres moyens à le rançonner.

Mouei, ⲙⲟⲩⲉⲓ.

Le nom de ce village nous a été conservé par l'un des papyrus de la collection de l'archiduc Rainer, à Vienne. Le nom n'est que cité en passant, avec l'abréviation ⲭ̈ pour ⲭⲱⲣⲓⲟⲛ [1]. Ce mot veut dire *île* en copte, à moins qu'il ne soit mis pour ⲙⲟⲩⲓ qui signifie *lion*. Il n'a pas laissé de trace dans le Fayoum actuel, où l'on doit sans doute le placer; il n'en avait pas laissé davantage dès le XIVe siècle. Je ne peux donc l'identifier avec quelque village que ce soit, tant que je n'aurai pas à mon service de plus amples renseignements.

Mouhîb.

Le nom de cette ville se rencontre dans la *Chronique de Jean de Nikiou,* dans le récit de l'invasion de l'Égypte par Cambyse : « A cette époque régnait en Égypte le roi Apriès, dans la ville de Thèbes, à Memphis et dans d'autres villes, à savoir Mouhîb et Soufiroû [2]. » Ce sont là tous les renseignements que nous avons sur cette ville : je ne peux donc l'identifier, car c'est la première fois qu'un pareil mot se rencontre. Est-il défiguré ou est-il égyptien? Je n'en sais trop rien.

Moukhennômthou, ⲙⲟⲩⲭⲉⲛⲛⲱⲙⲑⲟⲩ.

Le nom de ce village se trouve sur l'une des planchettes de bois qui font partie de la collection de l'archiduc Rainer. Le nom y est cité deux fois avec la même orthographe dans un morceau

[1] *Mittheil. aus der Sammlung,* etc., 2e année, p. 63. — [2] *Chronique de Jean de Nikiou,* p. 391.

grec[1]. C'est un nom égyptien écrit en lettres grecques; il donnerait en copte ⲙⲟⲩ ϧⲉⲛ ⲛⲱⲙⲑⲟⲩ : je laisse à de plus habiles l'explication de ce qu'il signifie. Il est impossible de placer ce village.

Mouscheh, موشة.

Le nom de ce village nous a été conservé par le *Synaxare*, en la fête du martyr Victor. Le vali d'Asiout l'emmena avec lui de cette ville à Ibsîdîâ; puis il ordonna «qu'on le condamnât et qu'on écrivît sa sentence, qu'on le jetât dans un four à bains en un village nommé Mouscheh, à l'est du village d'Ibsîdîâ»[2]. Cet ordre fut exécuté et «on bâtit sur son corps une belle église qui existe encore dans le village de Mouscheh[3]».

Ce village est connu : il est situé sur la rive occidentale du fleuve, dans la province et le district d'Asiout, au sud de la ville. Il comprend une population de 7,820 habitants et possède une école[4]. Au moment où fut fait l'*État de l'Égypte*, Mouscheh comprenait 3,324 feddans et devait payer au fisc une redevance de 10,000 dinars[5].

Nabahadeb, نبهدب.

Le nom de ce village est cité par le *Synaxare*, en la fête du saint solitaire Élie. Ce personnage avait d'abord été cénobite à Faou, dans le couvent de saint Pakhôme; s'étant fatigué de la vie cénobitique, il voulut mener la vie érémitique. En conséquence, «il monta vers la montagne de Schâmah, où il resta deux ans. Alors il alla vers la montagne de Nabahadeb et y resta quelque temps. Il descendit et arriva à la montagne de Hou[6]». Ce saint d'humeur voyageuse et changeante finit par aller à Fargoud où il mourut.

[1] *Mittheil. aus der Sammlung der Papyrus*, etc., 4e année, p. 12.

[2] *Synaxare*, 5 Kihak : في قرية تسمى موشة شرق ابسيديا.

[3] *Ibid.*

[4] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 249, et part. ar., p. ٢١٢.

[5] De Sacy, *op. cit.*, p. 700.

[6] *Synaxare*, 13 Kihak : واصعد الى جبل شامة... ثم انه ذهب الى جبل نبهدب.

Comme on le voit, tous ces noms de montagnes désignent en même temps le village le plus rapproché, comme c'est la coutume en Égypte. Ce saint, après avoir quitté Faou, monta à Schâmah, c'est-à-dire alla au Sud, puis il alla à la montagne de Nabahadeb : je placerais volontiers cette montagne et ce village au sud de Schâmah; or le texte dit ensuite qu'il redescendit vers Hou, c'est-à-dire qu'il se porta au nord.

Malheureusement ni l'*État de l'Égypte*, ni le *Recensement général* ne contiennent ce nom : je ne peux donc l'identifier.

Nagbîg, نجبيج.

Ce nom se trouve encore au *Synaxare*, dans la fête de l'hégoumène Jonas et celle du saint Ephrem, qui vivaient au moment de l'invasion des Perses en 615. Il est dit à propos du premier : «Son habitation existe jusqu'à nos jours dans la cellule connue sous le nom de Nagbîg [1]». Il y a deux autres citations du même mot dans des passages presque identiques : dans le dernier, il est question de la petite fenêtre par laquelle le Seigneur descendit dans la cellule pour visiter Ephrem et son compagnon Gergâ [2].

Cette cellule était donc située dans le district de Schiît : c'est tout ce que je puis en dire, et je ne sais pas si elle était au nord ou au sud.

Nakourhabeg, ⲚⲀⲔⲞⲨⲢϨⲀⲂⲈϬ.

Le nom de ce village est cité par un papyrus de la collection de l'archiduc Rainer. Il y est dit : «Moi, Schenouti, fils de Cosma, moi, Paphnouti, fils de Cosma, moi Nilamon, fils de Cosma, moi Pekiné, de notre village tout entier de Nakourhabeg, dans le nome de Fayoum, nous écrivons à Théodore l'*arkhisummakhos*, le fils de Joseph, celui de Pekalankeh [3].» C'est la seule fois que mention soit

[1] *Synax.*, 30 Kihak : ومسكنه باقٍ الى اليوم بالقلاية المعروفة بنجبيج.

[2] *Ibid.*, 2 Toubah et 18 Baschons.

[3] *Mittheilungen aus der Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer*, 2e année, p. 60.

faite de ce village. On ne retrouve plus, et cela dès le XIVe siècle, mention de ce village dans le Fayoum, malgré son nom purement égyptien.

NOMISIAS.

Ce mot ne se trouve qu'une seule fois parmi les documents latins ou grecs que j'ai consultés, et il n'est pas trop certain qu'il appartienne à l'Égypte; mais il est enclavé entre deux récits concernant l'Égypte, et ce m'a été une raison de ne le pas passer sous silence. Il est dit : « On raconte de l'abbé Dioscore de Nomisias qu'il ne mangeait que du pain d'orge et n'avait que de la farine de lentilles [1]. »

Ce sont là tous les détails donnés sur ce village : on voit qu'il y en a trop peu pour me permettre de faire une supposition quelconque sur la place qu'il occupait.

NASCHART, نشرت.

Le nom de cette localité nous a été conservé par le *Synaxare*, en la fête du saint Bouaz de Schabâs. Lorsque le chameau emporta son corps vers son village, il y est dit qu'il marcha « jusqu'à ce qu'il fût entre Hourîn et Naschart [2] ».

Ce village existe encore en Égypte, dans la province de Gharbyeh, district de Kafr-esch-Scheikh ; il a une population de 1,142 habitants, plus 102 Bédouins, il possède une poste, un télégraphe, une gare et une école [3]. Il est situé sur l'embranchement qui va de Qallîn à Kafr-esch-Scheikh. Dans l'*État* des villes et provinces de l'Égypte, il est cité comme ayant une contenance de 1.350 feddans et payant au fisc une redevance de 5,250 dinars [4].

(1) *Patr. lat.*, LXXIII, col. 866.

(2) *Synaxare*, 24 Barmoudah : ولم يزل يسير الى ان اتى بين هورين ونشرت.

(3) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 256-257, et part. ar., p. ٢٣٢.

(4) De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 650.

NASTOUN, نصتون.

Tel est le nom d'un village qui se trouvait entre le monastère de Schenoudi et la ville d'Asiout; malheureusement les manuscrits qui ont conservé la traduction arabe de cette *Vie* ne sont pas d'accord sur le nom et son orthographe. L'un a بصون, un autre نصون, un troisième نصتون. J'ai préféré la leçon *Nastoun*, mais je suis loin d'être certain de cette leçon [1].

Il n'y a aucun village qui rappelle l'un ou l'autre de ces noms dans l'Égypte actuelle; il n'y en avait pas davantage au XIVe siècle.

NATHÔ, ⲛⲁⲑⲱ, نثى.

Le nom de cette ville nous a été conservé par les *scalæ* coptes-arabes et la liste des évêchés de l'Égypte.

Les *scalæ* offrent toutes la même forme du nom copte et le rendent toutes par l'équivalent arabe Sahraget [2] : ⲛⲁⲑⲱ = صهرجت, à l'exception de la *scala* du *British Museum*, qui donne la forme صهرشت [3]. Aussi Champollion a-t-il cru qu'il y avait une faute : car le nom de Sahraschet existe en copte sous la forme ⲥⲁϩⲣⲁϣⲧ, et il a vu dans ⲛⲁⲑⲱ la dernière syllabe de ⲡⲧⲉⲛⲉⲧⲱ, le nome dont Bouto était la capitale [4]. C'était une très grande erreur. Quatremère le lui fit remarquer; mais il n'admet à son tour qu'une seule ville avec deux noms différents, avec cette particularité qu'il y a le grand et le petit Sahraschet dans la province de Scharqyeh [5].

Mais la liste des évêchés de l'Égypte est formelle : elle dit dans sa triple égalité : ⲗⲉⲱⲛⲧⲓⲟⲩ, ⲗⲁⲓⲱⲛⲧⲱⲛ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲛⲁⲑⲱ =

[1] E. Amélineau, *Monum. pour servir à l'hist. de l'Égypte chrét.*, t. I, p. 432.

[2] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 v°; n° 53, fol., 84 v°; n° 54, fol. 187 v°; n° 55, fol. 4 v°; *Bodl. libr.*, Maresc. 17, fol. ⲣⲟⲇ v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 229 r°.

[3] *British Museum*, Orient. 441, fol. ⲣⲙⲑ v°.

[4] Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 229-231.

[5] Quatremère, *Observations sur quelques points de la géographie de l'Égypte*, p. 47-49.

بنى وصهرحت[1]. Le manuscrit qui appartient à Lord Crawford donne un nom arabe un peu différent : بنبا وصهرجت[2]. Or, la différence qu'il y a dans le nom mise à part, il est certain que la liste des évêchés comprend deux noms dont le premier correspond à Nathô, nommé en grec Leôntôn, c'est-à-dire Leontopolis, la ville des lions. Sahraget ou Sahraschet était donc une ville à part, réunie plus tard à l'évêché primitif qui avait décliné. Le fait est assez fréquent et il s'en est présenté divers exemples. Mais quel est donc ce mot qui s'écrit بنى ou بنبا? De nom de lieu en بنبا, il n'en existe pas en Égypte, mais seulement des lieux appelés بنبة qui ne sauraient correspondre par leur position à celle qui est nécessaire pour ⲛⲁⲑⲱ qui doit être située près de Sahraget. Il en est de même du mot بنى qui n'existe que dans le pluriel de بن. Il faut donc admettre une faute par mauvaise position des points diacritiques, et je crois qu'il faut lire نتى. Je dois dire qu'il n'y a pas davantage exemple de ce mot dans le *Recensement* ou dans l'*État de l'Égypte*. Cela ne doit pas surprendre, puisque le rédacteur de la liste des évêchés avait eu besoin d'ajouter un autre nom et que les copistes postérieurs l'avaient tellement oublié qu'ils l'ont ponctué à tort et à travers.

Natmouschi, ⲛⲁⲧⲙⲟⲩϣⲓ.

Le nom de ce village a été conservé dans les papyrus de la collection de l'archiduc Rainer. Il n'est indiqué que dans une citation incomplète du papyrus, dans l'ouvrage auquel je l'emprunte : « Moi, Pekiné de notre village entier de Natmouschi de Fayoum[3]. » C'est la seule fois qu'il en soit fait mention.

Il n'en reste plus trace dans l'*État*, ni dans le *Recensement général de l'Égypte*.

Naoui, ⲛⲁⲩⲓ, الناوية.

Ce mot a été conservé dans les *Actes* d'apa Didyme de Tar-

[1] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, 53, fol. 172 v°. — [2] Mss. de Lord Crawford. fol. 331 v°. — [3] *Mittheil. aus der Sammlung*, etc., 2ᵉ année, p. 61.

schébi. Il y est dit que le gouverneur d'Athribis, qui se nommait Arien, ayant reçu l'avis de persécution, ordonna de lui amener les Chrétiens. «On lui amena quatre Chrétiens, Berschenoufi le lecteur, de Jeblil, Pana de Nenhati, Heraclides, le soldat qui était attaché au Midi, originaire de Naoui, dans le nome de Henis, et Pabîl, originaire de Schebenti[1].»

Ce texte, qui est unique, suffit pour placer avec certitude le village de Naoui. Quatremère[2] l'a identifié avec le village d'El-Nâouieh, que l'*État de l'Égypte* place dans la province de Behnésâ. Champollion[3] s'est trompé en l'identifiant avec Nouay, de la province d'Eschmounein : ce n'est pas ce village qu'il faut identifier avec Nouay, mais ⲛⲟⲩⲟⲓ, comme il sera dit plus bas.

Ce village n'existe plus aujourd'hui; par contre, on le trouve, dans l'*État de l'Égypte*, pour une contenance de 173 feddans et une redevance de 9,500 dinars[4]. Il existe un autre village de ce nom dans la province de Gharbyeh, district de Talkhâ, avec 1,590 habitants[5]. L'*État de l'Égypte*, qui ne contient pas ce village, comprend deux noms dans la province de Gharbyeh, l'un qui est El-Naouîeh du territoire de Samannoud, avec une contenance de 261 feddans et une redevance de 1,000 dinars; l'autre, qui est El-Naouîeh du territoire de Tamris, avec une contenance de 1,060 feddans et une redevance de 1,000 dinars, réduite plus tard à 333 dinars et un tiers[6]. C'est ce dernier qui existe encore dans le district de Talkhâ.

NAUKRATIS, ⲛⲁⲩⲕⲣⲁⲧⲓⲥ.

Ce nom est cité deux fois dans un papyrus du Musée de Turin,

(1) Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 287. Champollion (*l. c.*, t. I, p. 320) se trompe en indiquant le martyre de Lacaron.

(2) Quatremère, *Mémoires géograph. et historiques sur l'Égypte*, t. I, p. 500, et *Observations sur quelques points*, etc., p. 36.

(3) Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 500. Il semble se corriger plus loin, t. II, p. 313.

(4) De Sacy, *op. cit.*, p. 687.

(5) *Recensement général de l'Égypte*, t. II. part. fr., p. 260, et part. ar., p. ١٠١.

(6) De Sacy, *op. cit.*, p. 534.

publié par M. de Rossi, la première fois dans un passage mutilé, la seconde dans un passage cité plus haut[1]. La liste des évêchés de l'Égypte contenait sans doute ce nom sous la forme ⲁⲛⲁⲩⲕⲣⲁⲧⲉⲓⲁ[2]. C'est la ville célèbre dont parle Hérodote et qui a été récemment trouvée au-dessous de Desouq, par M. Pétrie[3].

Nehîseh, ⲛⲁⲏⲥⲓ, نهيسة.

Le nom de cette localité se trouve dans les *Actes d'apa Noub* et dans le *Synaxare*. Les *Actes de Noub* disent qu'il était de Naîsi, dans le nome de Nimeschoti[4]. Dans le courant de l'œuvre, il va à Djemnouti ou Samannoud, au midi de Naîsi[5]. Enfin, à la fin de l'œuvre, le martyr dit à Jules d'Aqfahs : «Je suis un habitant du Nord, dans le nome de Nimeschoti, d'un petit village nommé Naîsi, au nord du fleuve[6].» Le *Synaxare*, qui traduit et résume ces *Actes*, dit : «Le saint apa Noub qui était de Nehîseh, du district des *Terres-Basses*[7].» Le mot ⲛⲁⲏⲥⲓ est rendu par l'arabe نهيسة, où la lettre *h* apparaît par suite d'une faute qui avait fait aspirer le nom d'Isis.

Quatremère[8] et Champollion[9] ont identifié ce lieu avec l'*Isidis oppidum* de Pline. Ils ont eu raison. Cependant le village n'était pas alors et n'est pas plus connu aujourd'hui sous le nom de Néhissah : il s'appelle de l'ancien nom égyptien Behbit, transcription exacte de [hiéroglyphes], où le [hiéroglyphe] a été transcrit par un ب, ce qui est fréquent dans certaines occasions. Ce village est en effet situé au nord du fleuve et de Samannoud : il porte le nom de Behbit-

(1) Rossi, *I martirii di Gioore, Heraei, Epimachos*, etc., p. 41 et 42.

(2) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 331 v°.

(3) Flinders Petrie, *Naukratis*, vol. I et II.

(4) ⲙⲉⲛⲉⲛⲥⲁ ⲇⲉ ⲛⲁⲓ ⲛⲉ ⲟⲩⲟⲛ ⲟⲩⲣⲱⲙⲓ...... ϣⲟⲡ ϧⲉⲛ ⲟⲩⲧⲓⲙⲓ ϫⲉ ⲛⲁⲏⲥⲓ ϧⲉⲛ ⲡⲑⲟϣ ⲛⲓⲙⲉϣⲟϯ. *Cod. Vat. Cop.*, LXII, fol. 237 v°.

(5) *Cod. Vat. Cop.*, LXII, fol. 227 v°.

(6) ⲁⲛⲟⲕ ⲟⲩⲣⲉⲙ ⲥⲁϧⲏⲧ ϧⲉⲛ ⲡⲑⲟϣ ⲛⲓⲙⲉϣⲟϯ ϧⲉⲛ ⲟⲩⲕⲟⲩϫⲓ ⲛϯⲙⲓ ϫⲉ ⲛⲁⲏⲥⲓ ⲉⲡϧⲏⲧ ⲙⲫⲓⲁⲣⲟ. *Ibid.*, fol. 278 v°. Cf. aussi fol. 233 r°, 239 v° et 240 r°, 251 v°, 273 v°, 281 v°.

(7) *Synaxare*, 24 Abib : القديس ابا نوب الذى من نهيسة من اعال اسفل الارض.

(8) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 220.

(9) Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 195-200.

el-Hagârah, se trouve dans la province de Gharbyeh et le district de Talkhâ : il comprend 1,215 habitants et possède une école[1]. Il y a dans la province de Gîzeh, district de Gerzeh, un autre village de Behbit, qui compte 985 habitants et possède une école[2]. Le premier de ces deux villages est cité dans l'*État de l'Égypte*, pour une contenance de 800 feddans, payant annuellement au fisc une somme de 3,600 dinars[3]; le second n'a pas de redevance indiquée, et sa contenance est de 1,709 feddans[4].

Neklône, ⲚⲈⲔⲖⲰⲚⲈ, نقلون.

Le nom de ce village se trouve dans les fragments de la *Vie* de l'abbé Samuel de Qalamoun. Lorsqu'il eut bâti son monastère, la renommée s'en répandit : « les frères qui habitaient la montagne de Neklône apprirent que le saint Samuel était venu, qu'il habitait dans la montagne de Qalamôn; quatorze saints moines ascètes se levèrent, ils allèrent à lui, ils lui demandèrent de les recevoir[5]. »

On trouvera dans mes *Contes et romans de l'Égypte chrétienne* la légende que les moines de cette montagne imaginèrent pour attirer les fidèles à l'église qu'ils avaient bâtie en l'honneur de l'archange Gabriel[6]. Abou Selah et Makrizy en parlent[7]. Champollion a parlé de cette montagne, après d'Anville, sans en bien indiquer la situation[8]; Quatremère au contraire l'indique fort bien[9], d'après Vansleb, qui la place à deux heures de chemin environ au sud-ouest de la ville de Fayoum[10]. Ce village est surtout célèbre par le monastère de la *Poutre*, dont il est question plus haut. Ni le *Recense-*

[1] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 68, et part. ar., p. ١٣٤.

[2] *Ibid.*

[3] De Sacy, *op. cit.*, p. 636.

[4] *Ibid.*, p. 673.

[5] Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 540.

[6] E. Amélineau, *Contes et romans de l'Égypte chrét.*, vol. I, p. 108-149.

[7] Mss. ar. 138, fol. 72 v°, et Makrizy, *Khitât*, t. II.

[8] Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 320.

[9] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 411 et 412. *Id.*, *Observations sur quelques points*, etc, p. 27.

[10] Vansleb, *Nouv. relation de l'Égypte*, p. 275.

ment ni l'*État de l'Égypte* n'ont conservé ce nom, ce qui ne paraîtra pas surprenant, quand on saura que ce monastère était situé non loin de Gharaq, et que presque tous les villages de ces parages ont disparu devant les sables envahissants.

Nenhati, ⲛⲉⲛϩⲁϯ, نهطاى.

Le nom de ce village se trouve cité dans les *Actes* de Didyme de Tarschébi, dans le passage où l'on amène devant Arien les Chrétiens qui vont mourir [1].

Quatremère ne parle pas de ce nom; Champollion [2] le cite et se déclare incapable de l'identifier avec un nom qui soit connu; mais il se trompe encore en indiquant que ce même nom se retrouve dans la *Vie* de Théodore, disciple de Pakhôme.

J'ai fait observer plus haut, à propos de Jeblil, qu'il fallait chercher ce nom dans le nome d'Athribis, parce que l'auteur, s'il se fût agi d'un autre nome, aurait certainement indiqué ce nome. Il en est de même ici. Aussi je crois que le village actuel de Nahtây correspond à Nenhati. Il n'est pas rare que la nunnation répétée se perde; l'accent se déplace et nous avons نهطاى pour ⲛⲉⲛϩⲁϯ. Le village de Nahtây compte 2,526 habitants et possède une école : il fait partie de la province de Gharbyeh, district de Ziftâ [3]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 1,080 feddans et une redevance de 2,000 dinars [4].

Nenmas, ⲛⲉⲛⲙⲁⲥ.

Cette ville est citée parmi les évêchés que l'auteur de la liste n'a pas identifiés et dont il n'a donné qu'un seul nom : elle est la neuvième par ordre de rang [5]. Aucun nom semblable ne se retrouve

[1] Hyvernat, *Actes des martyrs*, p. 287. Cet auteur écrit ⲛⲉⲙϩⲁϯ, mais il se corrige lui-même dans la traduction. Champollion et la copie que j'ai faite de ces actes portent ⲛⲉⲛϩⲁϯ.

[2] Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 313.

[3] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 263, et part. ar., p. ٢٦٣.

[4] De Sacy, *op. cit.*, p. 650.

[5] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 331 v°.

ailleurs, pas même dans la liste des évêques d'Égypte qui souscrivirent au concile d'Éphèse et qui furent cependant assez nombreux. Je ne peux en dire davantage.

NESTERÂOUEH, ⲠⲒϢⲒⲚⲒⲎⲞⲨ, نستراوة.

Le nom de cette ville se trouve dans les *scalæ* coptes-arabes, sous les formes ⲡⲓϣⲓⲛⲉⲩ[1], ⲡⲓϣⲓⲛⲓⲏⲟⲩ[2] et ⲡⲓϣⲓⲛⲓⲉⲩ[3]; ces trois formes ont toutes le même équivalent en arabe, et cet équivalent, c'est نستراوة.

La liste des évêchés de l'Égypte contient aussi cette ville et donne l'égalité suivante : ⲁⲅⲛⲟⲩ = ⲡⲓϣⲓⲛⲓⲏⲟⲩ = نستراوة[4]. Il n'y a donc aucun doute à avoir désormais : la ville qui se nommait en grec Agnou se nommait en copte Pischiniîou, et les Arabes l'appelaient Nesterâoueh. C'est une ville nouvelle qu'il faut ajouter à la suite de celles dont le nom a été retrouvé, car jusqu'ici il était inconnu.

Champollion a connu cette ville et n'a pas eu de peine à l'identifier avec Nesterâoueh[5]; mais il n'a pas connu le nom grec. Il cite un passage d'Aboulféda qui est très explicite : « Si l'on part de Damiette et qu'on suive les bords de la mer, en se dirigeant vers l'occident, on rencontrera Bourlos, ensuite Nesterâoueh, ensuite Raschid[6] (ou Rosette). » La ville de Nesterâoueh n'existe plus aujourd'hui; mais elle existait encore à la fin du XVIIe siècle[7]. Le lac de Borlos a empiété sur les terrains et a fait disparaître le village qui avait succédé à la ville. On n'en trouve aucune trace dans le *Recensement général de l'Égypte;* au contraire, quand fut dressé l'*État de l'Égypte*, cette ville était encore la capitale d'une petite

(1) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 113 r°; n° 53, fol. 84 v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 228 v°.

(2) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 54, fol. 187 r°; n° 55, fol. 4 r°; *British Museum*, Orient. 441, fol. ⲣ̄ⲙ̄ⲑ̄ v°.

(3) *Bodl. libr.*, Mar. 17, fol. ⲣ̄ⲟ̄ⲭ̄ v°.

(4) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, fol. 171 v°, et mss. de Lord Crawford, fol. 300 v°.

(5) Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 236-237.

(6) Aboulféda, *Description de l'Égypte*, p. 228 et 230 du texte arabe.

(7) Vansleb, *Hist. de l'égl. d'Alex.*, p. 24.

province qui embrassait les bords de la mer et du lac. Elle était taxée pour 16,000 dinars, sans avoir de contenance marquée[1]. Ibn-Haukal indique bien quelle était sa position et donne des renseignements sur son commerce; on les trouvera à la note complémentaire que S. de Sacy a ajoutée à l'*État* qu'il a publié.

Nikafar, ⲛⲓⲕⲁϥⲁⲣ, الكفور.

Le nom de ce village se trouve conservé dans un certain nombre de *scalæ* coptes-arabes qui le font toutes suivre de la traduction arabe qui est en tête de cette localité[2]. Il ne se trouve pas ailleurs dans les documents coptes ou grecs.

Champollion a connu ce nom et a identifié le village qu'il désignait avec le village nommé Beni-Mohammed-el-Kofour[3]. Comme je ne sais à quel nom correspondait celui de Beni-Mohammed-el-Kofour, je ne peux dire si Champollion a eu tort ou raison : le *Recensement de l'Égypte* ne contient aucun nom semblable. Le nom arabe de ce village est en effet El-Kofour-el-Saoulîeh, c'est-à-dire *les villages de Saoul,* ainsi que l'indique S. de Sacy dans son ouvrage, où El-Kofour est cité pour une contenance de 538 feddans et une redevance de 8,000 dinars[4]. Ce village est aussi cité sous le même nom dans le *Recensement général de l'Égypte :* il fait partie du district de Qolosanâ, dans la province de Minîeh, et a une population de 798 habitants[5]. On a voulu l'identifier avec le village appelé par les Grecs Nikaphora, et l'on a dit que les Arabes ayant trouvé un mot correspondant dans leur langue en avaient fait le pluriel de كفر. Si les Arabes ont agi de la sorte, c'est que les Coptes avaient dû leur donner l'exemple, en faisant de ⲛⲓ l'article pluriel. Mais au fond je n'ajoute guère créance à de pareilles subtilités : l'iden-

[1] De Sacy, *op. cit.*, p. 669, 707-708.

[2] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 v°; n° 53, fol. 85 r°; n° 54, fol. 188 r°; *Bodl. libr.*, Mar. 17, fol. ⲣⲟⲃ r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 229 v°.

[3] Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 301.

[4] De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 686.

[5] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 195, et part. ar., p. ٢٩٤.

tification proposée est possible; mais il n'y a aucune preuve, ni pour, ni contre.

Outre ce village d'El-Kofour, il y en a encore deux autres du même nom en Égypte : 1° Kofour-Bilschây, dans le district de Kafr-ez-Zaiât, province de Gharbyeh, avec une population de 2,289 habitants et une école; 2° Kofour-Tegaîn, dans le district d'El-Ibrahimîeh, dans la province de Scharqyeh, avec une population de 3,274 habitants et une école. De ces deux villages, aucun n'est cité dans l'*État de l'Égypte.*

Le premier de ces trois villages est celui qui se rapporte à notre Nikafar, parce qu'il est placé dans la province de Minîeh, ainsi que l'exige la mention entre Pemdje et Kaïs, qui d'ailleurs est inexacte, mais qui montre cependant qu'il faut le placer dans la Haute Égypte. Il est d'ailleurs mieux placé dans d'autres *scalæ.*

Nikî, ΝΙΚΗ.

Ce nom nous est parvenu dans l'un des papyrus coptes de la collection de l'archiduc Rainer. Il n'est que mentionné en passant avec l'abréviation χ̄ pour ⲭⲱⲣⲓⲟⲛ, sans le moindre détail qui puisse m'aider à l'identifier[1].

Il était vraisemblablement placé dans le Fayoum, comme la plupart des villages dont les noms remplissent ces papyrus. Cependant on pourrait bien avoir le nom grec du village précédent, ou d'un village analogue : il faudrait en ce cas changer la province, et mettre Behnésâ au lieu de Fayoum. Je ne puis donc rien décider.

Nikîous, ⲡϣⲁϯ, نقيوس.

Cette ville est l'une de celles qui sont le plus souvent mentionnées dans les documents coptes, et cependant il est assez difficile de savoir aujourd'hui où elle était véritablement située.

[1] *Mittheil. aus der Sammlung*, etc., 2ᵉ année, p. 63.

Les *Actes des martyrs* contiennent très souvent le nom de Peschati. Tout d'abord, les *Actes* de saint Macaire d'Antioche, où ce saint est conduit au gouverneur de cette ville, qui se nomme Eutychius[1]. La même ville est encore mentionnée dans les *Actes* d'Ari de Schetnoufi, comme la capitale du nome auquel appartenait ce village[2]. Dans le panégyrique de Macrobe, évêque de Peschati, il est forcément fait mention de cette ville[3]. Dans un passage, il est fait mention de l'éparchie de cette ville[4]. C'est aussi là que Sarapamon acheva son martyre. Enfin, le nom de cette ville se trouve dans les *Actes* d'Isaac de Tiphré[5], dans ceux d'apa Tîl[6] et dans la *Vie du patriarche Isaac*[7].

Le *Synaxare* remplace le nom de Peschati par celui de Nikîous, dans tous les passages où il cite ce mot : dans la fête de Sarapamon[8], dans celle de Makraouah, c'est-à-dire de Macrobe[9], dans le résumé des *Actes* d'Isaac de Difreh[10], et enfin à propos du martyre d'Ari de Schetnoufi[11].

Les *scalæ* coptes contiennent pour la plupart le nom de cette ville; les unes, sous le nom de ΝΙΚΙΟΥϹ ou ΝΙΚΕΥϹ = نقيوس[12]; les autres sous la double forme ⲡϣⲁϯ = ابشادى et ΝΙΚΙΟΥϹ = نقيوس[13]; d'autres avec les deux formes, dont la première est expliquée : ΝΙΚΙΟΥϹ = نقيوس وهى ابشادى[14]; d'autres avec les deux formes se complétant l'une l'autre : ΝΙΚΙΟΥϹ = نقيوس وهى ابشاهى et ⲡϣⲁϯ = ابشادى وهى نقيوس[15]; enfin, d'autres nous apportent une nouvelle forme ou plutôt un nouveau nom : ΝΙΚΙΟΥϹ = نقيوس

(1) Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 51, 54, 66 et suiv.

(2) *Ibid.*, p. 202-204, 225, 209, 210, 214, 216, 226, 229, 232.

(3) *Ibid.*, p. 225-246.

(4) *Ibid.*, p. 328.

(5) Budge, *The martyrdom of Isaac from Tiphre*. London, 1887, p. 9 de la trad., et 26 du texte.

(6) *Cod. Vat. Copt.*, LXI et LXII.

(7) E. Amélineau, *loc. cit.*, p. 49.

(8) *Synaxare*, 8 Hathor.

(9) *Ibid.*, 3 Barmahat.

(10) *Ibid.*, 6 Baschons.

(11) *Ibid.*, 15 Abib, 9 Mésoré et 4 Hathor.

(12) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 43, fol. 52 r°, n° 44, fol. 79 v°.

(13) *Ibid.*, n° 54, fol. 187 r°.

(14) *Ibid.*, n° 55, fol. 3 v° et fol. 4 r°.

(15) *British Museum*, Orient. 441, fol. ⲣⲙⲏ v°.

ورغدا, Nikîous et Raghodâ, puis ⲢⲀⲄⲞⲦⲀ = ورغدا نقيوس[1]. D'où, par le principe mathématique, on a : ⲠϢⲀⲦ = ⲚⲒⲔⲒⲞⲨⲤ = ابشادى = نقيوس. Je laisse de côté, pour le présent, le nom de Raghodâ, sur lequel je reviendrai plus tard, car je crois que c'est une ville différente, comme le montre la copulative arabe. La liste des évêchés de l'Égypte donne l'égalité suivante : ⲚⲈⲒⲔⲨⲞⲤ, ⲔⲞⲨⲚⲞⲨ = ⲠϢⲀϯ[2]. Il n'y a pas d'évêque de cette ville nommé dans les *Actes* des conciles.

La *Chronique de Jean de Nikiou* devait nécessairement contenir la mention de cette ville, dont l'auteur était évêque. Aussi est-il dit que Jean «était évêque de Nikious ou Absay, en Égypte[3]». Il y a évidemment ici une faute, et Absay est mis pour Absady; de même, *en Égypte* doit être une faute de traduction pour *en Basse Égypte*. La même faute se répète plus loin, lorsqu'il est question de celui qui changea le nom d'Absay en celui de Nikîous[4]. On peut relever de ce passage un détail important, car il est dit : «Comment, par la volonté de Dieu, le fleuve qui coulait près d'elle (de cette ville) changea son cours de l'orient vers l'occident de la ville[5].» L'identité d'Ibschady et de Nikîous est attestée ainsi : «Comment ʿAmr se rendit maître d'Abschâdy ou Nikious. De la fuite du général Domentianus et comment son armée périt dans le fleuve. Du grand massacre qui eut lieu à Abschâdy et dans toutes les autres villes de la dépendance d'Absây (*sic*) et de son île[6].» Plus loin, il est question d'un roi Prosôpis qui régnait sur la ville de Nikîous[7]; puis il est dit que «le grand fleuve d'Égypte, que les Grecs appellent Chrysorroas, et qui, dans le livre inspiré par Dieu, est appelé Géhon, coulait à l'orient de la ville; puis il

(1) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 109 v°; n° 53, fol. 84 v°; *Bodl. libr.*, Mar. 17, fol. ⲢⲞⲌ r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 229 r°.

(2) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, f. 171 r°; de Lord Crawford, p. 330 v°.

(3) *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 344.

(4) *Ibid.*, p. 346.

(5) *Ibid.*, p. 355.

(6) *Ibid.*, p. 357.

(7) *Ibid.*, p. 378.

changea son cours et coula vers l'occident, et la ville devint comme une île au milieu du fleuve, comme un bosquet d'arbres appelés *Akreyds*, qui est le myrte[1] ». Cette ville joua un grand rôle lors de la révolte contre Phocas[2], et, s'il faut en croire l'auteur, il y eut un grand massacre des Grecs, qui en avaient fait un de leurs boulevards au moment de la conquête de l'Égypte par les Arabes[3].

Devant cette foule de témoignages, plus ou moins probants, il n'est pas étonnant que Quatremère ait dû faire une longue dissertation d'abord pour identifier Peschati, ce qui n'était guère nécessaire, et en second lieu pour assigner la véritable situation de cette ville. Il fait observer que ces deux villes sont identiques en réalité, qu'elles ne formaient qu'une seule et même ville, sous deux noms différents, qu'elle était la capitale du nome Prosopite des auteurs grecs, ce qui a été confirmé par la *Chronique de Jean de Nikiou*[4].

Champollion[5] a fait la même chose, mais nous verrons qu'il se trompe en identifiant la ville de Peschati avec l'Ibschadeh de la province de Gharbyeh.

Je ne puis admettre non plus le sentiment de Quatremère, parce qu'il n'est pas appuyé sur les textes. Le passage du *Synaxare* qui, d'après Quatremère, place la ville de ϭⲙⲟⲩⲙⲓ au nord de Peschati, ne signifie point ce que cet auteur lui fait dire, car, s'il est dit que Jules de Khebehs envoya le corps du martyr à Nikîous, cela ne signifie pas que Nikîous dût être le terme du voyage, l'habitude étant, en ce cas, d'envoyer le corps des martyrs à leur lieu d'origine; ici ce serait à Eschmoun Goreisân. Le texte dit, en effet : « Alors, il l'envoya à Nikîous, et le vent fut favorable au bateau qui aborda en face d'Eschmoun : on voulut faire naviguer la barque et l'on ne put pas[6]. » Les *Actes* primitifs ne disent rien

(1) *Chroniq. de Jean de Nikiou*, p. 379.
(2) *Ibid.*, p. 544.
(3) *Ibid.*, p. 577; cf. p. 436, 523, 549, 555, 558, 560 et 561.
(4) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 420-446.
(5) *Op. cit.*, t. II, p. 162-168.
(6) *Synaxare*, 2 Barmahat.

de pareil; le texte copte porte en effet : « Ils le chargèrent sur une barque, ils l'emmenèrent vers le sud, vers Gemoumi, son village[1]. » Voilà un texte qui ne parle aucunement de Nikîous, ce qui confirme complètement ce que je disais à l'instant sur l'habitude d'envoyer les corps des martyrs en leur lieu de naissance. Par conséquent, l'argument que tire Quatremère de ce passage tombe complètement à faux, le copiste ayant écrit Nikîous au lieu d'Eschmoun. Quatremère place Peschati beaucoup trop au sud sur la carte de l'Égypte, trop près de Schetnoufi. De même, Champollion, qui place Nikîous dans la province de Gharbyeh, a commis une erreur, moins grave cependant que celle de Quatremère. L'origine de son erreur est dans l'identification de d'Anville au sujet d'Andrôn avec Schabour : or Andrôn est Arbat, cela est certain désormais d'après la liste des évêchés. Par conséquent, l'argument que Champollion tire de l'*Itinéraire romain* n'a plus de valeur. D'ailleurs, qui oserait affirmer que les chiffres de ce document sont exacts? Qu'ils le fussent primitivement, rien n'est plus certain; mais qu'après avoir passé par les mains de tous les scribes qui les ont copiés, ils le soient restés, c'est ce qui est moins probable. D'ailleurs, si la distance entre Nikîous et Aousîm était réellement de 31 milles, ces 31 milles ne pourraient jamais se retrouver entre une ville placée au sud d'Eschmoun-Goreisân, près et au nord de Schetnoufi et Aousîm : à peine s'il y en aurait 8 ou 9. Il y a un fait qui est hors de doute, c'est que *Nikiu* était la station intermédiaire entre Andro et Letous[2]; or Andro, c'est Kharbetâ; Letopolis, c'est Aousîm : il faut donc chercher une île qui soit plus près d'une dizaine de milles de Kharbetâ que d'Aousîm.

Ici, les renseignements fournis par les géographes grecs sont des plus précieux. Strabon place le nome de Prosopis à côté de celui d'Athribis[3]. Ptolémée est plus précis; il indique la situation de

[1] Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 246. — [2] *Itinerarium Romanum*, éd. Parthey et Pinder. — [3] Strabon, XVII, 20.

ce nome entre le grand fleuve, c'est-à-dire la branche Canopique, et la branche Phermoutiaque, au midi du nome de Saïs. Il précise que la capitale du nome Prosopite était la ville de Nicii, vers la rive orientale de la branche Canopique[1]. Or il existe encore maintenant un bourg qui répond à toutes les exigences de la situation : c'est le bourg d'Ibschady (le même mot que ⲡϣⲁϯ prononcé comme il doit l'être), situé vers la rive orientale de l'ancienne branche Canopique, maintenant branche de Rosette. Cette ville est située au midi du nome de Saïs, et, comme son nome s'étendait jusqu'à Schatnouf, il touchait au nome d'Athribis. Elle n'était pas située sur la rive du Nil : c'est pourquoi l'on comprend parfaitement que les *Actes* disent qu'on s'arrêta *devant* la ville de Peschati[2], au lieu qu'ils auraient dû dire *dans* la ville, si elle eût été située sur les rives du Nil. De même Palladius, dans son *Histoire Lausiaque,* rapporte qu'on s'arrêta *près de* cette ville et qu'on *s'y* rendit pour se reposer[3].

Ainsi s'explique le passage de Jean de Nikiou, disant que le fleuve qui passait à l'est passa à l'ouest de cette ville, qui fut au milieu du fleuve comme des bouquets de myrte. En outre, s'il faut tenir compte des chiffres donnés par l'*Itinéraire romain,* la distance entre Damanhour et Peschati est de 41 milles, tandis qu'elle n'est que de 31 milles de Peschati à Aousîm. Or, si l'on prend un compas pour mesurer la distance entre les mêmes villes sur la carte des *Domaines*, par exemple, on trouvera que cette distance est, en effet, plus grande entre Ibschady et Damanhour qu'entre Ibschady et Aousîm. Enfin, cette ville est placée dans la province d'Abiâr; cette province était enclavée dans la province de Menoufyeh, car la position de Schatnouf le montre bien, puisque ce village se trouvait au sommet du Delta, et il en aurait été de même de Peschati, si cette ville se fût trouvée en cet endroit. Par conséquent Quatremère, qui n'avait pas de carte à sa disposition, se

[1] Ptolémée, IV, ch. 5. — [2] Hyvernat, *loc. cit.* — [3] Palladius, *Hist. Lausiaca*, dans la *Patr. græc.*, t. XXXIV, col. 1131.

contredit en admettant que la ville de Peschati correspondait à l'Ibschady actuelle, et en plaçant Ibschady près de Schatnouf. Il ne faut pas prendre non plus les paroles de Khalil Dahery [1] comme l'a fait Quatremère : cet auteur dit, en effet, que «la province de Menouf renferme l'île des Benou-Nasr, au-dessus de laquelle se fait la séparation des deux bras du fleuve». C'est vrai, mais non comme a compris Quatremère, qui a évidemment pensé qu'elle était *immédiatement* au-dessous de Schatnouf; mais la plus simple inspection des localités comprises dans cette île de la province d'Abiâr montre qu'au contraire cette ville de l'île de Benou-Nasr était en dessous de Menouf, puisque Abiâr fait aujourd'hui partie de la province de Gharbyeh.

Comme conclusion, je place l'ancienne ville de Peschati, ou Prosôpis, ou Nikîous, à l'emplacement actuel du bourg d'Ibschady, au nord d'Aboukalas, à l'est de Zaouîeh et du Nil, dont il est éloigné d'environ 4 kilomètres. Il est appelé par erreur *Ibschary*, dans le *Recensement de l'Égypte*; mais la carte des *Domaines* lui donne son véritable nom d'Ibschady. Il fait partie de la province actuelle de Menoufieh, district de Menouf, et a une population qui est bien inférieure à ce qu'on devrait attendre, car elle n'est que de 1,059 habitants [2]. Ce village est cité dans l'*État de l'Égypte* comme faisant partie de la province d'Abiâr, avec une contenance de 729 feddans et une redevance de 600 dinars [3]. Ce bourg, qui occupait ainsi une étendue de près de 1,500 hectares, ne payait que 600 dinars; j'attribue cette différence entre la superficie et le taux de la redevance, non à l'infertilité des terrains, mais au volume des ruines de l'ancienne ville.

D'autres villages portent le même nom, apparemment, mais je crois qu'ils viennent d'une autre origine, et que le nom du martyr Pesoté en arabe, transcrit ابسادة ou ابشادة, doit être la cause de cette similitude.

[1] *Chrestomathie arabe* de S. de Sacy, t. I, p. 247. — [2] *Recensement général de l'Égypte*, t, II, part. fr., p. 102, et part. ar., p. ٩. — [3] De Sacy, *op. cit.*, p. 657.

Nimanthôout, ⲛⲓⲙⲁⲛⲑⲱⲟⲩⲧ.

Ce nom se trouve dans la souscription finale du *Voyage d'un moine dans le désert :* « Seigneur, souviens-toi de ton minime serviteur, le diacre Gabriel, fils de Menap..... originaire de Nimanthôout, dans le diocèse de Themoui et Tekheli[1]. » Ce nom signifie : *les endroits de Thôt.*

Quatremère n'en parle pas et Champollion[2] le place dans la dépendance de Themoui; mais il déclare ne pouvoir lui assigner une position exacte. Le fait est que ce nom a disparu de l'Égypte.

Nioubber Schenoufi, ⲛⲓⲟⲩⲃⲉⲣ ϣⲉⲛⲟⲩϥⲓ.

Le nom de cette localité nous est fourni par la *Vie du patriarche Isaac,* comme étant le siège d'un évêché melkite[3]. Peut-être faut-il faire rentrer cette ville dans la liste des évêchés perdus : mais je crois que ce lieu était simplement un évêché, sans aucun rapport avec l'administration jacobite ou orthodoxe.

Ni Quatremère, ni Champollion n'en ont parlé. Le village a disparu aujourd'hui et il l'était dès le xive siècle.

Nipolî, ⲛⲩⲡⲟⲗⲉⲓ, نبلاوية.

Le nom de cette ville nous a été conservé par plusieurs *scalæ* coptes-arabes. Il a pour correspondant arabe un mot qui est ponctué نيلاوية[4] ou نبلاوية[5] que je crois la forme correcte. Les *scalæ* la placent immédiatement après Borlos ou Tinis et avant Thôni qui précède Samannoud. Je crois qu'il faut la placer au nord de l'Égypte, dans les environs du lac de Borlos, et qu'elle a été détruite par l'invasion des eaux du lac.

[1] E. Amélineau, *Voyage d'un moine égyptien dans le désert,* p. 25 du tir. à part.

[2] Champollion, *op. cit.,* t. II, p. 120-122.

[3] E. Amélineau, *Vie du patriarche Isaac,* p. 65.

[4] Mss. cop. de la *Bibl. nat.,* n° 50, fol. 110 r°; *Bodleian libr.,* Maresc. 17, fol. ⲣⲟⲝ v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 228 v°.

[5] *Bibl. nat.,* ms. copte n° 53, fol. 84 v°.

Elle n'existe plus aujourd'hui; elle n'existait plus dès le XIVe siècle. Quatremère et Champollion n'en ont pas parlé.

Nixis, دنوسا.

Le nom de cette ville a été conservé par la liste des évêchés, qui donne l'égalité suivante : ⲐⲈⲞⲆⲰⲤⲒⲞⲨ = ⲚⲒⲜⲒⲤ = دنوسا[1]. Cette liste me semble altérée en cet endroit, et peut-être faut-il y joindre le nom de ⲂⲈⲤⲒⲀ, car ce mot se trouve seul de ce jour équivalent دنوسة وبسة[2]. Peut-être faut-il rétablir ainsi le texte : ⲐⲈⲞⲆⲰⲤⲒⲞⲨⲚⲒⲜⲒⲤ = ⲂⲈⲤⲒⲀ = دنوسا وبسة. Ainsi la ville serait Theodosiou-Nixis. Il me semble que le mot *Nixis* a une tournure grecque assez accentuée, tandis qu'il manque complètement d'aspect égyptien. Cependant on peut croire avec plus de raison qu'il y avait deux villes différentes qui s'appelaient ⲚⲒⲜⲒⲤ et ⲂⲈⲤⲒⲀ. La traduction arabe de ⲚⲒⲜⲒⲤ me semble le mot lui-même plus l'article copte, ϯⲚⲒⲜⲒⲤ, qui auront été transcrits en arabe دنوسا. Ce mot n'existe plus en Égypte; mais il y a encore deux villages de Nousâ qui ne me semblent pas correspondre, par leur position, avec la ville de Nixis, puisqu'elle se trouvait entre Pounemou et Damîrah.

Ni Champollion, ni Quatremère n'en parlent, et c'est un nom de plus à ajouter à la liste de l'identification des noms grecs.

Nombina, ⲚⲞⲘⲂⲒⲚⲀ.

Le nom de cette localité se trouve dans un papyrus grec du Louvre, publié par M. Wessely, de Vienne. Le locataire s'exprime ainsi : «Je reconnais avoir reçu en loyer, de votre clarissime (seigneurie), ce qui lui appartient dans le territoire cultivé du lieu de Nombina, dans le nome d'Arsinoë : c'est un lieu planté en vignes, entouré d'une haie et de murailles»; cet endroit contenait aussi des palmiers et d'autres arbres fruitiers[3]. Cet endroit faisait donc

[1] *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 331 r°. — [2] *Ibid.* — [3] *Revue égyptologique*, 3e année, p. 165.

partie du nome arsinoïte; mais il a disparu comme la plupart des *'ezbehs* à nom grec.

Nomy, نمى.

Ce nom a été conservé par le *Synaxare*, dans la fête de saint Minâ, « évêque de la ville de Nomy[1]. » S'étant marié, il persuada à sa femme de garder la chasteté. Il se fit ensuite moine au monastère de saint Antoine où il lia amitié avec Khaïl, futur patriarche d'Alexandrie; puis il se rendit au monastère de saint Macaire en compagnie de son ami. Ce fut là qu'alla le chercher Khaïl « qui le plaça comme évêque sur la ville de Nomy[2] ». Il consacra quatre patriarches. Cette ville est encore nommée dans un autre passage où son nom est écrit Nomâ, à propos du même évêque[3].

Cette ville ne se trouve pas dans la liste des évêchés de l'Égypte, et je suis persuadé que نمى doit être mis pour تمى qui est le nom de la ville de Themoui. Par conséquent, il faut voir à l'article qui concerne cette ville.

Nouoi, ΝΟΥΟΙ, نواى.

Ce nom se trouve dans la *Vie* de Théodore, disciple de Pakhôme. Il est dit dans cette *Vie* que le patriarche Athanase alla visiter les deux monastères de Nouoi et de Kahior[4]. Comme on le voit d'après les circonstances du récit, ce monastère était situé dans le nome de Schmoun.

Le nom de ce village s'est conservé jusqu'à nos jours dans le nom نواى, qui correspond au mot copte lettre pour lettre. Ce village est situé dans le district de Rodah, province d'Asiout, et compte 2,184 habitants[5]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte* pour

(1) *Synaxare*, 7 Hathor: انبا مينا اسقف نمى.

(2) *Ibid.* : فعمله البطريرك اسقفا على مدينة التى هى نمى.

(3) *Ibid.*, 30 Kihak : وانبا مينا اسقف نماء.

(4) E. Amélineau, *Monuments pour servir à l'histoire de l'Égypte chrétienne*, t. II, p. 271.

(5) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 259, et part. ar., p. ٢٣٤.

une contenance de 4,800 feddans et une redevance de 4,800 dinars [1], ce qui montre que ses terrains n'avaient pas grande valeur à l'époque où fut dressé l'*État*.

Quatremère n'a pas identifié ce village [2]; Champollion au contraire l'a parfaitement identifié [3].

Ombos, ⲉⲙⲃⲱ, كوم امبو.

Cette ville est citée parmi les évêchés de l'Égypte, presque la dernière, et les deux scribes se sont trompés en donnant cette égalité : ⲱⲙⲃⲟⲛ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲉⲙⲃⲱ = مدينة ادفو (*sic*) [4], à moins qu'ils n'aient voulu dire que le siège d'Ombos fut réuni à celui d'Edfou. La ville d'Ombos existe encore et a un nom particulier. Le village actuel est abandonné, mais les voyageurs s'y arrêtent pour visiter les ruines de son temple qui a été envahi par les sables. Cette ville est citée dans l'*Itinéraire romain* [5]; elle a été parfaitement connue et identifiée par Champollion [6]. Sa position se trouvait sur la rive droite du fleuve.

Ôn, ⲱⲛ, ⲡⲉⲧⲫⲣⲏ, عين شمس.

Cette ville est nommée dans l'*Exode* [7] et dans le prophète Ézéchiel [8], qui prennent soin de mentionner que c'était la ville du Soleil, Héliopolis.

Dans les *Actes* d'Apatil, il est dit que ce saint fut enrôlé tout jeune comme soldat, qu'on le plaça au camp de Babylone, « au sud de la ville de On [9] ». Le *Synaxare* mentionne aussi le nom de 'Aïn

[1] De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 697.

[2] Quatremère, *op. cit*., t. I, p. 145.

[3] Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 313.

[4] Mss. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 332 r°.

[5] *Itin. Rom.*, éd. Parthey et Pinder.

[6] Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 167-9.

[7] *Exode*, XLI, 45.

[8] Ezéchiel, XXX, 17.

[9] ⲫⲁⲓ ⲉⲧⲓ ⲉϥⲭⲏ ϧⲉⲛ ⲧⲉⲛⲣⲟⲙⲡⲓ ⲁⲩϩⲟⲗⲙⲉϥ ⲛⲧⲉⲛ ⲡⲉϥⲓⲱⲧ ⲛϥⲟⲩⲱϣ ⲁⲛ ⲁⲩⲁⲓϥ ⲙⲙⲁⲧⲟⲓ ⲉⲡⲕⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲉϣⲁⲩⲙⲟⲩϯ ⲉⲣⲟϥ ⲇⲉ ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ ⲥⲁⲣⲏⲥ ⲛⲱⲛ ϯⲡⲟⲗⲓⲥ. *Cod. Vat. Copt.*, fol. 56 v°; Cf. *Cod.*, LXVI, qui renferme les mêmes actes.

Schams[1]. Cette ville est de même citée plusieurs fois par la *Chronique de Jean de Nikiou;* elle fut saccagée par Cambyse et prise par le général 'Amr[2].

Les *scalæ* coptes-arabes nomment cette ville avec Babylone, et traduisent : Masr-el-'Aïn-Schams[3], ou bien «Masr, et c'est 'Aïn-Schams[4]», en quoi elles font une grosse erreur. La liste des évêchés donne l'égalité suivante : ⲙⲓⲟⲧⲃⲁⲥⲩⲗⲱⲛ = ⲡⲉⲧⲫⲣⲏ = عين شمس[5]. Le manuscrit de Lord Crawford, au lieu de ⲙⲓⲟⲧ, a ⲙⲓⲟϫ[6]. Je ne sais ce que signifie ce mot. De plus on voit au concile d'Éphèse un évêque dont la souscription est : ⲙⲁⲣⲓⲛⲟⲥ ⲛⲱⲛ[7], ce qui est traduit en grec par Ἡλιοπολίτων[8].

Champollion[9] et Quatremère[10] ont tous deux connu cette ville et l'ont identifiée avec l'ancienne Héliopolis. Ils ont eu raison et je n'ai aucun détail nouveau à ajouter. La ville est détruite : le sol en est recouvert de terre végétale, et, pour tout vestige de son ancien état, un obélisque se dresse solitaire, portant le nom d'Ousortesen de la XIIe dynastie.

Ostrakinî, ⲟⲥⲧⲣⲁⲕⲓⲛⲏ.

Le nom de cette ville est cité dans la liste des évêques qui assistèrent au concile d'Éphèse : il s'appelait *Abraham*[11]. Cette ville est aussi nommée par l'*Itinéraire romain* qui en fait la première station après Riconoroura, ou El 'Arisch, à 24 milles, ou peut-être 26, de

[1] *Synaxare*, 19 Baonah.
[2] *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 344, 357, 365, 393, 557.
[3] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 r°; n° 53, fol. 84 v°; n° 54, fol. 187 v°; n° 55, fol. 4 v°; *Bodl. libr.*, Mar. 17, fol. ⲣⲟϫ v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 229 r°.
[4] *British Museum*, Orient. 441, fol. ⲣⲛ r°.
[5] Mss. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 r°.
[6] Mss. de Lord Crawford, fol. 331 recto.
[7] *Bibl. nat.*, mss. cop.. fragm théb., n° 129a fol. 23.
[8] Labbe, *Concilia*, t. III, col. 1084.
[9] Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 36-42.
[10] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 420 et seq.
[11] *Bibl. nat.*, mss. cop., frag. théb., n° 129a, fol. 23 : ⲁⲃⲣⲁϩⲁⲙ ⲛⲟⲥⲧⲣⲁⲕⲓⲛⲏ.

cette ville, et à une distance de 16 ou 23 milles de Casius[1]. Cette ville a disparu; peut-être ce nom est-il encore reconnaissable dans le nom actuel de Straki que porte un village situé avant El-Arisch quand de la Syrie on va en Égypte. Il est situé sur les bords de la mer[2].

Ouah, ⲟⲩⲁϩ, الواح.

Ce nom, qui est celui des oasis en général, se trouve cité dans les *scalæ* coptes-arabes entre Denderah et Phebôou ou Faou[3]. Il se rapporte évidemment à l'une des oasis de la Haute Égypte : il y est mis pour désigner spécialement la Grande Oasis; mais comme cette oasis, ainsi que l'oasis de Behnésâ, a un nom particulier, j'en traiterai séparément.

Au dire de Strabon, il y avait trois oasis : la Petite Oasis, la Grande Oasis et l'oasis d'Ammon[4]. Comme les deux premières ont leur nom particulier, il ne reste plus que la dernière, si célèbre par l'expédition qu'y fit Alexandre. Champollion a très bien traité cette partie des oasis dans son ouvrage[5]. Il a très bien fait voir l'étymologie du mot copte ⲟⲩⲁϩ, et s'est en particulier étendu assez longuement sur l'oasis de Siouah qu'il identifie avec raison avec l'oasis d'Ammon. Je ne m'étendrai pas plus longuement sur cette oasis dont on peut voir la description et l'histoire dans l'*Itinéraire* de M. Isambert[6], ou dans le voyage de Cailliaud[7]. On peut s'y rendre directement d'Alexandrie par la route des caravanes qui parcourent la distance en douze jours, ou par la Petite Oasis, et la route n'est plus que de huit jours seulement.

[1] *Itinerarium Romanum*, éd. Parthey et Pinder, p. 69.

[2] Isambert, *Orient. Syrie et Palestine*, p. 78.

[3] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 v°; n° 53, fol. 85 r°; *Bodl. libr.*, Mar. 17, fol. ⲣⲟⲉ r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 229 v°.

[4] Strabon, XVII, 30.

[5] Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 282-295.

[6] Isambert, *Itinéraire descriptif de l'Orient, II, Égypte*, p. 451-459.

[7] Fr. Cailliaud, *Voyage à Méroé, au fleuve Blanc au delà de Fazogl, à Syouah*, etc., vol. I.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Le *Recensement général de l'Égypte* nous donne des détails sur le groupement de la population de cette oasis. L'oasis de Siouah dépend actuellement de la province d'Asiout : outre la *nahieh* de Siouah, qui comprend, avec le village d'Aghermy, une population de 3,346 habitants, il y a un autre centre habité qui s'appelle *'Om es-sekeir,* et dont la population n'est pas donnée dans le *Recensement,* parce que les totaux de cet ouvrage avaient été établis avant l'arrivée des documents [1].

Outre les trois oasis que cite Strabon, il y en a deux autres dont ne parle pas le géographe grec. La première est l'oasis d'El-Farafreh, avec la seule *nahieh* d'El-Farafreh; elle est située à trois journées de marche plus loin que la Petite Oasis et compte 446 habitants [2]. La seconde se nomme oasis d'El-Dakhleh : elle est située à environ trois journées plus loin que la Grande. Elle comprend dix *nahiehs* qui sont : Asmout, avec une population de 676 habitants; Balat, avec deux *'ezbehs,* Ténédah et El-Barschoudy, ayant ensemble 2,162 habitants; Bedkhallou, 572 habitants; El-Gedîdeh, avec son *'ezbeh* El-Gharghour, 2,137 habitants; El-Hendaou, 500 habitants; El-Kalmoun et 'Ouenet-esch-Scheikh 'Abadallh, ensemble 2,788 habitants; El-Kasr, chef-lieu de l'oasis, et ses cinq *'ezbehs :* 'Ein-Aftmeh, 'Ein-Berbaîeh, 'Eibn-ibn-es-Sougheir, El-Meballeh et Karaschy, ensemble 3,509 habitants; El-Ma'sareh, 926 habitants; Maout, 1,213 habitants, et El-Mouschîeh, 780 habitants, ce qui donne pour l'oasis une population totale de 15,293 habitants [3].

Ouah Pemdje, ⲟⲩⲁϩ ⲡⲉⲙϫⲉ, الواح البهنسا ou الواح البحرية.

Le nom de cette oasis se trouve dans la liste des évêchés de l'Égypte.

Ce document donne l'égalité suivante : ⲱⲥⲁⲥⲱ ⲕⲁⲧⲱ = ⲃⲁϩ ⲡⲉⲙϫⲉ = واح البهنسا; jusqu'ici tout est bien; mais la liste

[1] *Recensement général de l'Égypte,* t. I, p. 600. — [2] *Ibid.,* p. 598. — [3] *Ibid.,* p. 599.

ajoute الخرجة[1], et ce mot suffit pour rejeter tous les systèmes géographiques, car d'après les voyageurs l'oasis de Khargeh, c'est la Grande Oasis, tandis que l'oasis de Behnésâ, c'est la Petite. Je crois donc que le scribe qui a copié la liste des évêchés s'est trompé, d'autant mieux qu'à l'oasis suivante, il met encore oasis de Behnésâ. Si je me trompe, ce qui peut être, je serai en nombreuse compagnie.

L'oasis du nord est située à environ trente-huit heures d'Abou-Girgeh en passant par Behnésâ, ce qui lui avait fait donner son nom; on peut aussi s'y rendre par Médinet-el-Fayoum, mais la route est plus longue de quelques heures[2]. Cette oasis fait partie de la moudirieh de Fayoum. Elle comprend quatre nahiehs : El-Bouity, 1,675 habitants : El-Kasr, chef-lieu de l'oasis, 1,387 habitants; Moudischeh, avec son *'ezbeh* Moudischeh-el 'Agouz, ensemble 1,506 habitants, Ez-Zobou, 808 habitants : ce qui donne une population totale de 5,436 habitants[3].

Champollion parle aussi de cette oasis qu'il appelle de même oasis de Pemdjé. Il croit qu'il y avait une ville nommée Behnésâ des Oasis[4]; mais il s'est sans doute appuyé sur une autorité peu solide. Je ne connais pour ma part aucune ville se nommant ainsi. On trouve dans l'*État de l'Égypte* la mention des «oasis et de leurs cinquante nahiehs[5]». D'où l'on peut conclure que les oasis ont toujours été en perdant de leur population. Elles devaient payer une redevance qui n'était pas inférieure à 54,000 dinars.

Ouah Psoi, ΟΥⲀϨ ⲮΟΙ, واح الخرجة.

Le nom de cette oasis suit l'article qui précède dans la liste des évêchés de l'Égypte, qui donne l'égalité suivante : ⲁⲛⲱ ⲟⲥⲁⲛⲕⲁ

[1] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 332 r°.

[2] Isambert, *op. cit.*, *Égypte*, p. 515-517.

[3] *Recensement général de l'Égypte*, t. I, p. 598.

[4] Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 287-288.

[5] De Sacy, *op. cit.*, p. 692.

(*sic*) = ⲃⲁϩ ⲯⲟⲓ = واح البهنسا الدخلة (*sic*)[1]. J'ai déjà parlé de cette faute : le copiste a sans doute omis une troisième oasis qui correspondait à l'oasis de Dakhleh. Quoi qu'il en soit, on voit que le christianisme avait pénétré dans cette oasis, quoiqu'il soit impossible de préciser à quelle époque. L'oasis de Psoi est la Grande Oasis des auteurs anciens.

Cette oasis d'El-Khargeh est située à trois journées de Farschout, dans la direction du sud-ouest. On en trouvera une description détaillée dans l'*Itinéraire* de M. Isambert[2]. Elle fait partie actuellement, comme l'oasis de Dakhleh et celle de Siouah, de la province d'Asiout. Elle comprend quatre nahiehs : Daris, 1,399 habitants; Boulaq, 670 habitants; Geneh, 370 habitants, et El-Khargeh, le chef-lieu de l'oasis, 3,787 habitants : ce qui donne une population totale de 6,166 habitants[3]. La population indiquée par M. Isambert est trop faible dans toutes ces oasis.

Champollion parle de cette oasis et d'un lieu nommé *Hibé* par la *Notitia Imperii* : le mot Hibé est le nom ancien d'El-Khargeh[4].

Paa... tmeros, ⲡⲁⲁ... ⲧⲙⲉⲣⲁⲥ.

Ce bourg dont le nom est fruste faisait partie du nome memphite, comme nous l'apprend un papyrus publié par M. Revillout. L'un des témoins, qui a signé, se nomme : « Moi, Elie, le fils du bienheureux Mînâ, originaire de Paa.... tmeros, dans le nome de Memphis, je suis témoin[5]. » La lacune est de deux ou trois lettres au plus. C'est le seul exemple que nous ayons de ce mot.

Je ne peux identifier ce mot sur de semblables détails. Tout ce que je puis dire, c'est que la seconde partie a l'air d'être grecque;

[1] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 331 v°. Celui-ci n'a pas de traduction arabe, et d'ailleurs tout ce passage est fort mauvais.

[2] Isambert, *Itinéraire de l'Orient, II. Égypte*, p. 517-520.

[3] *Recensement général de l'Égypte*, t. I, p. 600.

[4] Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 285-287.

[5] E. Revillout, *Actes et Contrats des musées égyptiens de Boulaq et du Louvre*, p. 101.

et l'on ne rencontre aujourd'hui aucun nom semblable dans la province de Gîzeh.

Pabôs, ⲡⲁⲃⲱⲥ.

Le nom de cette localité se trouve parmi les subscriptions mises au bas du quatrième acte solennel du musée de Boulaq, publié par M. Revillout : «Kamé de Pabôs, je suis témoin[1].» C'est l'unique mention qui soit faite de ce village.

Peut-être y a-t-il un dernier reste de ce nom dans El-Ousîeh, nom d'une *nag'a* de la commune de Dahmit, district d'El-Kenouz, province d'Esneh, laquelle *nag'a* a une population de 86 habitants[2]; mais je me contente d'indiquer ce rapprochement, sans y insister.

Pabebunis, ⲡⲁⲃⲉⲃⲩⲛⲓⲥ.

Le nom de ce canal a été conservé par le papyrus grec n° 66 du Louvre, publié par Brunet de Presle, sur la copie de Letronne. Il faisait partie du nome péri-thébain[3]. C'est tout ce que nous savons. A l'époque à laquelle a été écrit ce papyrus, un reste d'administration romaine existait encore.

Padalas, ⲡⲁⲇⲁⲗⲁⲥ.

Ce nom a été conservé par deux manuscrits de la *Bibliothèque vaticane*. Il y est dit que Macaire, allant un jour de Schiît à la montagne de Pernoudj, rencontra un Grec «qui était un prêtre de Padalas[4]». Battu par le moine qui accompagnait Macaire, le prêtre fut soulagé par Macaire lui-même.

J'ai dit que deux manuscrits contenaient ce récit; l'un des manuscrits écrit ce nom ⲡⲁⲇⲁⲗⲁⲥ, et l'autre ⲡⲁⲧⲁⲗⲁⲥ[5]. Je ne sais

(1) E. Revillout, *Actes et Contrats des musées égyptiens de Boulaq et du Louvre*, p. 52.

(2) *Recensement général de l'Égypte*, t. II; la part. fr. n'a rien, mais la part. ar. a ce nom p. ١٠٥.

(3) *Notices et extraits des mss.*, t. XVIII, 2e partie, p. 381.

(4) ⲛⲉ ⲟⲩⲏⲏⲃ ⲇⲉ ⲙⲡⲁⲇⲁⲗⲁⲥ ⲉϥϥⲁⲓ ⲛⲟⲩⲛⲓϣϯ ⲛϣⲉ ⲙⲡⲓⲕⲁⲩⲙⲁ. *Cod. Vat. Copt.*, LXIV, fol. 143 r°.

(5) *Cod. Vat. Copt.*, LIX.

où placer cette localité. Pour que le prêtre fût allé à la montagne de Pernoudj ramasser un fagot de bois, il fallait que son domicile ne fût pas très éloigné, car autrement il ne se serait pas mis en marche pour ramasser du bois mort. L'aspect de ce mot fait penser à Dalas دلاص; mais Dalas est de la province de Benisouef, ce qui me semble beaucoup trop loin.

Païm, ⲡⲁⲓⲙ, بام.

Le nom de ce petit bourg a été conservé par les *Actes* de saint Jacques l'Intercis. Quoique ce saint ait été martyrisé en Perse, son roman était lu en Égypte. On y parle d'un bourg nommé Païm «situé à l'ouest de Behnésâ à une distance d'environ 5 stades[1]».

Quatremère a connu ce nom et l'a identifié avec le bourg de Bâm[2]. Champollion ne l'a pas enregistré. Je ne vois pour ma part aucune raison de rejeter l'identification proposée par Quatremère, car ce nom se trouve, d'après l'*État de l'Égypte*, dans la province de Behnésâ. Il a une contenance de 2,000 feddans et doit payer une redevance de 9,000 dinars, qui fut ensuite réduite à 3,000[3]. Il a disparu aujourd'hui ou se nomme autrement.

Pakhmé, ⲡⲁϫⲙⲉ.

Le nom de cette montagne et par conséquent du village qui lui donnait son nom se trouve dans l'un des *contrats* coptes du musée de Boulaq. «Moi Isaac, le minime moine du *topos* saint, d'apa Schenouté, dans la montagne de Pakhmé[4].»

C'est la seule mention qui soit faite de cette montagne, où il y avait un petit couvent au nom de Schenoudi. Elle devait, sans doute, se trouver non loin de Djîmé; c'est tout ce que l'on peut en dire. Ce village a complètement disparu de l'Égypte actuelle, il

[1] *Cod. Vat. Copt.*, LIX, fol. 27.

[2] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 254 et 258.

[3] De Sacy, *op. cit.*, p. 687.

[4] Revillout, *Actes et Contrats*, etc., p. 49.

en était de même dès le XIVe siècle. Le couvent dont il est question doit être ajouté à ceux que cite Quatremère [1].

Paknoupis tou portiou, ⲡⲁⲕⲛⲟⲩⲡⲓⲥ ⲧⲟⲩ ⲡⲟⲣⲧⲓⲟⲩ.

C'est le nom d'un canal du nome Pathyrite, conservé dans un papyrus grec du Louvre [2]. Le nome Pathyrite est le nome nommé aussi péri-thébain. Il est probable que le nom de ce canal comprenait le nom du village.

Pakhôra, ⲡⲁⲭⲱⲣⲁ (?).

Le nom de cette localité qui aurait été égyptienne se trouverait dans le *Corpus inscriptionum græcarum*, n° 9121, si l'on en croit M. Revillout qui, dans une ligne réputée illisible, a vu le nom de Pakhôra et en a fait le siège d'un évêché. La chose est possible, mais très improbable. La liste des évêchés de l'Égypte, la liste authentique, et non pas une liste imaginaire, ne contient aucun nom semblable. Je crois donc que cette ville n'existe que dans l'imagination de celui qui l'a découverte [3].

Pakîk-em-Pisinai, ⲡⲁⲕⲏⲕ ⲙⲡⲓⲥⲓⲛⲁⲓ.

Le nom de ce village se trouve dans le papyrus de Boulaq, n° 10. L'un des témoins signe : «Jean, fils du bienheureux Papa de Pakîk-Pisinai [4].» C'est la seule fois que ce nom se rencontre.

Je le crois fautif, et cela d'après l'une des signatures qui suivent où on lit : ⲡⲣⲙ ⲧⲙⲩⲉⲓ ⲙⲡⲉⲓⲥⲉⲛⲁⲓ [5]; je lis donc ⲡⲁⲕⲏⲕ ⲙⲡⲓⲥⲓⲛⲁⲓ.

[1] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 22.

[2] *Notices et extraits des mss.*, t. XVIII, 2e partie, p. 381.

[3] *Revue égyptologique*, 4e année, p. 20 et 22. Dans la traduction qu'il donne de cette inscription, M. Revillout n'a aucun doute : «Donne le repos à ta servante l'âme de Tomer, évêque de Pachora, et par la bonté de Dieu, à celles de tous les chrétiens de Pachora, mais le texte : ⲡⲁⲭⲱⲣⲁⲥ ⲑⲩ͞ⲧ ⲧⲁⲥⲟⲭⲱⲛ ⲭⲡ͞ⲑ ⲡⲁⲭⲱⲣⲁⲥ ⲕⲁⲓ ⲁⲛⲁⲥⲧⲁⲥⲓⲛ, ainsi qu'il lit, est loin, bien loin de vouloir dire ce que M. Revillout, avec sa sévérité habituelle, reproche à M. Kirchoff de n'avoir pas compris.

[4] Revillout, *Act. et Contr.*, etc., p. 79.

[5] *Ibid.*

Je ferai observer que Pisinai est une forme grécisée pour πιϣηνⲁι, comme nous la rencontrerons plus loin. Je renvoie donc à cet article. Le village de Pischînai, ou, en arabe, Bischnây, comprenait donc une 'ezbeh ou un centre de population quelconque nommé Pakîk-em-Pisinai, ou Pakîk-em-Pischînai.

Il va sans dire que toute trace de ce petit hameau avait disparu de l'Égypte dès le xive siècle.

Pollos Anitiinô, ⲡⲟⲗⲗⲟⲥ ⲁⲛⲓϯⲓⲛⲱ.

Le nom de cette localité nous a été conservé dans l'un des papyrus de la collection de l'archiduc Rainer. Ce papyrus contient, en effet, une ligne où il est dit : « Moi Isaac, fils de Sergius, originaire de Pollos Anitiinô[1]. » Je ne crois pas me tromper en disant qu'au premier coup d'œil ce mot semble fautif : le dernier des deux mots de ce nom me semble mis pour ⲁⲛⲧⲓⲛⲟⲟⲩ écrit incorrectement ⲁⲛⲧⲓⲛⲱ ou ⲁⲛϯⲛⲱ, et plus incorrectement ⲁⲛⲓϯⲓⲛⲱ. Quant à la première partie du mot, elle peut être égyptienne, car s'il s'agit d'Antinoë, on pourrait trouver un village de Balis correspondant assez exactement quant au nom, dans la province de Manfalout[2]. On trouverait de même dans la province de Gharbyeh[3] deux villages de Balous répondant encore mieux à ⲡⲟⲗⲗⲟⲥ.

Ce village n'existe plus; ce ne devait pas même être un village, mais une simple *'ezbeh* dépendant d'Antinoë, en supposant que ma conjecture soit bonne.

Pampané, ⲡⲁⲙⲡⲁⲛⲉ.

Le nom de cette petite ville a été conservé dans l'un des papyrus coptes de Boulaq. Ce papyrus dit : « Moi, Palôts, fils du bienheureux Peschoté, originaire de Timamîn dans le nome d'Erment...

[1] *Mittheil. aus der Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer,* 2e année, p. 65. Ce nom n'est que cité.

[2] De Sacy, *Description de l'Égypte,* p. 697.

[3] *Ibid.*, p. 636.

de Pampané[1]. » Je considère les derniers mots qui précèdent Pampané dans la publication de M. Revillout comme complètement inintelligibles. Le texte publié contient, en effet, ⲙⲡⲟⲟⲩ ⲕⲁⲧⲁ ⲧⲉⲓⲭⲏ ⲇⲉ ⲁⲅⲟⲣ ⲙⲡⲁⲙⲡⲁⲛⲉ; ce qui signifierait : « mais aujourd'hui sous les murs d'Agor de Pampané », en supposant que la préposition ⲛ devait précéder le mot ⲁⲅⲟⲣ. Il y aurait alors un village d'Agor de Pampané. Le donateur aurait changé d'habitation; ce qui peut avoir eu lieu à la rigueur.

Ptolémée place une ville qu'il appelle Pampanis au sud de Dendérah[2] : c'est certainement de cette ville qu'il est ici question. Comme l'a fait observer Champollion, le nom de Pampané est bien égyptien[3]; mais il s'écrivait ⲡⲁⲙⲡⲁⲛⲉ, et non Pampan. La coïncidence d'un lieu appelé par les Arabes Bamban, près d'Ombos, est une simple coïncidence, et il ne saurait s'agir ici de ce village. La ville avait disparu dès le xive siècle.

Pamaho, ⲡⲁⲙⲁϩⲟ, بمها.

Le nom de cette montagne et du village adjacent est connu par la *Vie du patriarche Isaac* qui, s'étant enfui à Schiît malgré ses parents, comme ceux-ci le faisaient rechercher, fut envoyé par son père spirituel vers la montagne de Pamaho[4], sans autre indication.

Quatremère n'a pas connu ce nom, et Champollion le cite, sans chercher à l'identifier[5]. On serait tenté au premier abord de croire à une faute pour ⲡⲁⲛⲁϩⲟ, qui est le nom copte de Benhâ; mais ce village est situé trop loin des montagnes pour avoir pu donner son nom à l'une d'elles. Il faut donc chercher une autre place. Le *Recensement général de l'Égypte* nous fournit un bourg nommé Bamhâ ou Bimhâ, dont le nom est la transcription exacte de

(1) Revillout, *Actes et Contrats des musées égyptiens de Boulaq et du Louvre*, p. 94.

(2) Ptolémée, lib. iv.

(3) Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 225-226.

(4) E. Amélineau, *Vie du patriarche Isaac*, p. 15.

(5) Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 316. Il dit que la véritable leçon est ⲡⲁⲛⲁϩⲟ; mais Zoëga a publié ⲡⲁⲙⲁϩⲟ et ma propre copie contient aussi ce mot.

ⲡⲁⲙⲁϩⲟ et qui, par sa situation, répond très bien à ce qui est exigé par le texte, car il se trouve dans la province de Gîzeh, district de Gerzeh, à un endroit où les chaînes de montagnes sont très rapprochées du fleuve : il compte 1,627 habitants[1]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 1,730 feddans, sans redevance marquée[2].

PANAHO, ⲡⲁⲛⲁϩⲟ, بنها.

Le nom de cette ville est conservé par les *scalæ* coptes-arabes qui la rangent entre ϯϣⲁⲓⲣⲓ et ⲡⲁⲛⲁⲩⲟⲛ, c'est-à-dire entre Mohalleh et El-Banouân[3]. Il n'y a pas d'autres renseignements à avoir sur cette ville. Toutes les *scalæ* en transcrivent le nom بنها, qui répond au copte lettre pour lettre.

Champollion[4] et Quatremère[5] ont tous les deux connu cette ville et l'ont identifiée avec Benhâ.

Cette ville existe encore aujourd'hui dans le district de Toukh, province de Qalîoubyeh : elle est le siège d'un *bandar*, possède une poste, un télégraphe, une gare de chemin de fer et une école : elle compte 8,254 habitants[6]. Elle est située près de l'ancienne Athribis, sur la rive droite du fleuve, et sert de tête de ligne aux embranchements de chemin de fer qui se dirigent vers Mansourah et vers Salehîeh. L'*État de l'Égypte* la cite comme faisant partie de la province de Scharqyeh sous le nom de Benhâ-el-'Asal, pour une redevance de 16,000 dinars, sans contenance marquée[7].

PANDARAI, ⲡⲁⲛⲇⲁⲣⲁⲓ.

Ce nom se trouve conservé sur les planchettes de bois qu'a

(1) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 67, et part. ar., p. ١٢٠.

(2) De Sacy, *op. cit.*, p. 673.

(3) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 r°; n° 53, fol. 84 v°; *Bodl. libr.*, Mar. 17, fol. ⲣⲟⲁ r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 229 r°.

(4) Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 46-47.

(5) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 107-108.

(6) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 69, et part. ar., p. ٣٠.

(7) De Sacy, *op. cit.*, p. 609.

publiées M. Le Blant. Ces planchettes servent de lettres de cargaison pour reconnaître les corps que l'on envoie à Diospolis, c'est-à-dire à Thèbes, de Pandarai, *ἀπὸ πανδάρων*[1].

Ce mot fait penser à El-Bandarah que nous avons déjà vu plus haut, dans la province de Gharbyeh; mais je ne crois pas qu'il s'agisse ici de ce village situé dans l'intérieur du Delta, assez loin du Nil pour qu'il ne soit guère possible d'en envoyer un cadavre à Diospolis. Je crois qu'il faut chercher ailleurs; mais où? C'est le point difficile et j'avoue que, pour ma part, je n'ai pas encore trouvé.

Panehîou, ⲠⲀⲚⲈϨⲎⲞⲨ, جزيرة السواق.

Le nom de cette ville se trouve dans la *Vie de Schenoudi*, dans le passage suivant : «Ensuite, il y avait une île à l'occident du fleuve, et, dans cette île, des jardins : on l'appelait l'île de Panehîou, et elle était située en face de la ville de Schmin[2].» La traduction arabe de ce passage donne une étymologie à ce nom; elle dit : «Il y avait sur la rive occidentale du fleuve une île qu'on appelait l'*île du Vent;* elle contenait des vignes appartenant aux gens d'Akhmîm[3].» Cette étymologie est complètement fausse. Mais plus loin, quand Schenoudi apostrophe l'île avant de la détruire, où le texte copte porte : «Je te le dis à toi, ô île Panehîou, va dans le milieu du fleuve[4]», la traduction arabe met : «Je t'ordonne, *ô île des Profits*, de te transporter au milieu du fleuve[5].» Cette dernière étymologie doit être la bonne, car elle répond parfaitement au nom copte.

Champollion[6] et Quatremère[7] ont connu cette île et en ont expliqué le nom par l'*île des Bœufs;* on voit qu'ils ont tort. L'*île des*

[1] Leblant, *Tables égyptiennes à inscriptions grecques.*

[2] E. Amélineau, *Monum. pour servir à l'hist. de l'Égypte chrét.*, t. I, p. 46.

[3] *Ibid.*, p. 394.

[4] E. Amélineau : *Monum.*, etc., p. 47.

[5] *Ibid.*, p. 395.

[6] Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 203-204.

[7] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 247.

Bœufs se traduit par ⲡⲁⲛⲉϩⲱⲟⲩ, en dialecte thébain, car il ne faut pas oublier que nous sommes en Thébaïde.

Au contraire, l'*île des Profits* se traduirait exactement par ⲡⲁⲛⲉϩⲏⲟⲩ.

Je ne peux avoir la prétention d'indiquer mieux qu'elle n'est la position de cette île, disparue dès le IVe siècle. Il ne saurait s'agir d'une île située au milieu du fleuve, mais d'une île formée par des canaux. Schenoudi, en rompant ou faisant rompre les digues au moment de la crue, aura submergé l'île.

Paneiôtî, ⲡⲁⲛⲉⲓⲱⲧⲏ.

Le nom de ce canal se trouve dans un papyrus grec du Louvre. Il est simplement cité comme ayant besoin d'être curé au commencement de la domination romaine, époque à laquelle remonte ce papyrus [1].

Je ne peux en dire davantage. Il faisait sans doute partie du système de canaux qui avoisinaient Thèbes.

Panephousen, ⲡⲁⲛⲉⲫⲟⲩⲥⲉⲛ, ⲡⲁⲛⲉⲫⲩⲥⲟⲛ.

Cette ville est mentionnée dans la liste des évêchés d'Égypte, parmi ceux qui n'ont pas été reconnus. C'est le dernier [2]. Mais déjà il se trouve, dans cette même liste des évêchés disparus, un nom de ⲫⲁⲛⲉⲫⲉⲥⲟⲛ, qui semble être le même que ⲡⲁⲛⲉⲫⲟⲩⲥⲉⲛ ou ⲡⲁⲛⲉⲫⲩⲥⲟⲛ. D'où vient cette réduplication ? Les *Vies des Pères* contiennent aussi deux noms qui se rapprochent aussi beaucoup l'un de l'autre : Panephysis et Panepho [3]. Mais, en étudiant les passages, on voit qu'ils désignent la même ville, et que, par conséquent, on ne peut faire fond sur eux pour résoudre ce problème.

Donc la ville de Panephousen ou Panephyson, si elle n'est pas

(1) *Not. et extraits des mss.*, t. XVIII, 2e partie, p. 380.

(2) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 r°; de Lord Crawford, fol. 331 r°.

(3) Ap. *Patr. lat.*, LXXIII, col. 833, 846, 767, 917 et 943. Cf. col. 917, n° 30.

Panéphysis ou s'il y avait une ville de ce nom, reste encore à déterminer.

Panéphysis, ⲡⲁⲛⲉⲫⲉⲩⲥⲟⲥ.

Le nom de cette ville se trouve le dernier dans la liste des évêques égyptiens qui ont assisté au concile d'Éphèse. Parmi ces évêques se trouve en effet Ammonios de Panepheusos, ce qui est rendu en grec par ⲡⲁⲛⲉⲫⲉⲥⲟⲩ[1]. La liste des évêchés de l'Égypte présente aussi deux noms qui ressemblent fort à celui-ci, ceux de ⲫⲁⲛⲉⲫⲉⲥⲟⲩ et ⲡⲁⲛⲉⲫⲩⲥⲟⲛ[2]. Cette ville est très certainement la Panéphysis dont il est question dans Cassien, qui en parle avec assez de détails, lorsqu'il dit : «Panéphysis était située dans un canton de la plus grande fertilité, en sorte qu'il fournissait des vivres à toute la province. Mais un tremblement de terre ayant fait sortir la mer de son lit, elle inonda tout le terrain du voisinage, renversa la plupart des bourgs, et changea ce pays en marais salé. Il ne subsista que les villages qui se trouvaient placés sur des collines et qui demeurent comme autant d'îles, n'ayant d'autres habitants que des anachorètes qui s'y retiraient pour y trouver une entière solitude. Toutes les fois que le vent du nord venait à souffler, les eaux du lac s'élevaient au-dessus de leurs bords et se répandaient sur la contrée des environs[3].»

Je n'ai donc pas à essayer de placer une ville qui n'existait plus du temps de Cassien; je me bornerai à faire observer que le lac dont il parle est le lac Menzaleh.

Pankamî, ⲡⲁⲛⲕⲁⲙⲏ.

Le nom de ce village se trouve au onzième papyrus du musée de Boulaq, qui commence ainsi : «Moi, Philothée, fils du bienheureux ..... pomô, du village de Pankamî, dans le nome de la ville

[1] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, fragm. théb. n° 129*, fol. 23.

[2] Labbe, *Concilia*, t. III, col. 1084.

[3] Cassien, *Collationes*, VII, 26, et XI, 3. La traduction présente est celle de Quatremère.

d'Erment, j'écris[1]. » C'est la seule mention qui soit faite de ce village.

Comme la donation qui contient ce papyrus est faite en faveur du couvent de saint Phoibamôn sur la montagne de Djîmé, il est certain que le village n'était pas situé trop loin, puisqu'il faisait partie du nome d'Erment. Il y avait dans ce même village un chemin qu'on appelait *Perrô* (ou le Chemin royal?)[2]. Comme tout le passage où se trouve le nom de ce chemin est embrouillé et me semble avoir été mal lu, sinon mal écrit, je ne peux pas dire au juste s'il s'agit de quelque propriété en dehors du village, qui contenait d'ailleurs une autre propriété ayant son nom particulier et dont j'ai parlé à sa place.

Ce village avait disparu dès le XIVe siècle, et sans doute bien longtemps auparavant.

Pétènéphôtîs, ⲡⲉⲧⲉⲛⲉⲫⲱⲧⲏⲥ.

Le nom de ce village est cité dans un papyrus grec du musée de Leyden. Il est dit en propres termes : « Pour le topos de Biînkhis de Pétènéphôtîs[3]. » C'était un acte d'enregistrement qui fut enregistré à Syène ou Asouân. Il est donc vraisemblable et même certain que ce village était dans les environs. Nous avons en même temps le nom d'une propriété qui en faisait partie.

Ce nom n'existe plus.

Pantitoux, ⲡⲁⲛⲧⲓⲧⲟⲩϫ.

Le nom de ce village se trouve dans l'un des papyrus du musée de Boulaq. Parmi les témoins qui ont signé l'acte contenu dans ce papyrus, il en est un qui signe ainsi : « Moi, Mercure, soldat de

[1] Revillout, *Actes et Contrats des musées égyptiens de Boulaq et du Louvre*, p. 84.

[2] *Ibid.* J'ignore complètement ce que signifient les mots employés dans ce passage. Je serais tenté de traduire : « Vers Soutôn, son chef-lieu de nome ou de nahieh. » Le texte a dû être mal lu, ou mal écrit.

[3] Reuvens, *Lettres à M. Leemans sur les papyrus grecs du musée de Leyden*, 3e lettre, p. 56.

Pantitoux, je suis le témoin [1]. » C'est le seul exemple du mot que nous trouvions dans les documents d'origine copte.

Ce mot semble formé de l'article ⲡ et de deux autres mots dont le grec ⲁⲛⲧⲓ, *contra*, comme dans l'*Itinéraire romain*. La dernière partie du mot se compose de ⲧⲟⲩⲝ, qui rappelle la racine égyptienne ⲑⲟⲕⲥ, d'où se tire le mot ⲑⲟⲩⲝ. Ce mot peut donc être d'origine égyptienne; mais il pourrait aussi bien être d'origine étrangère. Il semble, d'après la signature du soldat, que nous ayons là un de ces postes militaires échelonnés le long de la montagne; mais je ne peux savoir où il était placé, quoique tout fasse présager qu'il devait être non loin de Thèbes. Il n'a pas laissé de trace dans la nomenclature des noms de lieux égyptiens.

Paouon ennoub, ⲡⲁⲩⲟⲛ ⲛⲛⲟⲩⲃ.

Ce nom nous a été conservé dans le grand fragment contenant les *Apophtegmes des Pères du désert*, et que Zoëga a publié. Il y est dit que le moine Besariôn, changeant un jour de résidence, traversa le fleuve que l'on appelait « *Paouon ennoub peherman* [2] ». Ce que le texte grec a rendu par « il traversa le fleuve Chrysorroas [3] ». Champollion a connu ce nom et l'a attribué au Nil [4]; mais il n'a pas adopté l'explication de Zoëga qui voulut corriger le texte en sous-entendant ϩⲙ ⲡⲧⲟϣ, *dans le nome de*, et en faisant de ⲡϩⲉⲣⲙⲁⲛ corrigé en ⲛϩⲉⲣⲙⲁⲛ le nom de la ville d'Erment. Il a eu raison, car si l'on veut réfléchir un peu, on voit que Besariôn vivait à Schiît, et que s'il allait quelquefois à Alexandrie, il résidait cependant à Schiît. Il est donc vraisemblable que le fleuve Chrysorroas n'était autre que la branche Canopique. Je ne peux penser, comme Champollion, à l'hypothèse d'un canal, parce que les Coptes n'ont jamais donné le nom d'ⲓⲉⲣⲟ à un canal. La phrase citée signifie

(1) Revillout, *Actes et Contrats des musées égyptiens de Boulaq et du Louvre*, p. 101-102.

(2) Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 336.

(3) *Vitæ Patrum*, col. 1000 ap. *Patr. lat.*, t. LXXIII.

(4) Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 320-321.

tout simplement : *le fleuve à couleur d'or, la grenade;* ce sont deux noms similaires donnés au fleuve à cause de la couleur rouge de ses eaux.

Papor, ⲡⲁⲡⲟⲣ.

Le nom de cette localité se trouve au dixième papyrus copte de Boulaq. L'un des témoins signe en ces termes : « Moi, Georges, fils du bienheureux Houoi, de Papor, je suis témoin[1]. » C'est la seule fois qu'il soit fait mention de ce village qui devait sans doute se trouver dans les environs du bourg de Djîmé. Il a disparu.

Paphor, ⲡⲁⲫⲟⲣ.

Le nom de cette localité nous a été conservé dans l'*Éloge* du grand martyr Théodore le Stratélate, ou le tribun des soldats. Le père de ce saint était de « Paphor de Peschôtep[2] ». Les gens de ce pays n'aimaient pas beaucoup le service militaire auquel on voulait astreindre le père de Théodore; cependant il réussit assez bien dans ce métier, puisqu'il épousa la fille du roi; mais il s'en sépara bientôt et alla dans sa ville natale qui est appelée Schôtep. Plus tard, son fils parvenu à l'âge d'homme se mit à sa recherche. Il trouva près d'Antinoë une barque et demanda au patron s'il connaissait Schôtep; sur la réponse affirmative du patron, Théodore prit passage dans la barque. « Ils naviguèrent donc vers le sud, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au pays de ses parents, à l'est du fleuve. Le *reïs* lui dit alors : « Seigneur spathaire, voici le pays que tu cherches, à savoir le port de Paphor : ⲉⲧⲉ ⲑⲙⲟⲛⲏ ⲙⲡⲁⲫⲟⲣ ⲧⲉ[3]. »

Quatremère et Champollion ont connu ce nom; le dernier s'est contenté de dire qu'il était dans le nome de Schôtep[4], ce qui est

(1) Revillout, *Actes et Contrats des musées égyptiens de Boulaq et du Louvre*, p. 79.

(2) Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 59. Le nom de ϣⲱⲧⲡ est écrit simplement ϣⲱⲧ.

(3) *Ibid.*, p. 60.

(4) Champollion, *op. cit.*, p. 275.

une erreur, car Schôtep n'a jamais été la capitale d'un nome; le premier l'a identifié avec le village appelé Bosra par Vansleb[1], où il y avait une église de saint Théodore[2] : ce qui ne semble pas une raison suffisante à cause de la dissemblance des noms. En outre ce nom de Bosra ne se trouve pas en Égypte; on y trouve un village de Boschâreh, mais non point dans la province d'Asiout, comme il le faudrait.

Ce nom ne se retrouve plus en Égypte; mais je suis persuadé que c'était le nom du port de Schôtep, ou, comme on dit maintenant, du *Sahel de Schâtab*.

PAPHORA, ⲡⲁⲫⲟⲣⲁ.

Ce nom nous a été transmis par le papyrus, n° 9, du musée de Boulaq. Parmi les noms des témoins se trouve celui de «Koumîté, de Paphora[3]».

Il s'agit peut-être du même village que dans l'article précédent; ce qu'il y a de certain, c'est que le nom de ce village a une terminaison grecque. Mais le village de Paphor, situé près de Schôtep ou Hypsélis, est bien éloigné pour qu'on puisse l'identifier à coup sûr avec celui-ci. Cependant la chose serait possible, soit par changement de domicile, soit par ce fait qu'on pouvait prendre des témoins de sa connaissance et qu'on pouvait avoir des connaissances un peu partout.

Je laisse donc la question en suspens.

PAPÔRTI, ⲡⲁⲡⲱⲣϯ, ابسار.

Le nom de cette localité nous a été conservé dans la liste des églises et des monastères célèbres de l'Égypte. Il y avait en ce lieu une église dédiée à saint Mînâ. Les deux manuscrits qui nous offrent cette liste n'ont pas la même transcription arabe. Celui de

(1) Vansleb, *Relat. de l'Égypte*, p. 361.

(2) Quatremère, *Observ. sur quelques points de la géographie de l'Égypte*, p. 33.

(3) E. Revillout, *Actes et Contrats des musées égyptiens de Boulaq et du Louvre*, p. 74.

IMPRIMERIE NATIONALE.

la *Bibliothèque nationale* écrit : ⲁⲡⲁ ⲙⲓⲛⲁ ⲡⲁⲡⲱⲣϯ = ابا مينا بابسار[1]; le manuscrit de Lord Crawford a au contraire بابيار[2], ce que je crois une leçon fausse, car nous avons le nom de la ville d'Abîâr, et cette ville s'appelait en copte ϩⲁϩ ϣⲏⲓ. D'un autre côté la leçon première ne me semble pas à l'abri de tout soupçon. Le nom arabe ne se retrouvait déjà plus au XIVe siècle. Je réserve donc mes conclusions, jusqu'à la découverte d'un manuscrit plus correct.

Parembolî, ⲡⲁⲣⲉⲙⲃⲟⲗⲏ, البرنبل.

Le nom de ce village se trouve dans l'un des papyrus grecs du Louvre, publié par M. Wessely, de Vienne. Voici le passage où se rencontre le nom : «Phib, fils de Naaraou, du village de Pelîthîsi, et Kiamoul, autrefois du village de Parembolî, dans le nome d'Aphroditopolis, maintenant ayant son habitat dans ce même village de Pelîthîsi[3].» C'est la seule mention qui en soit faite.

Je crois reconnaître ce village dans celui qui est encore appelé El Boronbol (ⲡⲁⲣⲉⲙⲃⲟⲗⲏ, précédé de l'article), faisant partie du district d'Atfîeh, ou Aphroditopolis, dans la province de Gîzeh. Il a une population de 2,958 habitants et possède une école[4]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte*, comme faisant partie de la province d'Atfîeh, pour une redevance de 8,000 dinars, laquelle fut ensuite portée à 9,000, sans contenance marquée[5]. Il paraît qu'il existait aussi un village de ce nom dans le Fayoum; mais les traces en ont disparu[6]. Nul doute qu'il eût porté le même nom en arabe.

Pathanon, ⲡⲁⲑⲁⲛⲟⲛ, البتانون.

Le nom de ce bourg se trouve dans le récit de la *Translation* des moines de Schiît martyrisés par les Barbares. Il y est dit : «Il y

(1) *Bibl. nat.*, mss. cop. n° 53, fol. 174 v°.

(2) Mss. de Lord Crawford, fol. 334 verso.

(3) *Revue égyptologique*, 6e année, p. 2.

(4) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 75, et part. ar., p. ٤٠.

(5) De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 677.

(6) *Revue égyptologique*, 6e année, p. 3.

avait un bourg célèbre en Égypte, nommé Pathanon[1]. » Rien n'est indiqué de plus sur sa situation; mais on sait que ses habitants, pour se rendre de Schiît à leur village, traversent le fleuve à ϫⲓϫⲃⲏⲣ, *Djidjouir* ou *Scheschouir*[2].

Quatremère et Champollion ont connu ce nom. Le premier dit qu'il était situé à l'occident du bras du Nil qui coule vers Rosette, dans la province de Béhérah[3]; le second, au contraire, le place dans la province de Menoufyeh et l'identifie avec le village cité dans l'*État de l'Égypte* sous le nom d'El-Batnoun[4]. Quatremère se trompe ici: le village de Pathanon ne pouvait être situé à l'occident du bras du Nil qui coule vers Rosette, et faire partie de la province de Béhérah, puisque les pieux voleurs passent cette même branche à Scheschouir ou ϫⲓϫⲃⲏⲣ, et continuent ensuite leur chemin. Champollion, au contraire, a raison, et le bourg d'El-Batnoun répond parfaitement à tout ce qui est exigé par le texte. Ce bourg existe encore aujourd'hui sous le nom d'El-Batânoum, dans le district de Mélig, province de Menoufyeh, avec une population de 8,552 habitants et une école[5]. Il est situé à l'est de la ligne de chemin de fer qui va de Tantah à Schebin-el-Kom, non loin du canal de Batânounieh et au nord du grand canal de Schebin. Il est cité dans l'*État de l'Égypte*, pour une contenance de 4,040 feddans, avec son hameau d'El-Gamloun, et une redevance de 27,000 dinars[6].

Il n'est pas étonnant, d'après ces chiffres, que le bourg de Pathanon fût célèbre dans la Basse Égypte. Au milieu de la ville se trouvait l'église consacrée à saint Benofer, l'homme du désert[7].

(1) ⲛⲉ ⲟⲩⲟⲛ ⲟⲩϯⲙⲓ ⲉϥϯ ⲥⲱⲓⲧ ϧⲉⲛ ⲭⲏⲙⲓ ⲉⲩⲙⲟⲩϯ ⲉⲣⲟϥ ϫⲉ ⲡⲁⲑⲁⲛⲟⲛ. *Cod. Vat. Copt.*, LVIII, fol. 4 r°.

(2) ⲁⲩⲉⲣ ϭⲓⲛⲓⲟⲣ ⲉⲙⲏⲣ ⲉⲡϫⲓϫⲃⲏⲣ. *Ibid.*, fol. 5.

(3) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 246-247.

(4) Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 161-162.

(5) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 65, et part. ar., p. ٢٩.

(6) De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 651.

(7) *Cod. Vat. Copt.*, LVIII, fol. 6 v°.

PATHÔNI, ⲠⲖⲞⲰⲚⲒ.

Le lexique de Peyron[1] contient le nom de cette ville, cité d'après Kircher; mais cet auteur, qui a écrit ⲡⲗⲉⲱⲡⲓ, l'a induit en erreur : ce n'est pas ⲡⲗⲉⲱⲡⲓ qu'il eût dû écrire, mais ⲛⲗⲉⲱⲡⲉ, comme le montre la comparaison de la *scala* qu'il a publiée avec les manuscrits que j'ai cités si souvent. Il faut donc rayer ce nom.

PEDJÔDJ, ⲠϪⲰϪ.

Le nom de ce village nous a été conservé par la *Vie de Pakhôme* dans le passage suivant : « Il y avait un homme qui se nommait Pétronios : c'était un homme de Pedjôdj, dans le nome de Hou[2]. » La traduction arabe se contente de mettre : « un homme des grands de ces parages[3] ».

Quatremère[4] et Champollion[5] ont connu ce nom, mais ne l'ont pas identifié, faute de documents. Je les imiterai dans leur réserve, ce nom ayant totalement disparu de l'Égypte.

PEDJÔM ENTE KEMÎN, ⲠϪⲰⲘ ⲚⲦⲔⲈⲘⲎⲚ.

Le nom de ce poste de soldats nous a été conservé deux fois par le même document qui dit : « Il y avait un poste de soldats; on le nommait *Pedjôm ente Kemin*[6]. » Ce poste avait un prêtre qui se nommait Oriôn[7].

Le nom de ce poste ne doit pas être cherché trop loin de Qeman-el-'Arous : il signifie le *jardin de Kemîn*. Peut-être ce poste était-il à l'*est* du fleuve pour commander l'entrée du désert d'Arabie, ou chemin qui conduisait à Qolzoum, sur la mer Rouge; mais ce n'est

(1) Peyron, *Lexicon copticum*, p. 166.

(2) E. Amélineau, *Monum. pour servir à l'hist. de l'Égypte chrét.*, t. II, p. 75 et 76.

(3) *Ibid.*, p. 573.

(4) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 502.

(5) Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 248.

(6) ⲚⲈ ⲞⲨⲞⲚ ⲞⲨⲔⲀⲤⲦⲢⲞⲚ ⲚϨⲎⲦϤ ⲚⲈⲘ ⲚⲒⲘⲀⲦⲞⲒ ⲈϢⲀⲨⲘⲞⲨϮ ⲈⲢⲞϤ ϪⲈ ⲠϪⲰⲘ ⲚⲦⲔⲈⲘⲎⲚ. *Cod. Cop. Vat.*, LXVI, fol. 117 r°.

(7) *Ibid.*, fol. 117 r° et v°.

qu'une simple conjecture fondée sur le fait qu'il n'est pas dit dans le texte que ce village était situé sur la rive occidentale.

Pegimentîti, ⲡϭⲓⲙⲉⲛⲧⲏϯ, منداذة.

Le nom de cette ville se trouve dans les *Actes* des saints Pirôou et Athôm, lorsqu'ils se rendent pour la troisième fois au martyre et qu'ils vont chercher le gouverneur à El-Sarmoun. Le texte dit en effet : « Ils le trouvèrent assis sur son tribunal, jugeant un chrétien martyr, nommé apa Isi, originaire de Psamaou de Pegimentîti[1]. » Ce passage est malheureusement unique; mais la traduction arabe de ces *Actes* nous a été conservée et donne : « Un martyr, nommé apa Isi, des gens de Samâîoul, du *diocèse* de Mendâdeh[2]. »

Ce nom, qui n'est pas mentionné par Champollion, est seulement cité par Quatremère qui ne l'a pas identifié[3]. Je ne sais si je serai plus heureux; mais je dois proposer une identification qui me sourit fort : nous avons ici le nom copte de la ville de Mendès.

Tout d'abord on observera que dans l'égalité du copte et de l'arabe : ⲡϭⲓⲙⲉⲛⲧⲏϯ = منداذة, la première partie du mot a disparu, soit ⲡϭⲓ : on a ainsi abrégé un nom trop long. Or ce qui reste, à savoir ⲙⲉⲛⲧⲏϯ, répond lettre pour lettre à l'arabe منداذة, et réciproquement. Ceci posé, je prie encore mes lecteurs d'observer qu'entre Mendîdi ou Mendâdeh, et le grec Mendès, il n'y a de dissemblable que la dernière syllabe qui est tombée : les Grecs, pour nommer la ville, ont pris une abréviation populaire qu'ils ont eux-mêmes écourtée. Il serait, en effet, surprenant que le nom de la ville de Mendès, si célèbre en Égypte, ne se fût pas retrouvé dans les œuvres coptes. Je sais bien qu'il ne s'y retrouvera pas un nombre de fois beaucoup plus grand, puisqu'il n'y est cité qu'une fois; mais le fait seul de sa rencontre est significatif. D'après la tra-

[1] Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 164-165.

[2] *Bibl. nat.*, ms. arabe supp. 89, fol. 31 r° : ابا ايسي من اهل سمايول من كرسي منداذة.

[3] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 505.

duction arabe, cette ville était le siège d'un évêché. La liste des évêchés n'en dit rien, et Vansleb ne la mentionne pas davantage dans la sienne. Voici comment j'explique l'erreur du scribe : il se sera trouvé en face du mot ⲧⲟϣ ou ⲑⲟϣ, qui signifie à la fois nome et diocèse, parce que primitivement les divisions ecclésiastiques répondaient aux divisions administratives et politiques.

Champollion a voulu identifier Mendès avec le village actuel d'Eschmoun-er-roman[1]; mais je ne peux admettre cette identification, pour cette raison que Strabon dit expressément que la bouche mendésienne du Nil passait au nord-ouest de Mendès[2], tandis que la ville d'Eschmoun-er-roman est située sur cette branche même. D'ailleurs je ne vois pas pourquoi les Grecs auraient appelé Mendès une ville que les indigènes auraient appelée Eschmoun. Le nom hiéroglyphique de cette ville était [hieroglyphes], Tatu, ce qui correspond exactement à ⲧⲏϯ : le nom entier de la ville en copte signifie *les Délices de Têti* ou de *Dad*. Pour toutes ces raisons donc, je crois à mon identification.

Le nom de cette ville ne se retrouve plus aujourd'hui en Égypte : il en était de même dès le XIVe siècle. La ville de Mendès est en effet ruinée, si bien qu'on n'en connaît plus exactement la place. Je suis cependant porté à croire que la place qui lui est assignée par la carte des *domaines* correspond assez bien à l'emplacement qu'elle occupait jadis, et que les villages de Daouai et de Mat-el-Eroïa sont situés au milieu des ruines de l'ancienne ville.

PEGINILAH, ⲡⲓϭⲓⲛⲓⲗⲁϩ, جنيلاه.

Ce nom a été conservé dans les *Actes* d'Apatir et d'Irai. Il y est dit d'abord que ce village est situé dans le Midi, proche de la ville d'Eschmoun[3]. Puis, après un séjour à Memphis, ils se mettent en marche vers le sud, et après huit jours de voyage, ils arrivent à Peginilah. « Ils rencontrèrent un homme venant d'Antinoë. Le saint

[1] Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 122-129. — [2] Strabon, XVII, 19. — [3] Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 92.

Apatir lui dit : « Quel est ce village, mon bon ami? » — L'homme lui dit : « C'est Peginilah[1]. » Il est assez vraisemblable que ce village était au nord d'Antinoë, car les voyageurs n'auraient pas dépassé cette ville sans qu'il en fût question. La traduction arabe de ces *Actes* se trouve à la *Bodléienne* d'Oxford; à propos du premier passage, elle traduit : « Et tu arriveras à un village sur le chemin du fleuve, nommé Ganilâ, dont l'interprétation est Amschouk, de la dépendance d'Eschmounein[2]. » A la seconde fois, l'homme dit : « C'est Ganilâ-Amschouk[3]. »

Champollion n'a pas mentionné ce nom, et Quatremère l'a identifié avec l'ancienne ville de Psinaula[4]. Je ne peux admettre cette identification, car le village de Ginilah existe encore sous le nom d'Amschoul, et non d'Amschouk, comme le dit la traduction arabe. Il est cité dans l'*État de l'Égypte* et dans le *Recensement*. Tous ceux qui connaissent quelque peu l'écriture arabe ne seront pas surpris de la faute commise par le scribe. D'ailleurs, la racine مشك n'existe pas, mais bien la racine مشل. Ce village faisait partie de la province d'Eschmounein; il a été distrait et mis dans la province d'Asiout, dans le district de Deirout : il compte 1,951 habitants[5]. L'*État de l'Égypte* le cite pour une contenance de 921 feddans et une redevance de 8,000 dinars[6], qui fut ensuite réduite de moitié. Il est situé après Antinoë et Eschmounein. On voit dès lors qu'il ne faut pas attacher trop d'importance aux circonstances du récit et que l'auteur fait aller ses personnages au delà d'Antinoë pour avoir le plaisir de les faire rencontrer le saint homme Samuel et de les faire revenir sur leurs pas. D'ailleurs ils avaient reçu l'ordre formel de se rendre dans ce village, près d'Eschmounein, ce qui répond bien à la situation d'Amschoul.

(1) Hyvernat, *op. cit.*, p. 95.

(2) Mss. ar. de la *Bodl. libr.*, Seld. 3274, Uri. XCVIII, fol. 152 r° : اسمها جنيلا الذى تفسيرها امشوك.

(3) *Ibid.*, fol. 165 v° : جنيلا امشوك.

(4) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 491. *Observations sur quelques points*, p. 35.

(5) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 47, et part. ar., p. ١٠٧.

(6) De Sacy, *op. cit.*, p. 694.

Pehnoum, ⲫⲛⲟⲩⲙ, ⲡⲉϩⲛⲟⲩⲙ, بخنوم.

Ce nom se trouve dans la *Vie de Pakhôme*. « Il se leva, prit des frères, marcha au sud, vers la montagne d'Esneh, dans un lieu nommé Pehnoum [1]. » Ce nom se trouve aussi dans les fragments thébains de la *Vie de Théodore*, publiés par Mingarelli [2]. La traduction arabe mentionne trois fois ce monastère, les deux premières fois sous le nom d'Ebnoum [3], et la troisième sous le nom plus correct de Bahnoum [4].

Champollion [5] et Quatremère [6] ont tous les deux connu ce nom; mais aucun d'eux n'a songé à l'identifier avec la ville de Pakhnoumis; le texte grec de la *Vie de Pakhôme* donne en effet le nom de Pikhnoum [7]. Les transcriptions arabes *Ebnoum* ont passé la gutturale ϫ, et le texte copte l'a transcrite ϩ, il va sans dire que le texte copte a raison; mais cela nous montre que le signe hiéroglyphique ● pouvait se transcrire en copte ϩ, que par conséquent cette dernière lettre était une aspiration très forte, puisqu'elle a pu se confondre avec la gutturale aspirée. Le village et le monastère ont aujourd'hui disparu.

Pehoi-en-gamoul, ⲡϩⲟⲓ ⲛϭⲁⲙⲟⲩⲗ.

Le nom de ce village nous a été conservé dans les fragments qui nous sont parvenus de la *Vie du moine Abraham*. Il y est raconté qu'un laboureur qui habitait une *'ezbeh* voisine s'introduisit dans le jardin du monastère, y prit les plus beaux limons, les cacha et pendant la nuit les chargea sur son ânesse pour se diriger vers Temouschons. Mais il s'égara, car Dieu avait perverti son esprit, et

(1) E. Amélineau, *Monum. pour servir à l'hist. de l'Égypte chr.*, t. II, p. 78-79.

(2) Mingarelli, *Ægypt. Cod. reliq.*, p. ccxii.

(3) E. Amélineau, *op. supra cit.*, p. 574-575.

(4) E. Amélineau, *op. cit.*, p. 644.

(5) Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 184.

(6) Quatremère, *Mémoires historiques et géographiques sur l'Égypte*, t. I, p. 273.

(7) *Acta Sanctorum*, 14 mai, p. 38*.

« lorsque la lumière brilla, il se trouva à Pehoi-en-Gamoul[1] ».

Champollion a connu ce mot et l'a expliqué par le *mur des chameaux*, en le rapprochant du χαμήλων τεῖχος de Diodore de Sicile et en reconnaissant que l'on ne pouvait songer à identifier les deux endroits, puisque le village qui fait le sujet de cet article doit être situé près de Temouschons[2]. Il a eu raison; car le mot veut dire : la *ferme des chameaux*, ou peut-être le *canal des chameaux*. Quatremère a cité le nom et s'est borné à dire qu'il se trouvait près de Temouschons[3].

Or nous connaissons l'endroit où vivait Abraham; c'est la montagne de Farschout, et son couvent est connu sous le nom de Deir-Hadah[4]. Par conséquent, si je comprends bien le texte, le voleur en question se retrouva le lendemain matin exactement du côté opposé à celui vers lequel il voulait aller. Il s'agit donc tout simplement de savoir où était Temouschons par rapport à Farschout. Ce lieu était au sud de Farschout; par conséquent Pehoi-en-Gamoul doit se trouver placé au nord de Farschout, en tirant vers la montagne occidentale.

Ce village a disparu, et il avait disparu dès le XIVe siècle.

Pekah en berre, ПКⲀϨ ⲚⲂⲢⲢⲈ.

Le nom de ce village se trouve dans les mêmes fragments que le précédent : c'est celui d'une *'ezbeh* qui se trouvait au sud du monastère : elle était située près du village de Temouschons[5].

Champollion a connu ce nom et s'est borné à le citer[6]; Quatremère l'a placé près de Temouschons, ainsi que le dit le texte[7]. Je ne serai pas plus heureux, et il ne sera étonnant

(1) Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 548. Le mot que j'ai traduit par *limons* est ϬⲒⲦⲢⲈ, que l'on écrit ordinairement ⲔⲈⲦⲢⲒ, ce qui prouve la prononciation gutturale du Ϭ.

(2) Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 314-315.

(3) Quatremère, *Observ. sur quelques points*, etc., p. 33.

(4) *Synaxare*, 24 Toubah.

(5) Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 547.

(6) Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 315.

(7) Quatremère, *Observ. sur quelques points de la géogr. de l'Égypte*, p. 33.

pour personne que cette ferme de la *Terre nouvelle* ait disparu.

PELHIP, ⲠⲈⲖϨⲒⲠ, بلهيب.

Le nom de cette ville a été conservé par les fragments de la *Vie* de l'abbé Samuel de Qalamoun. Il y est dit : « Quant à la patrie de ce saint apa Samuel, il était d'un pays du nord appartenant au voisinage de la ville de Pelhip, d'un village nommé Tkullô [1]. » Le *Synaxare*, qui nous a donné l'abrégé de cette *Vie*, ne nomme pas cette ville. Champollion [2] a mentionné le nom sans l'identifier; Quatremère, homme d'une lecture immense, a reconnu au contraire ce nom dans une ville que cite l'historien Makrizy sous le nom de Belhîb [3]. Makrizy dit en effet dans son histoire des Coptes : « Sous le gouvernement de Mousa ben 'Aly, les Coptes se révoltèrent, l'an 156, à Belhîb : on envoya contre eux une armée qui fut mise en déroute [4]. »

C'est bien en effet la ville mentionnée dans le passage copte, et Quatremère, avec la sûreté ordinaire de son coup d'œil, l'a parfaitement reconnue. Quant à sa position, il est dit expressément qu'elle était située au nord de l'Égypte; le *Synaxare* ajoute que Samuel était du diocèse de Masîl, actuellement Fouah [5]. Le géographe arabe Ibn-Haukal, cité par Quatremère, dit que cette ville était située sur les bords du Nil, au nord de Sendîoun, à l'endroit où se faisait la jonction de la branche principale à une branche latérale qui s'en détachait du côté de l'occident, non loin de la ville de Schabour. Il donne comme distance de Sendîoun à Belhîb une mesure de 6 *saks* [6]. La division dont parle Ibn-Haukal devait se faire autrefois au village de Dirouet; mais, d'après ce texte, le Nil aurait changé son cours et la division se serait faite plus bas.

[1] Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 545 et 546.

[2] Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 313-314.

[3] Quatremère, *Observ. sur quelques points*, etc., p. 45-47.

[4] Quatremère, *Recherches critiques et histor. sur la langue et la littérature de l'Égypte*, p. 198.

[5] *Synaxare*, 8 Kihak.

[6] Quatremère, *Observations*, etc., p. 46.

Cette ville est complètement ruinée, et Quatremère peut avoir raison en disant que, d'après la distance qui séparait Sendîoun de Belhîb, la position de cette ville devait se trouver non loin du village de Mentoubes.

Pelîthîsis, ⲡⲉⲗⲏⲑⲏⲥⲓⲥ.

Le nom de ce village se trouve dans un papyrus grec du Louvre, qu'a publié M. Wessely, de Vienne. Voici le passage où ce mot se rencontre : « Phib, fils de Naaraou du village de Pelîthisîs et Kiamoul autrefois du village de Paremboli dans le nome d'Aphroditopolis, et ayant maintenant son habitat dans le même village de Pelîthîsis[1]. » Ce nom se trouve répété plus loin dans le même contrat[2]. Comme l'acte a été passé par-devant l'écrivain des contrats de la ville d'Arsinoë[3], il est probable que ce village devait se trouver dans le Fayoum. Ce village ayant disparu, je ne peux pas l'identifier.

Penhôr, ⲡⲉⲛϩⲱⲣ.

Ce nom se trouve parmi les souscriptions d'évêques égyptiens qui assistèrent au concile d'Ephèse; on y lit: « Jean, de Penhôr[4] », ce qui est rendu en grec par Ἡφαίστου[5]. Ce nom Ἡφαίστου se trouve en tête de la liste des évêchés d'Égypte demeurés inconnus à l'auteur[6].

Quant à savoir où était située cette ville, c'est une autre affaire, car elle a complètement disparu, et les documents grecs ne nous donnent aucun détail sur la ville nommée *Héphaistou*. D'un autre côté, je ne peux guère admettre l'hypothèse d'une erreur de copie qui aurait mis ⲡⲉⲛϩⲱⲣ au lieu de ⲡⲥⲉⲛϩⲱⲣ, quoique ce dernier

(1) *Revue égyptologique*, 6e année, p. 2.

(2) *Ibid.*, p. 2.

(3) *Ibid.*

(4) *Bibl. nat.*, mss. cop., fragm. théb., n° 129⁹, fol. 23.

(5) Labbe, *Sacrosancta Concilia*, t. III, col. 1084.

(6) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 331 r°.

mot nous reportât à Sanhour qui est donné comme le siège d'un évêché conjointement avec Schabâs. En ce cas, il faudrait expliquer comment le nom de Sanhour mentionné dans le commencement de la liste n'a pas été rejeté au milieu. Je préfère donc ne pas faire d'hypothèse.

Pennî, ⲡⲉⲛⲛⲏ.

Le nom de ce village a été conservé dans l'un des papyrus grecs du Louvre, qu'a publié M. Wessely. Le nom y est répété deux fois et à chaque fois avec le nom de son nome[1], à savoir Théodosiopolis; à la seconde mention, il est question du lieu nommé *Dîmosion*[2].

Le nom de Théodosiopolis est Touho, en arabe Tahâ-el-Medineh; c'est une chose fort connue. Cette ville faisait partie de la province d'Eschmoun, et aujourd'hui de Minîeh. Malheureusement le nom de Pennî n'a laissé aucune trace dans la nomenclature contemporaine ou médiévale des noms de lieux égyptiens. Il faut donc renoncer à l'identifier.

Pepleu, ⲡⲉⲡⲗⲉⲩ, بيلاو.

Ce nom se trouve dans le dernier document copte qui nous soit parvenu, le martyre de Jean de Phanidjôît. Il y est question d'un magistrat qui rendait facile aux chrétiens qui avaient apostasié le retour à leur foi primitive; ce village se trouvait au sud[3].

Quatremère[4] et Champollion[5] ont tous les deux connu ce village et l'ont parfaitement identifié. Ce village est situé dans le district de Deirout, province d'Asiout; il compte 2,039 habitants et

[1] *Revue égyptologique*, 5e année, p. 141-142.

[2] *Ibid.*, p. 141.

[3] E. Amélineau, *Un document copte du XIIIe siècle: martyre de Jean de Phanidjôit*, *Journ. asiat.* 1887, p. 35 du tirage à part. Il y a dans ce passage une faute d'impression, et la traduction n'est pas exacte.

[4] Quatremère, *Mém. hist. et géogr. sur l'Égypte*, t. I, p. 260-261.

[5] Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 208-209.

possède une école [1]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 2,193 feddans et une redevance de 6,400 dinars [2]. Il est habité par un grand nombre de chrétiens et l'on y voyait jadis à l'ouest une église sous l'invocation de saint Georges. Makrizy le place au nord de Sanabou : il a raison et je me suis trompé lorsque j'ai dit que ce village était au sud de Sanabou : j'ai eu l'occasion d'y passer en me rendant à Moharraq, et Biblâou se rencontre, en partant de Deirout, avant d'arriver à Sanabou [3].

Peremoun, ⲡⲉⲣⲉⲙⲟⲩⲛ, الفرما.

Ce nom est un de ceux que l'on trouve le plus fréquemment.

Les *Actes* des martyrs le citent souvent, sans donner d'autres détails que le nombre de jours, sept, qu'il fallait pour aller d'Alexandrie à Pérémoun [4]. Le *Synaxare* de son côté devait mentionner ce nom assez souvent et il le fait sous la forme d'El-Fermâ [5].

Les *scalæ* contiennent aussi le nom de Pérémoun qu'elles rendent en arabe par El-Fermâ [6] : on a aussi la forme ⲃⲁⲣⲉⲙⲟⲩⲛ [7]. L'une des *scalæ* fait même précéder le nom de Pérémoun du mot grec ⲫⲩⲗⲟⲥⲓⲟⲛ qui indique Péluse [8]. La liste des évêchés de l'Égypte donne l'égalité suivante : ⲡⲉⲗⲟⲩⲥⲓⲟⲩ = ⲡⲉⲣⲉⲙⲟⲩⲛ = الفرما [9], De fait l'on rencontre au concile d'Éphèse un Eusèbe de Péré-

[1] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 67, et part. ar., p. ١١٣.

[2] De Sacy, *op. cit.*, p. 694.

[3] E. Amélineau, *op. supra cit.*, p. 17 du tirage à part.

[4] Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 135, 136, 137, 149, 150, 151, 163, 168. *Cod. Vat. Copt.*, LXVI, fol. 161 et 162; LXVII, fol. 90. Quatremère qui cite ce ms. dit à ce propos que le martyre est de saint Sarapamon, c'est saint Sérapion qu'il a voulu dire. Cf. *Bibl. nat.*, mss. ar. supp. 89, fol. 6 et suiv., fol. 117 r° et suiv.

[5] *Synaxare*, 18 et 21 Barmahat, 13 Baschons, 8 et 12 Abib.

[6] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 54, fol. 187 v°; n° 55, fol. 4 v°; *Brit. Mus.*, Orient. 441, fol. ⲣ̅ⲛ̅ r°.

[7] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 v°; *Bodl. libr.*, Maresch 17, fol. ⲣ̅ⲟ̅ⲍ̅ v°.

[8] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 84 v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 229 r°.

[9] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 331 r°.

moun[1]. ce qui est rendu en grec par *πηλουσίου*[2]. Il n'y a donc aucun doute à entretenir : Péluse, Pérémoun et El-Fermâ ne sont qu'une seule et même ville.

La *Chronique de Jean de Nikiou* mentionne quatre fois la ville de Fermâ[3]. De même l'*Itinéraire romain* la comprend[4].

Quatremère[5] et Champollion[6] l'ont parfaitement connue et identifiée; mais ce dernier se trompe lorsqu'il croit que l'orthographe du nom égyptien d'El-Barmoun était celui de Peremoun[7]. Les *scalæ* au contraire en font la différence et nomment cette ville *Paramonî*[8].

Je serais porté à reconnaître ce nom de Pérémoun dans la ville autrefois nommée [hiéroglyphes]; mais je ne donne ici mon sentiment que comme une conjecture.

Cette ville, l'une des plus anciennes et des plus fortes de l'Égypte, a complètement disparu aujourd'hui : on n'en retrouve plus le nom dans les listes du *Recensement général* et il en était de même dès le temps où fut dressé l'*État de l'Égypte*. Elle était située à l'extrémité est de l'Égypte et servait de frontière contre la Syrie. Elle existait encore du temps de l'historien Makrizy.

Pergousch, ⲡⲣϭⲟⲩϣ, برجوس.

Le nom de cette localité nous est fourni par les fragments de la *Vie* du solitaire Paul d'Antinoë. Ce saint personnage voyageant et étant arrivé à la montagne de Peschgepohé, il rencontra un anachorète et lui demanda son nom. Celui-ci lui répondit : « Phib est mon nom et je suis un homme de Pergousch, dans le nome de

(1) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, fragm. théb., fol. 129°, n° 23.

(2) Labbe, *Sacrosancta Concilia*, t. III, col. 1084.

(3) *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 292, 396, 407 et 545.

(4) *Itinerarium Romanum*, éd. Parthey et Pinder, p. 76.

(5) Quatremère, *Mém. hist. et géogr. sur l'Égypte*, t. I, p. 259-260.

(6) Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 82-87.

(7) *Ibid.*, p. 135.

(8) *Bibl. nat.*, mss. copte n° 50, fol. 110 v°; n° 53, fol. 84 v°; *Bodl. libr.*, fol. ⲣⲟⲝ v°.

Touhô [1]. » Champollion [2] et Quatremère [3] ont tous les deux connu ce nom, sans avoir pu l'identifier. Ce dernier auteur dit que l'historien des patriarches mentionne un lieu nommé *Bergouas*, où se trouvait un monastère de saint Pakhôme, qui fut pillé par les Arabes : le fait est vrai [4] et ce lieu est certainement celui dont il est ici question : mais il a complètement disparu de l'Égypte actuelle.

PERNOUDJ, ⲡⲉⲣⲛⲟⲩϫ, برنوج.

Le nom de cette montagne et du bourg qui l'avoisinait est l'un des plus célèbres de l'Égypte, car il est mêlé à la vie des moines qui vécurent à Schiît ou Sceté, la *Scythiaca regio* des auteurs latins. Il est intimement lié à la *Vie de saint Macaire*. On l'a souvent confondu avec Schiît; c'est à tort, comme on va le voir.

L'un des ouvrages relatifs à saint Macaire rapporte que ce saint monta une fois de Schiît à la montagne de Pernoudj [5]; ce qui prouve tout d'abord que Schiît n'était pas aussi élevée que Pernoudj [6]. Dans un autre ouvrage relatif au même saint, il est dit que les vieillards qui habitaient Pernoudj envoyèrent une fois chercher abba Macaire qui habitait Schiît, afin qu'il fît une visite aux frères [7]. Macaire l'Alexandrin avait une cellule dans cette montagne [8]; saint Pamô y habitait aussi [9], et les frères qui y vivaient avaient coutume, chaque année, de faire des distributions de grains aux pauvres [10]. L'auteur de la *Vie* des deux saints, Maxime et Domèce, nous apprend qu'au moment où il écrivait, les déserts commençaient à se

[1] Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 367.

[2] Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 300.

[3] Quatremère, *Observations sur quelques points de la géographie de l'Égypte*, p. 35.

[4] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 140,

[5] ⲁⲩϫⲟⲥ ⲉⲑⲃⲉ ⲁⲃⲃⲁ ⲙⲁⲕⲁⲣⲓ ⲡⲓⲣⲉⲙ ⲛϫⲏⲙⲓ ϫⲉ ⲉϥⲛⲏⲟⲩ ⲉⲡϣⲱⲓ ⲛⲟⲩⲥⲟⲡ ⲉⲃⲟⲗϧⲉⲛ ϣⲓⲏⲧ ⲉⲡⲓⲧⲱⲟⲩ ⲛⲧⲉ ⲡⲉⲣⲛⲟⲩϫ. *Cod. Vat. Copt.*, LXIV, fol. 143 r°. Cf. aussi dans le même manuscrit fol. 122.

[6] Voir ce que je dis plus loin sur cette expression ⲉϥⲛⲏⲟⲩ ⲉⲡϣⲱⲓ.

[7] *Cod. Vat. Copt.*, LXIV, fol. 122.

[8] *Cod. Vat. Copt.*, LXIX, fol. 69 v° et 70 r°.

[9] E. Amélineau, *De Historia Lausiaca*, p. 92.

[10] *Ibid.*, p. 102-103 et 111.

peupler, tant à la montagne de Pernoudj que dans les autres monastères de l'Égypte [1].

Le nom de Pernoudj ne se rencontre pas une seule fois dans les fragments d'œuvres sa'idiques; cependant un peu d'attention suffit à nous montrer clairement que, si le nom ne s'y trouve pas, le lieu est clairement désigné. Ainsi quand Macaire se rend à Pernoudj pour assister à la messe de Pamô, où le texte memphitique emploie le nom de Permondj, le texte sa'idique emploie le nom de «la montagne du natron [2]» où vit l'abbé Pamô. De même les auteurs grecs rendent tous par *montagne de Nitrie* ce nom de Pernoudj. Ainsi l'auteur des *Apophtegmes des Pères* [3], Palladius, dans son *Histoire lausiaque* [4], et les autres. Ils n'ont fait que traduire l'expression copte ⲡⲧⲟⲟⲩ ⲙⲡⲓϩⲟⲥⲉⲙ en *Nitriæ mons*. D'après Rufin, la montagne de Nitrie était située à environ 40 milles d'Alexandrie [5], et Palladius, après avoir traversé le lac Maria ou Marœotis, mit un jour et demi pour arriver à la montagne de Nitrie [6]. Je parlerai des moines qui habitaient cette montagne à propos de Schiît; je dois maintenant en indiquer la place aussi exactement que possible.

Ce nom de Pernoudj n'a pas été inconnu des auteurs arabes : car, dans l'*Histoire des Patriarches*, il est raconté que le patriarche Benjamin se rendit un jour à la montagne de Barnoug, puis au désert de saint Macaire [7]. Les autres auteurs de cette langue donnent presque toujours le nom de *montagne du Natron* dans leurs ouvrages. Nous avons vu que le copte emploie l'expression de monter à la montagne de Pernoudj; s'il fallait entendre cette expression dans le sens ordinaire du mot *monter* en Égypte, il en faudrait conclure que Pernoudj se trouvait au midi de Schiît, entre la vallée et le

[1] *Cod. Vat. Copt.*, LXIII, fol. 65 et 68.

[2] Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 346-347.

[3] *Monumenta ecclesiæ græcæ*, t. I, p. 547. Cf. 527.

[4] Palladius, *Hist. Laus.*, apud *Patr. græc.*, XXXIV, col. 1060, 1028-1033 et 1194.

[5] Rufini, *Historia Monachorum*, XXI, col. 443 dans le t. XXI de la *Patr. lat.*

[6] Palladius, *Hist. Laus.*, ap. *Patr. græc.*, XXXIV, col. 1019.

[7] Mss. ar. de la *Bibl. nat.*, 139, f. 97.

Fayoum. Mais alors comment le patriarche Benjamin put-il d'abord se rendre d'Alexandrie à la montagne de Pernoudj, puis visiter ensuite Schiît? L'expression employée par le texte copte signifie simplement que la montagne de Pernoudj était plus haute que la vallée, ce qui n'étonnera personne, je suppose; d'ailleurs cette expression ⲉϥⲛⲏⲟⲩ ⲉⲡϣⲱⲓ n'est pas celle que le copte emploie pour signifier aller au sud. Par conséquent, je ne me tromperai pas beaucoup en disant que cette montagne se trouvait entre Schiît et le lac Marœotis, tout près de Schiît, au nord et peut-être un peu au nord-est. Cette montagne devait en effet avoir pris le nom du bourg voisin. N'y avait-il aucune différence entre les montagnes du Natron et celle de Pernoudj? Malgré le témoignage concordant des traducteurs thébain et grec, je serais assez porté à croire que ces deux montagnes n'étaient pas exactement les mêmes, qu'il y avait la montagne de Pernoudj et celle du Natron. En effet l'auteur de la *Vie de Macaire,* lequel devait s'y connaître, parle en termes exprès de la montagne du Natron et des foules qui habitaient près des mines exploitées[1]. Il est vrai que cet auteur ne parle pas de la montagne de Pernoudj; mais ceux qui ont écrit sur Macaire des sortes d'apophtegmes en memphitique en parlent. Je crois donc que primitivement les deux noms étaient différents, qu'ils désignaient deux endroits différents; que, sous l'action du temps et de l'éloignement, les deux se confondirent. Ou, tout au moins, s'il ne faut voir qu'un seul endroit sous deux dénominations, ces dénominations étaient prises, dans le premier cas, de la substance que l'on y exploitait, et, dans le second, de la bourgade voisine. Il y avait en effet un village en ce lieu et, quand Macaire s'y fut établi tout d'abord, il fut obligé de s'en retirer à cause des tracasseries que lui faisaient subir les gardes. On comprend d'ailleurs que l'exploitation des mines de natron ait exigé un certain rassemblement de population : c'est cette agglomération que l'on nomme *Pernoudj.*

[1] *Cod. Vat. Copt.,* LXII, fol. ⲓ̄ⲉ̄.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Comme l'exploitation des mines de natron a duré assez longtemps, il n'est pas étonnant que l'*État de l'Égypte* mentionne le bourg de Barnoug pour une contenance de 658 feddans et une redevance de 2,200 dinars, réduite ensuite à la moitié[1]. Ce village disparut en même temps que les mines cessèrent d'être exploitées.

PERPÉ, ⲡⲣⲡⲉ, البربا.

Le nom de ce village se trouve dans les fragments de la *Vie de l'abbé Manassé.* L'ange du Seigneur lui dit dans une vision : «Ensuite tu changeras de lieu par la volonté du Seigneur, tu habiteras dans la montagne occidentale en face du village que l'on appelle *Perpe :* c'est un village qui a été brûlé par Cambyse[2].» Le *Synaxare* ne contient pas la fête de ce saint.

Champollion n'a pas connu ce mot; quant à Quatremère, il a identifié cet endroit avec Abydos[3], et il a eu raison. Le *Recensement général de l'Égypte* contient encore le village d'El-Berbâ, district de Girgeh, province de Sohag : il compte 2,292 habitants. Il y a encore deux autres villages de ce nom : l'un dans le district de Doueir, et la province d'Asiout, avec 3,152 habitants et une école; le second, qui comprend 757 habitants, est dans la province et le district de Minieh[3]. Ce dernier porte le nom d'El-Berbâ-el-Kebîr, ou El-Kobra, comme on lit dans le *Recensement de l'Égypte;* il est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 861 feddans et une redevance de 2,000 dinars[4]. Les autres ne s'y rencontrent pas.

PERPENOUTE, ⲡⲉⲣⲡⲛⲟⲩⲧⲉ.

Le nom de ce village nous a été conservé dans une note ajoutée à la fin d'un manuscrit qui avait été offert au couvent de Schenoudi

(1) De Sacy, *op. cit.*, p. 662.

(2) Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 374. Zoëga n'a pas compris ce passage.

(3) Quatremère, *Observations sur quelques points de la géographie de l'Égypte*, p. 22.

(4) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 72, et part. ar., p. ٤٠.

et qui avait été écrit à Toutôn, dans le Fayoum. Il y est dit : « Que mon Seigneur Jésus le Christ.... bénisse notre frère.... Paul, fils de Victor Peschdjit, celui de Perpenouté, dans le nome de Fayoum [1]. »

Ce sont là tous les détails que l'on possède sur ce village. Je n'ai pu retrouver ce nom dans la nomenclature des villages du Fayoum, soit dans une transcription, soit dans une traduction. Il est seulement vraisemblable que cette localité devait se trouver près de Toutôn ou Tatoun.

Peschgepohé, ⲡϣϭⲉⲡⲟϩⲉ.

Le nom de cette montagne est fourni par la *Vie* de Paul d'Antinoë. Il y est raconté que ce personnage, après avoir rencontré, près de Terôt-Aschons, un moine qui vivait au milieu des buffles, marcha vers le midi, jusqu'à la montagne de Peschgepohé, où il trouva une grotte à son occident [2].

Champollion a placé cette montagne entre Apollinopolis Parva et Erment [3], par une grosse erreur; Quatremère a montré qu'il s'est trompé, sans se prononcer sur sa situation [4]. Cependant il est évident qu'après avoir laissé Terôt-Aschons, ou Deriout, et avant de se diriger vers Siout, ou le *Rocher* de Siout, il fallait traverser la montagne de Peschgepohé. Ce village se trouvait donc entre Deriout et Asiout, sur la rive occidentale du Nil, comme il est dit. Il n'existe plus aujourd'hui.

Peschôt, ⲡϣⲱⲧ.

Ce village ne doit son existence qu'à une erreur du scribe qui a écrit ⲡϣⲱⲧ pour ⲡϣⲱⲧⲡ [5]. Je renvoie donc à l'article Peschôtep.

[1] ⲡⲁⲩⲗⲓ ⲡϣⲏ ⲙⲃⲓⲕⲧⲱⲣ ⲡⲉϣϫⲓⲧ ⲡⲁ ⲡⲉⲣⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ϩⲙ ⲡⲧⲟϣ ⲡⲓⲟⲙ. *Bibl. nat.*, mss. cop. fragm. théb., non encore reliés.

[2] Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 307.

[3] Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, t. I, p. 148.

[4] Quatremère, *Observ. sur quelques points*, etc., p. 9.

[5] Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 59-61.

Pesîrep, песнрп, песерп.

Cette ville n'est indiquée que par un certain nombre de *scalæ* coptes-arabes. Son nom est rendu en arabe par : un siège dans le Hauf, ruiné, dévasté [1].

Champollion a connu ce mot et a placé ce village dans la province de Scharqyeh, dans la partie de cette province appelée Hauf par les Arabes [2]. Je ne serai pas plus heureux que lui, et je n'essayerai pas de rechercher la situation de ce village ruiné.

Petihot, п+ϩот, هيث.

Ce nom s'est conservé dans le *Panégyrique* de Macrobe, évêque de Peschati. Il y est dit : «Donc, maintenant, ce saint que nous fêtons aujourd'hui, ô mes bien aimés, était originaire de Gemoumi, village de Petihot, qui appartient à l'éparchie de Peschati [3].»

Champollion a eu connaissance de ce mot [4] : il fait de п+ϩот un canton dépendant de Peschati, en quoi il ne se trompe pas. Il semble porté à y voir une île formée par la branche Canopique, la branche Pélusiaque et le canal connu sous le nom de canal de Ménouf. Je ne vois pas très bien cette île, je l'avoue, et surtout je ne comprends pas comment la branche Pélusiaque et la branche Canopique pouvaient former une île avec le canal de Ménouf, à moins que ce canal ne formât l'île en joignant les deux branches, ou que Champollion n'ait voulu parler du canal encore existant de Faraonîah : du reste ce serait une île immense, et en Égypte on ne donnait pas ce nom d'île à d'aussi grandes étendues de terrain.

Je suis porté à croire que le п+ϩот était un district dépendant de Peschati, qui avait le titre de capitale de l'éparchie, et qu'on en

(1) *Bibl. nat.*, mss. cop. n° 50, пісерп, fol. 110 v°; n° 53, песе́рп, fol. 84 v°; n° 54, песеп (*sic*), fol. 187 v°; n° 55, песнрп, fol. 4 v°; *Bodl. libr.*, Maresc. 17, fol. ̅р̅о̅х̅ v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 229 r°.

(2) Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 72-73.

(3) Hyvernat, *Martyrs de l'Égypte*, p. 226-227.

(4) Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 153-154.

peut retrouver la trace, non dans l'île de Qoth, comme le veut Champollion, car ce mot n'a rien à faire avec ⲡϯϩⲟⲧ, mais dans le village encore existant de Hît, qui serait la transcription de la dernière partie du mot ϩⲟⲧ. Ce mot pourrait en effet être composé de l'article ⲡ, plus de ϯϩⲟⲧ composé lui-même du verbe ϯ et du nom ϩⲟⲧ, mesure de l'aune; mais cette étymologie n'est pas trop consistante, et je préfère dire que je ne sais rien de certain sur le sens de ce mot. En tout cas, les Arabes n'en auraient conservé que la dernière partie transcrite هيت. Le village de Hît est placé exactement comme il le faut pour dépendre de Peschati; il est situé non loin du canal de Faraonîah, à peu près à égale distance des deux branches actuelles du Nil, celle de Rosette et celle de Damiette. Il fait partie du district de Sobk et de la province de Ménouf, compte 1,051 habitants et possède une école[1]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 1,471 feddans et une redevance de 8,000 dinars, réduite ensuite à 5,333[2].

PETRA EN SIOUT, ⲠⲈⲦⲢⲀ ⲚⲤⲒⲞⲞⲨⲦ.

Cet endroit est nommé dans la *Vie* de Paul d'Antinoë. Ce personnage après avoir stationné dans les montagnes de Terôt-Aschons, de Peschgepohé et de Méroeit, vient avec son disciple au rocher de Siout et s'y choisit une habitation[3].

Champollion n'a pas parlé de ce rocher, et Quatremère le cite sans y attacher grande importance[4]. Je crois cependant qu'on doit faire une différence entre la montagne de Siout et le rocher expressément nommé ici. Il s'agit ici de la rive occidentale et de ses sépultures, où Paul prend une habitation et fait ensuite le prodige rapporté dans sa *Vie*, prodige rapporté à satiété à tous les personnages et qui était une sorte de lieu commun.

(1) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 144, et part. ar., p. ٣٢٩.

(2) De Sacy, *op. cit.*, p. 656.

(3) Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 370.

(4) Quatremère, *Observations sur quelques points de la géographie de l'Égypte*, p. 17.

Petpeh, петпеϩ, اطفيح.

Le nom de cette ville se trouve dans les *scalæ*. Elles donnent toutes la même identification [1]. Le catalogue des évêchés de l'Égypte fournit l'égalité suivante : ⲛⲓⲗⲟⲩ ⲗⲫⲣⲱⲇⲓⲇⲓ = ϯⲗⲟϫ ⲡⲉⲧⲡⲉϩ = دلاص اطفيح [2]. Je regarde le premier de ces noms comme le siège d'un évêché réuni à celui d'Atfîeh, à moins que ce n'ait été celui-ci qui se soit réuni à Dalâs. Le nom de la ville s'écrit aussi ⲧⲡⲏϩ, et ce doit être une forme plus ancienne qui correspond exactement à la forme arabe [3].

Champollion [4] et Quatremère [5] ont aussi, tous les deux, connu et identifié cette ville qui est l'ancienne Aphroditopolis des Grecs.

Elle existe encore actuellement sous le nom d'Atfîeh; elle est le siège d'un district de la province de Gîzeh, compte 2,731 habitants et possède une école [6]. Elle est citée dans l'*État de l'Égypte*, comme capitale de la province qui portait son nom, sans contenance, pour une redevance de 24,400 dinars, réduite ensuite à 12,500 [7]. Elle est située sur la rive orientale du Nil, sur la limite du désert arabique.

Phainippou, ⲫⲁⲓⲛⲓⲡⲡⲩ.

Ce nom se trouve dans un papyrus de la collection de l'archiduc Rainer. Il est cité avec l'abréviation χ̊ pour ⲭⲱⲣⲓⲟⲛ [8] : on ne sait même pas à quel nome il appartenait. Rien ne peut mettre sur la

[1] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 v°; n° 53, fol. 84 v°; n° 54, fol. 188 r°; n° 55, fol. 5 r°; *Brit. Mus.*, Orient. 441, fol. ⲣⲛ̄ r°; *Bodl. libr.*, Mar. 17, fol. ⲣⲟⲃ̄ r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 229 r°.

[2] *Bibl. nat.*, mss. cop. n° 53, fol. 172 r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 331 v°.

[3] Mss. n° 43, fol. 59 r°, ⲗⲧⲡⲩϩ, et n° 44, fol. 79 v°.

[4] *Op. cit.*, t. I, p. 332-333.

[5] Quatremère, *op. cit.*, t. I.

[6] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 52, et part. ar., p. ٥٢.

[7] De Sacy, *op. cit.*, p. 677.

[8] *Mittheil. aus der Sammlung Erzherzog Rainer*, 2ᵉ année, p. 62.

trace de ce village qui a disparu et qui portait un nom grec vraisemblablement.

Phané, ⲫⲁⲛⲉ.

Le nom de cette montagne ou de ce monastère a été conservé dans une inscription publiée par Lepsius dans ses *Denkmäler*[1] et reproduite par M. Revillout dans la *Revue égyptologique*[2]. Cette inscription est très fautive et rien n'est moins certain que ce nom de monastère ou de montagne. D'après l'indication de Lepsius, cette inscription a été copiée au Ouady Gazal.

Phanidjôit, ⲫⲁⲛⲓϫⲱⲓⲧ, الزيتون.

Le nom de ce village a été conservé dans le martyre de Jean de Phanidjôit, œuvre du XIIIe siècle[3], qui a pour titre : «Martyre du saint Jean le nouveau martyr, originaire de Phanidjôit, dans le pays de Pouschin[4].» Le nom de ce village se trouve encore à la fin de l'œuvre[5].

Quatremère[6] et Champollion[7] ont tous deux connu ce village et l'ont identifié avec Ez-Zeitoun, sur la simple signification du nom copte. Je n'avais vu aucun inconvénient à adopter leur identification[8]; car c'est toujours chose grave d'aller contre le sentiment de pareils hommes, et l'on ne doit le faire que sur de bonnes raisons. Mais M. de Rochemonteix a cru pouvoir contester cette identification et donner comme emplacement à Phanidjôit celui d'un village près d'Aousîm, nommé Ez-Zeîdîah, ou Zaîdîeh زيدية : «A Phanizôit, dit-il, (il écrit ainsi ce nom), correspond Ez-Zeîdîah, ou Zaîdîeh, faubourg d'Aousîm. Zeîdîah est une forme adjective traduisant Phanizôit, *le lieu des oliviers*, ناحية بلد الزيد, et elle a été

(1) Lepsius, *Denkmäler*, v. XV, n° 49.

(2) *Revue égyptolog.* 4e année, p. 33.

(3) E. Amélineau (*Journal asiatique*, mai 1887, p. 21), *Un document copte au XIIIe siècle. Martyre de Jean de Phanidjôit.*

(4) E. Amélineau, *Un document copte du XIIIe siéc.*, dans *Journ. asiat.*, mai 1887, p. 32.

(5) *Ibid.*, p. 64.

(6) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 515.

(7) *Op. cit.*, t. I, p. 313-318.

(8) E. Amélineau, *op. supra cit.*, p. 59.

amenée par l'assonance avec le nom propre زيد, très répandu en Égypte, ainsi que ses dérivés Abou-Zeîd, Zeîdan. Quant au changement du ϯ en ⲇ, on sait que les Coptes modernes de la Haute Égypte prononcent uniformément le ⲧ *d*[1]. »

Je ne doute pas le moins du monde que les Coptes de la Haute Égypte ne prononcent le ⲧ *d*, quoiqu'il y ait des exemples où, surtout à la suite de certaines voyelles, le ⲧ soit quelquefois transcrit ت, ou même presque uniformément ط sur la syllabe accentuée, comme ⲧⲟⲩⲧⲱⲛ = توطون, et non pas دودون; mais ce sont des règles trop délicates pour que M. de Rochemonteix ait pu les étudier, et ce n'est pas le cas pour notre mot. Je n'ai point non plus à m'occuper si le nom d'Ez-Zeîdîah, ou Zaîdîeh, vient de l'assonance avec le nom de Zeîd, ce n'est pas mon affaire; ce que j'ai à démontrer, c'est que Phanidjôit n'était pas placé près d'Aousîm, ainsi que le prétend M. de Rochemonteix.

Que Phanidjôit ait été placé dans le midi de l'Égypte, c'est ce qui est indubitable après le texte qui nomme Jean un homme du Midi[2]. Le Midi, le ⲥⲁⲣⲏⲥ, nom ordinaire de la Haute Égypte, en arabe صعيد, commençait au-dessus de Memphis qui faisait encore partie de la ⲕⲏⲙⲉ ou Basse Égypte; le diocèse de Dalâs et d'Atfîeh est appelé par les Coptes, qui devaient s'y entendre, le premier de la Haute Égypte. Au contraire, Aousîm, située au nord de Memphis et du Caire, faisait partie de la Basse Égypte. En outre, il y a, si possible, une raison bien plus forte, c'est que le gouverneur général de l'Égypte El-Kamel dit à Jean, au cours de toutes ses exhortations pour le faire changer de dessein et de religion : « Je le jure par la tête de mon père El-'Adel; si tu te convertis à notre croyance, je te donnerai cette robe dont je suis revêtu, je t'en revêtirai; (je te donnerai) ce cheval que je monte, je te ferai cadeau d'Ez-Zeitoun, je te ferai cavalier avec 1,000 dinars par an et je te ferai gou-

(1) *Journal asiatique*, juillet-août 1887, p. 147-148. On voit que M. de Rochemonteix n'avait pas attendu.

(2) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 331 r°.

verneur de tel nome que tu voudras, au midi comme au nord [1]. » Je le demande maintenant à tout homme de bonne foi, à qui fera-t-on croire que le gouverneur cite Ez-Zeitoun de but en blanc, sans qu'il y ait quelque circonstance qui amène ce nom dans ses pensées, puis dans sa bouche? Et il n'y a pas à dire, le mot se trouve en toutes lettres coptes ⲡⲓⲉⲍⲍⲉⲓⲧⲟⲩⲛ, avec double emploi de l'article. Or la raison pour laquelle le gouverneur cite ce village n'est pas bien difficile à deviner, c'est que c'était le lieu d'origine de Jean. La position de Biblâou au midi est encore une preuve de plus en faveur de cette identification, qui n'a pu être mise en doute que par un de ces esprits toujours en quête d'une découverte à faire.

Il n'y a donc pas à le nier, Phanidjôit se nomme encore en arabe Ez-Zeitoun. Ce nom signifie *celui des oliviers;* il se compose du possessif ⲫⲁ, de l'article ⲛⲓ et du nom ϫⲱⲓⲧ qui signifie *olivier*. M. de Rochemonteix en donne une autre étymologie : « Aousim se décompose, comme le font pressentir les variantes ci-dessus, en deux parties, *Bû*, (Wû)-Schêm. La première est la désignation topique [hiéroglyphes], « localité » qui peut être exprimée dans l'énonciation du nom de lieu (cf. Bubaste تل بسطة, Tell-Bastah, comparable à Schêm et à Bû-schêm), et dans la prononciation être représentée par l'articulation *w*([hiéroglyphes]), *b* ou ⲫ (cf Pha-cusa et Phanizôit) [2]. » Il y a dans ces quelques lignes toute une série d'ignorances ou d'erreurs, comme l'on voudra. Le mot [hiéroglyphes] a donné en copte ⲃⲟⲩ et ne se rencontre jamais dans un nom de lieu copte : le mot [hiéroglyphe] se rencontre assez souvent, il est transcrit ⲡ et en arabe ب : c'est à quoi n'a pas réfléchi M. de Rochemonteix. Dans le mot Bubaste, la première syllabe vient, non du mot [hiéroglyphes], mais du mot [hiéroglyphe], comme le montre l'orthographe [hiéroglyphes], copte ⲡⲟⲩⲁⲥϯ, pour ⲡⲟⲩⲃⲁⲥϯ; on a de même ⲡⲟⲩⲥⲓⲣⲓ = [hiéroglyphes]. Il n'y a nulle place pour le mot [hiéroglyphes]; et quant à Phanidjôit, ni [hiéroglyphes], ni [hiéroglyphe] n'ont rien à faire avec la composition de ce mot, comme je l'ai démontré tout à l'heure.

[1] E. Amélineau, *loc. cit., op. supra laud.*, p. 59. — [2] *Journal asiatique*, juillet-août 1887, p. 148.

Il ne saurait donc plus y avoir de doute ni sur l'identification, ni sur l'étymologie du nom de ce village.

Le bourg d'Ez-Zeitoun existe toujours dans le district de la province de Bénisouef; il compte 1,300 habitants, plus 62 Bédouins, et possède une école[1]. Il est mentionné dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 779 feddans et une redevance de 8,400 dinars[2]. Il doit son nom aux oliviers qui poussent sur son territoire et dont j'ai pu voir moi-même les derniers survivants.

PHARBAIT, ⲫⲁⲣⲃⲁⲓⲧ, فرباط.

Le nom de cette ville ne nous a été conservé que dans les *scalæ* coptes-arabes et dans la liste des évêchés de l'Égypte.

Les *scalæ* qui contiennent ce nom se peuvent diviser en deux catégories : la première comprend les *scalæ* qui placent ce nom après Belbeis et lui donnent pour correspondant Belbeis[3], ce qui est une impossibilité manifeste; la seconde, celles qui font suivre ce nom de l'identification suivante : بلقا[4]. Cette même ville de Balqâ a un autre correspondant copte qui est ϯⲁⲣⲁⲃⲓⲁ et il est ainsi expliqué : بلقا بالشام من البلاد السواد, c'est-à-dire : Balqâ de Syrie du pays noir[5]. Or ce pays d'Arabie était placé dans la province actuelle de Scharqyeh, à l'est de l'Égypte. C'était cette ville que les anciens Égyptiens nommaient *Horus de l'Est*, [hiéroglyphes]; c'est peut-être aussi la ville de Balqâ dont parle Jean de Nikiou[6].

La liste des évêchés nous présente au contraire une ville manifestement placée au Nord, après Bouto, Erbat, Madjîl, Djapasen, Sais, Tidah, l'éparchie et le nome de Ptênétô et pour laquelle elle

[1] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 316, et part. ar., p. ٣١٦.

[2] De Sacy, *op. cit.*, p. 686.

[3] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 54, fol. 187 v°; n° 55, fol. 4 v°; *Brit. Mus.*, Orient. 441, fol. ⲣⲓ̄ⲅ̄ r°.

[4] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 v°; n° 53, fol. 84 v°; *Bodl. libr.*, Mar. 17, fol. ⲣⲟⲁ̄ v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 220 r°.

[5] Toutes les *scalæ*, sans exception, à l'article ϯⲁⲣⲁⲃⲓⲁ, avec ou sans l'addition.

[6] Voir plus haut, page 83, l'article *Balqâ*.

donne l'égalité suivante : ⲃⲁⲃⲁⲓⲧ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲫⲁⲣⲃⲁⲓⲧ = فرواط [1]. Il est donc impossible de confondre les deux villes, et il faut admettre qu'il y en avait réellement deux, l'une au nord qui était la capitale du nome Pharbœtite, et l'autre à l'Est qui était la capitale d'un autre nome. Vansleb a confondu les deux ensemble [2]. Cette ville avait été placée dans le nord de l'Égypte, dans les terrains incultes qui avoisinaient le lac de Bourlos, où une grande partie des anciennes villes ont disparu : elle aurait dû faire ainsi partie de la province de Gharbyeh, et non de Scharqyeh. Elle est disparue complètement de nos jours. L'autre existe encore maintenant sous le nom de Kafr-Harbet, située dans la province de Scharqyeh, district d'Ibrahîmîeh; elle a une population de 523 habitants [3].

Phebôou, ⲫⲃⲱⲟⲩ, باففوا, فاو.

Ce nom est très célèbre dans l'histoire de l'Égypte chrétienne, parce que ce fut là que Pakhôme éleva le grand couvent, chef de toute la communauté cénobitique. Voici comment l'érection de ce monastère est racontée dans la *Vie de Pakhôme :* « Il arriva, lorsque les frères se furent multipliés à Tabennîsi et qu'il les vit à l'étroit, qu'il se mit à prier le Seigneur à ce sujet. On lui répondit dans une vision : « Lève-toi, va vers le nord, vers ce village désert au nord « de ton couvent, nommé Pheboou, bâtis en cet endroit un monas- « tère, car il sera pour toi un fondement et un nom glorieux éter- « nellement. » Il se leva donc aussitôt, prit quelques frères avec lui, marcha au nord vers ce village : il y passa des jours avec les frères jusqu'à ce qu'il eût bâti le mur d'enceinte du monastère. Il bâtit ensuite un petit lieu pour faire la fête [4], selon la pensée de l'évêque de Diospolis : il bâtit ensuite des maisons. Il y établit des surveillants

[1] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 171 v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 330 r°.

[2] Vansleb, *Histoire de l'église d'Alex.*, à la liste des évêchés.

[3] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr. p. 175, et part. ar., p. ٢٩٣.

[4] C'est-à-dire un petit oratoire. La traduction de ce mot est mauvaise.

et des seconds, selon les règles du premier monastère, et visita le second le jour et la nuit, comme c'est l'office d'un bon pasteur[1]. » La traduction arabe de ce passage n'offre aucun autre détail[2], ni les autres passages fort nombreux où il est question de ce monastère, sinon qu'il était situé assez près de Tabennîsi pour qu'on y pût aller et en revenir le même jour, après avoir accompli à Tabennîsi sa tâche journalière[3] Ce monastère ainsi constitué devint la tête de l'ordre[4], quoiqu'il ne fût pas achevé tout d'abord et qu'il n'y eût pas de boulangerie[5]; on l'appelait le grand monastère, et l'*Histoire lausiaque* se trompe en attribuant ce titre à Tabennîsi[6]. On s'y réunissait de tous les autres monastères deux fois par an, à la pâque et dans les derniers jours de Mésoré, pour rendre compte de la situation pécuniaire des monastères[7]. A Pâques, on y baptisait les catéchumènes[8]. On trouvera dans la *Vie de Pakhôme* beaucoup d'autres détails sur la vie intérieure de ce couvent.

Quelques *scalæ* coptes-arabes contiennent ce nom qu'elles ont rendu en arabe par ادفو[9] ou ادفوا[10]. Ce nom n'a pas de raison d'être ici, il y a méprise et l'on a confondu Phebôou avec Edfou, parce qu'il y a consonance de la dernière syllabe. Le *Synaxare*, de son côté, écrit اتفوا[11]. Si nous prenons maintenant les diverses transcriptions de la *Vie de Pakhôme* nous trouvons qu'il y en a trois : بافوا, ادفو et فاو. La première est le mot même de ⲫⲃⲱⲟⲩ transcrit lettre par lettre; la seconde provient de l'inadvertance du scribe, la troisième est le nom que l'on donne encore aujourd'hui à la pe-

[1] E. Amélineau, *Monum. pour servir à l'hist. de l'Égypte chrét.*, t. II, p. 70-71.

[2] *Ibid.*, p. 378.

[3] *Ibid.*, p. 82, 101, 102, 104, 109, 112, 114, 116, 121, 132, 156, 162, 178, 194, 222, 223, 229, 248, 261, 267, 276, 278, 282, 327, 331, 333, 379, 384, 434, 441, 445, 446, 448, 478, 563, 567, 578, 579, 583, 639, 657, 659, 662, 666, 680, 682 et 694.

[4] *Ibid.*, p. 82.

[5] E. Amélineau, *Monum.*, etc., p. 114.

[6] *Hist. laus.*, *Patr. græc.*, t. XXXIV, col. 1100.

[7] E. Amélineau, *Monuments pour servir à l'histoire de l'Égypte chrétienne*, t. II, p. 313.

[8] *Ibid.*, p. 121.

[9] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 v°; n° 53, fol. 85 r°.

[10] Mss. de Lord Crawford, fol. 229 r°.

[11] *Synaxare*, 14 Baschons.

tite ville qui a survécu; ce n'est d'ailleurs que le nom lui-même prononcé à l'égyptienne sans l'article ⲫ ou ⲡ. C'est pourquoi les Grecs et les Latins l'ont aussi appelé ⲃⲁⲩ et Bau[1].

Champollion[2] et Quatremère[3] ont tous les deux connu le nom de cette ville : le premier l'a placée trop au nord, après Schénésît, le second l'a très exactement située.

La ville de Fâou existe encore actuellement dans la province de Qéneh, district de Deschneh; mais elle a été scindée en deux villages dont l'un s'appelle Fâou-el-Bahary, et l'autre Fâou-el-Qibly. Le premier contient 1,291 habitants avec une école; le second a une population de 3,452 habitants, plus 990 Bédouins, et possède aussi une école[4]. Elle est citée dans l'*État de l'Égypte*, pour une contenance de 13,420 feddans et une redevance de 25,000 dinars[5].

Outre cette première localité, il y a en Égypte un autre bourg qui s'appelait Fâou et qui porte le surnom de Gaulâ. Il est situé dans le district de Tahtâ, province de Sohag : il compte 1,300 habitants et possède une école[6]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte*, pour une contenance de 800 feddans et une redevance de 2,500 dinars[7]. Yakout se trompe donc en disant que les deux villages de Fâou-Ga'al et Fâou-Ba'as font partie des dépendances de Marg-benî-Hamîm, car ces deux villages sont très éloignés l'un de l'autre, au moins de 40 lieues[8].

Phelbès, ⲫⲉⲗⲃⲉⲥ, بلبيس.

Le nom de cette ville se trouve conservé dans le *Martyre* de Jean de Phanidjôit, dans la pièce finale : «Et maintenant, ô martyr

(1) *Acta Sanctorum*, 14 mai, p. 34 et suiv.

(2) Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 243-246.

(3) Quatremère, *Mémoires historiques et géographiques sur l'Égypte*, t. I, p. 125-128.

(4) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 110, et part. ar., p. ٢٢٧.

(5) De Sacy, *op. cit.*, p. 704.

(6) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 110, et part. ar., p. ٢٢٧.

(7) De Sacy, *op. cit.*, p. 701.

(8) Yakout cité par de Sacy, *loc. cit.*

saint, bienheureux Jean, toi qui es heureux dans le Seigneur, prends pitié de ma misère et de ma pauvreté, à moi serviteur prisonnier du péché, Marc, qui ne suis pas digne d'être homme, surtout d'être prêtre, le disciple d'aba Michel, l'évêque de Pouasti et de Phlabes[1]. »

Les *scalæ* coptes-arabes contiennent aussi ce nom avec l'égalité ⲫⲉⲗⲃⲉⲥ = بلبيس[2]; mais quelques-unes contiennent aussi le nom de ⲡⲟⲥⲟⲕ = بلبيس[3] et même de ⲫⲁⲣⲃⲁⲓⲧ = بلبيس[4]. D'autres, au contraire, font de Pharbait une ville à part qu'elles identifient avec Balqâ[5], et ce problème semble insoluble. Ce qui augmente encore la confusion, c'est que les savants qui se sont occupés de la question sont dans le plus grand désaccord. Suivant d'Anville[6], il y aurait identité parfaite entre Belbeis et Pharbait; Quatremère reste indécis, quoiqu'il cite plusieurs passages d'auteurs arabes qui auraient, ce semble, dû le décider[7]. Champollion, de son côté, a démontré péremptoirement la différence des deux villes, ou même, ce qu'il ne soupçonnait pas, des trois villes, Belbeis et les deux villes de Pharbait[8]. La liste des évêchés de l'Égypte ne donne aucune donnée nouvelle par son égalité : ⲃⲟⲩⲃⲁⲥⲧⲱⲛ = ⲃⲟⲩⲁⲥϯ ⲧⲫⲉⲗⲃⲏⲥ = بسطة والخندق[9]. Je ne crois même pas que le nom de Phelbès y soit rendu.

Cette ville doit donc être identifiée avec Belbeis; elle est diffé-

[1] E. Amélineau, *Un document copte du XIIIe siècle*, etc., dans *Journal asiat.*, mai-juin 1887.

[2] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 43, fol. 52 r°, avec la forme ⲫⲟⲗⲡⲁⲥ; n° 50, fol. 110 v°; n° 53, fol. 84 v°; n° 54, fol. 187 v°; n° 55, fol. 4 v°; *Brit. Mus.*, Orient. 441, fol. ⲡ̅ⲙ̅ r°; *Bodl. libr.*, Mar. 17, fol. ⲡ̅ⲟ̅ⲍ̅ v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 229 r°.

[3] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 v°; n° 53, fol. 84 v°: n° 55, fol. 4 v°; *Bodl. libr.*, Mar. 17, f. ⲡ̅ⲟ̅ⲍ̅ v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 229 r°.

[4] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 187 v°; n° 55, fol. 4 v°; *Brit. Mus.*, Orient. 441, fol. ⲡ̅ⲏ̅ r°.

[5] Voir l'article *Pharbait*.

[6] D'Anville, *Mémoires sur l'Égypte*, p. 109-110.

[7] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 64.

[8] Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 99-100.

[9] *Bibl. nat.*, ms. copte n° 53, fol. 172 v°, et mss. de Lord Crawford, fol. 331 r°.

rente de Balqâ et de Pharouât. Elle a un second nom, qui est ⲡⲟⲥⲟⲕ, Posok, sans que je puisse savoir quelle a été l'origine de ce nom. M. Brugsch a cru reconnaître ce mot dans [hiéroglyphes][1]; mais je ne peux adopter son sentiment et ce mot me semble être le nom de ⲥⲫⲱⲟⲩ.

La ville de Belbeis existe encore aujourd'hui en Égypte, au bord du désert oriental, en dehors du Delta, dans la province de Scharqyeh : elle est le siège d'un district, possède une école, une poste et un marché, nommé *bandar :* elle compte 7,322 habitants[2]. Cette ville est citée dans l'*État de l'Égypte,* pour une contenance de 1,850 feddans et une redevance de 12,000 dinars[3]. Elle était alors la capitale de la province.

Ceux qui voudraient connaître par quel système de canaux cette ville était arrosée n'ont qu'à lire l'article que Quatremère a consacré à cette cité.

Phélébîsô, ⲫⲉⲗⲉⲃⲏⲥⲱ.

Ce nom se trouve dans la liste des évêchés non identifiés, où elle occupe le septième rang[4]. Le nom en ressemble fort à celui de la ville précédente; mais je ne crois pas qu'il s'agisse de la même ville, car Belbeis existait toujours. Je ne peux que signaler ce nom.

Phermî, ⲫⲉⲣⲙⲏ.

Ce nom de montagne se trouve au chapitre xxii de l'*Histoire lausiaque* où il est dit : « Il y a une montagne en Égypte, menant à Sceté et qui s'appelle Phermî. Dans cette montagne habitent environ cinq cents hommes qui se livrent à l'ascète[5]. » De son côté, l'his-

[1] Brugsch, *Dictionnaire géograph.,* p. 294.

[2] *Recensement général de l'Égypte,* t. II, part. fr., p. 68, et part. ar., p. 114.

[3] De Sacy, *op. cit.,* p. 602.

[4] Mss. cop. de la *Bibl. nat.,* n° 53, fol. 172 r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 331 r°.

[5] *Hist. laus.,* XXIII, *Patr. græc.,* t. XXXIV, col. 1008.

torien Sozomène, qui a résumé Palladius, dit, avec moins de précision, que Phermî était une montagne de Sceté[1].

Je crois, pour ma part, que la montagne de Phermé était l'une de ces montagnes qui environnaient le Ouady-Habib ou vallée des Natrons, du côté de l'Égypte; mais il est impossible, sur d'aussi maigres renseignements, de se prononcer d'une manière définitive.

Quatremère[2], qui a connu ce nom, ne l'a pas identifié, tout en rejetant l'identification proposée par d'Anville[3], lequel veut voir le lieu nommé Baramous qui se trouve en Schiît, et dans lequel il y avait un monastère : opinion qui ne peut se soutenir. Ce nom se trouve aussi cité, dans les *Verba Seniorum*, comme le lieu d'origine d'un certain Théodore, mais sans aucun détail[4].

Philadelphie, ⲫⲓⲗⲗⲁⲇⲉⲗⲫⲓⲁ.

Le nom de ce village se trouve mentionné plusieurs fois dans les papyrus qui font partie de la collection de l'archiduc Rainer. La première mention est conçue en ces termes : « Restes mortels d'Ermias, du bourg de Philadelphie, du nome arsinoïte, (à emporter) dans le port de Kerkî, du nome memphite[5]. » La mention de ce village se retrouve cinq autres fois dans les mêmes papyrus[6].

Le nom de ce village a dû lui être donné en souvenir de Ptolémée Philadelphe. Il avait peut-être un autre nom copte, ou, s'il n'en avait pas, il était d'origine toute récente, et ne remontait pas plus loin que l'époque de ce roi. Il a complètement disparu de l'Égypte actuelle, comme il avait déjà disparu au xive siècle.

Philônos, ⲫⲓⲗⲱⲛⲟⲥ.

Le nom de ce canal nous a été conservé par un papyrus du

[1] Sozomène, lib. VI, c. xxix. *Patr. græc.*, t. LXVIII, col. 1377.

[2] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 169.

[3] D'Anville, *Mémoires sur l'Égypte*, p. 75.

[4] *Patr. lat.*, LXXIII, col. 855, 889, 899, 905 et 906.

[5] *Mittheil. aus der Sammlung*, etc., 4e année, p. 14.

[6] *Ibid.*, p. 15 à 18.

Louvre. Il se trouvait dans le nome périthébain et il existait encore dans les premières années de la domination romaine[1], comme l'indique l'écriture du papyrus. Il avait reçu son nom d'un certain Philon, qui était ou l'ingénieur l'ayant construit, ou un propriétaire riverain.

Phiôm, ⲫⲓⲱⲙ, الفيوم.

Le nom de cette ville se trouve dans toutes les sources d'information que j'ai eues pour composer cet ouvrage. Les documents coptes, *Actes des martyrs* ou *Vies des saints*, la mentionnent plusieurs fois, sans donner de détails[2]. De même le *Synaxare*, qui nous apprend cependant que la ville de Fayoum avait un protopolite[3].

Les *scalæ* contiennent toutes ce nom[4] et quelques-unes l'identifient avec la ville nommée Arsinoë par les Grecs[5]. En outre, la liste des évêchés donne l'égalité suivante : ⲁⲣⲥⲉⲛⲟⲩⲧⲟⲩ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲫⲓⲟⲙ = مدينة الفيوم[6].

La *Chronique de Jean de Nikiou* raconte à son tour comment les Arabes s'emparèrent de la province et de la ville de Fayoum : dans ce récit, le nom de la ville est cité plusieurs fois[7].

L'identification de la ville de Fayoum avec la ville appelée Arsinoë par les Grecs nous permet d'indiquer plusieurs particularités se rapportant à cette ville. Les contrats grecs parlent d'un certain nombre de rues de cette ville, comme la rue d'Olympe[8],

(1) *Not. et extraits des mss.*, t. XVIII, 2ᵉ p., p. 380.

(2) E. Amélineau, *Monum. pour servir à l'hist. de l'Égypte*, t. I, p. 163; Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 100; *Cod. Vat. Copt.*, LVII, fol. 7; Zoëga, *Cat. Cod. Copt.*, p. 546.

(3) *Synaxare*, 19 Bâbah, 7 Hathor, 13 Kihak, 24 Toubah, 23 Baonah.

(4) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, nº 46, fol. 170 vº; nº 50, fol. 110 vº; nº 53, fol. 84 vº; nº 55, fol. 5 rº; *Brit. Mus.*, Orient. 441, fol. ⲣⲛ rº; *Bodl. libr.*, Mar. 17, fol. ⲣⲟⲉ rº; Mss. de Lord Crawford, fol. 229 vº.

(5) *Bibl. nat.*, mss. cop. nº 43, fol. 52 rº; nº 44, fol. 79 vº.

(6) *Bibl. nat.*, *ibid.*, nº 53, fol. 174 rº; Mss. de Lord Crawford, fol. 331 vº.

(7) *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 357, 554, 559, 563.

(8) *Revue égyptologique*, 3ᵉ année, p. 169; 4ᵉ année, p. 61; 5ᵉ année, p. 137.

IMPRIMERIE NATIONALE.

le faubourg de Tantalos[1], la rue Paremboli[2], la rue Thérapeia[3], la rue des Trésoriers[4], la rue du Perséa[5], la rue du Théâtre-d'Olympe[6] : c'était une ville entourée de jardins et de potagers[7], qui avait un gymnase et un hippodrome[8], très adonnée aux lettres et aux arts, comme l'affirment les découvertes de ces dernières années. Elle était très peuplée dans la période qui s'écoula entre la conquête grecque et la conquête arabe[9].

Le nom de Phiom, commun à la province et à la ville, est très ancien. Le Fayoum n'est au fond que la première des oasis du désert. On s'aperçut très vite qu'on pouvait la cultiver et la rendre fertile, et, dès la XIIe dynastie, le pharaon Amonemhât II y fit creuser un vaste lac, non pas le lac Birket-el-Qeroun, comme on l'a prétendu, mais le lac Mœris, sur lequel on a tant de renseignements fabuleux, mais qui existait cependant réellement. Ce lac devait être fort grand, puisque les Égyptiens l'appelaient *la mer*, ⲫⲓⲟⲙ[10]. Il est vrai que ce mot peut signifier aussi le fleuve, c'est-à-dire le Nil; mais le Nil n'arrosait pas le Fayoum, il y était amené par un canal auquel le fameux labyrinthe servait de débouché à son entrée dans la province. Linant de Bellefonds a voulu voir dans le Birket-el-Qeroun le lac Mœris des anciens; mais ce lac ne remplit aucune des conditions nécessaires pour arroser la province. M. F. Cope Whitehouse a cru trouver, au contraire, l'emplacement de l'ancien lac dans la dépression qui existe actuellement dans le Ouady Raiân,

(1) *Rev. égyptol.*, 3e année, p. 169.
(2) *Ibid.*, p. 177.
(3) *Ibid.*, p. 181.
(4) *Ibid.*, 5e année, p. 67.
(5) *Ibid.*, p. 136.
(6) *Ibid.*, p. 137.
(7) *Ibid.*, 3e année, p. 166, 167, 169, 170, 182; 4e année, p. 60, 64, 66, 178, 181; 5e année, p. 67, 68, 71, 135, 136, 137, 138.
(8) *Ibid.*, 5e année, p. 138.
(9) *Mittheil. aus der Sammlung*, etc., 2e année, p. 31, 36, 58-59; 5e année, p. 12, 14 et 19.
(10) Maspero, *Hist. des peuples d'Orient*, p. 110-112, pour le règne d'Amonemhât II. L'explication de l'existence du lac Mœris par le fait que l'historien Hérodote a vu le Fayoum pendant l'inondation n'est pas sérieuse. Je ne mentionne que pour souvenir les innombrables légendes créées par les Coptes chrétiens sur le Fayoum et accueillies avec la plus grande avidité par les auteurs arabes.

près de Gharaq [1]. Il a peut-être et sans doute raison; car cette vallée remplirait toutes les conditions requises pour arroser la province entière, et le lac offrirait bien ainsi l'aspect d'une mer. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce lac fameux s'est desséché peu à peu, sans histoire, et qu'on en ignore à peu près complètement aujourd'hui l'emplacement. Ce qu'il y a de certain aussi, c'est que cette partie de l'Égypte est d'une fertilité merveilleuse, bien décrue cependant depuis la conquête arabe et surtout depuis la conquête turque, mais qui pourrait encore parfaitement être reconquise, si l'eau y était amenée en assez grande abondance.

Quatremère a consacré à ce nom un assez long article où il donne de grands détails sur la canalisation du Fayoum; je n'ai qu'à y renvoyer le lecteur, qui rencontrera dans son ouvrage d'amples renseignements [2]. Champollion en a de même traité, mais surtout au point de vue ancien, quand la ville d'Arsinoë s'appelait Crocodilopolis et était le chef-lieu du nome Crocodilopolite [3].

La ville de Fayoum existe encore aujourd'hui sous ce nom, ou sous celui de Medinet-el-Fayoum : elle est la capitale de la province de Fayoum, le chef-lieu d'un *bandar;* elle a un chemin de fer, un télégraphe, une poste et des écoles; sa population est de 25,799 habitants [4]. C'est la ville de l'Égypte où l'on rencontre encore le plus de Grecs, après Alexandrie et le Caire. Elle est citée dans l'*État de l'Égypte* [5], sans contenance indiquée, et ne payait aucune redevance. Sans doute, la ville ancienne est actuellement ruinée; mais cette ruine a eu lieu peu à peu et la ville actuelle n'est pas sensiblement éloignée de la ville ancienne. Au XIVe siècle, la province comprenait 118 villages imposés par le fisc; mais, au rapport d'un auteur arabe cité par Quatremère et nommé Ibn el Kendy, le district de

(1) F. Cope Whitehouse dans plusieurs mémoires non mis dans le commerce.

(2) Quatremère, *Mémoires historiques et géographiques sur l'Égypte*, t. I, p. 405 et seq.

(3) Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 323-327.

(4) *Recensement général de l'Égypte,* t. II, part. fr., p. 113, et part. ar., p. ٨٨.

(5) De Sacy, *op. cit.*, p. 680-684.

Fayoum aurait compris 360 bourgs[1]; mais ce chiffre, qui ne serait pas d'ailleurs impossible, est rendu peu certain par les commentaires dont cet auteur le fait suivre.

Philoxenos, ⲫⲓⲗⲟⲝⲉⲛⲟⲥ.

Le nom de ce village se trouve dans un papyrus du musée du Louvre, publié par M. Wessely. « Au très saint vieillard (?), scribe et épistate de la ville d'Arsinoë, Aurélius, fils de Kîm, et Damien, fils d'Abraham, et Mîna, fils de Nîlos, et Apollon, fils d'Armaîos, du bourg de Philoxenos, du nome arsinoïte, salut[2]. » Il n'y a pas d'autre mention de ce bourg qui devait avoir été élevé à l'époque grecque, ou tout au moins avoir reçu son nom.

Ce village a totalement disparu.

Phkhît, ⲫⲭⲏⲧ.

Le nom de ce lieu se trouve dans un papyrus du musée de Leyden, publié par M. Leemans. C'était un lac situé près de Memphis, ainsi qu'il appert de l'orientation d'une propriété dont ledit papyrus nous a conservé le contrat de vente. Elle est bornée, « au sud par Thardos, fille d'Asclépios; au nord par le temple d'Esculape, la route se trouvant au milieu; à l'occident par la montagne, à l'orient, par le lac de Phkhît[3]. » Dans un autre contrat, il est parlé d'un canal de ce nom parmi les biens de Zoïde[4].

Il est évident qu'il s'agit d'un canal et d'un lac très rapprochés de Memphis; ils ont tous deux disparu, et l'on ne peut songer à les identifier.

[1] Quatremère, *op. cit.*, p. 409. Ce nombre est trop manifestement mis en rapport avec le nombre des jours de l'année.

[2] *Revue égyptologique*, 5e année, p. 66.

[3] Leemans, *Papiri græci mus. ant. publ. Lugduni Batavi*, t. I, p. 54-50.

[4] Peyron, *Papiri græci regii Taurinensis Athenæi*.

PHNEBI, ⲫⲚⲈⲂⲒ.

Le nom de ce village se trouve dans l'un des papyrus de la collection de l'archiduc Rainer. Le nom est simplement cité avec l'abréviation ⲭ̊ pour ⲬⲰⲢⲒⲞⲚ, sans indication de nome[1]; on ne peut donc par conséquent songer à l'identifier. Il est vraisemblable que ce village appartenait au Fayoum.

PHOUOH ENNIAMÎOU, ⲪⲞⲨⲞϨ ⲚⲚⲒⲀⲘⲎⲞⲨ.

Le nom de ce village se trouve dans l'un des manuscrits du Vatican, dans les *Actes* d'Épimé de Pankoleus. Ce saint, renvoyé par Arménius d'Alexandrie au sud, est confié à Rokellianos, vali d'Ehnîs, et au duc Sébastien, pour l'emmener et le mettre à mort. «Le gouverneur Rokellianos et le duc montèrent sur une barque avec une escorte de soldats, naviguèrent vers le sud jusqu'à ce qu'ils eussent atteint la ville d'Ehnîs. Lorsqu'ils furent arrivés à un village nommé Phouohenniamîou, à l'ouest du fleuve, et que le vent eut abandonné la barque, ils abordèrent au rivage[2].» Le nom est cité encore deux autres fois[3].

Quatremère[4] et Champollion[5], qui ont connu ce nom, n'ont pu l'identifier sur d'aussi maigres renseignements. Je ne serai pas plus heureux qu'eux, car ce nom ne se rencontrait plus en Égypte, sans doute longtemps avant le XIVe siècle.

Tout ce que je peux dire, c'est qu'il ne devait pas être situé loin de Dalâs, et qu'il était certainement sur la rive gauche du fleuve.

Le nom égyptien de ce village ne signifie pas *demeure des bouviers*, comme l'ont pensé Quatremère et Champollion après

(1) *Mittheilungen aus der Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer*, 2e année, p. 62.

(2) ⲈⲞⲨϯⲘⲒ ⲈⲨⲘⲞⲨϯ ⲈⲢⲞϤ ϪⲈ ⲪⲞⲨⲞϨ ⲚⲚⲒⲀⲘⲎⲞⲨ ⲤⲀ ⲠⲈⲘⲈⲚⲦ ⲘⲪⲒⲀⲢⲞ. *Cod. Vat. Copt.*, LXVI, f. 117 r° et v°.

(3) *Cod. Vat. Copt.*, p. 118 r°.

(4) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 417.

(5) *Op. cit.*, t. I, p. 318-320.

Georgi[1], mais *demeure des buffles*, comme l'a fort bien vu Peyron[2].

PHOUÔIT, ⲫⲟⲩⲱⲓⲧ, الودي.

Le nom de ce village se trouve dans le même ouvrage que le précédent. Parmi les Chrétiens amenés pour honorer les idoles devant les deux magistrats, lorsqu'ils eurent abordé à Phouohenniamîou, se trouve Eudémon, «originaire de Phouôit[3].» C'est tout ce qu'il en est dit; rien d'étonnant donc à ce que Champollion[4] et Quatremère[5] qui l'ont connu n'aient pu l'identifier.

Cependant il existe dans le district d'Atfîeh, non loin de l'endroit où se trouvaient les magistrats, un village nommé El-Oudy, dont le nom serait la traduction-transcription de ⲫⲟⲩⲱⲓⲧ, si l'on considère que l'article ⲫ est rendu par ال. Le déplacement de l'accent a changé la vocalisation. Ce village pourrait parfaitement répondre à Phouôit. Il fait partie de la province actuelle de Gîzeh, et compte 731 habitants[6]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une redevance de 3,000 dinars, sans contenance marquée[7]. Cela n'est qu'une conjecture; mais cette conjecture m'a paru assez vraisemblable.

PIAMOUN, ⲡⲓⲁⲙⲟⲩⲛ.

Le nom de ce village nous a été conservé par le manuscrit du Vatican qui contient le récit de la translation des quarante-neuf vieillards de Scété. «Il arriva, dit ce document, que, lorsque les saints que nous fêtons eurent accompli avec vaillance leur saint combat, nos pères de ce temps-là les ensevelirent selon leurs

(1) Georgi, *De miraculis sancti Colluthi*, p. CXXII.

(2) Peyron, *Lexicon copticum*, p. 268.

(3) ⲛⲉⲙ ⲉⲩⲇⲉⲙⲱⲛ ⲡⲓⲣⲉⲙ ⲫⲟⲩⲱⲓⲧ. *Cod. Copt. Vat.*, LXVI, f. 112 r°.

(4) Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 318-320.

(5) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 417-418.

(6) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 310, et part. ar., p. ١٠.

(7) De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 678.

mérites, et ainsi ils les placèrent dans une caverne purifiée, près de la grande tour qu'on appelle *celle de Piamoun*[1]. » Dans un autre passage, il est dit : « Les corps de ces saints étaient dans la caverne, près de Piamoun[2]. » Cette caverne n'était cependant pas située à Schiît, puisqu'il fallait des bêtes de somme aux pèlerins pour se rendre au *martyrium*[3]. Ce *martyrium* était situé dans le désert, comme l'indique un autre passage[4]; et il fallut transporter les corps pour qu'ils ne fussent pas enlevés par de pieux voleurs[5]. Il est malheureux que le *Synaxare* n'ait rendu aucun de ces noms de lieux[6].

Champollion et Quatremère ont tous les deux connu ce nom. Champollion tire comme conséquence d'une phrase prise du document cité plus haut, que « Piamoun se trouvait dans la partie orientale du désert de Schiît et dans le voisinage de Térénouti[7]. » Quatremère place cette localité dans le désert et ajoute que c'est sans doute la même qui, dans la *Notice de l'empire*, est nommée *Peamu* et qui était la résidence de la onzième cohorte des Chamaves[8].

Il est bien certain, d'après les textes cités, que Piamoun était située dans le désert, non loin du grand couvent de Saint-Macaire; par conséquent, on ne peut le situer près de Térénouti, comme le veut Champollion, parce que des gens, partis de Piamoun, traversèrent le fleuve à Djidjbîr ou Scheschouîr, ce dernier village étant situé plus haut que Térénouti[9]. Ce village devait donc être situé

(1) ⲁⲩⲭⲁⲩ ϧⲉⲛ ⲟⲩⲥⲡⲏⲗⲉⲟⲛ ⲉϥⲟⲩⲁⲃ ϧⲁⲧⲉⲛ ⲡⲓⲛⲓϣϯⲙⲡⲩⲣⲅⲟⲥ ⲉⲧⲟⲩⲙⲟⲩϯ ⲉⲣⲟϥ ϫⲉ ⲫⲁ ⲡⲓⲁⲙⲟⲩⲛ. *Cod. Copt. Vat.*, LXIII, fol. 1 r°.

(2) *Ibid.*, fol. 3 r°.

(3) ⲟⲩⲟϩ ⲡⲁⲓⲣⲏϯ ⲁⲩⲓ ⲉϣⲓⲏⲧ ⲛⲉⲙ ⲛⲟⲩⲧⲉⲃⲛⲱⲟⲩⲓ ⲉⲩⲟⲡⲧ ⲛⲁⲅⲁⲑⲟⲛ ..... ⲙⲉⲛⲉⲛⲥⲱⲥ ⲁⲩⲧⲁⲗⲱⲟⲩ ⲉⲛⲟⲩⲧⲉⲃⲛⲱⲟⲩⲓ ⲁⲩϣⲉⲛⲱⲟⲩ ⲉⲫⲙⲁⲣⲧⲏⲣⲓⲟⲛ ⲛⲛⲁⲓⲁⲅⲓⲟⲥ. *Ibid.*, fol. 3 r°.

(4) ⲁⲩⲉⲣ ϩⲟϯ ϫⲉ ⲙⲏⲡⲱⲥ ⲛⲥⲉϣⲧⲉⲙⲥⲉϫⲡ ϩⲗⲓ ⲉⲃⲟⲗⲛϧⲏⲧⲟⲩ ϩⲓ ⲡϣⲁϥⲉ. *Cod. Copt. Vat.*, LXIII, fol. 7 r°.

(5) *Ibid.*, fol. 7 v°.

(6) *Synaxare*, 26 Toubah.

(7) Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 301.

(8) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 27-28.

(9) ⲓⲧⲁ ⲉⲧⲁϥϭⲓ ⲧⲁⲧⲥⲓ ⲛⲥⲁ ⲛⲓⲙⲁⲛϣⲁϥⲉ ⲟⲩⲟϩ ⲉⲧⲁϥⲉⲣⲩⲥⲓⲭⲁⲍⲓⲛ ⲉⲡⲓϩⲟⲩⲟ ⲁϥⲓ ⲉⲡϣⲱⲓ ϧⲉⲛ ϯⲡⲉⲧⲣⲁ ⲉⲧϩⲓ ⲫⲣⲏⲥ ⲁϥϣⲱⲡⲓ ⲙⲙⲁⲩ ϫⲉ ⲟⲩⲏⲓ ⲅⲁⲣ ⲛⲁⲣⲉ ⲛⲓⲟⲩⲣⲁϯ ϯ ϧⲓⲥⲓ ⲛⲁϥ ⲡⲉ ϧⲉⲛ ϯⲁⲛⲁⲃⲁⲗⲗⲟⲩⲥ ⲉⲩϩⲓ ϩⲟⲥⲉⲙ ⲉⲡϣⲱⲓ ϧⲉⲛ ⲛⲓⲥⲁ ⲉⲧⲁⲩϧⲱ-

en deçà du couvent de Saint-Macaire, sans doute près des mines de Natron. Quatremère doit avoir raison quand il l'identifie avec *Peamu*, car il y avait là un poste de soldats pour surveiller ceux qui venaient chercher du natron et les protéger contre les Barbares. La chose est expressément dite dans la *Vie de Macaire*. « Ensuite, lorsqu'il eut pris le chemin des lieux déserts, et qu'il y fut plus tranquille, il alla en haut du rocher situé au midi et il y habita; car certes les gardiens (ⲟⲩⲣⲁⲧⲓ) le faisaient souffrir près du lac de Natron, jetant du natron en haut dans les lieux où les Barbares tuèrent les soldats [1]. » Le fait est donc bien démontré et j'ajoute que ces soldats devaient loger dans une tour pour surveiller la contrée. Quatremère a traduit le mot ⲡⲩⲣⲅⲟⲥ qui se trouve dans ce passage par *couvent* [2]; il a eu tort. Que le mot ⲡⲩⲣⲅⲟⲥ désigne en grec une tour, c'est ce qui est incontestable; de même en copte. La tour de Piamoun était donc un poste de soldats, situé dans le désert, d'où l'on avait besoin de voir au loin pour signaler la présence des Barbares. Qu'alentour il y eut un village, c'est ce qui est assez vraisemblable; car les soldats ne pouvaient vivre seuls, de même que les gens qui exploitaient les mines de natron. On comprend d'ailleurs que plusieurs villages avaient dû s'élever à l'entour de ces mines. C'est à l'un de ces villages que s'applique la désignation de Piamoun. Maintenant, que près de ces villages il y eut des moines, que ces moines se soient bâti des tours d'où ils pouvaient aussi surveiller le désert, c'est ce qui se comprend parfaitement; car eux aussi, ils avaient peur des Barbares, et les *Vies* des moines de Schiît sont remplies de ces frayeurs et des fuites qu'elles occasionnaient, notamment celle de Jean Kolobos et celle de Moyse le Noir qui fut tué par les Barbares [3].

Je crois que, pour le cas présent, le mot ⲡⲩⲣⲅⲟⲥ se trouve

ⲧⲉⲃ ⲛⲛⲓⲙⲁⲧⲟⲓ ⲛϧⲏⲧⲟⲩ ⲛϫⲉ ⲛⲓⲃⲁⲣⲃⲁⲣⲟⲥ. *Cod. Copt. Vat.*, LXIV, p. ⲛ̅ⲁ̅.

[1] *Cod. Vat. Copt.*, LXII, p. ⲛ̅ⲁ̅ de la *Vie de Macaire*.

[2] Quatremère, *op. cit.*

[3] *Synaxare*, 20 Babah, 24 Baonah, et *Codices Coptici Vaticani*, LXVIII, fol. 104 r°.

implicitement compris dans l'expression ⲫⲁ ⲡⲓⲁⲙⲟⲩⲛ qui désigne le poste de soldats, tandis que le mot Piamoun seul désigne le village. C'est non loin de la tour et du village que se trouvaient les corps des moines massacrés par les Barbares.

Pidrâkôn.

Le nom de ce canal a été conservé par la *Chronique de Jean de Nikiou* en deux endroits. Le premier nous montre que le canal «appelé Pidrâkôn, c'est-à-dire le Dragon» était situé près de la grande ville d'Alexandrie, à l'ouest[1]. Dans le second passage, on voit que le général Bonose, après avoir fait embarquer sur des bateaux ses soldats qui détruisirent «un grand nombre de ceux des gens d'Alexandrie, (fit en sorte qu')ils se tournèrent ensuite vers le lac Maréotis et entrèrent dans le canal du Dragon, à l'ouest de la ville, se proposant d'inquiéter les habitants d'Alexandrie[2]».

La position de ce canal ne peut être indiquée plus clairement : il allait d'Alexandrie à Mariout et débouchait dans le lac. L'existence de ce canal n'est pas mentionnée ailleurs et il a disparu.

Pihormes-tamoul, ⲡⲓϩⲟⲣⲙⲉⲥ ⲧⲁⲙⲟⲩⲗ.

Ce nom se trouve conservé dans une souscription ajoutée par le scribe, à la fin d'un discours de saint Grégoire de Nazianze : «Je vous prie, je vous supplie de faire souvenir de moi.... le minime pécheur, le diacre Pischôi, fils de Macaire Amé, le moine, originaire de Pihormes-tamoul, dans le nome de Damiette[3].»

Quatremère n'a pas eu connaissance de ce nom, et Champollion a placé ce village dans le nome de Damiette, sur les bords du lac de Tennis, ou plutôt sur la rive orientale de la branche Phathmé-

[1] *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 543.

[2] *Ibid.*, p. 549.

[3] ϯϩⲟ ϯⲧⲱⲃϩ ⲙⲙⲱⲧⲉⲛ ..... ⲛⲧⲉⲧⲉⲣ ⲡⲁⲙⲉⲩⲓ .... ⲁⲛⲟⲕ ⲡⲓⲉⲗⲁⲭⲓⲥⲧⲟⲥ ⲡⲓⲣⲉϥⲉⲣ ⲛⲟⲃⲓ ⲡⲓⲇⲓⲁⲕⲱⲛ ⲡⲓϣⲱⲓ ⲩⲓⲟⲥ ⲙⲁⲕⲁⲣⲓ ⲁⲙⲉ ⲡⲓⲙⲟⲛⲁⲭⲟⲥ ⲡⲓⲣⲉⲙ ⲡⲓϩⲟⲣⲙⲉⲥ ⲧⲁⲙⲟⲩⲗ ϧⲉⲛ ⲡⲑⲟϣ ⲧⲁⲙⲓⲁϯ. *Cod. Copt. Vat.*, LXVII, à la fin.

tique du Nil[1]. Ce village a complètement disparu, et le sens du mot ⲡⲓϩⲟⲣⲙⲉⲥ a pu seul conduire Champollion à le placer ainsi. Il est probable en effet que nous avons le mot grec *ὅρμος*; mais la chose est loin d'être certaine. Aussi je préfère m'abstenir.

Piah Aloli, ⲡⲓⲁϩ ⲁⲗⲟⲗⲓ, بياها الولى.

Le nom de ce village se rencontre dans la *Vie de Schenoudi*, dans le récit des expéditions qu'il dirigea contre les villages païens des environs d'Akhmîm. «Et il y avait un endroit appelé *Biâhâ-el-oudly*, ⲡⲓⲁϩ ⲁⲗⲟⲗⲓ, c'est-à-dire le *village du raisin*, où l'on commettait de grands péchés : et mon père brûla cet endroit, afin que personne parmi les hypocrites n'y habitât plus jamais[2].» Le mot est écrit en caractères coptes dans la traduction arabe. Un autre manuscrit de la même *Vie* écrit ce nom بياها لولى, ce qui revient au copte ⲡⲓϩⲁⲙ ⲁⲗⲟⲗⲓ, et ce qui signifie le *pressoir du raisin*[3].

Je n'ai pas à rechercher quel est ce village puisque le texte nous apprend qu'il fut brûlé dès le ve siècle par Schenoudi, de manière que personne n'y habitât plus. C'est l'un des actes de sauvagerie, de vandalisme et de cruauté dont le canton d'Akhmîm fut le théâtre à cette époque. Le nom de ce village nous montre que ce canton était fertile en vignes; on ne pourrait pas aujourd'hui en retrouver.

Pikourân.

Le nom de cette ville nous a été conservé par la *Chronique de Jean de Nikiou*, dans le récit de la révolte de l'Égypte contre Phocas. Dans le détail des préparatifs faits pour livrer bataille, il est dit que le préfet Marcien et la dame Christodôra se refusèrent à écouter les propositions qu'on leur fit en faveur de Héraclius, «parce qu'ils avaient appris que Bonose était arrivé à Pikourân. Lorsque les gens de Platon reçurent cette nouvelle, ils adressèrent à Bônâkis,

[1] Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 139. — [2] E. Amélineau, *Monum. pour servir à l'hist. de l'Égypte chrét.*, t. I, p. 386. — [3] *Ibid.*, p. 386, n. 3.

à Alexandrie, une lettre dans laquelle ils lui disaient : « Arrive vite « avec tes troupes, car Bonose est arrivé à Fermâ [1]. »

Comme la ville de Fermâ n'est autre que Péluse, il s'ensuivrait que Pikourân serait ou la même ville, ce qui est possible, mais ce que je ne crois pas probable, ou une autre dans les environs, rapprochée plutôt de la Syrie que de l'Égypte. Je croirais plus volontiers que c'est là un de ces noms, comme on en trouve tant dans cette *Chronique*, si défigurés qu'ils défient l'identification.

Pilakh, ⲡⲓⲗⲁⲕϩ, بلاق.

Ce nom est celui de l'île si connue de Philée. Ce mot est cité plusieurs fois dans les *Actes* des Martyrs, soit qu'on dise que les empereurs Dioclétien et Maximien « établirent des gouverneurs depuis Alexandrie jusqu'à Philée [2] », soit qu'on amplifie cette donnée et que les gouverneurs se changent en ducs, éparques, stratélates et soldats, « depuis la Romanie jusqu'à Philée, en dehors de l'Égypte [3] ». Les *scalæ* coptes-arabes ont aussi le nom de cette île qu'elles écrivent بلاق [4] ou بلق [5].

Quatremère [6] et Champollion [7] ont tous deux connu et identifié ce nom. Il n'y a aucun doute à avoir sur cette question, et le site de cette île est trop connu, ainsi que ses admirables monuments, pour que j'essaye d'en donner une description inutile. Il en est tout autrement de son histoire qui est encore enveloppée de ténèbres.

[1] *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 545.

[2] Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 135 et p. 195.

[3] ⲛϩⲁⲛ ϩⲩⲅⲉⲙⲱⲛ ⲓⲥϫⲉⲛ ϯⲣⲱⲙⲁⲛⲓⲁ ϣⲁ ⲡⲓⲗⲁⲕϩ ⲉⲧⲥⲁⲃⲟⲗ ⲛⲧⲉ ⲭⲏⲙⲓ. *Cod. Vat. Copt.*, n° LXVI, fol. 233. Cf. aussi, fol. 97.

[4] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 43, fol. 51 r°; n° 46, fol. 171 r°; n° 50, fol. 111 r°; n° 53, fol. 88 v°; n° 55, fol. 5; *Bodl. libr.*, Mar. 17, fol. ⲣⲟⲃ r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 229 v°.

[5] *British Museum*, Orient. 441, fol. ⲣⲏ v°. Dans le ms. 54 de la *Bibl. nat.*, fol. 188 r°, ce nom est rendu par اسوان, ce qui est une faute provenant de la proximité des lieux.

[6] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 350-390.

[7] Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 156-159.

PIMAENDJÔILI, ⲡⲓⲙⲁⲛϫⲱⲓⲗⲓ.

Le nom de cette ville se trouve conservé dans la liste des évêchés de l'Égypte, sous son nom grec et son nom copte, sans traduction arabe ⲝⲉⲛⲉⲇⲟⲭⲟⲩ = ⲡⲓⲙⲁⲛϫⲱⲓⲗⲓ [1]. Comme il est facile de le voir, le nom grec n'est que la traduction du nom copte qui signifie : *le lieu où l'on donne l'hospitalité :* c'est aussi le sens du mot grec *ξενοδοχεῖον*.

Il est placé par la liste des évêchés après la ville de Séthros; il doit donc être situé dans ces parages envahis par la mer et qui forment actuellement le lac de Menzaleh.

PINARASCHET, ⲡⲓⲛⲁⲣⲁϣⲧ.

Le nom de cette localité se trouve dans une inscription conservée au musée de Berlin, publiée par M. Stern [2], reproduite par M. Revillout dans la *Revue égyptologique* [3]. Cette inscription, de style et d'orthographe barbares, s'exprime ainsi : « Que le Père, avec le Fils, avec le Saint-Esprit, fasse miséricorde à l'âme du bienheureux Mînâ, fils du bienheureux Étienne, l'homme de Pinaraschet. »

C'est la seule mention de ce village qu'on trouve sous cette forme. Je ne peux cependant oublier que nous avons déjà trouvé le village de نشرت, et que ce mot, sauf une interversion de lettres, répond au mot ⲡⲓⲛⲁⲣⲁϣⲧ, si l'on supprime l'article. De tels changements sont fréquents en copte, et je citerai les noms de ϯϫⲟⲗ devenu ϯⲗⲟϫ, ou réciproquement, et de ⲙⲉⲗⲉϫ devenu مصيل. Quoi qu'il en soit, je ne veux pas assurer que ce soit le même village que نشرت; je me contente seulement de signaler le rapprochement et de renvoyer à l'article *Naschart*.

(1) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 331 r°.

(2) Stern, *Koptische Grammatik*, p. 438.

(3) Revillout, *Revue égyptologique*, 4e année, p. 9.

Pineban, ⲡⲓⲛⲉⲃⲁⲛ.

Ce nom se trouve dans les *Actes* de saint Apatir et de sa sœur Irai. Ils reçurent du Seigneur l'ordre de se diriger au Sud, d'aller au camp de Babylone et d'y demander le moine Apocradjône, originaire de Pineban, ce qu'ils firent[1]. La traduction arabe de ce martyre nous a été conservée, et au lieu de ⲡⲓⲛⲉⲃⲁⲛ elle a البنوان[2]. C'est donc ce village dont il est question et je n'ai qu'à y renvoyer le lecteur.

Pinoub, ⲡⲓⲛⲟⲩⲃ.

Ce mot se trouve dans la *Vie* des deux saints Domèce et Maxime qui se firent moines à Schiît. Il y est parlé d'un homme natif de Djebromenesine, dans le nome d'Arbat, et qui habitait le village de Pinoub[3].

Champollion qui a connu ce nom en parle en passant et promet d'y revenir[4]; mais il a oublié de tenir sa promesse. Quatremère, de son côté, cite le nom de ce village sans l'identifier[5]. Je ne peux espérer être plus heureux, puisque ce village a disparu et avait déjà disparu au xive siècle. Tout ce que l'on peut savoir présentement, c'est que ce village avait probablement fait partie du nome d'Arbat et de la province de Béherah, dans le district actuel de Negilah.

Pischarôt, ⲡⲓϣⲁⲣⲱⲧ, الشروط.

Le nom de cette ville est conservé dans les *scalæ* coptes-arabes qui donnent l'égalité ⲡⲓϣⲁⲣⲱⲧ = البشروط[6] ou الشلوط[7]. Elles les

[1] Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p 91-93.

[2] *Bodleian library*, mss. ar. Seldon., 3274.

[3] *Cod. Copt. Vat.*, LXVII (Quatremère cite mal à propos le n° LXIII) fol. 59.

[4] Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 174.

[5] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 43.

[6] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, ⲡⲓϣⲁⲣⲱⲧⲡ, fol. 110 r°; n° 53, fol. 84 v°; n° 54, ⲡⲓϣⲁⲣⲱⲧⲡⲉ, fol. 187 r°, n° 55, fol. 4 r°; *Bodl. libr.*, Mar. 17, ⲡⲓϣⲁⲣⲱⲧⲡⲓ, fol· ⲣⲟⲝ v°.

[7] *British Museum*, Orient. 441, fol. ⲣⲙⲑ r°.

placent toutes sans exception entre Djapasen et Parallou, c'est-à-dire entre Schabâs et Borlos, au nord de l'Égypte. De son côté, la liste des évêchés de l'Égypte, partie d'Alexandrie pour remonter jusqu'à Saïs et redescendre ensuite jusqu'au lac de Borlos, contient après l'évêché de Nesteraoueh celui de Pischarôt, avant celui de Singar, et donne l'égalité suivante : ⲏⲗⲉⲁⲓⲭⲓⲁ (*sic*) = ⲡⲓϣⲁⲣⲟⲧ = الشرط[1]. Ainsi voilà une nouvelle identité de reconnue, celle de l'Eléarchie, sur la situation de laquelle on a tant discuté. Je dois faire observer, sur les différentes formes du nom arabe, que l'une, الشرط, conserve l'article copte et à la fois le fait précéder de l'article arabe; l'autre, الشلط, change la lettre ⲣ en ل, mutation fort fréquente en égyptien.

Champollion a connu ce mot et a placé le village qu'il désignait entre Daqahleh et Damiette[2]. Il se trompe énormément, comme le démontre la liste des évêchés qui place Pischarôt dans la première province, celle d'Alexandrie, et Damiette dans la troisième, à 36 noms de distance. Il ne saurait donc s'agir de cette ville dans le diocèse de Damiette comme l'aurait rangée Champollion, puisqu'elle était elle-même le siège d'un évêché, et c'est l'une des grosses erreurs commises involontairement par Champollion. Quatremère a longuement discuté sur la position de l'Éléarchie; il dit au cours de cette dissertation : «J'ai insinué dans mon mémoire que peut-être le Baschmour s'étendait à l'occident du bras de Damiette, jusqu'au lac de Bourlos[3].» Précédemment, il avait dit : «La contrée de l'Éléarchie ou des Bucolies, telle qu'elle nous a été décrite par les auteurs anciens, est, si je ne me trompe, parfaitement identique avec la province de Baschmour[4].» Je n'ai pas à lier ces deux questions, je veux seulement assurer la position de l'Éléarchie. Ce mot, qui signifie *province des marais*, était le nom d'une contrée qui s'étendait entre la branche Phatméthique du Nil et les bords de la

[1] *Bibl. nat.*, ms. copte n° 53, fol. 171 v°, et mss. de Lord Crawford, fol. 330 v°.

[2] Champollion, *op. cit.*, t. II.

[3] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 233.

[4] *Ibid.*, p. 233.

mer[1]. Elle était divisée en deux parties dont l'une dépendait de la ville de Pakhnemounis et l'autre de la ville de Phragonis. Or, selon Ptolémée, Pakhnemounis était la capitale du nome Sébennytique inférieur[2], et Phragonis est la même ville que les Égyptiens appelaient Farragnî, ou Tidah, villes situées dans le district de Kafr-esch-Scheikh, province de Gharbyeh[3]. Par conséquent l'Éléarchie embrassait tout le pays avoisinant le lac de Borlos au nord et à l'est, et c'est là qu'il faut placer Pischarôt. Par conséquent, Quatremère, qui est arrivé à peu de chose près, aux mêmes conclusions, a un peu trop étendu les limites de ce canton quand il veut y placer le nome de Nimeschoti et le bourg de Naîsi[4]. Ces terrains marécageux se sont de plus en plus multipliés depuis la conquête musulmane, et un grand nombre de villes et de villages ont aujourd'hui disparu.

Pischînai, ⲡⲓϣⲏⲛⲁⲓ.

Ce nom se trouve dans le testament de Pakhôme, moine du monastère de Djîmé. L'un des témoins signe ainsi : «Moi, Philothée Emmeus, de Pischînai, je suis témoin[5].» Ce nom se trouve encore sous cette forme et sous la forme ⲡⲓⲥⲓⲛⲁⲓ que je crois être la même[6].

Il est probable que ce village devait être le même que celui de Bischnây dont j'ai dit plus haut que c'était le lieu de naissance de Mathieu le Pauvre. Il est raconté que ce saint, après s'être fait moine, se rendit à Esneh[7]; le village de Pischînai ne devait pas être éloigné d'Esneh, et les lieux concorderaient assez bien. Mais, comme je n'ai pas d'autre preuve de mon sentiment et que le nom du nome n'est pas connu, je me contente de l'exprimer, tout en demeurant convaincu qu'il s'agit du même village.

(1) Hieroclès, p. 726.
(2) Ptolémée, IV, 5.
(3) Voir plus haut l'article *Farragîn*.
(4) Quatremère, *op. cit.*, p. 220-243.
(5) Revillout, *Actes et Contrats des musées égypt. de Boulaq et du Louvre*, p. 35.
(6) *Ibid.*, p. 35 et 79.
(7) *Synaxare*, 7 Kihak.

Pischô, ⲡⲓϣⲱ, الرملة.

Ce nom nous a été conservé par la *Vie du patriarche Isaac :* c'est le nom du village où il est né[1]. Il n'y a pas d'autres détails, quoiqu'il semble, d'après le récit, qu'il y eût un évêque dans le voisinage et que le village possédât une école[2]. Le *Synaxare* ne contient pas malheureusement l'abrégé de la *Vie* de ce patriarche.

Champollion[3] et Quatremère[4] ont tous les deux connu ce nom et ils s'accordent à y voir El-Ramleh ou Ramleh-Benhâ, dans la province de Scharqyeh. Cette ville est citée dans le *Recensement de l'Égypte*, comme faisant actuellement partie de la province de Qalîoubyeh, district de Toukh : elle compte 4,197 habitants et possède une école[5]. Elle est citée dans l'*État de l'Égypte*, sous le nom d'El-Ramleh ou Ramleh-Benhâ, pour une contenance de 1,293 feddans et une redevance de 4,000 dinars, réduite ensuite à 2,500 en l'an 803 de l'hégire[6].

Il y a aussi la ville de Ramleh près d'Alexandrie, sur le site de l'ancienne Nicopolis; mais cette ville ne remplit aucune des conditions exigées par le récit et je me rallie au sentiment de mes deux grands devanciers.

Pischtheh, ⲡⲓϣⲑⲉϩ.

Ce nom se trouve dans les *Actes* de saint Macaire d'Antioche. Il y est dit que Sotérichus, éparque de la ville de Bouschîm ou Aousîm, ayant appris que l'on avait brûlé les temples d'Alexandrie, fut très content et se mit aussitôt en devoir de démolir ceux de sa ville : « Ce fut d'abord celui qui était au nord de la ville, lequel était le grand temple d'Apollon, et il en employa les richesses à faire

(1) E. Amélineau, *Vie du patriarche copte Isaac*, p. 2.

(2) *Ibid.*, p. 4 et 5.

(3) Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 44-45.

(4) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 499.

(5) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 273, et part. ar., p. ٥٩.

(6) De Sacy, *op. cit.*, p. 605.

construire des églises; puis le temple de Pischteh, qui était celui de Zeus : il le démolit jusqu'aux fondements et le convertit en une grande église[1]. »

Ni Quatremère, ni Champollion, quoiqu'ils aient consulté les *Actes* de Macaire d'Antioche, n'ont fait attention à ce mot. Il est évident qu'il désigne un village proche d'Aousîm ou dans les faubourgs de cette ville. Il y a actuellement près d'Aousîm un village du nom de Baschtil, qui pourrait correspondre au nom copte, n'était le changement du *ϩ* en *l*. Il comprend 1,382 habitants[2]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte*, sans désignation de redevance, pour une contenance de 1,707 feddans[3]. Je laisse à de plus savants que moi le soin de dire si, oui ou non, ce village peut être identifié avec Pischteh.

Pispir.

C'est le nom donné à un monastère de saint Antoine par l'auteur de l'*Histoire lausiaque* et celui de l'*Histoire ecclésiastique*. Le premier de ces deux auteurs dit en effet : « Le bienheureux Antoine demeurait entre Babylone et Héraclée, dans une vaste solitude qui mène à la mer Rouge, à environ 30 milles du fleuve. Lors donc que je fus arrivé à son monastère qui est près du fleuve, à l'endroit nommé Pispir, où habitaient ses deux disciples, Macaire et Amatus, qui l'ensevelirent après sa mort, je l'attendis cinq jours[4]. » Le second, c'est-à-dire Rufin, dit au contraire : « Parmi ceux que nous avons vus et dont nous avons été assez heureux pour recevoir la bénédiction, il y a Macaire du désert supérieur, l'autre Macaire du désert inférieur, Isidore de Scété, Pambus dans les cellules, Moyse et Benjamin à Nitrie, Scyrion, Élie et Paul à Apeliote, un autre Paul à Foci, Poemen et Joseph à Pispiri, qui était nommé mon-

[1] Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 74.

[2] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 59, et part. ar., p. ııv.

[3] De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 673.

[4] *Historia Lausiaca*, XXV, *Patr. græc.*, XXXIV, col. 1073.

IMPRIMERIE NATIONALE.

tagne d'Antoine[1]. » Ainsi de ces deux auteurs l'un appelle du nom de Pispir le couvent de saint Antoine placé près du fleuve; l'autre la montagne de Saint-Antoine, c'est-à-dire le mont situé sur la mer Rouge, près de Qolzoum ou Suez. Le second, en amalgamant tous les noms, montre une certaine maladresse scientifique. Le premier a en sa faveur qu'Antoine allait assez souvent dans un monastère situé près du fleuve, à l'endroit qui se nomme aujourd'hui Meimoun. Il devait être situé non loin d'une montagne, comme le sont presque tous les couvents égyptiens, et je crois que c'est de cette montagne et de ce monastère qu'il s'agit ici. Le village de Meimoun fait partie du district de Zaouîet et de la province de Benisouef : il comprend 3,014 habitants, en comptant les Bédouins, et possède une école[2]. Il n'est pas cité dans l'*État de l'Égypte*.

Il y a encore un autre village de ce nom, dans la province de Scharqyeh, lequel ne saurait être celui où était le monastère d'Antoine.

PISISCHÎLDIOS, ⲠⲒⲤⲒϢⲎⲖⲆⲒⲞⲤ.

Ce nom se trouve dans un papyrus de Boulaq, dans la mention des témoins : « Nous, Paam, le fils de Théodore, et Makaré, le fils de Georges, de Pisischîldios, nous souscrivons à ce papyrus dans la manière dont il est écrit[3]. » C'est la seule mention qui se rencontre d'un nom paraissant hybride.

Comme la donation mentionnée par ce papyrus se fait au monastère de Phoibamôn, à Djîmé, il est probable que ce bourg devait se trouver dans le nome d'Erment. Cependant il ne faudrait pas trop se fier à cet argument; car il peut très bien se faire que des témoins originaires d'un village du Nord se trouvent domiciliés dans un village du Sud.

[1] Rufin, *Historia ecclesiastica*, II et VIII. *Patr. lat.*, XXI, col. 517.

[2] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 206; part. ar., p. 11.

[3] Revillout, *Actes et Contrats des musées égypt. de Boulaq et du Louvre*, p. 83.

Quoi qu'il en soit, le nom de ce village ne se retrouve nulle part.

Pisismelôn, ⲡⲓⲥⲓⲥⲙⲉⲗⲱⲛ, منية الشيرج.

Le nom de cette localité nous a été conservé dans la liste des églises célèbres de l'Égypte. Il y avait dans ce village une église dédiée à saint Georges, avec un monastère de femmes[1].

Cette mention est suffisante pour nous permettre d'identifier ce village qui existe encore. Il se trouve dans le district de Schoubrâ, province de Qalîoubyeh, a une population de 63 habitants et possède une école[2]. Il faisait autrefois partie de la banlieue du Caire; il était joint à El-Megzereh et à Kom-er-Risch, sans contenance marquée et avec une redevance qui n'excédait pas 150 dinars pour les trois hameaux[3]. Son nom copte signifiait sans doute, comme son nom arabe, *huile de sésame.*

Pithôm, ⲡⲉⲑⲱⲙ.

Le nom de cette ville est cité dans l'*Exode*[4] comme celui de l'une des villes que bâtirent les Hébreux en Égypte. Tout dernièrement M. Naville a identifié ce nom avec celui de Hérôôpolis[5].

Cette identification ne me semble pas le moins du monde acceptable, et il faut chercher ailleurs qu'à Tell-el-Maskhoutah la position de Pithôm. Je n'en vois point de meilleure que celle que lui assignent d'Anville[6] et Champollion[7]. Malheureusement d'Anville a regardé Hérôôpolis comme identique à Pithôm[8] et il place ainsi mal Hérôôpolis, tout en plaçant bien Pithôm, qui est une ville fort différente de la première. La cause de son erreur, comme le fait

(1) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 174; Mss. de Lord Crawford, fol. 334 v°, ⲅⲉⲱⲣⲅⲓⲟⲥ ⳨ⲙⲟⲛⲁⲭⲁ ⲙⲡⲓⲥⲓⲥⲙⲉⲗⲱⲛ = مارى جرجس منية الشيرج.

(2) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 220, et part. ar., p. ٢١٥.

(3) De Sacy, *op. cit.*, p. 598.

(4) *Exode*, I, v. 11.

(5) Naville, *Pithom and its remains.*

(6) D'Anville, *Mémoires sur l'Égypte*, p. 118.

(7) Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 58-62.

(8) D'Anville, *op. cit.*, p. 123.

observer Champollion, vient de ce que les Septante ont remplacé par Hérôôpolis un mot qu'ils ont pris pour le nom d'une ville et que les Coptes ont enchéri sur cette erreur en remplaçant Hérôôpolis par Pithôm. Mais les Septante eux-mêmes avaient différencié les deux villes, car, trouvant Pithôm sur leur chemin, ils l'ont traduit par Pithôm sans penser à Hérôôpolis.

D'ailleurs l'*Itinéraire romain* a parfaitement donné la position de ces deux villes en les mettant l'une à la suite de l'autre à une distance de 24 milles[1]. La *Notice de l'empire* l'appelle Tohom ou Tohu[2]. Hérodote en parle et la nomme Patoumos et la place dans la partie arabique de l'Égypte, non loin du canal qui reliait le Nil à la mer Rouge[3].

Tout cet ensemble de témoignages n'est pas à dédaigner, et l'on ne peut nier que la ville de Pithôm ne correspondît exactement à celle qui se trouvait placée à l'entrée du Ouady Toumilât, et il se pourrait parfaitement que l'étymologie donnée par Champollion fût exacte. Ce savant fait en effet dériver le nom de cette ville de ⲡⲓⲑⲟⲙ, *endroit resserré, défilé*[4]. Il y a en faveur de cette étymologie que le mot copte est ⲡⲉⲑⲱⲙ et non pas ⲡⲁⲧⲟⲩⲙ ou ⲡⲁⲑⲟⲩⲙ, comme il le faudrait si la ville devait son nom à l'existence d'un temple en l'honneur du dieu Toum. Il n'est pas étonnant d'ailleurs que cette ville ait disparu. Elle se trouvait non loin du village actuel de Kafr-Mouschanaf, et les ruines en sont encore indiquées sur les cartes de la Basse Égypte. On trouvera d'ailleurs des renseignements certains dans le mémoire de Lepère, publié par la *Commission d'Égypte* sur le canal des deux mers[5].

Cela nous est une nouvelle preuve qu'il ne faut point trop se hâter de corriger l'œuvre de savants considérables, si l'on n'a pas de bonnes et solides preuves à l'appui, et qu'il ne suffit pas d'une

(1) *Itinerarium Romanum*, éd. Parthey et Pinder, p. 75.

(2) *Notitia dignitatum imperii*, 6e édit., Seeck, p. 40.

(3) Hérodote, t. II, 158.

(4) Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 59.

(5) *Description de l'Égypte*, t. XI, p. 127.

simple coïncidence pour bâtir des systèmes essentiellement instables que le premier souffle de la critique suffit à ruiner.

Pkalankeh, ⲡⲕⲁⲗⲁⲛⲕⲉϩ قلمشاه.

Le nom de ce village nous a été conservé par les papyrus de la collection de l'archiduc Rainer. Il s'y trouve plusieurs fois dans des phrases analogues à la suivante : «Moi, Schenouti, fils de Cosma; moi, Papnouti, fils de Cosma; moi, Nilamon, fils de Cosma, et toute la population de notre village entier de Nakourhabeg, dans le nome de Piom, nous écrivons à Théodore, le chef de la milice (?), fils de Joseph, celui de Pkalankeh[1]. » M. Krall, dans le travail d'où est empruntée cette citation, ajoute que Pkalankeh est bien Ἄγκων[2].

Il n'y a nul doute sur le nom auquel appartenait ce village, et le mot est traduit exactement par le grec Ἄγκων; mais je crois pouvoir aller plus loin et reconnaître dans ce mot le nom du village actuel de Qalamschâh, situé dans le district de Tobhar, province de Fayoum, lequel a une population de 2,336 habitants, plus 562 Arabes et possède une école[3] Ce village n'est pas cité dans l'*État de l'Égypte*. Je n'ignore pas qu'il y a une certaine différence entre ⲕⲁⲗⲁⲛⲕⲉϩ et قلمشاه; mais la forme même du mot avec l'accentuation placée sur la dernière syllabe avec le *hé* final m'est une preuve qu'il s'agit bien d'un mot formé sur le patron d'un mot originaire comme ⲕⲁⲗⲁⲛⲕⲉϩ, où la dernière syllabe prenait une aspiration très forte. Reste le changement du ⲕ en ش, assez insolite, je l'avoue; mais ce changement peut provenir des divergences dialectales en usage dans le Fayoum, lesquelles auront changé le ⲕ en ϫ, et l'on sait que le ϫ a donné fort souvent une chuintante. D'ailleurs, je suis persuadé que l'orthographe réelle de ce nom devait être ⲡϭⲁⲗⲁⲛϭⲉϩ, car cette lettre ϭ échange très souvent avec le ϣ, comme ϭⲉⲧϭⲱⲧ = ϣⲉⲧϣⲱⲧ, ϭⲟⲗⲙⲉⲥ = ϣⲟⲗⲙⲉⲥ.

[1] *Mittheil. aus der Sammlung*, etc., 2ᵉ année, p. 60.

[2] *Ibid.*, p. 61.

[3] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 168, et part. ar., p. ١٦٨.

Pkolol, ⲡⲕⲟⲗⲟⲗ.

Le nom de ce monastère se trouve dans les contrats coptes, où il est par trois fois question « du monastère saint du saint Paul de Pkolol, dans la montagne de Djîmé[1]. » Ce Paul était un grand anachorète qui avait habité le « couvent de Pkolol dans la montagne de Djîmé[2] ».

Il n'est pas question ailleurs de ce village, sinon dans le nom d'une rue de Djîmé, comme nous l'avons vu plus haut. Ce monastère a disparu; il ne faut pas s'en étonner. Les monastères égyptiens étaient dans le même cas que les *'ezbehs* : on les élevait aujourd'hui, ils duraient deux ou trois générations, puis disparaissaient parce qu'il n'y avait plus personne et que la vogue était de quelque autre côté.

Pkôou, ⲡⲕⲱⲟⲩ.

Le nom de cette montagne se trouve dans la *Vie* de Paul d'Antinoë. Quand les deux solitaires, Paul et son disciple Ézéchiel, se furent établis dans le rocher de Siout, ils reçurent un jour la visite d'un grand homme de bien, nommé apa *Peschai-ente-Jeremias*, « habitant les montagnes de Pkôou, à l'orient du fleuve[3] ».

Champollion a mentionné ce nom sans l'identifier[4]; Quatremère le lui a reproché et a cru pouvoir l'identifier avec la ville de Tkôou, ⲧⲕⲱⲟⲩ, située au midi d'Asiout, sur la rive droite du Nil, trouvant raison suffisante au changement de l'article dans ce fait que le mot ⲧⲟⲟⲩ est masculin[5]. L'hypothèse d'une faute ne s'est pas présentée à son esprit et, en général, s'il trouvait des fautes dans les *scalæ*, il n'en a jamais soupçonné dans les auteurs coptes proprement dits : c'était une persuasion générale que ces auteurs ne

[1] Revillout, *Actes et Contrats des musées égypt. de Boulaq et du Louvre*, p. 2.

[2] *Ibid.*, p. 17.

[3] Zoëga, *Cat. Cod. Cop.*, p. 370.

[4] Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 317.

[5] Quatremère, *Observations sur quelques points de la géographie de l'Égypte*, p. 17-18.

pouvaient se tromper. Dans le cas particulier, il semble bien que l'emploi du ⲡ a été intentionnel, car il est précédé de la lettre ⲙ. Par conséquent, il n'est pas aussi certain que le pense Quatremère qu'il s'agisse ici de la ville de Tekôou. Mais je ne puis identifier ce nom qui ne se retrouve nulle part ailleurs.

Plamalos, ⲡⲗⲁⲙⲁⲗⲟⲥ.

Ce nom d'une petite propriété nous a été conservé par un papyrus grec du Louvre, qu'a publié M. Wessely. Le nom du village duquel elle dépendait n'est malheureusement pas conservé dans le papyrus qui est fruste. Comme le contrat est un contrat de louage adressé à un habitant d'Arsinoë [1], on voit que ladite propriété devait être située dans le nome de Fayoum.

Pleuit, ⲡⲗⲉⲩⲓⲧ, بنويط, بناويت.

Le nom de ce village se trouve cité à deux reprises dans la *Vie* de Schenoudi : c'était un village où se trouvaient encore quelques païens, et Schenoudi détruisit leurs temples [2]. Ce mot est encore cité dans un fragment thébain où l'on voit que tous les païens qui étaient à Pleuit et à Schmin se réunirent pour accuser Schenoudi près du duc de la Haute Égypte [3]. La traduction arabe de ce passage donne بنويط ou بنيوط [4]. C'est au fond le même mot que Pleuit, en changeant la lettre ⲗ en ⲛ. Ce changement devait être fait dès les temps les plus anciens, car dans un fragment de la *Bibliothèque nationale*, on rencontre l'orthographe ⲡⲁⲛⲁⲩⲓⲧ [5].

Quatremère [6] et Champollion [7] ont connu ce nom et l'ont placé : le premier non loin du monastère de Schenoudi, le second dans le nome d'Akhmîm. Ce n'était pas se compromettre; mais ils

[1] *Revue égyptologique*, 3e année, p. 167.

[2] E. Amélineau, *Monum. pour servir à l'hist. de l'Égypte chrét.*, t. I, p. 45.

[3] *Ibid.*, p. 238.

[4] *Ibid.*, p. 385, 387.

[5] *Bibl. nat.*, ms. copte, fragm. théb., non encore reliés.

[6] Quatremère, *Mémoires géogr. et hist. sur l'Égypte*, t. I, p. 262.

[7] Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, t. I, p. 264.

ne pouvaient faire mieux. Le *Recensement général de l'Égypte* nous fournit un village qui répond à toutes les exigences, celui de Banâouît, بناويت, dans le district de Tahtâ, province de Sohag, qui compte 1,833 habitants et possède une école[1]. Il n'est pas cité dans l'*État de l'Égypte.*

PMATIPEPEHRE, ⲡⲙⲁϯⲡⲡⲉϩⲣⲉ.

Le nom de cette localité nous a été conservé dans les papyrus de la collection de l'archiduc Rainer. Ce papyrus provient de Schmoun ou Hermopolis, et date de l'époque arabe : il est écrit en grec. Ce nom signifie sans doute : *Le lieu où l'on donne la médecine,* en prenant ϯ ⲡⲉϩⲣⲉ pour ϯ ⲡⲁϩⲣⲉ.

Ce mot ne se trouve point aujourd'hui en Égypte : il était disparu dès le XIVe siècle, je ne peux donc l'identifier.

PMILÉ, ⲡⲙⲓⲗⲉ.

Le nom de cette montagne, comme aussi du village qui lui donnait son nom, se trouve dans un papyrus de Boulaq. Il est dit, dans la donation que contient ce papyrus, que le donateur fait don au couvent de saint Phoibamôn, d'« une corde de terre en largeur depuis le ruisseau de Tsatfé jusqu'à la montagne, dans la manière dont nous ferons connaître les limites : elle confine au champ du saint apa Hastri, dans la montagne de Pmilé[2] ». C'est le seul exemple de ce nom.

Comme les noms des témoins de cet acte sont d'Erment, il est à présumer que la montagne de Pmilé et par conséquent le bourg n'en étaient pas très éloignés. Il y avait donc dans ce bourg, tout près de la montagne, un champ nommé *champ du saint apa Hastri.* Ce nom a complètement disparu, ce qui n'est pas trop étonnant : mais la montagne doit être restée et être connue sous un autre nom.

[1] *Recensement général de l'Égypte,* t. II, part. fr., p. 63, et part. ar., p. ٣٦٠.

[2] *Mittheilungen aus der Sammlung der papyrus Erzherzog Rainer,* 2e année, p. 66.

Poei, ⲡⲟⲉⲓ.

Ce nom se trouve dans les papyrus grecs du Louvre qu'a publiés Brunet de Presle sur la copie de Letronne. Il y est dit : «Tu feras bien de venir nous trouver à Poei, car nous devons en partir pour naviguer vers le roi[1].» Ce document est daté du 29 mésoré de l'an xxiv, c'est-à-dire, d'après le calcul de Letronne, de l'an 123 avant l'ère chrétienne. C'est la seule mention que nous ayons de ce bourg, et il n'est pas certain que ce village n'ait pas disparu avant l'arrivée des Arabes.

Ponmonros, ⲡⲟⲛⲙⲟⲛⲣⲟⲥ, ابو النمرس.

Le nom de ce village est cité dans le martyre de Jean de Phanidjôit. Voici le passage où se rencontre ce nom : «Et lorsque arriva le jour du dimanche, dans une grande tristesse de cœur, il retourna au Caire, selon la coutume des gens du Sud, fidèles chrétiens, qui dans l'excès de leur amour pour l'antique martyr, l'athlète en chef, le martyr saint Georges de Mélite, le fêtent sept dimanches sur cinquante, chantant son martyre chaque dimanche, en des chants alternatifs et des psallies qui conviennent à sa gloire. Ils ont pris (pour cela) un village à l'ouest du fleuve d'Égypte, nommé *Ponmonros*, où se trouvait une église du nom du saint Georges[2].»

Quand j'ai édité les *Actes* de Jean de Phanidjôit[3], je n'ai identifié le village qu'en me contentant de répéter l'opinion de Quatremère[4] qui le plaçait près de Bousch[5]. Depuis, M. de Rochemonteix a admis cette identification avec Aboulnomros, en admettant aussi sa proximité avec Pouschin; mais, pour lui, Pouschin est Aousîm, ce

[1] Revillout, *Actes et Contrats des musées égypt. de Boulaq et du Louvre*, p. 86.

[2] *Notices et extraits des mss.*, t. XVIII, 2e part., p. 317.

[3] E. Amélineau, *Un document copte au XIIIe siècle, Martyre*, etc., dans *Journal asiat.*, février-mars 1887, p. 16 du tirage à part.

[4] *Ibid.*, p. 3-4.

[5] Quatremère, *Mémoires historiques et géographiques sur l'Égypte*, t. I, p. 123-125.

qui lui donne lieu de placer exactement Ponmonros[1]. Je ferai justice en son lieu de cette identification; je n'ai ici à traiter que de Ponmonros qui est bien Aboulnomros. Ce village existe encore dans le district de Bedreischîn, province de Gîzeh : il a une population de 2,593 habitants, non compris 299 Bédouins, et possède une école[2]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 1,430 feddans et une redevance de 6,700 dinars[3]. Ce nom, qui a une apparence grecque, est exactement transcrit par l'arabe, sauf l'addition d'un ل qui provient peut-être de la réduplication de la lettre ɴ, ou qui peut être mis pour l'article, ce qui fait un jeu de mots avec ابو *père*.

Porphyrius eremus ou Calamus.

Le nom de ce désert nous est fourni par Palladius dans son *Histoire lausiaque* et par la *Vie* des Pères du désert. Palladius dit d'un anachorète qui s'appelait Pitirum qu'il habitait dans la montagne du Porphyre[4], et l'on voit, par la place qu'occupe ce saint dans l'ouvrage susdit, que ce désert et cette montagne devaient être situés dans la Haute Égypte, vraisemblablement dans les environs de Siout. Cassien, qui en parle plusieurs fois et qui nous assure que le *Porphyrius eremus* était la même chose que le *Calamus*, ne nous apprend rien sur sa position[5], de sorte que je ne sais où le placer; mais, comme il est distant de sept ou huit jours de toute habitation humaine, il devait vraisemblablement être placé dans la Haute Égypte du côté de la mer Rouge où se trouvent encore aujourd'hui des roches de porphyre.

(1) *Journal asiatique*, juill.-août 1887, p. 147.

(2) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 15, et part. ar., p. ١١.

(3) De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 671.

(4) Palladius, *Hist. laus.*, XLII. *Patr. græc.*, XXXIV, col. 1104.

(5) Cassien, *Instit.*, X, 24; *Coll.*, III, 3; VII, 26; XXIV, 4. *Patr. lat.*, vol. LXXIII, col. 395, 564, 704 et 1288.

POSOTOMENT, ΠΟCΟΤΟΜΕΝΤ, سدمنت.

Le nom de cette petite bourgade se trouve dans la liste des églises célèbres d'Égypte; il y est dit que dans cette bourgade se trouvait une église dédiée à saint Georges[1]. Le nom arabe n'est que le nom copte privé de la première syllabe, qui aura été considérée comme l'article.

Ce village existe encore aujourd'hui dans le district et la province de Benisouef : il compte 1,222 habitants et possède une école[2]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte* comme faisant partie de la province de Behnésâ, sous le nom de *Sadament :* il a une superficie de 880 feddans et devait payer une redevance de 3,200 dinars[3]. Il est maintenant connu sous le nom de Sedment-el-Gebel, et qui laisse supposer qu'il y en avait un autre du même nom.

POUHÎT, ΠΟΥϨΗΤ, الخزرانية.

Ce nom se trouve aussi dans la liste des églises célèbres d'Égypte; il y avait en ce village une église en l'honneur d'Anba Bîmîn, en copte ΠΟΙΜΗΝ, et qui a été traduit en grec par Pastor. Le nom copte ΠΟΥϨΗΤ est rendu par l'arabe El-Khazrânîeh[4].

Ce nom ne se retrouve pas dans le *Recensement général de l'Égypte*, ni dans l'*État* publié par S. de Sacy; mais il y a dans la province de Sohag, district de Tahtâ, une *nahieh* qui s'appelle *El-Khezendarîeh*, qui compte 2,994 habitants[5]. Si ce lieu n'était pas situé dans le Sa'id et si la liste des églises et des monastères dépassait le Fayoum et les environs, je serais bien tenté de retrouver le village d'El-Khazrânîeh dans celui d'El-Khezendarîeh, mais dans les circonstances je préfère m'abstenir de l'identifier.

[1] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 174 r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 334 r°.

[2] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 278; part. ar., p. ٢٧٩.

[3] De Sacy, *op. cit.*, p. 689.

[4] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, f. 174 r°; de Lord Crawford, fol. 333 v°.

[5] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 192; part. ar., p. ٥٤.

Poukhis, ⲡⲟⲩⲭⲓⲥ.

Le nom de ce village nous a été conservé par une inscription grecque publiée dans le *Corpus*[1], puis par M. Frœhner[2] et reproduite par M. Revillout[3]. Elle est ainsi conçue : «Reçois, seigneur Sérapis, Bisîs le vieux, Bisîs le jeune, tous deux fils de Sentôout le pilote, de Ptolémais, et Bîsis Tarbas, le frère de leur mère, massacrés dans le port de Poukhis, du nome Antœopolite. Et leur barque fut incendiée.»

Je n'ai aucun autre renseignement à donner sur ce village qui se trouvait ainsi entre Siout et Akhmîm. Il a complètement disparu.

Pounemou, ⲡⲟⲩⲛⲉⲙⲟⲩ, القلمون.

Cette ville est citée dans la liste des évêchés de l'Égypte. Son nom se trouve avec l'égalité suivante : ⲇⲓⲟⲥ ⲡⲟⲗⲓⲥ ⲕⲁⲧⲱ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲡⲟⲩⲛⲉⲙⲟⲩ = القلمون[4]. Ainsi la chose est très claire, c'était la Diospolis Inférieure, nommée en copte *Pounemou*, en arabe *El-Qalmoun.*

Champollion[5] parle de cette ville qu'il avait longtemps été porté à identifier avec Panéphysis, à la suite de d'Anville. A la fin de son article sur Panéphysis, il a une phrase assez peu claire sur l'opinion de d'Anville; mais, somme toute, je crois qu'il l'avait abandonnée et que la ville de *Diospolis Parva* lui était restée inconnue. Dans un autre passage de son ouvrage, il déclare que Panéphysis n'est point Diospolis Inférieure. Il en trouve le nom dans le nom hébreu d'une ville, Nô-Amoun, que les Septante rendent en effet par Diospolis et que la version copte suit[6]. Le verset du prophète Nahum peut bien en effet s'appliquer à cette ville quoiqu'elle fût

(1) *Corpus inscript. græc.*, n° 4172.
(2) Frœhner, *Les inscriptions grecques du Musée du Louvre*, p. 134.
(3) E. Revillout, *Revue égyptologique*, 4e année, p. 43.
(4) Ms. copte de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 331 r°.
(5) *Op. cit.*, t. II, p. 201-202.
(6) *Ibid.*, p. 129-134.

assez éloignée de la mer; mais il est bien plus probable que le mot *mer* doit s'entendre ici dans le sens du mot arabe *bahr* et qu'il s'applique au Nil. Par conséquent la *ville d'Amon* peut tout aussi bien être Thèbes, qui devait être beaucoup plus connue, dont la chute avait fait plus de bruit, ce qui s'applique beaucoup mieux à la prophétie juive. Quatremère ne parle pas de cette ville.

La liste des évêchés, qui est dressée avec assez de soin pour qu'on ajoute confiance à la place qu'elle indique, place cette ville après Samannoud et Mît-Tâneh et avant Danouseh et Damîrah du Nord. Il est dommage que le nom arabe de cette ville ne se soit pas conservé, ni dans le *Recensement général*, ni dans l'*État de l'Égypte*. Quoi qu'il en soit, on sait au moins à quelle ville égyptienne s'appliquait le nom de *Diospolis katô*.

Pouôhé, ⲡⲟⲩⲱϩⲉ.

Ce nom se trouve dans l'une des signatures des témoins d'un *acte* conservé dans les papyrus de Boulaq : « Moi, Victor de Pouôhé, j'adhère à ces paroles [1]. »

Ce village devait sans doute se trouver aux environs de Djîmé; mais le nom n'a laissé aucune trace dans l'*État* ou dans le *Recensement général de l'Égypte*. Ce mot signifie originairement le *pêcheur*, si l'orthographe est bonne, ou le *scorpion*, s'il doit être écrit ⲡⲟⲩⲟϩⲉ.

Pouphisa, ⲡⲟⲩⲫⲓⲥⲁ, مدينة نبا, ميت بوش.

Ce nom de ville épiscopale se trouve placé dans la liste des évêchés de l'Égypte entre la ville d'Eschmoun et celle d'Antinoë. Elle n'a pas de nom correspondant en grec et en a deux en arabe : ϯⲃⲁⲕⲓ ⲡⲟⲩⲫⲓⲥⲁ = ميت بوس وهو مدينة نبا [2]. Le manuscrit de Lord Crawford écrit منية بوش وهو منية بنا [3]. L'incertitude de la lecture ne m'offre aucune solution plausible. Je croirais cependant, assez volontiers,

[1] E. Revillout, *Actes et Contrats des musées égypt. de Boulaq et du Louvre*, p. 52.

[2] Ms. copte de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 r°.

[3] Mss. de Lord Crawford, f. 331 v°.

que ⲡⲟⲩⲫⲓⲥⲁ est mis pour ⲡⲟⲩⲃⲏⲥⲁ, comme ⲡⲟⲩⲥⲓⲣⲓ, ce qui se prononçait Poufisa, mais ce n'est là qu'une conjecture que de nouvelles découvertes confirmeront ou infirmeront. Peut-être faut-il lire Medinet-Bebâ.

Polis Pouro, ⲡⲟⲗⲓⲥ ⲡⲟⲩⲣⲟ, بولسبور.

Le nom de ce village se trouve dans la liste des églises célèbres de l'Égypte. Il possédait une église dédiée à Matthieu le Pauvre et un monastère du même nom [1]. Le nom arabe se compose, je crois du mot ⲡⲟⲗⲓⲥ transcrit بولس et du mot ⲡⲟⲩⲣⲟ, transcrit بور, ce qui donne بولسبور. Boulosbour, Polis Pouro.

Il m'a été impossible de retrouver ce nom dans le *Recensement général* ou dans l'*État de l'Égypte* : il a disparu de la nomenclature, quoique la première partie en ait été conservée dans l'appellation de deux villages de la province de Gharbyeh: mais je ne veux pas dire que ce soit la transcription du mot grec ⲡⲟⲗⲓⲥ, quoique la chose ne doive pas être regardée comme impossible.

Pouschin, ⲡⲟⲩϣⲓⲛ, بوش قرة.

Ce nom se trouve dans le *martyre* de Jean de Phanidjôit que j'ai publié dans le *Journal asiatique* [2]. Le titre de ce document dit que «Jean, le nouveau martyr, était originaire de Phanidjôit dans le pays de Pouschin»; et le mot se trouve répété une autre fois [3].

Quatremère a connu ce nom et l'avait d'abord identifié avec Aousîm [4]; puis il est revenu sur cette identification, en a reconnu la fausseté et s'est prononcé en faveur de Bousch [5]. Champollion n'a pas eu de tergiversation et s'est prononcé en faveur de Bousch [6]. J'avais donc cru pouvoir en toute sûreté adopter leur identification [7];

[1] Mss. de Lord Crawford, fol. 174 v° et fol. 334 r°.

[2] *Journ. asiat.*, février-mars 1887.

[3] E. Amélineau, *Un document copte du XIIIe siècle*, dans *Journ. asiat.*, février-mars 1887, p. 21 et 32.

[4] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 115.

[5] *Ibid.*, p. 514, et *Observations sur quelques points*, etc., p. 57-58.

[6] Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 313-318.

[7] E. Amélineau, *op. cit.*, p. 13.

mais j'avais compté sans l'intervention de M. de Rochemonteix qui a identifié Pouschin avec Aousîm, sans avoir aucune nouvelle preuve à l'appui de son étrange théorie.

Selon M. de Rochemonteix, les variantes du nom de *Bouschin* (il écrit Bušin) sont les suivantes : Schêm, Ouschêm, Bouschêm, Bouschem, Ousîm et Wasîm, وسيم. Il résulte, dit-il, de ces variantes que la finale se maintient exactement, et que le *b* initial s'adoucit en *w* et en *u*, ou même disparaît [1]. Je n'ai jamais écrit le contraire; mais M. de Rochemonteix commet ici d'étranges confusions : la ville de Schêm, Bouschêm, etc., s'écrit en effet ⲃⲟⲩϣⲏⲙ, ⲃⲟⲩϣⲉⲙ, ⲟⲩϣⲏⲙ et ⲟⲩϣⲉⲙ, mais nulle part ⲡⲟⲩϣⲓⲛ : il y a entre les deux mots une différence fort grande et il n'y a que trois lettres de semblables. Le mot ⲡⲟⲩϣⲓⲛ commence par un ⲡ : le mot ⲃⲟⲩϣⲏⲙ par un ⲃ, et si ce mot a pu s'écrire ⲟⲩϣⲏⲙ ou ⲟⲩϣⲉⲙ, cela provient de ce que le ⲃ initial se prononçait *w* et que les scribes égyptiens, entendant prononcer *Ouschîm*, ont fait une faute d'orthographe en écrivant ⲟⲩϣⲏⲙ au lieu de ⲃⲟⲩϣⲏⲙ : c'est une faute d'habitude et il fallait beaucoup d'attention ou de science pour répéter deux fois de suite la même lettre ou des lettres se prononçant presque exactement de même [2]. En outre, il y a une différence dans la voyelle finale, écrite tantôt ⲉ, tantôt ⲏ, *i* long, par les scribes. Je considère la lettre ⲉ comme vicieuse : c'est une véritable faute, et, si l'on s'était donné la peine de consulter les manuscrits, on aurait vu que les formes ⲃⲟⲩϣⲉⲙ, ⲟⲩϣⲉⲙ sont empruntées à des *scalæ* coptes beaucoup trop mauvaises pour que l'on puisse étayer sur elles la prononciation d'un mot, et beaucoup plus récentes que les manuscrits proprement dits, contenant les formes authentiques. La voyelle ⲏ est au contraire parfaitement à sa place, parce qu'elle représente un *i* long, c'est-à-dire une voyelle accentuée, que les Arabes ont conservée dans la forme اوسيم. Au contraire le mot ⲡⲟⲩϣⲓⲛ ne contient qu'un *i* bref, ce qui montre que l'accen-

[1] *Journal asiatique*, juill.-août 1887, p. 145-150. — [2] E. Amélineau, *Lettre à M. Maspero*, etc., dans le *Recueil*, XII, p. 35-36.

tuation reposait sur la première syllabe, ce qui permet parfaitement de comprendre comment ce mot a pu perdre sa dernière syllabe et devenir بوش. Il n'y a pas jusqu'à la dernière lettre qui ne soit différente, ⲛ au lieu de ⲙ.

Je ferai en outre observer que presque jamais les lettres ⲡ et ⲃ ne s'échangent; je ne connais que l'exemple ⲟⲩⲟⲡ pour ⲟⲩⲁⲃ et un ou deux autres dans le même cas, et dans les mots ⲡⲟⲩⲁⲥϯ et ⲡⲟⲩⲥⲓⲣⲓ, écrits ⲃⲟⲩⲁⲥϯ et ⲃⲟⲩⲥⲓⲣⲓ, parce qu'ils avaient été transcrits en grec et que les formes ⲃⲩⲃⲁⲥⲧⲓⲥ et ⲃⲟⲩⲥⲓⲣⲓⲥ avaient habitué les scribes à cette orthographe.

Je ferai observer en plus que le texte dit expressément que Jean était un homme du Midi : par conséquent Pouschin devait aussi faire partie du Midi. Or j'ai déjà dit plus haut que l'auteur de la liste des évêchés, dont l'autorité tout au moins peut contre-balancer celle de M. de Rochemonteix, faisait commencer le Sa'id à la ville de Tilodj et d'Atfîeh. Par conséquent Bousch se trouve bien dans ce cas, mais non Aousîm.

J'en aurai fini avec cette discussion en faisant justice d'une assertion de M. de Rochemonteix : « Enfin Bušin était non loin de Ponmonros, ابو النمرس. Abu-n-nomros[1] ». Je ne sais où M. de Rochemonteix a vu, dans le document que j'ai publié, que Ponmonros se trouvait non loin de Pouschin. Le document en question, que je crois posséder aussi bien que personne, dit que Ponmonros était situé non loin du Caire; mais nulle part, il n'est dit que Pouschin était près du Caire et par conséquent de Ponmonros.

La ville de Pouschin, pour toutes ces raisons, ne saurait être identifiée avec Aousîm; elle est bien la ville de Bousch. Son nom s'est conservé le même, sauf la dernière syllabe qui est tombée : ce n'est pas le seul exemple de ce fait; la ville de Djapasen qui est Schabâs est exactement dans le même cas, et il n'y a pas à nier une identité qui est fournie par toutes les *scalæ*. Il est vrai que

[1] *Journal asiatique*, juill.-août 1887, p. 147.

M. de Rochemonteix avait, sur ce point, une théorie plus étrange encore que les autres, et qui montre qu'il aurait eu besoin d'étudier plus attentivement la question.

La ville de Bousch, appelée autrefois *Bousch Qorah,* est maintenant appelée *Bousch* tout court. Elle a une population de 7,091 habitants, plus 27 Bédouins, et possède une école[1]. Elle est citée dans l'*État de l'Égypte* pour une superficie de 6,160 feddans et une redevance de 22,000 dinars, réduite ensuite à 11,140[2]. Selon Yâkout, Bousch était un nome et une ville d'Égypte où l'on fabriquait des *serviettes de Bousch*[3]. Le nome de Bousch répond parfaitement à l'expression copte ϧεⲛ ⲧⲭⲱⲣⲁ ⲡⲟⲩϣⲓⲛ. M. de Rochemonteix commet à ce sujet une autre erreur, lorsqu'il écrit : « Quant au bourg de Buš, qui est d'ailleurs aussi un des principaux centres chrétiens de la Haute Égypte, il fait partie d'une agglomération appelée actuellement par les listes officielles et les habitants Taha-Buš[4]. »

J'en demande pardon à l'auteur, mais ces paroles montrent qu'il est aussi utile de connaître la géographie contemporaine que la géographie ancienne de l'Égypte; s'il entendait par là que Bousch et Tahâ-Bousch sont un même village, il se trompait, puisque « les listes officielles » les distinguent au contraire parfaitement; s'il entendait que Bousch est en une certaine dépendance de Tahâ-Bousch, il se trompe encore puisque ce nom signifie Tahâ de Bousch, et que Bousch était la ville principale. Ce village de Tahâ-Bousch existe encore; il est dans la même province et le même district que Bousch, compte 2,538 habitants, plus 621 Bédouins, et possède une école[5]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 1,622 habitants et une redevance de 3,000 dinars[6]. Enfin les

[1] *Recensem' général de l'Égypte,* t. II, part. fr., p. 67, et part. ar., p. ٧٣.

[2] De Sacy, *Relation de l'Égypte,* p. 688.

[3] Yâkout, cité par de Sacy.

[4] *Journal asiatique,* juill.-août 1887, p. 149-150.

[5] *Recensement général de l'Égypte,* t. II, part. fr., p. 301, et part. ar., p. ١٩٨.

[6] De Sacy, *op. cit.,* p. 690.

deux centres de population sont situés à environ une bonne lieue l'un de l'autre. Voilà bien des preuves que les listes officielles et les habitants les confondent ensemble sous la dénomination de *Tahâ-Bousch*.

Le gros bourg actuel ou la petite ville de Bousch n'a sans doute plus aujourd'hui la même importance qu'autrefois : cependant c'est un centre presque exclusivement chrétien. Il y a dans cet endroit un grand monastère copte, le second de l'Égypte par la grandeur et l'importance de ses possessions, Moharraq étant le premier; les moines en sont très difficiles à apprivoiser, quoiqu'ils montrent toute l'apparence d'une généreuse hospitalité.

Pouto, ⲡⲟⲩⲧⲟ.

Ce nom se trouve dans la liste des évêchés de l'Égypte : c'est la seule raison qui me le fait écrire ici. En effet, la liste des évêchés contient deux mentions d'une ville de Bouto ou Pouto qu'elle place immédiatement l'une après l'autre, de cette manière : ⲗⲉⲱⲛⲧⲱⲛ = ⲡⲟⲩⲧⲟ ⲕⲉ ⲑⲏⲣⲥ = (*sic*) نطو وترسى, ⲡⲁⲭⲛⲟⲙⲉⲛⲟⲥ = ⲕⲃⲟⲩⲧⲟ ⲑⲉⲣⲟⲥ (*sic*), sans correspondant arabe[1]. Le manuscrit de Lord Crawford n'offre d'autre variante que pour le dernier mot qu'il écrit ⲧⲉⲣⲟⲥ[2]. Il semble bien que nous ayons ici mention de deux villes dont l'une correspondait à une Léontopolis et qui était la ville célèbre de Bouto, connue par les auteurs grecs, et dont l'autre correspondait à la ville de Pakhnoumis ou plutôt à la ville de Pakhnemounis que Ptolémée assure être la capitale du nome Sébennytique inférieur[3]. Nous aurions ainsi la mention de cette ville qu'on s'étonne de ne pas trouver dans la liste des noms géographiques mentionnés par les livres coptes. Cette ville aurait ainsi pu être située sur la branche Sébennytique de Strabon et Bucolique d'Hérodote; mais elle ne saurait en aucun cas s'être trouvée sur la branche Sébennytique d'Hérodote.

[1] Ms. copte de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 171 v°. — [2] Mss. de Lord Crawford, fol. 330 v°. — [3] Ptolémée, IV, 45.

Cette explication, qui me semble vraie, donne la solution d'un problème fort difficile.

PRANI, ПРⲀNI.

Ce nom nous a été conservé par un papyrus de la collection de l'archiduc Rainer. Il n'est que mentionné avec l'abréviation ⲭ̊ pour ⲭⲱⲣⲓⲟⲛ[1].

Cette *'ezbeh* ou ce hameau a complètement disparu de la nomenclature de l'Égypte actuelle, comme de celle du xiv[e] siècle, ce qui n'est pas étonnant.

PRIMOOU, ПⲢⲒⲘⲞⲞⲨ.

Le nom de cette localité se trouve dans un des papyrus du musée de Boulaq. L'auteur de la donation qui y est faite est un citoyen d'Erment et donne au monastère de Saint-Phoibamôn «le champ qui est au midi de Primoou, qui nous a été légué par le bienheureux Ignace Cosma, originaire d'Erment[2]». C'est tout ce que nous en pouvons savoir, et c'est peu.

Il semble bien que ce village doive se placer non loin d'Erment. Ni le *Recensement général*, ni l'*État de l'Égypte* ne l'ont conservé.

PSAMANNÎOU, ⳁⲀⲘⲀⲚⲚⲎⲞⲨ.

Ce nom se trouve dans les *Actes* de saint Apatîr et de sa sœur Iraï. Il y est raconté que la sainte, conduite dans une maison de débauche, en sortit saine et sauve, rentra en prison où elle trouva son frère avec une foule d'autres martyrs dont les noms sont donnés et parmi lesquels est Moyse de Psamannîou[3]. Malheureusement la traduction arabe de ces mêmes *Actes* ne contient pas ce passage qui aura sans doute embarrassé le traducteur.

(1) *Mittheilungen aus der Sammlung der papyrus Erzherzog Rainer,* 2e année, p. 62.

(2) E. Revillout, *Actes et Contrats des musées égyptiens de Boulaq et du Louvre,* p. 89.

(3) Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte,* p. 100.

Champollion n'a pas cité ce nom, et Quatremère n'a fait que le mentionner [1]. Il se rencontre dans le *Recensement général de l'Égypte* un lieu qui est une simple nag'a et qui se nomme El-Samanîeh, ce qui est la transcription exacte de ⲯⲁⲙⲁⲛⲛⲏⲟⲩ, avec l'article arabe au lieu de l'article copte. Ce hameau est peuplé de 855 habitants : il dépend de la *nahieh* d'El-Halfîeh, district de Deschnah, province de Qéneh [2]. Il ne faut pas s'étonner de rencontrer à Antinoë, où se passe la scène à laquelle je viens de faire allusion, un martyr originaire de Psamannîou; car les mêmes *Actes* mentionnent Paphnouti qui est de Dendérah, tout proche précisément de Qéneh. Cette petite localité n'est pas mentionnée dans l'*État de l'Égypte*.

Psamaom, ⲯⲁⲙⲁⲟⲙ سماعول.

Ce nom se trouve dans les *Actes* des deux frères Pirôou et Athôm, dans leur troisième confession. Il y est dit que les deux frères, arrivés à Psariom, trouvèrent le gouverneur « assis sur son tribunal, jugeant un martyr dont le nom était apa Isi, originaire de Psamaom de Pegimentiti [3] ». La traduction arabe de ces *Actes* nous a été conservée; elle mentionne ces deux noms et rend le nom géographique par Samâîoul [4], changeant le dernier ⲙ en ل.

Le nom de Pegimentiti nous reporte à Mendès et à son nome : par conséquent Samâîoul ou Psamaom devait en faire partie. Mais ce mot ne se rencontre nulle part dans le *Recensement général* comme dans l'*État de l'Égypte*. Champollion n'a pas connu ce mot. Quatremère [5], qui a connu le nom copte de ce village, n'a pas su son nom arabe et ne l'a pas identifié. Ce village devait faire partie de ce canton nommé par les Arabes *Terres basses* et submergé aujourd'hui.

(1) Quatremère, *Mém. hist. et géog. sur l'Égypte*, t. I, p. 506.

(2) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 288, et part. ar., p. ٩٤.

(3) Hyvernat, *op. cit.*, p. 165.

(4) Ms. arabe de la *Bibl. nat.*, supplém. 89, fol. 31 r°.

(5) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 505.

Psamîr, ⲯⲁⲙⲏⲣ.

Le nom de ce village se trouve à la fin de la donation contenue dans l'un des papyrus du musée de Boulaq, parmi les souscriptions de témoins[1]. Il y est répété deux fois. Ce nom, qui ne se retrouve pas ailleurs, est bien égyptien : il devrait s'écrire régulièrement ⲡⲥⲁⲙⲏⲣ, et signifie : *le côté de la berge*. Il n'a laissé aucune trace, soit dans le *Recensement*, soit dans l'*État de l'Égypte*.

Psanascho, ⲡⲥⲁⲛⲁϣⲟ, شنشا.

Ce nom nous est fourni par la *Vie du patriarche Isaac*. Après son élection, Isaac se conduisit comme Cyrille, dit le texte, ramena un grand nombre de Coptes à l'orthodoxie, baptisant les uns, faisant renier leurs erreurs à d'autres. « Et lorsque Dieu l'eut amené dans un village nommé Psanascho, il baptisa en ce lieu une multitude, soit hommes, soit femmes, soit grands, soit petits[2]. » C'est tout ce que nous en savons.

Quatremère[3] et Champollion[4] ont tous les deux connu ce nom, mais ont renoncé à l'identifier. Je suis porté à reconnaître ce bourg dans le village actuel de Schanschâ, où la première lettre seule a éprouvé le léger changement de la sifflante en chuintante. Sans doute Champollion et Quatremère auraient reconnu cette identification, s'ils n'avaient été amenés à voir faussement Schanschâ dans ⲡⲥⲉⲛϭⲓϩⲟ : je ne crois pas cette dernière identification possible. Le village de Schanschâ est situé dans la province de Daqahlyeh, district de Mît Samannoud; il est appelé dans le *Recensement général de l'Égypte* Schanschanâ, sans que j'aie pu savoir si c'était la véritable leçon, ou une faute d'impression, la partie française ne contenant pas ce nom. Il compte 837 habitants et possède une école[5].

[1] E. Revillout, *Act. et Contrats des musées égyptiens de Boulaq et du Louvre*, p. 62.

[2] E. Amélineau, *Vie du patriarche copte Isaac*, p. 52.

[3] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 202.

[4] Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 315.

[5] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. ar., p. ١٩٣.

La carte publiée par les soins de l'Administration des *domaines* écrit Schenschâ, et c'est aussi la prononciation de l'*État de l'Égypte*, qui cite ce village pour une contenance de 3,392 feddans, sans en donner la redevance[1]. Il y a aussi un autre village nommé Schenschanâ par l'*État de l'Égypte*, dans la province de Béhérah, contenant 490 feddans et payant une redevance de 2,000 dinars[2]. Il n'est pas mentionné dans le *Recensement général de l'Égypte*.

Psaradous, ⲯⲁⲣⲁⲇⲟⲩⲥ, سرسدس.

Ce nom nous est connu par les *Actes de saint Didyme de Tarschébi*. Parmi les six martyrs du nome de Pténétô qui furent condamnés dans le même jour que ce saint, se trouve le diacre Amoun, de Psaradous[3].

Champollion a connu ce mot et l'a identifié avec le lieu que les Arabes nommaient Sardous[4]. Quatremère, au contraire, l'a identifié avec Mohallet Sard, que le géographe arabe Ibn-Haukal place à égale distance à peu près entre Sakhâ et Ménouf[5]; mais, outre qu'il n'y a pas de Mohallet Sard, mais une Mohallet Sidr, Quatremère n'a pas fait attention que la position de cette ville à égale distance de Sakhâ et de Ménouf ne répondait nullement à la position que devait avoir un lieu dépendant du nome de Pténétô. L'opinion de Champollion reste donc la vraie. Le bourg de Psaradous est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 850 feddans et une redevance de 1,300 dinars, réduite ensuite à moitié[6]. Il n'a pas laissé de trace dans l'état actuel de l'Égypte. Comme l'a fait observer Champollion, le nom de Psaradous n'a pas une physionomie égyptienne.

(1) De Sacy, *op. cit.*, p. 626.
(2) *Ibid.*, p. 664.
(3) Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 302.
(4) Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 235-236.
(5) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 358.
(6) De Sacy, *op. cit.*, p. 640.

Pschingeri, ⲡϣⲓⲛⲅⲉⲣⲓ, سنجار.

Le nom de cette localité se trouve dans les *scalæ* coptes-arabes et la liste des évêchés de l'Égypte. Les *scalæ*, au nombre de quatre, sont unanimes dans leur orthographe de ce mot et dans la transcription qu'elles en donnent où le ϣ est devenu س, soit que réellement la chuintante soit devenue une simple sifflante, soit que les points diacritiques aient été omis, ce qui serait étonnant, dans les quatre manuscrits [1]. Mais je ferai observer que ces quatre manuscrits, malgré certaines différences, me semblent avoir été copiés sur un même manuscrit antérieur, ce qui réduit de beaucoup la valeur de cette unanimité. En outre ils s'accordent tous à la mettre entre Abiâr et Birmâ, c'est-à-dire dans la province actuelle de Gharbyeh.

Champollion [2] et Quatremère [3] n'ont pas connu cette ville, mais seulement la ville de Songar, dont ils ont fait un évêché, à la suite de Vansleb [4]. Mais la ville de Songar et celle de Pschingeri sont deux villes fort différentes. La liste des évêchés de l'Égypte nous donne en effet la place réelle de cette ville en la situant entre Borlos et El-Scharout, c'est-à-dire entre Borlos et le pays des marais, l'Éléarchie. Elle donne en plus l'égalité suivante : ⲚⲒⲔⲈⲦⲞⲨ= ⲠϢⲈⲚⲬⲈⲢⲞⲨ=سنجار [5]. Ainsi nous avons non seulement la position de cette ville et son nom grec, mais encore nous voyons qu'il est impossible d'en faire une seule et même ville avec ⲤⲞⲚϬⲀⲢ. C'est bien, en effet, la situation que donne à Singar l'*État de l'Égypte,* qui la place dans la province de Nesterâoueh, sans contenance marquée, mais avec redevance de 8,000 dinars, réduite

(1) Ms. coptes de la *Bibl. nat.,* n° 50, fol. 110 v°; n° 53, fol. 84 v°; *Bodl. libr.,* Mar. 17, fol. ⲢⲞⲆ v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 229 r°.

(2) Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons,* t. II, p. 233.

(3) Quatremère, *op. cit.,* t. I, p. 279.

(4) Vansleb, *Hist. de l'Église d'Alexandrie,* p. 20.

(5) Ms. copte de la *Bibl. nat.,* n° 53, fol. 171 v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 320 v°.

ensuite à 4,000 dinars[1]. Cette ville a été submergée par les eaux du lac Borlos près duquel elle était située.

PSCHOTE, ⲡϣⲟⲧⲉ, ابشادة.

Le nom de ce village nous a été conservé dans l'un des papyrus de la collection de l'archiduc Rainer. Ce nom n'est cité qu'en passant : « Le fils de Héraclides, l'homme de Pschoté, j'écris, etc.[2]. » Comme ce papyrus provient d'Eschmoun, il est très vraisemblable que le nom de ce village faisait partie de la nomenclature de cette province. Je ferai en outre observer que Pschoté est sans doute le même nom que Psoté, ou Psoti, avec le changement de la sifflante en chuintante. Or il se trouve dans l'ancienne province d'Eschmoun un village nommé Ibschâdeh, qui est la transcription exacte du mot ⲡϣⲟⲧⲉ. Ce village est même divisé en deux par le *Recensement général de l'Égypte*, Ibschâdeh du Nord et Ibschâdeh du Sud; ils font tous les deux partie de la province actuelle d'Asiout et du district d'El-Rodah : le premier compte 960 habitants, et l'autre 1,358[3]. L'*État de l'Égypte* ne cite qu'un seul village de ce nom dans la province d'Eschmounein pour une contenance de 1,547 feddans et une redevance de 4,000 dinars[4].

PSEMERPHEI, ⲯⲉⲙⲉⲣⲫⲉⲓ, سمرباية.

Ce nom se trouve dans les *Actes* des saints Jean et Siméon. Il y est raconté qu'un jour, un homme, étant allé pour recevoir sa bénédiction, trouva « le saint assis avec les prêtres de Psemerphei qui étaient venus vers lui[5] ». La traduction arabe de ce passage donne : « Et étaient assis près du saint une foule de prêtres, de la *nahieh* de Samarbâïeh[6]. » C'est la seule mention qui soit faite de ce village.

(1) De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 670.

(2) *Mittheil. aus der Sammlung*, etc., 2e année, p. 66.

(3) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 102, et part. ar., p. 4.

(4) De Sacy, *op. cit.*, p. 692.

(5) Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 185.

(6) Ms. arabe de la *Bibl. nat.*, supplém. 89, fol. 89 v°, l. 4 et suiv. : من اهل ناحية سمرباية.

Quatremère n'a fait qu'indiquer ce mot, sans l'identifier[1]; il n'a pas eu connaissance de son nom arabe. Champollion l'a complètement omis. Cependant il existe dans l'*État de l'Égypte*, qui contient un village de ce nom, Samarbâîeh, avec son hameau Alfasil, d'une contenance de 3,876 feddans et d'une redevance de 19,450 dinars[2].

Il faisait partie de la province de Gharbyeh et devait être situé près de Génémoulos ou Sarnolos, patrie de Jean. Or cette partie de la province de Gharbyeh est très riche et très fertile; il est bien difficile qu'un village de l'importance de Samarbâîeh disparaisse (on chercherait en vain ce nom dans le *Recensement général de l'Égypte*); il doit seulement avoir changé de nom.

Psenakô, ϯⲉⲛⲁⲕⲱ.

Le nom de ce village, cité par Champollion, est emprunté à Étienne de Byzance, qui l'avait lui-même pris dans le huitième livre de l'ouvrage d'Artémidore. Il le plaçait dans le nome d'Athribis[3].

Ce nom a bien l'air égyptien; mais, pas plus que Champollion, je ne puis réussir à l'identifier.

Psenbellé, ⲡⲥⲛⲃⲁⲗⲉ.

Ce nom nous a été conservé dans un fragment des *Martyres des Apôtres*, où il est raconté que la vierge Théoné, ayant eu un songe, le raconta à l'apôtre Simon qui le lui expliqua et ajouta : «Voici que le roi impie Adrien a écrit une lettre qui me signifie ma mort. Et moi, lorsqu'on aura pris ma tête, mon Seigneur prendra soin de mon corps, il me fera monter sur un nuage avec mon petit disciple, jusqu'au pays d'Égypte. Je placerai mon corps sur le sommet de la montagne d'un village, nommé Psenbellé, dans le nome d'Akhmîm[4].»

[1] Quatremère, *Mém. hist. et géog. sur l'Égypte*, t. I, p. 202.

[2] De Sacy, *op. cit.*, p. 640.

[3] Stephani Byzant., *Ethn.*, éd. Meineke, p. 701.

[4] Zoëga, *Cat. Cod. copt.*, p. 237.

Champollion[1] et Quatremère[2] ont tous les deux connu ce nom qu'ils ont placé, comme de juste, dans le nome d'Akhmîm, sans chercher à l'identifier par manque de renseignements. Je ne serai pas plus heureux que mes devanciers; mais je crois pouvoir dire que ce bourg devait être situé sur la rive droite du Nil, car, de ce côté, les montagnes sont très rapprochées de la rive.

Psénétai, ⲡⲥⲉⲛⲉⲧⲁⲓ, سندا.

Ce nom se trouve cité dans un fragment des *Actes* de saint Boli, dans un manuscrit copte du Vatican[3].

Champollion[4] et Quatremère[5], qui ont connu ce nom, l'ont identifié tous deux avec Sénédâ, petit bourg placé au nord-est de Pharbait. Je n'ai aucune objection à faire à cette identification. Le bourg n'existe plus actuellement, du moins sous ce nom; il est mentionné par l'*État de l'Égypte*, avec le village d'Al-Rasch, pour une contenance de 2,530 feddans et une redevance de 8,000 dinars[6].

Psengiho, ϯⲉⲛϭⲓϩⲟ, ششتا.

Ce nom nous est parvenu dans les *Actes* des deux cousins Jean et Siméon. Il y est dit : « Il y avait un homme habitant dans un village, à savoir Psengihô : celui-ci venait vers le juste une foule de fois pour le visiter[7]. » La traduction arabe de ce passage nous a été conservée; elle donne : « Il y avait dans un village de la province de Gharbyeh, nommé Schaschtâ[8]. » Le même mot se trouve à la fin des *Actes* arabes[9].

(1) Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 316.

(2) Quatremère, *Observ. sur quelques points de la géogr. de l'Égypte*, p. 27.

(3) *Cod. Vat. copt.*, LXI, fol. 34. Je n'ai pu copier ce ms. et je le cite d'après Quatremère.

(4) Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 100-101.

(5) Quatremère, *Mémoires histor. et géogr.*, etc., t. I, p. 511.

(6) De Sacy, *op. cit.*, p. 613.

(7) Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 182.

(8) *Bibl. nat.*, mss. ar., supp. 89, fol. 84 v° : ببلد من اعمال الغربية تسما ششتا.

(9) *Ibid.*, fol. 111 r°.

Champollion[1] et Quatremère[2] ont connu ce nom et identifié le village avec Schanschâ, dans la province de Daqahlyeh. Je ne puis adopter cette identification, puisque le monument arabe porte très distinctement شنشا. En outre, Schanschâ n'est pas éloigné de Scharmolos, ou Génémoulos; mais il n'est pas situé du même côté du fleuve et, par conséquent, ne fait pas partie de la province de Gharbyeh, comme le village de Schaschtâ. Ce village existe actuellement encore dans le district de Samannoud : il a une population de 986 habitants et une école[3]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 1,360 feddans et une redevance de 7,000 dinars[4], réduite ensuite à la moitié. Évidemment ce bourg a changé de nom, car il me semble bien difficile de réduire ⲯⲉⲛϭⲓϩⲟ à شنشا, malgré toute la corruption qu'on peut supposer.

Psenkhous, ⲯⲉⲅⲭⲟⲩⲥ.

Ce nom se trouve dans le manuscrit copte qui contient les *Actes* du concile d'Éphèse. Parmi les évêques d'Égypte, l'avant-dernier se nomme Théon de Psenkhous[5]. Ce nom ne se rencontre pas dans la liste des évêchés d'Égypte. C'est tout ce que je puis en dire. La forme de ce nom semble grecque, mais le radical peut être égyptien.

Psenouris, ⲯⲉⲛⲩⲣⲓⲥ, سنورس.

Le nom de cette ville nous a été conservé par Étienne de Byzance[6].

Je crois reconnaître dans ce mot, malgré l'absence de détails, la petite ville de Sanourès, chef-lieu de district dans le Fayoum. Cette petite ville est le siège d'un *bandar*, possède une poste et une

[1] Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 113-114.

[2] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 511.

[3] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 77, et part. ar., p. ١٤١.

[4] De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 642.

[5] *Bib. nat.*, mss. cop., fragm. théb., n° 129*, fol. 23.

[6] Stephan. Byzant., *Ethnica*, ed. Meineke, p. 701.

école, et comprend 9,956 habitants, plus 1,233 Bédouins[1]. Elle est située au nord de Medinet-el-Fayoum, et elle est assez connue pour que je me croie dispensé d'en parler plus longuement. Elle est citée dans l'*État de l'Égypte* pour une redevance de 27,000 dinars, sans avoir de contenance marquée, en y comprenant Haris, son hameau, et les roseaux qui en étaient voisins[2].

Psikhis, ⲯⲓⲭⲓⲥ.

Ce nom est conservé dans un contrat grec publié par M. Revillout dans la *Revue égyptologique*[3]. Déjà auparavant, M. Lumbroso avait vu dans le même passage le nom de Takhis[4]. Ce papyrus est l'un de ceux qui se rapportent au Sérapéum de Memphis, et il y est dit que le « reclus du Sérapéum, Ptolémée, fils de Glaucias, possédait une maison qui lui venait de son père, dans le bourg de Psikhis, dans le nome Héracléopolitain[5] ».

Comme ce nome est le nom de Henîs ou Ehnîs, c'est dans les villages de ce district qu'il faut chercher ce bourg. Mais le nom en a complètement disparu.

Psinectabis, ⲯⲓⲛⲉⲕⲧⲁⲃⲓⲥ.

Ce nom est conservé dans Étienne de Byzance[6]. Il a l'air égyptien ; c'est pourquoi je l'ai donné ici, quoiqu'il n'ait laissé aucune trace dans les diverses nomenclatures qui m'ont servi pour cet ouvrage.

Psinouresebo, ⲡⲯⲓⲛⲟⲩⲣⲉⲥⲉⲃⲟ.

Le nom de cette localité nous a été conservé dans l'un des papyrus de la collection de l'archiduc Rainer. Le papyrus est fruste; cepen-

(1) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 290, et part. ar., p. ١٨٥.

(2) De Sacy, *op. cit.*, p. 683.

(3) *Revue égyptologique*, 4e année. p. 67-71.

(4) *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 1869, p. 57.

(5) *Revue égyptologique*, 4e année, p. 70.

(6) Stephan. Byzant., *Ethn.*, ed. Meineke, p. 702.

dant j'incline à croire que le nom du village est donné en entier[1].

Aussi je suis conduit à voir dans cet endroit une petite *'ezbeh* située non loin de Sanourès, ou un petit hameau. Ce nom ne se retrouve plus dans les listes officielles de l'Égypte.

Psittakhemmis, Ψιτ7άχεμμις.

Ce nom se trouve dans Étienne de Byzance, qui se contente de dire que c'est un bourg d'Égypte[2] qui se conduit comme Khemmis.

D'après la forme du mot, on est porté à croire que ce mot est formé comme ceux qui commencent par ⲡⲥⲉⲛ, puis d'un autre mot comme ⲧⲟ = terre, et enfin du nom de la ville d'Akhmîm; aussi on peut le placer sans grande défiance dans le canton d'Akhmîm.

Psoi, ⲡⲥⲟⲓ, ابصاى.

Le nom de cette ville se trouve dans tous les documents qui ont servi pour la composition de cet ouvrage.

Dans la *Vie de Schenoudi*, la ville de Psoï est citée fréquemment : c'est la capitale d'un nome, et son territoire fut ravagé par les Blemmyes[3]. La traduction arabe de la *Vie de Schenoudi* donne Absây[4].

Dans le *Synaxare*, il est question de cette ville à diverses reprises, notamment à propos de l'évêque Psoté en l'honneur duquel on bâtit une église[5]. En outre, cette ville est représentée comme le foyer des études en médecine, dans un passage du même ouvrage où elle est appelée Absou, ce que je crois être une faute pour Absây, car le nom d'origine du jeune homme qui étudia la médecine est Mangoug, et Mangoug est situé dans la province de Sohag, autrefois de Girgeh[6].

(1) *Mittheilungen aus der Sammlung der papyrus Erzherzog Rainer*, 2e année, p. 63.

(2) Stephan. Byzant., *Ethn.*, ed. Meineke, p. 703.

(3) E. Amélineau, *Monum. pour servir à l'hist. de l'Ég.*, t. I, p. 10, 18, 49, 51, 98.

(4) E. Amélineau, *Monum. pour servir à l'hist. de l'Égypte*, p. 289, 351 et 396. Cf. Zoëga, *Cat. Cod. copt.*, p. 551.

(5) *Synaxare*, 7 Kihak, 27 Kihak : وبنوا عليه بيعة وبير حسن والله يظهر فيه ايات الشفا الى يومنا.

(6) *Ibid.*, 17 Mésoré : ارسلوه الى ابسو.

Les *scalæ* coptes-arabes contiennent aussi le nom de cette ville, sous les formes ⲯⲟⲓ ou ⲯⲱⲓ, avec la traduction arabe ابصاى ou ابساى[1], excepté dans une occasion où le nom arabe correspondant est Menschîeh ou Menschâh, المنشاة[2]. Le nom de cette ville n'est pas cité dans la liste des évêchés, autrement qu'à propos de l'oasis de Psoi[3]; cependant il est à chaque instant question, dans les documents d'origine copte, de l'évêché de Psoi dont Psoté était titulaire[4]. Vansleb la cite comme évèché, la nomme Ibsôi et l'identifie avec « Menschié » dans le Sa'ïd, en deçà de Girgeh[5].

Quatremère[6] et Champollion[7] ont tous les deux connu cette ville et l'ont identifiée avec Menschîeh : le dernier ajoute en plus que sous les Ptolémées cette ville s'appelait Ptolémaïs, comme le fait est aujourd'hui bien connu. Cette ville se nommait autrefois Thinis, au rapport de Ptolémée[8]. Son nom hiéroglyphique était [hiéroglyphes], puis [hiéroglyphes], la ville de Psoi de Ptolémée.

Cette ville existe toujours sous le nom d'El-Menschîeh, dans le district de Girgeh, province de Sohag : elle a une poste, une station fluviale, une école et elle compte encore 8,044 habitants[9]. L'*État de l'Égypte* la cite pour une contenance de 24,771 feddans et une redevance de 52,600 dinars[10]. Il n'est pas étonnant qu'au cours des siècles, cette ville ait été plusieurs fois ruinée, qu'il ait fallu la rebâtir de fond en comble, car elle était située à l'entrée du chemin qui conduisait à l'oasis qui porte son nom, riche, en vue,

[1] Mss. coptes de la *Bibl. nat.*, n° 43, fol. 51 v°; n° 44, fol. 70 v°; n° 50, fol. 110 v°; n° 53, fol. 85 r°; n° 54, fol. 188 r°; n° 55, fol. 5 r°; *British Museum*, Orient. 441, fol. ⲡⲛ v°; *Bodl. libr.*, Mar. 17, fol. ⲣⲟⲃ r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 229 v°.

[2] *Bibl. nat.*, mss. cop. n° 46, fol. 171 r°.

[3] *Bibl. nat.*, mss. cop. n° 53, fol. 172 r° et mss. de Lord Crawford, fol. 331 v°.

[4] E. Amélineau, *Actes des martyrs de l'Église copte*, p. 37 et 38.

[5] Vansleb, *Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 19.

[6] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 262-265.

[7] *Op. cit.*, t. I, p. 253-256.

[8] Ptolémée, IV.

[9] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 213, et part. ar., p. 1...

[10] De Sacy, *op. cit.*, p. 701.

et offrait une proie facile aux tribus de pillards qui habitaient le désert entre le Nil et la mer Rouge.

Psoubai ⲯⲟⲩⲃⲁⲓ.

Ce nom se trouve dans l'un des papyrus de l'archiduc Rainer. Le papyrus est fruste, mais le nom se trouvant le même par deux fois, et une troisième fois, dans un autre papyrus, la dernière syllabe s'y trouve sans doute [1].

Comme le papyrus provient d'Eschmoun, il ne sera pas téméraire de placer dans ce nome le village en question. Je crois que ce village a disparu, quoique peut-être on pût le reconnaître dans le village nommé aujourd'hui Sâou, district de Deirout, dans la province d'Asiout, qui compte 828 habitants et possède une école [2]. Ce village était plus prospère jadis, quand il faisait partie de la province d'Eschmounein, car il comprenait 4,159 feddans et devait payer une redevance de 17,000 dinars, qui fut ensuite réduite à 10,066 [3]. Le nom de ce village, ساو, répondrait peut-être, en supprimant l'article, au nom de Psoubai, qui se prononçait Psououai; mais il me semble qu'une forme comme ⲡⲥⲱⲟⲩ concorderait mieux encore avec ساو. Aussi je n'ose affirmer ce dont je ne suis pas certain.

Psoumbeledj, ⲡⲥⲩⲙⲃⲉⲗⲉϫ.

Le nom de ce lieu nous a été conservé dans un discours copte attribué à Dioscore, patriarche d'Alexandrie et qui contient un panégyrique de l'évêque Macaire de Tekôou [4]. Quoique cette œuvre soit apocryphe au premier chef, elle contient cependant quelques détails qui paraissent historiques. Parmi ces détails se trouve le

[1] *Mittheil. aus der Sammlung*, etc., 2ᵉ année, p. 65 et 66. Copt. Pap., n° 2250.

[2] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 290, et part. ar., p. ٢٩٠.

[3] De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 696.

[4] E. Amélineau, *Monuments pour servir à l'histoire de l'Égypte chrétienne*, t. I, p. 145.

récit de la mort de Nestorius. « Voici quatre nuits, dit Macaire, que je me suis vu placé dans le camp de Psoumbeledj, avec le saint prophète apa Schenoudi[1]. » Et il raconte la dernière scène qui aurait eu lieu entre Nestorius et Schenoudi, puis la mort de l'ex-patriarche de Constantinople[2].

Comme Schenoudi avait alors 118 ans, qu'il était trop vieux pour aller au concile de Chalcédoine et qu'il dut rester à son monastère, ce ne sera pas faire une trop forte supposition que de penser que Nestorius se trouvait alors du côté d'Akhmîm. On sait, en effet, qu'il avait été transporté de Kom esch-Schaqaf, où il avait été exilé, dans les environs de cette ville. Je suis donc fortement incliné à croire que Psoumbeledj était l'une des stations militaires commandant les routes qui conduisaient aux diverses oasis, ou peut-être celles de la mer Rouge. Or, par une coïncidence remarquable, il existe à quelques kilomètres d'Akhmîm une gorge sauvage, aride, qui a servi de rendez-vous de chasse dès les temps les plus anciens, comme le montrent les inscriptions qu'on y trouve. Dans cette gorge, on avait bâti un monastère dont on voit encore les ruines, situé à mi-côte de la montagne abrupte, sur la gauche en allant vers la petite source qui termine la gorge. Dans le chemin qu'on est obligé de faire pour arriver jusqu'à cet endroit, chemin fort pénible et fort difficile, où il y a comme des sortes de cataractes, se trouve sur la droite une énorme pierre chargée de ces inscriptions dont je parlais tout à l'heure. Il y en a de toute sorte, des hiératiques, des démotiques, des coptes, des grecques, et même, je crois, des arabes. Au beau milieu de la pierre, se détache le nom de Nestorius. Or ce nom se trouve rarement porté en Égypte avant le concile d'Éphèse, et, après le concile, saint Cyrille fit décréter la peine de mort contre quiconque le porterait. Est-ce faire une hypothèse sans fondement que d'écrire que Nestorius lui-même, pendant son exil, vers la fin de sa vie, grava son nom sur cette

[1] E. Amélineau, *Mon. pour servir à l'hist. de l'Ég.*, p. 145. — [2] *Ibid.*, p. 145-146.

pierre? Je ne le pense pas. Alors il faudrait placer Psoumbeledj à l'entrée de cette gorge, et il n'aurait été nullement impossible à Schenoudi de se rendre alors à l'appel du malheureux, car cet endroit n'aurait été situé qu'à 3 lieues au plus de son monastère. Quant à savoir au juste la situation de ce *castrum*, c'est une autre affaire : pour moi, je le placerais à l'entrée de cette gorge qui, dit-on, servit jadis de grande route pour se rendre à Qoseir [1], ce que je regarde comme tout à fait impossible dans l'état actuel, car, près de la source dont j'ai parlé, la montagne à pic se dresse et fait obstacle.

PtéNéTé, ⲡⲧⲉⲛⲉⲧⲉ, تنطوا.

Ce nom nous a été conservé par quatre *scalæ* coptes-arabes, celles qui semblent toutes avoir été copiées sur un même manuscrit antérieur. Les quatre *scalæ* emploient une orthographe un peu différente. Les deux premières écrivent ⲡⲧⲉⲛⲉⲡⲉ; la troisième ⲡⲧⲉⲛⲉⲡⲏ, et la quatrième emploie la même orthographe que les deux premières. Toutes les quatre transcrivent en arabe تنطوا ou تنطو [2]. Mais si cette dernière orthographe est correcte, le nom copte ne saurait l'être, car il y manque une lettre pour correspondre au ط. C'est pourquoi j'ai corrigé en ⲡⲧⲉⲛⲉⲧⲉ, car je suis persuadé que nous avons là une ville qui ressemblait, par son nom, à celle de Ptônétô, dont il va être question. Les *scalæ* placent cette ville après la ville de Schatab et avant Hou. Malheureusement ce nom n'a laissé aucune trace dans la nomenclature égyptienne, et je ne puis l'identifier.

PtéNéTô, ⲡⲧⲉⲛⲉⲧⲱ, دنطوة ou طنطوا.

Ce nom se trouve dans les *Actes de Didyme de Tarschebi*. C'était

[1] Isambert, *Itinéraire de l'Orient, II, Égypte*, p. 484. Cf. Quatremère, *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte*, p. 285.

[2] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 111 r°; n° 53, fol. 85 r°; *Bodl. libr.*, Mar. 17, fol. ⲣⲟⲋ r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 229 v°.

IMPRIMERIE NATIONALE.

un prêtre habitant le village « de Tarschebi dans le nome de Ptépnétô[1] ». Vers la fin des mêmes *Actes*, il est question de six martyrs qui étaient de Koprît, de Tiemrô et de Psaradous, tous villages du nome de Ptênétô[2], et qui se retrouvent aujourd'hui dans le canton de Desouq, province de Gharbyeh.

Dans les *scalæ* coptes-arabes, le nom se rencontre; il est placé soit entre Schâbas et Nesterâoueh[3], soit entre Schâbas et Danouscher, séparé de Nesterâoueh par cette ville et par Edkou[4]. Dans la liste des évêchés de l'Égypte, on trouve ce nom avec l'égalité suivante : ⲠⲦⲒⲚⲈⲦⲰ = ⲦⲀⲚⲀⲦⲰ = طنطوا ou طنطو[5].

Quatremère a connu ce nom et l'a identifié avec celui de Dantouâ qui se trouve dans l'*État de l'Égypte*[6]; mais il n'indique pas où était placée la ville qu'il représentait. Champollion, au contraire, a identifié ce nom avec Bouto, située, au dire d'Hérodote, à l'embouchure de l'ancienne branche Sébennytique, et, au dire de Ptolémée, entre la branche Canopique et la branche Sébennytique[7]. Il se trompe complètement. La liste des évêchés, celle des *scalæ* et plus encore les noms de village qui faisaient partie du nome de Ptênétô, et qui aujourd'hui se retrouvent tous dans le district de Desouq, nous assurent de la place réelle de cette ville. Elle se trouvait dans la province de Gharbyeh, dans le district actuel de Desouq : ce qui enlève toute valeur aux raisons religieuses et à l'étymologie trop recherchée que fait valoir Champollion dans son ouvrage[8]. En outre, si l'on veut se reporter à ce que j'ai dit à l'article *Tarschebi*, on verra que Dantouâ avait été uni au diocèse

[1] Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 287.

[2] *Ibid.*, p. 289, 296 et 302.

[3] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 55, fol. 4; n° 54, fol. 187 r°; *Brit. Mus.*, Orient. 441, fol. ⲣ̅ⲙ̅ⲑ̅ v°.

[4] Mss. cop. de la *Biblioth. nat.*, n° 50, fol. 110 r°; n° 53, fol. 84 v°; *Bodl. libr.*, Mar. 17, fol. ⲣ̅ⲟ̅ⲍ̅ v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 228 v°.

[5] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 171 v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 330 v°.

[6] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 355-356.

[7] Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 227-231.

[8] *Ibid.*, p. 230-231.

de Fouah et de Melîg ou Masîl[1], et l'on conclura que j'ai eu raison de placer Pténétô non loin de Desouq.

On ne peut objecter que le nom de cette ville ait été en même temps le nom d'un nome, celui de ⲫⲑⲉⲛⲟⲧⲏⲥ selon Ptolémée[2] et de Ptenethu, selon Pline[3], dont la capitale était Bouto. Il n'est pas rare, en Égypte, que le nom du nome soit resté le même alors que la capitale, par suite des vicissitudes politiques ou autres, ait été changée : ainsi la province de Behnésâ s'est nommée longtemps d'après l'ancienne ville qui avait cessé d'exister.

La ville de Dantouâ a aussi cessé d'exister; mais elle était encore mentionnée par l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 782 feddans et une redevance de 2,000 dinars[4].

Ptolémaïs de la Pentapole, ⲡⲧⲟⲗⲉⲙⲁⲓⲥ ⲧⲏⲥ ⲡⲉⲛⲧⲁⲡⲟⲗⲉⲱⲥ.

Le nom de cette ville se trouve parmi ceux des évêchés dont les titulaires furent présents au concile d'Éphèse. On a eu grand soin de distinguer cette ville de l'autre Ptolémaïs de la Haute Égypte[5]. Je ne la cite ici que parce qu'au point de vue canonique elle dépendait du patriarcat d'Alexandrie et que, dans le document cité, le nom de son évêque se trouve après celui de l'évêque de Rinocoroura et avant celui de l'évêque de Péluse. Je n'ai pas besoin de dire que cette ville est aussi connue sous le nom de Saint-Jean-d'Acre que sous celui de Ptolémaïs.

Ptrefschi, ⲡⲧⲣⲉϥϣⲓ, بترفش.

Le nom de cette ville est celui d'une ville épiscopale qui se trouve cité dans la liste des évêchés de l'Égypte. Ce nom est isolé au milieu d'autres que j'ai identifiés. Il arrive après la mention de Pténétô, il n'a pas de dénomination grecque, et les deux listes

[1] Cf. plus loin cet article.

[2] Ptolémée, *Geographia,* IV, cap. 5.

[3] Pline, *Hist. nat.*, V, cap. 9.

[4] De Sacy, *op. cit.*, p. 643.

[5] Mss. coptes de la *Bibl. nat.*, fragments thébains, n° 129*, fol. 23.

portent seulement ⲡⲧⲣⲉϥϣⲓ = بترفش[1]. Comme il est placé dans la partie des évêchés avoisinant le lac de Borlos, il est à supposer qu'il n'en devait pas être situé fort loin. Ce nom a complètement disparu et il n'en est pas question dans l'*État de l'Égypte*.

Purgos, ⲡⲩⲣⲅⲟⲥ.

Le nom de cette localité nous a été conservé dans l'un des papyrus de l'archiduc Rainer : le nom, comme tous les noms de lieux égyptiens, est précédé de l'article : ⲡⲡⲩⲣⲅⲟⲥ; la localité ainsi désignée se trouvait dans le Fayoum[2].

Il pourrait se faire à la rigueur que les Grecs, ayant bâti cette localité, lui eussent donné le nom de Purgos; mais il est aussi vraisemblable que les Égyptiens lui avaient donné quelque autre nom. Le mot copte qui correspond au grec πύργος est ⲟⲩⲟⲙⲧⲉ. Mais ni l'un ni l'autre de ces deux noms ne se sont conservés, ayant disparu avant le xive siècle.

(El-) Qalamoun, ⲕⲁⲗⲁⲙⲱⲛ, القلمون.

Le nom de ce monastère et de cette montagne, et sans doute aussi d'un village qui devait se trouver auprès, se trouve dans un fragment de la *Vie de Samuel*. Cette montagne était située dans le nome de Fayoum, elle commandait un chemin par lequel les Barbares pénétraient dans cette province et elle devint peuplée de moines[3]. Le *Synaxare* en parle aussi dans l'abrégé de la *Vie de Samuel*[4], et j'ai moi-même publié quelques fragments de la *Vie* copte dans le *Journal asiatique*, mais le nom de la montagne ne s'y trouve pas[5]. Je ne parle pas de certains manuscrits arabes qui contiennent ce même nom.

Cette montagne se trouvait dans la partie sud-ouest du Fayoum,

[1] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 171 v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 330 v°.

[2] *Mittheil. aus der Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer*, 2e année, p. 62.

[3] Zoëga, *Cat. Cod. copt.*, p. 546.

[4] *Synaxare*, 8 Kihak : جبل القلمون.

[5] *Journal asiatique*, nov.-déc. 1888.

près du bassin appelé aujourd'hui Ouady Raïân. Voici, d'après Quatremère, ce qu'en dit Abou-Salah : « Les salines de ce monastère produisent chaque année 203,000 ardebs de sel, et les palmiers 200 ardebs de dattes. L'église, qui est très vaste, est sous l'invocation de la Vierge Marie. Ce monastère, entouré d'un mur circulaire, renferme un grand jardin planté de palmiers, d'oliviers et de légumes, 4 donjons et 12 églises. En haut se trouve une guérite dans laquelle un moine se tient en sentinelle, pour découvrir de loin ceux qui arrivent au monastère. Aussitôt qu'il aperçoit quelqu'un, il avertit ses confrères en sonnant une cloche dont il varie les sons, suivant que le voyageur est un soldat, un émir ou un gouverneur. Par ce moyen, les gens, prévenus du rang de leur hôte, s'apprêtent à le recevoir d'une manière convenable. On voit dans l'intérieur de ce monastère une source d'eau salée, qui coule sans interruption et qui va se rendre dans un grand réservoir, où l'on pêche en tout temps des *Coltys* d'un très bon goût et de couleur noire. Ce bassin conserve un peu d'eau pendant l'hiver. C'est la boisson ordinaire des religieux. La porte du monastère est très solide et couverte de lames de fer. L'abbé Samuel, supérieur de ce monastère, se retirait fréquemment sur la montagne située vis-à-vis et qui porte le nom de Raïân. Jusqu'à la fin d'Emschir de l'an 894 des martyrs (1178 de notre ère), on comptait encore dans ce monastère 200 religieux [1]. » Makrizy, de son côté, donne quelques détails sur le même monastère [2]; mais ils ne contiennent rien de nouveau, sinon qu'il y avait des arbres *lébakh*.

Qalahâ, ⲕⲁⲗⲗⲁϩⲉ, قلها.

Ce nom se trouve dans la liste des églises célèbres d'Égypte. Ce village contenait en effet une église dédiée à saint Michel [3].

(1) Mss. ar. de la *Bibl. nat.*, n° 138, fol. 71-72. Cf. Quatremère, *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte*, t. I, p. 474-475.

(2) Makrizy, *Khitât*, t. II, p. ٥٠٥.

(3) Ms. copte de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 174 r°. Mss. de Lord Crawford, fol. 333 v°.

Il y a un village de ce nom dans le district et la province de Benisouef: il comprend une population de 779 habitants, plus 120 Bédouins [1]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 1,200 feddans et une redevance de 8,000 dinars [2]. Il y avait en outre au XIVe siècle un autre village nommé exactement de même : il faisait partie de la province de Scharqyeh, avait une superficie de 547 feddans et devait payer une redevance de 1,800 dinars [3].

Je ne sais auquel de ces deux villages appartenait l'église dont il s'agit.

Qallîn, قلين.

Le nom de ce village nous a été conservé, par le *Synaxare,* dans la fête de saint Abiskhîroun. C'était un soldat attaché au gouverneur d'Antinoë; mais il était originaire de Qallin [4].

Ce village nous est parfaitement connu : il est situé dans la province de Gharbyeh, district de Kafr-esch-Scheikh : il possède une poste, un télégraphe, une station de chemin de fer et une école : il est habité par 3,002 habitants, plus 16 Bédouins [5]. Ce village est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 3,796 feddans et une redevance de 1,500 dinars [6]. Il est sur la ligne de chemin de fer qui va de Desouq à Mohallet-Roh, à l'embranchement du tronçon qui va à Kafr-esch-Scheikh.

Qalîoub, ⲕⲁⲗⲓⲱⲡⲉ, قليوب.

Le nom de cette ville se trouve dans deux *scalæ* seulement sous la forme ⲕⲁⲗⲓⲱⲡⲉ [7] qui semble grecque, et la ville est citée dans

(1) *Recensement général de l'Égypte,* t. II, part. fr., p. 181, et part. ar., p. ١٤٣.

(2) De Sacy, *op. cit.*, p. 690.

(3) *Ibid.*, p. 616.

(4) *Synaxare,* 7 Baonah : ابسخيرون من قلين.

(5) *Recensement général de l'Égypte,* t. II, part. fr., p. 181, et part. ar., p. ١٤٣.

(6) De Sacy, *op. cit.*, p. 644.

(7) *Bodleian library,* Maresc. 17, fol. ⲣⲟⲃ r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 229 r°.

la *Chronique de Jean de Nikiou* à propos d'un canal, nommé canal de Qalîoub [1].

Le nom de cette ville est aujourd'hui encore très connu en Égypte : il a donné son nom à la province de Qalîoubyeh; cependant ni Champollion, ni Quatremère ne l'ont fait entrer dans leurs ouvrages. L'*État de l'Égypte* le mentionne sans contenance ni redevance [2]. Elle contient actuellement une population de 8,644 habitants, elle a une poste, un bureau télégraphique, une station de chemin de fer : elle est située sur la ligne qui va du Caire à Alexandrie, et est la tête d'un embranchement qui va au barrage du Nil. Elle possède une école, et c'est une cité commerçante [3]. Vansleb en fait le siège d'un évêché [4], mais cette ville ne se trouve pas sur la liste des évêchés. Quant à en faire dériver le nom de la ville de Héliopolis, comme le fait M. Zotenberg [5], l'éditeur de la *Chronique de Jean de Nikiou*, je ne me sens aucunement la bonne volonté qu'il faudrait pour cela; nous avons vu en effet déjà assez souvent que le mot *πόλις* avait été transcrit en arabe بلوس ou بلس; ensuite il faudrait admettre que l'esprit rude des Grecs a pu être quelquefois transcrit par un ق. Je n'en ai jamais rencontré d'exemple.

Qamouleh, ⲕⲁⲙⲟⲗⲓ, قمولة.

Le nom de ce gros bourg nous a été conservé par les *scalæ* coptes-arabes qui ne présentent entre elles aucune différence [6]. Champollion et Quatremère n'ont point connu ce nom, quoique le dernier parle du village de *Gamouleh*.

Ce village existe toujours, quoique l'*État de l'Égypte* ne le cite pas. Le *Recensement général de l'Égypte* le cite dans le district de

[1] *Chron. de Jean de Nikiou*, p. 559.

[2] De Sacy, *op. cit.*, p. 599.

[3] *Recensem. général de l'Égypte*; t. II, part. fr., p. 181, et part. ar., p. ١٤٢.

[4] Vansleb, *Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 19.

[5] *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 559, note 6.

[6] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 111 r°; n° 53, fol. 85 r°; *Bodleian libr.*, Mar. 17, fol. ⲣⲟⲃ r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 229 v°.

Qous, province de Qeneh sous le nom de Qebly-Qamoleh : il a une population de 1,020 habitants avec une école[1]. La position que lui assignent les *scalæ*, entre Esneh et Assouan, est peu conforme à la réalité, car ce village se trouve entre Naggadeh et Louqsor.

Qarnatsâ, قرنطسا.

Le nom de cette localité nous est parvenu par le *Synaxare*, en la fête des saints abba Kyr, Jean, Ptolémée et Phelbah, qui étaient de Damanhour, dans le diocèse de Bousîr, à l'ouest du fleuve d'Égypte. Ils se firent arrêter : on les tortura, et comme les tourmenteurs n'avaient aucune force sur eux, «le vali ordonna de les attacher à la queue des chevaux et de les traîner depuis Qarnatsâ jusqu'à Damanhour[2]». Ce traitement ne les toucha pas davantage, ajoute le *Synaxare*, et il fallut leur couper la tête.

Il est probable qu'il s'agit du même Damanhour dans les deux passages; par conséquent il faudrait placer Qarnatsâ non loin. Mais le nom de ce bourg a disparu des listes officielles.

Qasr Schou, قصر شو.

Ce nom nous a été conservé par le *Synaxare* dans la fête du soldat Victor qui était du pays d'Asiout, à l'est du fleuve. Il était soldat dans le château de Schou[3], lorsqu'on lui lut le décret de Dioclétien; il fut mis en prison, puis envoyé à Asiout.

Il serait inutile de rechercher quel était ce *Qasr Schou*, car on ne rencontre aucun nom semblable, ni dans l'*État*, ni dans le *Recensement général*. C'était sans doute une station militaire dépendant d'Asiout. Mais où était cette station ? J'incline à penser qu'elle était au nord d'Asiout, car, lorsqu'on mène Victor au lieu de son mar-

(1) *Recens. gén. de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 186. Ce nom n'est pas dans la partie arabe, ni à Qamouleh, ni à Qebly-Qamouleh. C'est la preuve de l'attention avec laquelle cet ouvrage a été fait.

(2) *Synaxare*, 14 Baonah : من قرنطسا الى دمنهور.

(3) *Synaxare*, 5 Kihak : وهذا كان من بلاد اسيوط شرق البحر وكان جندى في قصر شو.

tyre, au village d'Ibsîdîâ, rien n'indique qu'on refît un chemin déjà parcouru. Il y a quatre villages du nom de Qasr dans la province d'Asiout; mais, comme aucun d'eux n'ajoute le nom de Schou, le dieu de l'ancienne Égypte, je ne peux savoir auquel il appartenait, quoique deux d'entre eux aient un surnom particulier.

Qatour, قطور.

Le nom de cette localité se trouve au *Synaxare*, à propos de Georges, martyr sous les Musulmans. Quoiqu'il n'y ait aucune date à la mort de ce saint, je n'ai pas voulu retrancher ce nom, parce que la localité qu'il désigne devait exister longtemps avant l'arrivée des Arabes. Ce saint avait une mère chrétienne et il était musulman. Il se fit baptiser : les Musulmans l'apprirent, l'arrêtèrent et le punirent. « Alors il se sauva à Saft-Boutrab et y resta trois ans; et lorsque son histoire y fut connue, il alla à Qatour et il servit l'église de Saint-Georges[1]. »

Ce nom existe encore : c'est celui d'un village de la province de Gharbyeh, dans le district de Kafr-esch-Scheikh, qui a 2,692 habitants, plus 22 Bédouins : il est doté d'une poste, d'un bureau télégraphique, d'une station de chemin de fer et d'une école[2]. Il est situé sur la ligne de Desouq à Mohallet-Roh, à peu près à égale distance entre cette dernière ville et Qallîn. Dans l'*État de l'Égypte*, il est cité comme ayant une contenance de 2,460 feddans et rapportant au fisc 11,200 dinars[3].

Qeneh, ⲔⲰⲚⲎ, قونة.

Cette ville se trouve citée par plusieurs *scalæ* coptes-arabes[4]; mais on la chercherait vainement dans un autre document copte.

(1) *Synaxare*, 19 Baonah : فلما اشتهر خبره مضى الى قطور.

(2) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 200, et part. ar., p. ٢٤٣.

(3) De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 644.

(4) Ms. copte de la *Bibl. nat.*, n° 54, fol. 118 r°; n° 55, fol. 5 r°; *Brit. Mus.*, Orient. 441, fol. ⲢⲒⲤ v°.

Cependant c'est une ville fort ancienne, ainsi que le montre son nom hiéroglyphique [hiéroglyphes] (1). Elle portait en grec le nom de Kainopolis.

Cette ville est trop connue pour que je m'attache à la décrire. Elle est le chef-lieu d'une province, compte 15,402 habitants, est le siège d'un *bandar*, possède une poste, un télégraphe, une escale pour le service des bateaux à vapeur et une école (2). Elle est citée dans l'*État de l'Égypte*, comme faisant partie de la province de Qous, sous le nom de Qonî, pour une contenance de 8,750 feddans et une redevance de 6,500 dinars (3). Elle n'a jamais été si florissante.

Qiman, قمن.

Le nom de ce village est celui de la patrie de saint Antoine, ainsi que nous l'apprend le *Synaxare* : « Ce saint était des gens de Qiman, au sud de Masr (4). » C'est tout ce que contient ce document.

Ce village existe encore aujourd'hui et est connu sous le nom de Qiman-el-'Arous dans le district de Zaouiet et la moudirieh de Benisouef : il est bien ainsi au sud du Caire, ou plutôt de Memphis nommée Masr. Ce village est peuplé de 2,528 habitants et possède une école (5). Il faisait autrefois partie de la province de Gîzeh, avait une contenance de 3,831 feddans et payait une redevance de 9,000 dinars (6). Le village avait un monastère situé en dehors et qui existe encore maintenant sous le nom de monastère de Saint-Antoine. C'est la première fois que le lieu d'origine de ce moine si célèbre est donné.

(1) Brugsch, *Dictionn. géogr.*, III, 25, 26 et 32.

(2) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 195, et part. ar., p. ١٤٤.

(3) De Sacy, *op. cit.*, p. 704.

(4) *Synaxare*, 22 Toubah : هذا القديس كان من اهل قمن قبلي مصر.

(5) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 186, et part. ar., p. ٢٤٥.

(6) De Sacy, *op. cit.*, p. 676.

QIRÎAT-EL-MOLOUKEH, قرية الملكة.

Le nom de ce village se trouve dans la seconde des quarante histoires édifiantes contenues dans les manuscrits arabes de la *Bibliothèque nationale.* Il y est dit : « Il y avait un village, connu jadis sous le nom de Qirîat-el-Moloukeh; ensuite il fut nommé dans la langue des gens de ce pays Tidah et il est situé dans la terre des Mâouâhâ arabes[1]. » Les trois manuscrits du même ouvrage donnent une leçon exactement la même, à l'exception du mot Mâouâhâ, écrit ماها[2] dans le premier, ماوها[3] dans le second et مايها[4] dans le troisième.

Ainsi ce village s'appelait au commencement Qirîat-el-Moloukeh, ensuite il s'appela Tidah. S'agit-il du village de Tidah que nous trouverons plus loin?

Je crois qu'il s'agit en effet du même village et je renvoie le lecteur à cet article.

(EL-) QÎS, ⲔⲀⲒⲤ, القيس.

Le nom de cette ville a été conservé par presque tous les documents mis en usage dans ce livre.

D'abord les documents coptes nous parlent d'un évêque de Kais[5]; puis, dans l'histoire du solitaire Paul d'Antinoë, un homme répond : « Paul est mon nom; je suis un homme de Tamma dans le nome de Kais[6]. » Dans le martyre d'Epimé de Pankoleus, il est question « du gouverneur Rokellianos et de Sébastien qu'on avait fait duc sur le Midi. Ce Rokellianos, on l'avait fait gouverneur de trois villes : la ville de Henis, la ville de Pemdjé et la ville de

[1] كان .... رجل من قرية يعرف اسمها قديما قرية الملكة ثم سميت بلسان اهل هذا الارض تيدة وهي في ارض ماها (ماواها ou مايها) عربا. Mss. ar. de la *Bibl. nat.*, supp. 97, fol. 15, l. 11 v°; ar. 155, fol. 20 v°, l. 9; ar. 163, fol. 44 r°, l. 3.

[2] Supp. 97, fol. 15 r°, l. 11.

[3] Arab. 155, fol. 20 v°, l. 9.

[4] Arab. 163, fol. 44 r°, l. 3.

[5] Zoëga, *Catalogus Codicum copticorum*, p. 244.

[6] *Ibid.*, p. 366. Ce texte contient un mot ⲦⲎⲢⲎⲂ qui a été pris par Champollion pour un nom de montagne.

Kais[1] ». Le *Synaxare* en parle aussi dans la fête du martyr Ibschâdeh, en disant que son père était un prêtre des idoles de Qîs, et sa mère d'Ehrit[2]. Les *scalæ* contiennent presque toutes ce nom qu'elles placent entre Henis ou Nikafar et Antinoë ou Touhô, la moderne Tahâ[3]. La liste des évêchés le place après Behnésâ et avant Touhô, avec l'égalité suivante : ⲕⲩⲛⲱ ⲁⲛⲱ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲕⲁⲓⲥ = مدينة القيس[4].

La situation de cette ville est donc bien indiquée. Puisqu'il en est ainsi, on peut se demander si la ville de ⲕⲱⲓⲥ dont il est parlé dans Zoëga comme étant au nord de Terôt Aschans, ⲧⲉⲣⲱⲧ-ⲁϣⲁⲛⲥ, est bien celle dont il s'agit ici, de même que la ville de Kais dont il est question dans le martyre de Pirôou et d'Athôm. Dans le premier cas, il est question de deux moines qui parcourent toute la montagne jusqu'à ce qu'ils arrivent à la montagne de Ptérôt Aschans, au midi de Kôis[5]. Il est vrai que la montagne de Deirout est située au midi de Kais, mais à une telle distance que l'on a peine à comprendre comment l'auteur du récit cite cette dernière ville comme point de repère. J'ai un moment pensé à Qousîeh; mais ce serait alors cette ville qui serait au midi de Deirout; j'ai donc dû me rattacher à l'identité de Kais et de ⲕⲱⲥ. Quant au second exemple, la présence à Péluse d'un homme de Kais[6] n'est point faite pour étonner, car les Égyptiens étaient de grands voyageurs, et d'ailleurs la traduction arabe du passage met la ville de Qous[7].

La ville existe toujours dans le district de Beni-Mazar, province

[1] ⲉϩⲣⲟⲕⲉⲗⲗⲓⲁⲛⲟⲥ ϩⲱϥ ⲁⲩⲁⲓϥ ⲛϩⲏⲅⲉⲙⲱⲛ ⲉⲣ̄ϯ ⲙⲡⲟⲗⲓⲥ ϯⲡⲟⲗⲓⲥ ϩⲛⲏⲥ ⲛⲉⲙ ϯⲡⲟⲗⲓⲥ ⲡⲉⲙϫⲉ ⲛⲉⲙ ϯⲡⲟⲗⲓⲥ ⲕⲁⲓⲥ. *Cod. Vat. cop.*, LXVI, fol. 218 r°.

[2] *Synaxare*, 24 Toubah.

[3] Mss. coptes de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 v°; n° 53, fol. 85 r°; n° 54, fol. 188 r°; n° 55, fol. 5 r°; *Bodl. libr.*, Mar. 17, fol. ⲣⲟⲃ r°; *Brit. Mus.*, Orient. 441, fol. ⲣⲏ r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 229 v°.

[4] Ms. copte de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 331 v°.

[5] Zoëga, *Cat. Cod. cop.*, p. 366.

[6] Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 160.

[7] Mss. ar. de la *Bibl. nat.*, supp. 89, fol. 4 v° et 5 r° : من اهل مدينة قوص.

de Minîeh : elle a une population de 3,160 habitants et possède une école[1]. Elle faisait autrefois partie de la province de Behnésâ, pour une contenance de 2,842 feddans et devait payer une redevance de 15,200 dinars[2]. Elle remonte à la plus haute antiquité : elle était appelée en langue hiéroglyphique Hatsouten.

Champollion[3] et Quatremère[4] l'ont parfaitement connue et identifiée.

Qosqâm, ⲔⲞⲤⲔⲀⲘ, قسقام.

Le nom de cette ville nous a été conservé par les traductions arabes de manuscrits coptes et dans les *scalæ* coptes-arabes.

Les *scalæ* donnent ce nom sous une triple forme du mot arabe قرقام[5], قوصقام[6] et قسقام[7]. L'une d'entre elles le fait même suivre de قوصية[8].

Les traductions arabes du *Synaxare* mentionnent ce nom en ces termes, « En ce jour le Sauveur se réunit avec ses disciples à Qosqâm, (et c'est Moharraq), et ce fut la première messe qu'on y célébra, au témoignage du saint Philothée et du saint Cyrille[9]. » Le même document dit en un autre jour : « Et encore en ce jour fut martyr le père évêque, le pur, le grand, anba Hélias, évêque de Moharraq, le monastère de Notre-Dame, la pure, la vierge sainte Marie, mère de la lumière, par qui a eu lieu le salut du monde, et de la ville de Qousîeh[10]. »

Champollion, dans son ouvrage sur *L'Égypte au temps des Pharaons*,

(1) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 186, et part. ar., p. ٤٢.

(2) De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 686.

(3) Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 288 et suiv.

(4) Quatremère, *Observations*, etc., p. 9.

(5) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 43, fol. 5 v°.

(6) Mss. de Lord Crawford, fol. 331 v°.

(7) Mss. coptes de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 v°; n° 53, fol. 85 v°; n° 54, fol. 188 r°; n° 55, fol. 5 r°; *Bodl. libr.*, Mar. 17, fol. ⲢⲞⲂ r°; *British Museum*, Orient. 441, fol. ⲢⲎ v°.

(8) Mss. coptes de la *Bibl. nat.*, n° 46, fol. 171 r°; n° 43, fol. 51 v°.

(9) *Synaxare*, 8 Hathor : اجتمع المخلص مع تلاميذه بقسقام وهو المحرق.

(10) *Synaxare*, 20 Kihak.

a fait des deux villes nommées Qosqâm et Qousîeh deux villes très distinctes, dont il place l'une au sud de Siout en disant que les Grecs s'étaient rencontrés avec les Égyptiens pour donner le même nom d'*Apollinopolis Parva* à deux villes égyptiennes différentes, mais se nommant toutes les deux Qous ou Qos; celle qu'il place ainsi au sud de Siout est Qosqâm ou, comme il écrit, Koc-kam[1]; puis il identifie l'autre ville qu'il appelle Kôc-koô avec Qousîeh et avec la *Cusæ* des anciens[2]. C'est une erreur profonde qui provient de la place que certaines *scalæ* fautives ont attribuée à Koc-kam. De son côté, Quatremère, sur la foi d'un seul manuscrit copte de la *Bibliothèque nationale*, ne fait qu'une seule ville de Qousîeh et de Qosqâm : «Partout, dit-il, ce mot est rendu en arabe par Qousqâm ou par Qousîeh[3].» Si Quatremère n'avait jamais apporté plus de soin et d'exactitude à ce qu'il a écrit, il n'aurait pas la légitime autorité dont il jouit. Le *Synaxare* qu'il eût pu consulter lui aurait appris que Moharraq et Qousîeh sont deux choses différentes, et que la ville de Qosqâm était située près de Moharraq. L'évêché de Qousîeh et de Moharraq n'est pas cité dans la liste des évêchés d'Égypte.

Maintenant Qosqâm et Moharraq ne sont-ils qu'une seule et même localité? Je ne le crois pas. La glose qui dit que «Qosqâm, c'est Moharraq» est empruntée à un autre manuscrit du *Synaxare*, et voici dans quel sens elle peut avoir raison. Le couvent de Moharraq est le plus grand de l'Égypte; son nom signifie *le Brûlé*, et ce monastère fut en effet rebâti après avoir été brûlé : d'où son nom. Selon l'habitude égyptienne, il avait été construit non loin de la montagne occidentale, sur la bande sablonneuse que les auteurs coptes appellent «désert extérieur»; selon l'habitude égyptienne aussi, la montagne était appelée du nom de la ville ou du village voisin, et voilà comment Qosqâm et Moharraq peuvent être dits une seule et même

[1] Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, t. I, p. 273-274.

[2] *Ibid.*, t. I, p. 284-285.

[3] Quatremère, *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte*, t. I, p. 189-192.

localité. Vansleb, qui avait séjourné un mois à Qosqâm en 1664, nous apprend que cette ville est ruinée et qu'il n'en reste plus que le couvent de Moharraq [1]. C'est ainsi que disparaissent toutes les difficultés.

Je me permettrai de corriger en passant une note de l'éditeur de la *Chronique de Jean de Nikiou* qui dit que : « Gebel-el-Moharrak, جبل المحرك, est le nom arabe de la montagne de Quesquam, ou Kosgam, qui se trouve à peu de distance d'Ikhmîm [2] ». Ce peu de distance, au témoignage quelque peu exagéré d'Isambert, est de 179 kilomètres : d'où l'on peut voir quelle confiance mérite cette note. L'auteur ne ferait pas mal de se donner le profit d'un voyage en Égypte.

Qous, ⲕⲱⲥ, ⲕⲟⲥ, ⲕⲟⲟⲥ, قوص.

Les *scalæ* coptes-arabes citent toutes cette ville qu'elles appellent Kôs, Kos, Koos [3]. La liste des évêchés de l'Égypte ne parle pas de cette ville de Qous, mais d'une autre ville que nous retrouverons à l'article suivant.

Le *Synaxare* la mentionne en la fête des martyrs Aghânâ, Pierre, Jean, Amon, Amonâ et de leur mère Rafiqâ, qui étaient « du pays de Samnouteh, dépendant de la province de Qous [4] ».

Il s'agit bien ici d'une ville du Sa'id appelée *Qous* par les Arabes. Champollion a cru qu'elle s'appelait ⲕⲱⲥ ⲃⲉⲣⲃⲓⲣ, pour la distinguer des autres villes du même nom en Égypte [5]; Quatremère a consacré à cette ville un assez long article [6] où il a surtout fait l'histoire

[1] Vansleb, *Hist. de l'Église d'Alexandrie*, p. 22.

[2] *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 533, note 1.

[3] Ms. copte de la *Bibl. nat.*, n° 43, fol. 61 r°; n° 44, fol. 79 v°; n° 46, fol. 171 v°; n° 50, fol. 110 v°; n° 53, fol. 85 r°, n° 54, fol. 188 r°; n° 55, fol. 5 v°; *Bodl. libr.*, Mar. 17, f. ⲣⲟⲃ r°; *Brit. Mus.*, Orient. 441, fol. ⲣⲏ r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 229 v°.

[4] *Synaxare*, 7 Thoth : هولا من اعمال سمنودة من اعمال قوص.

[5] Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 219-222.

[6] Quatremère, *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte*, t. I, p. 192-216.

de la ville de Qous d'après les historiens arabes. Tous deux s'accordent à reconnaître dans cette ville la ville nommée *Apollinopolis Parva* par les Grecs. C'est une erreur. Cette ville ne s'appelait point *Qous Varvir* et n'était point l'*Apollinopolis Parva* des auteurs grecs ou latins, car ce nom s'appliquait à une tout autre ville que nous trouverons plus loin. Elle s'appelait *Vicus Apollonos*, nom certes bien voisin, qui se trouve dans l'*Itinéraire romain*, ainsi que je l'ai fait remarquer à cet article[1]. En arabe, elle avait reçu le nom de *Qosqâm la Seconde.* Par quelle confusion ces deux villes ont-elles été amenées à être prises l'une pour l'autre? Je suppose que la ville appelée simplement *Qous* ou Aksenkeuso la Grande était située tout à fait près de la ville de Qous Varvir : d'ailleurs ces villes portaient le même nom, mais non le même surnom, car je ne peux m'empêcher de croire que le nom d'Aksenkeuso n'est pas égyptien. Le fait de deux villes à noms identiques, distinguées par un surnom, ne doit pas nous surprendre, et les deux villes d'Eschmoun bâties côte à côte nous font admettre la possibilité de leur existence simultanée.

Qous Varvir, ⲔⲰⲤ ⲂⲈⲢⲂⲒⲢ, قوص واروير.

Cette ville, qui est peut-être bien celle dont parlent les monuments coptes à l'article précédent, nous est connue par les *scalæ* coptes-arabes, qui lui donnent toutes le nom de *Qous Varvir,* sous diverses orthographes du dernier mot, et avec l'identification de Qous[2]. La liste des évêchés de l'Égypte la nomme aussi avec l'égalité suivante : ⲆⲒⲞⲔⲖⲎⲦⲒⲀⲚⲞⲨ = ϯⲂⲀⲔⲒ ⲔⲞⲤ ⲂⲀⲢⲂⲒⲢ = قوص ورويرر[3].

[1] Voir l'article *Aksenkeuso*, au commencement de cet ouvrage.

[2] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 43, fol. 51 v°; n° 44, fol. 79 v°; n° 46, fol. 171 v°; n° 50, fol. 110 r°; n° 53, fol. 85 r°; n° 54, fol. 188 r°; n° 55, fol. 5 v°; *Bod. libr.*, Mar. 17, f. ⲢⲞⲈ r°; *Brit. Mus.*, Orient. 441. fol. ⲢⲚ v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 222 v°.

[3] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 v°, et mss. de Lord Crawford, fol. 332 r°.

On voit que la précaution de nommer cette ville *Qous Varvir* indique bien l'intention de la différencier d'une autre. Cette intention est en outre plus marquée dans une *scala* qui fait la différence entre les deux, ou plutôt qui nomme une ville **ⲕⲱⲥ** et l'autre **ⲃⲉⲣⲃⲣ** en répétant deux fois le mot قوص. L'identification nouvelle que la liste des évêchés donne pour cette ville est importante, je n'ai pas besoin de le faire remarquer.

La ville de Qous existe encore à l'orient du fleuve, à une petite distance entre le fleuve et le canal de Sanhour. Elle compte 10,282 habitants[1], possède un bureau de poste, de télégraphe et une école[2]; elle était autrefois la capitale de la dernière province de la Haute Égypte; aujourd'hui elle fait partie de la moudirieh de Qéneh.

Elle est citée dans l'*État de l'Égypte.* Elle n'est plus guère que l'ombre d'elle-même.

Qousîeh, قوصية.

Ce nom se trouve dans le *Synaxare*, dans le texte que j'ai cité plus haut, à l'article *Qous*. Cette ville fut détruite, au rapport du même document : «Et dans les jours où cette ville fut détruite, c'était au temps de notre père Constantin, évêque d'Asiout, on porta son corps (celui de Hélias) dans la ville d'Asiout et il y resta quelque temps. Lorsque la ville de Qousîeh fut repeuplée et que les gens y revinrent[3]», le saint apparut, ordonna à un marchand d'aller enlever son corps dans l'église d'Asiout, ce que le marchand fit après quelques objections, et «il partit aussitôt tout joyeux jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la rive de Qousîeh. Il trouva sur le rivage une charrette, il y chargea le corps du saint, et les vaches se mirent d'elles-mêmes en marche. Elles marchèrent vite pendant une heure et personne ne les poussa jusqu'à ce qu'elles fussent ar-

(1) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part fr., p. 200, et part. ar., p. ١٤٤.

(2) De Sacy, *op. cit.*, p. 702.

(3) *Synaxare*, 20 Kihak : فحمل جسده الى مدينة اسيوط واقام فيها ايام ولما عمرت القوصية وتراجعت الناس اليها etc.

IMPRIMERIE NATIONALE.

rivées à Qousîeh[1] ». On mit le corps du saint dans l'église, et plus tard il fut transporté à Moharraq[2].

Champollion[3] et Quatremère[4] ont connu cette ville que le premier a identifiée, avec raison, avec la ville de l'*Itinéraire* nommée *Cusae;* le second semble rejeter cette identification. Cette ville existe encore maintenant dans la province d'Asiout, district de Manfalout, peuplée de 6,511 habitants et possédant une école[5]. Au temps où fut dressé l'*État de l'Égypte*, elle faisait partie de la province de Manfalout, pour une contenance de 10,528 feddans et une redevance de 26,000 dinars, avec un autre endroit nommé *Mir*[6]. Elle possédait jadis une église dédiée à la Vierge. Les textes que j'ai cités en tête de cet article montrent clairement qu'elle était indépendante de Moharraq et, par conséquent, de Qosqâm.

Ramsîs, رمسيس.

Le nom de ce village a été conservé par le livre des *Quarante histoires édifiantes*. Dans la première de ces histoires, un moine parle ainsi à un autre moine : « O mon père, je suis d'un village de la terre d'Alexandrie, que l'on appelle *Ramsîs*[7]. »

Ce sont là tous les détails qui nous sont fournis par le récit; il est assez difficile en conséquence de dire quel était ce village, et si, par la terre d'Alexandrie, il faut entendre le territoire de cette ville ou la province de Béhérah. Champollion, qui a connu le mot, identifie le village de Ramsîs, de la province de Béhérah, avec la ville dont parle l'Écriture et qui fut bâtie par les Hébreux[8]. Je ne suis pas de son avis et j'en ai donné ailleurs les raisons[9].

(1) *Synaxare*, 20 Kihak.

(2) *Ibid.*

(3) Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 285.

(4) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 144.

(5) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr. p. 199; il manque dans la partie arabe.

(6) De Sacy, *op. cit.*, p. 698.

(7) Ms. ar. de la *Bibl. nat.*, n° 155, f. 50 : يا ابى انا من ضيعة من ارض الاسكندرية تسمى رمسيس. Cf. suppl. ar. n° 97, f. 4 v°, l. 15.

(8) Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 268.

(9) A Londres, au Congrès des Orientalistes, et dans les publications de ce Congrès.

Le village actuel de Ramsîs, dans la province de Béhérah, district d'El-Nagilah, contient une population de 510 habitants et possède une école[1]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 7,770 feddans, dont 4,000 en terres ensemencées et 3,770 en terres *scharaky*, avec une redevance de 3,500 dinars[2]. Ce village a dû décroître depuis le XIVe siècle, car le nombre de ses habitants n'est en rapport ni avec la contenance attribuée au village, ni avec la somme à percevoir par le fisc.

Comme on pourra le voir en jetant les yeux sur une carte de la Basse Égypte, ce village est très éloigné de la ville d'Alexandrie; mais le mot *terre* est tellement élastique qu'on pourrait supposer que ce village est celui dont il est parlé, si le contexte ne laissait entendre que cela est impossible, en parlant de la partie de l'Égypte comprise entre le lac et la ville d'Alexandrie. Le village a donc disparu.

A une certaine époque de l'histoire d'Égypte, les noms de villes qui s'appelaient *Ramsès* sont très fréquents[3].

(El-) Rîf, الريف.

Le nom de cette contrée se trouve dans le *Synaxare* et la *Chronique de Jean de Nikiou*. Le *Synaxare*, en la fête de saint Aghânâ le Hamoudy, ou le *Stylite*, raconte que ce personnage se fit moine à Schiît au temps de l'hégoumène Jonas et qu'il lui vint à l'esprit d'imiter Siméon le Stylite. Les saintes gens qu'il consulta l'approuvèrent. «Il prit congé d'eux et sortit vers le Rîf, du côté d'une *nahieh* des *nahiehs* de Sakhâ[4].»

La *Chronique de Jean de Nikiou* en parle quatre fois : la première pour dire que la ville d'Antinoë était située dans le Rîf[5]; la seconde pour dire que le patriarche Benjamin y resta exilé pendant qua-

[1] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, p. 179, et part. ar., p. ١٧٩.

[2] De Sacy, *op. cit.*, p. 664.

[3] Voir le *Dictionnaire géographique* de Heinr. Brugsch, à l'article *Ramsès*.

[4] *Synaxare*, 14 Thoth : وخرج الى الريف الى ناحية من نواحى سخا.

[5] *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 350.

torze ans [1]; la troisième en opposant un gouverneur de la Basse Égypte avec un gouverneur du Rîf [2], et enfin pour dire qu'Esneh était une ville principale du Rîf [3].

Il est rare de trouver contradiction plus formelle entre deux auteurs : le premier place en effet le Rîf près de Sakhâ, et l'autre dans la Haute Égypte. Je crois qu'ici le *Synaxare* se trompe et qu'il a écrit le Rîf pour la campagne, ou peut-être le Haouf : le Rîf était en effet un synonyme pour désigner la Haute Égypte, car nous savons que le patriarche Benjamin se retira dans le monastère de Schenoudi.

Rinocoroura, ϩⲣⲓⲛⲟⲕⲟⲣⲟⲩⲣⲁ.

Cette ville n'est pas proprement de l'Égypte, mais elle faisait partie des dépendances de l'Égypte, et elle était le siège d'un évêché dépendant du siège patriarcal d'Alexandrie. Un évêque de cette ville, nommé *Hermonogène,* sans doute pour *Hermogène,* a souscrit aux actes du concile de Nicée [4]. Cette ville est citée dans l'*Itinéraire romain* et elle a été identifiée avec El-Ârisch [5]. Je ne crois pas trop à cette identification : mais je n'en ai pas de meilleure à proposer.

Rosette, ⲣⲁϣⲓⲧ, رشيد.

Ce nom ne se trouve que dans les *scalæ* coptes-arabes qui sont toutes unanimes à l'identifier avec Raschîd, qui n'est d'ailleurs que la transcription du nom copte [6]. Champollion [7] l'a reconnu aussi, et Quatremère n'en parle pas. Il est, malgré tout, fort sur-

(1) *Chron. de Jean de Nikiou,* p. 358.

(2) *Ibid.,* p. 578.

(3) *Ibid.,* p. 536.

(4) Mss. cop. de la *Bibl. nat.,* fragm. théb. n° 129⁹, fol. 23. ϩⲉⲣⲙⲟⲛⲟⲅⲉⲛⲏⲥ ⲛϩⲣⲓⲛⲟⲕⲟⲩⲣⲁ.

(5) *Itinerarium Romanum,* éd. Parthey et Pinder, p. 69.

(6) Mss. cop. de la *Bibl. nat.,* n° 50, fol. 119 v°; n° 53, fol. 84 r°; n° 54, fol. 186 v°; n° 55, fol. 3 v°; *Brit. Mus.,* Orient. 441. fol. ⲣⲛⲑ r°; *Bod. libr.,* Maresc., 17, fol. ⲣⲟⲍ r°, et mss. de Lord Crawford, fol. 228 v°.

(7) Champollion, *op. cit.,* t. II, p. 241-242.

prenant qu'une ville aussi célèbre en Europe et même en Égypte ne soit pas mentionnée une seule fois dans les documents coptes. La raison en est, je crois, que cette ville ne devait pas exister dans les temps anciens et qu'elle se sera élevée sur les ruines d'une ville ancienne. Elle est trop connue pour que je me croie obligé d'en donner une description après toutes celles qui ont été faites par les voyageurs.

Rosette est maintenant une ville de 13,666 habitants, qui possède poste, télégraphe, station de chemin de fer et école[1]. Elle ne fait partie d'aucune province; mais autrefois elle était rangée dans la province de Nestérâoueh et devait payer une redevance de 5,000 dinars[2].

Sâ, ⲥⲁⲓ, صا.

Le nom de cette ville est l'un des plus célèbres de l'antiquité égyptienne et l'un des plus connus de l'Égypte chrétienne.

Il en est fait mention dans la *Vie du patriarche Isaac*[3], où il est parlé du moine Zacharie, «qui devint évêque de Saïs». Le *Synaxare* en fait souvent mention dans la fête de saint Jean abou Kimâ[4], dans celle du martyr Justus[5], de sainte Théoqilia[6], des saintes Dabamoun et Bastamoun[7], où il est question de Jeanne et de sa mère, qui faisaient de la toile et brodaient, enfin dans celle des saints Abakîr, Jean, Ptolémée et Phelbah[8].

La *Chronique de Jean de Nikiou* fait mention de cette ville en trois endroits différents, dont l'un parle des fortifications et des remparts solides de Saïs, au temps de la conquête de Cambyse[9], et l'autre raconte le massacre d'un Grec et de sa famille par les

(1) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 275, et part. ar., p. ١٩٨.

(2) De Sacy, *op. cit.*, p. 678.

(3) E. Amélineau, *op. cit.*, p. 30.

(4) *Synaxare*, 25 Kihak : وهذا من شبرا من اعال صا.

(5) *Synaxare*, 10 Emschir.

(6) *Ibid.*, 11 Baschons.

(7) *Ibid.*, 10 Baonah.

(8) *Ibid.*, 14 Baonah.

(9) *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 392. Cf. p. 400.

Arabes, au moment de la conquête[1], dans un clos de vignes.

Les *scalæ* contiennent toutes ce nom qu'elles placent après Niqîous, et avant Taouah. Ce nom est accompagné d'un autre répondant à la même ville de Saï, comme si cette ville, en se démembrant, avait donné naissance à deux villages : on a eu ⲥⲁⲓ = صا وصاعف[2]. La liste des évêchés de l'Égypte donne l'égalité suivante : ⲥⲁⲗⲓⲱⲥ = ⲥⲁⲕⲥⲁⲧϥ = صا وصاعف[3]. Cet évêché est placé immédiatement après Djapasen et avant Bouto.

Ces textes confirment les détails que nous connaissions déjà par les auteurs grecs, à savoir la situation prospère de la ville, ses fortifications, son temple, l'industrie de ses femmes et les belles étoffes que l'on y tissait, les vignes que l'on y cultivait. La ville était en effet fort riche et fort grande : c'était la plus florissante de la Basse Égypte à un moment donné et elle a fourni toute une dynastie de Pharaons. Son nom hiéroglyphique était [hieroglyphs][4]. Les doctrines de son temple étaient célèbres ailleurs qu'en Égypte; elles ne durent succomber que sous l'envahissement graduel du christianisme et après le décret de Théodose. Les fêtes qu'on y célébrait amenaient chaque année un immense concours de fidèles[5].

Elle existe encore maintenant et n'est plus qu'un gros village du district de Kafr-ez-Zaïât, dans la province de Gharbyeh, contenant une population de 4,474 habitants et possédant une poste et une école[6]. Elle est située à environ une lieue du fleuve, au nord de Kafr-ez-Zaïât et à une petite distance de Schoubra-khît, qui est sur la rive orientale du fleuve, tandis que Saïs ou Sâ-el-Haggar se trouve sur la rive occidentale, un peu avant dans les terres. Cette ville est citée dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de

(1) *Chron. de Jean de Nikiou*, p. 568.

(2) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 r°; n° 53 fol. 54 v°; n° 54, fol 187 r°; n° 55, fol. 4 r°; *Bodl. libr.*, Maresc., 17, fol. ⲣ̅ⲟ̅ⲁ̅ r°; mss. de Lord Crawford, fol. 228 v°.

(3) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 52, fol. 181 v° et mss. de Lord Crawford, fol. 330 r°.

(4) Brugsch, *Dictionnaire géographique*, p. 245.

(5) Hérodote, t. II, p. 162.

(6) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 279 et part. ar., p. [illegible].

1,545 feddans et une redevance de 3,428 dinars, avec le village de Haud-el-Lakhmy[1] qui correspond peut-être au village de Sa'af dont parlent les *scalæ* et la liste des évêchés de l'Égypte. Ce dernier village n'est pas mentionné dans le *Recensement général de l'Égypte.*

Champollion[2] et Quatremère[3] ont connu cette ville et l'ont identifiée. Elle a dû être prospère assez longtemps, car Makrizy la cite comme étant le centre de soixante-treize bourgs sans compter les villages[4].

Sabarou, ⲥⲁⲃⲁⲣⲟⲩ.

Le nom de ce village est conservé dans les *Actes* de saint Apatil, soldat qui fut martyr à Péluse. Il est dit dans ce document : « Il y avait un prêtre saint qui habitait à Sabarou, petit village de l'île de Peschati, une des métropoles de l'Égypte[5]. » Ce nom est encore mentionné plus loin[6].

Quatremère[7] et Champollion[8] ont tous deux connu ce nom et n'ont pu l'identifier.

Je ne serai pas plus heureux, car ce nom n'a pas laissé la moindre trace dans les listes officielles.

Sabatah, سبطة.

Le nom de ce village est conservé comme étant celui du premier dans lequel entra la Sainte Famille dans son voyage en Égypte. « La première ville où ils entrèrent, eux, Joseph, la Vierge, Salomé et le seigneur Jésus, est une ville nommée *Sabatah.* On ne les accueillit

(1) De Sacy, *Relation de l'Égypte,* p. 642.

(2) Champollion, *op. cit.,* t. II, p. 215-220.

(3) Quatremère, *op. cit.,* t. I, p. 290-292.

(4) Makrizy, *Khitât,* éd. de Boulaq, I, p. ١٨٢.

(5) ⲛⲁⲣⲉ ⲟⲩⲡⲣⲉⲥⲃⲩⲧⲉⲣⲟⲥ ⲉⲑⲟⲩⲁⲃ ϣⲟⲡ ϧⲉⲛ ⲥⲁⲃⲁⲣⲟⲩ ⲟⲩⲕⲟⲩϫⲓ ⲛϯⲙⲓ ⲛⲧⲉ ϯⲙⲟⲩⲓ ⲡϣⲁϯ ⲟⲩⲙⲏⲧⲣⲟⲡⲟⲗⲓⲥ ⲛⲧⲉ ⲭⲏⲙⲓ. *Cod. Vat. cop.,* LXVI, fol. 170.

(6) *Ibid.,* fol. 171 r°.

(7) Quatremère, *op. cit.,* t. I, p. 132.

(8) Champollion, *op. cit.,* t. II, p. 171.

point : ils creusèrent une source qui fut une cause de guérison pour chacun, excepté pour les habitants de cette ville[1]. »

Ce nom n'a pas été conservé par les nomenclatures officielles de l'Égypte. Elle devait naturellement être placée dans la province de Scharqyeh, puisque les voyageurs passèrent le fleuve à Mît-Samannoud. Mais je crois qu'une ville de ce nom ne devait pas exister, et qu'au lieu de Sabatah, il faut lire Basatah, comme le donne un autre manuscrit, le *Synaxare* de la *Bibliothèque nationale.* Ce nom ne se retrouve pas davantage dans le *Recensement général de l'Égypte,* mais il a l'avantage de donner un mot pouvant se ramener à un nom égyptien, à savoir Bastah, ou ⲡⲟⲩⲁⲥϯ. Je ne crois pas que la ville de Bastah ou Pouasti soit désignée ici comme la première ville rencontrée par les saints voyageurs à leur entrée en Égypte, car alors leur itinéraire ne serait plus compréhensible.

Saft boutorâb, سفط بوتراب.

Ce nom nous a été conservé dans l'histoire de ce Georges, martyr au temps des Musulmans, dont j'ai déjà parlé. Ce personnage se sauva à Saft Boutorâb, où il resta trois ans[2].

Ce village existe encore en Égypte : il est situé dans le district de Samannoud, province de Gharbyeh, un peu à l'ouest de cette ville, et près de Mohallet-Roh. Dans le *Recensement général de l'Égypte,* il est appelé *Saft-Torâb.* Ce nom paraît tout d'abord éloigné de la forme donnée par le *Synaxare,* Saft Boutorâb; mais l'*État de l'Égypte* donne une forme intermédiaire qui fait comprendre le بو du *Synaxare*, supprimé dans le *Recensement :* il écrit Saft-aby-Tourâb. Dans les trois documents le mot Tourâb est écrit d'une manière identique تراب; le mot ابى est devenu بو et a fini par disparaître. Ce village compte 4,820 habitants et possède une école[3]; il était d'une

[1] *Synaxare,* 20 Baschons : فاول مدينة الذى اتوا اليها هم يوسف والعذرى وصالوما والرب يسوع المسيح بلدا تسمى سبطة.

[2] *Synaxare,* 19 Baonah : ثم تخلص فهرب الى سفط بو تراب.

[3] *Recensement général de l'Égypte,* t. II, part. fr., p. 279 et part ar., p. ١٩٩.

contenance de 4,908 feddans et devait payer une redevance de 20,000 dinars [1].

Le nom de Saft est commun en Égypte : il sert à désigner dix-sept villages, comme l'indique Yâkout.

SAHRASCHET, ⲥⲁϩⲣⲁϣⲧ, صهرجت ou سهرشت.

Le nom de cette ville a été conservé dans une note ajoutée à la fin d'un ouvrage copte : « Faites souvenir du pécheur, terre et cendre, indigne du nom qui lui a été donné, le diacre Théodore, fils de Mercure, l'homme de Sahraschet [2]. » De son côté, la *Chronique de Jean de Nikiou* parle de la ville de Sahrascht [3], en parlant des villes que les Égyptiens adoraient.

Cette ville était le siège d'un évêché, avec la ville de Nathô, et la liste des évêchés la cite comme telle [4]. L'orthographe du nom me semble fautive dans le mot ⲥⲁϩⲣⲁϣⲧ ; je crois, d'après la transcription, que ce mot devait s'écrire ⲥⲁϩⲣⲁϫⲧ, ou peut-être ⲥⲁϩⲣⲁϭⲧ prononcé Sahraget, d'où Sahraschet. Il y a deux villages de ce nom dans l'Égypte actuelle : l'un, situé dans le district de Mît-Samannoud, compte 2,887 habitants et possède une école; l'autre, situé dans le district de Mît-Ghamr, compte 4,978 habitants et possède aussi une école. Ils font tous deux partie de la province de Daqahlyeh : le premier s'appelle *Sahraget-el-Sougrah*, et le second *Sahraget-el-Kobrah* [5]. L'*État de l'Égypte* donne au premier une contenance de 2,214 feddans, sans redevance indiquée; au second, une contenance de 4,414 feddans et une redevance de 12,000 dinars [6]. Je ne sais auquel des deux convient l'identification avec ⲥⲁϩⲣⲁϣⲧ; mais il me semble que le second est plus qualifié que le premier pour cette identification.

(1) De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 640.

(2) Zoëga : *Cat. Cod. cop.*, p. 64.

(3) *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 277.

(4) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 280, et part. ar., p. ١٨٥.

(5) De Sacy, *op. cit.*, p. 614.

(6) *Ibid.*

Sakhâ, ⲥϧⲱⲟⲩ, سخا.

Ce nom nous a été conservé dans la plupart des documents qui ont servi pour la composition de cet ouvrage.

Les documents coptes parlent de sermons faits par «Zacharie, évêque de la ville aimant Dieu Sekhôou[1]», ou même d'une *Vie* de moine, celle de Jean Kolobos[2], ou d'un homme originaire de cette ville[3]. Le *Synaxare*, de son côté, mentionne assez souvent cette ville[4] et parle de ses évêques.

La *Chronique de Jean de Nikiou* mentionne aussi la prise de la ville de Sakhâ par 'Amr, général des Musulmans[5].

Les *scalæ* coptes-arabes ne laissent aucun doute sur l'identification de Sekhôou et de Sakhâ, et de cette même ville avec la ville grecque de ⲝⲉⲱⲥ[6]. La liste des évêchés de l'Égypte donne l'égalité suivante : ⲝⲉⲱⲥ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲥⲉϧⲱⲟⲩ = سخا مدينة[7]. Elle la place en tête de la seconde province ecclésiastiqne et avant Panouf Khît.

Cette ville existe toujours dans la province de Gharbyeh et le district de Kafr-esch-Scheikh : elle compte 950 habitants et possède une poste, un télégraphe, une station de chemin de fer et une école[8]. Elle est située sur le canal de Gâfarîeh et sur l'embranchement de la ligne qui va de Qallîn à Kafr-esch-Scheikh. Elle est complètement tombée de son rang. Elle est citée dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 2,946 feddans et une redevance de 15,000 dinars, le tout conjointement avec le village de Hesseh-Sakhâ.

(1) Zoëga, *Cat. Cod. cop.*, p. 10.

(2) ⲫⲃⲓⲟⲥ ⲙⲡⲓⲛⲓϣϯ ⲛϥⲱⲥⲧⲏⲣ (*sic*).... ⲉⲁϥⲓⲥⲧⲟⲣⲓⲛ ⲙⲙⲟϥ ⲫⲓⲗⲟⲡⲟⲛⲟⲥ ⲛϫⲉ..... ⲁⲃⲃⲁ ⲍⲁⲭⲁⲣⲓⲁⲥ ⲡⲓⲟⲥⲓⲟⲧⲁⲧⲟⲥ ⲛⲉⲡⲓⲥⲕⲟⲡⲟⲥ ⲛⲧⲉ ϯⲡⲟⲗⲓⲥ ⲙⲙⲁⲓ ⲭⲣⲥ ⲥϧⲱⲟⲩ. *Cod. Cop. Vat.*, LXVIII, fol. 53 r°.

(3) *Ibid.*, p. 28.

(4) *Synaxare, passim.*

(5) *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 561.

(6) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 49, fol. 52 r°; n° 50, fol. 110 r°; n° 53, fol. 86 v°; n° 54, fol. 187 r°; n° 55, fol. 4 r°; *Bodl. libr.*, Maresc. 17, fol. ⲣⲟⲁ r°; *Brit. Mus.*, Orient. 441, fol. ⲣⲙⲑ r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 228 v°.

(7) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, f. 172 r°; ms. de Lord Crawford, f. 331 r°.

(8) *Recensem. gén. de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 284 et part. ar., p. ١٧٩.

Samannoud, ϫⲉⲙⲛⲟⲩϯ, سمنود.

Le nom de cette ville est de ceux que l'on rencontre le plus fréquemment.

Tout d'abord, dans les *Actes* d'apa Anoub de Naïsi, il est raconté que l'enfant, pour aller de son village à Djemnouti, marcha vers le midi : « Lorsqu'il eut dit cela, il marcha seul vers le midi jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Djemnouti. Et lorsqu'il fut entré dans la ville, il trouva qu'on avait renversé les églises et qu'on avait élevé les temples aux idoles et qu'on les y adorait. Il devint effrayé; mais en marchant dans la ville, il les entendit injurier Notre-Seigneur Jésus-Christ et ceux qui le servent : il demanda quel était le nom du gouverneur[1]. » Il est question aussi de cette ville dans divers autres endroits[2]. Le *Synaxare* contient plusieurs mentions de cette ville, où l'on voit qu'à Djemnouti correspond Samannoud[3].

D'autre part la *Chronique de Jean de Nikiou* mentionne cette ville en cinq passages différents : il y est dit qu'Osiris fonda cette ville où se trouvait un temple d'idoles[4]; que les Égyptiens adoraient la ville[5], et il est en fait mention plusieurs fois dans la révolte contre Phocas et le récit de la conquête par les Arabes[6].

L'identité de Djemnouti est confirmée et prouvée péremptoirement par les *scalæ* coptes-arabes qui contiennent toutes le nom de cette ville[7]. La liste des évêchés donne l'égalité suivante :

(1) *Cod. Cop. Vat.*, t. LXVI, fol. 238 r°.

(2) *Ibid.*, fol. 267 v°; Cf. aussi les *Actes d'Apatîr et d'Iraï*, où le gouverneur d'Antinoë propose au saint Apatîr le gouvernement de Djemnouti, s'il veut sacrifier. (Hyvernat, *Actes des mart. de l'Ég.*, p. 105.)

(3) *Synaxare*, 22 Thoth, 7 et 30 Hathor, 24 Barmoudah, 24 et 25 Abib.

(4) *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 245 et 366.

(5) *Chron. de Jean de Nikiou*, p. 377.

(6) *Chron. de Jean de Nikiou*, p. 560. Cf. p. 544.

(7) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 43, fol. 52 r°; n° 46, fol. 170 v°; n° 50, fol. 110 r°; n° 53, fol. 83 v°; n° 54, fol. 187 r°; n° 65, fol. 6 v°; *Bodl. libr.*, Maresc., 17. fol. ⲣⲟϫ v°; *Brit. Mus.*, Orient. 441, fol. ⲣⲙⲟ v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 228 v°.

ⲥⲉⲃⲉⲑⲓⲛⲉⲧⲟⲩ = ϯⲃⲁⲕⲓ ϫⲉⲙⲛⲟⲩϯ = سمنود مدينة [1]. Aussi Quatremère[2] et Champollion[3] n'ont-ils pas eu de peine à identifier la ville et à prouver qu'elle était la même que celle appelée Sebennytos par les Grecs.

Samannoud existe encore actuellement et n'a rien perdu de sa splendeur, grâce à sa position exceptionnellement favorable. Elle est située sur le Nil, à peu près vers le milieu de la branche de Damiette et domine sur toute la province de Gharbyeh. Elle compte 11,550 habitants, possède une poste, un télégraphe, une station de chemin de fer sur la ligne de Damiette[4]. A côté se trouve la ville de Mît-Samannoud, sur la rive orientale du fleuve, dans la province de Daqahlyeh, qui compte 4,372 habitants et a une école[5]. L'une et l'autre sont le siège d'un *bandar*. Je croirais assez volontiers que ces deux villes représentent l'ancienne Djemnouti, à cheval sur le fleuve, comme l'était Thèbes. La première est mentionnée dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 4,565 feddans et une redevance de 2,000 dinars[6]; l'autre, pour une contenance de 1,424 feddans et une redevance de 11,000 dinars qui fut ensuite réduite à 2,500[7]. Cette ville est l'une des plus anciennes de la Basse Égypte : son nom était [hiéroglyphes][8].

Samhoud, ⲥⲉⲙϩⲱⲟⲩⲧ, ⲡⲥⲉⲛϩⲱⲟⲩⲧ, سمهود.

Le nom de cette localité se trouve cité dans une *scala* de la *Bibliothèque nationale*. Il y est cité entre Temouschons et Psoï[9]. Comme la liste va du sud au nord, il s'ensuit que ce village est situé au sud de Ptolémais ou Psoï, et au nord de Temouschons. La *Vie de Schenoudi* contient ce nom sous une forme plus ancienne que celle de

(1) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 r° et mss. de Lord Crawford, fol 331 r°.

(2) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 503.

(3) Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 191-193.

(4) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part fr., p. 288, et part. ar., p. ١٨٠.

(5) *Ibid.*, p. 224 et ٢١٥.

(6) De Sacy, *op. cit.*, p. 640.

(7) *Ibid.*, *op. cit.*, p. 629.

(8) Pierret, *Vocabul. hiérogl.*, p. 688.

(9) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 49, fol. 51 v°.

ⲥⲉⲙϩⲱⲟⲩⲧ donnée par la *scala* : « Or, un jour, il arriva qu'un homme vint vers mon père le prophète apa Schenoudi; il appartenait au village de Psenhôout, dans le nome de la ville de Psoï [1]. » La traduction arabe de ce passage rend Psenhôout par Samhoud [2]. Le *Synaxare* mentionne de son côté ce village : « Encore, en ce jour, mourut le père saint, le spirituel, le dévot, le grand anba Élie, dans la montagne de Samhoud [3]. »

Ainsi Samhoud était placé au sud de Ptolémaïs, l'actuelle Menschîeh. Il existe encore actuellement dans le district de Farschout, moudirieh de Qeneh : il compte 2,641 habitants et possède une école [4]. J'ai dit, dans mes *Monuments pour servir à l'histoire de l'Égypte chrétienne*, qu'il faisait partie de la moudirieh actuelle de Sohag [5]; il faut rectifier. Il n'est pas cité dans l'*État de l'Égypte*.

SÂN, ϫⲁⲛⲓ, صان.

Le nom de cette ville se trouve dans la *Vie de saint Macaire d'Alexandrie* à propos d'un miracle qui est censé avoir eu lieu. « Et lorsque le père du couvent de Taschentosch de Tanis, la ville, fut venu, il parcourut la montagne, il apporta de grandes aumônes, il les distribua aux vieillards des déserts, etc. [6]. »

Les *scalæ* contiennent aussi ce nom [7]. La liste des évêchés de l'Égypte le mentionne aussi avec l'égalité suivante : ⲧⲉⲡⲥⲉⲣⲁⲛ ⲡⲟⲛⲧⲉ ⲧⲁⲛⲓⲛ ⲡⲁⲟⲧⲁ = ϯⲃⲁ (*sic*) ϫⲁⲛⲓ ⲛⲛⲉⲟⲥ = صان [8]; ce qui est parfaitement inintelligible. Le manuscrit de Lord Crawford

(1) E. Amélineau, *Monuments pour servir à l'hist. de l'Égypte chrét.*, t. I, p. 10.

(2) *Ibid.*, p. 322.

(3) *Synaxare*, 13 Kihak : تنيح الاب....انبا ايلياس بجبل سمهود.

(4) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 289, et part. ar., p. ١٨٤.

(5) E. Amélineau, *op. cit.*, p. 322, note.

(6) ⲟⲩⲟϩ ⲉⲧⲁ ⲫⲓⲱⲧ ⲛⲧⲉ ⲡⲓⲧⲁϣⲉⲛⲑⲟϣ ⲛⲧⲉ ϫⲁⲛⲓ ⲁϥϩⲓ ⲟⲩⲕⲟⲧ ⲉⲡⲓⲧⲱⲟⲩ, etc. *Cod. Vat. copt.*, 69, fol. 81 r°.

(7) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 v°; n° 53, fol. 84 v°; n° 54, fol. 187 r°; *Bodl. libr.*, Maresc. 17. fol. ⲣⲟϫ r°; Mss. de Lord Crawford, fol. 229 r°.

(8) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 r°.

donne la leçon suivante : ⲉⲡⲉⲥⲣⲁⲛ ⲡⲟⲛⲧⲉ ⲧⲁⲛⲓⲛ ⲡⲗⲟⲧⲁ = ϯⲃⲁⲕⲓ ϫⲁⲛⲓ ⲛⲛⲉⲟⲥ = صان[1]. Je crois que ces deux leçons se rapportent à la mention de la ville précédente et qu'il faut lire : ⲁⲣⲓⲃⲓⲕⲟⲩ = ⲁⲣⲁⲃⲓ ⲁⲣⲓⲃⲓⲁ = فاقوس, ⲉⲡⲉⲥⲣⲁⲛ ⲡⲟⲛⲧⲉ ⲧⲁⲛⲓⲛ ⲡⲗⲟⲧⲁ = ϯⲃⲁⲕⲓ ϫⲁⲛⲓ ⲛⲛⲉⲟⲥ = صان, et traduire : ville du nome arabe Fâqous, dont le nom était autrefois Tanis; c'est la ville de Djani la Nouvelle, ou Sân. Mais la ville de Fâqous existe encore, et ce ne saurait être la ville de Sân qui existe aussi, et j'explique ce passage de la manière suivante, à savoir qu'au temps où fut faite cette liste, le siège de l'évêché était à Fâqous, quand autrefois il avait été attaché à la ville de Djani la Nouvelle, c'est-à-dire Sân. D'où je conclus que la ville ancienne de Djani n'existait plus; qu'en son lieu et place avait été élevée une ville nommée Djani la Nouvelle, ou Sân, qui avait déjà désigné l'ancienne ville au témoignage de l'Écriture.

Cette ville est en effet une des plus anciennes de l'Égypte : elle a eu un moment de grande splendeur; aujourd'hui ce n'est plus qu'un petit village connu sous le nom de Sân-el-Haggar, dans le district d'El-Â'rin, province de Scharqyeh, et comptant 1,569 habitants avec une école[2]. Elle n'est pas mentionnée dans l'*État de l'Égypte*. On l'a confondue avec un grand nombre d'autres villes : Champollion[3] et Quatremère[4] ont fait justice de ces confusions. Elle était et est encore située à l'est du Delta, non loin des rives du lac Menzaleh. Jadis une des branches du Nil se nommait bouche de Tanis; cette branche est comblée, et le village actuel est arrosé par le Khalig Sân-el-Haggar. Le nom actuel indique les vastes ruines qui couvrent son ancien emplacement et qui ont été fouillées par Mariette avec le succès que l'on sait, et tout récemment par M. Pétrie, avec un succès beaucoup moins considérable.

[1] Mss. de Lord Crawford, fol. 331 r°.

[2] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 289, et part. ar., p. 190.

[3] *Op. cit.*, t. II, p. 101-109.

[4] Quatremère, *Mém. géog. et hist. sur l'Égypte*, t. I, p. 284-341.

Sanbât, ⲧⲁⲥⲉⲙⲡⲟϯ, سنباط.

Les *Actes* des saints Pirôou et Athôm nous apprennent que ces deux personnages étaient « dans un village, à savoir Tasempoti, qui est du nome de Bousiri, nés d'un seul père et d'une seule mère[1] ».

Le *Synaxare*, qui abrège les *Actes*, nomme ce village plusieurs fois sous le nom de Sabât[2]. Fort heureusement nous avons la traduction complète de ce document dans un manuscrit arabe de la *Bibliothèque nationale*, et ⲧⲁⲥⲉⲙⲡⲟϯ est traduit par سنباط[3], ce qui est la transcription exacte du mot copte, sauf l'article qui a été omis.

Champollion[4] et Quatremère[5] avaient parfaitement trouvé l'emplacement de Sanbât : tous deux avaient vu que le village de Sambât indiqué sur la carte du général Reynier était le même que Sanbât.

Ce village existe encore actuellement en Égypte, dans le district de Ziftah, province de Gharbyeh, à peu près à égale distance de l'actuelle Ziftah et de l'ancienne Busiris, un peu à l'ouest de la branche de Damiette : il a une population de 3,223 habitants et une école[6].

Il n'est pas cité dans l'*État de l'Égypte*.

Sanhour, ⲥⲩⲛϩⲱⲣⲓ, سنهور.

Ce nom se trouve, au *Synaxare*, dans l'abrégé du martyre des saintes Dabamoun et Bastamoun. Il y est dit que le vali « les emmena avec lui de Benschlîl à Sanhour[7] ». Dans une deuxième

[1] Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 135.

[2] *Synaxare*, 8 Abib: هولا كانوا من اهل شباط.

[3] Mss. arab., supp. 89, fol. 4 r°; fol. 6 r°; fol. 9 r°; fol. 29 r° et v°; fol. 32 r° et 38 r°.

[4] *Op. cit.*, t. II, p. 180-181.

[5] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 104-105.

[6] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 299, et part. ar. p. ١٨٤.

[7] *Synaxare*, 10 Baonah : ثم اخذهم معه من بنشليل الى سنهور.

circonstance, il est dit des mêmes saintes et de leur compagnon que le vali les emmena à Sanhour, puis à Saïs.

Les *scalæ* coptes-arabes contiennent aussi la mention de ce nom qu'elles placent entre Damîrah et Mohallet-Sadr[1]. La *Chronique de Jean de Nikiou* parle aussi de cette ville dont elle écrit une fois le nom Schanhour[2], mais la mention des villes qui l'accompagnent montre bien que c'est le même mot.

Il n'y a pas moins de trois villes ou villages en Égypte qui portent ce nom actuellement. L'un se trouve au Fayoum, dans le district de Sanourès[3]; il ne peut s'agir de celui-là; un autre fait partie du district de Damanhour, dans la province de Béhérah; il contient 1,230 habitants et possède une école[4]; enfin un troisième, appelé Sanhour, la ville, est situé dans le district actuel de Desouq et comprend 5,283 habitants avec une école[5].

Champollion a connu deux de ces villages, celui du Fayoum et celui de la province de Béhérah, qu'il appelle Sanhour-Thalout[6]. Il a le tort de croire que le mot ϲⲩⲛϩⲱⲣⲓ n'est pas le véritable nom, et qu'il faut lire ⲥⲟⲩⲛϩⲱⲣ. Il a tort aussi d'identifier ce village avec le ϲⲩⲛϩⲱⲣⲓ de la liste; la situation de ce village entre Damîrah et Mohallet-Sadr, dans la province de Gharbyeh, sa mention par le *Synaxare* comme proche de Saïs, tout concourt à faire de Sanhour-el-Medinet le village dont il est parlé dans les passages cités.

L'*État de l'Égypte* ne mentionne pas le Sanhour du Fayoum : il cite au contraire le Sanhour-Thalout du Béhérah, pour une contenance de 3,070 feddans et une redevance de 9,000 dinars[7],

[1] Mss. ar. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 r°; n° 53, fol. 84 v°; *Bodl. libr.*, Maresc. 17, fol. ⲣⲟⲍ v°; Mss. de Lord Crawford, fol 228 v°.

[2] *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 392 et 540.

[3] *Recens. général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 289-290, et part. ar., p. ١٨٥.

[4] *Recensement général de l'Égypte*, partie française, p. 289, et partie arabe, p. ١٨٥.

[5] *Ibid.*, part. fr., p. 290, et part. ar., p ١٨٥.

[6] Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 327-328; t. II, p. 254.

[7] De Sacy, *op. cit.*, p. 665.

ainsi que Sanhour-el-Medinet, pour une contenance de 4,915 feddans et une redevance de 28,000 dinars[1].

SANHOUT, سنهوت.

Le nom de ce village se trouve dans le *Synaxare*, en la fête du martyr Jean «qui était de Sanhout[2]». Ce personnage se rend à Athribis : de là, on l'envoie à Antinoë où on lui coupa la tête. Jules d'Aqfahs la prit, l'ensevelit et l'envoya à Sanhout, où on la déposa dans l'église. C'est là tout ce qu'on peut recueillir en fait de renseignements.

Il n'est pas très facile de pouvoir placer ce village qui rappelle singulièrement le nom du village de ⲡⲥⲉⲛϩⲱⲟⲩⲧ, en arabe سمهود. Mais le fait que le martyr se rend à Athribis prouve, ce me semble, qu'il faut placer ce village dans la Basse Égypte. La province de Scharqyeh nous présente un village nommé Sanhout-el-Beluk, dans le district de Mina-el-Qameh, éloigné environ de 3 ou 4 lieues du site de l'ancienne Athribis. C'est bien là, je crois, le village dont il est question dans le *Synaxare*. Il a une population de 2,524 habitants et possède une école[3]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte* sous le nom de Sanhoub, pour une contenance de 2,700 feddans et une redevance de 5,200 dinars, conjointement avec le village de Monyeh-Safi[4]. C'est une mauvaise leçon adoptée par S. de Sacy; les manuscrits d'Oxford, du Vatican et celui de la *Bibliothèque nationale* que j'ai fait copier au Caire ont la leçon Sanhout qui est la bonne.

SANMOUTEH, سنموتة.

Le nom de cette localité est cité par le *Synaxare*, comme celui de la patrie des martyrs Agâhân, Pierre, Jean, Amon, Amounâ et de

(1) De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 641.

(2) *Synaxare*, 8 Baschons : يوحنا الذى من سنهوت.

(3) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, partie française, p. 290, et partie arabe, p. ١٨٥.

(4) De Sacy, *op. cit.*, p. 619.

IMPRIMERIE NATIONALE.

leur mère Rafiqâ, « qui étaient du pays de Sanmouteh, dépendant de la province de Qous[1] ».

Ce village ne se retrouve plus en Égypte; il avait déjà disparu au XIVe siècle.

SANMOUTIEH, سنموطية.

Ce village est nommé par le *Synaxare* à la fin de l'article qu'il consacre aux deux cousins Jean et Siméon : « Leurs corps se trouvent maintenant à Sanmoutieh[2]. »

Il n'est pas possible, d'après cet unique et laconique renseignement, de pouvoir identifier, ni même situer ce village, d'autant mieux que les listes officielles ne contiennent aucun mot semblable.

SAOUNÂ.

Ce mot se trouve dans la table des chapitres de la *Chronique de Jean de Nikiou*, dans celui qui a trait à la conquête de Nikiou[3]. Mais si l'on se reporte au chapitre correspondant, il n'est pas question de cette ville[4]. Il va sans dire que ni l'*État*, ni le *Recensement général de l'Égypte* ne contiennent de nom semblable.

(EL-)SARMOUN, ⲡⲤⲀⲢⲒⲞⲘ, الصرمون.

Le nom de ce village est conservé dans les *Actes* des saints Pirôou et Athôm. La première fois qu'il en est question, le texte dit : « Après cela, allez à Psariom, achevez en cet endroit votre combat[5]. » Il y avait un gouverneur dans cette ville[6]. La version arabe de ces *Actes* remplace Psariom par El-Sarmoun[7], et de même le *Synaxare*[8].

(1) *Synaxare*, 7 Thoth : وهولا من اعال سمنوته من اعال قوص.

(2) *Synaxare*, 11 Abib : وجسدهم الان بسمنوطية. Peut-être est-ce le même village que le précédent.

(3) *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 357.

(4) *Ibid.*, p. 568-569.

(5) Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 153.

(6) *Ibid.*, p. 164 et 171.

(7) Ms. arabe de la *Bibl. nat.*, suppl. 89, fol. 28 r° : تمضى الى الصرمون. *Ibid.*, fol. 31 r° et 38 v°.

(8) *Synaxare*, 8 Abib : ثم اتوا الى الصرمون.

Il n'y a donc pas d'hésitation à avoir : El-Sarmoun est le nom qui a donné Psariom, par suite de l'un de ces changements comme en fait la prononciation populaire. Champollion[1] et Quatremère[2] ont voulu identifier ce nom avec celui de l'ancien nome Séthroïte; ils ne se sont guère trompés sur la situation de ce village, quoiqu'ils se soient trompés sur le mot lui-même. La ville de Séthros s'appelait en copte ϯϵθοⲣ, comme le montre la liste des évêchés de l'Égypte, où ce mot a pour correspondant un nom omis et والسرمن[3], ce que je regarde comme identique à الصرمون. La souscription de l'évêque de Séthros au concile d'Éphèse ne prouve pas grand'chose; car elle vient après celle de l'évêque de Themoui et avant celle de l'évêque de Kasios[4]. L'argument le plus fort pour l'identification proposée serait celle d'un gouverneur, si ce gouverneur n'avait pu être celui de Pséthor et se trouver dans une ville voisine, ce qui arrive fréquemment dans les œuvres coptes.

Ce nom n'est pas mentionné dans le *Recensement général de l'Égypte*, on le trouve au contraire dans l'*État de l'Égypte*, avec une contenance de 2,056 feddans, y compris le hameau d'El-Sâny, sans redevance marquée[5]. Il a donc disparu depuis le xive siècle, et vraisemblablement par l'incurie des maîtres du pays, comme quantité de villes et de villages envahis par les eaux du lac Menzaleh.

Schabâs, ϫⲁⲡⲁⲥⲉⲛ, شباس.

Ce nom se trouve dans les *scalæ* qui le placent après Sakhâ, entre Ptênétô et Pischarôt[6]. La liste des évêchés de l'Égypte le

(1) Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 81-82.

(2) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 505.

(3) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 59, fol. 172 v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 331 r°.

(4) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 129⁹, fol. 23.

(5) De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 605.

(6) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 59, fol. 110 v°; n° 53, fol. 84 v°; n° 54, fol. 187 r°; n° 55, fol. 4 v°; *Bodl. libr.*, Maresc. 17, fol. ⲣⲟϫ v°; *Brit. Mus.*, fol. ⲣⲙⲑ v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 228 v°.

contient aussi et le place entre Métélis et Saïs, c'est-à-dire entre Masîl et Sâ. Elle l'accompagne de l'égalité suivante : ⲅⲁⲃⲁⲥⲉⲟⲥ = ϯⲃⲁⲕⲓ ϫⲁⲡⲁⲥⲉⲛ = شباس سنهور [1]. Un de ses évêques assistait au concile d'Éphèse [2].

Le *Synaxare* mentionne aussi ce nom à trois fois différentes, dont l'une à propos de l'invention de certains corps de martyrs, peu de temps après l'occupation de Damiette par les croisés, en l'an 936 des martyrs, c'est-à-dire 1220 de notre ère [3].

Le nom de ⲅⲁⲃⲁⲥⲉⲟⲥ répond au nom de Cabasa, ou de nome *Cabasites* des anciens, et ainsi est résolu un des problèmes les plus curieux de la géographie de l'Égypte, car Champollion [4] et Quatremère [5] avaient tous deux identifié le nom de Cabasa avec ϫⲃⲉϩⲥ qu'ils avaient situé dans le nord de l'Égypte, et qui se trouve en réalité dans la province de Behnésâ.

Cette ville existe encore et est située au nord-est de Schoubrâ-Khît, à l'est de la branche de Rosette, à une lieue environ, sur la ligne de chemin de fer qui va de Desouq à Mohalleh-Roh, à deux lieues environ de Desouq : elle porte le nom de Schabâs-esch-Schoadâ, est peuplée de 4,839 habitants, possède une poste, un télégraphe, une station de chemin de fer, une école et fait partie du district de Kafr-ez-Zâîât, province de Gharbyeh [6]. Elle est le centre de deux autres villages qui s'appellent tous les deux Schabâs, et se distinguent par leur surnom Schabâs-el-Moleh, dans le district de Desouq, avec 478 habitants et une école, et Schabâs-el-'Emeir dans le district de Kafr-ez-Zâîât, avec 4,292 habitants et une école [7]. Dans l'*État de l'Égypte*, Schabâs-esch-Schoadâ est aussi appelée Schabâs-Sonkor, ce que je regarde comme identique à

(1) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 171 v°. Mss. de Lord Crawford, fol. 330 v°.

(2) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, fragm. théb., n° 129*, fol. 23.

(3) *Synaxare*, 19 Toubah et 23 Barmoudah.

(4) Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 122.

(5) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 418.

(6) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 77, et part. ar., p. ١٨٨.

(7) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, partie française, p. 77, et partie arabe, p. ١٨٨.

Schabâs-Sanhour de la liste des évêchés, sans que je puisse voir où est la faute; cette ville a une contenance de 3,156 feddans et doit payer une redevance de 13,150 dinars; Schabâs-el-Moleh ne contient que 743 feddans et n'a pas de redevance marquée; Schabâs-el-'Emeir est appelé Schabâs-Anbareh, ou Schabâs-'Omar, il a une contenance de 2,367 feddans et devait payer une redevance de 6,000 dinars[1].

Schabschir, شبشير.

Le nom de cette localité nous a été conservé par le *Synaxare*, parlant de Benjamin et de sa sœur Eudoxie, martyrs. « Ils étaient des gens de Schabschîr, fils de deux parents fidèles[2]. » Quand il eut grandi, Benjamin alla trouver le vali de Schentouf qui le tourmenta, lui, puis sa sœur, et les fit jeter dans le Nil, où ils surnagèrent jusqu'à Botrah. On leur éleva une église à Schabschîr.

Il y a deux villages de ce nom en Égypte. Le premier est situé dans la province de Gharbyeh, district de Mohallet Menouf : il compte 3,092 habitants et possède une école[3]. Le second se distingue de celui-ci par l'épithète de Tamâli : il fait partie de la province et du district de Menouf, c'est celui dont il s'agit ici sans doute et le même que Djidjbîr. Ces deux villages sont cités dans l'*État de l'Égypte* : le premier a une contenance de 1,100 feddans et payait une redevance de 9,600 dinars[4].

Schâmah, شامة.

Le nom de cette montagne et du bourg qui l'avoisinait se trouve dans le *Synaxare* à deux reprises. La première fois, c'est à propos du solitaire Élie de Samhoud : il y est dit que ce personnage, ayant appris la vie cénobitique dans le couvent de Fâou, y resta jusqu'au schisme qui suivit la mort de Pakhôme. « Alors il sortit et

[1] De Sacy, *op. cit.*, p. 641.

[2] *Synaxare*, 27 Mésoré: الذى من اهل شبشير.

[3] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 76, et part. ar., p. ١٤٠.

[4] De Sacy, *op. cit*, p. 642.

monta vers la montagne de Schâmah, où il resta deux ans[1]. » Il se rend ensuite à la montagne de Nabahadeb', puis à celle de Hou, et enfin il se porte ensuite à celle de Fargoud. La seconde fois, il s'agit encore d'un solitaire, nommé Élie. « Ses parents étaient du village appelé Iskhîm, à l'est du fleuve. Lorsqu'il eut un peu grandi, l'idée bonne lui vint à l'esprit, il traversa le Nil vers l'ouest et arriva à la montagne de Schâmah : il s'y fit moine[2]. » Le reste de sa vie nous apprend que, dans la montagne de Schâmah, il vivait avec les cadavres et que le pus des morts avait tellement rendu son disciple malade, que le malheureux ne pouvait plus manger. Il avait un autre disciple qui habitait la montagne de Nabahadeb et qui allait souvent le visiter[3].

Je ne serais pas étonné que cette montagne fût la même que celle qui est appelée ϫⲏⲙⲉ dans les documents coptes : cependant la chose serait contraire à mon système de prononciation, quoique possible en Basse Égypte. En tout cas, elle était située au sud de Nabahadeb, qui était plus au midi que la ville de Qeft. Il n'en est resté aucun vestige de ce nom dans les listes officielles.

Schamamâ, شمما.

Le nom de cette localité a été conservé par le *Synaxare*, en la fête du saint martyr Isaac. Il y est dit que ce saint était « des gens de Schamamâ[4] ». Il était jardinier, menait une vie d'ascète et faisait beaucoup de bien. Il se rendit près d'un vali qui n'est pas autrement désigné et fut martyr. « Les habitants de Schamamâ allèrent prendre son corps et il en apparut beaucoup de guérisons[5]. »

Ce sont là tous les détails qui nous sont parvenus sur la position de ce village : c'est comme si nous n'en avions pas. Dans l'Égypte actuelle, le *Recensement général* contient un village de Schamâ, dans

[1] *Synaxare*, 19 Kihak : وخرج واصعد الى جبل شامة واقام فيه سنتين.

[2] *Synaxare*, 17 Kihak : وجا الى جبل شامة.

[3] *Synaxare*, passim.

[4] *Synaxare*, 25 Abib : هذا كان من اهل شمما.

[5] *Ibid.*, à la fin de l'article.

le district et la province de Menouf, lequel compte 3,115 habitants et a une école[1]. C'est le même village que Schamamâ; car l'*État de l'Égypte* l'appelle ainsi et lui attribue 770 feddans de contenance, pour lesquels il devait payer une redevance de 2,400 dinars, qui fut ensuite réduite de moitié[2]. Il est situé un peu au sud-est de l'endroit où le canal Om-el-Sebab rejoint le canal Naggarîeh, et un peu plus au sud du confluent du canal Naggarîeh et du grand canal El-Nouâîeh. La différence des deux noms n'est due qu'à une contraction populaire.

SCHARBPAPGOLTI, ϣⲁⲣⲉⲡⲁⲡϭⲟⲗⲧⲓ.

Le nom de cette localité se trouve dans l'un des papyrus de la collection de l'archiduc Rainer. Ce papyrus contient seulement le nom[3], sans mention du nome.

Comme la provenance du papyrus n'est pas indiquée et que l'on se contente de dire qu'il ne provient ni d'Eschmoun, ni du Fayoum, il est impossible d'identifier et même de situer ce village. Il n'a laissé aucune trace dans les listes officielles.

Son nom signifiait sans doute : *La bergerie*, ϣⲁⲣⲉ, *celle de Pegolti*.

SCHATAB, ϣⲱⲧⲡ, شطب.

Cette ville est mentionnée par les documents coptes, comme la patrie du père de Théodore l'Oriental[4]. Les *scalæ* la mentionnent de même[5]. La liste des évêchés de l'Égypte donne l'égalité suivante : ⲩⲯⲓⲗⲓⲥ = ϯⲃⲁⲕⲓ ϣⲱⲧⲡ = مدينة شطب[6].

Le *Synaxare*, de son côté, cite plusieurs fois cette ville qu'il ap-

[1] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 79, et part. ar., p. ١٤٣.

[2] De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 654.

[3] *Mittheilungen aus der Samml.*, etc., 2e année, p. 66.

[4] Zoëga : *Cat. Cod. cop.*, p. 56.

[5] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 46, fol. 171 r°; n° 50, fol. 110 r°; n° 53, fol. 85 r°; n° 55, fol. 5 r°; *Bodl. libr.*, Maresc. 17. fol. ⲣⲟⲃ r°; *Brit. Mus.*, Orient. 441, fol ⲣⲛ v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 229 v°.

[6] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 331 r°.

pelle «Schatab, ville du Saïd[1]». Cette ville est située au sud de Siout, sur la rive orientale du fleuve. Champollion[2] et Quatremère[3] l'ont parfaitement identifiée. Elle compte 4,008 habitants[4]. L'*État de l'Égypte* la cite pour une contenance de 1,456 feddans et une redevance de 9,000 dinars[5].

Schatnouf, ϣⲉⲧⲛⲟⲩϥⲓ, شطنوف ou شطانوف.

Cette ville est assez souvent citée dans les *Actes* des martyrs. Ainsi saint Macaire d'Antioche est conduit de Peschati vers le sud «jusqu'à ce qu'on fût arrivé à un village nommé Schetnoufi[6]». Plus loin, Macrobe ayant eu la tête tranchée à Schetnoufi, Euloge navigue vers le sud, il arrive à Schetnoufi, à l'extrémité du fleuve[7]. Dans le martyre d'Anoub, ce saint est envoyé d'Athribis à Alexandrie; «ils naviguèrent vers le midi jusqu'à ce qu'ils eussent atteint un village nommé Schetnoufi; puis ils se retournèrent au nord, dans le fleuve de l'ouest[8].» Le *Synaxare*, partout où le copte emploie Schetnoufi, met Schatânouf[9].

Il est donc indubitable que cette ville était située au point où le Nil se divisait en deux branches, puisque l'on y quittait le fleuve de l'est, pour entrer dans le fleuve de l'ouest. Quatremère[10] et Champollion[11] avec leur sagacité ordinaire en ont parfaitement indiqué la place. Ce bourg devait être assez considérable, puisqu'il est dit avoir eu un gouverneur, mais les auteurs coptes n'ont guère été chiches de ces gouverneurs fruits de leur imagination,

(1) *Synaxare*, 5 Athor et 20 Abib.

(2) Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, t. I, p. 275.

(3) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 499.

(4) *Recens. gén. de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 79, et part. ar., p. ١٤٧.

(5) De Sacy, *op. cit.*, p. 699.

(6) Hyvernat : *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 66 et 67.

(7) *Ibid.*, p. 75. Cf. p. 69, 202, 203 et 204.

(8) ⲙⲉⲛⲉⲛⲥⲁ ⲇⲉ ⲛⲁⲓ ⲛⲁⲩϣϭⲏⲣ ⲉⲣⲏⲥ ⲡⲉ ϣⲁⲧⲟⲩⲫⲟϩ ⲉⲟⲩϯⲙⲓ ϫⲉ ϣⲉⲧⲛⲟⲩϥⲓ ⲟⲩⲟϩ ⲁⲩⲧⲁⲥⲑⲟ ⲉϧⲏⲧ ϧⲉⲛ ⲫⲓⲁⲣⲟ ⲛⲉⲙⲉⲛⲧ. *Cod. Vat. cop.*, LXVI, fol. 358 et 469.

(9) *Synaxare*, 9 Kihak, 22 Abib, 9 Mésoré et 27 du même mois.

(10) Quatremère, *op. cit.*, p. 431 et seqq.

(11) Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 147-151.

et celui-là était peut-être le même que celui de Peschati. Cette localité existe encore aujourd'hui; mais, grâce aux changements du Nil, elle ne se trouve plus au sommet même du Delta, mais un peu plus haut et dans l'intérieur des terres. Elle fait partie de la province de Menoufyeh et du district d'Eschmoun : elle compte 1,921 habitants et possède une école [1]. Elle est citée dans l'*État de l'Égypte*, sans contenance marquée, pour une redevance de 14,000 dinars[2]. L'étymologie que Champollion a donnée de ce mot semble bonne et, sans doute, il n'y a pas d'objection à faire au sens de *bonne coupure* reconnu à ϣⲉⲧⲛⲟⲩϥⲓ.

Schbenti, ϣⲃⲉⲛϯ.

Le nom de ce village se trouve dans les *Actes* de Didyme de Tarschebi, où l'on parle d'un certain «Pabil, originaire de Schbenti[3]». C'est la seule fois que ce nom soit mentionné.

Quatremère[4] et Champollion[5] ont connu ce mot; le premier renonce à l'identifier, le second le place dans le nome de Henîs : mais il n'y a nulle raison pour cette préférence, car si le martyr qui précède Pabil est dit originaire de Naoui dans le nome de Henîs, ce n'est pas une raison pour que Schbenti soit aussi de ce nome. Je ne serai pas plus heureux que mes devanciers, ce nom ayant disparu des listes officielles.

Schemmoun, ϣⲉⲙⲙⲟⲩⲛ.

Le nom de ce village se trouve dans l'un des nombreux fragments des *Actes* de Païsi et de Thékla, conservés dans les bibliothèques de l'Europe. Lorsque Païsi fut tombé malade dans la ville d'Alexandrie, sa sœur, accompagnée de Marie et d'Élizabeth, partit

[1] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 81, et part. ar., p. ١٤٧.

[2] De Sacy, *op. cit.*, p. 654. Les terres avaient été vendues par le fisc à son profit.

[3] Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 287.

[4] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 246.

[5] Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 321, où il cite à tort le ms. n° 68 pour le 62.

de son village, c'est-à-dire d'Abousîr, à l'ouest d'Eschmoun; elle arriva au village de Tammah, puis entra en conversation avec ses deux compagnes. «Pendant qu'elles parlaient l'une avec l'autre, elles arrivèrent à un petit village que l'on nommait Schemmoun : elles virent que le fleuve le fatiguait. La Vierge dit : «Retire-toi de «ce village, ne le fatigue plus, car il est écrit : si l'on trouve une «graine dans sa gousse, on dit : ne la perds pas, car il y a en elle «une bénédiction du Seigneur[1]»; c'est-à-dire : si l'on ne doit pas perdre une graine dans sa gousse, à plus forte raison un village déjà peuplé.

Champollion[2] et Quatremère[3] ont tous les deux connu ce nom. Le premier l'avait d'abord identifié avec le village de ϭⲙⲟⲩⲙⲓ ou Eschmoun-el-Goreisch; puis il est revenu sur son sentiment et a donné l'emplacement de ce village comme incertain. Le second a jugé les renseignements insuffisants pour en établir la situation. Quoiqu'il faille chercher ce village à partir d'Eschmounein en redescendant le Nil, je n'ai pu trouver aucun nom qui répondît tant soit peu à Schemmoun. Il est évident, d'après le texte que je viens de citer, que le village était près d'être englouti par le fleuve, lorsque pour une raison quelconque le fleuve avait changé son lit.

Schénalolet, ϣⲉⲛⲁⲗⲟⲗⲉⲧ, شنلويل.

Ce nom est connu comme celui du bourg où Schenoudi vint au monde. Il est dit en effet au commencement de sa *Vie* : «Il y avait un bourg nommé *Schenalolet*, dans le nome de la ville de Schmin; c'est là qu'habitaient les parents justes de notre père béni[4].» La traduction arabe met : «Schenaloleh dans les environs d'Akhmîm[5].»

[1] Zoëga, *Cat. Cod. copt.*, p. 238.

[2] Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 321-322. Cf. p. 151-154.

[3] Quatremère, *Observ. sur quelques points de la géographie de l'Égypte*, p. 58.

[4] E. Amélineau, *Monuments pour servir à l'hist. de l'Égypte chrét.*, t. I, p. 3.

[5] *Ibid.*, p. 206-207.

Quatremère[1] et Champollion[2] ont donné le nom et ont placé le village dans le nome d'Akhmîm, sans chercher à l'identifier.

Je crois, pour ma part, reconnaître le bourg de Schénalolet dans le bourg actuel de Schandaouîl. Le nom de Schénalolet signifie *bois de vigne :* c'est un exemple bien rare de la persistance du ⲧ final dans les noms de lieux, ou plutôt dans le mot ⲁⲗⲟⲗⲉⲧ, *vigne*, qui se disait ⲁⲗⲟⲗⲓ. Je sais que la transcription de شندويل nous offre un élément de plus dans l'intérieur du mot : la présence d'un د qui représente un ⲧ, ce qui donnerait en copte ϣⲉⲛⲧⲁⲗⲟⲗⲉⲧ. Or ce mot est formé d'après une règle dont on rencontre d'autres exemples, comme ϣⲉⲛⲧⲁⲏⲥⲓ, *bois d'Isis*[3]; or ce mot a exactement le même sens que Schénalolet. La différence ne semblera pas trop extraordinaire à ceux qui se sont occupés de l'onomastique copte. Ce mot d'ailleurs a été mal orthographié par les manuscrits, et l'illustre S. de Sacy a cru que la bonne leçon était شندويد[4]; mais la note qu'il met en bas de la page montre qu'il y avait un manuscrit portant la leçon Schendaouîl, qui est la bonne, car c'est le nom en usage encore dans le pays.

On pourrait objecter à mon identification qu'il est placé dans la province d'Asiout; mais il suffit de jeter les yeux sur une carte de la Haute Égypte pour voir que le village est situé non loin d'Akhmîm. Il fait partie d'ailleurs de la moudirieh actuelle de Sohag, et il est situé bien au sud de Tahtâ au district duquel il appartient.

Il y a une autre raison qui convient particulièrement à cette identification. Lorsque le petit Schenoudi, après son heureuse enfance, est conduit par son père au couvent d'anba Begoul, son oncle maternel, ses parents et lui font le voyage dans la même journée et ne sont pas obligés de traverser le Nil, ce que le texte n'aurait

(1) Quatremère, *Mém. géog. et hist. sur l'Égypte*, t. I., p. 446.

(2) Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 265.

(3) E. Amélineau, *Monum. pour servir à l'hist. de l'Égypte chrét.*, t. II, p. 283.

(4) De Sacy, *op. cit.*, p. 701. Voir la note où sont énumérées les diverses leçons des divers manuscrits et des auteurs.

pas manqué d'indiquer[1] : or la position de Schendaouîl répond à toutes les exigences du texte copte. Ce village est en effet situé sur la rive occidentale du fleuve et assez près du mont Adrîbah pour qu'on y puisse facilement aller dans la même journée. C'est pour toutes ces raisons que j'ai été amené à regarder le village actuel de Schandaouîl comme représentant le village ancien de Schénalolet. Il y a une contraction de la dernière partie du mot, ou peut-être le même phénomène qui a amené l'orthographe شندويل a-t-il aussi amené celle de شندويد qui se trouve dans Makrizy : la lettre ل finale en s'abrégeant se fait presque comme un د; le copiste aura pu être trompé et écrire Schendaouîl, et ensuite Schendaouîd. Cette explication, moins scientifique que la précédente, est peut-être aussi bonne.

Le bourg actuel de Schendaouîl compte 3,778 habitants; il possède une école, une poste et une station où s'arrêtent les bateaux à vapeur qui font le service du Nil dans la Haute Égypte[2]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 5,908 feddans, sans redevance marquée[3]. Il y a aussi une île qui se nomme *Geziret* (île) de Schandaouîl, qui fait partie du district et de la province de Sohag, a une population de 7,386 habitants et possède une école[4]. Cette île est citée dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 6,000 feddans et une redevance de 10,000 dinars, qui fut ensuite réduite à 2,500[5]. Cette île pourrait aussi bien convenir à Schénalolet; mais il n'est dit nulle part que c'était une île, et je préfère Schendaouîl.

Schedsinâ, شدسنا.

Le nom de ce village et de ce monastère se trouve dans la grande *Vie de Pakhôme* qui ne nous est parvenue qu'en arabe. Après la

[1] E. Amélineau, *Monuments pour servir*, etc., t. I, p. 5 et 307.

[2] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 80, et part. ar., p. ١٩٣.

[3] De Sacy, *op. cit.*, p. 699.

[4] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 80, et part. ar., p. ١٢٣.

[5] De Sacy, *op. cit.*, p. 699.

fondation des trois premiers monastères de Pheboôu, Schénésît et Temouschons, Pakhôme en établit un aux environs de la ville d'Akhmîm. Le fait est ainsi raconté : « Après un certain temps, on lui dit en songe qu'il devait bâtir un couvent aux environs d'Akhmîm et réunir des gens en cet endroit. Il bâtit, avec les frères, le couvent et les habitations; puis il établit des maîtres de maison et des seconds selon l'ordre des autres monastères et il leur désigna un père en chef, doué de force, nommé *anba Besoua*, pour les diriger : ce couvent fut appelé *Schedsinâ*[1].

Ce mot, qui a été inconnu à mes devanciers, semble formé de deux mots coptes dont le premier doit être ϣⲉⲧ; mais je ne sais quel est le second. Je ne peux savoir où il est placé, car village et monastère ont également disparu. Ce fut après la fondation de ce monastère que l'évêque d'Akhmîm appela Pakhôme pour en bâtir un second dont le nom n'est pas connu, que les habitants d'Akhmîm défaisaient pendant la nuit ce qui avait été fait de jour et qu'eut lieu le fameux combat de sentences où Théodore devina l'énigme proposée par le philosophe[2].

Schénérô, ϣⲉⲛⲉⲣⲱ, شنرى ou شنرا.

Ce nom se trouve dans les *Actes* d'Epimé de Pankoleus. Parmi les martyrs qui furent appelés devant le tribunal du gouverneur, se trouvait « Maxime, le prêtre de Schénérô[3] ». Il n'est pas dit que ce village fût situé dans le nome de Pemdje; mais tout porte à le croire.

Quatremère n'a pas connu d'abord ce nom et n'a pas cherché à l'identifier[4]; Champollion[5] l'a connu de même et l'a identifié

[1] E. Amélineau, *Monuments pour servir à l'hist. de l'Égypte chrétienne*, t. II, p. 568-569.

[2] C'est ce qui est expressément dit lorsqu'on raconte que Pétronios fut établi père de Tesminé et sur les deux autres monastères. Ces monastères devaient être assez rapprochés l'un de l'autre, pour pouvoir être régis par un même supérieur.

[3] ⲙⲁⲝⲓⲙⲟⲥ ⲡⲓⲡⲣⲉⲥⲃⲩⲧⲉⲣⲟⲥ ⲡⲓⲣⲉⲙ ϣⲉⲛⲉⲣⲱ. *Cod. Vat. copt.*, LVXI, fol. 102 r°.

[4] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p.

[5] Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 306-307.

avec le bourg appelé *Pséníros* par Étienne de Byzance; mais il ne l'a point identifié avec un village égyptien. Quatremère est ensuite revenu sur ce nom et l'a identifié avec Schinarâ[1]. Ce bourg existe encore dans l'Égypte actuelle et se nomme *Schanry* ou *Schanró* : il est situé dans le district de Feschn, province de Minîeh, compte 1,847 habitants, plus 647 Bédouins, et possède une école[2]. Il est cité dans dans l'*État de l'Égypte*, sous le nom de *Schinarâ du Sud*, avec ses hameaux, pour une contenance de 575 feddans et une redevance de 19,200 dinars[3]. Le mot ϣⲉⲛⲉⲣⲱ est transcrit exactement شنرا, orthographe qui est aussi celle du *Recensement* pour la partie du village habitée par les Bédouins, mais non pour le village lui-même qui est appelé *Schanry* شنرى. Ces différences ne sont pas rares dans cet ouvrage et attestent la négligence apportée dans sa rédaction, car la partie française contient également Schanry pour les deux.

Outre ce premier village, comme l'indique la mention de Schinarâ du Sud, il y en avait un second du même nom qui est cité par l'*État de l'Égypte*, dans la province de Gharbyeh, pour une contenance de 1,426 feddans et une redevance de 6,000 dinars[4]. Il existe encore actuellement sous le nom de *Schinarâ-el-Bahary*, dans le district de Ga'farîeh, province de Gharbyeh, et compte une population de 1,487 habitants[5].

Schénésît, ϣⲉⲛⲉⲥⲏⲧ, شناناسات.

Le nom de ce village est devenu célèbre dans tout le monde chrétien, par le fait que Pakhôme y construisit son premier couvent de cénobites. La *Vie de Pakhôme* renferme ce nom dès les premières pages : «Il devint chrétien dans le nome de Diospolis, dans un

[1] Quatremère : *Observations sur quelques points*, etc., p. 36.

[2] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, partie française, p. 80, et partie arabe, p. ١٩٣.

[3] De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 690.

[4] *Id.*, p. 642.

[5] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 80, et part. ar., p. ١٩٣.

village nommé *Schénésît*[1]. » Plus loin quand Pakhôme, relâché par l'autorité militaire, est enfin devenu libre, il s'en retourna vers le Sa'id jusqu'à ce qu'il arrivât à un village désert nommé *Schénésît*, brûlé par des chaleurs excessives : il s'y arrêta voyant qu'il n'y avait que quelques hommes; il s'y logea sur les bords du fleuve, dans un petit temple anciennement appelé *Temple de Sérapis*[2]. Il y avait près de ce village une grande quantité d'arbustes épineux[3]. Outre ces passages, il y en a quantité d'autres où l'on voit que Schénésît était placé sur le bord du fleuve qu'il fallait traverser pour aller à Temouschons, qu'il n'était pas très éloigné de Phebôou puisqu'on y pouvait aller et revenir dans la même soirée[4]. Ces passages traduits en arabe nous donnent, comme nom de cette localité, d'abord شانانسات, c'est-à-dire le mot ϢЄΝЄСНТ lui-même transcrit lettre pour lettre; puis شينوبسكيا, Schînouboskîâ, c'est-à-dire *χηνοβόσκιον*, transcrit aussi الشنوفسكيون. C'est en effet le nom que donne à ce village la traduction grecque de la *Vie de Pakhôme*[5].

Champollion[6] et Quatremère[7] l'ont parfaitement reconnu et l'ont identifié avec le village actuel de Qasr-es-Saîad. Ce village avait une station militaire[8], et un escadron de cavalerie y campait sous la domination romaine[9]. Champollion, en voulant corriger d'Anville, a placé ce bourg avant Fâou; il se trompe : Schénésit était et est encore au nord de Fâou. Tout ce canton a d'ailleurs été mal placé par Champollion. Le manque de carte explique cette défaillance du jeune géographe.

Quant à l'identification des deux savants, elle est juste : Schénésît correspond bien à Qasr-es-Saîad. Je dirai même plus : le nom

(1) E. Amélineau : *Monuments pour servir à l'hist. de l'Égypte chr.*, t. II, p. 2.

(2) *Ibid.*, p. 8.

(3) E. Amélineau, *op. cit.*, p. 9.

(4) Cf. p. 12-16, 160, 340, 343, 379, 569, 608, 669. Cf. aussi p. 259, 260, 281.

(5) *Acta Sanctorum*, 14 mai.

(6) Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 241-243.

(7) Quatremère : *Mémoires historiques et géographiques sur l'Égypte*, t. I, p. 446-448.

(8) *Itinerarium Romanum*, éd. Parthey et Pinder, p. 74.

(9) *Notitia dignitatum*, p. 33.

arabe est en partie composé du nom égyptien et signifie *le château des oies*, car le mot *saïad* = ⲥⲏⲧ qui signifie oie. Ce nom correspond bien à l'appellation grecque *χηνοϐόσκιον* qui veut dire : *le lieu où paissent les oies*. Ce mot est la traduction grecque de ϣⲉⲛⲉⲥⲏⲧ qui signifie *le lieu où l'on engraisse les oies*. Champollion avait raison de dire de son temps qu'on ignorait le sens de ce mot et rejeter les étymologies fantaisistes de ses devanciers[1]; mais aujourd'hui le sens de ce mot est clair : il se compose en effet, dans l'ancienne écriture hiéroglyphique, des mots [hiéroglyphes]. Le mot [hiéroglyphes] a seulement perdu sa voyelle initiale, parce que c'était peut-être une voyelle de formation.

Le village actuel de Qasr-es-Saïad est situé dans le district de Deschneh, province de Qéneh : il possède une poste, une escale du service fluvial sur le Nil et une école : il compte 2,144 habitants[2]. Il n'est pas cité dans l'*État de l'Égypte*.

Schibîn-el-Qanâtir, شبين القناطر.

Ce nom se trouve dans le *Synaxare*, à la fin de l'article consacré au martyr Bisourâ, évêque de Masîl; il y est dit : « Et quant au corps du saint Bisourâ, il se trouve maintenant à Schibîn-el-Qanâtir[3]. »

Cette localité existe encore aujourd'hui sous le même nom, dans la province de Qalîoub et le district de Schoubrâ. Elle est située sur le canal Scharqâouîeh, à l'endroit où il fait un coude prononcé vers l'est. Elle compte 2,719 habitants, possède une poste, un télégraphe, une station de chemin de fer, une école et est le chef-lieu d'un *bandar*[4]. Elle est citée dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 3,682 feddans et une redevance de 12,000 dinars[5]. Elle a le surnom d'El-Qanâtir, pour la distinguer de Schibîn-el-Kom

(1) Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, p. 243.

(2) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 184. Il ne se trouve pas dans la partie arabe.

(3) *Synax.*, 9 Thoth : واما جسد القديس بسورا فهو الان بشبين القناطر.

(4) *Recensement général de l'Égypte*, part. fr., p. 89, et part. ar., p. ١٩٠.

(5) De Sacy, *op. cit.*, p. 661.

qui fait partie de la province de Menoufyeh, district de Sobk; c'est une ville qui ne compte pas moins de 16,250 habitants : elle est douée de tous les avantages que la civilisation procure[1]. Elle est citée dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 3,121 feddans et une redevance de 15,000 dinars, réduite ensuite à 7,500[2].

Le village actuel de Schibîn-el-Qanâtir correspond peut-être aux *Scenae Veteranorum* des itinéraires romains.

Schiît, ϣⲓⲏⲧ, شيهيت.

Le nom de Schiît, en grec Σχυαθις, ou Σχυθις, en latin *Scætis*, d'où nous avons fait en français *Scété*, est l'un des noms les plus célèbres de la géographie égyptienne, grâce aux merveilleux récits qui, dès le ve siècle, se répandirent dans tout l'univers chrétien, des étonnantes vies des moines qui s'étaient rangés sous la conduite de saint Macaire et de ses successeurs. Ce nom est resté comme celui d'une contrée peu connue, d'un horrible désert, sans eau, habité par des bêtes féroces, visité quelquefois par des hommes et les tribus des pillards sauvages; mais aucun auteur, pas même Quatremère, ne s'est efforcé de délimiter comme il faut ce désert, d'en bien marquer les différentes parties et de les situer géographiquement de manière à répondre à toutes les objections, autant qu'on peut le faire avec les données des textes. Cette délimitation géographique, je vais entreprendre de la faire en me servant des textes et en suivant la méthode que j'ai déjà employée pour la ville d'Alexandrie : je réunirai les principaux textes qui ont trait au nom de Schiît, puis je m'efforcerai de trouver aux lieux dénommés leur vraie position. Je ne peux en effet penser à citer tous les textes où se rencontre ce mot, qui, dans les *Vies* des moines de Nitrie et de Scété, revient à chaque instant, et qui se retrouve encore dans quantité d'autres documents, comme les *Vies* des Patriarches te des cénobites : je ne prendrai que ceux jugés utiles à mon but.

(1) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 89, et part. ar., p. ١٤٠. — (2) De Sacy, *op. cit.*, p. 655.

Le nom de Schiît se trouve pour la première fois dans la *Vie de saint Macaire le Grand*, aussi nommé *Macaire l'Égyptien*, pour le distinguer de Macaire d'Alexandrie, qui fut de même un moine fameux. Macaire venait d'être marié par ses parents contre son gré et, afin de rester vierge, chaque soir, il simulait une maladie pour ne pas avoir de rapports avec la jeune fille qu'on lui avait donnée pour femme. Ce manège dura tant que les jours de la noce. « Lorsque les jours de la noce furent passés, on le fit diacre, et il demanda à son père d'aller, lui, avec ses ouvriers et ses chameaux, à la montagne du Natron, ainsi que les foules qui s'y rendaient pour emporter du natron. Il fit cela, afin d'échapper au souci de la femme, afin de ne la point rencontrer de cette heure. Et il en fut ainsi. Car, en ce temps-là, des multitudes d'hommes de tous les bourgs qui sont près de Schiît se réunissaient, et ainsi ils devenaient un seul cœur pour aller à la montagne, pour emporter du natron avec les chameaux, s'aidant les uns les autres, par crainte des Barbares qui habitaient l'intérieur des montagnes éloignées, qui venaient peu à peu du côté occidental du fleuve et faisaient prisonniers ceux contre lesquels ils prévalaient, les saisissant et les conduisant dans leur pays. C'est pourquoi, comme Macaire allait aussi de cette manière avec cette compagnie de route, coutume fut prise par ceux de son village de l'appeler *Macaire le Chamelier*. Par hasard donc, il arriva une fois avec les foules, comme ils allaient pour emporter le natron, qu'ils parvinrent au pied du rocher au-dessus de la vallée, et, lorsqu'ils se furent couchés au-dessus du puits dont ils avaient tiré la quantité de natron dont ils avaient besoin, alors, à cause de la fatigue, le jeune Macaire s'endormit aussi et il se coucha. Pendant cette nuit-là, il se trouva comme dans un songe : un homme se tenait au-dessus de lui, revêtu d'un habit qui lançait des éclairs et qui était de la couleur de l'arc-en-ciel; il lui parla en disant : « Lève-toi, regarde[1]. » Et il dit : « Je dis à celui qui me

[1] Le ms. du Vat. n° 59 offre une importante variante : ϫⲉ ⲧⲱⲛⲕ ϫⲟⲩϣⲧ ϩⲓϫⲉⲛ ⲡⲕⲩⲕⲗⲟⲥ ⲛⲧⲉ ⲧⲁⲓⲡⲉⲧⲣⲁ ⲛⲉⲙ ⲧⲁⲓϧⲉⲗⲗⲟⲧ ⲉⲧϧⲉⲛ ⲧⲉⲥⲙⲏϯ

«parlait : Il n'y a rien, sinon le commencement du lieu marécageux qui est au nord de la vallée, et l'autre montagne qui l'entoure, je la vois.» Et il me dit : «Voici ce que dit le Seigneur : «Cette terre, je te la donne, tu y habiteras, tu y produiras, ton «fruit grandira, ta semence se multipliera, tu engendreras des fils «spirituels et des chefs vivront de tes mamelles, ils seront placés «comme hégoumènes sur des peuples, et ta racine sera stable sur «le rocher. Et le peuple que tu engendreras par tes enseignements, «je bénirai ses rameaux, afin qu'ils glorifient Dieu jusqu'aux extré«mités de la terre, à cause de ton bon souvenir. Lève-toi donc du «sommeil et va ton chemin, en paix; réfléchis bien à ce que tu as «entendu et à ce qui t'a été appris. Après cela, voici que je t'appa«raîtrai de nouveau, et si tu deviens parfait, je t'apparaîtrai pour «te parler bouche à bouche, dit le Seigneur. Et prends garde, n'in«forme personne de la vision que tu as vue, jusqu'à un temps». Et lorsque le jeune garçon Macaire se leva du sommeil, et que le matin eut paru, il fut comme ceux qui sont stupéfaits en pensant à ce qui lui avait été dit et à la vision qu'il avait vue; car certes il n'avait pas expérimenté une chose de cette sorte. Comme ses compagnons l'interrogeaient : «Quelle est cette stupéfaction qui t'est arrivée?» il ne leur répondit rien du tout. Trois jours après, il retourna de la montagne du Natron à sa maison, et il trouva la femme saisie d'une grosse fièvre et, avant qu'il y eût retard, elle se reposa en paix [1].»

Plus tard, Macaire se retira hors de son village, puis changea de résidence et alla habiter un autre endroit où lui arriva la terrible mésaventure qui est racontée dans sa *Vie* et qui se dénoua par le témoignage de son innocence. Pendant la nuit qui suivit, le chérubin qui lui était apparu une première fois lui apparut de nouveau, lui rappela ce qui avait été dit, et Macaire le suivit. «Et après deux jours, ils entrèrent dans la montagne, et comme ils tournaient

ⲁⲛⲁⲩ ϫⲉ ⲉⲕⲛⲁⲩ ⲉⲟⲩ : «Lève toi, regarde autour de ce rocher et de la vallée qui est au milieu, regarde ce que tu vois.»

[1] *Cod. Vat. cop.*, LXIV, fol. 6 r°-8 v°.

deçà delà pour inspecter la montagne, alors abba Macaire lui dit : «Je t'en prie, mon Seigneur, apprends-moi en quel lieu j'habi«terai; car, certes, je ne connais rien en cet endroit.» Le chérubin lui dit : «Cet endroit est celui de ton choix[1]; voici que le lieu est «placé devant toi : fais un essai et prends ce qui est bon; seulement «prends garde aux esprits mauvais et aux embûches méchantes; et, «si tu es constant, je continuerai à te visiter, selon ce qui m'a été «ordonné par le Seigneur.» Lorsque abba Macaire eut fait une foule de jours inspectant la montagne, en faisant le tour, il arriva au commencement du lieu marécageux qui entourait les endroits de l'*enlèvement*, afin que l'eau ne fût pas trop éloignée de lui, et il demeura dans le rocher : il s'y creusa une caverne et y habita pendant des jours. Ensuite, lorsqu'il eut pris le chemin des lieux déserts[2], et qu'il y fut plus tranquille, il alla en haut du rocher situé au midi et il y habita; car certes les gardiens le faisaient souffrir, ceux qui extraient le natron, dans les lieux où les Barbares tuèrent les soldats. Lorsqu'il y fut resté quelque temps, il creusa deux cavernes dans le rocher; en l'une d'elles, il y fit une *tente* du côté de l'est, afin d'y prendre la bénédiction[3], et il y resta assis vaquant à la prière et au tressage des corbeilles, et les corbeilles qu'il faisait, il les donnait aux gardiens, et, lorsqu'ils les avaient vendues, ils lui apportaient ce dont il avait besoin[4].» De son habitation, Macaire se rendit d'abord à l'endroit marécageux pour puiser de l'eau[5]; car il ne s'était pas encore creusé de puits. Il eut bientôt des disciples auxquels il faisait creuser des cellules dans la montagne[6]. Parmi ces disciples vinrent deux jeunes Romains, Maxime et Domèce, que la légende fait fils de l'empereur Valentinien et qui moururent assez vite : «quand ils furent morts, on les enterra

[1] C'est-à-dire : «Tu peux choisir l'emplacement toi-même.»

[2] C'est-à-dire : «Qu'il se fut enfoncé dans la montagne plus encore qu'il ne l'était auparavant.»

[3] C'est-à-dire l'*Eucharistie;* la tente signifie un tabernacle.

[4] *Cod. Cop. Vat.*, LXIV, fol. 7 et 8.

[5] *Ibid.*, fol. 10.

[6] *Ibid.*, fol. 18.

près de la caverne et quelques moines habitèrent dans ce quartier près de la grotte des saints : on appela tout cet endroit *la laure des Romains*[1]. »

Macaire y fit construire une église[2]. Ensuite, il changea encore une fois de résidence : le chérubin lui apparut et, lorsqu'il l'eût entraîné, il le conduisit sur le haut du rocher, au sud du lieu marécageux, à l'ouest du puits, en dessus de la vallée, et il lui dit : « Commence de te faire une habitation en ce lieu et bâtis une église; car, certes, un peuple nombreux habitera en ce lieu après quelque temps. » Et ainsi il y habita jusqu'au jour de sa mort; on appela ce lieu *Abba Macaire*, parce qu'il y accomplit sa vie[3]. » Il y creusa un puits et tomba dedans[4] : le texte dit que les démons l'y jetèrent. « D'autres monastères se bâtirent aussi à cause du grand nombre de ses disciples; mais ils n'étaient pas tous avec lui, car quelques-uns d'entre eux, ayant été zélés de bon zèle, pendant qu'il était vivant, habitèrent loin de lui en d'autres endroits, et, lorsque d'autres vinrent près d'eux, ils appelèrent de leurs noms ces autres monastères qui sont : celui d'abba Jean le Kolobos, avec abba Peschoi, le disciple d'abba Amoi, disciple d'abba Pithou[5]. »

Ce sont là tous les détails que contient la *Vie de Macaire*. On voit que tout d'abord il va au puits d'où l'on tirait le natron, qu'il s'arrête au pied du massif montagneux, qu'il a devant lui au nord ce que le texte désigne du nom de *helos*, ce que j'ai traduit par *endroit marécageux* et ce qui est appelé par les traducteurs arabes *Ouady*. Quand il y revient, il habite d'abord en ce lieu, près des puits de natron; ensuite, pour échapper aux vexations des gardiens, il se réfugie dans les lieux déserts, sur la montagne, au sud, d'où il est obligé de revenir puiser de l'eau dans les puits qui se trouvaient dans le marécage : il bâtit des cellules autour de la sienne, une église, et l'une de ces cellules est appelée la *laure* ou *le monas-*

(1) *Cod. Vat. cop.*, LXIV, fol. 15 r°. Ces textes seront bientôt publiés.

(2) *Ibid.*, fol. 15 v°.

(3) *Cod. Vat. cop.*, LXIV, fol. 16 v°.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*, fol. 22 v°.

tère des Romains. Il quitta ensuite cet endroit pour se rendre à l'ouest des puits, sur le haut du rocher qui était au sud et qui surplombait le Ouady; il s'y creusa une grotte, puis un puits, bâtit ensuite une église et y finit sa vie. Ce lieu est appelé *abba Macaire*. Pendant son existence on avait construit d'autres monastères, notamment ceux de Jean le Kolobos et de Peschoi.

Outre la *Vie de Macaire*, la littérature copte comprend aussi des *Apophtegmes* de ce saint personnage, où l'on relate ses faits et ses dires. On y parle des marécages où il allait cueillir des palmes, du désert dans lequel il marchait, de tombeaux qu'il y avait dans le voisinage, de la dévastation de Schiît par les Barbares, de la visite que fit Macaire à la montagne de Pernoudj, d'un second désert plus enfoncé encore que celui où se trouvait Macaire, et où vivaient quelques frères anachorètes [1]. Dans un autre manuscrit, que j'ai tout lieu de croire la primitive *Histoire lausiaque*, il est parlé du lieu pour les malades, c'est-à-dire de l'infirmerie, situé à environ un tiers de stade de la cellule de Macaire, alors qu'il s'était transporté à sa dernière habitation [2]. Dans les fragments que j'ai publiés de cette histoire, il est dit que Mélanie, ayant quitté le lieu qu'habitait Pamô, c'est-à-dire la montagne de Pernoudj, se rendit dans le désert de Schiît, où elle bâtit une église pour l'abbé Isidore [3]. Dans le fragment sur Evagrius, il est dit que ce célèbre diacre, après avoir été guéri d'une maladie à Jérusalem, sur la promesse qu'il avait faite à Mélanie, quitta l'endroit où il se trouvait, « se mit en marche, se rendit à la montagne de Pernoudj, qui est en Égypte, y séjourna deux ans, puis en sortit. Alors il entra dans le désert des *Cellules* et y habita seize ans [4]. » Dans la vie de Macaire l'Alexandrin, il est question des multiples cellules de ce moine, en ces termes : « Cet abba Macaire avait une foule de cellules dans le désert : il en avait une dans le désert intérieur, il en avait une

[1] *Cod. Vat. cop.*, LXIV, f. 175 et sq.
[2] *Ibid.*, LXVI.
[3] E. Amélineau, *De Hist. Laus.*, p. 96.
[4] E. Amélineau, *De Histor. Lausiaca*, p. 111. J'étudierai bientôt ces passages de nouveau.

autre chez les Libyens, il en avait une autre dans la montagne que l'on appelle les *Cellules*, et il en avait une autre dans la montagne de Pernoudj. Parmi elles, il y en avait qui étaient sans portes, car elles étaient situées dans le désert intérieur, n'admettant pas d'hommes. Ce sont celles où il habitait dans le temps de la Quarantaine (le Carême) : c'étaient des cavernes obscures placées sous terre, faites à la manière des trous d'hyènes; elles étaient si étroites, qu'il ne pouvait pas le moins du monde étendre ses pieds. La cellule qui était près des hommes était large : il y recevait les frères[1]. » Dans un autre passage, il est encore parlé de ses cellules : « Il avait trois cellules à Schiît, une au milieu du grand désert intérieur, une située au milieu du *topos* de Schiît et une près des hommes, à une petite distance[2]. »

Les documents coptes nous donnent aussi des détails sur certains autres monastères de Schiît. Tout d'abord la *Vie de Jean le Kolobos*. Lorsque Jean le Kolobos eut les premières idées du monachisme, « Dieu lui parla intellectuellement dans une *énergie* de sentiment spirituel, lui disant : « Sors de ta terre et de ta parenté, va à la « montagne du Natron, laquelle est Schiît, le lieu où l'on pèse les « cœurs et les pensées, avec les jugements vrais, selon l'interprétation « de son nom, le lieu où se trouve le sel spirituel qui assaisonne les « âmes[3]. » Il se rendit près du vieillard abba Amoi qui lui donna l'habit de moine et le soumit à de nombreuses épreuves, parmi lesquelles nulle n'est plus célèbre que celle qui donna naissance à cet arbre réputé, connu sous le nom de l'*Arbre de l'obéissance* : c'était tout d'abord un morceau de bois sec qui fut planté dans le désert par Amoi et que Jean fut chargé d'arroser jusqu'à ce qu'il eut poussé : or l'eau était déjà loin de sa cellule et le morceau de bois avait été planté dans le désert à une distance d'environ 12 milles[4]. C'est là qu'il fonda plus tard un monastère qui porta son nom. La construction de ce monastère est ainsi racontée :

(1) *Cod. Vat. cop.*, LVIII, fol. 70 r°.
(2) *Ibid.*, fol. 75 v°.
(3) *Cod. Vat. cop.*, LXVIII, fol. 58 r°.
(4) *Ibid.*, fol. 69 v°.

« Abba Amoi, ayant appelé un jour abba Jean, lui dit : « Ô Jean, « mon fils, lorsque j'aurai été transporté de ce monde, va, habite « le lieu où tu as planté l'arbre; car, par toi, un sacrifice constant, « saint, agréable aux yeux de Dieu, sera en ce lieu : car cet arbre « qui, grâce à toi, a poussé des racines est un *prologue* signifiant « le mystère des âmes qui seront sauvées par toi en ce lieu et qui « toujours feront ton souvenir près de Dieu. » . . . . . Et lorsque notre père Jean eut été laissé seul, il se rendit au lieu de l'arbre, selon la parole de son père, il s'y fit une petite grotte où il fut en repos; il y jeûnait grandement et il y ajoutait à ses ascèses et à ses dévotions. Il s'était creusé un lieu caché dans la grotte et il y descendait, demeurant surtout avec constance en présence de Dieu, dans des prières nombreuses et des supplications incessantes. Il s'était fait aussi une tunique de rameaux de palmier et il s'en revêtait pour y descendre, de sorte que, par sa grande faveur, une foule de fois, il passait la semaine entière sans manger et sans boire, soigné par la providence de Dieu; et, lorsqu'il remontait de ce lieu, les frères le voyaient comme un morceau de bois desséché par le feu, de sorte que, par la réputation de sa piété, une foule de frères se réunirent à lui, ayant émulation de sa vie angélique, afin de demeurer aussi près de lui ou aux alentours, car il était pour eux tous un but salutaire et un type de douce justice envers eux tous, de charité et de paix : il était pur à l'égard de chacun avec douceur[1]; c'était un encouragement pour ceux qui voyaient et ceux qui entendaient, ceux qui étaient loin, ceux qui étaient près, de sorte que le désert devint une ville du Christ et que la terre devint fertile à cent, à soixante, à trente, pour la gloire de la Trinité sainte. Lorsque les frères se furent multipliés près de lui, il eut besoin d'un puits d'eau, parce qu'il les voyait se fatiguer en allant au loin puiser de l'eau. Mais notre père saint, comme mû par Dieu, rassembla tous les frères pour leur faire creuser un puits. Lorsqu'ils eurent creusé

[1] C'est-à-dire qu'il conservait parfaite justice à l'égard de tous.

quatre jours, notre père se rendit au puits : il y passa toute la nuit en prière devant le Seigneur, depuis le soir jusqu'au matin. Une source d'eau jaillit, douce et bonne à boire. Cette grâce, Dieu l'accorda à notre père et à son *topos* tout entier, de préférence à tous les lieux qui se trouvent dans le désert, comme un témoignage fidèle, surtout en cela, de la vertu de notre père juste[1]. » Lorsque les Barbares dévastèrent Schiît, Jean quitta ce désert et se rendit près de Qolzoum où il se bâtit une cellule dans la montagne, sur le modèle de celle qu'il avait à Schiît[2].

Dans la *Vie de l'abbé Daniel*, qui était supérieur de Schiît au temps de Justinien, il est naturellement beaucoup question de ce désert; mais il n'y a pas d'autres détails sur ce sujet, sinon que Daniel fut obligé de le quitter deux fois, une première fois après avoir refusé de signer la foi de Chalcédoine, la seconde fois après une nouvelle arrivée des Barbares[3]. Dans le récit de la *Déposition du magistrien et de son fils*, il est fait mention d'une caverne qui se trouvait près de la grande tour de Piamoun et dans laquelle étaient conservés les corps des quarante-neuf vieillards, du magistrien et de son fils, lesquels furent ensuite transportés dans l'église de Saint Macaire, sous l'hégouménat de Jean et le patriarcat de Benjamin, le cinquième jour d'Emschîr[4]. En outre, dans la *Vie du patriarche Isaac*, il est fait mention du monastère de Zacharie, qui était chef du monastère de Saint-Macaire[5]. Ce sont là, je crois, tous les détails que nous fournissent les œuvres coptes; sans contredit, le nom de Schiît se trouve répété des centaines d'autres fois, mais sans aucun détail intéressant, à mon avis.

Mais ce n'est pas seulement dans les œuvres coptes qu'il me faut chercher des détails sur Schiît; les traductions arabes de ces mêmes actes nous en fournissent aussi quelques autres. Il est dit d'abord,

[1] *Cod. Vat. cop.*, LXVIII, fol. 71-73.
[2] *Ibid.*, fol. 94 r°.
[3] *Cod. Vat. cop.*, LXII, fol. 31 et 51.
[4] *Cod. Vat. cop.*, LVIII, fol. 12 et 8.
[5] *Cod. Vat. cop.*, LXII, fol. 214 v°. Cf. E. Amélineau : *Vie du patriarche copte Isaac*, p. 10. Dans les publications de l'École d'Alger.

au septième jour de Babah, que le corps d'anba Beschai de Schiît était à Antinoë et qu'on le transporta à la montagne de Schiît, qui est la montagne d'Anba Macaire[1]. Au huitième jour de Toubah, il est dit que l'église de Macaire fut consacrée par Benjamin qui donna son nom à l'un des autels[2]. Le nom se trouve d'autres fois encore sans détails intéressants, comme il se trouve dans la *Chronique de Jean de Nikiou*[3].

Viennent maintenant les auteurs ecclésiastiques grecs ou latins qui sont *apparemment* plus détaillés que les auteurs coptes qui n'éprouvaient aucun besoin de décrire des lieux que tous connaissaient. Je commencerai par les *Vies des Pères*. L'auteur de cet ouvrage, qui est une compilation du copte, distingue soigneusement entre les diverses parties du désert qu'il appelle Scythia, Petra, Cellæ et Nitria. Le nom de *Petra* est cité deux fois pour dire que c'était l'habitation de Moyse le Nègre[4]. Les *cellules* sont mentionnées dix fois[5]. De ces citations, il appert qu'il y avait en cet endroit une multitude de frères habitant des cellules séparées[6]. Isaac était prêtre de ces *laures*[7], et c'est de lui qu'il est question dans le *Synaxare*[8]. Dans un autre passage, il est dit que le désert de Nitrie est situé près de celui de Scété à une distance qui n'est pas moindre que celle d'un jour et d'une nuit de marche[9]. Enfin, il y est fait mention d'un lieu qui se trouvait à mi-chemin entre Nitrie et Scété, dans lequel le moine Pihor vécut trente ans, n'ayant à boire que de l'eau très amère[10]. Palladius, ou l'auteur de l'*Histoire lausiaque*, donne quelques détails sur Nitrie. Lorsqu'il eut traversé le lac Maréotis, il lui fallut un jour et demi pour arriver à la partie méridionale de la montagne de Nitrie. Sur cette montagne, c'est-

(1) *Synaxare*, 7 Babah.

(2) *Ibid.*, 8 Toubah.

(3) *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 469.

(4) *Patr. lat.*, LXIII, col. 794, 954, 980.

(5) *Ibid.*, col. 747, 754, 866, 867, 869, 890, 909, 930, 970, 975.

(6) *Patr. lat.*, LXIII, col. 754.

(7) *Ibid.*, col. 867-890. Cf. col. 744, 752, 759, 776, 786, 789, 804, 806, 839, 861, 864, 865, 866, 910 et 970.

(8) *Ibid.*, col. 752.

(9) *Ibid.*, col. 839.

(10) *Ibid.*, col.

à-dire sur le plateau montagneux qui commence à cette montagne, s'étend un désert qui va jusqu'à l'Éthiopie, le pays des Maziques et la Mauritanie. Ce désert contenait environ cinq mille moines qui vivaient séparément, ou par groupes de deux ou trois, ou même plus. Sur la montagne de Nitrie, il y avait sept boulangeries qui servaient à nourrir les frères et six cents anachorètes répandus dans le désert. Il y avait une église qui renfermait trois palmiers à chacun desquels était suspendu un fouet, pour les moines, pour les voleurs et pour les pèlerins. Près de l'église, était la maison pour les étrangers, où ceux-ci pouvaient rester deux ou trois ans, s'ils le voulaient, à la condition de travailler dès la seconde semaine de leur arrivée. Dans cette hôtellerie, il y avait des médecins et des pâtissiers; on y vendait et buvait du vin. Les moines se réunissaient à l'église, seulement le samedi et le dimanche. Huit prêtres étaient attachés à cette église; mais le premier d'entre eux pouvait seul officier et prêcher [1]. Le même auteur fait aussi mention d'un autre endroit situé au delà de Scété et qu'on appelait *κλίμαξ*, ou l'*Échelle*, où personne ne pouvait habiter, parce qu'il était situé à une distance de 18 milles de l'eau [2]. Rufin, qui ne nous apprend rien de nouveau sur Nitrie, sinon que cette montagne était située à environ 40 milles d'Alexandrie [3], nous donne au contraire quelques détails sur les *cellules*. Elles étaient situées, d'après lui, à environ une dizaine de milles de Nitrie : les frères y vivaient séparément, éloignés de 3 ou 4 milles de l'église où ils se réunissaient le samedi et le dimanche [4]. Socrate [5] et Sozomène [6], qui donnent des détails très importants pour l'histoire des monastères établis dans ces divers endroits, n'en donnent aucun sur la géographie de ces lieux.

Il me faut maintenant passer sans transition à l'historien arabe

[1] *Patr. græc.*, t. XXXIV, col. 1019-1020.
[2] *Ibid.*, col. 1092.
[3] *Patrol. lat.*, XXI, col. 443.
[4] *Patr. lat.*, XXI, col. 444.
[5] Socrate, *Hist. ecclesiast.*, *Patr. græc.*, t. LXVII, col. 509 et sqq.
[6] Sozomène, *ibid.*, col. 1988 et seqq.

Makrizy qui décrit les monastères de Schiît tels qu'ils étaient de son temps : j'emprunterai la traduction qu'en a donnée Quatremère, dans l'article très étendu qu'il a consacré à Schiît. « La vallée de Habib, dit Makrizy dans sa *Description de l'Égypte*, est située dans la partie occidentale de l'Égypte, entre Marîout et le Fayoum. Elle tire son nom de Habib-ben-Mohammed, de la tribu de Fezarah, l'un des compagnons du prophète. Il fut présent à la conquête de la Mecque, et se retira dans cette vallée à l'époque des troubles excités contre le khalife Othman. Cette vallée se nomme *vallée des rois*, *vallée du Natron*, *désert de Schîhat*, *désert d'Askit*, *balance des cœurs*. Ce terrain réunit plusieurs productions précieuses, telles que le natron qui rapporte des sommes considérables, le sel *andemny* et le sel *sultany* (c'est-à-dire le natron rouge). Celui-ci se trouve sous la forme de tables qui ressemblent à du marbre. On voit dans ce désert une ancienne verrerie. Parmi ses autres productions, on compte le papyrus qui sert à faire des nattes, le zinc et la pierre d'aigle, qui est une boule d'argile jaune, enfermée dans une pierre noire. Pulvérisée et infusée dans l'eau, elle apaise les maux d'estomac. On voit dans cette vallée une source, appelée *fontaine du corbeau*, qui forme une espèce d'étang de 15 coudées de long sur 5 de large. Cette source, dont l'eau est limpide, se trouve dans une grotte, au milieu de la montagne, sans qu'on sache d'où elle vient, ni où elle passe. On comptait autrefois dans cette vallée cent monastères. Il n'en reste plus que sept qui s'étendent vers l'occident, le long du désert qui sépare la Bahirah du Fayoum. Tout cet espace est occupé par des sables arides, des marais salés, des déserts affreux et dépourvus d'eau. Les moines de ce canton ne boivent que de l'eau de puits. Les chrétiens d'Égypte leur portent des aumônes et le pain nécessaire pour célébrer la messe. Aujourd'hui ces monastères sont bien déchus de leur ancienne splendeur. En effet, si l'on croit les écrivains chrétiens, il en sortit soixante-dix mille moines, ayant chacun à la main un bâton de palmier, afin de saluer 'Amr-Ibn-el-'As, à son retour

d'Alexandrie et d'implorer sa protection pour eux et pour leurs monastères. Ce général accéda à leur demande et leur délivra un diplôme qui se conserve chez ces moines. Il leur accorda aussi une redevance à relever sur la Basse Égypte. Ce droit se monta une année à plus de 5,000 ardebs; mais aujourd'hui il ne va pas à 100 ardebs.

«Le plus célèbre de ces monastères est celui de Saint-Macaire-le-Grand. Au dehors, on voit les ruines d'un grand nombre de couvents. Autrefois les moines de Saint-Macaire étaient en possession de ne point reconnaître le patriarche, s'il ne venait, après avoir été sacré à Alexandrie, se faire installer dans leur monastère. Il renfermait, dit-on, autrefois quinze cents moines qui y faisaient leur résidence. Aujourd'hui il ne s'en trouve plus qu'un petit nombre. On compte trois saints du nom de Macaire : le plus illustre est celui qui a fondé ce monastère. Ensuite vient Macaire d'Alexandrie, et enfin Macaire l'évêque. Leurs corps sont déposés dans trois cercueils de bois que les chrétiens vont visiter avec beaucoup de vénération. On conserve encore aujourd'hui, dans ce monastère, l'écrit de 'Amr, par lequel ce général accordait aux moines de la vallée de Habib un droit à lever sur la Basse Égypte. C'est ce que m'ont assuré des témoins oculaires.

«Le monastère de Jean le Nain fut bâti, dit-on, au temps de Constantin, fils d'Hélène. Il était autrefois très florissant, et l'on y comptait un grand nombre de moines; mais aujourd'hui il n'en reste plus que trois. Le monastère de Saint-Jean Kama est près de celui d'Élie. Ce dernier appartenait aux Abyssins. Mais la charpente de ces deux édifices ayant été rongée par les vers, ils s'écroulèrent tous les deux et n'offrent plus maintenant que des ruines. Les Abyssins se sont retirés au monastère de la Vierge, *Saidah Johannes-el-Kasir*, qui est un petit monastère situé près du couvent de Saint-Jean le Nain. Le monastère de Saint-Noub, qui se trouve dans le voisinage, est aujourd'hui en ruines.

«Non loin de là, on voit le monastère des Arméniens, qui est

également ruiné. Tout près de ce dernier, est situé le monastère de Saint-Beschay qui est très grand et très révéré parmi les chrétiens, attendu que Beschay est un des solitaires les plus célèbres et qu'il va de pair avec saint Macaire et saint Jean le Nain. Vis-à-vis le monastère de Saint-Beschay, on voit un autre couvent qui appartenait autrefois aux chrétiens jacobites, mais qui, depuis trois cents ans, est occupé par des moines syriens. L'emplacement sur lequel sont situés ces couvents est désigné sous le nom de *lac des monastères*.

« Le monastère de Notre-Dame de Baramous est sous l'invocation de la Vierge Marie. Il renferme quelques moines. Vis-à-vis est le monastère de Saint-Moyse, ou de Moyse le Noir, autrement nommé le monastère de Baramous. On raconte que Maxime et Dométius, fils d'un empereur des Romains, avaient eu pour maître Arsène. Celui-ci, ayant quitté la cour, se retira dans le désert de Schîhat où il embrassa la vie monastique et où il demeura jusqu'à sa mort. Pendant qu'il était dans le désert, les deux jeunes princes dont nous avons parlé, étant venus le rejoindre, se mirent sous sa conduite. Après leur mort, leur père fit bâtir, sous leur invocation, l'église de Baramous. Saint Moyse le Noir, qui était de race berbère, était un brigand qui avait commis beaucoup de meurtres. S'étant fait chrétien, il embrassa la vie monastique et composa un grand nombre d'ouvrages. Il était un des solitaires qui passaient le carême entier sans prendre de nourriture[1]. »

J'ai cité ce long fragment, rempli des renseignements les plus précieux à côté d'erreurs assez grossières et de légendes comme savaient en fabriquer les Coptes, pour qu'il me serve, en quelque sorte, de pierre de touche négative. Comme on a pu le voir, Makrizy ne distingue pas entre Nitrie et Scété; il donne à toute la région le nom de Ouady Habib, lorsque les Coptes avaient, au contraire, pris grand soin d'en distinguer les diverses parties. A son

[1] Makrizy : *Khitât*, éd. de Boulaq, t. II, p. ٥٠٨ et ٥٠٩.

témoignage, il y avait dans cette vallée, comme principaux monastères : le monastère de Saint-Macaire, le monastère de Saint-Jean le Nain, le monastère d'Élie, le monastère de la Vierge de Jean le Nain, le monastère de Saint-Noub, le monastère des Arméniens, le monastère de Saint-Beschay, le monastère des Syriens, le monastère de Notre-Dame de Baramous et le monastère de Baramous, appelé aussi monastère de Moyse le Noir. Je vais maintenant déterminer la place de tous les endroits cités dans les œuvres coptes, grecques, latines et arabes mentionnées dans cet article.

Tout d'abord, quand Macaire le chamelier se rend à la montagne du Natron, c'est à la montagne de Nitrie qu'il se rend; cette montagne tirait son nom de la ville de Nitrie qui était voisine et qui correspondait sans doute à Pernoudj. Si ces deux villes ne sont pas identiques, il faut croire qu'elles étaient situées près des mines de natron, comme celle de Piamoun, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler. Ces mines sont encore visibles aujourd'hui, quoiqu'elles soient abandonnées et désertes. Quand Macaire a sa vision sous le rocher, on lui demande ce qu'il voit; il répond qu'il voit le commencement du marécage qui se trouve au nord; il était donc au sud de cet endroit où commençait le désert de Schiît qui lui est promis comme devant être un jour son empire et celui de ses enfants spirituels. Ce rocher, ⲡⲉⲧⲣⲁ, est, je crois, celui qui est cité deux fois dans la *Vie des Pères*, comme le séjour de Moyse le Nègre; le marécage est précisément la vallée, le Ouady des textes arabes, et ce fait est hors de doute; car, dans les *scalæ* coptes, le mot ϩⲉⲗⲟⲥ, qui est presque toujours employé par les auteurs coptes et qui n'est que le mot grec ἕλος, est traduit en arabe par وادى : *Ouady*. Ce lieu, qu'on appelle encore en copte ϯϧⲉⲗⲗⲟⲧ, *la vallée*, s'étendait comme une langue de terre, de l'est à l'ouest, le long des deux chaînes de montagnes, si bien qu'on pouvait dire qu'elle était placée au milieu de la montagne un moment interrompue : le côté nord s'appelait montagne de Pernoudj ou de Nitrie, le côté sud se nommait Schiît. C'est au côté nord que doivent

se placer la cellule d'Amoun qui fut le père des moines de Nitrie, les fours, l'église, l'hôtellerie dont parle Palladius. C'est là qu'il y avait, au rapport de Rufin, cinquante monastères, et, à celui de Makrizy, plus de cent monastères étendus de l'est à l'ouest, jusqu'au Fayoum; mais, après avoir contourné la vallée, ils devaient se confondre avec ceux de Schiît.

Quand Macaire s'établit d'abord dans la montagne de Schiît, près des gardiens de natron qui le molestent, c'est sur le côté sud des montagnes qui enserrent la vallée qu'il faut entendre, non loin du rocher, ou de la *Petra*, qui devait plus tard être la demeure de Moyse le Nègre. Lorsqu'il est obligé de quitter cet endroit, il se rend «au haut du rocher situé au midi et il y habita». Ce rocher, ou plutôt ce plateau rocheux, était situé assez loin du premier endroit où Macaire s'était taillé une habitation. C'est là que les deux jeunes gens, Maxime et Domèce, vinrent le trouver et moururent. Leur cellule fut appelée dans la suite ⲑⲣⲁⲟⲩⲏ ⲛⲛⲓⲣⲱⲙⲉⲟⲥ, ce qui signifie : *Monastère des Romains* (ou des *Grecs*); c'est le *Deir el Baramous*. C'est, en effet, dans cet endroit où s'éleva plus tard le monastère de Baramous, ⲡⲁⲣⲱⲙⲉⲟⲥ, que résida d'abord saint Macaire, comme le montre ce fait. Quant à l'origine du mot *Baramous*, elle est bien visible : le mot se compose de l'adjectif possessif ⲡⲁ et du nom de ⲣⲱⲙⲉⲟⲥ. Je ne crois donc pas que la vocalisation *Birmaous* puisse se justifier, et je ne comprends pas comment Quatremère a pu la trouver préférable à celle de Baramous[1]. Le nom de ce monastère signifie donc *celui des Romains :* il existe encore de nos jours, et c'est le plus occidental des quatre qui subsistent aujourd'hui. Nous savons que près de ce monastère s'en trouvait un autre qui s'appelait *Notre-Dame de Baramous;* il est maintenant détruit et tout le plateau est couvert de ruines. Quant au nom de *Moyse le Nègre* donné au monastère de Baramous, il s'explique, soit par la continuité du *rocher* qui s'étendait jusqu'à cet endroit, soit

[1] Quatremère, *op. cit.*, p. 468-469.

par le fait que Moyse y trouva la mort, ou peut-être il résulte de la confusion des deux couvents de Saint-Macaire. C'est aussi dans cet endroit, mais plus à l'ouest, que je reconnais le lieu nommé les *Cellules*. Ce nom vient de ce que les premiers compagnons de Macaire vivaient dans des cellules, et qu'on ne bâtit de véritables couvents que plus tard. Sa distance est bien celle que donne Rufin, une dizaine de milles de Nitrie.

Mais Macaire ne resta pas toujours en cet endroit; il dut se rapprocher du Ouady ou du ϩⲉⲗⲟⲥ : il fut conduit au sud du marécage, à l'ouest du puits, il y bâtit un couvent qui porte son nom. Ce couvent existe encore : c'est le plus oriental de ceux qui subsistent. Il est situé à l'extrémité méridionale du désert, en se rapprochant vers la Basse Égypte, et à l'ouest des puits de natron dont l'extraction remontait encore plus haut. Ce couvent n'était d'abord qu'un embryon de couvent : il consistait en une église et en quelques bâtiments pour l'usage des frères, c'est-à-dire en une sorte d'économat d'où l'on tirait les provisions et la matière première des ouvrages que l'on distribuait aux frères. Ce ne fut qu'après les massacres commis par les Barbares que l'on construisit un monastère, avec une enceinte ronde, d'où le nom arabe de دير, et une tour. Le patriarche Benjamin fut en grande partie l'auteur de ces restaurations : il bâtit une église où l'on déposa le corps de saint Macaire qui fut ramené au village de Pedjidjbîr, puis ceux des quarante-neuf moines mis à mort par les Barbares. Ils y sont encore aujourd'hui et on les montre aux visiteurs[1]. Près de ce couvent, au rapport de l'auteur des *Vies des Patriarches*, se trouvait une église dédiée à saint Sévère, le célèbre patriarche monophysite d'Antioche[2].

Le monastère de Jean le Kolobos, ou le Nain, est aujourd'hui complètement ruiné. Il se trouvait au sud-ouest de celui de Saint-Macaire, à une distance que l'historien des patriarches évalue à

[1] M. Jullien, *Voyage aux déserts de Scété et de Nitrie*, p. 38.

[2] Mss. ar. de la *Bibl. nat.*, n° 140, fol. 234 et 249.

IMPRIMERIE NATIONALE.

plus de quatre heures de marche (1). Au xive siècle, il ne renfermait plus que trois moines. Nous avons vu qu'il avait été construit près de l'arbre que Jean le Nain avait fait pousser d'un vieux bâton mort. L'auteur de son histoire nous assure qu'il était situé à une distance d'environ 12 milles. Ce n'est sans doute là qu'une légende apocryphe; mais l'emplacement du couvent se voit encore dans le désert près d'un arbre qu'on assure être le *Rhammus spina Christi* (2). Près de ce monastère se trouvait celui d'Élie, maintenant et depuis longtemps ruiné; puis le monastère de Notre-Dame de Saint-Jean le Nain et le monastère de Saint-Noub, ruiné dès le temps de Makrizy. Le terrain qu'occupaient ces monastères est, en effet, couvert de décombres de toute sorte qui indiquent assez clairement que les moines étaient nombreux en cet endroit (3).

Au nord-ouest du couvent de Jean le Nain, se trouvait le monastère des Arméniens, ruiné également dès le temps de Makrizy. Près de ce dernier se trouvait le monastère de Beschay, encore existant, le plus considérable des quatre qui ont survécu, et qui fut rebâti par les soins du patriarche Benjamin. Puis, environ à 500 mètres vers l'ouest, le couvent des Syriens.

Le monastère de Beschay est maintenant appelé, au témoignage d'un voyageur, je ne sais pourquoi, monastère d'Isaie (4), à moins que cet Isaie, quelque moine de grande réputation, n'ait détrôné Beschay.

Je ne sais trop où placer l'église bâtie par Mélanie à Isidore, si ce n'est aux Cellules, c'est-à-dire plus loin que le monastère de Baramous. C'est aussi là que se trouvait la cellule de Macaire d'Alexandrie, qui en avait une autre à Pernoudj ou Nitrie, une troisième près du couvent de Macaire l'Égyptien, et une quatrième dans le désert Libyen, c'est-à-dire entre la montagne de Pernoudj et le lac Maréotis.

J'aurai fini ce qui concerne Schiît, quand j'aurai parlé du Kli-

(1) Mss. ar., *Bibl. nat.*, n° 140, fol. 157.
(2) M. Jullien, *op. cit.*, p. 36.
(3) M. Jullien, *op. cit.*, p. 34.
(4) *Ibid.*, p. 32.

max, du fleuve nommé *Potamos* par les Coptes et *Lycus* par les historiens grecs ou latins, et enfin du désert de *Calamus*.

Le Klimax, au témoignage de Palladius, était situé au delà de Scété à une distance de 18 milles de la source la plus rapprochée, ce qui était cause qu'il n'était pas habité, ou du moins très rarement. Il est assez difficile de préciser ce que cet auteur entend par *au delà de Scété :* il est vraisemblable qu'il entend à l'ouest de Scété, car au sud, c'est le Fayoum; mais il est vrai que le terrain qui sépare le Fayoum du désert de Schiît n'est lui-même qu'un affreux désert. Quoi qu'il en soit, cet endroit devait son nom de Klimax, ou d'*échelle,* à sa configuration physique et devait avoir naturellement, ou par artifice, des degrés dans le roc pour monter jusqu'au sommet. Une pareille disposition n'est pas inouïe : il y a dans la gorge dont j'ai parlé, près d'Akhmîm [1], un monastère maintenant abandonné, mais dont les bâtiments subsistent encore, qui est bâti à mi-côte de la montagne et où l'on monte par une sorte d'escalier taillé dans le roc.

Quant au désert appelé *Calamus* ou *Porphyricus eremus*, ou encore *Porphyrites*, je ne crois pas qu'il soit situé dans le désert de Schiît, et je renvoie à ce que j'ai dit à ce sujet.

Reste le *Potamos* des auteurs coptes, le *Lycus Fluvius* des auteurs grecs ou latins. Ce fleuve est cité dans la partie copte de l'*Histoire lausiaque* se rapportant à Macaire d'Alexandrie, dans le récit de l'hyène auquel ce saint rendit service et qui se retira vers ce fleuve [2]. Palladius en fait aussi mention et rapporte que le vieillard Amoun fut transporté d'une rive sur l'autre, puis il ajoute : « Ce fleuve Lycus, je l'ai passé avec crainte un jour, sur un bac : c'est en effet un canal qui dérive du grand Nil [3]. » Saint Athanase en parle aussi dans la *Vie de saint Antoine* [4]. Quatremère veut que ce soit un canal qui allât se jeter dans le lac Maréotis [5]. Ce qui

[1] Voir l'article ⲡⲥⲩⲙⲃⲉⲗⲉϫ.

[2] *Cod. Vat. cop.*, t. LXVIII, f. 58 r°.

[3] *Patr. græc.*, XXXIV, col. 1024.

[4] *Patrol. græc.*, t. XXVI, col. 930.

[5] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 479-480.

me paraît le plus certain, c'est que ledit canal coulait de l'est à l'ouest et servait sans doute à arroser la vallée de *Ouady Natroun;* il est possible toutefois qu'il ait un peu obliqué vers le nord. Je ne puis non plus adopter la supposition que ce *Lycus Fluvius* répondît au *Bahr-bela-mâ*, c'est-à-dire au fleuve sans eau, ni que le lit de ce fleuve représente l'ancien lit du Nil.

C'est tout ce que j'ai à dire sur Schiît. Les écrivains coptes ont fait toute une série de calembours sur ce nom que l'on rencontre écrit quelquefois ϣιϩητ, mais qui, dans l'immense majorité des cas, s'écrit ϣιητ. Ils ont écrit ϣιϩητ en disant que c'était le lieu où l'on faisait la *Balance des cœurs*[1], et l'orthographe arabe شيهت semble leur donner raison, et Makrizy lui-même a eu connaissance du jeu de mots. Quatremère trouve que l'orthographe ϣιϩητ est la plus exacte et par conséquent celle que l'on doit préférer[2]. Je ne sais sur quelles raisons il base sa préférence. Je crois, au contraire, que la véritable orthographe est ϣιητ, que c'est la plus ancienne, et je suis, à ce sujet, de l'avis de Champollion qui fait venir ϣιητ du verbe ϣιλι qui signifie *patere, s'étendre*[3].

Il n'entre pas dans mon plan de raconter ici en détail quel fut le sort des divers couvents de Schiît aux diverses époques de l'histoire, ni de décrire quelles persécutions et quelles violences les moines eurent à subir, par un retour des choses humaines. On en trouvera un sorte d'abrégé dans l'article de Quatremère[4]. Les moines avaient été depuis longtemps habitués aux incursions des Barbares; les violences réglées des Arabes et surtout des Turcs n'ont été qu'un châtiment inconscient des persécutions qu'aux jours de leur puissance ils avaient fait subir aux Païens.

[1] C'est ce que dit l'auteur de la *Vie de saint Jean le Kolobos*, qui a sans doute réédité un calembour déjà commis avant lui par les moines.

[2] Quatremère, *Mémoires géograph. et historiques sur l'Égypte*, t. I, p. 461-462.

[3] Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 295, 298.

[4] Quatremère, *op. cit.*, t. I.

Schindalât, ⲡϣⲉⲛⲧⲉⲗⲉⲧ, شندلات.

Ce mot se trouve au *Synaxare*, dans le résumé des *Actes* de Thomas de Schindalât, porcher de son métier[1]. Il est aussi mentionné dans un manuscrit arabe de la *Bibliothèque nationale*, qui contient les *Actes* complets de Babnouda (Paphnouti) de Bandarâ[2].

Les *scalæ* coptes-arabes renferment aussi ce nom qu'elles placent entre Athribis et Damsîs[3].

Ce village existe encore actuellement dans la province de Gharbyeh, district de Ga'farîeh. Il est situé au nord de cette dernière ville, près de Belqîm et non loin de Bandarâ qui est à son midi. Il comprend 1,001 habitants et une école[4]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 1,370 feddans et une redevance de 8,000 dinars, qui fut ensuite réduite à 4,800[5]. Champollion a cité ce nom sans en donner autrement l'emplacement qu'en indiquant la province[6]; or la province de Gharbyeh est la plus vaste de la Basse Égypte.

Schinschîf, ϫⲓⲛϫⲏⲃ, شنشيف.

Le nom de ce village se trouve tout d'abord dans les *Actes* du martyr Djôôré, natif de Djindjbîb, qu'a publiés M. Rossi[7]. Ce personnage dit de lui-même : «Je suis un berger chrétien originaire de Tnaeio, qui habite à Djindjîb, et Djôôré est mon nom[8].» Le *Synaxare*, qui a résumé ce martyre, met : «Je suis un berger chrétien, des gens de Tanây, habitant à Schinschîf; mon nom est

[1] *Synaxare*, 27 Baonah : وفيه ايضا استشهد القديس تماس الذى من شندلات.

[2] Ms. arabe de la *Bibl. nat.*, supp. n° 89, fol. 162 r°, l. 8.

[3] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 v°; n° 53 fol. 86 v°; *Bodl. libr.*, Mar. 17. ⲣⲟϫ v°; mss. de Lord Crawford, fol. 228 v°.

[4] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 88, et partie arabe, p. ١٩٣.

[5] De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 642.

[6] Champollion, *op. cit.*, tome II, p. 224.

[7] F. Rossi, *I martirii di Gióóre, Heræi*, etc., 1887, Torino.

[8] *Ibid.*, p. 27.

Schourah[1]. » Ce village est mis dans le nome d'Akhmîm. Le berger, à l'arrivée du vali Arien, fut accosté par cinq des soldats du gouverneur qui lui enlevèrent plusieurs moutons. Schourah se retourna contre eux et les roua de coups de bâton, puis il reprit ses moutons. Arien se plaignit au vali de Schinschîf; celui-ci réunit tout de suite les *scheïkhs-el-beled* et résolution fut prise de remettre Schourah entre les mains du gouverneur[2].

Ce nom se trouve aussi deux fois dans la *Vie* arabe de Schenoudi, où l'on voit que ce village devait être situé près de la montagne, puisqu'il lui donnait son nom[3]. Il devait être situé à l'est, car Schenoudi est obligé de passer le Nil, lorsqu'il se rend pour rendre les derniers honneurs à son ami Thomas dans la montagne de Schinschîf, et le récit est assez extraordinaire pour que ce détail n'ait pas été oublié, car il fallut traverser le Nil, et le récit fait remarquer par deux fois qu'on n'eut pas besoin de barque. Cette insistance pour ce détail « sans barque » est l'indice qu'il fallut bel et bien traverser le fleuve, car ce n'est pas le seul exemple de cette expression.

La conclusion à tirer est que Schinschîf était situé sur la rive orientale du fleuve. Mais était-il au nord ou au sud d'Akhmîm? Je croirais assez volontiers qu'il était au midi de la ville d'Akhmîm, car la petite expédition rentra au monastère dans la même journée, et peut-être dans la même nuit.

Il n'en reste plus actuellement de trace, sinon dans l'*État de l'Égypte* qui le mentionne pour une contenance de 1,322 feddans et une redevance de 3,000 dinars[4].

Schlîimi, ϢⲖⲎⲒⲘⲒ, اشليمة.

Le nom de ce village a été conservé dans une souscription de

(1) *Synaxare*, 10 Kihak: فقال له من اين انت وما هو اسمك فقال له انى راعى مسيحى من اهل طناى ساكن بهنشيف واسمى شورة.

(2) *Ibid.*, 10 Kihak.

(3) E. Amélineau : *Monuments pour servir à l'histoire de l'Égypte chrétienne*, t. I, p. 465-466.

(4) De Sacy, *op. cit.*, p. 703.

copiste disant : « Faites mémoire de Pierre, fils de Pilotos, originaire de Schlîimi, sa patrie[1]. »

Quatremère n'a pas connu ce nom; mais Champollion l'a, au contraire, connu et identifié avec Aschlimeh[2]. Je ne vois aucune raison pour révoquer en doute l'identification de Champollion, sinon qu'il y a plusieurs villages de ce nom et qu'il n'est pas parlé de la province. Il y a, en effet, deux villages à peu près de ce nom; l'un, dans la province de Béhérah, district de Schoubrâ-Khît, avec une population de 653 habitants et une école; le second se trouve dans la province de Menoufyeh, district de Melîg, il porte le nom d'Aschlîm, compte 2,953 habitants et possède une école[3]. Je serais plutôt porté à reconnaître Schlîimi dans ce dernier village. Le premier seul est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 720 feddans et une redevance de 3,000 dinars[4].

Schnouâdeh, شنوادة.

Le nom de ce village se trouve dans les *Actes* complets de saint Agathon et de ses compagnons. Il y est dit : « Et certes vinrent une foule de gens des environs de la ville de Qous et du diocèse de Behnésâ : l'un d'eux se nommait Latsoua du Deir Danouheh, et l'autre des gens de Schnouâdeh[5]. »

L'*État de l'Égypte* contient un village qui peut répondre au nom de Schnouâdeh : c'est le village de Schnoudeh, dans la province de Daqahlyeh, ayant une superficie de 649 feddans et devant payer une redevance de 800 dinars, réduite ensuite à 600[6]. Mais je crois que le village nommé ici devait se trouver dans le diocèse de Behnésâ.

(1) Zoëga, *Catalogus Codicum copticorum*, p. 64.

(2) Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 247-248.

(3) *Recensement gén. de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 21, et part. ar., p. ٢٥.

(4) De Sacy, *op. cit.*, p. 660.

(5) Mss. arab. de la *Bibl. nat.*, n° 89, fol. 66 r° : ومن كرسى مدينة البهنسا واحد منهم يدعا لتسوا الذى من دير دنوهه والاخر من اهل شنوادة.

(6) De Sacy, *op. cit.*, p. 626.

SCHOUBRÂ D'ALEXANDRIE, شبرا من الاسكندرية.

Ce nom se trouve aussi dans les mêmes *Actes* que le précédent. Les martyrs eurent une vision qui leur apprit qu'ils obtiendraient la couronne du martyre à Schoubrâ, près d'Alexandrie[1]. Et lorsqu'ils furent arrivés près d'Arménius, duc d'Alexandrie, il se trouvait dans un village nommé Schoubrâ[2].

Le nom de ce village ne s'est pas conservé, et je ne sais où le situer, sinon près de la ville d'Alexandrie. Ce nom a été commun en Égypte et réservé à la Basse Égypte. Il n'y avait pas moins de 51 villages nommés de ce nom en 1376; il n'y en a plus aujourd'hui que 26, soit que les villages n'existent plus, soit qu'ils aient changé de nom.

SCHOUBRÂ de SÂ, شبرا من اعال صا.

Le nom de ce village nous a été conservé par le *Synaxare* en deux endroits différents. D'abord dans la fête du saint aba Jean Kimâ, qui «était de Schoubrâ, du nome de Sâ[3]». Le second passage se rapporte sans doute également à ce village, quoique cela ne soit pas dit expressément. Lorsque Schiounsî d'Ilkhîm eut résolu d'être martyr, «il entendit parler d'une femme sainte de Schoubrâ, nommée Marie, qui recevait les pauvres et les étrangers chez elle, faisant beaucoup de bien : ils tombèrent d'accord tous les deux pour recevoir le martyre[4]». Ils se rendirent tous deux vers le vali qui se trouvait dans une barque sur le bord du Nil d'Égypte. Comme le Nil d'Égypte désigne ordinairement la branche de Damiette, ce passage conviendrait assez bien à la réalité.

Quoi qu'il en soit, nous savons que le nome de Saïs renfermait un village de Schoubrâ. Mais, comme la province de Gharbyeh, dont fait partie Saïs, renferme quantité de villages nommés Schoub-

(1) *Syn.*, 7 Thoth : ونالوا اكليل الشهادة بشبرا الذى عند الاسكندرية.

(2) *Synaxare*, 7 Thoth.

(3) *Synaxare*, 25 Kihak : هذا من شبرا من عال صا.

(4) *Synaxare*, 4 Baonah.

râ, et que le nom de Schoubrâ de Sâ a disparu de la nomenclature des villes ou villages de l'Égypte actuelle, il n'est pas possible de spécifier celui qui s'appelait Schoubrâ de Sâ. La carte d'Égypte présente cependant un village qui est très rapproché de Sâ et qui s'appelle Schoubrâ-Téni ou Schoubrâ-Tanâ; mais ce village a déjà un nom copte et il n'est pas probable que l'auteur du *Synaxare* l'ait eu en vue.

Schoubrâ-Rahimeh, ⲡⲣⲟϩⲃⲱ, شبرا رحمة.

Le nom de ce village se trouve dans la liste des églises célèbres de l'Égypte; il y avait dans ce village une église dédiée au martyr Jean de Senhout [1].

Il n'y a nulle mention d'un pareil nom dans les listes officielles. Je m'imagine que, par le mot رحمة, on a voulu transcrire le mot ϩⲃⲱ, et qu'au lieu de la lettre م, il aurait fallu écrire ن, ces deux lettres pouvant facilement se prendre l'une pour l'autre dans l'intérieur d'un mot, si l'écriture est mauvaise. Ce n'est là d'ailleurs qu'une pure conjecture.

Il m'a été impossible de retrouver ce village; cependant je crois qu'il devait être dans les environs du Caire.

Schouseh, شوسة.

Le nom de cette localité se trouve au *Synaxare*, dans la fête du martyr Jean le Soldat, «qui était d'Eschmoun Tanâh. Il était d'abord de Schouseh [2]». On l'envoie à Barnoum où il termine son martyre et un homme de ce dernier village le renvoie dans sa patrie.

Il serait d'abord assez plausible de rechercher la situation de ce village dans la province de Daqahlyeh dont Eschmoun-Tanâh fut autrefois la capitale; mais rien n'y oblige et d'ailleurs la province n'offre aucun nom semblable. Le *Recensement général de l'Égypte*

[1] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 52, f. 174 r°; mss. de Lord Crawford, f. 334 r°.

[2] *Synaxare*: الذى من اشمون طناح هذا كان اولا من شوسة.

présente un nom tout proche par son orthographe : c'est le village de Schouscheh, شوشة, dans la province de Minîeh, district de Qolosnâ, qui compte 738 habitants, y compris les Bédouins [1]. Ce village est nommé شوشية, Schouschîeh, dans l'*État de l'Égypte*, il a une contenance de 2,828 feddans et devait payer une redevance de 4,000 dinars [2]. Cette forme dernière du nom permet de le rapprocher d'un autre village de la province de Menoufyeh qui s'appelle également Schouschîeh dans l'*État*, mais que le *Recensement général de l'Égypte* appelle Schouschîây. Il est plus que probable que c'est le *Schouseh* dont il s'agit ici, car, s'il se fût agi du précédent, le texte aurait sans doute mis «qui se trouve dans la Haute Égypte». Ce dernier village est situé dans le district d'Eschmoun, compte 1,673 habitants et possède une école [3]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 1,160 feddans et une redevance de 3,000 dinars, réduite ensuite à 2,200 [4].

Sélî, ⲛⲗⲏ.

Le nom de cette ville se trouve dans les fragments thébains récemment acquis par la *Bibliothèque nationale*. Parmi les évêques assistant au concile d'Éphèse, il y a un : «Alypios, de Enlî [5]», car c'est ainsi qu'écrit le texte copte. Au contraire les *Actes* grecs donnent le mot Σελη comme correspondant au copte ⲛ̄ⲗⲏ [6]. Je crois qu'il y a en effet une faute et qu'il faut lire ϩⲗⲗⲏ ou ⲥⲗⲏ, comme écrit un autre manuscrit.

Or on chercherait vainement dans la liste des évêchés de l'Égypte ce nom ou quelque équivalent, et l'on serait porté à croire que cet évêque avec son nom étranger à l'Égypte était en effet évêque d'une ville non égyptienne; car rien ne nous assure que l'ordre

[1] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 90, et part. ar., p. 14.

[2] De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 655.

[3] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 90, et part. ar., p. 14.

[4] De Sacy, *op. cit.*, p. 655.

[5] ⲁⲗⲩⲡⲓⲟⲥ ⲛ̄ⲛ̄ⲗⲏ (*sic*). Mss. cop. *Bibl. nat.*, frag. théb. vol. 129*, fol. 23.

[6] Labbe, *Concilia*, t. III, col. 1084.

géographique ait été bien suivi dans les souscriptions au concile d'Éphèse, et que, parmi les évêques d'Égypte, il ne s'en trouve pas d'étrangers à ce pays. Mais l'*Itinéraire romain* nous fournit une ville qu'il nomme Silé, dans la partie de l'itinéraire qui va de Sérapiou à Péluse en passant par Thaubasium, *Silé*, Magdolo et arrivant à Péluse[1]. Champollion, qui a parlé de cette ville, la place à Salehîeh, parce que ce nom a une certaine ressemblance avec celui de Silé ou Sélî[2]; mais les auteurs arabes nous apprennent que cette ville est moderne et qu'elle fut bâtie par Salah-ed-dîn. D'ailleurs comment croire que, de Sérapiou, les soldats allassent passer à Salehîeh, lorsqu'il ne devait y avoir de Sélî à Migdol que 12 milles et 12 autres milles de Migdol à Péluse? De Salehîeh à Migdol, il y a plus de 40 milles, et il faudrait parcourir les deux côtés d'un triangle presque isocèle, au lieu d'en parcourir un seul. La carte des *Domaines* a évité cette erreur; mais la place qu'elle assigne à Sélî est un peu trop à l'ouest; car cette ville est ainsi située à plus de 12 milles de Migdol. Il n'en reste actuellement que des ruines; il n'est donc pas étonnant que la liste des évêchés ne la cite pas, si elle avait cessé d'exister.

Selmoun, سلمون.

Le nom de cette localité nous a été conservé par le *Synaxare* dans le résumé des *Actes* du martyr Begousch. Il y est dit qu'on «bâtit en son nom une église à l'ouest de Tamâ, près d'un village appelé Selmoun et qu'on y plaça son corps[3]». Nous savons par le même document que le village de Tamâ était du pays de Qâou, un peu à l'ouest[4].

Il nous faut donc chercher dans la Haute Égypte l'emplacement de Selmoun, un peu à l'ouest de Tamâ. Ce village existe encore actuellement : il fait partie de la moudirieh d'Asiout et du district

[1] *Itinerarium Romanum*, éd. Parthey et Pinder, p. 76.

[2] Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 77.

[3] *Synaxare*, 26 Toubah : فبنيت على اسمه كنيسة غربى طما عند قرية تعرف بسلمون.

[4] *Ibid.*

de Doueir : il est en effet situé un peu au nord-ouest de Tamâ : il compte 2,096 habitants, possède une poste et une école[1]. Il n'est pas cité dans l'*État de l'Égypte*. Son orthographe diffère un peu de celle qui se trouve dans le *Recensement* où l'on écrit سلامون au lieu de سلمون ; mais cette différence n'est pas faite pour faire douter de l'identification.

Il y a, outre ce village, six autres villages qui portent le nom de Salâmoun.

Senebiî, ⲤⲈⲚⲈⲂⲒⲎ.

Ce nom se rencontre dans l'un des papyrus de l'archiduc Rainer. Le papyrus est une reconnaissance donnée par un certain « Aurélios Iskhyros, fils de Théogitôn et de mère Taisi, originaire du bourg de Sénébiî[2] », pour avoir reçu un certain nombre d'ardebs de blé. C'est la seule mention que j'aie rencontrée de ce nom.

Quoiqu'il ne soit pas dit que ce village soit placé dans le Fayoum, il est cependant bien vraisemblable, par la nature de l'acte, qui est un prêt, et par la qualité du prêteur, qui est membre du conseil municipal de la ville d'Arsinoë, qu'il ne faut point le situer hors de ce canton. Mais ce nom ne se retrouve plus aujourd'hui parmi ceux des localités du Fayoum, et il en était de même dès le xive siècle, où le Fayoum était beaucoup plus habité, plus prospère et plus riche qu'il ne l'est aujourd'hui. Cependant il n'est pas complètement impossible de situer ce village hors du Fayoum, et d'ailleurs l'homme pouvait habiter dans le Fayoum et être né ailleurs. Or il existe dans la province de Menoufyeh un bourg dont le nom correspond exactement à la transcription grecque ⲤⲈⲚⲈⲂⲒⲎ, si l'on admet que la sifflante représente la chuintante que les Grecs ne possédaient pas : c'est le bourg de Schanaouây, dans le district d'Eschmoun, lequel a une population de 900 habitants et possède une

[1] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, partie franç., p. 285, et part. ar., p. ٢٧٩. — [2] *Mittheilungen aus der Sammlung Erzherzog Rainer*, 4e année, p. 91.

école[1]. Ce bourg est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 1,459 feddans et une redevance de 4,500 dinars[2].

Serâîâ, سرايا.

Le nom de cette localité se voit dans le récit du massacre d'Esneh; lorsque le vali Arien fut arrivé dans cette ville et qu'il n'y eut trouvé personne, il apprit de la bouche d'une vieille femme, près de la porte d'Oschkour, qui était la porte du Sud, que les habitants étaient allés à la montagne de Qitâmah pour faire une fête. Il se dirigea alors vers la montagne, passant à Mabqalah, puis à Girmahahât; «il se rendit alors dans un autre endroit, nommé Sérâîâ[3]», puis il arriva à la montagne.

Il résulte de ce texte que Sérâîâ était un petit village, ou une ferme, une *'ezbeh,* située près de la montagne de Qitâmah. Cette montagne était située au sud-ouest de la ville, car le vali semble bien être sorti par la porte sud. La tradition qui a conservé le souvenir de ce massacre place en effet l'endroit où il eut lieu au sud de la ville.

Ce nom n'a laissé aucune trace dans les listes officielles.

Sersinâ, ϯⲁⲗⲥⲓⲛⲉ, سرسنا.

Ce nom se trouve, dans le *Synaxare,* dans le résumé des *Actes* de sainte Lîârîâ, qui était de Demellîânâ, près de Damîrah. Sous l'exhortation de l'ange Raphaël, «elle se leva, distribua ses biens et se rendit à Touah, jusqu'à Schersinâ[4]». Plus tard, le vali l'emmena avec lui jusqu'à Touah, où elle acheva son martyre.

Les *scalæ* coptes-arabes ont conservé un nom qui se rapproche fort de celui-ci : c'est le village de Sersinâ, ou peut-être de Schersinâ, en admettant que les points diacritiques aient été omis. Les

[1] *Recensem. génér. de l'Égypte,* t. II, part. fr., p. 80, et part ar., p. ١٩٣.

[2] De Sacy, *Relation de l'Égypte,* p. 655.

[3] *Synaxare,* 13 Kihak : ووصل الى مكان اخر تسمى سرايا.

[4] *Synaxare,* 25 Abib : وفرقت مالها واتت الى طوة الى شبسنا.

scalæ placent ce village entre Touah et Damanhour (1), ou entre Touah et Panouf Khît (2). A l'exception d'une seule (3), elles l'écrivent ⲫⲁⲣⲥⲩⲛⲏ; mais elles le rendent toutes par سرسنى ou سرسنا. De son côté, la liste des évêchés de l'Égypte contient ce nom et donne l'égalité suivante : ⲕⲗⲏⲟⲡⲁⲧⲣⲓⲧⲁ = ⲯⲁⲗⲥⲓⲛⲓ = شرشنا (4). De fait, au concile d'Éphèse, il y a un évêque de Psarsiné (5), et les *Actes* grecs portent comme répondant à ce nom *κλεοπάτριδος* (6).

Je ne crois pas qu'il y ait de doute à avoir : il s'agit bien de la même ville, et les variantes du nom correspondent à des prononciations locales. Cette conclusion est d'autant plus certaine que la liste des évêchés place ce diocèse immédiatement après Touah et avant Niqîous. Elle nous fournit ainsi la véritable position de cette ville et permet de l'identifier. Cette ville se trouve encore actuellement en Égypte sous le nom de Sersinâ, dans la province de Menoufyeh, district de Ménouf : il y en a même deux au lieu d'une, tout près l'une de l'autre : la première comprend 1,627 habitants, et la seconde 3,375 : toutes deux possèdent une école : ce ne sont plus que des villages (7). L'*État de l'Égypte* les cite pour une contenance de 2,693 feddans et une redevance de 7,500 dinars, réduite ensuite à 5,000 (8).

Il peut paraître étonnant que la martyre, partant d'auprès de Damîrah, vienne passer près de Ménouf pour se rendre à Touah; mais son itinéraire est bien tracé et bien indiqué par le *Synaxare* qui la fait arriver à Psarsiné d'abord, puis emmener à Touah par le vali.

(1) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 r°; *Bodl. libr.*, Mar. 17. f. ⲣⲟⲍ r.

(2) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 86 r°; n° 54, fol. 4 r°; n° 55, f. 187 r°. *Brit. Mus.*, Orient. 441, fol. ⲣⲙⲑ r°; mss. de Lord Crawford, fol. 228 v°.

(3) *Brit. Mus.*, Orient, 441, fol. ⲣⲙⲑ r°.

(4) Mss. cop. de la *Bibl. nat* n° 52, fol. 171 v°; mss. de Lord Crawford, fol. 330 r°.

(5) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, fragm. théb. n° 129', fol. 23.

(6) Labbe, *Concilia*, t. III, col. 1084.

(7) *Recensement gén. de l'Égypte*, t. II, part. fr., p 294, et part. ar., p. ٢٩٤.

(8) De Sacy, *op. cit.*, p. 556.

Sefhet, ⲥⲃⲉϩⲧ, سفهت كفر.

Le nom de cette ville nous a été conservé parmi les noms des évêchés d'Égypte dont les titulaires assistaient au concile d'Éphèse: Pabiskos de Sefhet[1]. L'original grec met à la place de ce nom Apollônos[2]. La liste des évêchés d'Égypte mentionne aussi ce nom sous l'égalité suivante : ⲁⲡⲟⲗⲗⲱⲛⲟ ⲕⲁⲧⲱ = ⲥⲃϩⲧ ⲕⲁϩ ⲕⲱⲟⲩ = سفهن كفر (?)[3]. Cette ville est placée après Dendérah et avant Hou; mais l'ordre est manifestement rompu, puisque Dendérah vient après Philée. L'identification de cette ville avec Apollinopolis Parva nous permettra de la placer près Siout, comme l'*Itinéraire romain* qui en fixe la place entre Lyco et Hysoris. Cette place convient bien à la mention de cette ville par la liste des évêchés, car le nom copte signifie Sefhet dans la terre de Kôou, et c'est bien là ce que dit l'*Itinéraire*. Qâou était située sur la rive est du fleuve, Sefhet sur la rive ouest, comme le fait voir le document gréco-latin. On a identifié *Apollinopolis Parva* avec Sedfeh, et l'on pourrait bien avoir raison. Le nom du village moderne de صدفا, écrit au XIVe siècle صدفة, pourrait parfaitement provenir de ⲥⲃⲉϩⲧ en changeant la place du ⲧ, changement qui n'a rien d'insolite en Égypte et qui s'explique par la prononciation populaire. Le village de Sadfeh, ou Sadfâ, se trouve, province d'Asiout, dans le district de Doueir, compte 3,381 habitants, possède une escale sur le Nil et une école[4]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 6,586 feddans et une redevance de 8,000 dinars[5]. L'identification des deux noms Apollinopolis Parva et Sefhet est nouvelle. Champollion s'est trompé du tout au tout à propos de cette ville[6].

(1) ⲡⲁⲃⲓⲥⲕⲟⲥ ⲛⲥⲃⲉϩⲧ. Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, fragm. théb. n° 129, fol. 23.

(2) Labbe : *Concilia*, t. III, col. 1084.

(3) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 v°, et mss. de Lord Crawford, fol. 331 v°.

(4) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 277, et part. ar., p. 140.

(5) De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 699.

(6) Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 174, 219 et 273.

(El-) Sind, السند.

Le nom de cette localité se trouve dans le *Synaxare*, dans l'abrégé de la *Vie de Samuel* qui était l'un des soixante-dix saints célèbres du pays, est-il dit. Il fut établi supérieur de la communauté de Benhadeb, ordonné prêtre par l'évêque de Qeft. «Et l'on raconte, ajoute le texte, de ce grand anba Samuel qu'il resta tout son temps dans le pays d'El-Sind, guidant les frères[1].»

Ce nom n'a pas laissé de trace dans la nomenclature des noms de villes ou de villages en Égypte. Ce pays devait se trouver dans le sud de l'Égypte, non loin de Qeft et de la montagne de Benhadeb. C'est tout ce qu'il est permis de dire, car les listes officielles n'en font pas la moindre mention.

Singâr, ⲥⲟⲛϭⲁⲣ, سنجار.

Le nom de cette localité a été conservé par le *Synaxare*, dans la fête du martyr David. Il n'en est fait qu'une courte mention dans ces termes : «Et encore en ce jour furent martyrs le saint David et ses frères à Singâr[2].» Un manuscrit copte nous a conservé ce nom au milieu d'une liste de noms géographiques; il l'écrit ⲥⲟⲛϭⲁⲣ et le place après Djemnouti et avant Damiette[3].

J'ai déjà dit qu'on avait une autre ville de ce nom qui s'appelait ϣⲓⲛⲭⲉⲣⲟⲩ en copte. Je ne peux établir aucune parenté entre les deux Singâr. Je ne sais où placer celle-ci, ou plutôt ce village.

Siout, ⲥⲓⲱⲟⲩⲧ, اسيوط.

Cette ville est des plus connues et des plus fréquemment nommées par les diverses sources dont je me suis servi.

Les documents coptes nous en parlent assez souvent. Dans le martyre de Pierre d'Alexandrie, il est dit qu'un «nommé Mélétius,

(1) *Synaxare*, 21 Kihak : انه اقام زمانه جميعه فى السند ربيسا على الاخوة.

(2) *Syn.*, 4 Mésoré : داوود واخوته بسنجار.

(3) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 43, fol. 572.

évêque de la ville de Siout, désirait s'emparer de l'archiépiscopat[1] ». Ce nom est surtout célèbre par la *Vie de Jean de Lycopolis* qui habitait la montagne voisine[2]. Cette ville, à l'époque où vivait ce personnage, était divisée en deux partis : les membres de l'un de ces deux partis, étant entrés dans un établissement de bains, y furent brûlés vifs par ceux de l'autre parti. D'après les détails donnés, les Grecs furent vainqueurs des Égyptiens et firent ensuite bâtir un établissement de bains avec des salles pour le tir de l'arc, pour le pugilat, des bassins pour les plongeurs, etc. Le roi Théodose, à la nouvelle de cette sédition, résolut de détruire la ville; mais, à l'arrivée de l'envoyé impérial, Jean obtint un répit et sauva la cité[3].

Le *Synaxare* mentionne aussi cette ville[4].

Les *scalæ* coptes en donnent toutes le nom, et quelques-unes le font précéder du nom grec ⲗⲉⲅⲟⲩ pour ⲗⲩⲕⲟⲩ[5]. La liste des évêchés donne l'égalité suivante : ⲗⲩⲕⲱⲛ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲥⲓⲱⲟⲩⲧ = مدينة اسيوط[6].

Quatremère[7] et Champollion[8] ont parfaitement reconnu et identifié cette ville.

Cette ville est en effet assez connue pour le grand commerce qu'elle fait, pour son bazar, la teinture des plumes d'autruche, ses quelques édifices et son apparente civilisation. Elle existe encore, toujours aussi florissante. C'est à elle que se terminait la ligne

(1) Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 260. Cf., p. 269; *Cod. Vat. cop.*, LXVIII, fol. 1 r°; Zoëga, *Cat. Cod. cop.*, p. 107, 140 et 144.

(2) E. Amélineau, *Monum. pour servir à l'hist. de l'Égypte chrét.*, t. I, p. 16, 64, 80, 472.

(3) Zoëga, *Cat. Cod. cop.*, p. 540.

(4) *Synaxare*, 5 et 21 Hathor, 5 Kihak.

(5) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 43, fol. 5 v°; n° 44, fol. 79 v°; n° 50, fol. 110 v°; n° 53, fol. 85 r°, avec ⲗⲉϫⲟⲩ; n° 54, fol. 188 r°; n° 55, fol. 5 r°; *Brit. Mus.*, Orient. 441, f. ⲣ̄ⲛ̄ v°; *Bodl. libr.*, Maresc. 17. ⲣ̄ⲟ̄ⲃ̄ r°; mss. de Lord Crawford, 229 v°.

(6) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 v°. Mss. de Lord Crawford, fol 331 v°.

(7) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 274-275.

(8) Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 276-280.

du chemin de fer de la Haute Égypte qui va aujourd'hui jusqu'à Girgeh. Il y a plusieurs écoles, des tribunaux, etc. Elle est peuplée de 31,398 habitants[1]. C'est l'une des plus grosses villes de l'Égypte et la plus grosse de la Haute Égypte. Elle est la capitale d'une province; elle l'était déjà au XIVe siècle, car l'*État de l'Égypte* la cite avec cette qualité : la contenance et la redevance n'en sont point données[2]. Elle est l'une des plus anciennes villes de l'Égypte, comme le montrent les tombeaux qui l'avoisinent, et qui remontent à la xe dynastie : son nom était le même dès cette époque : ou .

Sip, ⲥⲓⲡ.

Ce mot se trouve dans les *Actes* de Macaire d'Antioche, dans le récit de la destruction des temples qui a été ajouté à ces *Actes*. Après la démolition des temples de Pischteh, il est dit que le gouverneur Eulogios, « comme il se dirigeait vers le Sud, en Égypte, vit le temple de Sip bien orné et demanda à ses grands ce qu'était cela.[3] ». Aussitôt des hommes de Gemoumi (Eschmoun Goreisân) s'avancèrent et lui dirent que c'était Diophane, le meurtrier de Macrobe, qui avait bâti ce temple[4].

J'ai longtemps hésité pour savoir si ce nom désignait le dieu Seb ou un village; mais le nom du dieu Seb se serait transcrit *Siv*, il aurait pris un ⲃ et non un ⲡ. J'ai donc admis que c'était un village, et que ce village devait se trouver dans les environs d'Eschmoun Goreisân, non loin de Schetnoufi, puisqu'il était dans la Basse Égypte, ϧⲉⲛ ⲭⲏⲙⲓ. C'est tout ce que je puis dire, le nom n'ayant laissé aucune trace.

[1] *Recensement général de l'Égypte*, t. I, part. fr., p. 17, et part. ar. ٢٥.

[2] De Sacy, *op. cit.*, p. 698.

[3] Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 74.

[4] *Ibid.*, p. 73-74.

SOUAN, ⲤⲞⲨⲀⲚ, اسوان.

Ce nom est aussi l'un des plus célèbres de l'Égypte, et toutes les sources auxquelles j'ai puisé me l'ont fourni.

Les documents coptes mentionnent très souvent cette ville[1]. Le *Synaxare* nous apprend qu'elle avait un évêque dès le temps du patriarche Timothée, l'un des successeurs d'Athanase[2]. Les *scalæ* coptes-arabes la citent toutes[3], et la liste des évêchés la mentionne avec l'égalité suivante : ⲤⲒⲚⲘⲈⲤⲚⲠⲖⲞⲒ ⲤⲒⲚⲚⲈⲤⲈ = ϯⲂⲀⲔⲒ ⲤⲞⲨⲀⲚ = مدينة اصوان[4]. Enfin la *Chronique de Jean de Nikiou* dit que les Perses de Cambyse, «après en avoir fini avec la ville d'Eschmounein, s'avancèrent dans l'Égypte Supérieure, détruisirent la ville d'Asouân, traversèrent le fleuve en face de la ville d'Ahîf et saccagèrent Philée, comme ils avaient fait des autres villes[5]».

Cette ville est très connue : Quatremère[6] et Champollion[7] l'ont aisément identifiée. Le *Recensement général de l'Égypte* la fait dépendre de la moudirieh d'Esneh, en fait le chef-lieu d'un district, le siège d'un *bandar* et lui attribue une population de 6,421 habitants. Elle possède une école, une poste, un bureau télégraphique, une station sur le Nil, car c'est là que s'arrêtent forcément les bateaux à vapeur qui font le service du fleuve[8]. Elle est nommée par l'*État de l'Égypte* comme ville frontière[9]. Il y avait autrefois plusieurs couvents qui existent encore, mais sont abandonnés.

[1] Ézéchiel, t. II, p. 6 et 16. *Cod. Cop. Vat.*, t. LXVI, fol. 99 r°. E. Amélineau, *De historia Lausiaca*, p. 78. *Monum. pour serv. à l'hist. de l'Égypte chrét.*, t. II, p. 39, 384.

[2] *Synaxare*, 11 Athor.

[3] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 43, fol. 51 r°; n° 44, fol. 79 v°; n° 46, fol. 171 r°; n° 50, fol. 111 r°; n° 53, fol. 85 r°; n° 54, fol. 288 r°; n° 55, fol. 5 v°. *British Museum*, Orient. 441, f. ⲢⲚ v°; *Bodleian library*, 17, fol ⲢⲞⲌ r°; mss. de Lord Crawford, folio 229 verso.

[4] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 v°. Mss. de Lord Crawford, fol. 331 v°.

[5] *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 394.

[6] Quatremère, *op. cit.*, t. I. p. 280.

[7] Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 161-166.

[8] *Recensement général de l'Égypte*, t. I, part. fr., p. 51, et part. ar., p. ٢٥.

[9] De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 164.

Le nom antique de la ville, tel qu'il se trouve dans les inscriptions hiéroglyphiques, est [hiéroglyphes]. Elle a acquis tout dernièrement une importance nouvelle par suite de la guerre entre l'Égypte et le Soudan.

Soûfîroû.

Le nom de cette localité se trouve dans la *Chronique de Jean de Nikiou*. Lors de l'invasion de l'Égypte par Cambyse, ce document dit : « A cette époque régnait en Égypte le roi Apriès, dans la ville de Thèbes, à Memphis et dans deux autres villes, à savoir Moûhîb et Soûfîroû [1]. » C'est tout.

Les listes officielles n'ont conservé aucun nom semblable ; la *Chronique* a d'ailleurs défiguré tous les noms de lieux.

Stallou, ϹⲦⲀⲖⲖⲞⲨ.

Le nom de ce village se trouve dans un fragment conservé au musée de Naples. Trois moines y disent d'eux-mêmes : « Nous sommes des hommes d'un même village, dans le nome d'Eschmoun, nommé Stallou [2]. » Nous en sommes réduits à ce seul témoignage. Champollion [3] et Quatremère [4] ont connu ce nom et l'ont placé dans la province d'Eschmounein, sans chercher à l'identifier. Il existe dans le *Recensement de l'Égypte* un nom qui au premier abord paraît pouvoir s'identifier avec Stallou, c'est celui qui est écrit اسطال, mais le malheur veut que ce nom fasse partie du district de Qolosnâ et de la province de Minîeh qui, de ce côté, a englobé les bourgs de la province de Behnésâ. Il faut donc renoncer à cette identification.

Sirîâqous, سرياقوس.

Le nom de cette localité n'est que mentionné par le *Synaxare*,

[1] *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 391.

[2] Zoëga, *Catalogus Codicum copticorum*, p. 550.

[3] Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 295.

[4] Quatremère, *Observations sur quelques points*, etc., p. 35.

dans la fête du martyr «Hor de Sirîâqous», qui fut martyr à El-Fermâ[1].

Ce village existe encore dans la province de Qalîoubyeh, district de Schoubrâ. Il est situé sur le grand canal appelé Ismaîlîeh, non loin du Khalig-el-Masry, un peu au nord-est de Schoubrâ. Il comprend actuellement 2,869 habitants et possède une école[2]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 5,141 feddans, y compris celle de Mona-Ga'far, et pour une redevance de 15,000 dinars, laquelle fut réduite par la suite à 8,750 dinars[3].

Tabennîsi, ⲦⲀⲂⲈⲚⲚⲎⲤⲒ, دفانيس.

Ce nom est celui du village où Pakhôme établit le premier couvent des cénobites. Aussi n'est-il pas étonnant qu'il soit souvent cité dans la *Vie de Pakhôme*, celle de Théodore et dans les traductions grecques et arabes qui en ont été faites.

Quand Pakhôme eut quitté le village de Schénésît pour aller habiter avec son maître Palamon, il y resta plusieurs années, puis, un beau jour, il se rendit au désert «au milieu de grandes et nombreuses épines, selon sa coutume, et, par l'impulsion de l'Esprit, il marcha environ à la distance d'un mille, jusqu'à ce qu'il arrivât à un village situé sur les bords du fleuve, et nommé Tabennîsi[4].» Tabennîsi était au sud de Phebôou[5]; on pouvait se rendre à Phebôou, où Pakhôme transporta le siège principal de son ordre, et en revenir dans une même soirée[6]. La traduction arabe, au lieu

[1] *Synaxare*, 12 Abib : انبا هور من سرياقوس.

[2] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 294, et part. ar., p. ١٧٧.

[3] De Sacy, *op. cit.*, p. 601.

[4] E. Amélineau, *Monum. pour servir à l'hist. de l'Égypte chrét.*, t. II, p. 15. Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 281, a écrit que Tabennîsi était situé à 10 milles au sud de Schénésît : il a évidemment lu ⲘⲘⲎⲦ ⲘⲒⲖⲒⲞⲚ, au lieu de ⲘⲘⲚⲦⲘⲒⲖⲒⲞⲚ; en ce cas il aurait fallu ⲘⲘⲎⲦ ⲘⲘⲒⲖⲒⲞⲚ, ce que ne comporte pas le texte. D'ailleurs la version arabe me donne raison, car elle traduit 1 *mille* par 1 *heure de marche*, ce qui en effet se rapproche plus de la vitesse ordinaire des Égyptiens qui marchent à loisir, que 10 *milles*.

[5] *Ibid.*, p. 76.

[6] *Ibid.*, p. 104.

d'un mille, met une heure de marche, et écrit le nom du village طبانسين[1]; ce village faisait partie du diocèse de Dendérah[2].

La *Vie de Macaire d'Alexandrie* rapporte que ce saint mit quinze jours pour se rendre de Schiît à ce couvent[3]. Quatremère, qui a cité ce passage, dit que Macaire demanda le chemin du couvent appelé du nom de saint Pakhôme; le texte porte bien en effet des mots qui devaient se traduire ainsi; mais il y a une faute évidente et il faut lire le *père* au lieu du *chemin*. D'ailleurs aucun couvent n'était nommé du nom de Pakhôme, et il faut attribuer à un autre couvent ce que dit Quatremère d'un couvent placé à 3 milles de Tabennîsi[4]. Dans le passage qu'il cite, il n'est pas fait allusion à un couvent pakhômien, mais à un autre petit couvent situé à 2 milles de Tabennîsi, dont le supérieur était très ami de Pakhôme. D'ailleurs le cénobitisme n'était pas encore entièrement fondé; ledit couvent ne pouvait donc pas appartenir à un ordre qui n'existait pas encore[5].

Le *Synaxare*, de son côté, parle de Tabennîsi qu'il appelle Dounaseh[6], nom qui se retrouve aussi plusieurs fois dans la *Vie* arabe de Pakhôme.

Champollion[7] et Quatremère[8] ont tous les deux connu ce nom et l'ont parfaitement expliqué en l'interprétant les *Palmiers d'Isis*. Champollion, sur la foi de Sozomène, en fait une île qu'il identifie avec l'île « que les Arabes appellent maintenant Gezîret-el-Gharib[9] ». Quatremère a démontré de son côté que Tabennîsi n'était point

[1] E. Amélineau, *Mon.*, etc., II, p. 58.

[2] *Ibid.*, p. 39. Cf. aussi les pages 25, 26, 41, 42, 59, 61, 62, 70, 87, 101, 102, 104, 112, 114, 115, 116, 294, 310, 320, 337, 340, 368, 378, 386, 393, 406, 408, 434, 439, 440, 441, 448, 471, 545, 555, 551, 593, 657 et 680. Peut-être y en a-t-il encore quelques autres qui m'ont échappé.

[3] *Cod. Cop. Vat.*, t. LXIX, fol. 71 r° et v°.

[4] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 282.

[5] E. Amélineau, *Monum.*, etc., t. II, p. 61.

[6] *Synaxare*, 14 Baschons : اسوان واتفروا اخميم ودوناسة.

[7] Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 236-238.

[8] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 281-283.

[9] Champollion, *op. cit.*, p. 236. Sozomène, l. III, ch. XIV.

une île et que Sozomène a fait erreur[1]. Il a raison. Tout dépend de la situation qu'on assigne à Phebôou qui est identique avec Fâou : par conséquent Tabennîsi était située à peu de distance de cette ville : elle était placée sur les bords du fleuve, un peu au sud-ouest de Fâou, car jamais on ne dit que, pour aller du couvent de Fâou aux autres couvents, on fût obligé de passer par Tabennîsi.

Tahâ, ⲧⲟⲩϩⲟ طها.

Le *Synaxare* et les *scalæ* coptes-arabes nous ont conservé le nom de cette ville.

Dans l'analyse des *Actes* du martyr Ptolémée, il est dit que le gouverneur d'Antinoë, Arien, «ordonna qu'on lui fît traverser le fleuve pour aller à l'ouest, vers un village nommé Toukh-el-Kheil, maintenant détruit, au nord de la ville de Tahâ, un peu à l'ouest[2]».

Les *scalæ* coptes-arabes citent cette ville et lui donnent uniformément pour correspondant طها, que quelques-unes accompagnent du nom grec de ⲑⲉⲟⲇⲟⲥⲓ ou ⲑⲉⲩⲇⲱⲥⲓⲟⲩ[3]. Ces deux premières *scalæ* placent cette ville entre Antinoë et Minîeh, pour la première; entre la ville de ⲧⲟⲩⲟϩ = طوة et Minîeh, pour la seconde. Le manuscrit d'Oxford et ses similaires la placent entre Antinoë et Eschmounein[4]; celui du *British Museum* la donne entre la ville de Kais et celle d'Antinoë, au nord de cette dernière[5]. La liste des évêchés d'Égypte la range bien entre Kais au nord et Eschmounein au midi, en donnant l'égalité suivante : ⲑⲉⲟⲇⲟⲥⲓⲟⲩ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲧⲟⲩϩⲟ = طها مدينة[6].

Il n'y a donc, je crois, aucun doute à avoir sur la position de cette ville qui doit se placer entre Kais au nord et Eschmounein

(1) Quatremère, *Mém. géogr. et hist. sur l'Égypte*, t. I, p. 281.

(2) *Synaxare*, 11 Kihak.

(3) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 43, fol. 52 r°; n° 44, fol. 79 r°.

(4) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 v°; n° 59, fol. 85 r°; *Bodl. libr.*, Maresc. 17, fol. ⲣⲟⲭ r°; mss. de Lord Crawford, fol. 229 r°.

(5) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 54, fol. 188 r°; n° 55 r°, fol. 5; *Brit. Mus.*, Orient. 441. fol. ⲣⲛ r°.

(6) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, f. 172 v°; de Lord Crawford, f. 331 r°.

au sud, plus près de Minîeh que d'Eschmounein. Les Grecs l'appelaient Théodosiopolis. Elle existe encore actuellement sous le même nom de Tahâ, dans le district de Qolosnâ et la province de Minîeh; elle compte seulement 1,113 habitants [1]. Elle n'a plus conservé apparemment son surnom de Tahâ-el-Medineh; mais on la trouve encore citée sous ce nom dans l'*État de l'Égypte*, qui la range dans la province de Behnésâ, lui attribue une contenance de 4,023 feddans et la taxe à 13,500 dinars qui furent ensuite réduits à 3,375 [2].

L'Égypte actuelle compte encore trois autres villages qui se nomment Tahâ et qui se distinguent par leur surnom, ce sont : Tahâ-el-Mareg, dans la province de Daqahlyeh; Tahâ-Bousch dans la province de Benisouef; Tahâ-Babischeh dans la même province [3].

Quant au nom de Touah cité plus haut par une *scala*, il se trouve à côté de ⲧⲟⲩϩⲟ, uniquement à cause de la ressemblance des deux noms.

Quatremère [4] et Champollion [5] ont parfaitement identifié cette ville.

Tahmoun, طهمون.

Le *Synaxare* nous a encore conservé ce nom. Il dit qu'un certain Ouarschenoufa, qu'on voulait faire évêque, « s'enfuit à Tahmoun, du diocèse de Banâ » [6].

Ce village, qui devait ainsi être situé près de Banâ-Abousîr, n'a laissé aucune trace dans les listes officielles. Je ne peux donc l'identifier.

[1] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr. p. 301, et part. ar., p. ۱۹۸.

[2] De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 690.

[3] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, p. 301 et ۱۹۸. Cf. de Sacy, *op. cit.*, p. 690.

[4] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 367.

[5] Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 300.

[6] *Synax.*, 10 Baonah : هرب الى طهمون.

Takhenephrîtîs, ⲧⲁⲭⲉⲛⲉⲫⲣⲏⲧⲏⲥ.

Le nom de ce village a été imprimé dans un papyrus grec du musée de Leyden, publié par M. Leemans; il se trouve dans l'en-tête de la pièce officielle : « A Crateros des premiers amis et stratège, de la part d'Isidore, épistate du bourg de Takhenephrîtîs, dans le nome Memphite[1]. » C'est la seule mention qu'il y ait de ce village.

Il n'a laissé aucune trace dans l'Égypte actuelle ou celle du moyen âge. Il est malheureux que le mot s'écrive ⲧⲁⲭⲉⲛⲉⲫⲣⲏⲧⲏⲥ, et non pas ⲧⲁⲕⲉⲛⲉⲫⲓⲧⲏⲥ, ce qui signifierait : *le village des boulangers*. Tel qu'il est, il peut signifier : *le village du sanctuaire du soleil :* ⲧⲁ + ⲭⲉⲛⲉ+ⲫⲣⲏ+ⲧⲏⲥ.

Talanaou, ⲧⲁⲗⲁⲛⲁⲟⲩ, طلسان.

Le nom de cette ville nous a été conservé par plusieurs *scalæ* coptes-arabes où il a pour correspondant طوة[2]. Les unes contiennent seulement ce nom de Talanaou[3]; les autres ont encore ⲧⲁⲩⲃⲁϩ = طوة[4], si bien qu'on est amené à en déduire nécessairement que ces deux villes, Talanaou et Toueh, sont identiques. Champollion a même dit qu'il était impossible de prouver que Talanaou était une ville différente de Toueh[5]; mais Quatremère penche du côté opposé, quoique la présence de Toueh le gêne singulièrement[6]. La liste des évêchés de l'Égypte vient apporter son témoignage dans ce procès, et ce témoignage est tout à fait en faveur de la distinction de ces deux villes, car toutes les deux sont le siège d'un évêché; elle dit en effet : ⲧⲁⲱ ⲡⲁⲗⲁ = ⲧⲁⲗⲁⲛⲁⲩ = مدينة طلسان, et immé-

[1] Leemans : *Papyri græci musæi antiquarii publici Lugduni Batavi*, t. I, p. 2.

[2] Ce sont tous les mss. qui suivent.

[3] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 54, fol. 187 r°; n° 54, fol. 4 r°; *Brit. Mus.*, Orient. 441, fol. ⲣⲙⲑ r°.

[4] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 r°; n° 53, fol. 84 v°; *Bod. libr.*, Maresc. 17. fol. ⲣⲟⲍ r°; mss. de Lord Crawford, fol. 228 r°.

[5] Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 174-175.

[6] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 350-352.

diatement après ⲧⲗⲩⲗ = ⲧⲗⲩⲗϩ = طوة[1]. Cependant Champollion n'a pas tout à fait tort en disant que ces deux villes n'étaient pas différentes : en effet il y avait côte à côte deux villes de Toueh, l'ancienne et la nouvelle, comme nous le fait parfaitement comprendre la mention de ⲧⲗⲱ ⲡⲗⲗⲗ : Taô l'Ancienne; cela fait comprendre à la fois la confusion des *scalæ* et l'obligation des Arabes à donner deux noms différents à deux villes différentes qui n'avaient qu'un seul nom.

Malheureusement cette ville a complètement disparu; mais, par la place qu'occupe actuellement Toueh, on peut à peu de chose près dire quel était son emplacement.

Tamâ, ⲧⲁⲙⲙⲁ, طما.

Ce nom se trouve dans les œuvres coptes et dans le *Synaxare*.

Dans les *Actes* de Païsi et de Thécla, quand la Vierge conduit la jeune fille près de son frère malade, « elles arrivèrent en face d'un petit village qu'on nomme *Tammah*[2] ». Dans une autre œuvre, un solitaire dit : « Paul, c'est mon nom, et je suis un homme de Tamma, dans le nome de Koeis[3]. »

Le *Synaxare* de son côté contient quatre mentions de ce village. La première dit, en parlant de la fête de la sainte Maharâty, qu' « on enterra son corps à Tamâ son pays, car son frère était prêtre du village[4] ». La seconde se trouve dans l'abrégé des *Actes* du martyr Begousch, qui eut sa sentence écrite par le vali Arien, « et les soldats le conduisirent dans le village de Tamâ, du pays de Qâou, un peu à l'ouest[5] ». La troisième se rapporte au même endroit : « On bâtit en son nom une église à l'ouest de Tamâ, près d'un village appelé *El-Selmoun*[6]. » La quatrième se trouve dans l'analyse des

(1) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, 53. f. 171 verso; de Lord Crawford, fol. 330 v°.

(2) ⲁⲩⲉⲓ ⲙⲡⲉⲙⲧⲟ ⲉⲃⲟⲗ ⲛⲟⲩⲕⲟⲩⲓ ⲛϯⲙⲉ ⲉϣⲁⲩⲙⲟⲩⲧⲉ ⲉⲣⲟϥ ϫⲉ ⲧⲁⲙⲁϩ. *Cod. Cop. Theb. Propag.*, n° CXLIII, fol. ⲙⲁ̅.

(3) Zoëga, *Catalogus Codicum copticorum*, p. 360.

(4) *Synax.*, 14 Toubah : ودفنوها فى طما.

(5) *Ibid.*, 26 Toubah : فاخذوه الاجناد الى قرية طما من بلاد قاو وذهبوا بها غربيها قليل.

(6) *Ibid.*, 26 Toubah.

Actes de Bifâm, lorsque le gouverneur veut se rendre d'Antinoë à Akhmîm et que la barque s'arrête; il fait venir un magicien qui n'y peut rien, il veut manger et son bras se paralyse; finalement il rend la sentence «et les soldats marchèrent avec lui (le martyr) vers un village nommé *Tamâ*, à l'ouest du village, sur une colline élevée[1]». Le nom est encore mentionné dans le même passage : «Tamâ dans les *nahiehs* de Qâou[2].»

Il est bien évident que ces citations du *Synaxare* se rapportent au même village et que ce village était situé non loin de Qâou, sur la rive gauche du Nil. Mais en est-il de même des deux autres? Évidemment non, puisque l'un de ces villages, ⲧⲁⲙⲙⲁ, est situé dans le nome de Koeis. Quant à Tammah, il était situé aussi du même côté, car le *Synaxare* nous apprend que Baîsi et Thécla étaient originaires d'Abousîr, à l'ouest d'Eschmounein[3]. Par conséquent le Tammah que les saints rencontrent devait être le même que le Tamma de Koeis; si le nom prend un ء en plus à la fin, cela doit provenir de l'inadvertance d'un scribe.

Nous sommes donc en présence de deux villages d'un même nom, l'un dans la Haute, l'autre dans la Moyenne Égypte. Champollion[4] et Quatremère[5] n'ont connu que le premier de ces villages et ils le placent dans le nome de Koeis ou Qîs. Ils existent encore tous deux actuellement : l'un dans la province et le district de Benisouef; l'autre est le chef-lieu d'un district de la province de Sohag. Le premier comprend une population de 536 habitants, et le second de 7,871 habitants, avec une escale pour le service des bateaux à vapeur, une poste, un bureau télégraphique et une école[6]. Le premier n'est pas cité dans l'*État de l'Égypte*; le second l'est pour une contenance de 9,560 feddans et une redevance de 30,000 dinars[7].

(1) *Synaxare*, 27 Toubah.

(2) *Ibid.*, 27 Toubah : ڤ طما من نواق مدينة قاو.

(3) *Ibid.*, 8 Kihak : وهذا القديس من اهل ابوصير غرب الاشمونين.

(4) Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 303.

(5) Quatremère : *Observations*, etc., p. 58.

(6) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. franç., p. 303, et part. ar., p. ١٩٩.

(7) De Sacy, *op. cit.*, p. 699.

Tambôk, ⲧⲁⲙⲃⲱⲕ, الطمبوق.

Le nom de ce village se trouve dans la *Vie de Daniel, hégoumène de Scété*. Il y est raconté qu'après avoir refusé de signer le *Tome* de Léon l'Impie, les solitaires de Schiît furent obligés de se disperser dans tout le pays d'Égypte. Puis on ajoute : « Mais notre père saint abba Daniel, en voyant le trouble, il se leva, il alla en Égypte avec son petit disciple, il alla à Tambôk, un petit village d'Égypte, il bâtit un petit monastère à l'ouest du village, il y fut en repos pendant quelques jours[1]. »

C'est tout ce que l'on sait sur ce bourg. Quatremère l'a cité, sans chercher à l'identifier[2]; de même Champollion[3]; cependant ce dernier, dans la liste qu'il donne des noms d'origine égyptienne, cite un village de Tambôk qui a, dit-il, le même nom que le ⲧⲁⲙⲃⲱⲕ cité dans la *Vie de Daniel*[4]. Je regarde ce village comme identique à celui qui est nommé par le document copte. Il suffit, pour qu'on puisse l'identifier, qu'il soit cité dans la Basse Égypte, et il l'est. Selon l'*État de l'Égypte*, il y avait dans la province de Daqahlyeh deux villages de ce nom avec un surnom du Nord et du Midi; le premier, El-Tambouq du Nord, contenait 700 feddans et payait une redevance de 2,700 dinars, réduite ensuite à 900; l'autre, El-Tambouq du Midi, contenait 800 feddans et était redevable au fisc de 2,000 dinars, chiffre réduit ensuite à 200[5]. Le *Recensement général de l'Égypte* ne mentionne aucun village de ce nom, soit que réellement ces deux villages aient disparu, soit qu'ils aient changé de nom, ce qui est très possible.

(1) ⲡⲉⲛⲓⲱⲧ ⲇⲉ ⲉⲑⲟⲩⲁⲃ ⲁⲃⲃⲁ ⲇⲁⲛⲓⲏⲗ ϧⲉⲛ ⲡϫⲓ ⲛⲑⲣⲉϥⲛⲁⲩ ⲉⲡⲓϣⲑⲟⲣⲧⲉⲣ ⲁϥⲧⲱⲛϥ ⲁϥⲓ ⲉⲭⲏⲙⲓ ⲛⲉⲙ ⲡⲉϥⲕⲟⲩϫⲓ ⲙⲙⲁⲑⲏⲧⲏⲥ ⲁϥϣⲉ ⲛⲁϥ ⲉⲧⲁⲙⲃⲱⲕ ⲟⲩⲕⲟⲩϫⲓⲛϯⲙⲓ ⲛⲧⲉ ⲭⲏⲙⲓ ⲟⲩⲟϩ ⲁϥⲑⲁⲙⲓⲟ ⲛⲟⲩⲕⲟⲩϫⲓ ⲙⲙⲟⲛⲏ ⲥⲁⲡⲉⲙⲉⲛⲧ ⲙⲡⲓϯⲙⲓ ⲁϥⲉⲣⲏⲥⲩⲭⲁⲍⲓⲛ ⲛϧⲏⲧⲥ ⲛϩⲁⲛ ⲕⲟⲩϫⲓ ⲛⲉϩⲟⲟⲩ. *Cod. Copt. Vat.*, n° LXVIII.

(2) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 349.

(3) Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 322.

(4) *Id.*, p. 327, note 1.

(5) De Sacy, *op. cit.*, p. 622.

Tamîroôs, ⲧⲁⲙⲏⲣⲟⲱⲥ.

C'est le nom d'un village conservé dans un papyrus grec du Louvre, publié par Brunet de Presle sur la copie de Letronne. Ce papyrus ne fait que mentionner le nom[1], sans donner d'autre explication.

Ce mot fait penser tout d'abord à Damîrah; mais les papyrus grecs du Louvre ont pour la plus grande partie été trouvés dans la Haute Égypte. Il est donc inutile de le placer dans la Basse Égypte. D'ailleurs la ville de Damîrah avait probablement un autre nom en grec.

Tamouîeh, ⲧⲁⲙⲙⲱⲟⲩ, طموية.

Le nom de ce village se trouve dans les *Actes* d'Apatîr et de sa sœur Irai. Ce saint reçoit l'ordre de se rendre à Tammôou de Memphis, où se trouve le santon de sainte Irai qui avait apparu à sa jeune sœur[2]. Il s'y rend en effet et vénère la sainte.

Nous possédons encore la traduction arabe des *Actes* d'Apatîr dans un manuscrit de la bibliothèque *bodléienne*, et le nom de ⲧⲁⲙⲙⲱⲟⲩ est rendu par طموية[3].

De son côté, le *Synaxare* cite ce village, d'abord dans la fête du solitaire Paul d'Antinoë qui était de Tamoueh[4]; ensuite il est fait mention du martyre de Tousia et de ses enfants à Tamouîeh[5]; enfin, à propos de Thomas de Schindalât, le même document nous apprend que le vali le conduisit à Tamouîeh où on lui coupa la tête[6]. Ce nom est même donné une autre fois dans le manuscrit qui m'a servi, à propos de Jules d'Aqfahs; mais le manuscrit de la *Bibliothèque nationale* le remplace, avec raison, par Toueh[7].

(1) *Notices et extraits des manuscrits*, t. XVIII, 2ᵉ partie, p. 426.

(2) Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 86 et 93-94.

(3) *Bod. lib.*, mss. arabes, *Uri* XCVIII, fol. 158 v°.

(4) *Synaxare*, 7 Babah : الذى من طموة.

(5) *Ibid.*, 8 Babah : الشهد بطموية.

(6) *Ibid.*, 25 Babah : فلما وصلوا الى طموة قطعت راسه.

(7) Mss. arab. de la *Bibl. nat.*, supp. 89, fol. 169.

L'existence de Tamouîeh près de l'ancienne ville de Memphis est attestée par ce fait que l'on trouve encore un village de Tamoueh, dans le district de Bedreschîn, province de Gîzeh; il compte 794 habitants, plus 454 Bédouins, et possède une école[1]. Les deux leçons *Tamouîeh* et *Tamoueh* montrent qu'il s'agit d'un même village, et il n'y a nulle difficulté à voir dans les textes cités un seul et même village. Il est cité dans l'*État de l'Égypte*, sous le nom de *Tamouîeh*, pour une contenance de 1,001 feddans, sans redevance indiquée[2]. Yâkout indique expressément deux villages de ce nom, et l'autre se retrouve en effet dans la province de Daqahlyeh, district de Sinbelaouîn, et l'*État de l'Égypte* l'appelle *Tamouîeh* ou *Tamây*[3] : il ne porte plus aujourd'hui que le dernier nom : il compte 900 habitants[4].

Tanây, ⲧⲁⲛⲉⲓⲱ, طناى.

Ce nom se trouve dans les *Actes* de Djôôre de Djindjîf, qui dit être «un berger chrétien des gens de Tanîô, habitant Schinschîf[5]». Le *Synaxare* dit exactement la même chose et transcrit Tanîô par Tanây[6].

Comme rien n'indique le nom du nome, ou en quelle partie de l'Égypte se trouvait ce village, comme d'un autre côté on ne rencontre dans les listes officielles aucun nom qui réponde à celui que donne le *Synaxare*, on comprendra facilement que je ne puis l'identifier, quoique la vraisemblance doive le faire situer de préférence non loin de Schinschîf.

Tanaîis, ⲧⲁⲛⲁⲏⲓⲥ.

Ce nom se rencontre dans un papyrus de la collection de l'ar-

(1) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. franç., p. 303, et part. arabe, p. ١٩٩.

(2) De Sacy, *op. cit.*, p. 676.

(3) Yâkout cité par de Sacy, *ibid.*

(4) *Recensement général de l'Égypte*, p. 393 et ١٩٩.

(5) F. Rossi, *op. cit.*, p. 27.

(6) *Synaxare*, 10 Kihak : انى راى مسيحى من اهل طناى ساكن بهنشيف.

chiduc Rainer. Il y est dit : « Aurelia Taôti, fille d'Onnouphris, de mère Taskatoriou[1], du bourg de Tanaïs, âgée d'environ 33 ans, faisant le négoce en dehors de son mari, etc.[2]. » C'est la seule mention qu'il y ait de ce nom.

Il n'est pas possible de placer ce village sur cette simple mention, car il a totalement disparu des listes officielles. Je croirais cependant assez volontiers qu'il devait se trouver dans le Fayoum.

Tanphôt, ⲧⲁⲛⲫⲱⲧ, طنبدى.

Ce nom se trouve dans les *Actes* d'Apatîr et d'Irai. Parmi les martyrs qu'ils trouvent dans la prison d'Antinoë, il y a un certain Thomas, « originaire de Tanphôt[3] ».

Quatremère a connu ce nom et l'a identifié avec le village de Tanbâdy, situé dans la province de Behnésâ[4]. Je ne vois rien qui puisse être une objection à son identification, sinon l'existence d'un autre village qui s'appelait ⲧⲁⲙⲡⲉϯ et dont le nom répond encore mieux à طنبدى que ⲧⲁⲛⲫⲱⲧ. Ce village existe encore actuellement dans le district de Beni Mazar, province de Minieh, avec une population de 1,487 habitants et une école[5]. Il est cité par l'*État de l'Égypte*, province de Behnésâ, pour une contenance de 9,520 feddans et une redevance de 20,000 dinars, réduite ensuite à 10,000[6].

Ce village, au témoignage de Makrizy, était presque exclusivement habité par des chrétiens. Il avait une ancienne église sous le vocable de saint Michel, et une autre sous celui de la Vierge. En dehors du bourg et à quelque distance de la route, il existait un monastère également dédié à la Vierge et où il ne se trouvait plus qu'un moine au temps de Makrizy[7].

(1) Ce nom doit être mis pour ⲧⲁⲕⲁⲥⲧⲟⲣⲓⲟⲩ.

(2) *Mittheilungen aus der Samml.*, etc.,

(3) Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 100.

(4) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 341.

(5) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 383, et part. ar., p. ٢٠٠.

(6) De Sacy, *op. cit.*, p. 682. Il écrit طنبدى, ce qui est exact.

(7) Makrizy, mss. ar. de la *Bibl. nat.*, fol. 567 r° et 573 v°.

Tantatho, ⲧⲁⲛⲧⲁⲑⲟ, طنطا ou طندتا.

Ce nom nous est encore conservé dans les *Actes* de saint Apatîr et de sa sœur Irai; parmi les noms des martyrs emprisonnés à Antinoë se trouve Sisinnius, originaire de Tantatho[1].

Quatremère[2] et Champollion[3] ont tous les deux connu le nom de cette ville et l'ont identifié avec la ville de Tandatâ, citée par l'*État de l'Égypte* dans la province de Gharbyeh. Je n'ai aucune objection à faire à cette identification, et je reconnais en plus dans la ville de Tantatho ou Tandatâ la ville actuelle de Tantâ, qui a une population de 33,750 habitants, possède une poste, un télégraphe, une station de chemin de fer et une école supérieure; elle est le siège d'un *bandar*[4]. L'*État de l'Égypte* la cite pour une contenance de 2,790 feddans et une redevance de 10,000 dinars[5].

La position de cette ville, sur un canal et au centre de trois lignes de chemin de fer, dont l'une va au Caire, l'autre à Alexandrie et la troisième à Mohallet Kobrah, a beaucoup aidé à sa prospérité. Elle est très fréquentée par les *bakals* grecs, et chaque année il s'y tient deux grandes foires qui attirent les marchands de tous les points du Delta et même de la Haute Égypte. Ces foires ont lieu à propos du saint musulman Sidy Ahmed el Bedaouy, sur le tombeau duquel on a bâti une belle mosquée. C'est l'une des villes les plus connues de l'Égypte.

Tâounâ, تاونا.

Le nom de ce village se trouve dans la première des *Quarante histoires édifiantes* dont j'ai déjà parlé. Il y est dit que le moine, qui était originaire de Ramsîs et se nommait *Dilsân*, habitait «la

(1) Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 99. Il y a une faute d'impression dans le texte qui porte ⲧⲁⲛⲧⲁϩⲟ pour ⲧⲁⲛⲧⲁⲑⲟ.

(2) *Op. cit.*, t. I, p. 356-358.

(3) Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 909.

(4) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 303, et part. ar., p. ٢..

(5) De Sacy, *op. cit.*, p. 663.

ville de Tâounâ, la dernière des cinq villes qui sont entre Birqet et Alexandrie[1] ».

C'est la seule mention qui soit faite de ce nom; il peut se faire que nous nous trouvions en présence d'une ville qui a été connue dans l'antiquité sous le nom de ⲑⲱⲛⲓⲥ, laquelle, au témoignage de Strabon, se trouvait sur les bords de la Méditerranée, entre Canope et Alexandrie. Je considère en effet le nom de Birqet comme le nom du lac d'Aboukir. Elle était déjà un peu ruinée dès le temps de Strabon[2]; il n'en reste plus trace aujourd'hui. Je ne suis pas certain, ainsi que Champollion[3], que le nom copte de cette ville fût Thôni ou Tôni; car la transcription arabe usitée ici est différente de celle qui est employée dans les autres cas. D'ailleurs ce nom, qui se trouve dans trois manuscrits, est écrit تالونا dans l'un et يحنا dans l'autre[4]. On ne peut faire aucun fond sur une orthographe aussi variable.

Tapscho, ⲧⲁⲡϣⲟ.

Ce village se trouve aussi mentionné dans les *Actes* de saint Apatîr et de sa sœur Irai; parmi leurs compagnons, dans la prison d'Antinoë, se trouve « Siméon, originaire de Tapscho[5] ».

Quatremère l'a connu et n'a pu l'identifier[6]; Champollion l'a identifié avec Pischô, nom du lieu où naquit le patriarche Isaac[7]. Mais cela ne peut être : le nom de ce dernier village est ⲡⲓϣⲱ, et celui que nous avons ici, ⲧⲁⲡϣⲟ. La première syllabe veut bien dire *celui de*, ou *celui qui est à;* mais je doute beaucoup que le mot ⲡϣⲟ, et non pas ⲡϣⲱ, comme écrit Champollion, veuille dire *sable*. Peyron, dans son dictionnaire, se trompe lorsqu'il écrit : « in

[1] Mss. ar. de la *Bibl. nat.*, 163, fol. 18 r° : مسكنى مدينة تاونا اخر الخمس مدن الذى بين برقة وبين الاسكندرية.

[2] Strabon, XVII, 16.

[3] Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 202.

[4] Mss. ar. de la *Bibl. nat.*, supp. 97, fol. 5 v° : تالونا; anc. fonds 155, fol. 6 v° : يحنا.

[5] Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 99.

[6] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 350.

[7] Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 44-45.

vita Sancti Apater dicitur etiam ⲧⲁⲡⲱⲱ, *vicus Arenæ*, Z, 108[1]. » Or, au passage indiqué, il n'y a pas la vie de saint Apatîr, mais celle d'Isaac le Patriarche; de plus il y a ⲡⲓⲱⲱ et non pas ⲧⲁⲡⲱⲱ[2]. L'orthographe ⲱⲟ, conservée dans ⲧⲁⲡⲱⲟ, est une orthographe purement thébaine; par conséquent, si ce mot signifie bien *sable*, il faut chercher dans la Haute Égypte un village dont le nom réponde à ce sens. Un seul village pourrait répondre à ces données, c'est celui d'El-Ramleh à El-Bibaîât, dans la province d'Akhmîm, lequel est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 452 feddans et une redevance de 2,031 dinars[3]. Il n'existe plus aujourd'hui, et je ne présente cette opinion à mes lecteurs qu'avec doute.

TAQRAHÂ, تقرها.

Ce nom se trouve, au *Synaxare*, dans la fête des saints martyrs Aghanâ, Pierre, Jean, Amon et leurs compagnes. Il y est dit qu'ils seraient martyrs dans la ville d'Alexandrie, « et qu'on mènerait leurs corps à Taqrahâ dans l'île[4] ». Plus loin, il est dit avec plus de détails que « Dieu envoya son ange vers un homme riche des gens de Taqrahâ, de la dépendance de Béhérah, dans le diocèse de Masîl, et lui dit : Prends les corps des saints[5] ».

Les *Actes* complets sont conservés dans la traduction arabe par un manuscrit de la *Bibliothèque nationale*. Le village de Taqrahâ y est aussi désigné, comme plus haut : « vers le pays connu sous le nom de *Taqrahâ*, du diocèse de Masîl[6]. » Mais le même manuscrit nous apprend que le village appelé jadis *Taqrahâ* était aussi nommé à l'heure où il fut écrit : *Abouqîr*[7]. Nous nous trouvons donc en

[1] Peyron, *Lexicon linguæ copticæ*, p. 172.

[2] Zoëga, *Cat. Cod. copt.*, p. 108.

[3] De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 700.

[4] *Syn.*, 7 Thoth : ويمضى بالاجسادهم (*sic*) الى تقرها بالجزيرة.

[5] *Synaxare*, 7 Thoth.

[6] Ms. arabe de la *Bibl. nat.*, suppl. 89, fol. 45 r° : الى بلد تعرف بتقرها من كرسى مصيل.

[7] Ms. ar. de la *Bibl. nat.*, suppl. 89, f. 50 v° : الى بلد تعرف بتقرها من كرسى مصيل ; fol. 41 r° الى تعر ينا (*sic*) وقيل انها ابو قير.

présence de ce village devenu célèbre depuis par des événements bien différents. Le même manuscrit nous apprend qu'à l'époque où eut lieu le martyre des saints nommés ci-dessus, le village de Taqrahâ était encore païen [1].

Tarabia, ⲧⲁⲣⲁⲃⲓⲁ, فاقوس.

Ce nom se trouve encore dans les *Actes* d'Apatîr et d'Irai : l'un de leurs compagnons dans la prison d'Antinoë se nomme « apa Gamoul (chameau), originaire de Taraphia [2] ». Ce nom est identique à celui que les *scalæ* coptes-arabes ont conservé sous la forme ⲧⲁⲣⲁⲃⲓⲁ : Quatremère le regarde comme certain [3]. Il n'y a pas en effet de doute à avoir sur l'origine de ce Gamoul, car Apatîr se rencontre aussi avec Isaac de Diphré qui était certainement de la Basse Égypte.

Le nom de Tarabia se trouve en effet dans les *scalæ* coptes-arabes; mais il est affecté à un petit pays de Syrie dont la capitale est Balqâ [4]. Mais la liste des évêchés qui contient ce mot donne l'égalité suivante : ⲁⲣⲓⲃⲓⲕⲟⲩ, ⲁⲣⲁⲃⲓ = ⲁⲣⲓⲃⲓⲁ = فاقوس [5]. Il n'y a donc plus de doute à avoir. On pourra peut-être se demander comment il se fait qu'un canton de l'Égypte pût être ainsi nommé des Arabes qui n'étaient pas encore venus dans le pays; je répondrai que c'était le canton le plus voisin de leur pays. D'ailleurs les nomades pillards, dont étaient les Arabes, ont été connus de tout temps en Égypte. La ville actuelle de Fâqous est en effet située près du désert qui s'étend jusqu'au Ouady Toumilat. Ainsi se trouvent vérifiés les renseignements donnés par Ptolémée [6] et par Makrizy [7].

(1) Ms. ar., etc., fol. 45 r°.

(2) Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 99.

(3) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 352-353.

(4) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 46, fol. 171 r°; n° 50, fol. 110; n° 53 v°, fol. 84 v°; n° 54, fol. 187 v°; n° 55, fol. 4 v°; *British Mus.*, *Orient.*, 441, fol. ⲣ̅ⲏ̅ r°; *Bodl. libr.*, Maresc. 17. fol. ⲣ̅ⲟ̅ⲇ̅ v°; mss. de Lord Crawford, fol. 229 v°.

(5) *Bibl. nat.*, mss. cop., n° 53, f. 172 r°; mss. de Lord Crawford, fol. 331 r°.

(6) Ptolémée, *Géographie*, IV; 5.

(7) Makrizy, *Khitât*, I, p. ٧٢ à ٧٤.

Cette ville existe toujours; elle ne compte aujourd'hui que 1,610 habitants : elle possède une poste, un télégraphe, une station de chemin de fer et une école; elle est située dans le district de Saouâleh, province de Scharqyeh, non loin d'un embranchement du canal de ce nom [1]. Elle est citée dans l'*État de l'Égypte* pour une redevance de 3,500 dinars, sans contenance marquée [2].

Champollion la cite et l'identifie avec le nome de Tiarabia ou de Tarabia des géographes grecs [3]; mais ni lui, ni Quatremère n'ont eu connaissance de la liste des évêchés qui rend cette identification certaine.

TARSCHÉBI, ⲦⲀⲢϢⲈⲂⲒ, درشابا.

Ce nom se trouve dans les *Actes* de Didyme, originaire de Tarschébi; il fait partie du nome de Ptênétô [4]. Le *Synaxare* qui a analysé ces *Actes* écrit Darschâbâ.

Il le place dans le diocèse de Masîl Dantouâ. Par conséquent c'est dans le nome de Ptênétô, et près de Masîl Dantouâ, c'est-à-dire Masîl de Ténétô, ou près de Fouah, qu'il faut le situer. Or le village de Schâbah, ou Schâbâ, dans le district de Desouq, province de Gharbyeh, répond à toutes les conditions requises. Il a une population de 489 habitants, y compris les Bédouins [5]. Ce village n'est pas cité dans l'*État de l'Égypte*.

Le nom de Schâbah serait le même nom que Darschâbah, par abréviation, c'est-à-dire par disparition de l'article et de la première syllabe du nom; mais ce fait est assez rare pour que je n'ose pas présenter cette identification avec une pleine et entière confiance.

[1] *Recensement gén. de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 110, et part. ar., p. ٢٢٧.

[2] De Sacy, *op. cit.*, p. 616.

[3] Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 74-77.

[4] Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 286, 287, 296, 297, 301 et 302.

[5] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 77, et part. ar., p. ١٨٨.

Taschentosch, ⲧⲁϣⲉⲛⲧⲟϣ.

Le nom de ce monastère nous a été conservé dans la *Vie de saint Macaire d'Alexandrie*, à propos d'une coupe de verre qu'avait brisée un diacre et dont les fragments se réunirent et se recollèrent d'eux-mêmes à la prière de Macaire, sans que personne s'en fût aperçu. « Et lorsque le père du couvent de Taschentosch, de la ville de Djani, fut venu, il parcourut la montagne, il apporta une grande *diaconie*, il la distribua aux vieillards des déserts, il fit une demande à ce prêtre qui lui donna la coupe en souvenir : voici qu'elle est dans le couvent de Taschentosch jusqu'à ce jour[1]. »

Ce couvent se trouvait donc près de Tanis ou Sân. C'est tout ce qu'on peut en dire; car ce nom a complètement disparu des nomenclatures officielles. Quatremère l'a connu[2] et n'a pu non plus l'identifier.

Tasî, ⲧⲁⲥⲏ.

Ce nom est celui de l'un des monastères que bâtit Pakhôme, ainsi que nous l'apprend la traduction grecque de sa *Vie*, laquelle traduction fut faite en même temps que le document original était écrit en copte. Il est en effet dit dans cette rédaction de la *Vie* du fondateur du cénobitisme : « Et notre père Pakhôme prit d'autres monastères et en particulier celui qu'on appelle *Tasî*[3]. »

Ce nom ne se rencontre ni dans l'abrégé memphitique de la *Vie de Pakhôme*, qui offre une lacune de deux feuillets à l'endroit où devaient exister les noms de ces monastères, ni dans la grande *Vie*

(1) ⲟⲩⲟϩ ⲉⲧⲁ ⲫⲓⲱⲧ ⲙⲡⲓⲁⲃⲏⲧ ⲧⲁϣⲉⲛⲧⲟϣ ⲛⲧⲉ ϫⲁⲛⲓ ⲇⲃⲁⲕⲓ ⲁϥϩⲓ ⲟⲩⲕⲟⲧ ⲉⲡⲓⲧⲱⲟⲩ ⲁϥⲓⲛⲓ ⲛⲟⲩⲛⲓϣϯ ⲛⲇⲓⲁⲕⲟⲛⲓⲁ ⲁϥⲥⲟⲣⲥ ⲉⲃⲟⲗ ⲛⲛⲓϧⲉⲗⲗⲟ ⲛⲧⲉ ⲛⲓϣⲁϥⲉⲩ ⲁϥⲉⲣⲉⲧⲓⲛ ⲙⲡⲓⲡⲣⲉⲥⲃⲩⲧⲉⲣⲟⲥ ⲉⲧⲙⲙⲁⲩ ⲁϥϯ ⲙⲡⲓⲁⲫⲟⲧ ⲉⲧⲉⲙⲙⲁⲩ ⲛⲁϥ ⲉⲩⲉⲣ ⲫⲙⲉⲩⲓ ϩⲏⲡⲡⲉ ϥⲭⲏ ϧⲉⲛ ⲡⲓⲁⲃⲏⲧ ⲛⲧⲉ ⲧⲁϣⲉⲛⲧⲟϣ ϣⲁ ⲉϧⲟⲩⲛ ⲉⲡⲁⲓⲉϩⲟⲟⲩ. *Cod. Vat. copt.*, LXIV, fol. 81 r°.

(2) Quatremère, *Mém. géog. et hist. sur l'Égypte*, t. I, p. 284.

(3) *Acta Sanctorum*, 14 mai, p. 38*.

arabe trop souvent infidèle. Aussi je n'ose trop affirmer que ce couvent existait, ou n'existait pas, de peur d'une incorrection du texte. Mais s'il a existé, il devait se trouver du côté de Panopolis ou Akhmîm; car il y en avait trois près de cette ville, dont l'un se nommait Schedsinâ, l'autre Tesminé (τισμηναί), et le troisième se serait appelé *Tasî*. Nous savons par un passage de la *Vie de Pakhôme* que ces trois monastères étaient déjà établis, lorsque Pakhôme prit Pétronios à Thebîou (τηϐεῦε, en grec) pour le placer à leur tête[1]. Il n'y a rien de certain à cette identification et il nous faut attendre que la découverte de ce nom dans les fragments de la grande *Vie de Pakhôme* en thébain, nous assure de sa réalité.

Tbônaloli, ⲧⲃⲱⲛⲁⲗⲟⲗⲓ.

Le nom de ce village nous a été conservé dans les papyrus de la collection de l'archiduc Rainer. On lit dans l'un d'entre eux : « Moi, Khaïl, le fils d'Abraham le *Tafrîlate* de Tbônaloli, j'écris à Théodore, fils de Joseph, de Pkalankeh, dans le nome de Fayoum[2]. » Ce village faisait partie du même nome de Fayoum, comme nous l'apprend un autre papyrus de la même collection[3]. Une souscription ajoutée à la fin de ce papyrus nous donne le nom du village en grec; ce nom était Ampélî[4], αμπελη. Le mot *Tbônaloli* signifie en effet *la vigne*.

Malgré la situation connue de ce village, il m'a été impossible d'en retrouver le nom qui avait disparu dès la fin du xive siècle. C'était sans doute un de ces villages qui se fondent selon les besoins de la culture.

Tdjoone, ⲧϫⲟⲟⲛⲉ.

Ce nom se trouve dans un fragment thébain qui appartient à la *Bibliothèque nationale* depuis le commencement de ce siècle, envi-

(1) E. Amélineau, *Monuments pour servir à l'hist. de l'Égypte chrét.*, t. II, p. 574.

(2) *Mittheilungen aus der Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer*, 2e année, p. 61.

(3) *Ibid.*, p. 61.

(4) *Ibid.*

ron. Il est question d'une œuvre historique sur le concile de Nicée, faite par un Chalcédonien. Parmi les évêques qui soutinrent avec le plus de fermeté la véritable doctrine contre Arius, figure Silvain de Tdjoone[1]. Ce nom ne se retrouve pas dans la liste des évêchés de l'Égypte; cependant l'emploi de la lettre ϫ indique bien qu'il s'agit d'un nom de lieu égyptien; car, dans les transcriptions de noms géographiques ou autres, étrangers à l'Égypte, cette lettre n'est jamais employée. Je crois que nous pourrions voir dans ce mot une forme de ϫⲁⲛⲏ, en thébain ϫⲁⲛⲉ, ϫⲁⲁⲛⲉ, sans la présence de l'article devant le mot. Mais cet article se trouve dans le texte, et il n'y a pas à aller contre.

Je renonce donc à placer et à identifier cette ville, puisqu'elle n'a pas laissé de souvenir, au moins explicite, dans la liste des évêchés d'Égypte, pas même dans la partie qui regarde les évêchés disparus.

Quatremère a connu ce mot; mais il a renoncé à l'identifier[2]; Champollion ne l'a pas connu.

Tebetnou, ⲧⲉⲃⲉⲧⲛⲟⲩ, دفدنو.

Le nom de ce village a été conservé par les papyrus de la collection de l'archiduc Rainer. Il paraît que le nom de ce village est bien connu par diverses sources grecques, sans doute de la même collection; car le nom seul n'est pas capable de faire reconnaître ce village[3]. Cependant encore ici, il est plus que probable, il est même certain que nous nous trouvons en présence d'un village du Fayoum. Nous trouvons en effet dans cette province, district de Tobhar, un village du nom de Dafadnou qui correspond exactement, lettre pour lettre, au mot copte ⲧⲉⲃⲉⲧⲛⲟⲩ. Ce village est peuplé par 3,053 habitants, y compris les Bédouins; il possède une

[1] ⲥⲓⲗⲟⲩⲁⲛⲟⲥ ϩⲛ ⲧϫⲟⲟⲛⲉ. *Bibl. nat.*, manuscrits coptes, n° 78, fol. 4 v°, 2ᵉ col.

[2] Quatremère, *Mém. géographiques et historiques de l'Égypte*, t. I, p. 503.

[3] *Mittheilungen aus der Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer*, 2ᵉ année, p. 62.

école[1]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 1,303 feddans, sans redevance marquée[2].

Tdjeli, ⲧϫⲉⲗⲓ, دلجا.

Ce nom se trouve dans un manuscrit copte du Vatican qui contient les *Actes de saint Lacaron*. Il avait quatorze ans et avait été enrôlé dans la légion d'Asiout, sans doute comme serviteur, car il n'est guère probable que les Romains prissent en leurs légions d'aussi jeunes soldats. Lorsque le gouverneur lui demande quel était son pays, il répond : « Puisque tu veux le savoir, je suis un homme de Tdjéli : j'ai été enrôlé dans les cadres de Siout[3]. »

Quatremère a eu connaissance de ce nom qu'il identifie avec Deldjih de la province d'Eschmounein[4]; Champollion au contraire en fait un poste militaire situé près de la ville de Siout[5].

Pour admettre l'identification de Quatremère, contre laquelle je ne vois point d'objection possible, il faut admettre aussi qu'il y a eu interversion des deux lettres ϫ et ⲗ; cette interversion n'est point un phénomène unique, puisqu'on en trouve d'assez nombreux exemples dans ces mêmes noms géographiques. J'admets donc parfaitement cette identification et je rejette celle de Champollion qui n'en est pas une. Le village actuel de Dilgeh, ou Dilgâ, existe dans le district de Rodah, province d'Asiout : il contient 8,209 habitants et possède une école[6]. C'est plutôt une petite ville qu'un village. Il est cité dans l'*État des villes et provinces de l'Égypte* pour une contenance de 5,320 feddans et une redevance annuelle de 30,000 dinars[7]. Le bourg était donc riche. L'orthographe du

(1) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 93, et part., ar. p. ١٤١.

(2) De Sacy, *op. cit.*, p. 682.

(3) ⲁϥⲉⲣ ⲟⲩⲱ ⲛϫⲉ ⲡⲓⲁⲅⲓⲟⲥ ⲁⲡⲁ ⲗⲁⲕⲁⲣⲱⲛ ϫⲉ ⲓⲥϫⲉ ⲭⲟⲩⲱϣ ⲉⲉⲙⲓ ⲁⲛⲟⲕ ⲟⲩⲣⲉⲙ ⲧϫⲉⲗⲓ ⲉⲓϧⲏⲕ ⲉⲫⲛⲟⲩⲙⲉⲣⲟⲛ ⲛⲥⲓⲱⲟⲩⲧ. *Cod. Vat. copt.*, LXVIII, fol. 2 r°.

(4) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 369-370.

(5) Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, t. I, p. 281.

(6) *Recens. génér. de l'Égypte*, part. fr., p. 99, et part. ar., p. ١٤٢.

(7) De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 695.

mot ⲧϫⲉⲗⲓ montre qu'il faut le placer dans la Haute Égypte; car autrement il y aurait l'article ϯ.

Tell-Narmoudeh, تل نرمودة.

Le nom de cette localité se trouve, dans le *Synaxare*, à propos du martyr Abkhirgoun, qui fut primitivement un voleur. Après avoir été renvoyé de Samannoud à Alexandrie, puis de cette dernière ville à la première, il le fut une seconde fois de Samannoud à Alexandrie. Dans ce dernier voyage, « lorsqu'il fut arrivé à Tell-Narmoudeh, le Christ lui apparut, le consola et lui apprit que là il terminerait son martyre[1] ».

Le nom de ce village ne se retrouve plus dans les listes officielles des noms de lieux en Égypte. Je ne peux donc l'identifier, quoiqu'il fût probablement situé dans la province de Gharbyeh ou celle de Béhérah.

Le nom de Tell est fort commun dans la Basse Égypte; il y a actuellement seize villages de ce nom en Égypte, qui se distinguent tous par un surnom. De ces seize villages, six seulement sont cités dans l'*État de l'Égypte;* mais le *Recensement* comprend encore onze autres villages du même nom. On voit donc ici sur le fait que rien n'est plus fréquent en Égypte que la disparition des villages, sinon leur changement de nom. Pour celui qui m'occupe, je ne veux pas prétendre cependant qu'il ait changé de nom; mais il faut toujours avoir ce phénomène présent à l'esprit, lorsqu'il s'agit de la géographie de l'Égypte.

Tenemîse, ⲧⲉⲛⲉⲙⲏⲥⲉ.

Le nom de cette localité a été conservé dans l'un des papyrus de Boulaq. Parmi les noms des témoins on lit en effet: « Moi, Jean, fils de Khellô de Ténémîsé, je suis témoin[2]. » C'est la seule fois que

[1] *Synaxare*, 25 Abib: فلما وصل الى تل نرمودة ظهر له السيد المسيح.

[2] E. Revillout : *Actes et Contrats des musées égyptiens de Boulaq et du Louvre*, p. 60. Je ne garantis pas la lecture de ce mot.

l'on rencontre ce nom qui a tout l'air composé comme Tabennîsi, ⲧⲁⲃⲉⲛⲛⲏⲥⲉ, et dont la dernière partie est certainement composée du nom d'Isis. Il est malheureux qu'on ne puisse se fier à l'édition qui a été donnée de ces papyrus. Tel qu'il est, il paraît cependant signifier les *arbres d'Isis*, mais il faudrait ⲧⲉⲙⲉⲙⲏⲥⲉ. Ce nom n'a laissé aucune trace dans les listes officielles.

...Temin, ...ⲧⲉⲙⲓⲛ, فديمن.

Le nom de ce village nous a été conservé dans l'un des papyrus de la collection de l'archiduc Rainer. Le passage dans lequel se trouve ce nom est fruste : « ..... nouti, moi, Piakou Schenouti, fils de ..... temin, dans le nome de Fayoum, j'écris à ..... zygostate, celui de la ville, à savoir Epidî[1]. » Comme on le voit, le nom de Temin n'est peut-être pas complet. Cette incertitude disparaît, si l'on observe que la souscription porte : « Écrit par Senouthi, du bourg de Phen[2]. » Ce nom de Phen est évidemment écrit en abrégé, comme l'indiquent les traits qui suivent : ⲫⲉⲛ. De sorte que si l'on ajoute Phen à temin, on a Phentemin. Je crois que c'est là le nom originel. Je crois en outre que c'est de là que provient le nom actuel de Fademin, ou Fadîmîn comme écrit S. de Sacy. Fademin est la transcription exacte du mot ⲫⲉⲛⲧⲉⲙⲓⲛ, si l'on retranche le ⲛ, ce qui arrive assez souvent par raison d'euphonie. Fademin est un village du district de Sanourès, comprenant une population de 5,601 habitants, plus 479 Arabes, comme on les nomme : il possède une école[3]. L'*État de l'Égypte* le mentionne pour une contenance de 2,820 feddans et une redevance de 6,200 dinars[4].

La solution que je propose n'est qu'une conjecture, mais une conjecture si vraisemblable, qu'elle est presque certaine.

[1] *Mittheilungen aus der Samml.*, etc., 2e année, p. 62.

[2] *Ibid.*, p. 62.

[3] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr. p. 109, et part. ar. p. ٢٣٧.

[4] De Sacy, *op. cit.*, p. 683.

TENDOUNYAS.

Le nom de cette localité s'est conservé dans la *Chronique de Jean de Nikiou*, dans le récit de la conquête arabe. Les Grecs s'étaient concentrés à Héliopolis pour livrer bataille à 'Amr. « Les Musulmans ne connaissaient pas auparavant la ville de Misr. Laissant de côté les villes fortifiées, ils s'étaient dirigés vers une localité nommée Tendounyas et s'étaient embarqués sur le fleuve. » Puis, après avoir parlé des renforts reçus par les Arabes, l'auteur ajoute : « Alors 'Amr divisa ses troupes en trois corps : il plaça l'un d'eux près de Tendounyas, un autre au nord de Babylone d'Égypte et il prit position lui-même, avec le troisième corps, près de la ville de 'Aoun. Il donna aux deux autres l'ordre suivant : « Faites attention; lorsque « l'armée romaine sortira pour nous attaquer, tombez sur elle par « derrière, tandis que nous serons devant elle; nous l'entourerons « et l'exterminerons. » L'armée romaine sort en effet, est tournée et s'enfuit. L'armée musulmane occupa la ville de Tendounyas, dont la garnison avait péri et dont il n'était resté que trois cents hommes qui s'étaient retirés dans la forteresse et avaient fermé les portes; puis, terrifiés par le grand massacre qui venait d'avoir lieu, ils s'enfuirent et pleins de découragement et de tristesse, ils se rendirent par bateaux à Nikious[1]. »

L'éditeur de cette *Chronique* explique la position de cette ville par deux notes; il dit dans la première : « Cette localité était située, d'après notre texte, au nord du fleuve, au sud de la citadelle de Babylone[2]. » Puis cette localité qui était située au nord du fleuve, au sud de Babylone, devient dans une autre note un quartier de Babylone elle-même : « Dans le récit qui précède, il est question, après la bataille d'Héliopolis, non de la prise de Babylone, mais de l'occupation de Tendounyas. Comme, dans les chapitres suivants, nous voyons les Musulmans maîtres de Babylone, il faut supposer

[1] *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 557-558. — [2] *Ibid.*, p. 557, note 2.

que le nom de Tendounyas, si ce n'est pas un autre nom de Babylone elle-même, désigne le quartier méridional de la ville qui était indépendant de la ville elle-même[1]. »

Il me semble que l'énigme n'est pas si difficile à deviner, quant au nom des lieux. D'abord, il ne faut point prendre garde à l'ordre dans une *Chronique* où le désordre est élevé à la hauteur d'un système. En outre, il n'est pas dit que Tendounyas fût au nord du fleuve, mais seulement au bord du fleuve. Enfin, quand on visite actuellement la vieille Babylone d'Égypte, située après Fostât, on peut voir encore aujourd'hui les restes de deux ou même de plusieurs tours rondes, construites en briques, avec des témoignages palpables qu'elles sont de construction romaine. Elles sont situées un peu au sud-ouest de Babylone et non loin du fleuve. Il n'en reste plus aujourd'hui que les fondements et d'énormes monceaux de décombres. C'était là que se trouvait le *Castrum Babylonis*. Je crois que c'est de l'une des tours qu'il faut entendre le mot de Tendounyas, ainsi que des habitations voisines. Le mot Tendounyas n'est en effet que la transcription exacte du mot grec ⲁⲛⲧⲱⲛⲓⲟⲥ, précédé de l'article féminin ϯⲁⲛⲧⲱⲛⲓⲟⲥ, *Tiantônios*. Tout le récit se comprend très bien dès lors, et rien ne vient s'opposer à ce que les Musulmans aient d'abord songé à s'emparer de ces tours dont la garnison fut massacrée.

Terbe, ⲧⲉⲣⲃⲉ, طربة.

Le nom de ce village nous a été conservé dans les *Actes d'Épimé de Pankoleus*. Parmi les martyrs que le gouverneur est occupé à juger, lorsque le saint se présente à son tribunal, est « Pethosch, le diacre originaire de Terbé[2] ». C'est tout ce que l'on sait sur ce village et sa position. Quatremère[3] et Champollion[4] l'ont connu tous les deux, mais n'ont pu l'identifier.

[1] *Chron.*, etc., p. 558, note 2.

[2] ⲛⲉⲙ ⲡⲉⲑⲱϣ ⲡⲓⲇⲓⲁⲕⲱⲛ ⲛⲣⲉⲙ ⲧⲉⲣⲃⲉ. *Cod. Vat. copt.*, fol. 102 r°.

[3] Quatremère, *Mém. géog. et hist. sur l'Égypte*, t. I, p. 254.

[4] Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 367.

Cependant il y a encore de nos jours un village de Torfeh qui se trouvait jadis dans la province de Behnésâ, et qui fait aujourd'hui partie de la province de Minîeh, district de Qolosnâ : il a une population de 435 habitants, plus 294 Bédouins[1]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 1,575 feddans et une redevance de 5,000 dinars[2]. Le nom qu'il porte aujourd'hui est la transcription exacte de ⲧⲉⲣⲃⲉ, plus le ة final qui s'ajoute souvent aux noms transcrits.

Terenouti, ⲧⲉⲣⲉⲛⲟⲩϯ, طرنوط ou طرانة.

Les documents coptes nous parlent de ce village comme d'un lieu situé sur la branche ouest du Nil. C'est là qu'Apatîr va passer le Nil, venant d'Alexandrie[3], pour se rendre à Babylone d'Égypte. C'est là que se réfugia Isaac, le futur patriarche, après avoir fui la maison paternelle et s'être rendu à Schiît, pour éviter les recherches que ses parents faisaient faire dans le désert[4]. Cette ville est encore mentionnée dans les *Apophtegmes des Pères*[5].

Le *Synaxare* parle de ce village en deux endroits, et chaque fois l'appelle Ternout[6]. Les *Vies des Pères* en parlent comme d'un lieu avec lequel il y avait un commerce fréquent de Schiît, parce qu'il y fallait traverser le fleuve pour se rendre dans la Basse Égypte[7].

Les *scalæ*, de leur côté, citent ce village dont elles donnent comme équivalent Tarnout, ajoutant, et c'est Terraneh[8]. Selon un manuscrit de la *Bibliothèque nationale*, c'était une ville épiscopale[9];

(1) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 304, et part. ar., p. 199.

(2) De Sacy, *op. cit.*, p. 690.

(3) Hyvernat, *op. cit.*, p. 91 et 99.

(4) E. Amélineau, *Vie du patriarche Isaac*, p. 11.

(5) Zoëga, *Cat. Cod. copt.*, p. 342.

(6) *Synaxare*, 27 Abib : ابامون الذى من طرنوط ; 19 Mésoré : وركبوا فى مركب واتوا الى طرنوط.

(7) *Patr. lat.*, t. LXXIII, col. 804, 894, 1003, 1057.

(8) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 r°; n° 53, fol. 84 r°; n° 54, fol. 186 v°; n° 55, fol. 3 v°; *Bodl. libr.*, Maresc. 17 fol. ⲣⲟⲍ r°. *British Mus.*, Orient. 441, fol. ⲣⲙⲑ r°. Mss. de Lord Crawford, fol. 229 r°.

(9) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, fragments thébains non encore reliés.

mais son nom ne se trouve pas dans la liste des évêchés. Champollion[1] et Quatremère[2] l'ont parfaitement connu et identifié.

C'était une ville ancienne; car la *Vie de saint Macaire* nous montre qu'il y avait des tombeaux et par conséquent des restes d'antiquités égyptiennes. Elle existe toujours; mais elle a beaucoup perdu. Elle fait partie de la province de Béhérah, district d'El-Nagileh et compte 1,331 habitants[3]. C'est toujours le chemin pour aller à Schiît. Elle est citée par l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 1,681 feddans et une redevance de 8,000 dinars[4].

TÉRÔT ASCHANS, ⲧⲉⲣⲱⲧ ⲁϣⲁⲛⲥ, ديروط.

Ce nom se trouve dans la *Vie de Paul d'Antinoë*, c'est-à-dire dans les fragments qui nous en ont été conservés et qu'a publiés Zoëga. Il est dit dans cette *Vie* : «Pour nous, nous marchâmes dans la montagne tout entière jusqu'à ce que nous fûmes parvenus à la montagne de Térôt-Aschans, au sud de la ville de Kôs[5].» On voit par le contexte que cette ville est Qousîeh ou Qosqâm. Il faut donc chercher une ville qui réponde à ce nom et soit au midi de Qousîeh ou de Qosqâm.

Il y a plusieurs Deirout en Égypte, ce mot ayant été employé spécialement pour exprimer la bifurcation du fleuve, ou plutôt la naissance d'un canal quelconque, comme l'a fait bien observer Champollion[6]. Mais je ne peux placer avec lui cette montagne entre Apollinopolis Parva et Erment[7]. Quatremère a démontré que Champollion s'était trompé; mais il n'arrive lui-même qu'à des suppositions : «Quant à la montagne de *Térôt-Aschans*, on peut supposer avec beaucoup de vraisemblance qu'elle commençait à peu de distance de Derout-al-scherif, mais qu'elle se prolongeait vers le midi,

[1] Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 244-246.

[2] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 353-355.

[3] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 305, et part. ar., p. ٧٨.

[4] De Sacy, *op. cit.*, p. 661.

[5] Zoëga, *Cat. Cod. cop.*, p. 366.

[6] Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 20.

[7] *Ibid.*, p. 148.

l'espace de plusieurs lieues, jusqu'au delà de la ville de Qosqâm[1]. » Ceci serait tout à fait contraire aux coutumes les mieux établies de l'Égypte.

En outre, parmi les noms de lieux qui s'appellent Deirout (il y a actuellement six), il n'y en a pas un seul qui soit placé au sud de Qousîeh ou de Qosqâm, c'est ce que montre un simple coup d'œil jeté sur la carte de l'Égypte. Ceux qui pourraient répondre à ce nom sont situés dans le district de Mellaouy, dans le district de Rodah ou de Deirout; or pas une seule de ces positions ne peut convenir. Il faut donc croire, ou qu'il y avait un autre Deirout qui a disparu, ou que le scribe s'est trompé et a mis le midi pour le nord.

Quoi qu'il en soit, il est impossible de l'identifier.

Térôt Schmoun, ⲧⲉⲣⲱⲧ ϣⲙⲟⲩⲛ, دروة اشمون.

Le nom de ce village se trouve dans les fragments des *Actes de Paniné*. Ce Paniné se serait d'abord appelé Symphronius, et ce n'est qu'après avoir eu les doigts brisés par son condisciple, l'élève-maître, qu'il prit le nom de Paniné. « Il était de Térôt Schmoun[2]. » Le *Synaxare*, qui rend aussi compte de cette histoire, dit que Baninâ était « des gens de Dérouet-el-Sarbân[3] »; il écrit Dirouet Seriân, mais il suffit de déplacer les points diacritiques pour avoir la bonne leçon.

Il est évident, d'après ceci, que les deux noms devaient être identiques; cependant il n'en est rien, et Quatremère l'a parfaitement démontré[4]; c'est Deirout-'Om-Nakhleh qu'il faut identifier avec Térôt Eschmoun. Ce village existe encore aujourd'hui dans la province d'Asiout, district de Rodah, il compte 2,208 habitants et possède une école[5]. Champollion aurait donc pu le placer, au

[1] Quatremère, *Observ. sur quelques points de la géog. de l'Égypte*, p. 20-22.
[2] Zoëga, *Cat. Cod. cop.*, p. 549.
[3] *Syn.*, 7 Kihak : من اهل دروة سربان.
[4] Quatremère, *Observations*, p. 13.
[5] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, partie française, p. 99, et partie arabe, p. ١٣٤.

lieu de le laisser non identifié[1]. Ce village est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 2,885 feddans et une redevance de 14,000 dinars, réduite ensuite à 7,000[2].

TÉRÔT SARABÂN, دروة سربان.

La mention de ce nom par le *Synaxare* montre qu'il existait[3]. Jomard a parfaitement montré que Sarbâṇ est une abréviation pour Sarabân, ⲤⲀⲢⲀⲠⲀⲘⲰⲚ[4]. Ce village se nommait aussi Derout-esch-schérif. C'est le Deirout actuellement chef-lieu de district. Il comprend 5,588 habitants avec une poste, un télégraphe, une station de chemin de fer et une école[5]. L'*État de l'Égypte* le cite aussi pour une redevance de 18,000 dinars et une contenance de 5,360 feddans[6].

TESMINÉ, ⲦⲤⲘⲒⲚⲈ, دشميني.

Ce nom se trouve dans la *Vie de Pakhôme.* « Par la providence de l'Esprit saint qui le mouvait, il alla vers le nord, aux environs de la ville d'Akhmîm : il bâtit un autre monastère en cet endroit et on l'appelle Tesminé; il le parfit bellement à la manière de tous les autres monastères[7]. » La traduction arabe de ce passage met Deschmîny[8] à la place de ⲦⲤⲘⲒⲚⲈ, ce qui me ferait assez facilement croire que le nom de Mîn, le dieu ithyphallique, s'y trouvait. Il est vrai qu'il peut y avoir un simple emploi abusif des points diacritiques. La *Vie* grecque appelle ce monastère τισμηναὶ[9], Tismînai.

Champollion[10] et Quatremère[11] ont connu ce nom et ont placé le village de Tesminé dans le nome d'Akhmîm. Ils n'ont pu faire

[1] Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, t. I, p. ١٩٠.
[2] De Sacy, *op. cit.*, p. 695.
[3] *Synaxare*, 7 Kihak.
[4] Jomard, *Mémoire sur le lac Mœris. Descript. de l'Égypte.* Ant. I, p. 103.
[5] *Recensem. génér. de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 99, et part. ar., p. ١٩٥.
[6] De Sacy, *op. cit.*, p. 698.
[7] E. Amélineau, *Monum. pour servir à l'hist. de l'Égypte chrét.*, t. II, p. 77.
[8] *Ibid.*, p. 574.
[9] *Acta Sanctorum*, 19 mai, p. 38.
[10] Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 265.
[11] Quatremère, *Mémoires histor. et géog.*, etc., t. I, p. 369.

davantage, et je n'en ferai pas plus, car le nom de ce village a complètement disparu de l'Égypte vers le XIV[e] siècle.

Thabin, ⲧϩⲁⲃⲓⲛ.

Ce nom se trouve dans un récit contenu dans les fragments coptes de la *Bibliothèque nationale*. Il est dit dans l'un de ces fragments que, dans le village de Thabin, il y avait un temple à la tête duquel se trouvait un grand prêtre qui avait une fille assez belle. Cette fille fut tentée par un homme qui voulait avoir commerce avec elle; mais les démons du temple, c'est-à-dire les dieux, avertirent son père de ce qui se passait, quoique ce ne semble guère devoir être leur rôle en pareille circonstance [1].

Je suis porté à croire que, dans ce nom, la lettre ⲧ est l'article et que le nom véritable se réduit à ϩⲁⲃⲓⲛ. J'ai en vain cherché dans l'*État de l'Égypte* et dans le *Recensement général* un nom qui répondît à la forme complète de ⲧϩⲁⲃⲓⲛ, soit sous les lettres qui correspondent d'ordinaire à l'article copte, soit à l'article arabe remplaçant l'article copte, comme c'est si souvent le cas. Mais si l'on fait abstraction de l'article copte, ce qui peut parfaitement se faire, on trouve, dans la province de Scharqyeh, non loin de Belbeis, un village dont le nom répond lettre pour lettre à l'orthographe copte : c'est Hafneh, ou, comme écrit l'*État de l'Égypte*, Hafnâ. Il est cité dans cet *État* pour une contenance de 1,825 feddans et un revenu de 8,000 dinars [2]. Le *Recensement général de l'Égypte* le place, comme je viens de le dire, dans la province de Scharqyeh, district de Belbeis, et lui donne une population de 1,337 habitants [3]. Ce village possède une école.

(1) ⲚⲦⲞⲤ ⲆⲈ ⲦϢⲈⲈⲢⲈ ⲚⲀⲚⲦⲰⲚⲒⲞⲤ ⲠⲚⲞϬ ⲚⲞⲨⲎⲎⲂ ⲚⲦϨⲀⲂⲒⲚ ⲦⲈ. Cf. mss. de la *Bibl. nat.*, frag. théb. non encore reliés. Le même mot est écrit aussi ⲑⲁⲃⲓⲛ par suite de la jonction des deux lettres ⲧ et ϩ dans une seule ⲑ, comme c'est très souvent le cas dans les œuvres coptes.

(2) S. de Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 611.

(3) *Recensement génér. de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 143, et part. ar., p. ٤.

IMPRIMERIE NATIONALE.

THEBAKAT, ⲐⲂⲀⲔⲀⲦ.

Le nom de ce village nous est aussi conservé dans la *Vie de Pakhôme*. La renommée de sa sainteté s'étant répandue, on accourut bientôt en foule près de lui. «Et d'autres, qui étaient au sud, dans un endroit nommé Thebakat, ayant entendu parler de lui, se levèrent et vinrent le trouver au nombre de quatre-vingts : il les reçut aussi; mais lorsqu'il vit que la pensée de la chair était en eux, il les renvoya de son habitation[1].» La traduction arabe de ce passage dit seulement : d'autres gens d'une *nahieh* du Sa'id[2].

Champollion n'a pas connu ce nom, et Quatremère ne fait que le citer[3].

Il est assez difficile à identifier, par cette raison que ⲐⲂⲀⲔⲀⲦ doit se décomposer en ⲦϨⲂⲀⲔⲀⲦ, si c'est une orthographe sa'idique, comme tout donne lieu de le croire, mais ce qui est loin d'être certain. Il devait être situé au sud de Tabennîsi, c'est-à-dire sans doute entre Qéneh et Louqsor. Je n'ai pu trouver aucun nom qui répondît à ce mot, et il est probable que dès le temps où fut faite la traduction arabe, le nom et le village avaient complètement disparu.

THEBÎOU, ⲐⲂⲎⲨ, اتواوى.

Le nom de ce monastère nous a été encore conservé par la *Vie de Pakhôme*. Il y est raconté que Pétronios, natif de Pedjôdj, dans le nome de Hou, voulant vivre dans la solitude, «alla dans un endroit sur la terre de ses parents et s'y bâtit un monastère, nommé Thebîou[4]». Ce monastère, avec son supérieur, entra ensuite dans l'ordre cénobitique, et le nom de Thebîou est mentionné plusieurs fois[5]. La traduction arabe transcrit Etouâouy le nom de Thebîou[6],

[1] E. Amélineau, *Monuments pour servir à l'histoire de l'Égypte chrétienne*, t. II, p. 32.

[2] *Ibid.*, p. 371.

[3] Quatremère, *op. cit.*, I, p. 128.

[4] E. Amélineau, *Monuments pour servir à l'hist. de l'Égypte chr.*, t. II, p. 76.

[5] *Ibid.*, p. 77 et 82.

[6] *Ibid.*, p. 573, 574 et 578. Le mot transcrit est اتواوى.

c'est-à-dire que c'est le même mot, lettre pour lettre, le ⲃ étant devenu *ou*, comme c'est l'usage ordinaire dans un cas pareil.

Champollion [1] et Quatremère [2] n'ont connu que le nom copte de Thebîou; ils n'ont pu l'identifier et se contentent de le placer dans le nome de Hou. Ils auraient pu, avec le seul secours des textes coptes, le placer entre Temouschons et Phebôou, car Temouschons était situé plus au nord. Tous les premiers monastères de Pakhôme se touchaient les uns les autres. Malgré le secours de la transcription arabe, il n'est pas possible d'identifier Thebîou : le nom a disparu, ce qui se comprend assez facilement, car Thebîou ne pouvait être qu'une *'ezbeh* appartenant aux parents de Pétronios.

Thekio, ⲑⲑⲉⲕⲓⲟ.

Le nom de ce village nous a été conservé dans une inscription bilingue qui fait partie du musée du Louvre et qui a été publiée par M. Revillout. Le nom qui m'occupe se trouve dans une inscription grecque apparemment très fautive et qui se termine par le nom de ⲑⲑⲉⲕⲓⲟ [3].

Comme la traduction démotique ne donne aucun détail, je ne saurais identifier cette ville. Je ferai observer seulement que le nom hiéroglyphique paraît être .

Thenîte en Siout, ⲑⲉⲛⲏⲧⲉ ⲛⲥⲓⲟⲟⲩⲧ.

Le nom de ce monastère nous a été conservé dans une note qui termine un fragment des œuvres de Schenoudi. Cette note dit en effet : « Voici le livre et le grand chapitre qu'a écrits notre frère aimant Dieu et notre père du pape Kolté (Colluthus), archimandrite du monastère de notre père le prophète apa Schenoudi, de Thenîte en Siout [4] », c'est-à-dire de la communauté de Siout.

Il résulte de ce texte qu'on avait élevé un monastère en l'hon-

[1] Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 146.

[2] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 130.

[3] *Revue égyptologique*, 6ᵉ année, p. 46. M. Revillout met un *sic* au-dessus du mot.

[4] Zoëga, *Cat. Cod. cop.*, p. 453.

neur de Schenoudi près d'Asiout et que le pape Kolthé en était l'archimandrite, lorsque fut écrit le fragment qui se termine par cette note. On pourrait penser que ce monastère était le même que celui qui lui fut élevé dans le canton de Dronkah ou Adronkah; mais je crois qu'alors on ne l'aurait pas encore appelé monastère de Siout [1].

Ni Champollion, ni Quatremère n'ont connu ce nom.

This, ⲐⲒⲤ, ou Thinis.

Le nom de cette ville, chef-lieu du nome Thinite, s'est conservé dans un papyrus du Louvre, publié par Brunet de Presle, d'après la copie de Letronne. Il y est question d'une maison située dans la ville de This [2]. Ce nom se trouve répété cinquante fois dans le même ouvrage [3]. Sous le règne de l'empereur Maurice, cette ville est dite avoir fait partie de l'éparchie de Thèbes, ou plutôt de la Thébaïde [4].

Cette ville, l'une des plus anciennes de l'Égypte, fut le berceau de la monarchie égyptienne. Elle fut la patrie de Mîna (Ménès) et donna son nom aux deux premières dynasties. Dès la plus haute antiquité aussi, elle perdit sa place pour la passer à Abydos. D'après le *Guide en Égypte* de M. Isambert, cette antique ville serait aujourd'hui représentée par le village de Kom-es-Soultan [5]. Mais ce village ne se retrouve point dans le *Recensement général de l'Égypte*, ni dans l'*État de l'Égypte*, de sorte que je ne sais que penser de cette localisation, quoique l'*Itinéraire* soit en ce point l'ouvrage de M. Maspero.

Thmoui, ⲐⲘⲞⲨⲒ, دمى ou الموردة.

Le nom de cette ville est souvent cité dans les œuvres coptes.

[1] Mss. ar. *Bibl. nat.*, supp. 138, fol. 74.

[2] *Notices et extraits des mss.*, t. XVIII, 2e partie, p. 240.

[3] *Ibid.*, p. 242, 248, 255, 256, 436.

[4] *Notices et extraits des mss.*, t. XVIII, 2e partie, p. 248.

[5] Isambert, *Itinéraire en Orient*, t. II, *Égypte*, p. 486.

Les *Actes* d'Anoub de Naîsi racontent que le gouverneur de Thmoui se mit en fureur, ôta ses sandales et les jeta à la tête de ses collègues [1]. Cette ville eut en outre un évêque nommé Sarapiôn, qui est l'auteur de la *Vie de saint Macaire* [2]. A la fin du *Voyage d'un moine égyptien dans le désert*, il est fait mention «du diacre Gabriel, fils de Menap, originaire de Nimanthôout, du diocèse de Thmoui et de Tkehli [3]». Dans l'*Histoire lausiaque*, il est dit qu'un moine prit la fuite, parce que l'archevêque Théophile voulait le faire évêque de Thmoui [4]. Cette ville était donc en pleine activité de vie au commencement du VIe siècle. Il est donc étonnant qu'elle ne soit jamais citée dans les récits de la conquête arabe. Cependant elle existait encore, car on rencontre son nom dans les *scalæ* coptes-arabes, où elle a pour équivalent arabe الورد ou الوردة [5]. La liste des évêchés la mentionne aussi et donne l'égalité suivante : ⲑⲙⲟⲩⲉⲱⲥ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲑⲙⲟⲩⲓ = نمى ودقهرة ou دى ودقهرا [6]. De fait on rencontre un évêque de cette ville au concile de Nicée [7] et un autre au concile d'Éphèse [8].

Champollion [9] et Quatremère [10] ont tous les deux connu ce nom et, séduits par l'allitération, ils l'ont identifié avec Tamouâîh ou Tamâîeh. La liste des évêchés leur donne tort, et du même coup établit l'identité de la ville de Nomy que nous avons rencontrée plus haut. Cette ville était située dans la province de Daqahlyeh, non loin de la ville de Tkehli qui existe encore dans les en-

[1] ⲁϥϥⲟϫϥ ⲉⲡϣⲱⲓ ⲛϫⲉ ⲙⲁⲅⲛⲉⲛⲧⲓⲟⲥ ⲡⲓϩⲏⲅⲉⲙⲱⲛ ⲛⲧⲉ ⲑⲙⲟⲩⲓ. *Cod. Vat. copt.*, LXVI, fol. 252 v°.

[2] *Cod. Copt.*, t. LXX, fol. 96 r°.

[3] E. Amélineau, *Voyage d'un moine égyptien dans le désert*, p. 25 du tirage à part.

[4] Id., *De historia Lausiaca*, p. 118.

[5] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 46, fol. 176 v°; n° 50, fol. 110 v°; n° 53, fol. 86 v°; n° 54, fol. 187 v°; n° 55, fol. 4 v°. *Brit. Mus.* Orient. 441, f. ⲣⲡ̄ r°; *Bodl. libr.* Maresc. 17, fol. ⲣⲟⲁ̄ v°; mss. de Lord Crawford, fol. 228 v°.

[6] Mss cop. de la *Bibl. nat.*, n° 159, fol. 172 r°, et mss. de Lord Crawford, fol. 33 r°.

[7] Zoëga, *Catalogus Codicum copticorum*, p. 244.

[8] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, fragments thébains, n° 129°, fol. 29.

[9] Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 114-120.

[10] Quatremère, *op. cit.*, p. 129-139.

virons de Damiette. Je ne sais à quelle occasion elle se nomme Nomy; mais si j'osais faire une conjecture, je dirais que نمى est mis pour تمى, comme le montre l'orthographe دمى, et que nous avons alors le nom copte ⲧⲙⲟⲩⲓ. Quant au nom arabe d'El-Mourad, ou d'El-Mouradeh, il lui aura été donné après la conquête turque par un sultan quelconque ou l'un de ses officiers.

Elle n'existe plus aujourd'hui et l'on chercherait vainement l'un de ses deux noms dans les listes officielles de notre temps, comme du xiv[e] siècle. Il faut donc penser qu'elle ne survécut pas longtemps à la conquête turque.

Thôni, ⲑⲱⲛⲓ, تونة.

Le nom de cette petite ville nous a été conservé par les *Actes* de saint Apatîr et de sa sœur Irai. Parmi les noms des confesseurs renfermés dans la prison d'Antinoë, on trouve en effet celui de Makroui, «originaire de Thôni [1]».

Le même nom se retrouve dans les *scalæ* coptes-arabes [2], qui la placent entre Niblâîeh et Samannoud, vraisemblablement à la fin de la province de Nesteraoueh.

Champollion a connu cette ville et l'a identifiée avec la ville appelée par Strabon Θωνις, Thônis, vieil emporium qui n'existait déjà plus au temps du géographe grec. D'après lui, elle aurait été située entre Alexandrie et Canope, sur les bords de la Méditerranée [3]. Je ne puis admettre son identification, pour la bonne raison qu'une ville disparue ou presque disparue au i[er] siècle de notre ère n'aurait pas été conservée dans des listes géographiques datant du xiii[e] siècle. Je ne puis non plus la confondre avec la ville nommée Touneh de Tidah, car la place que les *scalæ* assignent à cette dernière est trop éloignée de celle qui est assignée à Thôni

[1] Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 100.

[2] Mss. coptes de la *Bibliothèque nationale*, n° 50, fol. 110 recto; n° 53, fol. 86 verso; *Bodleian library*, maresc. 17, fol. ⲣⲟⲗ̄ verso.

[3] Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 142 et 262.

par les mêmes documents. Je la placerais plutôt dans le nome de Ptlénétô ou sur les bords du lac de Borlos, et en cela je serais guidé par les *scalæ* elles-mêmes dont on doit toujours respecter l'ordre, quand il n'est pas manifestement contraire à d'autres renseignements certains, ce qui n'est pas le cas. La ville a aujourd'hui disparu; il en était de même dès le XIV[e] siècle.

Dans le texte copte dont j'ai cité la traduction, il ne s'agit pas de cette ville, mais du village appelé *Touneh-el-Gebel*, dans les environs d'Antinoë, village que nous retrouverons plus loin.

Tialikia, ϯⲁⲗⲓⲕⲓⲁ, مليج.

Le nom de cette ville nous a été conservé dans quatre *scalæ* coptes-arabes qui la placent toutes entre Aousîm et Atfîeh[1]. Ce témoignage, quand même il serait prouvé que ces quatre *scalæ* ont été copiées sur le même manuscrit primitif, ne serait pas à rejeter.

Le nom de cette ville semble tout à fait grec; cependant, si l'on veut faire attention au mot arabe qui suit, à savoir مليج, et si l'on veut observer que ce nom répond par la prononciation apparentée à ce même mot de Mélîg, on sera d'abord persuadé que ce n'est point un nom grec, mais qu'il n'a que l'apparence; ensuite que le nom n'est pas bien écrit et qu'il y manque la lettre ⲙ, de sorte que le véritable nom serait, sous son apparence grecque, ϯⲙⲁⲗⲓⲕⲓⲁ = مليج.

D'ailleurs il s'agit bien de la ville de Melîg, dans la province de Menoufyeh, où elle est le chef-lieu d'un district : la place qu'on lui donne rend cette identification certaine. Elle compte actuellement 7,729 habitants, possède une poste et une école[2]. Elle est citée dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 1,941 feddans et une redevance de 28,000 dinars[3], ce qui montre une ville très florissante.

(1) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 v°; n° 52, fol. 86 v°; *Bodl. libr.* Maresc. 17, fol. ⲣⲟⲋ v°; mss. de Lord Crawford, fol. 279 r°.

(2) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 216, et part. ar., ٢٠٩.

(3) De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 655.

Tîdâ, ⲑⲟⲓϯ, تيدا.

Le nom de cette ville se trouve, au *Synaxare*, à propos de «Dâsiâ le soldat, des gens de Tîdâ[1]», et de deux prêtres «de l'église de Touneh de Tîdâ[2]».

Les *scalæ* coptes-arabes contiennent aussi ce mot sous la forme ⲡⲉⲣⲩⲟⲓⲛⲓ ⲑⲟⲓϯ = تيدا الفرحين[3]; mais un manuscrit rétablit le véritable ordre en mettant ⲑⲟⲓⲧⲉ ⲫⲉⲣⲟⲩⲱⲓⲛⲓ; la transcription arabe est fautive[4]. La liste des évêchés d'Égypte contient aussi ce nom et donne l'égalité suivante : ⲫⲣⲁⲅⲱⲛⲓⲛ ⲑⲉⲛⲉⲱ = ⲧⲑⲟⲓϯ = تيدا والفرجين[5], où le nom de Farragîn correspond à Phragônin. Il faut donc écarter la supposition de Quatremère[6], que Phragônis était la ville de Panephrî. Les *scalæ* rangent cette ville entre El-Banaouân et Nesterâoueh, ou entre Sakhâ et Nesterâoueh. La liste des évêchés la place entre Pakhnoumis et Agnou, c'est-à-dire entre une ville de Pouto et Nesterâoueh. C'est bien la place qu'elle occupe encore aujourd'hui, dans la province de Gharbyeh, district de Kafresch-Scheikh : elle ne compte que 244 habitants[7] : elle est ainsi bien déchue. Elle est placée au nord de Kafr esch-Scheikh, à une petite distance du lac de Borlos et des marais qui l'avoisinent. L'*État de l'Égypte* la cite pour une contenance de 1,607 feddans et une redevance de 5,000 dinars[8].

(1) *Synaxare*, 2 Thoth : داسيا الجندى من اهل تيدا.

(2) *Synaxare*, 1 Abib : هولا كانوا قسوس على كنيسة تونة التى من اعال تيدا.

(3) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 58, fol. 110 r°; n° 53, fol. 86 v°; n° 54, fol. 187 r°; n° 55, fol. 4 r°; *Bodl. libr.*, Maresc. 17. fol. ⲣⲟⲗ r°; mss. de Lord Crawford, fol. 228 v°.

(4) *British Museum*, Orient., n° 441. fol. ⲣⲛⲑ r° : ⲑⲟⲓⲧⲉ ⲫⲉⲣⲟⲩⲱⲓⲛⲓ = تنند (*sic*) والفرجين.

(5) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 171 v°. Mss. de Lord Crawford, fol. 330 v°.

(6) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 223. Cf. Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 225.

(7) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 306, et part. ar., p. ١٣٨.

(8) De Sacy, *op. cit.*, p. 637.

Tidjephroné, ϯϫⲉⲫⲣⲟⲛⲉ.

Le nom de ce village se trouve dans une note de manuscrit qui termine l'éloge de saint Georges par l'évêque Théodote d'Ancyre de Galatie, éloge publié par M. Budge. Il y est dit que le livre qui contenait ce panégyrique a été écrit grâce aux bons offices du diacre Pierre et du diacre Kelloudj qui l'ont donné à l'église qui est... « de Michel de Tidjephroné [1] ». Le nom du nome, qui devait suivre sans doute, est effacé.

Ce nom n'a laissé aucune trace ni dans l'*État*, ni dans le *Recensement général de l'Égypte*.

Tiemrô, ϯⲉⲙⲣⲱ, دمروا.

Ce nom est cité dans les *Actes de Didyme de Tarschébi* : parmi les noms des martyrs, qui furent condamnés le même jour et qui tous appartenaient au nome de Pténétô, se trouvait celui de « Raklida, le prêtre, de Tiemrô [2]. »

Champollion [3] et Quatremère [4] ont tous les deux connu ce nom et l'ont identifié avec le bourg de Demrou, situé dans la province de Gharbyeh. Il y a en effet dans cette province un bourg de Demrou, district de Desouq, qui répond à ce nom de ϯⲉⲙⲣⲱ; mais ce n'est pas celui que ces deux savants avaient en vue. Il compte aujourd'hui 120 habitants et possède une école [5]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte*, en compagnie de Mohallet Soliman, pour une contenance de 593 feddans et une redevance de 1,400 dinars [6].

Outre ce village, la province de Gharbyeh en contient en effet un autre qui est du district de Samannoud, *Damrou-el-Khammareh*,

[1] Budge, *The martyrdom and miracles of Saint-Georges of Cappadocia*, p. 172.

[2] Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 302.

[3] Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 255.

[4] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 231 et 239. Ces deux auteurs ne pouvaient savoir à quel village se rapportait l'identification.

[5] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 95, et part. ar., p. ١٣٢.

[6] De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 639.

qui a une population de 565 habitants[1]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 689 feddans payant une redevance de 3,200 dinars[2].

Timamîn, ϯⲙⲁⲙⲏⲛ.

Ce nom se trouve dans l'un des papyrus du musée de Boulaq. L'acte contenu dans ce papyrus débute ainsi : « Moi, Palôts, fils du bienheureux Peschate, originaire de Timamîn, dans le nome d'Erment, j'écris, etc.[3]. » C'est le seul exemple de ce nom.

La localité de Timamîn ne s'est pas conservée dans l'Égypte actuelle; elle avait disparu dès le xive siècle.

(El-) Tîman, التيمن.

Ce nom se trouve dans une prophétie attribuée à Schenoudi, sur les événements qui accompagnèrent la fin de la domination grecque et le commencement de la domination arabe en Égypte. Il y est dit qu'un grand personnage bâtira des murailles aux villes, dévastera l'Orient et l'Occident, combattra le patriarche. « Et quand on le combattra, celui-ci s'enfuira vers la *nahieh* d'El-Tîman, jusqu'à ce qu'il arrive à ton monastère[4]. » Ces paroles se rapportent au patriarche Benjamin qui fut obligé de fuir devant les Melkites et de se réfugier dans le Sa'id. Il faut donc chercher la *nahieh* d'El-Tîman dans la Haute Égypte. Or, par une coïncidence remarquable, ce nom se retrouve dans la *nag'a* de Teman, qui me semble une corruption de Tîman; laquelle *nag'a* fait partie de la *nahieh* de *'Arabet abou Zahab*. Elle n'a pas de recensement propre, et le chiffre de ses habitants est confondu avec celui de la *nahieh*[5].

(1) *Recensement génér. de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 95, et part. ar., p. ١٩٢.

(2) De Sacy, *op. cit.*, p. 639.

(3) E. Revillout, *Actes et Contrats des musées égyptiens de Boulaq et du Louvre*, p. 94.

(4) E. Amélineau, *Monuments pour servir à l'histoire de l'Égypte chrétienne*, t. II, p. 341.

(5) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 303, et part. ar., p. ١٢٧. Cf. p. 50.

Timikratôn, ⲧⲓⲙⲓⲕⲣⲁⲧⲱⲛ, الدمقراط.

Le nom de ce bourg ne nous a été conservé que par deux *scalæ* coptes-arabes, dont l'une ne donne pas de transcription arabe, pendant que l'autre donne celle qui est en tête de cet article[1].

Champollion et Quatremère n'ont pas connu ce mot; cependant il est juste de dire que le premier mentionne ce nom dans le passage suivant : «D'Anville distingue l'une de l'autre (Crocodilopolis et Tuphium) : il place Tuphium sur la rive orientale du Nil, dans un lieu appelé *Taoud* par les Arabes, et Crocodilopolis sur la rive opposée, à quelque distance du passage appelé *Gebeleïn*, à l'endroit nommé *Démocrat* dans la *carte* de l'Égypte moderne[2].» C'est tout ce qu'il en dit. Les deux *scalæ* qui donnent ce mot le placent toutes deux entre Pilakh, qui vient après Qeft, et Erment : ce qui ne nous avance pas beaucoup.

L'*État de l'Égypte* le cite pour une contenance de 7,090 feddans et un revenu de 10,000 dinars[3]. Par malheur, le *Recensement général de l'Égypte* ne le contient pas. Ce village, qui existait encore au commencement de ce siècle, a disparu depuis. La *nag'a* de Damqarieh représente peut-être le village de Demoqrât : elle est située dans la *nahieh* d'El-Mahamîd, district d'El-Salmîeh, province d'Esneh et compte 564 habitants[4]. Cette situation répondrait assez bien à celle qu'il faut pour Demoqrât.

Tinîs, ⲑⲉⲛⲛⲉⲥⲓ, تنيس.

Le nom de cette ville nous a été conservé par le *Synaxare* en la fête de saint Aghânâ, le stylite. «Ce saint était de la ville de Tinîs[5].» Lorsqu'il quitte sa ville, il se rend à Marîout, puis dans le désert.

Les *scalæ* coptes-arabes mentionnent une ville de ce nom entre

(1) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 85 r°, et mss. de Lord Crawford, fol. 229 v°.

(2) Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 292.

(3) De Sacy, *op. cit.*, p. 702.

(4) *Recensement gén. de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 94, et part. ar., p. ٥٩.

(5) *Synaxare*, 14 Thoth.

Borlos et Niblâîeh, ou entre Borlos et Damiette[1]. La liste des évêchés de l'Égypte cite une ville de ce nom, entre Thmoui et Damiette et donne l'égalité suivante : ⲐⲈⲚⲚⲈⲤⲈⲰ = ⲐⲈⲚⲚⲈⲤⲒ = مدينة تنيس[2].

Je crois qu'il y avait en Égypte deux villes de ce nom, l'une faisant partie des environs du lac de Borlos, celle dont parle le *Synaxare* et que citent les *scalæ;* l'autre située dans le lac Menzaleh actuel, celle que cite la liste des évêchés. Champollion[3] et Quatremère[4] n'ont raison qu'en partie, lorsqu'ils parlent seulement de l'île de Tinîs, située dans le lac actuel de Menzaleh. Ni l'une, ni l'autre n'existent aujourd'hui, envahies qu'elles ont été, la première par les eaux du lac de Borlos, ainsi que les autres villes du canton; la seconde, par les eaux de la mer qui en ont fait aujourd'hui une île du lac de Menzaleh.

Tioi, ϯⲞⲒ.

Zoëga[5] donne cette ville comme un chef-lieu de nome; mais le texte du passage qu'il publie, un fragment de la *Vie de Schenoudi*, contient ϯⲞⲒ, et il n'y a qu'une faute d'impression déjà reconnue par Champollion[6].

Tirîb, ⲦⲎⲢⲎⲂ.

Ce mot a été mal à propos expliqué comme un nom propre par Champollion[7], dans un passage où il a suivi l'explication de Zoëga[8]; mais Quatremère a exprimé ses doutes sur ce mot ⲦⲎⲢⲎⲂ, mis

[1] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 r°; n° 53 fol. 84 v°; n° 54, fol. 187 r°; n° 55, fol. 4 v°; *Bodl. libr.*, Maresc. 17. fol. ⲢⲞϪ v°; *British Mus.*, Orient. 441, fol. ⲢⲘⲐ v°; Mss. de Lord Crawford, fol. 228 v°.

[2] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 r°; mss. de Lord Crawford, fol. 330 v°.

[3] Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 140-142.

[4] Quatremère, *Mémoires géog. et hist. sur l'Égypte*, t. I, p. 259.

[5] Zoëga, *Cat. Cod. cop.*, p. 26.

[6] Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 256.

[7] *Ibid.*, t. I, p. 148, et t. II, p. 21.

[8] Zoëga, *Cat. Cod. cop.*, p. 366-368.

pour ⲧⲏⲣⲉϥ dans le dialecte de ce morceau[1], et je crois qu'il a raison.

Tirsâ, ترسا.

Le nom de cette localité se trouve au *Synaxare*, au jour de la fête du martyr Jean. Il y est dit qu'on informa «le duc Jean à son sujet et au sujet des évêques anba Kaloug et Nahrouâ qui était de Tirsâ[2]». Il n'y a pas d'autre indication.

La liste des évêchés connaît aussi ce nom qu'elle donne dans l'égalité suivante : ⲗⲉⲱⲛⲧⲱⲛ = ⲡⲟⲩⲧⲟ ⲕⲉ ⲑⲏⲣⲥ = نطو وترسى[3].

Ainsi cette ville se trouvait au nord de l'Égypte, tout près de Pouto. Il n'en reste actuellement aucune trace, et tous les noms de Tirsâ que contiennent les listes officielles ne peuvent convenir à ce nom, puisqu'elles se trouvent dans les provinces de Qalîoubyeh, de Gîzeh et de Fayoum[4].

Tkalahitîs. ⲧⲕⲁⲗⲁϩⲓⲧⲏⲥ.

Ce nom est celui d'une ville épiscopale de l'Égypte, placée la dernière de la liste et présentée sous l'égalité suivante : ⲡⲉⲣⲥⲉⲛⲧⲓⲁⲥ = ⲧⲕⲁⲗⲁϩⲓⲧⲏⲥ[5], sans nom arabe correspondant. Il m'est donc tout à fait impossible de la placer avec un pareil manque de renseignements.

Tkehli, ⲧⲕⲉϩⲗⲓ, دقهلة.

Le nom de cette ville se trouve accolé à celui de Thmoui, à la fin d'une souscription qui termine le *Voyage d'un moine dans le désert*[6]. Il se retrouve encore dans la liste des évêchés de l'Égypte

[1] Quatremère, *Observations sur quelques points*, etc., p. 9-11.

[2] *Synaxare*, 10 Mésoré : انبا كلوج ونهروا الذى من ترسا.

[3] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 59, fol. 172 v°; mss. de Lord Crawford, fol. 330.

[4] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 305, et part. ar., p. ٢١٢.

[5] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol 171 v°, et mss. de Lord Crawford, fol. 332 r°.

[6] E. Amélineau, *Voyage d'un moine égyptien dans le désert*, p. 25 du tir. à part.

accolé au même nom de Thmoui, dans l'égalité suivante : ⲑⲙⲟⲩⲉⲱⲥ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲑⲙⲟⲩⲓ = دى ودقهلة[1].

Quatremère ne me semble pas avoir connu ce mot; Champollion au contraire l'a connu et très bien identifié avec une ville qui devait se nommer Daqahleh, d'après Niebuhr, et qui était placée sur le bord oriental de la branche Phathmétique du Nil, à 5 lieues environ au nord de Péluse[2]. Il a raison de la placer sur la rive est du Nil; mais il se trompe sur la distance qui séparait cette ville de Péluse; il y avait beaucoup plus de 5 lieues. Cette ville existe toujours dans le district de Fareskour, province de Daqahlyeh, et compte 1,197 habitants. Elle possède une école[3]. Elle n'est pas citée dans l'*État de l'Égypte*. C'est sans doute cette ville qui a donné son nom à la province de Daqahlyeh : elle est ainsi bien déchue.

Tkhellô, ⲧϧⲉⲗⲗⲱ, العجوز.

Le nom de cette ville fait partie de ceux que la liste des évêchés n'a pu identifier et dont elle n'a pas donné de nom arabe correspondant. Par extraordinaire, ce nom a un correspondant grec : ⲅⲉⲣⲁⲥ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲉⲧϧⲉⲗⲗⲱ[4]. Le nom grec Geras est la traduction exacte du nom copte. Le nom arabe aurait été El 'Agouz.

Plusieurs villages portent encore le nom d'El-'Agouz, ou de 'Agouzein, ou bien encore 'Agouzah, qui pourraient répondre au nom copte; mais je ne sais auquel d'entre eux convient le nom copte qui fait le sujet de cet article.

Tkhôbi, ⲧⲭⲱⲃⲓ, قاو.

Cette ville est citée par quelques *scalæ* coptes-arabes, comme appartenant à la partie méridionale du Sa'id. Dans les quatre *scalæ*

[1] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 59, fol. 172 r°; mss. de Lord Crawford, fol. 331 r°.

[2] Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, p. 136-137.

[3] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 92, et part. ar., p. ١٩١.

[4] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 r°; mss. de Lord Crawford, fol. 331 r°.

qui la citent, elle occupe toujours la même place entre Hou et Dendérah. De même elle porte toujours la mention de ruinée[1].

Il faudrait donc croire qu'il y aurait eu autrefois deux villes de Qâou, dont l'une se serait appelée *Qâou la Grande :* c'était Antœopolis; l'autre aurait été moindre, c'était notre ville. Comment ⲧϫⲱⲃⲓ a-t-il pu être transcrit Qâou, c'est que je ne me charge pas d'expliquer, à moins que le ⲃ n'ait été transcrit *ou* et que l'*i* final soit tombé. Mais quoi qu'il en soit, je ne puis admettre cette transcription sans admettre en même temps qu'il y a erreur de la part des scribes égyptiens.

Il ne surprendra personne que je ne puisse identifier une ville qui était déjà ruinée, lorsque ont été faites les listes des villes susmentionnées. Ce nom a été complètement inconnu à Quatremère et à Champollion. A la réflexion, on voit que, dans les *scalæ* citées, le nom de ⲧⲕⲱⲟⲩ a été omis, et que la place attribuée à Qâou n'est pas bonne, ce qui montre péremptoirement que ⲧϫⲱⲃⲓ est le même mot que ⲧⲕⲱⲟⲩ.

Tkôou, ⲧⲕⲱⲟⲩ, قاو.

Le nom de cette ville se trouve à peu près dans toutes les catégories d'ouvrages qui m'ont servi pour écrire celui-ci.

Les *Actes* d'Apatîr et d'Irai, parmi les prisonniers détenus à Antinoë, citent un certain «Siméon, originaire de Tkôou[2]». Psoté, évêque de Psoi ou Ptolémaïs, est dit être mort dans cette ville, d'après un fragment du musée Borgia[3]. La littérature copte contient toute une œuvre consacrée à un évêque de cette ville, et le nom de Tkôou y revient forcément assez souvent[4]. Son territoire comprenait, à l'ouest de l'eau, un temple d'idoles, consacré au

[1] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 111 r°; n° 53, fol. 85 r°; *Bodl. libr.*, Maresc. 17. fol. ⲣⲟⲃ r°; mss. de Lord Crawford, fol. 229 v°.

[2] Hyvernat, *op. cit.*, p. 100.

[3] Zoëga, *Catalogus Codicum copticorum*, p. 329.

[4] E. Amélineau, *Monuments pour servir à l'histoire de l'Égypte chrétienne*, t. I, p. 92-163.

dieu Kothos qui avait sa statue placée dans une niche à la porte du temple, et tous ceux qui entraient dans le temple devaient incliner la tête pour le saluer : Macaire, l'évêque, faillit y être brûlé vif avec son diacre[1].

Le *Synaxare* mentionne quatre fois cette ville[2].

Les *scalæ* coptes-arabes contiennent aussi ce nom : l'une d'elles donne même le nom grec d'Antœopolis comme celui de la ville de Qâou[3]. La liste des évêchés donne l'égalité suivante : ⲁⲛⲧⲉⲩ =ϯⲃⲁⲕⲓ ⲧⲕⲱⲟⲩ=مدينة قاو[4]. De fait il y avait un évêque de Tkoôu au concile de Nicée[5] (il se nommait *Dios* de Tkôou) et au concile d'Éphèse[6]; dans les deux cas, ⲧⲕⲱⲟⲩ est rendu en grec par ⲁⲛⲧⲉⲟⲩ[7].

Il ne saurait donc y avoir aucune difficulté : la ville de Tkôou est bien celle que les Grecs appelaient *Antæopolis*.

Quatremère[8] et Champollion[9] ont parfaitement connu et identifié cette ville. Quatremère dit toutefois que c'était une petite ville, et Champollion que c'était l'une des plus grandes de l'Égypte Supérieure. Le texte auquel fait allusion Quatremère dit bien en effet que Tkôou était une petite ville, mais par suite d'une figure de rhétorique et de l'antithèse que l'on voulait former entre Alexandrie, la grande ville, et Tkôou désignée comme petite ville. Le nom arabe de cette ville donne raison à Champollion, car elle a nom Qâou-el-Kobra, Qâou la Grande.

Cette ville existe encore aujourd'hui; mais, au lieu d'être un chef-lieu de nome ou d'un district, elle est devenue tributaire de son

(1) E. Amélineau, *Monum.*, etc., p. 112-119.

(2) *Synaxare*, 27 Babah, 2 Kihak, 2 Toubah et 26 du même mois.

(3) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 44, fol. 79 v°; n° 46, fol. 171 r°; n° 54, fol. 184 r°; n° 55, fol. 5 r°; *British Museum*, Orient. 441, fol. ⲣ̅ⲛ̅ v°.

(4) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 r°; de Lord Crawford, p. 332 r°.

(5) Zoëga, *Cat. Cod. cop.*, p. 244.

(6) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, fragm. théb. n° 129', fol. 23.

(7) Labbe, *Concilia*, t. III, col. 1084.

(8) Quatremère, *op. cit.*, t I, p. 216-217.

(9) Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 270-272.

ancienne vassale Tamâ, dans la province de Sohag. Elle compte présentement 1,270 habitants et possède une école[1]. Elle est citée dans l'*État de l'Égypte*, dans la province d'Asiout, pour une contenance de 1,140 feddans et une redevance de 5,650 dinars[2]. Selon M. de Sacy, ce nom est commun à deux villages situés, l'un sur la rive droite, l'autre sur la rive gauche du Nil. La ville ancienne était située sur la rive droite, comme l'indiquent encore les ruines et la phrase du panégyrique qui dit que le village où était le temple de Kothos se trouvait à l'ouest de l'eau[3]. Le nom actuel du village de Qâou est Qâou-el-Khareb, Qâou la Ruinée. On n'a pu encore en retrouver le nom dans les inscriptions hiéroglyphiques.

Tkyllô, ⲧⲕⲩⲗⲗⲱ, دكلوا.

Le nom de ce village est mentionné dans les fragments de la *Vie de Samuel de Qalamoun*, qui était né dans le voisinage de Pelhip, au nord de l'Égypte, «dans un village nommé *Tkyllo*[4]». Le *Synaxare*, qui donne l'abrégé de cette *Vie*, dit de son côté : «Ce saint était du village de Dakloubâ, dans le diocèse de Masîl[5].»

Champollion, qui a connu ce nom, s'est contenté de le citer, sans chercher à l'identifier[6]; Quatremère a remarqué l'identité entre le nom de Dakloubâ et celui de Tkyllô[7]. Mais ce nom présente un élément étranger dont la présence semble quelque peu étonnante; aussi ne serais-je point étonné qu'il fallût lire *Daklouîâ*, au lieu de *Dakloubâ*. D'ailleurs, sous une forme ou sous une autre, ce nom n'existe plus en Égypte, et on ne le trouve pas davantage dans la liste du XIVe siècle.

(1) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 186, et part. ar., p. ٢٤١.

(2) De Sacy, *op. cit.*, p. 700.

(3) E. Amélineau, *op. cit.*, t. I, p. 112. ⲛⲉ ⲟⲩⲟⲛ ⲟⲩϯⲙⲓ ⲇⲉ ⲥⲁ ⲡⲉⲙⲉⲛⲧ ⲙⲫⲙⲱⲟⲩ.

(4) Zoëga, *Cat. Cod. cop.*, p. 545-546.

(5) *Synaxare*, 8 Kihak.

(6) Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 323.

(7) Quatremère, *Observations sur quelques points*, etc., p. 46.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Tmahempakiré, ⲧⲙⲁϩⲡⲁⲕⲓⲣⲉ.

Ce nom est celui d'une petite propriété qui se trouvait près de Pankamî, dans le nome d'Erment. C'est au moins ce qu'on est tenté de conclure d'un passage du onzième papyrus de Boulaq : «La partie de la terre que l'on appelle *Tmahempakire*, à l'est du chemin royal (?) qui conduit à Soutôn, son nome (??)[1].» Il est malheureux que l'incertitude du texte nous mène à une incertitude géographique. J'ignore si le texte a été mal lu ou mal écrit, mais ce qu'il y a de certain, c'est que je ne connais pas de capitale de nome appelée *Soutôn*. Le *Dictionnaire géographique* de M. Brugsch contient, il est vrai, un canal appelé [hiéroglyphes][2], qu'il place dans le vingtième nome de la Haute Égypte; mais le nom d'un canal n'est pas celui d'une ville.

Je n'ai pas à dire que ce nom ne se retrouvait déjà plus en Égypte au XIVe siècle.

Tmoui-em-Pisinai, ⲧⲙⲟⲩⲉⲓ ⲙⲡⲓⲥⲓⲛⲁⲓ.

Ce nom se trouve parmi ceux des témoins qui ont signé la donation d'enfant du papyrus n° 10 du musée de Boulaq. On lit en effet comme dernière souscription : «Moi, Joseph, fils d'Élie, originaire de Tmoui-em-Pisinai, je suis témoin[3].» C'est la seule fois que l'on rencontre ce mot qui semble correct d'ailleurs.

Je ferai observer que je regarde ⲧⲙⲟⲩⲉⲓ comme l'équivalent fautif de ⲧⲙⲟⲩⲓ, et nous avons par conséquent une forme très connue du mot qui signifie *île*, qui est, il est vrai, memphitique, mais qu'il n'est pas étonnant de trouver sous la plume de gens peu lettrés. Cette île se trouvait donc dans les environs de Pisinai, ou plutôt de Pischînai, en arabe Bischnây. Elle a complètement disparu.

(1) E. Revillout, *Actes et Contrats des musées égyptiens de Boulaq et du Louvre*, p. 84.

(2) Brugsch, *Dictionnaire géographique*, p. 149.

(3) E. Revillout, *op. cit.*, p. 79.

Tmounenphaminis, ⲧⲙⲟⲩⲛⲉⲛⲫⲁⲙⲓⲛⲓⲥ.

Ce nom nous a été conservé dans un papyrus grec connu dans la science sous le nom de *Papyrus Casati*[1]. Le nom égyptien s'est retrouvé dans les contrats démotiques, sous la forme *Tmon-ene-pamen*[2], en copte ⲧⲙⲱⲛⲏ ⲙⲡⲁⲙⲉⲛ, Tmôni-em-pamen.

Ce bourg était situé près de Thèbes, dont il était en quelque sorte le faubourg du côté sud. Il va sans dire qu'il n'existe plus aujourd'hui. Comme l'indique son nom, c'était un port sur le Nil, où abordaient les barques qui avaient quelque chose à laisser à Thèbes, ou qui devaient y séjourner. Le nom peut en effet se traduire par : *Le Port de la maison d'Amon*, ce qui pourrait faire croire qu'il y avait en ce lieu un temple d'Amon. Temple et village ont disparu au cours des siècles.

Tmouschons, ⲧⲙⲟⲩϣⲟⲛⲥ, مخانس, منخوسين, اتموشيس.

Ce nom est connu par le monastère de cénobites qui s'y trouvait. La *Vie de Pakhôme* le cite fort souvent. La première fois, c'est à propos d'un moine nommé *Jonas*, «père d'une communauté appelée *Tmouschons*», qui se réunit au cénobitisme naissant[3]. On pouvait s'y rendre de Phebôou en la moitié de la nuit, comme le firent Pakhôme et Théodore pour aller visiter un malade[4], et l'on s'en retournait au midi vers Pheboôu[5]. Quand on s'y rendait à pied, on devait passer par Schénésît et là traverser le fleuve sur un bac, comme le fit Théodore[6]. Lors du schisme qui suivit la mort de Pakhôme, ce fut le supérieur de Tmouschons qui commença la division[7].

(1) *Revue égyptologique*, 1re année, p. 179.
(2) *Ibid.*
(3) E. Amélineau, *Monuments pour servir à l'histoire de l'Égypte chrétienne*, t. II, p. 72.
(4) *Ibid.*, p. 120.
(5) E. Amélineau, *op. cit.*, t. II, p. 129.
(6) *Ibid.*, p. 160.
(7) *Ibid.*, p. 176. Cf. aussi p. 79, 81, 119, 127, 166, 380, 460, 461, 465, 568, 576, 579, 583, 644, 656, 666, 673 et 696. Le mot se rencontre peut-être d'autres fois.

La traduction arabe de ces passages donne comme correspondant اتموشيس, ou simplement تموشيس ou منخوسين. Cette dernière forme ne peut pas être la transcription exacte du mot Tmouschons, ⲧⲙⲟⲩϣⲟⲛⲥ, à moins d'admettre l'intercalation d'un ⲛ, ou peut-être l'interversion de cette lettre, ce qui semble un peu fort dans le cas présent, car le copte devrait avoir ⲧⲙⲟⲩⲛϣⲟⲛⲥ ou ⲧⲙⲟⲩⲛϣⲟⲥⲛ. La première forme semble plus régulière, et ce mot signifierait l'île de Khonsou; il faudrait ainsi admettre que la gutturale de l'ancien nom, •, s'était d'abord adoucie en ϣ et est ensuite redevenue خ, ce qui a lieu par exemple pour le nom d'Akhmîm. La rédaction grecque de la *Vie de Pakhôme* donne la leçon ⲙⲟⲭⲱⲛⲥⲓⲛ, ce qui est très exact[1].

Une *scala* copte-arabe de la *Bibliothèque nationale* a conservé ce nom qu'elle appelle ⲙⲟⲩϣⲟⲛⲥ, sans article, et qu'elle transcrit en arabe مخانس : elle le place entre Bellianâ et Samhoud[2]. Mais Bellianâ n'est évidemment pas à sa place; quant à Tmouschons, il vient bien après Farschout.

Quatremère[3] et Champollion[4] ont tous les deux connu ce nom et l'ont identifié avec Makhânis, ou Mokhons; mais le dernier l'a assez mal placé, car il a mal situé tout le canton auquel appartient ce village.

Le nom de Tmouschons sous la forme de مخانس ne se retrouve plus dans le *Recensement général de l'Égypte;* mais je crois bien reconnaître ce village dans celui de Bakhanis qui est cité comme faisant partie de la province de Qéneh, district de Farschout, ce qui est en effet exigé par la position de ce village sur la rive occidentale du fleuve. En effet dans la *Vie de Schenoudi,* dans le récit de la miraculeuse apparition qui accompagna le don de blé fait au couvent non moins miraculeusement, au premier rang des saints céno-

(1) *Acta Sanctorum*, 14 mai. *Vie de Pakhôme*, passim.

(2) Ms. copte de la *Bibl. nat.*, n° 63, fol. 5 v°.

(3) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 132-140.

(4) Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 235-236.

bites tous rangés autour du tas de blé, il est fait mention de « Jonas, le maître de la laure de Bakhânis, qui aima la communauté pure [1] ». Ce nom suffit à lui seul pour identifier les deux villages, car c'était celui du supérieur de la communauté de Tmouschons qui s'adjoignit aux cénobites, dès les premiers temps. Ce nom de *Bakhânis* peut s'expliquer sans avoir recours à une corruption; il signifie *le temple, l'habitation de Khouson* [hiéroglyphes], comme ⲧⲙⲟⲩϣⲟⲛⲥ signifie *l'île de Khouson.*

Bakhânis compte actuellement 798 habitants seulement [2]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte* sous son ancien nom de Makhânis, pour une contenance de 9,986 feddans et une redevance de 15,000 dinars, réduite par la suite à 3,500 [3].

Tôdji, ⲧⲱϫⲓ, ابطوجة.

Le nom de ce village se trouve dans les *Actes* d'Épimé de Pankoleus. Parmi les martyrs que le gouverneur est occupé à juger, lorsque le héros des *Actes* se présente devant lui, se trouve « apa Hôr, originaire de Tôdji, du nome de Behnésâ [4] ».

Champollion a connu ce nom qu'il a placé dans le nome de Behnésâ, sans chercher à l'identifier [5]; Quatremère l'a identifié avec Abtoudjeh que cite Abou Selah [6]. Il faut, pour admettre cette identification, admettre aussi que les Arabes ont fait ici ce qu'ils ont fait d'autres fois, c'est-à-dire qu'ils ont mis l'article copte devant le mot Tôdji, qui est masculin, et qu'ils ont vocalisé l'article en le faisant précéder de sa voyelle. Je n'y vois aucun inconvénient. De la sorte on obtient Abtoudjeh, ou Abtougeh selon la prononciation égyptienne. Ce qui me fait donner mon assentiment à cette identifica-

[1] E. Amélineau, *Monum. pour servir à l'hist. de l'Égypte chrét.*, t. I, p. 460.

[2] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 62, et part. ar., p. ١٢.

[3] De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 706.

[4] ⲛⲉⲙ ⲁⲡⲁ ϩⲱⲣ ⲡⲓⲣⲉⲙⲧⲱϫⲓ ⲛⲧⲉ ⲡⲑⲟϣ ⲡⲉⲙϫⲉ. *Cod. Vat. cop.*, LXVI, fol. 102 r°.

[5] Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 306.

[6] Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 254 et 258.

tion, c'est que j'ai souvent remarqué que, devant la lettre ⲱ, c'est par un ط que les Arabes transcrivent le ⲧ égyptien; ainsi dans ⲧⲟⲩⲧⲱⲛ, le second ⲧ est rendu par ط, parce que la seconde syllabe portait l'accent et avait ainsi une prononciation plus forte.

Abtougeh existe encore maintenant dans le district de Beni-Mazar, province de Minîeh; il a une population de 1,000 habitants (1). Il n'est pas cité dans l'*État de l'Égypte*, je ne sais pourquoi.

Tônginia, ⲧⲱⲛⲅⲓⲣⲓⲁ, دنجاية.

Le nom de cette petite ville se trouve dans les *scalæ* coptes-arabes. Les quatre *scalæ* qui nous l'ont conservé s'accordent à la placer après Mohallet-Sadr et avant Eschmoun-er-roman (2). Champollion et Quatremère n'en parlent pas.

Cette petite ville existe sans doute encore sous le nom de Dangouây, dans la province de Gharbyeh, district de Scherbin : elle ne compte que 2,214 habitants, et possède une école (3). L'*État de l'Égypte* l'appelle Dangouîeh et lui attribue une contenance de 580 feddans qui payaient une redevance de 2,700 dinars (4). Comme on le voit, les *scalæ* sont bien exactes en mettant ce nom après Mohallet-Sadr; mais, par un phénomène assez curieux, le mot primitif a perdu son *r* à la fin de la deuxième syllabe.

Topos des douze Apôtres, ⲧⲟⲡⲟⲥ ⲙⲡⲙⲛⲧⲥⲛⲟⲟⲩⲥ ⲛⲁⲡⲟⲥⲧⲟⲗⲟⲥ.

Le nom de ce petit monastère, avec une église et quelques biens qui l'environnaient, nous a été conservé par un papyrus du musée de Boulaq. Il y est dit que le champ, qui avait été confié aux économes du monastère de saint Phoibamôn, avait été donné au *topos*

(1) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. franç., p. 103, et part. ar., p. ٩.

(2) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 r°; n° 53, fol. 84 v°; *Bodl. libr.*, Maresc. 17, fol. ⲣⲟⲗ v°; Mss. de Lord Crawford, fol 228 v°.

(3) *Recensement gén. de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 99, et part. ar., p. ١٣٢.

(4) De Sacy, *op. cit.*, p. 639.

des douze Apôtres, dans la ville d'Erment. Le même nom revient encore une fois plus bas [1].

On ne retrouve plus ce *topos* dans la ville d'Erment qui a d'ailleurs subi trop de changements pour qu'on doive s'en étonner. Cet acte montre que le monastère de saint Phoibamôn devait être considérable et riche, puisqu'on confiait à ses économes le soin de veiller aux champs d'une autre église que peut-être ils desservaient.

Torah, طرة.

Le nom de cette localité se trouve, au *Synaxare*, dans le martyre de Jules d'Aqfahs. Il y est dit : «De là (d'Athribis), le saint se rendit à Touah avec le vali de Samannoud et le vali d'Athribis, et le vali de Torah se réunit à eux à Alexandrie et il supplia de ne pas le tourmenter[2].» Ce texte est fautif, et il faut Touah, au lieu de Torah, طوة au lieu de طرة, comme le porte le manuscrit de Paris [3]; mais si le scribe a mis Torah, c'est qu'il connaissait une ville ou un village ainsi nommé. Il s'agit en effet de la ville de Torah, que les Grecs connaissaient très bien et dont ils avaient fait *Troja*, ville qui existait dès l'époque la plus ancienne, au témoignage des monuments hiéroglyphiques. Son nom se trouve en effet sur la stèle entre les pattes du sphinx de Gîzeh. Cette localité était fort célèbre dans l'antiquité à cause de ses carrières de pierre de taille, qui sont toujours exploitées. Le nom du petit village qui existe s'écrit exactement طرة. Il est situé sur la rive orientale du Nil, sur la ligne de chemin de fer qui va du Caire à Hélouân : il fait partie du district de Bredeschîn et de la province de Gîzeh, il compte 1,335 habitants, possède une station de chemin de fer et une école [4]. Il n'est pas cité dans l'*État de l'Égypte*, à moins qu'il ne

[1] E. Revillout, *Actes et Contrats des musées égyptiens de Boulaq et du Louvre*, p. 89.

[2] *Synax.*, 22 Thoth : واجتمع بالاسكندرية ووالى طرة.

[3] Mss. arab. de la *Bibl. nat.*, suppl. 90; *Synaxare*, 22 Thoth.

[4] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. franç., p. 307, et part. ar., p. ١٩٩.

le faille reconnaître dans le village de Torâ, province d'Atfîeh, qui devait payer une redevance de 1,000 dinars, sans que la contenance soit indiquée [1].

Tosaunis, ⲦⲞⲤⲀⲨⲚⲒⲤ.

Ce nom nous a été conservé dans un papyrus de la collection de l'archiduc Rainer. Voici le passage où il se trouve : « Reconnaît Aurelius Psennamonis, fils de Diogène, de mère Taïmitos, du bourg de Tosaunis, etc. [2]. » Le nom ne se retrouve pas ailleurs.

Comme ni le nom du nome, ni les qualités de l'emprunteur ne sont donnés, il n'est pas très facile d'indiquer à quelle province de l'Égypte appartenait ce village qui a complètement disparu de l'Égypte actuelle, et dont le nom ne figure pas dans la liste du xive siècle.

Toud, طود.

Le nom de cette localité est conservé par le *Synaxare* en trois endroits différents. On y voit d'abord que Jean, qui devait être évêque d'Erment, s'en alla vers le château de Toud et y demeura quelques jours [3], après quoi il se convertit. Son oncle était supérieur du monastère qui était à l'est de Qasr Toud [4]; et quand ce saint fut élu évêque, ce fut le gouverneur de Toud qui lui en porta la nouvelle [5]. Enfin, dans un autre passage, il est question du père Beschây, connu par ses deux tombeaux à l'entrée de Toud [6].

Ce village existe encore actuellement, quoiqu'il ne soit pas mentionné dans le *Recensement général de l'Égypte*. Il se trouve sur la rive est du Nil, vis-à-vis d'Erment, comme le disent les relations

(1) De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 679.

(2) *Mittheilungen aus der Samml.*, etc., 2e année, p. 32.

(3) *Synaxare*, 7 Kihak : ومضى الى قصر طود.

(4) *Synaxare*, 20 Kihak : ريس على الدير الذى شرق قصر طود.

(5) *Synaxare*, 20 Kihak : وارسلوا الى والى طود وعلمه بالخبر.

(6) *Synaxare*, 25 Kihak : ابو بشاى المعروف بالقبرين فى مشرع طود.

des voyageurs modernes [1]. L'*État de l'Égypte* le cite pour une contenance de 3,268 feddans et une redevance de 8,000 dinars [2].

Une question reste à décider : c'est de savoir à quelle ville répond chez les anciens le village actuel de Toud. Est-ce l'ancienne Tuphium ou l'ancienne Crocodilopolis? Ce pourrait bien être les deux, car rien ne nous prouve que, dans Strabon et dans Ptolémée, il ne s'agisse pas de la même ville. Ce qu'il y a de certain, c'est que Tuphium ne peut pas répondre, comme le veut Champollion [3], au lieu nommé Tophis dans l'*État de l'Égypte*, pour la bonne raison que Taphis n'a pas existé, et que ce mot est le résultat d'une faute pour Taphnis. Il est vrai que la ville de Crocodilopolis, d'après les monuments égyptiens, était située sur la rive est; mais alors où pourrait bien être Tuphium?

TOUAH, ⲧⲟⲩⲃⲁϩ, طوة.

Ce nom se trouve dans les *Actes* de saint Isaac de Diphré. Ces *Actes* ont été conservés en copte et en arabe, et partout ⲧⲁⲩⲃⲁϩ [4] répond à طوة [5]. Nous avons vu plus haut que ce mot se trouve aussi plusieurs fois dans le *Synaxare*, sans aucuns détails propres à nous renseigner exactement, comme dans les *Actes* d'Isaac de Diphré [6]. Les *scalæ* coptes-arabes parlent de deux villes qu'elles rendent également par طوة : ce sont Talanaou et Toubah qu'elles placent entre Sâ et Sarsinâ [7]. La liste des évêchés d'Égypte contient également ce nom qu'elle sépare de ⲧⲁⲗⲁⲛⲁⲩ, elle donne l'égalité suivante : ⲧⲁⲩⲁ = ⲧⲁⲩⲁϩ = طوة [8]. De fait, il y a un

[1] Isambert, *Itinéraire en Orient*, t. II, *Égypte*, p. 581.

[2] De Sacy, *op. cit.*

[3] Champollion, *op. cit.*, t. I, p. 192-194.

[4] Budge, *The martyrdom of Isaac of Diphre*, p. 22 et seqq.

[5] Mss. ar. de la *Bibl. nat.*, 263 et 264.

[6] *Synaxare*, 22 Thoth, 6 Baschons, 25 Abib.

[7] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 50, fol. 110 r°; n° 19, fol. 84 v°; *Bod. libr.*, Maresc. 17, fol. ⲣⲟⲁ r°; mss. de Lord Crawford.

[8] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 171 v°, et mss de Lord Crawford, fol. 330 v°.

évêque de cette ville qui a souscrit les *Actes* du concile d'Éphèse [1].

L'*Itinéraire romain* place Touah entre Cyno et Andro, à 25 milles de la première et à 12 de la seconde [2]. Ptolémée, de son côté, place cette ville à 61° 40′ de longitude, sous une latitude de 30° 25′ [3].

Il y a en Égypte actuellement plusieurs villes de Touah, dont une dans la province de Minîeh et l'autre dans celle de Benisouef. Ni l'une ni l'autre ne conviennent à l'emplacement de cette ville que la liste des évêchés de l'Égypte place entre Panoufkhît et Psalsiné ou Sarsinâ. Il faut donc la situer dans la Basse Égypte. J'ai déjà dit plus haut, à l'article *Talanaou,* qu'il y avait eu deux villes de Touah, dont l'une appelée Touah l'Ancienne, à savoir Talanaou : la ville de Touah était donc plus nouvelle.

Elle existait encore au commencement de ce siècle, puisque le nom s'en trouve sur une carte de la *Commission d'Égypte*. Elle a disparu aujourd'hui.

Quatremère [4] et Champollion [5] l'ont tous deux connue et l'ont identifiée avec le Taouah de la *Commission d'Égypte*.

Toukh, طوخ.

Le nom de cette ville se trouve cité par le *Synaxare* en trois endroits différents. D'abord, à propos du solitaire Houb, il est dit que ce saint habitait la montagne de Toukh [6]; en second lieu, dans la fête de l'évêque Callinique, il est dit que ce saint fut conduit à Arien, tourmenté dans la ville d'Antinoë, puis emmené à Qâou, puis à Toukh [7]; enfin, dans la fête du saint Abamoun, il est dit que ce saint était du village de Toukh, dépendant du diocèse de Banâ [8].

(1) Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, fragm. théb. n° 129[e], fol. 23.

(2) *Itinerarium Romanum*, éd. Parthey et Pinder, p. 78.

(3) Ptolémée, *Géographie*, l. IV.

(4) Quatremère, *op. cit.*, t. I, fol. 350-352.

(5) *Op. cit.*, t. II, p. 174-175.

(6) *Synaxare*, 16 Hathor : وهذا القديس كان ساكن فى جبل طوخ.

(7) *Synaxare*, 2 Toubah : ثم اقام به ايضا الى طوخ.

(8) *Synaxare*, 3 Abib : ابامون الذى من طوخ من كرسى بنا.

Il est évident, au premier coup d'œil, qu'il ne s'agit pas du même village, puisque les uns étaient situés dans la Haute, et l'autre dans la Basse Égypte.

Tout d'abord, pour les deux premiers, la mention de l'église d'anba Pierre le Grand, où l'on enterra Houb, nous reporte à la montagne de Benhadeb, près de Keft. Dans la seconde mention qui est faite d'un village de Toukh, la position de ce village doit se chercher soit au midi, soit au nord de Qâou, selon que l'on fait avancer ou reculer Arien. Pour ma part, je serais assez disposé à croire qu'il revint sur ses pas.

Ces villages existent encore, et il n'y en a pas moins de neuf portant ce nom en Égypte.

Le premier village ici cité est Toukh de la province et du district de Qeneh, avec 1,410 habitants[1]. J'ai hésité avant de proposer cette identification; mais je ne crois pas que le village de Toukh-el-Gebel que cite l'*État de l'Égypte*, et qui est encore existant sous la dénomination d'une *nag'a* de la province de Sohag, district de Girgeh, puisse répondre à toutes les circonstances du *Synaxare*, à cause de son éloignement de Benhadeb : le premier de ces villages est cité dans l'*État de l'Égypte*, pour une contenance de 504 feddans et une redevance de 6,500 dinars, sous le nom de Toukh-Damnou[2]; le second fait partie de la nahieh d'Aoulad Hamzeh[3], sans population; il est appelé Toukh-el-Gebel dans l'*État*, a une contenance de 10,882 feddans et devait payer une redevance de 20,000 dinars[4]. La richesse de ce village me semble s'opposer à toute identification avec celui de Toukh, près de Benhadeb.

Le second me semble devoir être identifié avec Toukh de la province d'Asiout, district de Rodah, qui a 1,511 habitants et

[1] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, p. 307 pour la part. fr.; part. ar., p. ٣٠٠.

[2] De Sacy, *op. cit.*, p. 703.

[3] *Recensement général de l'Égypte*, t. II, p. 307 pour la part. franç.: part. ar., p. ٣٠٠.

[4] De Sacy, *op. cit.*, p. 701.

une école [1] : il est cité dans l'*État de l'Égypte* sous le nom de Toukh-Bekrimeh, pour une contenance de 3,444 feddans et une redevance de 6,500 dinars [2]. Pour le troisième, deux villages peuvent répondre aux conditions du *Synaxare*, tous deux placés dans la province de Gharbyeh, district de Gafarîeh : Toukh-Tanbaschâ et Toukh-Mazid : le premier a 2,986 habitants et une école, le second a seulement 1,379 habitants avec une école [3]. Ces deux villages sont cités dans l'*État de l'Égypte*, le premier sous le même nom, pour une contenance de 2,089 feddans et une redevance de 9,000 dinars; le second, sous le nom de Toukh-Motam, ou Toukh-beni-Mezid, pour une contenance de 2,850 feddans et une redevance de 15,000 dinars [4].

Toukh-el-kheil, طوخ الخيل.

Le nom de ce village s'est conservé dans le *Synaxare*, en la fête du saint martyr Ptélémi, ou Ptolémée. Il y est raconté que le vali d'Antinoë «ordonna qu'on lui fît traverser le fleuve pour aller à l'ouest, vers un village du nom de Toukh-el-Kheil, maintenant détruit, au nord de la ville de Tahâ, un peu à l'ouest [5]».

Si ce village était détruit à l'époque où fut rédigé le *Synaxare*, il faut avouer qu'il est sorti de ses cendres, car il existe encore actuellement dans le district et la province de Minîeh, avec une population de 825 habitants [6]. Il est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 2967 feddans et une redevance de 6,000 dinars, qui fut ensuite réduite à la moitié [7]. L'emplacement semble bien répondre à celui qui est indiqué par le *Synaxare*.

(1) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 307, et part. ar., p. ٣٠٠.

(2) De Sacy, *op. cit.*, p. 700.

(3) *Recensement*, etc., t. II, part. fr., p. 307, et part. ar., p. ٣٠٠.

(4) De Sacy, *op. cit.*, p. 643.

(5) *Synaxare*, 11 Kihak : الى قرية طوخ الخيل وهى الان خراب من بحرى مدينة طحا غربيها قليل.

(6) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 307, et part. ar., p. ٣٠٠.

(7) De Sacy, *op. cit.*, p. 696.

TOUKHÔ-DAMSIS.

Ce nom se trouve dans la *Chronique de Jean de Nikiou*, dans le récit de la conquête arabe. «'Amr, le chef des Musulmans, lutta pendant douze ans contre les Chrétiens du nord de l'Égypte, pour réussir à conquérir leur province. Dans la quinzième année du cycle, pendant l'été, il marcha sur Sakhâ et Toukhô-Damsis, impatient de réduire les Égyptiens, avant la crue du fleuve[1].» Et c'est tout. La mention de ces deux villes l'une auprès de l'autre ne signifie pas grand'chose, puisque l'auteur parle ensuite immédiatement de Damiette.

Il n'y a pas en Égypte de ville s'appelant Toukhô-Damsis, et je crois bien qu'il n'y en a jamais eu. Ce nom donnerait la transcription arabe طوخو, au lieu de توخو[2]; aussi je crois qu'il y avait dans la copie arabe dont s'est servi le traducteur : سخا وطوخ ودمسيس, ce qui donnerait : Sakhâ, Toukh et Damsîs, qui sont trois villes fort connues, au lieu de Toukhô-Damsis qui est complètement inconnu. On voit dès lors quelle confiance il faut accorder à cette *Chronique* et à son éditeur.

TOUNEH, تونة.

Le nom de cette localité nous a été conservé par le *Synaxare*, en la fête des «sept saints de la montagne de Touneh[3]». Cette montagne se trouvait sur la rive occidentale du fleuve, car, pour se rendre à Antinoë, ils sont obligés de traverser le fleuve.

Il s'agit du village de Touneh-el-Gebel, dans la province d'Asiout, district de Rodah; il est situé en face même de Rodah et compte 1,700 habitants[4]. Il n'est pas mentionné dans l'*État de l'Égypte*.

Cette partie de la montagne est pleine de curiosités scientifiques

(1) *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 561-562.

(2) *Chronique de Jean de Nikiou*, p. 561, note 4.

(3) *Synaxare*, 27 Baonah : السبع نساك الذى من جبل تونة.

(4) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 307, et part. ar., p. 128.

et de tombeaux qui n'ont pas été explorés depuis Nestor Lhôte et la commission prussienne.

Touneh de Tidâ, تونة من تيدا.

Le nom de cette localité se trouve aussi dans le *Synaxare*, dans un texte que j'ai eu occasion de mentionner plus haut à propos de deux prêtres «de l'église de Touneh, qui est de la province de Tîdâ[1]».

Ce village a disparu de la carte de l'Égypte moderne, et il avait déjà disparu dès le XIVe siècle. Il ne devait pas être très éloigné de Tîdâ.

Touphôt, ⲧⲟⲩⲫⲱⲧ.

Le nom de ce village a été conservé dans les *Actes* d'Anoub de Naîsi. Ayant été conduit à Athribis et n'ayant point voulu écouter les conseils des gouverneurs qui s'y trouvaient réunis, on l'envoya au comte Arménius d'Alexandrie. «Ensuite, ils naviguèrent au midi jusqu'à ce qu'ils eussent atteint un village nommé Schetnoufi; puis, ils se tournèrent au nord, dans le fleuve de l'ouest. Au bout de trois jours, ils abordèrent à un village nommé Touphôt; ils trouvèrent le gouverneur qui rendait la sentence aux serviteurs du Christ dans le cirque de Touphôt, près du village[2].» Anoub y fit un miracle et le gouverneur pria ses confrères de l'emmener à Alexandrie. Le *Synaxare* qui abrège les *Actes* d'Anoub ne parle pas de cet épisode.

Quatremère[3] et Champollion[4] ont connu ce village, mais n'ont pu l'identifier. Je n'ai pu être plus heureux : la nomenclature des

(1) *Synaxare*, 1er Abib : على كنيسة تونة الذى من اعال تيدا.

(2) ⲙⲉⲛⲉⲛⲥⲁ ⲛⲁⲓ ⲇⲉ ⲛⲁⲩϣϭⲏⲣ ⲉⲣⲏⲥ ⲡⲉ ϣⲁⲧⲟⲩⲫⲟϩ ⲉⲟⲩϯⲙⲓ ϫⲉ ϣⲉⲧⲛⲟⲩϥⲓ ⲟⲩⲟϩ ⲁⲩⲧⲁⲥⲑⲟ ⲉϩⲏⲧ ϧⲉⲛ ⲫⲓⲁⲣⲟ ⲛⲉⲙⲉⲛⲧ ϧⲉⲛ ⲡϫⲱⲕ ⲇⲉ ⲛⲅ̄ ⲛⲉϩⲟⲟⲩ ⲁⲩⲁⲙⲟⲛⲓ ⲉⲟⲩϯⲙⲓ ϫⲉ ⲧⲟⲩⲫⲱⲧ ⲁⲩϫⲓⲙⲓ ⲙⲡⲓϩⲏⲅⲉⲙⲱⲛ ⲉϥϯ ⲁⲡⲟⲫⲁⲥⲓⲥ ⲉⲛⲉⲃⲓⲁⲓⲕ ⲙⲡⲉⲭ̅ⲥ̅ ϧⲉⲛ ϯⲕⲟⲧⲥⲓ ⲛⲧⲉ ⲧⲟⲩⲫⲱⲧ ϩⲓ ⲡⲓⲭⲣⲟ. *Cod. Vat. cop.*, LXVI, fol. 257 r°. Cf. fol. 259 v°.

(3) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 366.

(4) Champollion, *op. cit.*, t. II, p. 323.

villes d'Égypte ne renferme aucun nom qui, de près ou de loin, puisse se rapprocher de celui-ci. Il était situé sur les bords du Nil et, sans doute, assez rapproché d'Alexandrie, puisqu'on mettait trois jours à y arriver en descendant le fleuve depuis Schetnoufi, et que l'on ne mettait que cinq jours à remonter le fleuve jusqu'à Térénouti [1]. Je le placerai donc sur l'ancienne branche Canopique, plus près d'Alexandrie que de Schetnoufi. Ce devait être un village assez important puisqu'on lui donne un gouverneur et un cirque.

Touroubesti, ⲧⲟⲩⲣⲟⲩⲃⲉⲥϯ.

Le nom de ce village se trouve dans l'un des papyrus de la collection de l'archiduc Rainer. Le nom n'est cité qu'en passant : «Moi, Piakou Moyse, le fils de Piakou David, celui de Touroubesti [2].» Et c'est tout.

Je manque ainsi de moyens d'identification; car le nom du nome n'est pas donné.

Il est probable cependant que ce village devait être situé dans le Fayoum. Aucun nom dans les listes officielles ne se rapproche de celui-ci.

Toutôn, ⲧⲟⲩⲧⲱⲛ, تطون.

Le nom de ce village se trouve dans plusieurs souscriptions de scribe à la fin d'ouvrages qu'ils avaient copiés : «Faites-moi charité, ô mes pères saints,..... à moi le diacre Schenoudi, fils du bienheureux Khaïl, habitant de Toutôn, dans le nome de Piom [3].» Dans une autre note ajoutée à la fin d'un sermon, on lit : «Écrit par moi, Mathieu, le diacre minime et le calligraphe, natif de

[1] Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 91.

[2] *Mittheilungen der Samml. aus der Papyrus Erzherzog Rainer*, 2e année, p. 60.

[3] ⲁⲣⲓ ⲧⲁⲅⲁⲡⲏ ⲛⲁⲉⲓⲟⲧⲉ ⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ..... ⲡⲁⲓ ϣⲉⲛⲟⲩⲧⲉ ⲡϣⲏⲣⲉ ⲙⲡⲙⲁⲕⲁⲣⲓⲟⲥ ⲭⲁⲏⲗ ⲡⲁ ⲧⲟⲩⲧⲱⲛ ϩⲙ ⲡⲧⲱ ⲡⲓⲟⲙ. *Bibl. nat.*, fragm. théb. non encore reliés.

Toutôn de Piom[1]. » Enfin ce même nom est mentionné dans l'importante note qui termine l'éloge de Macaire de Tkôou[2].

Sur ces renseignements, il nous faut chercher dans le Fayoum le village de ce nom. Il existe encore dans le district de Tobhar et compte 2,051 habitants, plus 262 Arabes ou Bédouins[3]. Il est mentionné dans l'*État de l'Égypte* sous le nom de Totoub, c'est une faute : il suffit de changer le point diacritique du ب pour en faire un ن, qui donne la véritable leçon. Il n'existe pas en effet de village de Totoub dans le Fayoum. Il comptait, avec le village de Talit, 1,308 feddans et devait payer une redevance de 4,000 dinars[4]. On remarquera ici la présence de deux ⲧ coptes, dont le premier est transcrit par un ت, et le second par un ط; la prononciation de ⲧ en د n'est donc pas une règle absolue.

Des trois textes cités, il faut conclure que Toutôn était un lieu célèbre dans le Fayoum pour l'habileté de ses scribes. Il devait y avoir en ce lieu une école de calligraphie, et l'on y savait mieux écrire que parler le grec et même le copte. L'existence de cette école est rendue certaine par le fait de deux manuscrits provenant de Toutôn et donnés au monastère de Schenoudi; car les donateurs n'étaient pas du même bourg : l'un d'entre eux était habitant de Perpnoute dans le nome de Fayoum, il se nommait Paul et était fils de Victor, surnommé Peschdjit[5]. Le Fayoum était d'ailleurs célèbre par la science de ses habitants, et la science en Égypte consistait avant tout à savoir écrire : le nombre considérable de papyrus trouvés dernièrement au Fayoum l'atteste péremptoirement. Il est malheureux que nous n'ayons aucun détail sur le village de

(1) ⲁⲓⲉⲙⲟⲩ ⲅⲣⲁⲫⲁ ⲙⲁⲑⲉⲟⲩ ⲉⲗⲁⲝ ⲁⲓⲁⲕ ⲕⲁⲗⲓⲱⲅⲣⲁⲫⲁⲧⲉ ⲁⲡⲟ ⲭⲱⲣⲓⲟⲛ ⲧⲟⲩⲧⲱⲛ ⲉⲡⲓⲟⲙ. *Bibl., nat.* fragm. théb. non encore reliés.

(2) E. Amélineau, *Monuments pour servir à l'hist. de l'Égypte chr.*, t. I, p. 163.

(3) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 304, et part. ar., p. ١٢٩.

(4) De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 682.

(5) ⲡⲟ̅ⲥ̅ ⲓ̅ⲥ̅ ⲡⲭ̅ⲉ̅ ⲡⲉⲛⲁⲗⲏⲑⲓⲛⲟⲥ ⲛⲛⲟⲩⲧⲉ ⲥⲙⲟⲩ ⲉⲡⲉⲛⲙⲁⲓ ⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛⲥⲟⲛ..... ⲡⲁⲥⲁⲓ ⲡϣⲏ ⲙⲃⲓⲕⲧⲱⲣ ⲡⲉϣϫⲓⲧ ⲡⲁ ⲡⲉⲣⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ϩⲙⲡⲧⲟϣ ⲡⲓⲟⲙ. Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, frag. théb. non encore reliés.

Toutôn et que nous ne sachions rien sur cette corporation ou cette école de scribes.

Trikatanis, ⲧⲣⲓⲕⲁⲧⲁⲛⲓⲥ.

Le nom de ce village se trouve deux fois conservé sur les planchettes de bois qui font partie de la collection de l'archiduc Rainer. « Dépouille mortelle d'Ammon du bourg de Trikatanis, du nome de Coptos[1]. » La seconde mention est semblable à la première, sauf qu'il s'agit d'un certain Taurinos[2].

Ce lieu a un nom de forme grecque; il devait avoir aussi un nom égyptien, mais j'ignore complètement quel il était. Les nomenclatures de l'Égypte n'en ont pas conservé la moindre trace.

Triphiou, ⲧⲣⲓⲫⲓⲟⲩ.

Le nom de cette ville nous a été conservé dans une lettre de Vîsa, disciple de Schenoudi. Vîsa parle à ses moines et les maudit s'ils transgressent la règle. Parmi les articles de cette règle, il y en avait un qui ordonnait de ne célébrer la messe que dans le couvent, ou suivant la règle du désert, c'est-à-dire celle qui regardait les frères anachorètes habitant le désert, dans l'enceinte (je ne trouve pas d'autre mot) qu'avait déterminée Schenoudi. « Or, dit Vîsa, notre enceinte va depuis la caverne qui est au sud de la maison de notre père le vieillard apa Peschoi, et où il habitait auparavant, jusque dans le désert[3]. »

Ce nom n'est que la forme grecque du nom d'Adrîbah, village sur l'emplacement duquel Schenoudi avait élevé son monastère. Je prie donc le lecteur de se reporter à cet article.

Tsatfé, ⲧⲥⲁⲧϥⲉ.

Ce nom se trouve dans les contrats coptes du musée de Boulaq: c'est celui d'un ruisseau ou d'un petit canal. Le donateur qui parle

(1) *Mittheilungen aus der Samml.*, etc., 4e année, p. 14.

(2) *Mittheil.*, etc., 4e année, p. 14.

(3) Zoëga, *Cat. Cod. cop.*, p. 567.

IMPRIMERIE NATIONALE.

dans ce papyrus dit qu'il donne au monastère de Phoibamôn « une corde de terre en largeur depuis le ruisseau de Tsatfé jusqu'à la montagne, dans la manière dont nous allons faire connaître les bornes[1] ». C'est la seule mention qui soit faite de ce nom.

Comme il n'est pas possible de savoir quel était le village du donateur, puisque le contrat est fruste, il n'est pas possible de savoir où était ce ruisseau. Cependant, comme la montagne qui bornait le champ à l'ouest se nommait montagne de Pmilé, il est très probable que ce ruisseau faisait partie du territoire de ce même village.

Tsî, ⲦⲤⲎ, اطسا.

Le nom de cette localité se trouve dans la *Vie de saint Jean le Kolobos*. Il y est dit : « Ce saint prêtre et hégoumène Jean le Kolobos, comme on l'a dit, ô mes bien aimés, sa patrie était un village du nome de Pemdjé, la ville bien connue du midi de l'Égypte, dont le nom est Tsî[2]. » Le *Synaxare* de son côté dit : « Il était des gens du pays nommé *Bîsâ*, du Sa'id de l'Égypte[3]. » La leçon du *Synaxare* est mauvaise, elle sera venue de ce que le document primitif était تسا, et que le copiste aura pris pour بيسا.

Ce nom est encore connu dans le *Recensement général de l'Égypte* sous le vocable d'Etsâ, et sous celui d'Itsâ dans l'*État* du même pays. Il fait partie du district de Qolosnâ, province de Minîeh : il a une population de 1,051 habitants, plus 65 Bédouins[4]. Il avait une contenance non désignée et devait payer au fisc une redevance de 5,000 dinars[5]. Il y avait et il y a un second village de ce nom dans la province de Fayoum.

(1) E. Revillout, *Actes et Contrats des musées égyptiens de Boulaq et du Louvre*, p. 86.

(2) *Cod. Vat. cop.*, t. LXVIII, fol. 57 : ⲟⲩⲉⲃⲟⲗϧⲉⲛ ⲟⲩϯⲙⲓ ⲛⲧⲉ ⲡⲑⲟϣ ⲡⲉⲙϫⲉ..... ⲉⲡⲉϥⲣⲁⲛ ⲡⲉ ⲧⲥⲏ

(3) *Synaxare*, 20 Babah : من اهل بلد تسمى بيسا من صعيد مصر.

(4) *Recensement gén. de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 107, et part. ar., p. ٣٥.

(5) De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 685.

Zifty, ⲍⲉⲃⲉⲑⲉ, زفتى.

Le nom de cette petite ville se trouve dans la liste des églises et des monastères célèbres de l'Égypte. Dans cette ville, il y avait une église dédiée en l'honneur du martyr Abiskhîroun. Ce nom est écrit زفتى et زوفتى [1].

Cette ville est très connue en Égypte : elle est le siège d'un district et d'un *bandar* dans la province de Gharbyeh : elle compte 11,087 habitants et possède une poste, un télégraphe, une station de chemin de fer et une école [2]. Elle est citée dans l'*État de l'Égypte* sous le nom de Minîeh-Zofaity-Gaouad, avec une contenance de 4,130 feddans et une redevance de 23,000 dinars [3]. Elle est en effet située non loin du fleuve et est le terme d'une ligne de chemin de fer. Il y a d'autres villages de ce nom dans les nomenclatures officielles.

(El-) Zougâg, الزوجاج.

Le nom de ce monastère nous a été conservé, par le *Synaxare*, en la fête de saint Sarapamôn, évêque de Niqîous. De race juive et s'étant converti au christianisme, Sarapamôn, en compagnie d'un ange, était venu dans la ville d'Alexandrie près du patriarche Théonas, qui le baptisa. « Il se fit moine au monastère de Zougâg, en dehors de la ville d'Alexandrie [4]. » Les *Actes* de ce saint personnage existent en copte et ont été publiés [5], mais ils sont acéphales.

L'*Histoire des patriarches d'Alexandrie* fait souvent mention de ce monastère que Renaudot plaçait dans la montagne de Nitrie; mais

[1] ⲁⲡⲉⲥⲭⲩⲣⲟⲛ ϧⲉⲛ ⲍⲉⲃⲉⲑⲉ ابسخيرون بزفتى. Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 174 r°. Le mss. de Lord Crawford, fol. 333 v°, donne زوفتى.

[2] *Recensem. gén. de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 320, et part. ar., p. ١٧٣.

[3] De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 649.

[4] *Synaxare*, 28 Hathor : ثم ترهب فى دير الزجاج ظاهر مدينة الاسكندرية.

[5] Hyvernat, *Actes des martyrs de l'Égypte*, p. 304-331.

Quatremère a parfaitement montré l'impossibilité de cette identification [1]. Il en a donné la description d'après Makrizy qui dit : « Le monastère du verre (Zougâg) est situé hors de la ville d'Alexandrie. On l'appelle encore Al-Hanetoun. Il est sous l'invocation du grand saint Georges. Autrefois le patriarche, en sortant de l'église Mo'allâkah à Fostât, était tenu de se rendre au monastère de verre; mais cet usage n'est plus observé aujourd'hui [2]. »

On voit ainsi que le monastère de Zougâg est le même que celui d'Al-Hanetoun, ou en copte ⲡⲓϩⲉⲛⲁⲧⲟⲛ, monastère mentionné dans un fragment copte du musée de Naples et un autre de la *Bibliothèque nationale*. Dans le premier de ces deux fragments, il est dit qu'une femme malade, ayant entendu parler d'apa Longin et des miracles qu'il faisait, chercha à le voir : « Il habitait dans le Henatôn d'Alexandrie, à une distance de 9 milles [3]. » Le second ne fait que mentionner le nom [4].

Le nom de Zougâg est aussi mentionné dans le *Synaxare* plusieurs autres fois : on y conservait le corps de Sévère, le patriarche d'Antioche [5], et l'on voit qu'il était situé à l'ouest d'Alexandrie [6].

Par conséquent le monastère de Zougâg, ou d'Al-Hanetoun, ou Pehenatôn, était situé à 9 milles d'Alexandrie à l'ouest et près du fleuve. C'est tout ce qu'on en peut dire, car ce monastère a disparu. Il tirait son nom de sa position qui était précisément au neuvième milliaire, ainsi que le dit le fragment copte cité plus haut. Quatremère avait déjà tiré la plupart de ces conclusions [7].

(1) Quatremère, *op. cit.*, t. I, p. 485.

(2) *Ibid.*, p. 486. J'ai conservé la traduction de ce grand savant.

(3) Zoëga, *Cat. Cod. cop.*, p. 337.

(4) ⲁϥϫⲟⲟⲥ ⲛϭⲓ ⲁⲡⲁ ⲑⲉⲟⲇⲱⲣⲟⲥ ⲡⲁⲡϩⲉⲛⲁⲧⲱⲛ. *Bibl. nat.*, fragm. théb. non encore reliés.

(5) *Synaxare*, 2 Emschir : اتوا بجسد القديس ساويرس بطريرك مدينة انطاكية الى دير الزجاج.

(6) *Synaxare*, 10 Kihak : وبعد ذلك ارسله مع قوم ثقات فى مركب الى دير الزجاج الذى غربى الاسكندرية.

(7) Quatremère, *Observations sur quelques points de la géographie de l'Égypte*, p. 50.

APPENDICES.

I

LES BOUCHES DU NIL.

L'une des plus grandes difficultés qu'ait à vaincre celui qui se voue à l'étude de la géographie du Delta est celle qui résulte du peu de concordance qu'on remarque dans les données que les auteurs anciens nous ont laissées sur les bouches du Nil. Leurs textes sont si éloignés d'une concordance absolue à cet égard, qu'on a trop souvent regardé la conciliation de ces textes comme impossible. Et de fait, si les uns disent vrai, il est impossible que les autres soient exacts : il faut se résoudre à jeter certains textes par-dessus bord. Au fond, la grande différence se remarque entre le texte d'Hérodote et le texte de Strabon. Il s'agit de savoir lequel des deux a parlé exactement. Champollion, pour ne parler que des travaux de ce siècle, n'a pas pu, malgré sa science, opérer la conciliation; plus près de nous, un guide excellent pour les voyageurs en Égypte, dû pour la plus grande partie à la collaboration de deux savants renommés, ne trouve rien de mieux que d'adopter une manière facile d'arranger les choses, en faisant une seule et même branche de la branche Tanitique et de celle qu'Hérodote appelle *Saïtique,* sous le nom de *branche Tanitique-Saïtique* (1). Ce système est d'une trop grande facilité, et il mène à des résultats déplorables. On a eu jusqu'ici trop grande confiance dans les dires des auteurs grecs qu'on croyait infaillibles; la simple réflexion aurait dû cependant montrer qu'ils pouvaient se tromper, et un examen attentif de leurs renseignements au sujet des branches du Nil aurait démontré que l'un d'eux s'est trompé. Je vais le prouver.

Les anciens étaient d'accord sur le nombre des bras du Nil : ils en

(1) Isambert, *Itinéraire de l'Orient.* — *Égypte*, p. 38.

comptaient sept, ils ne différaient que sur leur appellation. Hérodote dit à ce propos : «Le Nil, en commençant aux cataractes, coule vers la mer en fendant l'Égypte par le milieu. Jusqu'à la ville de Cercasore, le Nil coule dans un seul lit; mais à partir de cette ville, il se divise en trois routes. L'une se tourne vers l'orient : elle est appelée *Bouche de Péluse,* l'autre va vers le nord et se nomme *Bouche Canopique.* Celle des voies du Nil qui poursuit son chemin directement est ainsi formée : lorsque le Nil coulant d'en haut est arrivé au sommet du Delta, à partir de cet endroit, il traverse le Delta par le milieu et coule vers la mer, et il fournit à cette voie ni la moindre partie de ses eaux, ni la moins renommée : cette bouche est appelée *Bouche Sébennytique.* Il y a deux autres bouches partant de la Sébennytique et allant vers la mer; l'une d'elles est appelée *Bouche Saïtique,* et l'autre, *Bouche Mendésienne.* Quant à la Bouche Bolbitine et à la Bucolique, ce ne sont pas des bouches naturelles; mais elles ont été creusées de main d'homme[1].» Ainsi d'après Hérodote, les sept bouches du Nil sont : la Pélusiaque à l'est, la Canopique à l'ouest, la Sébennytique au milieu, les Saïtique et Mendésienne se détachant toutes deux de la Sébennytique, sans doute l'une vers le nord et l'autre vers l'est, la Bolbitine et la Bucolique. Si nous observons les dénominations de ces bouches ou de ces branches, nous voyons qu'elles sont toutes tirées des villes qu'elles arrosent : la Pélusiaque de Péluse, la Canopique de Canope, la Sébennytique de Sébennytos, actuellement Samannoud, la Saïtique de Saïs, la Mendésienne de Mendès, la Bolbitine de la ville nommée par les Grecs *Bolbouthiô,* c'est-à-dire *Rosette,* la Bucolique d'une ville nommée sans doute *Boucolos,* ou plutôt d'un canton marécageux connu sous ce nom par les Grecs et qui avait pour capitale une ville que nous avons vu nommer *Eli* (*ελη*) par les Grecs et en copte Pischarôt (ⲡⲓϣⲁⲣⲱⲧ).

Si nous interrogeons maintenant Strabon, nous trouvons aussi chez lui sept branches du Nil : deux qu'il nomme principales, la *Pélusiaque* et la *Canopique,* appelée aussi par lui *Héracléotique*[2]; puis d'autres de moindre grandeur, la Bolbitique, la Sébennytique, la Phatnitique, qui est la troisième par la grandeur, par comparaison avec les deux autres bornant le Delta, et qui se détache non loin du sommet pour parcourir l'intérieur du Delta. A cette branche Phatnitique se rattachent d'abord la Mendésienne, puis la

(1) Hérodote, II, 17. — (2) Strabon, XVII, 4.

Tanitique[1]. Je ferai observer que les témoignages de Ptolémée[2] et de Pline l'Ancien[3] concordent tout à fait avec celui de Strabon, sauf pour la branche Phatnitique, laquelle est appelée *Phatmétique* par Ptolémée, plus exactement, d'après une expression copte ⲫⲁ ⲑⲙⲏⲧⲓ, celle du milieu (litt. : celui du milieu, le fleuve du milieu), observation déjà faite par Champollion[4]. Sauf cette branche, toutes les autres sont nommées d'après les villes qu'elles arrosent. Ptolémée donne aussi le nom d'*Agathodæmon* à la branche Canopique, ce qui correspond assez exactement au nom copte de Schetnoufi (ϣⲉⲧⲛⲟⲩϥⲓ), qui est celui d'une ville placée à son commencement; il nomme aussi *Taly* la branche Bolbitique de Strabon, on ne sait sur quel fondement.

Si maintenant nous examinons avec attention la géographie actuelle du Delta, nous voyons qu'un certain nombre de bouches subsistent encore, comme la Canopique, la Bolbitique, c'est-à-dire la branche de Rosette, la Phatmétique, c'est-à-dire la branche de Damiette, et la Pélusiaque. Deux autres branches partent de la branche de Damiette et vont se perdre dans le lac Menzaleh : c'étaient autrefois les branches Tanitique et Mendésienne, dont l'une baignait Tanis et l'autre Mendès. Reste la branche Bucolique d'Hérodote qui partait de Samannoud ou Sébennytos et allait se jeter dans la Méditerranée : les ravages opérés par le temps n'ont guère conservé cette branche, mais on en voit encore les restes actuellement, un peu plus bas que Sébennytos. On a prétendu que le Nil avait pu changer son cours depuis l'époque d'Hérodote jusqu'à celle de Strabon. La chose me paraît difficile. En effet depuis plus de dix-huit cents ans les branches du Nil n'ont pas varié, et il me semble peu probable qu'elles aient tellement changé leur cours en six siècles. Ce qui a varié, c'est le sommet du Delta qui se trouvait autrefois non loin de Memphis, et qui est actuellement au nord du Caire à une distance de 4 ou 5 lieues, et il est facile de le comprendre par suite des atterrissements causés par les crues du fleuve. Je crois donc fermement qu'il n'y a pas eu de changement dans les branches du Nil depuis un temps immémorial.

Si nous comparons les données fournies par Hérodote et par Strabon, nous trouvons que, sauf trois, ils nomment les mêmes bouches : la Pélu-

(1) Strabon, XVII, 18.

(2) Ptolémée, IV. Édit. de 1605, p. 105, 106.

(3) Pline l'Ancien, *Hist. nat.*

(4) Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, II, p. 16, 17.

siaque, la Canopique, la Sébennytique et la Mendésienne; mais l'une de ces branches qui a le même nom chez les deux auteurs grecs ne saurait désigner la même. En effet, de la comparaison des textes, il résulte que la branche qu'Hérodote décrit comme courant directement à la mer et traversant le Delta dans son milieu, correspond à celle que Strabon et Ptolémée appellent *Phathmétique* et qui baignait en effet la ville de Samannoud : elle correspond actuellement à la branche de Damiette qui coupe toujours le Delta par son milieu et va directement se jeter à la mer. Par conséquent ce n'est pas la bouche Sébennytique de Strabon. Celle-ci correspondait à celle qu'Hérodote appelle *Bucolique* et qui aboutissait en effet à la branche du milieu, près de Samannoud rive gauche. Jusqu'ici, il n'y a aucune difficulté et même nulle erreur chez l'un ou chez l'autre de ces deux auteurs, car on peut très bien s'expliquer le même nom de Sébennytique donné à deux bouches différentes, puisque l'une baignait la ville de Sébennytos, et l'autre se détachait de la première, près de cette même ville de Sébennytos. Cette conclusion est notablement différente de celle de Champollion qui croyait à la confusion faite par Hérodote de la branche Tanitique avec la branche Bucolique [1]. Ce que j'ai dit plus haut à ce sujet doit faire écarter la supposition de Champollion, et il n'est pas étonnant qu'il l'ait faite dans la pénurie de documents où il se trouvait : la découverte de la liste des évêchés a simplifié quantité de problèmes géographiques paraissant insolubles auparavant.

Reste la branche appelée *Saïtique* par Hérodote et *Tanitique* par Strabon. Comme nous avons déjà six autres branches du Nil, il ne nous en faut plus qu'une septième. Or je crois fermement qu'il n'y a jamais eu de bouche Saïtique. En effet nul document, soit de l'époque ancienne, soit de l'époque ptolémaïque, soit de l'époque copte, ne nous parle d'une branche du fleuve qui aurait baigné Saïs. On ne peut pas même penser à une branche qui aurait baigné la partie orientale du nome de Saïs, comme l'a fait Champollion [2], pour la bonne raison que ce nome ne s'étendait point assez loin pour que la branche Bucolique d'Hérodote ou Sébennytique de Strabon pût l'arroser, et que cette branche ne pouvait arroser que le nome Sébennytique inférieur et celui des marais ou Boucolies, comme le montre la liste des évêchés de l'Égypte. Les documents coptes dont j'ai fait un si

[1] Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, II, p. 15. — [2] *Ibid.*, II, p. 17, 19.

grand usage dans ce livre parlent fort souvent de Saïs, comme on peut le voir à cet article, et jamais ils ne mentionnent la présence du fleuve près de cette ville.

Au contraire la branche nommée *Tanitique* était connue dès la XVIIe dynastie, car les monuments égyptiens en parlent à cette époque. Elle existe encore actuellement, quoique ayant perdu un peu de sa grandeur : c'est donc qu'elle n'a pas été détruite. Strabon avait dejà eu connaissance de l'erreur d'Hérodote en disant que «*quelques-uns* (lisez Hérodote) donnent à la branche Tanitique le nom de *Saïtique*[1]»; ce qu'un travail récent a eu le tort d'expliquer en disant que l'on donnait les deux noms en Égypte à la même branche[2], car Strabon ne dit point qu'il s'agisse des Égyptiens, et il est visible au contraire qu'il n'entend par là que des auteurs grecs.

Comme conclusion, il faut croire qu'Hérodote s'est trompé sur ce point, et l'on ne saurait guère accuser les copistes de son œuvre, puisque la faute existait déjà au Iᵉʳ siècle de notre ère. Il est bien plus vraisemblable que le voyageur grec, ayant pris beaucoup de notes dans ses voyages, ou se fiant à sa mémoire, lorsqu'il écrivait son histoire en Grèce, loin des lieux qu'il décrivait, a commis une confusion regrettable. Ce que j'ai dit dans cet ouvrage, au sujet de la ville de Bouto et de la position que lui assigne Hérodote, montre encore mieux la justesse de ces conclusions. Le Nil n'a donc subi aucun changement dans son cours; il avait sept branches qui déversaient ses eaux dans la mer et ces branches existent encore actuellement, sinon toutes dans leur état primitif, du moins dans un état qui nous permet toujours de reconnaître celles qui ont subi des altérations. La difficulté pour le géographe venait du seul texte d'Hérodote et de la double dénomination donnée à deux branches, la Sébennytique et la Bucolique.

[1] Strabon, XVII, 18. — [2] Mallet, *Le Culte de Neit à Saïs*, p. 58.

II

LE CAIRE.

Il ne m'a pas semblé possible de passer cette ville sous silence. Je sais tout comme un autre qu'elle a été fondée longtemps après la conquête arabe par le ministre du khalife fatimite, le conquérant de l'Égypte, Djouhar, ou Gouhar selon la prononciation égyptienne. Elle succédait à deux villes militaires, nommées *El-Qataîah* et *El-'Asker,* puis au quartier de Touloun et se rattachait aussi à la ville *de la Tente,* élevée par 'Amr et nommée *Fostât*[1]. Aujourd'hui la grande ville du Caire comprend, outre ces quatre villes que je viens de nommer, une foule de petits centres de population qui faisaient autrefois partie de sa banlieue et qu'on trouve cités dans l'*État de l'Égypte* publié par de Sacy à la suite de la *Relation de l'Égypte* par 'Abd-el-Latif[2]. Son nom est aussi donné par les manuscrits coptes, et c'est la raison pour laquelle elle trouve ici sa place, quoique ces manuscrits soient postérieurs d'au moins trois siècles à la fondation du Caire, et au moins de six siècles à la conquête de l'Égypte par les Arabes. Je comprendrai dans cet article tous les noms donnés à cette ville et toutes les villes comprises mointenant dans son enceinte, ou plutôt dans la dénomination générale de *Masr-el-Qâhirah* qui est son véritable nom. Je n'ai nullement l'intention de faire l'historique de cette ville, ni d'en donner une description aussi longue et aussi exacte que l'historien El-Makrizy : mon ambition sera beaucoup moins grande. Je me contenterai des détails qui me seront fournis par les documents coptes que j'ai sous la main et, quand le besoin s'en fera sentir, je les expliquerai par l'ouvrage de l'Arménien Abou-Selah qui écrivait à peu près à la même époque où les manuscrits qui contiennent la mention du Caire ont été écrits. Cette limitation aura l'avantage de ne pas m'entraîner dans des développements qui pourraient atteindre la valeur d'un volume. D'ailleurs ces développements ne rentrent pas dans le cadre de l'ouvrage tel que je me le suis tracé, et je ne dois pas dépasser l'époque arabe.

Le nom de la ville du Caire, cela se comprend facilement, ne doit pas se

[1] Marcel, *L'Égypte depuis la conquête arabe*, p. 100.

[2] De Sacy, *Relation de l'Égypte par 'Abd-el-Latif*, p. 597, 599.

trouver dans un grand nombre de documents coptes; aussi ne se trouve-t-il que dans un seul, si l'on excepte les *scalæ*. Ce document est daté de l'an des martyrs 927, c'est-à-dire 1211 de notre ère. La ville du Caire existait donc depuis deux cent quarante ans à cette date, et il n'y a rien d'étonnant à ce que l'auteur ait été amené par son sujet à en parler, puisque la plus grande partie du récit fait par lui se passait dans cette ville. La ville du Caire est donc nommée dans le *Martyre de Jean de Phanidjôit* que j'ai eu l'occasion de citer plusieurs fois au cours de cet ouvrage [1]. Je traiterai d'abord du nom, ou plutôt des différents noms qui lui ont été donnés; je parlerai ensuite des divers monuments que mentionnent les œuvres coptes.

Le martyre de Jean de Phanidjôit commence ainsi : «Martyre du saint Jean le nouveau martyr, originaire de Phanidjôit, dans le pays de Pouschin, qu'il accomplit le quatrième jour du mois de Baschons, le cinquième jour de la semaine, à la sixième heure, sous le roi El-Kamel, fils du roi El-'Adel, le Perse-Arabe, sur le trône de Piban, sur les bords du fleuve de Khîmi [2].» Ce nom de Khîmi se retrouve d'autres fois au cours de l'ouvrage, et il est employé seul, sans la mention des bords du fleuve. Ainsi, quand Jean ayant entrepris de faire pénitence de son apostasie, se dit : «Je vivrai; mais je me lèverai et j'irai vers Babylone d'Égypte, je me présenterai devant le roi El-Kamel et lui demanderai ma foi», il se met en marche, «il prit son fils avec lui, il se dirigea? vers Khîmi (le Caire), avec quelques pièces de toile [3].» Si l'on objectait qu'ici le texte devait contenir Babylone de Khîmi, ou d'Égypte, je répondrais que le mot de Khîmi se retrouve seul dans d'autres endroits, comme le suivant : «Aussitôt Jean retourna au Caire (ⲭⲏⲙⲓ) : c'était le dernier jour de Pharmouthi, fête du saint Marc l'apôtre, le prédicateur de l'Égypte (ⲭⲏⲙⲓ) [4].» Il est évident que ce nom de Khîmi, ou Kîme en dialecte thébain, est un nom de ville dans le premier cas, et qu'il désigne le pays d'Égypte dans le second. Il en est de même lorsque les soldats qui l'ont arrêté, font traverser Khîmi au chrétien repentant [5], et le conduisent à la citadelle, en dehors de la ville de Khîmi, parce que c'était la résidence de celui que le texte appelle *le roi* [6], On peut voir maintenant

[1] E. Amélineau, *Un document copte du XIIIe siècle*, dans le *Journal asiatique*, 1887.

[2] *Ibid.*, p. 21, 22. J'ai eu le tort de traduire dans ce passage et aux pages 65 et 71 par *fleuve d'Égypte* : il faut *fleuve du Caire*, comme le montre un examen plus attentif.

[3] *Ibid.*, p. 37.

[4] *Ibid.*, p. 44, 45.

[5] *Ibid.*, p. 47, 48.

[6] *Ibid.*, p. 48.

combien j'ai eu raison à l'article *Kîme* de dire que ce mot de Kîme, Kîmi ou Khîmi avait successivement désigné plusieurs villes qui avaient eu le rang de capitale de la Basse Égypte, comme Memphis, Babylone d'Égypte, et enfin le Caire. Les historiens arabes nous apprennent que quand il s'agit de donner un nom à la nouvelle cité, on lui donna d'abord celui de Masr qui avait toujours été commun à l'Égypte et à sa capitale, et qu'on ajouta un surnom qui fut pris de la planète de Mars, parce que cette planète se trouvait au moment de son ascension, quand les horoscopes indiquèrent le moment favorable pour la fondation. Or le nom de la planète Mars en arabe est El-Qâher, la Victorieuse, et ce surnom fut donné à la ville, non pas tant comme le souvenir de la victoire que les khalifes fatimites venaient de remporter sur les khalifes abbassides, que comme le présage des victoires futures que les maîtres d'une ville fondée sous de si heureux auspices ne manqueraient pas de remporter sur ceux qui se déclareraient leurs ennemis [1]. Cette pensée que le nom de Masr avait toujours été commun à l'Égypte et à sa capitale est vraie, si on l'entend seulement de la Basse Égypte.

Aussi les *scalæ* coptes-arabes ne nous laissent-elles aucun doute à cet égard, quand après la mention de la ville d'Atfîeh, elles donnent Memphis, c'est-à-dire Masr-el-Qadîmah : ⲙⲉⲛⲃⲉ = منف القديمة [2], suivie de Babylone et de Kîme, qui ont pour correspondants en arabe Babylone d'Égypte ou Masr. Les autres documents du même genre qui sont cités en appendice après les deux premières sont d'origine memphitique et le mot ⲭⲏⲙⲓ, qui commence leurs listes, veut bien dire Égypte. Mais la liste des évêchés est ici d'un grand secours dans sa confusion même. Voici ce qu'elle donne : ⲉⲓⲗⲏⲟⲩ = ⲧⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ ⲃⲁⲑⲓ = (*sic*) مصر الكرشى; ⲡⲁⲗⲓⲛ ⲫⲩⲥⲧⲁⲱⲛ ⲕⲉⲡ†ⲧⲱ ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ = (*sic*) مصر والفشطاط, بابلون, ⲫⲟⲥⲧⲁⲧⲱⲛ = الفسطاط [3]. La seconde version de la même liste est semblable à peu de chose près pour le copte et l'arabe; mais elle donne une variante dans la première partie de la version arabe, on y lit : الكراسين مجمعة [4], c'est-à-dire les *sièges réunis*. Il y avait donc là deux sièges réunis, celui de Fostât et

[1] Marcel, *L'Égypte depuis la conquête ar.*, p. 100. Il ne cite pas les auteurs auxquels il a pris ces renseignements; mais c'est un auteur très consciencieux sur qui l'on peut se fier.

[2] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, nos 48, 49, fol. 51, v° et n° 44, fol. 79, v°.

[3] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 53, fol. 172 r°.

[4] Ms. de Lord Crawford, fol. 330 v°. Ce dernier a dans le copte la leçon ⲃⲁⲑⲁⲓ pour ⲃⲁⲑⲓ et ⲃⲁⲗⲱⲛ pour ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ; dans l'arabe il écrit correctement فسطاط.

celui de Babylone, et ils étaient réunis dans une ville qui se nommait Eiliou. Or ce nom d'Eiliou ressemble trop à un autre nom qui se trouve dans une *scala* de la *Bibliothèque nationale* pour que je ne sois pas tenté de les rapprocher l'un de l'autre : ce nom est Lioui et il est traduit en arabe par le Caire : ⲗⲓⲟⲩⲓ = القاهرة[1]. Je crois qu'il y a identité entre les deux noms, que la faute se trouve sans doute dans la liste des évêchés de l'Égypte et que ce mot de Lioui désigne véritablement le Caire. Ce mot a beaucoup embarrassé Quatremère[2] qui n'avait pu en connaître l'origine : je crois avoir été plus heureux et savoir que Lioui avait été le nom que portait l'endroit que les Arabes nommèrent Fostât. C'est du moins ce qu'assure l'Arménien Abou Selah au cours de son ouvrage. Il dit en effet : « Les gens de Fostât avaient creusé un fossé autour d'elle et Fostât s'appelait Lounîah; mais les Arabes l'appelèrent Fostât, car ils dirent : voici la liste des gens et leur réunion[3]. » Cet auteur prend grand soin de distinguer dans son ouvrage Fostât, Masr et El-Qâhirah. Si la *scala* copte que j'ai citée traduit Lioui par le Caire, c'est sans doute que la ville du Caire touchait du côté de Lioui à l'ancienne ville de Fostât.

Il y avait donc quatre villes très rapprochées l'une de l'autre, à savoir, dans l'ordre où elles étaient en allant de l'ouest à l'est, Babylone d'Égypte, Masr-el-Qadîmah, Fostât et Le Caire. Les écrivains coptes des âges postérieurs les ont souvent comprises ensemble et confondues l'une avec l'autre. Personne ne peut dire actuellement quelle était la plus ancienne, de Babylone ou de Masr[4], d'après un document quelconque; cependant la réflexion nous montre que le nom de ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ ⲛⲧⲉ ⲭⲏⲙⲓ n'eût pas été donné à la petite ville bâtie par les prisonniers des Égyptiens, si la ville de ⲭⲏⲙⲓ n'eût pas existé auparavant. J'ai expliqué ailleurs que la ville de Khîmi était Memphis primitivement, et Babylone n'en est pas éloignée; plus tard ce nom fut transféré à une autre ville, laquelle est connue maintenant sous le

[1] Mss. cop. de la *Bibl. nat.*, n° 43, fol. 52 r°.

[2] Quatremère, *Mémoires géog. et hist. sur l'Égypte*, I, p. 48, 49.

[3] Mss. ar. de la *Bibl. nat.*, 138, f. 21 r°. — Voici ce texte : وقد خندق اهل الفسطاط عليها وكان اسم الفسطاط اللونيه وان صاحب اللونيه اعنى الفسطاط etc. Le manuscrit n'a pas d'autres points diacritiques que ceux ici employés et je considère la leçon Louniah comme fautive, Louîiah = ⲗⲓⲟⲩⲓ.

[4] J'ai conservé la traduction de Babylone d'Égypte parce que c'est la locution reçue et consacrée par l'usage; mais on devrait dire Babylone de Khîmi.

Le nom de la Basse Égypte étant le même que celui de sa capitale, la confusion s'explique.

nom de Masr-el-Qadîmah, à l'ouest du Caire et de Fostât, et à l'est de Babylone. Quand les Arabes conquirent l'Égypte, ils fondèrent Fostât, s'il faut en croire leurs auteurs; tout au moins ils l'agrandirent et changèrent le nom qu'elle avait, s'il faut en croire Abou Selah, car cet auteur dit expressément : « 'Amr arriva en ce lieu avec 3,005 hommes; alors il fut rejoint par Zobeir, fils d'El-'Aouam, à la tête de 12,000 hommes. Il s'empara du fossé et le conquit par la force; il livra à la discrétion (de ces soldats) tout ce qu'il contenait, il donna l'*aman* aux habitants, à condition qu'ils fussent ses protégés, il les frappa de capitation et mit un impôt sur leurs terres. Or le maître de Louiiah, c'est-à-dire d'El-Fostât, fixa pour chaque homme majeur 2 dinars, c'est-à-dire 27 drachmes moins un tiers, à moins que le majeur ne fût un homme pauvre. Tout homme riche fut imposé par an de 2 dinars et de 3 ardebs de blé. 'Amr perçut de l'Égypte un impôt de 2 millions de dinars, tandis que 'Abd-Allah, fils de Sa'îd, fils de Moufarrig, perçut 4 millions de dinars. La durée du règne de 'Amr, fils de 'As, fut de dix ans et quatre mois; celui de 'Abd-Allah son fils fut de deux ans. Il a été rapporté que, lorsque les Musulmans arrivèrent à Masr, ils firent une claie de roseaux, à partir du quartier connu sous le nom d'*El-Far* jusqu'à l'endroit connu sous le nom de *Doureh-Khalf;* ils s'y réunirent, et l'endroit prit le nom d'El-Fostât, c'est-à-dire d'endroit où se réunissent les gens, parce que les Arabes n'ont jamais dressé de tentes et ne les connaissent pas[1]. » Quoi qu'il en soit du témoignage d'Abou Selah et de l'étymologie de Fostât, il est certain que cette ville existait dès l'an 640 de l'ère chrétienne. Trois siècles plus tard, et un peu plus, la ville du Caire s'éleva pour témoigner de la conquête fatimite, comme la ville de Fostât témoignait déjà de la conquête musulmane.

Mais d'autres villes, ou plutôt d'autres quartiers s'étaient élevés dans

[1] Mss. arabe de la *Bibl. nat.*, n° 38, fol. 21 r° et v° J'ai cité le texte plus haut au moins dans la partie la plus importante. Ce manuscrit est largement écrit; malheureusement, comme je l'ai dit, il manque de points diacritiques. Un autre inconvénient beaucoup plus grave, c'est que le manuscrit n'est pas complet, car il en manque une dizaine de feuillets d'un seul coup, et de plus ces feuillets ne me semblent pas en ordre. Le possesseur du manuscrit a biffé les chiffres coptes qui se trouvaient en tête des feuillets et les a oblitérés, ainsi que les numéros des cahiers, afin sans doute qu'on ne vît pas qu'il y avait une partie absente. Cependant on voit encore les chiffres, et ce sont ces chiffres qui me font dire qu'il manque une partie considérable du manuscrit et que les feuillets ne sont pas en ordre.

En outre la traduction reste trop souvent impossible parce qu'elle ne peut se compléter.

l'intervalle, et ces quartiers nous sont connus par les documents coptes, ou tout au moins l'un d'eux est qualifié de ville. Le martyre de Jean de Phanidjôit raconte en effet que lorsque Jean fut emmené par les soldats de police par ordre du gouverneur El-Kâmel pour être conduit en prison, «le bruit se répandit dans les deux villes de Khîmi et de Mistram, comme une proclamation, disant : Quelqu'un est allé trouver le roi El-Kâmel pour être martyr [1]. » Ces deux villes étaient donc bien voisines l'une de l'autre. La première est le Caire, il n'y a nul doute à avoir; il n'est pas aussi facile de dire quelle était la seconde. En publiant le martyre de Jean d'après la copie de Tuki, j'ai adopté la leçon de Nistram et j'ai dit que peut-être on y pouvait voir le quartier appelé *El-'Asker* celui où logeaient les soldats, et que Nistram pourrait être une mutilation du mot grec *στράτευμα* [2]. J'avoue que cette explication me sourit encore beaucoup, et je suis très porté à voir dans cette ville le quartier El-'Asker qui s'était élevé au-dessus de Fostât, avec celui qui était nommé *El-Qataîah* un peu au sud-ouest de celui de Touloun, lequel fut bâti très anciennement. La ville de Mistram ou Nistram aurait embrassé même les deux quartiers nommés *El-'Asker* et *El-Qataîah,* ce qui était en effet l'usage des habitants dès le règne d'Ahmed-ibn-Touloun. Aujourd'hui de Fostât il ne reste plus rien que la mosquée bâtie par 'Amr; il ne reste plus rien des quartiers El 'Asker et El-Qataîah; au contraire le quartier de Touloun, *harat-Touloun,* subsiste toujours, tout au moins en partie.

Quiconque voudra jeter un coup d'œil sur les plans faits par la *Commission d'Égypte* pourra facilement se rendre compte de la position réciproque de ces diverses villes [3].

Le Caire a encore un autre nom en copte, d'après le *Martyre* de Jean de Phanidjôit. Il est dit en effet dans un passage de ce document : «Il passa une semaine de jours à écrire au roi des suppliques ainsi conçues : Je suis un esclave, un chrétien; depuis plusieurs années, les habitants de Tikeschrômi ont prévalu contre moi dans les mensonges; maintenant, ô roi, monseigneur, ta faveur a affermi chacun; fais-moi l'un de ceux que tu favorises, fais-moi don de ma foi, ou purifie ma souillure de ton épée et je mourrai pour le nom de notre Seigneur Jésus le Christ, le Dieu de mes pères. Et une foule d'autres suppliques de cette sorte. Il ne lui en vint pas

[1] E. Amélineau, *Un document copte du XIIIe siècle*, p. 48. — [2] *Ibid.*, p. 19. — [3] *Description de l'Égypte*, atlas. — *Égypte moderne*, I, pl. XV, XVI, XXIV et XXVI.

de réponse. Et lorsque arriva le jour du dimanche, dans une grande tristesse de cœur, il retourna à Khîmi[1]. » Le mot de Tikeschrômi se retrouve une autre fois dans le même document à propos d'un couvent de femmes qui fabriquaient de la toile que le martyr achetait pour revendre ensuite : ce couvent était dédié à saint Serge[2].

Le texte omet dans ce passage certains faits qui auraient rendu la compréhension des événements; car évidemment le héros du document copte n'était pas au Caire, puisqu'il y retourne. On pourrait dès lors croire qu'il était à Tikeschrômi, la ville dont il parle dans sa supplique. Mais il n'en est rien, comme je vais le démontrer. Le mot Tikeschrômi, en copte ϯⲕⲉϣ ⲣⲱⲙⲓ, est composé de l'article féminin ϯ, du verbe ⲕⲉϣ et du nom ⲣⲱⲙⲓ. Le verbe ⲕⲉϣ n'est que la forme à l'état construit du verbe ⲕⲁϣ ou ⲕⲱϣ dans sa forme pleine, et ceci parce qu'il a son régime introduit sans préposition[3]. Or ce mot veut dire *briser*, et le nom tout entier veut dire *celle qui brise les hommes*, comme l'a fort bien fait observer Quatremère[4]. Il répond ainsi au nom de Masr-el-Qâhirah; il est du féminin comme le nom arabe du Caire. En outre il faut remarquer le jeu de mots qu'il y a dans la supplique de Jean, disant : « Les habitants de *Tikeschrômi* ont prévalu contre moi dans les mensonges »; pourquoi les habitants de Tikeschrômi ont-ils prévalu contre lui? C'est parce que la ville de Masr-el-Qâhirah est toujours victorieuse, et que dans ce cas particulier elle a été particulièrement victorieuse de la foi du pauvre Jean. De sorte que je vois dans l'emploi de ce mot non une appellation courante et généralement usitée de la ville du Caire, mais une traduction d'El-Qâhirah à l'usage des seuls lettrés ou savants. Si l'auteur l'a employé dans son œuvre, c'est qu'il a voulu faire montre de son esprit, et jamais un auteur copte n'a refusé de montrer qu'il croyait en avoir un peu.

Ce premier point traité, je dois parler des renseignements que contient sur la ville du Caire le *Martyre* de Jean de Phanidjôit. Ils sont relativement nombreux.

Tout d'abord il est question, dans le préambule de l'ouvrage et dans un

(1) E. Amélineau, *Un document copte du XIIIe siècle*, p. 40 et 41.

(2) E. Amélineau, *Un document copte du XIIIe siècle*, p. 33.

(3) E. Amélineau, *Lettre à M. Maspero sur la prononciation*, etc., dans le *Recueil des monuments relatifs à l'Égypte*, t. XII, p. 119 et seqq.

(4) Quatremère, *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte*, I, p. 49.

autre passage [1], d'un trône de Piban, ⲡⲓⲃⲁⲛ, que Quatremère a très bien expliqué avec sa science ordinaire [2]. Il y a vu le mot arabe ايوان, Iouân, qui signifie palais. La transcription copte repond en effet lettre pour lettre à ce mot, si l'on tient compte de ce fait, qui est rare, à la vérité, mais qui existe, que les scribes coptes ont quelquefois rendu par un ⲃ les deux lettres ⲟⲩ, et réciproquement, comme dans ⲟⲩⲱⲓⲛⲓ, harpe, cithare, qui s'écrit ⲃⲱⲓⲛⲓ [3]. Dans la transcription du mot ايوان, c'est le contraire qui a eu lieu. Il n'y a donc aucune difficulté à ce sujet. Quatremère ajoute que ce mot s'employait surtout, en Égypte, pour désigner la salle du palais où le khalife donnait ses audiences et rendait la justice à ses sujets [4]. Je ne contredirai point à ce qu'un aussi savant homme a écrit; au contraire, je compléterai sa pensée par une réflexion qui m'a semblé non méprisable. Le martyre de Jean eut lieu sous El-Kâmel qui fut le premier à habiter d'une manière suivie la citadelle élevée sous le règne de Salah-ed-dîn et dont il va être bientôt question. Par conséquent il laisse de côté le palais superbe élevé par les khalifes fatimites dont la dynastie des Ayoubites prit la place, et je crois que c'est peut-être l'Iouân du palais des Fatimites, salle dans laquelle était dressé le trône du khalife, qui est désignée dans les deux mots coptes ⲡⲓⲑⲣⲟⲛⲟⲥ ⲙⲡⲓⲃⲁⲛ; si bien qu'il faudrait traduire : sur le trône de la salle où se rend la justice, soit qu'il s'agisse de la salle du palais des Fatimites, soit qu'il s'agisse d'une nouvelle salle, créée dans la citadelle, pour cet office.

La citadelle du Caire est mentionnée dans le passage suivant des *Actes* de Jean : «Le premier jour de Baschons, jour où fut enfantée la vierge Marie, mère de Dieu, il s'éveilla à la première heure, pria Dieu, fit le signe de la croix sur sa figure : il se ceignit en la vertu de notre Sauveur Jésus le Christ, il sortit de Tikeschrômi pour se rendre à la cour du roi, qui est la citadelle située en dehors de Tikeschrômi [5].» Et plus loin, quand il s'est présenté devant El-Kâmel et que celui-ci l'eut pris pour un fou, «les soldats de police se saisirent du juste, on le mena à la citadelle, habitation du roi [6]». Le mot que j'ai traduit par *citadelle* est l'expression

[1] E. Amélineau, *Un document copte du XIIIe siècle*, p. 22 et 71.

[2] Quatremère, *op. cit.*, I, p. 50, 52.

[3] Voir Peyron, *Lexicon ling. copt.*, à ces deux mots.

[4] Quatremère, *Mém. géogr. et hist. sur l'Égypte*, I, p. 51.

[5] E. Amélineau, *Un document copte du XIIIe siècle*, p. 45.

[6] *Ibid.*, p. 47.

arabe elle-même قلعة, transcrite en copte ⲭⲁⲗⲁ, expression toujours usitée au Caire pour désigner la citadelle. Elle se trouve en effet en dehors du Caire, près de la montagne de Moqattam, au sud de la ville. On en peut lire la description dans le grand ouvrage de la *Commission d'Égypte*[1]. Elle fut construite par le célèbre émir noir Qaraqousch qui y employa les matériaux provenant des petites pyramides qui couvraient le plateau de Gîzeh[2]. Cette citadelle a été ruinée depuis en partie; mais les parties ruinées ont été réédifiées par Mohammed 'Aly, dans notre siècle[3]. On a vu que non seulement c'était une forteresse, mais aussi l'habitation du gouverneur général de l'Égypte, au commencement du XIIIe siècle, et celle des sultans depuis cette époque. Le gouverneur général y était monté sur son trône et était entouré de ses mamelouks, que le texte copte appelle son armée[4], du grand qâdy du Caire, du scheikh el islâm et des fidèles musulmans *barbares*. Cette citadelle contenait aussi une prison, puisqu'on y garda Jean pendant trois jours pour essayer de le faire revenir sur sa détermination[5] et où il fut en butte à toutes les avanies que purent lui faire souffrir les soldats, ce qui montre qu'ils avaient leur logement à la citadelle, comme c'est d'ailleurs la coutume en Égypte.

D'autres renseignements fort nombreux se trouvent aussi dans le passage suivant : «Lorsqu'on fut au quatrième jour qui était le cinquième de la semaine, le roi, qui prenait soin de faire venir des barques de transport sur le fleuve pour les envoyer faire la guerre, ordonna qu'on lui amenât le bienheureux Jean au Caire. Les soldats de police le conduisirent alors sans liens, ni chaînes; il marcha avec les soldats, dont l'un était d'un côté et l'autre de l'autre, et lui dans le milieu..... Les soldats de police lui firent traverser les places du Caire, les fortifications, les rues[6], au milieu des vendeurs et des hommes de bazar..... Lorsqu'ils furent arrivés au lieu où se rassemblent les artisans, ils l'y firent asseoir. Alors le saint Jean prit un peu d'argent, il le donna aux soldats et leur dit : «Achetez-vous «quelques vivres, mangez; car vous vous êtes fatigués à marcher avec moi... »

(1) *Description de l'Égypte*, t. XVIII, 2e partie, p. 367, 369. Cette description est l'œuvre de Jomard.

(2) *Ibid.*, p. 348. — Cf. Marcel, *Égypte sous la domination musulmane*, p. 142.

(3) Isambert, *Itinéraire de l'Orient*, *Egypte*.

(4) E. Amélineau, *Un document copte*, etc., p. 45.

(5) *Ibid.*, p. 45.

(6) J'ai mal traduit, ou plutôt je n'ai pas traduit ce mot que je n'avais pas reconnu, ⲭⲓⲣ pour ϩⲓⲣ.

L'un d'eux alla acheter du pain, un fromage cuit et un concombre : il les apporta à l'endroit où étaient ses compagnons. Ils s'assirent pour manger [1]. Puis, le repas fini, comme on est venu les avertir de se hâter, ils le conduisirent au milieu de foules innombrables « d'officiers, de cavaliers, de recrues, de soldats de police, de juges, de fidèles musulmans, de hérauts, de derviches, de muezzins, de scheikhs célèbres, de négociants, de vendeurs, d'Arabes, de Persans, de Nubiens, de Nègres, de Grecs, de Barbares, d'indigènes et d'étrangers, d'hommes et de femmes, de petits et de grands, d'esclaves et d'hommes libres, en un mot toutes les nations de la terre se trouvaient debout ce jour-là pour voir les barques et le roi, et surtout parce qu'on avait entendu parler du martyr, soldat du Christ [2]. » Il est clair que l'auteur qui a ainsi dépeint la foule qui se trouvait dans les rues du Caire, avait été habitué à y voir toutes les nations du globe représentées. Mais ce fait n'intéresse pas beaucoup la topographie du Caire; ce qui est du domaine de la topographie, c'est la détermination des lieux mentionnés dans cette description.

Et tout d'abord, quel était l'endroit où le gouverneur général de l'Égypte faisait rassembler les vaisseaux qu'il voulait envoyer à la guerre? Ce lieu était évidemment situé sur le Nil, et dans un endroit spacieux qui pouvait contenir un assez grand nombre de bateaux. Je ne me tromperai pas beaucoup, je crois, en disant que le gouverneur El-Kâmel devait se trouver près de Boulaq, qui est encore actuellement le port du Caire. Or, pour aller de la citadelle à Boulaq, ou aux environs de Boulaq, sur la rive droite du Nil, le chemin le plus court était de descendre de la citadelle et de passer à travers les quartiers de Touloun, d'El-Qataîah et de Fostât; mais quoique le détenu eût pu traverser ainsi des quartiers très peuplés, il ne fût pas passé par le Caire proprement dit, comme le fait expressément remarquer le texte. Il dut donc descendre de la citadelle d'abord, prendre l'une des rues qui allaient au nord de la ville, et vers le milieu de son trajet couper vers l'ouest, afin de se rendre sur les bords du fleuve. C'est dans ce parcours qu'il rencontra le lieu où se rassemblent les artisans, c'est-à-dire un marché quelconque, une sorte de bazar qui répondait alors à ce qu'on nomme actuellement le Khan-Khalil. Il est regrettable que le texte ne me fournisse pas le moyen d'être plus précis.

[1] E. Amélineau, *Un document copte du XIIIe siècle*, p. 54, 56. — [2] *Ibid.*, p. 57, 58.

Les documents coptes ne fournissant pas les noms d'autres monuments civils de la ville du Caire, il faut maintenant passer aux monuments religieux. Si je voulais nommer toutes les églises qui sont citées dans le livre d'Abou Selah, je courrais grand risque d'allonger outre mesure cette description sommaire; je ne parlerai donc que des églises dont parlent les documents coptes. Ici nous avons non pas une liste complète, mais la liste principale des églises du Caire, de ses environs et des endroits célèbres en Égypte : cette liste nous a été conservée par les deux manuscrits qui ont conservé en même temps la liste des évêchés de l'Égypte : elle se trouve à la fin des deux manuscrits, elle est très sommaire et aussi très fautive, comme celle des évêchés, mais elle nous sera très utile. Comme on y a joint la liste des monastères célèbres de l'Égypte, je parlerai d'abord des églises, puis des monastères du Caire et des environs. Les églises sont au nombre de treize, à savoir : l'église des martyrs Serge et Bacchus dans la grotte; l'église de la Mère de Dieu, la Vierge Marie, à Babylone d'Égypte; l'église des saints Cyr et Jean, à Babylone d'Égypte; l'église de la Mère de Dieu, sainte Marie, au tétrapyle d'Eusèbe; l'église de saint Georges au tétrapyle d'Eusèbe; l'église de l'archange saint Michel, à la tête du Khamain; l'église de saint Michel à Schats; l'église de Mercure au tétrapyle du fleuve; l'église d'abba Schenoudi au tétrapyle du fleuve; l'église d'abla Mîna en dehors du Caire; l'église de la sainte Mère de Dieu, Marie, dans la rue des Grecs; l'église de la Mère de Dieu, Marie, dans la rue nommée El-Zoueileh et l'église des saints Côme et Damien à Babylone d'Égypte [1]. Je vais maintenant reprendre chacune de ces églises en particulier pour en indiquer si possible la situation.

1° L'église des martyrs Serge et Bacchus dans la grotte. Makrizy confirme ces détails [2]. Cette grotte existe encore aujourd'hui et les Coptes la montrent assez volontiers au voyageur; l'église des saints Serge et Bacchus existe donc toujours. L'une et l'autre sont situées dans l'intérieur de ce qu'on nommait autrefois *Castrum Babylonis*, et j'ai cité à l'article de Babylone un passage copte qui parle d'un évêque de ce lieu. Cet endroit s'appelle encore maintenant Qasr-el-Schamâ', sans doute à cause du temple du feu que les Arabes trouvèrent construit en cet endroit, dont parlent leurs auteurs et qui devait remonter aux Perses, fondateurs de la ville. Ce Qasr-Schamâ'

[1] Voir les deux listes des églises célèbres d'Égypte, à la fin de cet ouvrage.

[2] Makrizy, *Khitât*, éd. de Boulaq, II, p. ٥١١.

est une vaste enceinte irrégulière, entourée de hauts murs, abritant une minime population et un grand nombre d'églises. Ce n'est qu'une partie de l'ancienne forteresse de Babylone où les Grecs se retirèrent après que la ville de Masr eut été prise par les Arabes et qu'ils finirent ensuite par abandonner. La ville de Babylone s'étendait au pied de la forteresse habitée par une légion romaine. J'ai dit plus haut qu'on voyait encore les assises en briques de grosses tours ruinées qui faisaient aussi partie autrefois de cette forteresse. Le Qasr-Schamâ' est uniquement habité par des Coptes et quelques Juifs. C'est dans l'église de saint Serge que fut élu le patriarche Isaac[1].

2° L'église de la Mère de Dieu, sainte Marie, à Babylone d'Égypte. Si l'on en croyait le guide de M. Isambert, cette église serait la même que la précédente[2] : elle n'est pas située bien loin, mais elle est complètement différente. C'est l'église aujourd'hui et depuis fort longtemps connue sous le nom de Mo'allacah parce qu'elle est située en haut d'un assez bel escalier et au-dessus d'autres constructions. Cette église a joué un certain rôle dans l'histoire de l'Égypte copte. Plusieurs assemblées d'évêques s'y tinrent qui eurent des conséquences assez graves pour la discipline intérieure de la communauté copte : ce fut en particulier dans cette église que se réunirent les évêques qui furent appelés à se prononcer sur Morkos Ibn Qondar, dont l'histoire est rapportée tout au long dans Abou Selah[3]. Ce fut aussi près de cette église que le patriarche d'Alexandrie habita, lorsque le siège archiépiscopal fut transféré d'Alexandrie au Caire[4]. L'église est aujourd'hui dans un état de propreté très grande, bien bâtie, et bien entretenue : elle ne doit pas être très ancienne; mais je ne pourrais écrire son histoire ni dire à quelle époque elle fut restaurée. Si l'on ne veut pas adopter l'église de Mo'allacah pour celle qui est désignée par le document copte dont il est ici question, on peut l'identifier avec l'église de la Vierge dont parle Makrizy dans sa *Description de l'Égypte,* à propos des églises coptes. Cette église était située près de l'église de Schenoudi, dont il sera question plus loin. Elle fut détruite par 'Ali, fils de Soliman, descendant de la famille des 'Abassides[5]. Fut-elle rebâtie ensuite? C'est ce que je ne peux dire; mais la chose me paraît assez vraisemblable.

(1) E. Amélineau, *Vie du patriarche copte Isaac*, p. 46.

(2) Isambert, *Itinéraire de l'Orient, Égypte*, p. 348.

(3) Mss. ar. de la *Bibl. nat.*, n° 138, fol. 12 v° et seqq.

(4) *Ibid.*

(5) Makrizy, *op. cit.* II, p. 511.

3° L'église des saints Cyr et Jean, son frère, à Babylone d'Égypte. Cette église devait se trouver dans les constructions religieuses de Qasr-Schamâ'; mais j'ignore où elle est et je ne peux dire si elle existe encore, quoique rien ne vienne prouver qu'elle n'existe plus.

4° L'église de la Mère de Dieu, sainte Marie, au tétrapyle d'Eusèbe, ou, comme dit la traduction arabe, dans la rue El-taqâ درب التقا. Où était située cette rue? C'est ce qu'il n'est pas trop facile de dire. On serait tenté de croire qu'il s'agit de l'une des rues du Caire; mais je crois que ce sentiment est faux. En effet, nous verrons plus loin que l'église bâtie en l'honneur de Schenoudi était dans le Qasr-Schamâ'; par conséquent l'énumération des églises de la citadelle de Babylone ne devait pas être finie. Le fait est que dans la table des rues du Caire qui se trouve dans la description de l'Égypte moderne faite par la *Commission d'Égypte,* nous ne trouvons pas un seul nom semblable. Mais l'historien Makrizy parle d'une église élevée au Vieux Caire, ou plutôt à Qasr-Schamâ' en l'honneur de saint Georges, dans la rue El-Thaqah, بدرب التقة[1]. Entre l'orthographe التقا, que donne Jomard dans sa description du Caire, et التقة que donne Makrizy, il n'y a d'autre différence que l'*élif* ا au lieu de ة *hé* final, ce qui arrive souvent aux scribes égyptiens. L'emploi du ت au lieu du ث est de règle en Égypte, où les indigènes ont durci tous les sons. D'ailleurs la liste des églises d'Égypte parle plus loin d'une église de saint Georges en ce lieu; je peux donc reconnaître avec évidence et sans avoir aucune crainte de me tromper l'identité entre les deux appellations. En outre, une raison qui a bien sa valeur peut se tirer du nom de Tétrapyle donné en copte à cette rue : ce mot est grec, ⲧⲉⲧⲣⲁⲡⲩⲗⲱⲛ, Tétrapyle d'Eusèbe. C'est une preuve que les Grecs étaient les maîtres du lieu quand ce nom fut donné à la rue appelée El-Thaqah par les Arabes. Donc ce ne peut être le Caire dans lequel les Grecs furent toujours des étrangers.

5° L'église de saint Georges dans le tétrapyle d'Eusèbe, ou Darb-el-taqâ. D'après ce que je viens de dire, elle était située dans le Qasr-Schamâ', et en effet Makrizy le dit en propres termes. Il ajoute que cette rue était l'une des grandes rues de ce lieu[2]. Cette église existe encore et appartient aux Grecs : on y voit un fragment de mur romain assez bien conservé qui en indique l'âge.

[1] Makrizy : *Khitât*, éd. de Boulaq, t. I, p. ٥١١. — [2] *Ibid.*, p. ٥١١.

6° L'église de l'archange saint Michel à la tête du Khamain, ce que le texte arabe rend par à la tête du Khalîg, c'est-à-dire au commencement du canal que fit construire 'Amr, qui existe toujours et que l'on appelle le Khalîg. Ce canal commence un peu au nord-ouest de Masr, ou du Vieux Caire, et s'amorce à la petite branche du Nil qui coule entre l'île de Rodah et l'ancienne Fostât. Il marque fort bien l'emplacement de Fostât. C'est donc là qu'il faut placer cette église de saint Michel dont la liste des églises nous assure l'existence autrefois. Un document copte qui appartient à Lord Zouche et qui raconte les *Merveilles* dont les auteurs coptes ont pris soin d'orner la légende du grand archange, nous apprend, dans une note finale, que le livre a été écrit par une femme nommée Melakh, pour une autre femme très charitable, et qu'il en a été fait cadeau à l'église de l'archange saint Michel, laquelle se trouve à Ras-el-Khalîg, au midi de Babylone[1]. Comme Babylone, qu'on entende sous ce nom la ville de Masr ou la citadelle de cette ville, est située précisément à l'ouest de l'embouchure du canal, il ne saurait s'agir de cette ville, et l'on comprend qu'une pauvre femme ignorante ait employé le nom de Babylone pour celui du Caire quand nous l'avons fait si longtemps; car le Ras-el-Khalîg est en effet au sud-ouest de la ville du Caire. Makrizy parle de cette église, dit qu'elle est située près du Khalîg des Béni-Ouaïl, en dehors de la ville de Masr, au sud de la butte de décombres, et que de son temps elle était ruinée[2]. Elle n'a pas été rebâtie depuis. Le mot copte qu'emploie la liste des églises n'a pas une apparence copte : je ne ferai pas de supposition sur son origine, quoique plusieurs hypothèses se soient offertes à mes réflexions.

7° L'église de saint Michel à Schats, ou, comme dit l'arabe, à El-Khandaq. J'ai traité plus haut de ce lieu qui était dans la banlieue du Caire : je me contenterai de renvoyer ici à cet article. J'ajouterai seulement que Makrizy parle de deux églises qui se trouvaient à El-Khandaq, l'une qu'il dit dédiée à l'archange Gabriel, et l'autre au martyr Mercure[3]. S'il n'y a pas erreur, je crois qu'il en faut ajouter une troisième; mais je suis assez porté à penser

(1) ⲁⲥⲑⲁⲙⲓⲟϥ ⲉⲃⲟⲗϧⲉⲛ ⲡⲉϥϫⲓⲛϧⲓⲥⲓ ⲙⲙⲏⲓ ⲉⲩⲉⲣ ⲫⲙⲉⲩⲓ ⲛⲁⲥ ⲉⲑⲃⲉ ⲡⲟⲩϫⲁⲓ ⲛⲧⲉⲥⲯⲩⲭⲏ ϧⲁ ⲧϫⲓϫ ⲛⲟⲩⲥϩⲓⲙⲓ ⲟⲛ ⲙⲙⲁⲓⲛⲟⲩϯ ⲉⲡⲉⲥⲣⲁⲛ ϫⲉ ⲙⲉⲗⲁⲭ ⲟⲩⲟϩ ⲁⲥⲧⲏⲓϥ ⲛϯⲁⲅⲓⲁ ⲛⲛⲉⲕⲕⲗⲏⲥⲓⲁ (*sic*) ⲛⲧⲉ ⲡⲓⲁⲣⲭⲏⲁⲅⲅⲉⲗⲟⲥ ⲉⲑⲟⲩⲁⲃ ⲙⲓⲭⲁⲏⲗ ⲣⲁⲥⲉⲗϧⲁⲗⲓϫ ⲥⲁⲣⲏⲥ ⲙⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ. — Mss. de Lord Zouche, *Merveilles de saint Michel*, fol. ⲣ̅ⲓ̅ⲏ̅, r° et v°.

(2) Makrizy, *Khitât*, p. ٥١٧.

(3) Makrizy, *Khitât*, p. ٥١١.

que le texte de Makrizy doit être fautif en cet endroit et qu'au lieu de Gabriel, il faut lire Michel.

8° L'église de saint Mercure dans le tétrapyle du fleuve, ce que la traduction arabe rend par Darb-el-bahar, c'est—à-dire la *rue du fleuve*. Je n'ai pu nulle part recueillir de renseignement précis sur cette *rue du fleuve*, mais comme l'église suivante est citée par Makrizy comme appartenant au Vieux Caire et qu'elle était située dans la même rue, j'en conclus que celle-ci aussi était située dans le Vieux Caire. D'ailleurs, l'argument qui se tire du nom de tétrapyle est valable aussi bien pour le tétrapyle du fleuve que le tétrapyle d'Eusèbe. Makrizy ne parle pas de cette église de saint Mercure, sans doute parce qu'elle était déjà ruinée de son temps.

9° L'église d'abba Schenoudi dans le tétraphyle du fleuve, c'est-à-dire dans la rue du fleuve. Makrizy parle de cette église en termes très brefs. Elle était située à Masr, c'est-à-dire au Vieux Caire; c'est tout ce qu'il dit. Mais il donne quelques renseignements sur la personne de Schenoudi et dit que ce célèbre moine avait sous sa main six mille moines [1], lorsque sa *Vie* se contente de dire qu'il avait seulement deux mille moines et dix-huit cents religieuses [2].

10° L'église d'apa Mîna en dehors de Kîmi, et que la traduction arabe rend par dans les environs de Masr. Cette église était en effet située en dehors de Babylone, et Makrizy nous l'affirme expressément [3]; mais c'est tout ce que l'on en peut savoir. Cette église devait faire partie du couvent qui se voit encore aujourd'hui en avant du Vieux Caire et qui était dédié à saint Mîna. Outre cette église, il y en avait deux autres qui portaient le vocable de saint Mîna, l'une dans le quartier anciennement appelé El-Hamrâ et qui était connu du temps de Makrizy sous le nom de Grande rue du pont aux lions [4]: Abou Selah parle très longuement de ce quartier dans son *Histoire des monastères et des églises d'Égypte* [5]: l'autre était connue sous le nom d'El-Zahary [6] ; j'en ai déjà parlé plus haut.

11° L'église de la Mère de Dieu, sainte Marie, dans le quartier des Grecs. Makrizy en parle aussi et dit qu'elle était connue sous le nom d'El-Màghîthah [7]. Cette église était située dans la ville même du Caire, dans le

(1) Makrizy, *Khitât*, p. ٥١١.

(2) E. Amélineau, *Monuments pour servir à l'hist. de l'Égypte chrét.*, I., p. 331.

(3) Makrizy, *Khitât*, p. ٥١٩.

(4) Makrizy, *Khitât*, p. ٥١٩.

(5) Mss. ar. de la *Bibl. nat.*, p. 138.

(6) Makrizy, *Khitât*, p. ٥١٩.

(7) *Ibid.*, p. ٥١١.

quartier spécialement habité par les Grecs. Ce quartier répond maintenant au quartier du même nom qui se trouve non loin du Mousky, au sud du quartier juif. Rien n'a changé.

12° L'église de la mère de Dieu du quartier Zoueileh. Makrizy en parle aussi et dit qu'elle était en grand honneur près des chrétiens, ce que les notes finales des manuscrits coptes viennent confirmer [1]. Le quartier Zoueileh était situé près de la porte qui porte le même nom encore aujourd'hui, c'est-à-dire à l'est du Caire. Cette église existe toujours et elle est très fréquentée. Là encore rien n'a changé et, pour retrouver les anciens temps, on n'a qu'à regarder le temps présent.

13° L'église des saints Côme et Damien à Babylone d'Égypte. Cette église devait faire partie du Qasr-Schamâ', ou citadelle du Vieux Caire, comme on dit aujourd'hui. Je ne peux dire si elle existe encore; Makrizy n'en parle pas.

Outre ces églises, Makrizy en cite plusieurs autres [2]; mais surtout Abou Selah en donne une liste très complète et très détaillée [3]. J'aurais pu reproduire ici ce que disent ces deux auteurs; mais j'ai cru meilleur de m'en tenir à mon sujet, c'est-à-dire de ne pas chercher ailleurs que dans les manuscrits coptes.

Les monastères que cite la liste des églises et des monastères d'Égypte ne sont pas très nombreux pour le Caire. Il n'y a guère que les monastères des environs du Caire, c'est-à-dire le monastère d'El-Tîn et le monastère de Scharen, auxquels il faut joindre celui qui est cité dans le martyre de Jean de Phanidjôit et qui se nommait la laure de saint Serge [4]. Mais ces trois monastères sont loin de faire le total des monastères qui existaient dans les environs du Caire; car, au Caire, il n'y avait, je crois, qu'un monastère de religieuses dans le quartier grec et un autre dans le quartier de Zoueileh [5]. J'ai déjà parlé des deux premiers dans deux articles séparés qu'on trouvera à leur place : je n'ajouterai ici qu'une seule chose, à savoir que Makrizy parle du premier en termes assez restreints [6], et qu'Abou Selah s'étend au contraire très longuement sur le second [7]. Quant au troisième, je crois que c'était aussi un couvent de femmes situé

(1) Makrizy, *Khitât*, p. ٥١١.
(2) *Ibid.*, p. ٥١١ à ٥١٩.
(3) Mss. ar. de la *Bibl. nat.*, p. 138.
(4) E. Amélineau, *Un docum.*, etc., p. 33.
(5) Makrizy, *Khitât*, p. ٥٠٩.
(6) *Ibid.*, p. ٥٠١.
(7) Mss. ar. de la *Bibliothèque nationale*, n° 138, fol. 47.

dans la ville du Caire, sans que je puisse dire dans quel quartier il était. En effet le *Martyre* de Jean de Phanidjôit dit expressément que ce couvent de femmes se trouvait à Tikeschrômi, et nous avons vu que Tikeschrômi était l'un des noms que l'auteur donne au Caire. Par conséquent il n'y a nul doute à avoir et, du moment que nous savons l'existence d'autres couvents de femmes au Caire, je ne vois pas pourquoi l'on hésiterait un seul instant à y placer ce couvent nommé *Laure* de saint Serge.

Avec ce dernier renseignement se trouve complété tout ce que les documents coptes nous apprennent de la ville du Caire et de ses environs.

III

LISTE DES NOMS GÉOGRAPHIQUES

SE TROUVANT DANS LES DIVERS MANUSCRITS CITÉS DANS CET OUVRAGE.

Bibliothèque nationale, copte 43.

Folio 51 recto.

ⲠⲔⲀϨ ⲚⲚⲈϬⲰϢ = ارض الكجاسى
ⲦⲚⲞⲂⲀⲦⲒⲀ = الحبشة النوبة
ⲤⲈⲚⲞⲚ = (*sic*) اشوان
ⲤⲞⲨⲀⲚ = (*sic*) اشوان

ⲠⲈⲖⲀⲬ = بلاق الجنادل
ⲠⲔⲀϨ ⲚⲂⲀϢⲀϨⲎⲨ = ارض العربات
ⲦⲀⲚⲐⲨⲔⲎ = ارض العاكة
ⲦⲀⲨⲢⲀⲔ = (*sic*) ارض البجاه

Folio 51 verso.

ⲚⲔⲀϨ ⲚⲚϨⲘϨⲀⲖ = ارض العبد
ⲦⲀⲜⲈⲐⲎⲚ = (*sic*) ارض البجاه
ⲦⲀⲢⲀⲂⲈⲨⲤ = ارض العربات العرب
ⲠⲔⲀϨ ⲚⲚⲀⲐⲀⲨϢ = ارض الحبشة
ⲦⲀⲚⲠⲞⲔⲈ = ارض الانكرم
ⲦⲀⲦⲈⲔⲢⲞⲢⲈⲨⲤ = ارض التكرور
ⲀⲦⲂⲰ — ادفوا
ⲖⲀⲦⲰⲚ = اسنا
ⲤⲚⲎ = اسنا
ⲠⲀⲠⲈ = ارمنت
ⲂⲈⲢⲂⲈⲢ = الاقصرين
ⲔⲰⲞⲤ = قوص
ⲔⲈⲂⲦⲰ = قفط
ⲚⲈⲔⲚⲦⲞⲢⲈ = دندرة
ⲆⲒⲞⲤⲠⲞⲖⲒⲤ = مدينة هو
ⲂⲈⲢϬⲞⲞⲨⲦ = فرجوط

ⲦⲠⲞⲨⲢⲀⲚⲎ = البلينا
ⲘⲞⲨϢⲀⲚⲤ = مخانس
ⲤⲈⲘϨⲰⲞⲨⲦ = سمهود
ⲮⲰⲒ = ابصاى
ⲠⲀⲚⲞⲤ = مدينة الملح اخمم
ϢⲘⲒⲚ = اخمم
ⲬⲘⲒⲘ = اخمم
ⲦⲔⲞⲞⲨ = قاو
ⲀⲚⲦⲎⲨ = قاو
ⲖⲈⲄⲞⲨ = سيوط
ⲤⲒⲞⲞⲨⲦ = سيوط
ⲘⲀⲚⲂⲀⲖⲞⲦ = منفلوط محطة الفرا
ⲔⲞⲤⲄⲀⲘ = قوصية قزقام
ⲦⲈⲢⲰⲦ = دروط , الدروة , دروة صربان
ⲘⲀⲚⲖⲀⲨ = موضع الاشيا
ⲘⲀⲚⲔⲀⲠⲰⲦ = منقباض موضع الكاسان

Folio 52 recto.

ϢⲘⲞⲨⲚ = الاشمونين
ⲐⲈⲂⲀⲒⲤ = نزهة مصر انصنا
ⲀⲚϮⲚⲞⲞⲨ = انصنا الصعيد

ⲦⲞⲨϨⲰ = طحا
ⲐⲈⲞⲆⲞⲤⲒ = مدينة طحا
ⲦⲘⲰⲚⲎ = المنية

ⲠⲈⲘϪⲎ = البهنسا
ϨⲚⲎⲤ = اهناس
ⲀⲢⲀⲔ = اهناس
ⲀⲀⲤⲘⲰⲚ = اهناس
ⲪⲒⲞⲘ = الفيوم
ⲀⲢⲤⲈⲚⲒⲔⲞⲚ = الفيوم
ⲦⲠⲨϨ = اطفيح
ⲄⲨⲠⲦⲞⲚ = مصر
ⲘⲈⲚⲂⲈ = منف مصر القديمة
ⲂⲀⲂⲨⲀⲞⲚ = بابلون مصر
ⲔⲎⲘⲈ = مصر
ⲀⲒⲞⲨⲒ = القاهرة
ⲦⲤⲀϨⲎⲦ = بحرى
ⲠⲤⲀⲚⲈⲘϨⲒⲦ = الوجة البحرى
ⲀⲀⲈⲜⲀⲚⲀ ⲢⲒⲀ = الاسكندرية

ⲢⲀⲔⲞⲦⲈ = اسكندرية
ⲚⲒⲔⲒⲈⲨⲤ = نقيوس
ⲐⲈⲢⲞϬⲈ = تروجة
ⲂⲞⲨⲀ = فوة
ⲠϢⲎⲒⲘⲞⲞⲨ = بيرما
ϨⲀϨ ϢⲎⲒ = ابيار
ⲀⲐⲢⲎⲠⲈ = اتريب
ϪⲈⲘⲚⲞⲨⲦ = سمنود
ⲤⲞⲚϬⲀⲢ = سنجار
ⲦⲀⲘⲒⲀⲦⲒ = دمياط
ⲀⲀⲔⲀⲚ = لقانة
ⲞⲢⲀⲂⲀ = اتريب
ⲤⲈⲔⲞⲞⲨ = سخا
ⲞⲨϢⲎⲘ = وسم
ⲪⲞⲀⲠⲀⲤ = بلبيس

Cette liste, qui commence par des noms étrangers à l'Égypte, se poursuit du sud au nord, jusqu'à la Basse Égypte indiquée par ⲦⲤⲀϨⲎⲦ ou ⲠⲤⲀ ⲚⲈⲘϨⲒⲦ. Elle continue ensuite par Alexandrie, entremêlant les villes sans ordre. La première partie en est assez régulière, malgré l'erreur qui a fait omettre ⲈⲢⲘⲞⲚⲦ et qui a nécessité la division de ⲂⲈⲢⲂⲈⲢ et de ⲔⲰⲞⲤ en deux villes, alors qu'elles n'en formaient qu'une seule. Champollion cite cette liste dans son livre *L'Égypte sous les Pharaons,* II, p. 369-372, mais il a omis certains noms du commencement pour ce qui regarde les peuples étrangers à l'Égypte.

Bibliothèque nationale, copte 44.

Folio 79 verso.

ⲠⲔⲀϨ ⲚⲚⲈϬⲞⲞϢ = ارض الحبش
ⲦⲀⲚⲞⲨⲂⲀⲦⲒⲀ = النوبة
ⲤⲈⲚⲞⲚ.ⲤⲞⲨⲀⲚ = اسوان
ⲐⲈⲂⲀⲤⲒⲤ = الصعيد
ⲀⲀⲦⲞⲚ.ⲤⲚⲎ. = اسنا
ⲀⲢⲘⲞⲚⲒⲔⲎ.ⲀⲢⲘⲞⲚⲞ. = ارمنت
ⲠⲀⲠⲎ. = الاقصر
ⲔⲞⲞⲤ.ⲂⲢⲂⲢ. = قوص
ⲔⲈⲠⲦⲞ = قفط
ⲚⲒⲔⲈⲚⲦⲞⲢⲈ = دندرة
ⲦⲒⲞⲤⲠⲞⲀⲒⲤ ⲀⲚⲞ = مدينة هو

ϮⲞⲒ = ابصاى
ⲠⲀⲚⲞⲤ.ϢⲘⲒⲚ. = اخم
ⲦⲔⲞⲞⲨ = قاو
ⲦⲀⲠⲞⲐⲨⲔⲎ = بوتيج
ⲀⲈⲄⲞⲨ.ⲤⲒⲞⲞⲨⲐ = سيوط
ϢⲘⲞⲨⲚ = الاشمونين
ⲀⲚϮⲚⲞⲞⲨ = انصنا
ⲦⲞⲨⲞϨ = طوة
ⲦⲞⲨϨⲞ.ⲐⲈⲨⲀⲰⲤⲒⲞⲨ. = طحا
ⲦⲘⲞⲞⲚⲈ = المنية
ⲠⲈⲘϪⲈ.ⲜⲈⲢⲒϪⲞⲨ = البهنسا

ϨΝΗϹ. ϨΡΟΚΕΛΛΕΟΝ. = اهناس
ΠΙΟΜ. ΑΡϹΕΝΕΩ. = الفيوم
ΤΠΗϨ = القيس اطفيح
ΚΥΠΤΟΝ. ΜΕΝΒΕ. = مصر

ΒΑΒΥΛΟΝ. ΚΗΜΕ = مصر
ΝΙΚΕΥϹ. = نقيوص
ΑΛΕΞΑΝΔΡΙΑ ΡΑΚΟΤΕ. = اسكندرية

Ce manuscrit, comme il est facile de le voir, va aussi du midi au nord et descend le cours du Nil. Le scribe a bien copié son modèle jusqu à Tpîh qu'il a rendu exactement par اطفيح, mais il a eu tort d'y joindre le mot القيس; il a omis évidemment le mot ΚΑΙϹ. Champollion a cité ce manuscrit, au tome II de son ouvrage, pages 364-365, mais en se trompant sur la pagination du manuscrit et en sautant plusieurs noms, comme celui de ΤΟΥΟϨ qu'il a confondu avec le suivant pour l'arabe, et de même El-Qìs.

Bibliothèque nationale, n° 46.

Folio 170 recto.

ΑΛΕΞΑΝΔΡΙΑ = الاسكندرية
ΡΑΚΟΤΕ = الاسكندرية
ΚΗΜΕ = مصر
ΠΙΚΛΛΥϹΜΑ = القلزوم
ΤϹΥΡΙΑ = الشام
ΤΑΙΒΗ = النوبة

ΝΕϬΟΟϢ = الحبشة
ΠϨΕΝΤΟΥ = الهند
ΔΑΜΑϹΚΟϹ = دمشق
ΒΕΡΙΑ = حلب
ΠΙΑϹϹΙΡΟϹ = الموصل
ΒΑΓΔΑΝ = بغداد

Folio 170 verso.

ΠΤΟΛΕΜΑΕΙϹ = عكا
ΑΝΔΙΟΧΙΑ = انطاكية
ΠΙΟΜ = الفيوم
ΕϨΝΕϹ = اهناس
ΚΟΕΙϹ = القيس
ΠΕΜϪΕ = البهنسا

ΟΥΑϨΕ = الواح
ΤΟΥϨΩ = طحا
ΜΠΑΡΑΛΛΟΥ = البرلس
ΑΘΕΝΝΕϹ = تينسا
ϹΕΒΗΝΝΗΤΟΥ = سمنود
ΘΜΟΥΙ = المورد

Folio 171 recto.

ΤΑΡΑΒΙΑ = البلقا
ΑΝϯΝΩΟΥ = انصنا
ϢΜΟΥΝ = الاشمونين
ΧΜΙΜ = اخميم
ΚΩϹΚΑΜ = القوصية
ϹΙΟΟΥΤ = اسيوط

ϢΩΤΠ = شطب
ΤΚΩΟΥ = قاو
ϯΩΙ = المنشاة
ϨΟΥ = هو
ΝΙΚΕΝΤΩΡΕ = دندرة
ΚΕϤΤ = قفط

ⲔⲰⲤⲂⲒⲢⲂⲒⲢ = قوص
ⲈⲢⲘⲞⲚⲦ = ارمنت
ⲤⲚⲎ = اسنا
ⲤⲞⲨⲀⲚ = اسوان
ⲠⲒⲖⲀⲔ = بلاق

Cette *scala* a été de même publiée par Champollion dans son second volume, p. 366-368. Il met en note que «cette nomenclature n'est point rangée géographiquement comme les précédentes». Il me semble cependant qu'elle va du nord au midi et que cet ordre est régulier, sauf une interruption de cinq mots depuis ⲘⲠⲀⲢⲀⲖⲖⲞⲨ jusqu'à ⲦⲀⲢⲀⲂⲒⲀ inclusivement. Il faut en effet retrancher les noms de pays étrangers à l'Égypte depuis ⲦⲤⲨⲢⲒⲀ jusqu'à ⲀⲚⲆⲒⲞⲬⲒⲀ inclusivement. Puis après ⲦⲞⲨϨⲰ l'auteur s'est aperçu qu'il avait omis 5 villes de la Basse Égypte et les a placées; puis il a recommencé où il était rendu et a continué jusqu'au bout de sa liste. Je ne fais pas mention de la place occupée par la ville d'Akhmîm, parce que cette place a été amenée par le mot ϢⲘⲞⲨⲚ et est constante dans certains manuscrits memphitiques. Champollion, je ne sais pourquoi, a changé la place des villes; mais cette place est bien celle que j'ai attribuée aux diverses villes d'après le manuscrit, et ce manuscrit est bien celui que cite Champollion, le n° 46 de la *Bibliothèque nationale.*

Bibliothèque nationale, n° 50.

Folio 109 verso.

ⲬⲎⲘⲒ = مصر
ⲀⲖⲈⲜⲀⲚⲆⲢⲒⲀ = الاسكندرية
ⲢⲀⲔⲞϮ = الاسكندرية
ⲦⲀⲘⲒⲀϮ = دمياط
ⲘⲈⲖⲈϪ = مصيل وهو فوة
ⲠⲦⲒⲘⲈⲚϨⲰⲢ = دمنهور
ϮⲢⲀϢⲒⲦ ⲦⲈ = رشيد
ⲀⲢⲂⲀⲦ = خربتا

Folio 110 recto.

ⲬⲈⲢⲈⲨⲤ = (*sic*) الكرون
ⲦⲈⲢⲈⲚⲞⲨϮ = طرنوط وهو الطرانة
ⲚⲒⲔⲒⲞⲨⲤ = نقيوس ورغدا
ⲢⲀⲄⲞⲦⲀ = ورغدا (*sic*) نيقوس
ⲤⲀ ⲚⲈⲘ ⲤⲀⲦϤ = صاو صاعف
ⲦⲀⲖⲀⲚⲀⲨ ⲠⲈ = طوة
ⲦⲀⲨⲂⲀ = طوة
ⲪⲀⲢⲤⲨⲚⲎ = سرسنى
ⲈⲢⲘⲞⲨⲔⲀⲦⲞⲚ = دمنهور
ⲠⲀⲚⲞⲨϤ ϦⲎⲦ = منوف السفلى
ⲠⲀⲚⲞⲨϤ ⲢⲎⲤ = منوف العليا
ϪⲈⲞⲤ ⲤϦⲰⲞⲨ = سخا
ϮϢⲀⲒⲢⲒ = الشعلة
ⲠⲀⲚⲀϨⲞ = بنها
ⲠⲀⲚⲀⲨⲀⲚ = البنوان
ⲠⲈⲢⲞⲨⲞⲒ ⲚⲒⲐⲞⲒϮ = تيدا والفرجين
ⲠⲒϢⲒⲚⲒⲈⲨ = نستراوة
ⲦⲒⲔⲰⲞⲨ = ادكوا

ϯⲁⲛⲟϣⲉⲣ = دنوشر
ⲡⲧⲉⲛⲉⲧⲱ ⲡⲉ = دنطوا
ϫⲁⲡⲁⲥⲉⲛ = شباس
ⲡⲓϣⲁⲣⲱⲧⲡ = البشروط
ⲡⲁⲣⲁⲗⲗⲟⲩ = البرلس الرمل
ⲛⲓⲕⲉϫⲱⲟⲩ = البرلس
ⲑⲉⲛⲛⲉⲥⲓ ⲡⲉ = تنيس
ⲛⲩⲡⲟⲗⲉⲓ = (*sic*) نيلاية

ⲑⲱⲛⲓ = تونة
ϫⲉⲙⲛⲟⲩϯ = سمنود
ⲡⲓⲛⲁⲩ = بنا
ϯⲁⲙⲏⲣⲓ = دميرة
ⲥⲩⲛϩⲱⲣⲓ = سنهور
ⲡⲏⲓ ⲙⲡⲓⲅ̅ = بيت الثلثة وهى محلة سدر
ⲧⲱⲛⲅⲓⲣⲓⲁ = دنجاية
ϣⲙⲟⲩⲛ ⲉⲣⲙⲁⲛ = اشمون الرمان

Folio 110 verso.

ⲑⲙⲟⲛⲉⲡⲉ = منية طانا
ⲃⲟⲩⲥⲓⲣⲓ = بوصير
ⲧⲁⲛⲓ = طانة
ⲕⲁⲗⲗⲓⲛ = قلين
ⲑⲣⲉⲃⲓ = اتريب
ⲡϣⲉⲛⲧⲉⲗⲉⲧ = سندلات
ⲧⲉⲙⲥⲓⲱϯ = دمسيس
ⲛⲁⲑⲱⲡⲓ = صهرجت
ϫⲁⲛⲓ = صان
ⲑⲙⲟⲩⲓ = الموردة
ⲙⲉⲣⲓⲱⲧⲏⲥ = مريوط
ⲫⲁⲓⲁⲧ = مريوط
ⲱⲛ ⲛⲉⲙ ⲑⲃⲁⲃⲓⲁⲱⲛ = مصر وعين شمس
ⲡⲁⲣⲁⲙⲟⲛⲓ = البرمون
ⲁⲃⲓⲟⲣ = ابيار
ⲡϣⲓⲛⲅⲉⲣⲓ = سنجار
ⲃⲁⲣⲁⲙⲓⲁ = برما
ⲃⲁⲣⲉⲙⲟⲩⲛ = الفرما
ⲫⲉⲗⲃⲉⲥ = بلبيس

ⲫⲁⲣⲃⲁⲓⲧ ⲡⲟⲥⲟⲕ = بلبيس
ϯⲁⲣⲁⲃⲓⲁ = ارابيا بالشام من بلاد السواد
ⲡⲓⲥⲉⲣⲡ = كرسى بالحوف خراب
ⲙⲉϥⲓ = منف وهى مصر القديمة
ⲕⲁⲗⲓⲱⲡⲉ = قليوب
ϯⲕⲉⲃⲉ = دجوة
ϯⲫⲣⲏ = دفرا
ⲃⲟϣⲉⲙ = اوسم
ϯⲁⲗⲓⲕⲓⲁ = مليج
ⲡⲉⲧⲡⲉϩ = اطفيح
ϯⲡⲉⲣⲥⲓⲟⲓ = الجيزة
ⲫⲓⲱⲙ = الفيوم
ϯⲗⲟϫ = دلاص
ⲡⲉⲙϫⲏ = البهنسا
ϩⲛⲉⲥ = اهناس
ⲛⲓⲕⲁⲫⲁⲣ = الكفور
ⲕⲁⲓⲥ = القيس
ⲁⲛϯⲛⲱⲟⲩ = انصنا
ⲧⲟⲩϩⲟ = طحا

Folio 111 recto.

ϣⲙⲟⲩⲛⲃ̅ = الاشمونين
ϣⲙⲓⲛ ⲡⲁⲛⲁⲥ = اخم
ⲕⲟⲥⲕⲁⲙ = قسقام
ⲥⲓⲱⲟⲩⲧ = اسيوط
ⲯⲱⲓ = ابصاى
ϣⲱⲧⲡ = شطب
ⲡⲧⲉⲛⲉⲡⲉ = تنطوا
ϩⲟⲩⲡⲉ = هو
ⲧⲭⲱⲃⲓ = قاو وهى خراب
ⲕⲉⲛⲧⲱⲣⲓ = دندرة

ⲟⲩⲁϩ = الواح
ⲫⲃⲱⲟⲩ = (*sic*) ادفو
ⲕⲟⲥ ⲃⲓⲣⲃⲓⲣ = قوص
ⲕⲉϥⲧ = قفط
ⲡⲓⲗⲁⲕ = بلاق
ⲉⲣⲙⲟⲛⲧ = ارمنت
ⲗⲁⲧⲟⲛ = اسنا
ⲕⲁⲙⲟⲗⲓ = قولة
ⲥⲟⲩⲁⲛ = اسوان

Cette *scala* est inédite jusqu'ici, parce qu'elle a été achetée par la *Bibliothèque nationale* après la mort de Champollion. Comme il est facile de s'en convaincre, après avoir débuté par le nom de l'Égypte ⲕⲏⲙⲉ, la *scala* remonte du nord au midi avec quelques légers accrocs à la position géographique. Quant aux provinces de la Basse Égypte, il me semble y remarquer un certain ordre très réel et tout à fait en rapport avec la division des nomes égyptiens; mais je n'en suis pas assez certain pour oser donner ici le système auquel je suis arrivé sur ce point.

Bibliothèque nationale, n° 53.

Folio 84 recto.

ⲭⲏⲙⲓ = مصر
ⲁⲗⲉⲝⲁⲛⲇⲣⲓⲁ = الاسكندرية
ⲣⲁⲕⲟϯ = الاسكندرية
ⲧⲁⲙⲓⲁϯ = دمياط
ⲙⲉⲗⲉϫ = مصيل وهى فوة
ⲡⲧⲓⲙⲉⲛϩⲱⲣ = دمنهور
ⲉⲣⲙⲟⲕⲣⲁⲧⲟⲛ = دمنهور
ϯⲣⲁϣⲓⲧ ⲧⲉ = رشيد
ⲁⲣⲃⲁⲧ = خربتا
ⲭⲉⲣⲉⲩⲥ = الكريون
ⲧⲉⲣⲉⲛⲟⲩϯ = طرنوط وهى الطرانة

Folio 84 verso.

ⲛⲓⲕⲓⲟⲩⲥ = نقيوس
ⲣⲁⲅⲟⲧⲁ = رغدة
ⲥⲁ ⲛⲉⲙ ⲥⲁⲧϥ = صاو صاعف
ⲧⲁⲗⲁⲛⲁⲩ ⲡⲉ = طوة
ⲧⲁⲩⲃⲁ = طوة
ⲫⲁⲣⲥⲩⲛⲏ = سرسنى
ⲡⲁⲛⲟⲩϥ ϧⲏⲧ = منوف السفلى
ⲡⲁⲛⲟⲩϥ ⲣⲏⲥ = منوف العليا
ⲝⲉⲟⲥ ⲥϧⲱⲟⲩ = سخا
ϯϣⲁⲓⲣⲓ = المحلة
ⲡⲁⲛⲁϩⲟ = بنها
ⲡⲁⲛⲁⲃⲁⲛ = البنوان
ⲡⲉⲣⲟⲩⲟⲓ ⲛⲓⲟⲱⲓϯ = تيدا والفرجين
ⲡⲓϣⲓⲛⲓⲉⲩ = دستراوة
ⲧⲕⲱⲟⲩ = ادكوا
ϯⲁⲛⲟϣⲉⲣ = دنوشرة
ⲡⲉⲧⲉⲛⲧⲱ ⲡⲉ = دنطوا
ϫⲁⲡⲁⲥⲉⲛ = شباس
ⲡⲓϣⲁⲣⲱⲧⲡ = البشروط
ⲡⲁⲣⲁⲗⲗⲟⲩ = البرلس الرمل
ⲛⲓⲕⲉϫⲱⲟⲩ = البرلس
ⲑⲉⲛⲛⲉⲥⲓ ⲡⲉ = تينس
ⲛⲩⲡⲟⲗⲉⲓ = نبلاية
ⲑⲱⲛⲓ = تونة
ϫⲉⲙⲛⲟⲩϯ = سمنود
ⲡⲁⲛⲁⲩ = بنا
ϯⲁⲙⲏⲣⲓ = دميرة
ⲥⲩⲛϩⲱⲣⲓ = سنهور
ⲡⲏⲓ ⲙⲡⲓⲅ̅ = بيت الثلثة محلة سدر
ⲧⲱⲛⲅⲓⲣⲓⲁ = دنجاية
ϣⲙⲟⲩⲛ ⲉⲣⲙⲁⲛⲓ = اشمون الرمان
ⲑⲙⲟⲛⲏ ⲡⲉ = منية طانة
ⲃⲟⲩⲥⲓⲣⲓ = بوصير
ⲧⲁⲛⲓ = طانة
ⲕⲁⲗⲗⲓⲛ = قلين
ⲑⲣⲉⲃⲓ = اتريب
ⲡϣⲉⲛⲧⲉⲗⲏⲧ = سندلات
ⲧⲉⲙⲥⲓⲱϯ = ميت دمسيس

ⲛⲁⲑⲱⲡⲓ = صهرجت
ϫⲁⲛⲓ = صان
ⲑⲙⲟⲩⲓ = الموردة
ⲙⲉⲣⲓⲱⲧⲏⲥ = مريوط
ⲫⲁⲓⲁⲧ = مريوط
ⲱⲛ ⲛⲉⲙ ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ = مصر وعين شمس
ⲡⲁⲣⲁⲙⲟⲛⲓ = البرمون
ⲁⲃⲓⲟⲣ = ابيار
ⲡϣⲓⲛⲅⲉⲣⲓ = سنجار
ⲃⲁⲣⲁⲙⲓⲁ = برما
ⲫⲩⲗⲟⲥⲓⲟⲛ = الفرما
ⲃⲁⲣⲙⲟⲩⲛ = الفرما
ⲫⲉⲗⲃⲏⲥ = بلبيس
ⲫⲁⲣⲁⲃⲁⲓⲧ ⲡⲟⲥⲟⲕ = بلبيس

ϯⲁⲣⲁⲃⲓⲁ = ارابيا البلقة بالشام من بلاد السواد
ⲡⲉⲥⲉⲣⲡ = كرسى بالحوف خراب
ⲙⲉⲛϥ = منف وهى مصر القديمة
ⲕⲁⲗⲓⲱⲡⲉ = قليوب
ϯⲕⲉⲃⲓ = دجوة
ϯⲫⲣⲉ = دفرة
ⲃⲟⲩϣⲉⲙ = اوسم
ϯⲁⲗⲓⲕⲓⲁ = مليج
ⲡⲉⲧⲡⲉϩ = اطفيح
ϯⲡⲉⲣⲥⲓⲟⲓ = الجيزة
ⲫⲓⲱⲙ = الفيوم
ϯⲗⲟϫ = دلاص
ⲡⲉⲙϫⲏ ⲉⲝⲉⲣⲓⲭⲟⲩ = البهنسا

Folio 85 recto.

ϩⲛⲏⲥ = اهناس
ⲛⲓⲕⲁⲫⲁⲣ = الكفور
ⲕⲁⲓⲥ = القيس
ⲁⲛϯⲛⲱⲟⲩ = انصنا
ⲧⲟⲩϩⲟ = طحا
ϣⲙⲟⲩⲛ ⲃ̅ = الاشمونين
ϣⲙⲓⲛ ⲡⲁⲛⲁⲟⲥ = اخمم
ⲕⲟⲥⲕⲁⲙ = قسقام
ⲥⲓⲱⲟⲩⲧ ⲗⲉϫⲟⲩ = اسيوط
ⲯⲱⲓ = ابصاى
ⲧⲁⲡⲟⲑⲓⲕⲓ = ابوتيج
ϣⲱⲧⲡ = شطب
ⲡⲧⲉⲛⲉⲡⲉ = تنطوا
ϩⲟⲩ ⲡⲉ ⲇⲓⲟⲥⲡⲟⲗⲓⲥ = هو

ⲧⲭⲱⲃⲓ = قاو
ⲕⲉⲛⲧⲱⲣⲓ = دندرة
ⲟⲩⲁϩ = الواح
ⲫⲃⲱⲟⲩ = (*sic*) ادفو
ⲕⲟⲥ ⲃⲓⲣⲃⲓⲣ = قوص
ⲕⲉϥⲧ = قفط
ⲡⲓⲗⲁⲕ = بلاق
ⲧⲓⲙⲓⲕⲣⲁⲧⲱⲛ = الدمقراط
ⲉⲣⲙⲟⲛⲧ = ارمنت
ⲗⲁⲧⲟⲛ = اسنة
ⲕⲁⲙⲟⲗⲓ = قولة
ⲡⲁⲡⲉ = الاقصرين
ⲥⲟⲩⲁⲛ = اصوان

Cette *scala*, comme la précédente, est encore inédite. On remarquera qu'elle contient certaines villes qui ne se trouvent pas dans la précédente. Aussi, si le scribe a copié un manuscrit primitif qui a aussi servi pour la précédente, comme cela est possible, il faut croire que le premier scribe a omis certaines villes, ou que le second les a suppléées de sa propre autorité. La même observation serait à faire que plus haut sur la place des villes de la Basse Égypte, avec cette différence que le nom grec de Damanhour, qui d'ailleurs a été mal écrit, a été mis à sa véritable place, tandis

qu'à la précédente *scala*, oublié par le scribe, il a été placé à l'endroit où le scribe s'est aperçu de son erreur.

Bibliothèque nationale, n° 54.

Folio 186 verso.

ϯⲣⲁϣⲓⲧ ⲧⲉ = رشيد
ⲙⲉⲗⲉϫ = مصيل وهى فوة
ⲁⲣⲃⲁⲧ = خربتا

ⲧⲁⲙⲓⲁⲇⲓ = دمياط
ⲡⲓⲇⲓⲙⲉⲛϩⲱⲣ = دمنهور
ⲧⲉⲣⲉⲛⲟⲩⲑⲓ = ترنوط

Folio 187 recto.

ⲛⲓⲕⲓⲟⲩⲥ = نقيوس
ⲡϣⲁⲧⲓ = ابشادى
ⲥⲁ ⲛⲉⲙ ⲥⲁⲧϥ = صا وعاصف
ⲧⲁⲗⲗⲁⲛⲁⲩ ⲡⲉ = طوة
ⲫⲁⲣⲥⲓⲛⲉ ⲡⲉ = سرسنا
ⲡⲁⲛⲟⲩϥ ϧⲏⲧ = منوف السفلى
ⲡⲁⲛⲟⲩϥ ⲣⲏⲥ = منوف العليا
ⲝⲉⲟⲥ ⲥϧⲱⲟⲩ = سخا
ⲡⲉⲣⲟⲩⲱⲓ ⲛⲓⲑⲟⲓⲧⲓ = تيدا والفرجيين

ⲡϣⲓⲛⲓⲏⲟⲩ = نستراوة
ⲡⲧⲉⲛⲥⲧⲱ ⲡⲉ (*sic*) = (*sic*) دنوطة
ϫⲁⲡⲁⲥⲉⲛ = شباس
ⲡⲓϣⲁⲣⲱⲧ ⲡⲉ = البشروط
ⲛⲓⲕⲉϫⲱⲟⲩ = البرلس الرمل
ⲡⲁⲣⲁⲗⲗⲟⲩ = البرلس الرمل
ⲑⲉⲛⲛⲏⲥⲓ ⲡⲉ = تينس
ϫⲉⲙⲛⲟⲩϯ = سمنود

Folio 187 verso.

ϯⲁⲙⲉⲓⲣⲓ = دميرة
ⲡⲏⲓ ⲙⲡⲓⲅ̅ = محلة السدر
ⲃⲟⲩⲥⲓⲣⲓ = بوصير
ⲑⲙⲟⲛⲏ ⲡⲉ = منية طانة
ⲁⲑⲣⲉⲃⲓ = اتريب
ⲛⲁⲑⲱ ⲡⲉ = صهرجت
ⲑⲙⲟⲩⲓ = الموردة
ϫⲁⲛⲓ = صان

ⲛⲓⲫⲁⲓⲁⲧ = مريوط
ⲱⲛ ⲛⲉⲙ ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ = مصر وعين شمس
ⲡⲉⲣⲉⲙⲟⲩⲛ = الفرما
ⲫⲉⲗⲃⲉⲥ = بلبيس الخندق
ϯⲁⲣⲁⲃⲓⲁ ⲫⲁⲣⲃⲁⲓⲧ = البلقا
ⲡⲉⲥⲉⲡ (*sic*) = تمى كرسى فى الحوف
ⲡⲟⲥⲟⲕ = بلبيس
ⲙⲉϥⲓ = منف وهى مصر القديمة

Folio 188 recto.

ϯⲗⲟϫ ϯϫⲟⲗ = دلاص
ⲡⲉⲧⲡⲉϩ = اطفيح
ϩⲛⲉⲥ = اهناس
ⲡⲉⲙϫⲉ = البهنسا
ⲕⲁⲓⲥ = القيس
ⲛⲓⲕⲁⲫⲁⲣ = الكفور

ⲧⲟⲩϩⲟ = طحا
ⲁⲛϯⲛⲱⲟⲩ = انصنا
ϣⲙⲟⲩⲛ ⲃ̅ = الاشمونين
ϣⲙⲓⲛ ⲡⲁⲛⲟⲥ = اخمم
ⲕⲟⲥⲕⲁⲙ = قسقام
ⲥⲓⲱⲟⲩⲧ = اسيوط

ϣⲱⲧⲡ = شطب
ⲯⲟⲓ = ابصاى
ⲧⲕⲱⲟⲩ = قاو
ⲛⲓⲕⲉⲛⲧⲱⲣⲓ = دندرة
ⲕⲱⲛⲏ = قونة
ⲕⲉϥⲧ = قفط

ⲕⲟⲥ ⲃⲓⲣⲃⲓⲣ = قوص
ⲉⲣⲙⲟⲛⲧ = ارمنت
ⲥⲟⲩⲁⲛ = اسوان
ⲡⲓⲗⲁⲕ = (*sic*) اسوان
ϯⲗⲓⲃⲏ = النوبة

Cette *scala* a été publiée par Champollion qui la cite comme étant le numéro 17 du fonds Saint-Germain. La place des noms nous est conservée par Champollion, excepté pour Pharsiné. De plus, la *scala* que cite Champollion comprend un nom égyptien de plus, précédé de deux noms de l'Inde: ⲡⲓϩⲣⲉⲛⲧⲟⲩ et ⲥⲟⲫⲓⲣ, tous deux traduits par الهند. Ces deux mots sont suivis par ⲡⲓⲕⲗⲓⲥⲙⲁ = قلزوم. Comme on peut le voir, cette liste va du nord au midi. L'ordre est à peu près le même que dans les grandes *scalæ*, avec cette différence qu'il y a des omissions nombreuses. Ce sera aussi le cas pour la suivante.

Bibliothèque nationale, n° 55.

Folio 3 verso.

ⲡⲕⲁϩⲓ ⲛⲭⲏⲙⲓ = ارض مصر
ⲡⲓⲕⲗⲁⲩⲥⲙⲁ = قلزوم
ⲡⲓⲕⲁϩ ⲛⲥⲩⲣⲓⲁ = ارض الشام
ⲗⲓⲃⲏ = النوبة
ⲛⲓⲉⲑⲁⲩϣ = الحبش
ⲡⲓϩⲉⲛⲧⲟⲩ = الهند
ⲇⲁⲙⲁⲥⲕⲟⲥ = دمشق

ⲃⲉⲣⲟⲓ = حلب
ⲧⲣⲁϣⲓⲧ ⲧⲉ = رشيد
ⲙⲏϫⲏⲗ = مصيل
ⲁⲣⲃⲁⲑ = خربتا
ⲡⲧⲓⲙⲉⲛϩⲱⲣ = دمنهور
ⲧⲉⲣⲉⲛⲟⲩⲑⲓ = ترنوط
ⲛⲓⲕⲓⲟⲩⲥ = نقيوس وهى ابشادى

Folio 4 recto.

ⲡϣⲁϯⲓ ⲡⲉ = ابشادى
ⲥⲁ ⲛⲉⲙ ⲁⲥⲧϥ = صا وعاصف
ⲧⲁⲗⲁⲛⲁⲩ ⲡ (*sic*) = طوة
ⲯⲁⲣⲥⲓⲛⲉ ⲡ (*sic*) = سرسنا
ⲡⲁⲛⲟⲩϥ ϧⲏⲧ = منوف السفلى
ⲡⲁⲛⲟⲩ ⲣⲏⲥ (*sic*) = منوف العليا
ϩⲉⲱⲥ ⲥϧⲱⲟⲩ = سخا

ⲫⲉⲣⲟⲩⲱⲓ ⲛⲓⲑⲱⲓϯ = (Effacé.)
ⲡⲓϣⲓⲛⲓⲏⲟⲩ = (Effacé.)
ⲡⲧⲉⲛⲉⲧⲱ = دنطوا
ϫⲉⲡⲁⲥⲉⲛ = شباس
ⲡⲓϣⲁⲣⲱⲧ = البشروط
ⲛⲓⲕⲉϫⲟⲩ = البرلس الرمل
ⲡⲁⲣⲁⲗⲗⲟⲩ = البرلس الرمل

Folio 4 verso.

ⲐⲈⲚⲚⲎⲤⲒ ⲠⲈ = تنيس
ⲦⲀⲘⲒⲀⲐⲒ = دمياط
ϪⲈⲘⲚⲞⲨϮ ⲤⲈⲂⲈⲚⲚⲎⲦⲞⲨ = سمنود
ϮⲀⲘⲎⲒⲢⲒ = دميرة
ⲠⲎⲒ ⲠⲒⲄ̅ (*sic*) = محلة سدر
ⲂⲞⲨⲤⲒⲢⲒ = بوصير
ⲠⲀⲚⲀⲨ ⲠⲈ = بنا
ⲀⲐⲢⲎⲂⲒ = اتريب
ⲚⲀⲐⲰ ⲠⲈ = صهرجت

ⲐⲘⲞⲨⲒ = المورد
ⲰⲚ ⲚⲈⲘ ⲐⲂⲀⲂⲨⲖⲰⲚ = مصر وعين شمس
ⲠⲈⲢⲈⲘⲞⲨⲚ = الفرما
ⲀⲢⲀⲂⲒⲀ = البلقا
ⲪⲀⲢⲂⲀⲒⲦ = البلقا
ⲪⲖⲀⲂⲎⲤ = بلبيس الخندق
ⲠⲈⲤⲎⲢⲠ = كرسي الحوف
ⲂⲞⲨϢⲎⲘ ⲠⲈ = وسيم

Folio 5 recto.

ⲘⲎϤⲒ = منف وهي مصر القديمة
ϮⲖⲞϪ ⲚⲈⲘ ⲠⲈⲦⲠⲈϨ = دلاص اطفيح
ⲦⲠⲞⲖⲒⲤ ⲪⲒⲞⲘ = مدينة الفيوم
ⲦⲠⲞⲖⲒⲤ ϨⲚⲈⲤ = مدينة اهناس
ⲦⲠⲞⲖⲒⲤ ⲠⲈⲘϪⲈ = مدينة البهنسا
ⲦⲠⲞⲖⲒⲤ ⲔⲀⲒⲤ = مدينة القيس
ⲞⲨⲀϨ ⲠⲈⲘϪⲈ = واح البهنسا
ⲦⲠⲞⲖⲒⲤ ⲦⲞⲨϨⲰ = مدينة طحا
ⲀⲚⲦⲒⲚⲰⲞⲨ = انصنا
ϢⲘⲞⲨⲘ (*sic*) = الاشمونين

ϢⲘⲒⲚ = اخميم
ⲔⲞⲤⲔⲀⲘ = قسقام
ⲤⲒⲰⲞⲨⲦ = اسيوط
ϢⲰⲦⲠ = شطب
ⲦⲔⲰⲞⲨ = قاو
ϮⲞⲒ ⲠⲈ = ابساى
ϨⲞⲨ ⲠⲈ = هو
ⲚⲒⲔⲈⲚⲦⲰⲢⲒⲀ = دندرة
ⲔⲞⲚⲎ = قونة
ⲔⲈϤⲦ ⲠⲈ = قفط

Folio 5 verso.

ⲔⲰⲤ ⲂⲒⲢⲂⲒⲢ = قوص
ⲈⲢⲘⲞⲚⲦ = ارمنت
ⲠⲒⲄ̅ ⲚⲔⲀⲤⲀⲢⲞⲚ = الثلثة مظال
ⲤⲚⲎ ⲠⲈ = اسنا

ⲤⲞⲨⲀⲚ = اسوان
ⲠⲒⲖⲀⲔ = بلاق
ϮⲀⲚⲀ ⲬⲰⲢⲀ = الناحية القبلية
ϮⲔⲀⲦⲀ ⲬⲰⲢⲀ = الناحية البحرية

Cette *scala* me semble suivre la même marche que la précédente : mais on voit, malgré tout, qu'elle contient certaines indications qui ne se trouvent pas dans l'autre. Elle va aussi du nord au midi, avec quelques petits accrocs à la véritable position géographique.

Bodleian library, Codex Mareschalcus, 17.

Folio ⲢⲞⲬ̅ recto.

ⲬⲎⲘⲒ = مصر
ⲀⲖⲈⲜⲀⲚⲆⲢⲒⲀ = الاسكندرية
ⲢⲀⲔⲞϮ = الاسكندرية

ⲦⲀⲘⲒⲀϮ = دمياط
ⲘⲈⲖⲈϪ = مصيل وهي فوة
ⲠⲦⲒⲘⲈⲚϨⲰⲢ = دمنهور

ϯⲣⲁϣⲓⲧ ⲧⲉ = رشيد
ⲁⲣⲃⲁⲧ = خربتا
ⲭⲉⲣⲉⲩⲥ (*sic*) = الكريون
ⲧⲉⲣⲉⲛⲟⲩϯ = طرنوط و الطرانة
ⲛⲓⲕⲓⲟⲩⲥ = نيقوس (*sic*) ورغدا
ⲣⲁⲅⲟⲧⲁ = نيقوس ورغدا
ⲥⲁ ⲛⲉⲙ ⲥⲁⲧϥ = صا وصاعف
ⲧⲁⲗⲁⲛⲁⲩ ⲡⲉ = طوة
ⲧⲁⲩⲃⲁ = طوة
ⲫⲁⲣⲥⲩⲛⲏ = سرسنى
ⲉⲣⲙⲟⲩ ⲕⲁⲧⲟⲛ = دمنهور

ⲡⲁⲛⲟⲩϥ ϧⲏⲧ = منوف السفلى
ⲡⲁⲛⲟⲩϥ ⲣⲏⲥ = منوف العليا
ϫⲉⲟⲥ = سخا
ⲥϧⲱⲟⲩ = سخا
ϯϣⲁⲓⲣⲓ = المحلة
ⲡⲁⲛⲁϩⲟ = بنها
ⲡⲁⲛⲁⲩⲁⲛ = البنوان
ⲡⲉⲣⲟⲩⲟⲓ ⲛⲓⲑⲟⲓϯ = تيدا والفرجين
ⲡϣⲓⲛⲓⲉⲩ = نستراوة
ⲧⲕⲱⲟⲩ = ادكوا

Folio ⲣⲟⲁ verso.

ϯⲁⲛⲟⲩϣⲉⲣ = دنوشر
ⲡⲧⲉⲛⲉⲧⲱ ⲡⲉ = دنطوا
ϫⲉⲡⲁⲥⲉⲛ = (*sic*) شباش
ⲡⲓϣⲁⲣⲱⲧ = البشروط
ⲡⲁⲣⲁⲗⲗⲟⲩ = البرلس الرمل
ⲛⲓⲕⲉϫⲱⲟⲩ = البرلس
ⲑⲉⲛⲛⲉⲥⲓ ⲡⲉ = تينس
ⲛⲩⲡⲟⲩⲗⲉⲓ (*sic*) = (*sic*) نيلاية
ⲑⲱⲛⲓ = تونة
ϫⲉⲙⲛⲟⲩϯ = سمنود
ⲡⲓⲛⲁⲩ = بنا
ϯⲁⲙⲏⲣⲓ = دميرة
ⲥⲩⲛϩⲱⲣⲓ = سنهور
ⲡⲏⲓ ⲙⲡⲓⲅ̅ = بنى الثلثة و محلة سدر
ⲧⲱⲛⲅⲓⲣⲓⲁ = دنجاية
ϣⲙⲟⲩⲛ ⲉⲣⲙⲁⲛ اسمون الرمن
ⲑⲙⲟⲛⲉ ⲡⲉ = منية طانة
ⲃⲟⲩⲥⲓⲣⲓ = بوصير
ⲧⲁⲛⲓ = طانة
ⲕⲁⲗⲗⲓⲛ = قلين

ⲑⲣⲉⲃⲓ = اتريب
ⲡϣⲉⲛⲧⲉⲗⲉⲧ = سندلات
ⲧⲉⲙⲥⲓⲱϯ = دمسيس
ⲛⲁⲑⲱⲡⲓ = صهرجت
ϫⲁⲛⲓ = صان
ⲑⲙⲟⲩⲓ = الموردة
ⲙⲉⲣⲓⲱⲧⲏⲥ = مريوط
ⲫⲁⲓⲁⲧ = مريوط
ⲱⲛ ⲛⲉⲙ ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ = مصر وعين شمس
ⲡⲁⲣⲁⲙⲟⲛⲓ = البرمون
ⲁⲃⲓⲁⲣ = ابيار
ⲡϣⲓⲛⲅⲉⲣⲓ = سنجار
ⲃⲁⲣⲁⲙⲁⲓ = برما
ⲃⲁⲣⲁⲙⲟⲩⲛ = الفرما
ⲫⲉⲗⲃⲉⲥ = بلبيس
ⲫⲁⲣⲃⲁⲓⲧ = بلبيس
ⲡⲟⲥⲟⲕ = بلبيس
ϯⲁⲣⲁⲃⲓⲁ = البلقا بالشام بلاد السواد
ⲡⲓⲥⲉⲣⲡ = كرنى بالحوف خراب
ⲙⲉϥⲓ = منف و مصر القديمة

Folio ⲣⲟⲃ recto.

ⲕⲁⲗⲓⲱⲡⲉ = قليوب
ϯⲕⲉⲃⲉ = دجوة
ϯⲫⲣⲏ = دفرا
ⲃⲟϣⲉⲙ = اوسم

ϯⲁⲗⲓⲕⲓⲁ = مليج
ⲡⲉⲧⲛⲉϩ (*sic*) = اطفيح
ϯⲡⲉⲣⲥⲓⲟⲓ = الجيزة
ⲫⲓⲱⲙ = الفيوم

ϯⲗⲟϫ = دلاص
ⲡⲉⲙϫⲏ = البهنسا
ϩⲛⲉⲥ = اهناس
ⲛⲓⲕⲁⲫⲁⲣ = الكفور
ⲕⲁⲓⲥ = القيس
ⲁⲛϯⲛⲱⲟⲩ = انصنا
ⲧⲟⲩϩⲟ = طحا
ϣⲙⲟⲩⲛ ⲃ̄ = الاشمونين
ϣⲙⲓⲛ = اخمم
ⲡⲁⲛⲁⲥ (*sic*) = اخمم
ⲕⲟⲥⲕⲁⲙ = قسقام
ⲥⲓⲱⲟⲩⲧ = اسيوط
ⲯⲱⲓ = ابصاى
ϣⲱⲧⲡ = شطب
ⲡⲧⲉⲛⲉⲡⲏ (*sic*) = تنطوا

ϩⲟⲩ ⲡⲉ = هو
ⲧϫⲱⲃⲓ = قاو و خراب
ⲕⲉⲛⲧⲱⲣⲓ = دندرة
ⲟⲩⲟϩ = الواح
ⲫⲃⲱⲟⲩ = (*sic*) ادفوا
ⲕⲟⲥ ⲃⲓⲣⲃⲓⲣ = قوص
ⲕⲉϥⲧ = قفط
ⲡⲓⲗⲁⲕ = بلاق
ⲉⲣⲙⲟⲛⲧ = ارمنت
ⲗⲁⲧⲟⲛ = اسنا
ⲕⲁⲙⲟⲗⲓ = قمولة
ⲥⲟⲩⲁⲛ = اسوان
ϯⲁⲩⲃⲏ النوبة
ⲡⲓϩⲓⲛⲧⲟⲩ = الهند
ⲙⲁⲕⲁ = مكة

Cette *scala* est aussi inédite. On aura pu voir, en la lisant, qu'elle reproduit mot pour mot la *scala* numéro 53 de la *Bibliothèque nationale,* même avec ses fautes et quelques-unes en plus. En outre, quelques leçons, mais très rarement, sont meilleures que celles de la *scala* qui vient d'être citée. Malgré ces légères différences, je regarde comme certain qu'elles ont été copiées sur un même manuscrit.

British Museum, Codex Orientalis 441.

Folio ⲣ̄ⲙ̄ⲏ̄ verso.

ⲡⲕⲁϩⲓ ⲛⲭⲏⲙⲓ = ارض مصر
ⲡⲓⲕⲁⲗⲁⲩⲥⲙⲁ = (*sic*) الغلزم
ⲡⲓⲉⲩⲫⲣⲁⲧⲏⲥ = الفرات
ⲡⲕⲁϩⲓ ⲛⲥⲣⲓⲁ (*sic*) = ارض الشام
ⲗⲓⲃⲏ = النوبة

ⲛⲓⲉⲑⲁⲩϣ = الحبشة
ⲡϩⲉⲛⲧⲟⲩ = الهند
ⲇⲁⲙⲁⲥⲕⲟⲥ = دمشق
ⲃⲉⲣⲟⲓⲁ = حلب
ⲡⲁⲥⲥⲓⲣⲟⲥ الموصل

Folio ⲣ̄ⲙ̄ⲑ̄ recto.

ⲕⲣⲓⲑⲏ = اقريطس
ⲁⲛϯⲟⲭⲓⲁ = انطاكية
ⲣⲱⲙⲏ = رومية
ϯⲣⲁϣⲓⲧⲉ = رشيد
ⲙⲏϫⲏⲗ = مصيل و فوة

ⲁⲣⲃⲁⲧ = خربتا
ⲡⲓⲧⲓⲙⲉⲛϩⲱⲣ = دمنهور
ⲧⲉⲣⲉⲛⲟⲩⲑⲓ ترنوط و الطرانة
ⲛⲓⲕⲓⲟⲩⲥ = نقيوس و ابشادى
ⲡϣⲁⲧⲓ = ابشادى و نقيوس

ⲥⲁⲓ ⲛⲉⲙ ⲁⲥⲧϥ = صا وهاصف
ⲧⲁⲗⲁⲛⲁⲩ = طوة
ⲯⲁⲗⲥⲓⲛⲉ = (*sic*) بسرسنا
ⲡⲁⲛⲟⲩϥ ϧⲏⲧ = منوف البحرية السفلى
ⲡⲁⲛⲟⲩϥ ⲣⲏⲥ = منوف العلى

ϩⲉⲱⲥ = سخا
ⲥϧⲱⲟⲩ = سخا
ⲑⲟⲓⲧⲉ ⲫⲉⲣⲟⲩⲱⲓⲛⲓ = تـيـدا والفرحين (*sic*)

Folio ⲣ̅ⲙ̅ⲑ̅ verso.

ⲡⲓϣⲓⲛⲓⲏⲟⲩ = النستراوة
ⲡⲧⲉⲛⲉⲧⲱ = دنطوا
ϫⲁⲡⲁⲥⲉⲛ = شباس
ⲡⲓϣⲁⲣⲱⲧ = البهلوط
ⲛⲓⲕⲉϫⲟⲩ = البرلس
ⲡⲁⲣⲁⲗⲗⲟⲩ = البرلس
ⲑⲉⲛⲛⲉⲥⲓ = تينس
ⲧⲁⲙⲓⲁⲑⲓ = دمياط
ⲣⲁⲕⲟϯ = اسكندرية

ϫⲉⲙⲛⲟⲩϯ = سمنود
ⲥⲉⲃⲉⲛⲛⲏⲧⲟⲩ = سمنود
ϯⲁⲙⲏⲓⲣⲓ = دميرة
ⲡⲏⲓ ⲡⲓ̅ⲅ̅ (*sic*) = محلة السدر ثلثة بيوت
ⲃⲟⲩⲥⲓⲣⲓ = بوصير
ⲡⲁⲛⲁⲩ = بنا
ⲑⲙⲟⲛⲉ ⲧⲉ = منية طانة
ⲁⲑⲣⲏⲃⲉ = اتريب
ⲛⲁⲑⲱ ⲡⲉ = صهرشت

Folio ⲣ̅ⲛ̅ recto.

ⲑⲙⲟⲩⲓ = الموردة
ⲱⲛ ⲛⲉⲙ ⲑⲃⲁⲃⲓⲗⲱⲛ = مـصـر و عـيـن شمس
ⲡⲉⲣⲉⲙⲟⲩⲛ = الفرما
ⲁⲣⲁⲃⲓⲁ = البلقا
ⲫⲁⲣⲃⲁⲧ = البلقا
ⲫⲏⲗⲃⲏⲥ = (*sic*) بلبس الحدق
ⲃⲟⲩϣⲏⲙ = وسم
ⲙⲏϥⲓ = منف

ϯⲗⲟϫ ⲛⲉⲙ = دلاص
ⲡⲉⲧⲡⲉϩ = اطفيح
ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ⲫⲓⲟⲙ = مدينة الفيوم
ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ⲥⲉϩⲛⲉⲥ (*sic*) = مدينة اهناس
ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ⲡⲉⲙϫⲉ = مدينة البهنسا
ⲟⲩⲁϩ ⲡⲉⲙϫⲉ = واح البهنسا
ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ⲕⲁⲓⲥ = مدينة القيس
ⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ⲧⲟⲩϩⲟⲓ (*sic*) = مدينة طحا
ⲁⲛϯⲛⲱⲟⲩ = انصنا

Folio ⲣ̅ⲛ̅ verso.

ϣⲙⲟⲩⲛⲓⲛ = الاشمونين
ϣⲙⲓⲛ = اخميم
ⲡⲁⲛⲟⲥ = اخميم
ⲕⲟⲥⲕⲁⲙ = قوصقام
ⲥⲓⲱⲟⲩⲧ = اسيوط
ϣⲱⲧⲡⲓ (*sic*) = شطب
ⲧⲕⲱⲟⲩ = قاو
ⲉⲡⲧⲉⲩ (*sic*) = قاو
ⲯⲟⲓ ⲡⲉ = (*sic*) ابشادى
ϩⲟⲩ = هو
ⲕⲩⲛⲧⲩⲣⲟⲛ = دندرة

ⲕⲟⲛⲏ = قونة
ⲕⲟⲡⲧⲁ = قبط
ⲕⲱⲥ = قوص
ⲃⲉⲣⲃⲓⲣ = قوص
ⲉⲣⲙⲱⲛⲧ = ارمنت
ⲉⲥⲛⲏ ⲡⲉ = اسنا
ⲥⲟⲩⲁⲛ = اسوان
ⲥⲩⲛⲏ ⲥⲩⲛⲟ = اسوان
ⲡⲓⲗⲁⲕ = (*sic*) بلق
ⲧⲁⲥⲡⲁⲛⲓⲁ = (*sic*) الاندلس المغربة
ⲧⲙⲉⲥⲟⲡⲟⲧⲁⲙⲓⲁ = بين النهرين

Folio ⲣⲛ̅ⲁ̅ recto.

ⲑⲣⲓⲡⲟⲗⲓⲥ = اطربلس
ⲡⲟⲗⲙⲓⲁⲥ (*sic*) = عكا
ⲓⲗⲓⲟⲩ = عين شمس ❀ مصر القديمة
ⲛⲉⲟⲩⲡⲟⲗⲓⲥ = نابلس
ϯϣⲁⲓⲣⲓ = (*sic*) المحلة
ⲡϣⲉⲛⲕⲉⲣⲓ = شطار
ⲁⲃⲓⲛⲁⲃⲁⲛ (*sic*) = البنوان

Cette *scala* est aussi inédite. Le manuscrit qui a appartenu à Tattam semble, au premier abord, être de la même famille que le numéro 53 de la *Bibliothèque nationale*. Mais en l'examinant de près, en voyant des villes qui sont retranchées, d'autres qui sont ajoutées, on est mené tout naturellement à le regarder comme d'une famille particulière. S'il eût été copié sur un manuscrit de la même famille que le numéro 53 de la *Bibliothèque nationale,* il faudrait avouer que le scribe qui l'a copié et qui en a presque partout suivi le même ordre, avait des connaissances particulières en géographie, connaissances dont il a profité, à moins qu'on ne veuille admettre que le copiste du manuscrit de la *Bibliothèque nationale* eût abrégé son modèle, ce qui serait parfaitement possible. Tattam ne s'en est pas servi pour son *Dictionnaire,* au moins pour tous les mots, car on y chercherait en vain ϯϣⲁⲓⲣⲓ et ⲡϣⲉⲛⲕⲉⲣⲓ. Il faut croire que le manuscrit ne lui a été connu qu'après sa publication.

Manuscrit de Lord Crawford.

Folio 228 verso.

ⲕⲏⲙⲓ = مصر
ⲁⲗⲉⲝⲁⲛⲇⲣⲓⲁ = الاسكندرية
ⲣⲁⲕⲟϯ = الاسكندرية
ⲧⲁⲙⲓⲁϯ = دمياط
ⲙⲉⲗⲉϫ = مصيل ❀ دوة
ⲡⲧⲓⲙⲉⲛϩⲱⲣ = دمنهور
ⲉⲣⲙⲟ ⲕⲁⲧⲟⲛ = دمنهور
ϯⲣⲁϣⲓⲧ ⲧⲉ = رشيد
ϩⲁⲃⲁⲧ (*sic*) = خربتا
ⲭⲏⲣⲉⲩⲥ = الكريون
ⲧⲉⲣⲉⲛⲟⲩϯ = طرنوط الطرانة
ⲛⲓⲕⲓⲟⲩⲥ = نقيوس
ⲣⲁⲅⲟⲧⲁ = رغدا
ⲥⲁ ⲛⲉⲛⲉⲙ ⲥⲁⲧϥ (*sic*) = صا وصاعف
جزيرة بنى نصر
ⲧⲁⲗⲁⲛⲁⲩ ⲡⲉ = طوة
ⲧⲁⲩⲃⲁ = طوة
ⲫⲁⲣⲥⲩⲛⲏ = سرسنى
ⲡⲁⲛⲟⲩϥ ϧⲏⲧ = منف السفلى
ⲡⲁⲛⲟⲩϥ ⲣⲏⲥ = منف العليا
ⲝⲉⲱⲥ = سخا
ⲥϧⲱⲟⲩ = سخا
ϯϣⲁⲓⲣⲓ = المحلة
ⲡⲁⲛⲟⲁϩⲟ (*sic*) = بنها
ⲡⲁⲛⲁⲃⲁⲛ = البنوان
ⲡⲉⲣⲟⲩⲟⲓ ⲛⲓⲑⲱⲓϯ = تيدا والفرجين
ⲡⲓϣⲓⲛⲓⲉⲩ = نستراوة
ⲧⲕⲱⲟⲩ = ادكوا

ϯⲁⲛⲟϣⲉⲣ = دنوشر
ⲡⲉⲧⲉⲛⲥⲱ ⲡⲉ (*sic*) = دنطو
ϫⲉⲡⲁⲥⲉⲛ = شباس
ⲡⲓϣⲁⲣⲱⲡⲓ (*sic*) = البشروط
ⲡⲁⲣⲁⲗⲗⲟⲩ = البرلس

ⲛⲓⲕⲉϫⲱⲟⲩ = البرلس الرمل
ⲑⲉⲛⲛⲉⲥⲓ ⲡⲉ = تينس
ⲛⲩⲡⲟⲗⲉⲓ = نبلاية
ⲑⲱⲛⲓ = تونة
ϫⲉⲙⲛⲟⲩϯ = سمنود

Folio 229 recto.

ⲡⲁⲛⲁⲩ = بنا
ϯⲁⲙⲏⲣⲓ = دميرة
ⲥⲩⲛϩⲱⲣⲓ = سنهور
ⲡⲏⲓ ⲙⲡⲓ̄ⲅ̄ = محلة سدر بيت الثلثة
ⲧⲱⲛⲅⲓⲣⲓⲁ = (*sic*) دنجانة
ϣⲙⲟⲩⲛ ⲉⲣⲙⲁⲛ = اشمون الرمن
ⲑⲙⲟⲩⲛⲉ ⲡⲉ = منية طانة
ⲃⲟⲩⲥⲓⲣⲓ = بوصير
ⲧⲁⲛⲏ = طانة
ⲕⲁⲗⲗⲓⲛ = قلين
ⲑⲣⲉⲃⲓ = اتريب
ⲡϣⲉⲛⲧⲉⲗⲉⲧ = سندلات
ⲧⲉⲙⲥⲓⲱϯ = منية دمسيس
ⲛⲁⲑⲱⲡⲓ = صهرجت
ϫⲁⲛⲓ = صان
ⲑⲙⲟⲩⲓ = الموردة
ⲙⲉⲣⲓⲱⲧⲏⲥ = مريوط
ⲫⲁⲓⲁⲧ = بياض قربوط
ⲱⲛ ⲛⲉⲙ ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ = مصر وعين شمس
ⲡⲁⲣⲁⲙⲟⲛⲏ = البرمون
ⲁⲃⲓⲁⲣ = ابيار
ⲡϣⲓⲛⲅⲉⲣⲓ = سنجار
ⲃⲁⲣⲁⲙⲓⲁ = برما
ⲫⲩⲗⲟⲥⲓⲟⲛ ⲃⲁⲣⲁⲙⲟⲩⲛ = الفرما

ⲫⲉⲗⲃⲏⲥ = بلبيس
ⲫⲁⲗⲃⲁⲓⲧ (*sic*) = بلبيس
ⲡⲟⲥⲟⲕ = بلبيس
ϯⲁⲣⲁⲃⲓⲁ = البلقا بالشام من بلاد السواد
ⲡⲉⲥⲉⲣⲡ = كرسى بالحوف خراب
ⲙⲉⲛϥⲓ = منف هى مصر القديمة
ⲕⲁⲗⲓⲱⲡⲉ = قليوب
ϯⲕⲉⲃⲓ = دجوة
ϯⲫⲣⲉ = دفرى
ⲃⲟⲩϣⲉⲙ = اوسم
ϯⲁⲗⲓⲕⲓⲁ = مليج
ⲡⲉⲧⲫⲉϩ = اطفيح
ϯⲡⲉⲣⲥⲓⲟⲓ = الجيزة
ⲫⲓⲱⲙ = الفيوم
ϯⲗⲟϫ = دلاص
ⲡⲉⲙϫⲏ ⲉϫⲉⲣⲓⲕⲟⲩ = البهنسا
ϩⲛⲉⲥ = اهناس
ⲛⲓⲕⲉⲫⲁⲣ (*sic*) = الكفور
ⲕⲁⲓⲥ = القيس
ⲁⲛⲧⲓⲛⲱⲟⲩ = انصنا
ⲧⲟⲩϩⲟ = طحا
ϣⲙⲟⲩⲛ ⲃ̄ = الاشمونين
ϣⲙⲓⲛ = اخميم
ⲡⲁⲛⲟⲥ = اخميم

Folio 229 verso.

ⲕⲟⲥⲕⲁⲙ = قسقام
ⲥⲓⲱⲟⲩⲧ ⲗⲉϫⲟⲩ = اسيوط
ⲯⲱⲓ = ابصاى
ⲧⲁⲡⲟⲑⲓⲕⲏ = ابوتيج
ϣⲱⲧⲡ = شطب
ⲡⲧⲉⲛⲉ ⲡⲉ (*sic*) = (*sic*) ننطو
ϩⲟⲩ ⲡⲉ ⲇⲓⲟⲥⲡⲟⲗⲓⲥ = هو

ⲧϫⲱⲃⲓ = قاو هى خرب
ⲕⲉⲛⲧⲱⲣⲓ = دندرة
ⲟⲩⲁϩ = الواح
ⲫⲃⲱⲟⲩ = (*sic*) ادفو
ⲕⲟⲥ ⲃⲓⲣⲃⲓⲣ = قوص
ⲕⲉϥⲧ = قفط
ⲡⲓⲗⲁⲕ = بلاق

ⲦⲒⲘⲒⲔⲢⲀⲦⲰⲚ = (Sans nom arabe.)
ⲈⲢⲘⲞⲚⲦ = ارمنت
ⲀⲀⲦⲞⲚ = اسنا
ⲔⲀⲘⲞⲨⲖⲒ = قولة
ⲠⲀⲠⲈ = (Sans nom arabe.)
ⲤⲞⲨⲀⲚ = اصوان
ϮⲖⲨⲂⲎ = النوبة
ⲠⲒϨⲈⲚⲦⲞⲨ = الهند
ⲤⲞⲪⲒⲢ = الهند
ⲘⲀⲔⲀ = مكة

Cette *scala* est inédite. Le manuscrit qui la contient est la propriété de Lord Crawford. Il a été copié au Caire par un calligraphe très habile, mais par un méchant coptisant. Il est rempli de fautes.

IV

LISTE

DES ÉVÊCHÉS, DES ÉGLISES ET DES MONASTÈRES D'ÉGYPTE.

I. — LISTE DES ÉVÊCHÉS[1].

Bibliothèque nationale, n° 53.

Folio 171 verso.

الجزو الاول

ΝΑΙ ΝΕ ΝΙΡΑΝ ΝΤΕ ΝΙΘΡΟΝΟΣ = هولاء هم اسما كراسى

ΝΤΕΧΗΜΙ ΝΕ ΦΜΑΡΗΣ (*sic*) = مصر والصعيد

ΑΡΙ ΕΜΙ ΕΡΟΟΥ ϢΠΟΝΤΑΙΡΟΝ ΝϯΣΥΝΟΔΙΑ

ΝΟΥΕΙΝΙΝ ΝΙΚΕΠΘ = اليونانيين القبط

ΣΑΡΑΘΟΙΜΕΥ

ΑΛΕϪΑΝΔΡΙΑΣ = ϯΒΑΚΙ ΡΑΚΟϯ = مدينة الاسكندرية

ΜΕΝΕΛΙΑΤΟΥ = ΘΒΑϢΥΡ = اتكوا

ΤΒΩΑΒΟΥΘΙΩ = ϯΡΑϢΙΤ = رشيد

ΕΡΜΟΥ ΚΑΤΩ = ΠΙΔΙΜΕΝϨΩΡ = ΛΥΜΝΗ = البحيرة

ΑΝΔΡΩΝ = ϯΒΑΚΙ ΕΡΒΑΤ = خربتا

ΜΕΤΕΛΟΣ = ϯΒΑΚΙ ΜΑϪΗΛ = مصيل وهى كرسى فوة

ΓΑΒΑΣΕΟΣ = ϯΒΑΚΙ ϪΑΒΑΣΕΝ = باس (*sic*) سنهور (*sic*)

ΣΑΛΙΩΣ = ϪΑ ΚΣΑΤϤ = صا وصاعف

ΛΕΩΝΤΩΝ = ΠΟΥΤΟ ΚΕ ΘΗΡΣ = نطو وترسى (*sic*)

ΠΑΧΝΟΜΕΝΟΣ = ΚΒΟΥΤΟ ΘΕΡΟΣ (*sic*) =

ΦΡΑΓΩΝΙΝ ΘΕΝΕΩ = ΤΘΟΙϯ = تيدة والفرجين

ΑΓΝΟΥ = ΠΙϢΙΝΗΟΥ ΤΕΤΒΑϢΟΥΡ = نستراوة

ΗΛΕΛΙΧΙΑ (*sic*) = ΠΙϢΑΡΟΤ = الشروط

ΠϢΕΝϪΡΟΥ = ΝΙΚΕΤΟΥ = وسنجار (*sic*)

ΠΑΡΑΛΛΟΥ = ΝΕΚΕϪΟΥΛΟΥ ϯΠΑΡΑΛΙΑ = البرلس

ΠΤΙΝΕΤΟ = ΤΑΝΑΤΩ = طنطوا

ΠΤΡΕϤϤϢΙ = بترفش

ΒΑΒΑΙΤ = ϯΒΑΚΙ ΦΑΡΒΑΙΤ = فرواط

الجزو الثانى

ϪΕΩΣ = ϯΒΑΚΙ ΣΕϦΩΟΥ = مدينة سخا

ΩΝΩΦΑΩ ΚΑΤΩ = ΠΑΝΟΥϤ ϦΗΤ = منوف السفلى

ΤΑΩ ΠΑΛΑ = ΤΑΛΑΝΑΥ = مدينة طنسان

ΤΑΥΑ = ΤΑΥΑϨ = طوة

ΚΑΛΗΩΠΑΤΡΙΤΑ = ϯΛΑΣΙΝΙ = شرسنا

ΝΕΙΚΥΟΣ ΚΟΝΟΥ = ΠϢΑϯ =

ΠΑΝΟΥΦΕ ΩΑΝΟΥϤΙ ΡΗΣ (*sic*) = سور ومنوف العليا

[1] Je publie cette liste telle qu'elle est dans les deux manuscrits, sans en changer l'ordre, respectant même la disposition des lignes autant que cela m'a semblé utile.

Folio 172 recto.

ⲚⲰⲝⲒⲚⲰⲦ ⲚⲈ = ϯⲂⲀⲔⲒ ⲝⲒⲚⲰⲚ ⲚⲞⲨⲐⲒ =
ⲘⲈⲚⲪⲈⲰⲚ = ⲘⲈϤⲒ = منف
ⲖⲈⲦⲞⲤ ⲠⲞⲖⲖⲒⲦⲞⲚ = ⲂⲞⲨϢⲈⲘⲒ = اوسيم
ϯⲠⲈⲢⲤⲒⲤ = (*sic*) الجزيرة
ⲘⲒⲞⲦ ⲂⲀⲤⲞⲨⲖⲰⲚ = ⲠⲈⲦⲪⲢⲎ = عين شمس
ⲈⲒⲖⲎⲞⲨ = ⲦⲀⲂⲂⲨⲖⲰⲚ ⲂⲀⲐⲒ = مصر الكرشى جمجمة (*sic*)

ⲠⲀⲖⲒⲚ ⲪⲨⲤⲦⲀⲰⲚ ⲔⲈⲠⲒⲦⲰ ⲂⲀⲂⲨⲖⲰⲚ = (*sic*) مصر والفسطاط بابلون
ⲪⲞⲤⲦⲀⲦⲰⲚ = الفسطاط
ⲂⲰⲂⲀⲤⲦⲰⲚ = ⲂⲞⲨⲀⲤϯ ⲦⲪⲀⲈⲂⲎⲤ = بسطة والفندق
ⲀⲢⲒⲂⲒⲔⲞⲨ = ⲀⲢⲀⲂⲒ ⲀⲢⲀⲂⲒⲀ = فاقوس
ⲝⲈⲠⲤⲈⲢⲀⲚⲠⲞⲚⲦⲈ ⲦⲀⲚⲒⲚ ⲠⲖⲞⲦⲀ = ϯⲂⲀⲔⲒ ϪⲀⲚⲒ ⲚⲚⲈⲞⲤ = صان

الجزو الثالث

ⲖⲈⲰⲚⲦⲒⲞⲨ ⲖⲀⲒⲰⲚⲦⲰⲚ = ϯⲂⲀⲔⲒ ⲚⲀⲐⲰ = بنى وصهرجت
ⲀⲐⲢⲒⲂⲈⲤⲰ = ϯⲂⲀⲔⲒ ⲀⲐⲢⲈⲠⲒ = مدينة اتريب
ⲂⲞⲤⲈⲢⲈⲞⲤ = ϯⲂⲀⲔⲒ ⲂⲞⲨⲤⲒⲢⲒ = مدينة ابوصير
ⲔⲞⲨⲚⲰ ⲔⲀⲦⲰ = ϯⲂⲀⲔⲒ ⲠⲀⲚⲀⲨ = مدينة بنا
ⲤⲈⲂⲈⲒⲚⲚⲈⲦⲞⲨ = ϯⲂⲀⲔⲒ ϪⲈⲘⲚⲞⲨϯ = مدينة سمنود =
ⲘⲰⲚⲎ ⲦⲀⲚⲈⲰⲤ = ⲠⲘⲰⲚⲈ ⲚⲦⲚⲒ = منيت طانة
ⲆⲒⲞⲤⲠⲞⲖⲒⲤ ⲔⲀⲦⲰ = ϯⲂⲀⲔⲒ ⲠⲞⲨⲚⲈⲘⲞⲨ = القلمون
ⲐⲈⲞⲆⲰⲤⲒⲞⲨ = ⲚⲒⲝⲒⲤ = دنوسا

ⲂⲈⲤⲒⲀ = دنوسة وبسية
ⲢⲀⲤⲆⲒⲰⲚⲎⲤⲒ = ⲦⲠⲎⲒ ⲠⲒⲄ̅ (1) ϯⲀⲘⲎⲒⲢⲒ = سمت ودميرة البحرية
ⲐⲘⲞⲨⲈⲰⲤ = ϯⲂⲀⲔⲒ ⲐⲘⲞⲨⲒ = تمى ودقهرة
ⲐⲈⲚⲚⲈⲤⲰ = ⲐⲈⲚⲚⲈⲤⲒ = مدينة تنيس
ⲦⲀⲘⲒⲀⲐⲈⲰ = ⲦⲀⲘⲒⲀⲐⲒ = مدينة دمياط
ⲠⲈⲖⲞⲨⲤⲒⲞⲨ = ⲠⲈⲢⲈⲘⲞⲨⲚ = الفرما
ⲤⲈⲐⲢⲞⲒⲦⲞⲨ = ⲮⲈⲐⲞⲢ = وسرمن
ⲝⲈⲚⲈⲆⲞⲬⲞⲨ = ⲠⲒⲘⲀⲚϪⲰⲒⲖⲒ ⲚⲒⲖⲞⲨ ⲀⲪⲢⲰⲆⲒⲆⲒ (2) = ϯⲖⲞϪ ⲠⲈⲦⲠⲈϩ = دلاص واطفيح وهم اول الكراسى الصعايدة

الجزو الرابع

ⲎⲪⲈⲤⲦⲞⲨ
ⲈⲤⲬⲈⲦⲒⲀ
ⲀⲚⲀⲨⲔⲢⲀⲦⲒⲀ
ⲄⲈⲢⲀⲤ = ⲂⲀⲔⲒ ⲈⲦⲪⲈⲖⲖⲰ

ⲪⲀⲚⲈⲪⲈⲤⲞⲨ
ⲀⲚⲦⲈⲨ ⲘⲒⲔⲢⲀⲤ
ⲪⲈⲖⲈⲂⲎⲤⲰ

Folio 172 verso.

ⲖⲀⲪⲰⲔⲢⲀⲚⲰⲚ
ⲚⲈⲚⲘⲀⲤ

ⲬⲒⲞⲨⲚⲞⲨ
ⲠⲀⲚⲈⲪⲞⲨⲤⲈⲚ

(1) Le manuscrit porte ici ⲦⲎⲒ (sur la même ligne ligne que ⲂⲈⲤⲒⲀ) ⲢⲀⲤⲆⲒⲰⲚⲎⲤⲒ ⲠⲒⲄ̅ ϯⲀⲘⲎⲒⲢⲒ, etc. — (2) Le manuscrit place d'abord ⲚⲒⲖⲞⲨ ⲀⲪⲢⲰⲆⲒⲆⲒ, puis vient le chapitre en arabe, et enfin ϯⲖⲞϪ ⲠⲈⲦⲠⲈϩ, etc.

الجزو الخامس

ⲁⲣⲥⲉⲛⲟⲓⲧⲟⲩ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲫⲓⲟⲙ = مدينة الفيوم

ⲏⲣⲁⲕⲗⲉⲟⲩⲓ = ϯⲃⲁⲕⲓ ϩⲛⲉⲥ = مدينة اهناس

ⲟⲩⲝⲓⲣⲓⲉⲭⲟⲩ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲡⲉⲙϫⲉ = مدينة البهنسا

ⲕⲩⲛⲱ ⲁⲛⲱ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲕⲉⲓⲥ = مدينة القيس

ⲑⲉⲟⲇⲟⲥⲓⲟⲩ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲧⲟⲩϩⲟ = مدينة طحا

ⲉⲣⲙⲟⲩ ⲉⲛⲱ = ϯⲃⲁⲕⲓ ϣⲙⲟⲩⲛ = مدينة الاشمونين

ϯⲃⲁⲕⲓ ⲡⲉⲟⲩϥⲓⲥⲁ = ميت بوش وهي مدينة نبا

ⲁⲛⲧⲓⲛⲱ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲁⲛⲧⲓⲛⲱⲟⲩ = مدينة صنا (*sic*)

ⲗⲓⲕⲱⲛ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲥⲓⲱⲟⲩⲧ = مدينة اسيوط

ⲩⲯⲓⲗⲓⲥ = ϯⲃⲁⲕⲓ ϣⲟⲧⲡ = مدينة شطب

ⲁⲛⲧⲉⲩ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲧⲕⲱⲟⲩ = مدينة قاو وابو تيج

ⲡⲁⲛⲟⲥ = ϯⲃⲁⲕⲓ ϣⲙⲓⲛ = مدينة اخمم

الجزو السادس

ⲱⲥⲁⲥⲱ ⲕⲁⲧⲱ = ⲃⲁϩ ⲡⲉⲙϫⲉ ⲝⲩⲣⲓⲅⲭⲟⲩ = واح البهنسا الخرجة

ⲁⲛⲱⲁⲥⲁⲛⲕⲁ = ⲃⲁϩ ⲯⲟⲓ = واح البهنسا (*sic*) الداخلة

ⲕⲟⲡⲧⲱ = ϯⲃⲁⲕⲓ ϥⲉⲛⲧ ⲕⲉϥⲧ = مدينة قفط

ⲁⲡⲟⲗⲗⲱⲛⲥ = ⲁⲕⲥⲉⲛⲕⲉⲩⲥⲟⲛ ϯⲛⲓϣϯ = قسقام ميسارة

ⲣⲙⲟⲛⲑⲓⲛ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲉⲣⲙⲉⲛⲧ = مدينة ارمنت

ⲇⲓⲟⲕⲗⲏⲧⲓⲁⲛⲟⲩ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲕⲟⲥ ⲃⲁⲣⲃⲓⲣ = قوص واربير

ⲗⲁⲧⲱⲛ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲉ̇ⲥⲛⲏ = مدينة اسنا

ⲑⲏⲃⲟⲛ = ⲡⲓⲅ̅ ⲛⲕⲁⲥⲧⲣⲟⲛ ⲡⲟⲗⲓⲥ ⲕⲁⲥⲧⲉⲣⲟⲛ = الثلاث مضال الاقصرين

ⲥⲓⲛⲛⲉⲥⲛⲡⲗⲟⲓ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲥⲟⲩⲁⲛ ⲥⲓⲛⲛⲉⲥⲉ = مدينة اصوان

ϯⲃⲁⲕⲓ ⲡⲓⲗⲁⲕ = ⲫⲩⲗⲱⲛ = مدينة بلاق

ϯⲃⲁⲕⲓ ⲛⲓⲕⲉⲛⲧⲱⲣⲓ = ⲧⲉⲛϯⲣⲟⲛ = مدينة دندرة

ⲁⲡⲟⲗⲗⲱⲛⲟ ⲕⲁⲧⲱⲙⲓ = ⲥⲃⲉϩⲧ ⲕⲁϩ ⲕⲱⲟⲩ = (*sic*) سفهت كعو

الجزو السابع

ⲇⲓⲟⲥⲡⲟⲗⲓⲥ ⲁⲛⲟⲓ = ϯⲃⲁⲕⲓ ϩⲱ = مدينة هو

ⲱⲙⲃⲟⲛ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲉⲙⲃⲱ = مدينة ادفو (*sic*)

ⲡⲱⲗⲗⲱⲛⲟⲥ ⲁⲛⲱ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲑⲃⲱ = مدينة ادفو

ⲡⲉⲣⲥⲉⲛⲧⲓⲁⲥ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲧⲕⲁⲗⲁϩⲓⲧⲥ

Cette liste a peut-être été éditée par M. de Rougé (J.), qui dit l'avoir reçue de M. Revillout, qui l'avait copiée à la Bodléienne d'Oxford. Quoique je connusse fort bien les manuscrits coptes de cette bibliothèque, j'ai fait reviser le seul manuscrit où elle pouvait se trouver; M. Neubauer m'a ré-

pondu qu'elle n'existait pas. Je crois donc que M. Revillout l'aura copiée à Paris, à la *Bibliothèque nationale,* sur le manuscrit qui m'a servi.

On voit combien elle est importante et combien elle l'aurait pu être plus encore, si certains noms n'étaient pas restés sans équivalent arabe, grec, ou même copte, lorsque le nom grec seul a été donné. Ce défaut commence avec Bouto et se répète souvent. La position des évêchés est exacte jusqu'au chapitre quatrième. Là le copiste, après avoir mis le premier nom de ce chapitre, ou si l'on aime mieux de cette province ecclésiastique, s'est souvenu qu'il avait omis certains mots et les a placés après Atefîh et Dalâs, le premier évêché du Sa'id. Les mots omis étaient ceux des diocèses disparus et qui étaient inconnus à l'auteur. Ils me semblent appartenir tous au Delta, ou ce que l'auteur appelait l'*Égypte,* la *Terre Noire,* et que nous nommons maintenant la Basse Égypte, plus la province de Gîzeh. Ces noms devaient faire partie d'un chapitre spécial qui est le quatrième. L'ordre se poursuit encore en toute perfection jusqu'au chapitre sixième, quoique le diocèse de Sfehet dans la terre de Qâou ait été oublié. Après ce chapitre cinquième le plus grand désordre règne dans les deux derniers chapitres.

Manuscrit de Lord Crawford.

Folio 33o recto.

ⲚⲀⲒ ⲚⲈ ⲚⲒⲢⲀⲚ ⲚⲦⲈ ⲚⲒⲐⲢⲞⲚⲞⲤ = هولا اسما كراسى

ⲚⲦⲀⲬⲎⲘⲒ ⲚⲈ (*sic*) ⲪⲘⲀⲢⲎⲤ = مصر والصعيد

ⲀⲢⲒ ⲈⲘⲒ ⲈⲢⲰⲞⲨ ⲰⲠⲞⲚⲦⲀⲒⲢⲞⲚ (*sic*) ⲚϮⲤⲨⲚⲞⲆⲒⲀ

ⲚⲒⲞⲨⲈⲒⲚⲒⲚ ⲚⲒⲔⲈⲠⲐ = اليونانيين القبط

ⲤⲀⲢⲐⲞⲒⲘⲈⲨ

ⲀⲖⲈⲜⲀⲚⲆⲢⲒⲀⲤ = ϮⲂⲀⲔⲒ ⲢⲀⲔⲞϮ = مدينة الاسكندرية

ⲘⲈⲚⲈⲖⲀⲒⲦⲞⲨ = ⲐⲂⲀϢⲞⲢ = اتكوا

ⲂⲰⲖⲂⲞⲨⲐⲒⲰ = ϮⲢⲀϢⲒⲦ = رشيد

ⲈⲢⲘⲞⲨ ⲔⲀⲦⲰ = ⲠⲆⲒⲘⲈⲚϨⲞⲨⲢ ⲖⲨⲘⲚⲎ = دمنهور البحرية

ⲀⲚⲆⲢⲰⲚ = ϮⲂⲀⲔⲒ ⲈⲢⲂⲀⲦ = خربتا

ⲘⲈⲦⲈⲖⲞⲤ = ϮⲂⲀⲔⲒ ⲘⲈϪⲎⲖ = موصيل (*sic*) وهو كرسى فوة

ⲄⲀⲂⲀⲤⲈⲞⲤ = ϮⲂⲀⲔⲒ ϪⲈⲂⲀⲤⲈⲚ (*sic*) = شباس سنهور =

ⲤⲀⲖⲒⲰⲤ = ⲤⲀ ⲔⲤⲀⲦϤ = صا وصاعف

ⲖⲈⲰⲚⲦⲰⲚ = ⲠⲞⲨⲦⲞ ⲔⲈⲐⲢⲎⲤ = نطوا وترسى

Folio 33o verso.

ⲠⲀⲬⲚⲞⲘⲈⲚⲞⲤ = ⲔⲂⲞⲨⲦⲞⲦⲈⲢⲞⲤ = ⲪⲢⲀⲄⲰⲚⲒⲚ ⲐⲈⲚⲈⲰ = ⲐⲞⲒϮ = تيدا والفرجين

ⲀⲄⲚⲞⲨ = ⲠⲒϢⲒⲚⲒⲎⲞⲨ ⲈⲦⲂⲀϢⲞⲨⲢ = نستراوة

ⲎⲖⲈⲀⲒⲬⲒⲀ (*sic*) = ⲠⲒϢⲀⲢⲞⲦ = الشروط

ⲡⲓϣⲉⲛⲝⲣⲟⲩ (*sic*) = ⲛⲓⲕⲉⲧⲟⲩ = سنجار

ⲡⲁⲣⲁⲗⲟⲩ = ⲛⲓⲕⲉϫⲟⲩⲗⲟⲩ ϯⲡⲁ-ⲣⲁⲗⲓⲁ = البرلس

ⲡⲧⲓⲛⲉⲧⲟ = ⲧⲁⲛⲁⲧⲱ = طنطو

ⲡⲧⲣⲉϥϣⲓ = (*sic*) بيرفشى

ⲃⲁⲃⲁⲓⲧ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲫⲁⲣⲃⲁⲧ = فرواط

الجزو الثانى

ⲝⲉⲱⲥ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲥⲉϧⲱⲟⲩ = مدينة سخا

ⲱⲛⲱⲫⲁⲱ ⲕⲁⲧⲱ = ⲡⲁⲛⲟⲩϥ ϧⲁⲧ منف السفلى

ⲧⲁⲱ ⲡⲁⲗⲁ = ⲧⲁⲗⲁⲛⲁⲩ = مدينة طنسان

ⲧⲁⲩⲁ = ⲧⲁⲩⲁϩ = طوة

ⲕⲁⲗⲏⲱⲡⲁⲧⲣⲓⲁ = ⲯⲁⲗⲥⲓⲛⲓ = سرسنا

ⲛⲉⲓⲕⲟⲩⲥ ⲕⲟⲩⲛⲟⲩ = ⲡϣⲁϯ =

ⲡⲁⲛⲟⲩϯⲉⲱ ⲉⲛⲟⲩϥⲓ ⲣⲏⲥ (*sic*) = سور منف العليا

ⲛⲱⲍⲓⲛⲱⲛⲉ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲍⲓⲛⲱⲛ ⲛⲟⲩⲑⲓ

ⲙⲉⲛⲫⲉⲱⲛ = ⲙⲉϥⲓ = منوف

ⲗⲉⲧⲟⲥ ⲡⲟⲗⲗⲓⲧⲟⲛ = ⲃⲟⲩϣⲉⲙⲓ = اوسيم

ϯⲡⲉⲣⲥⲓⲥ = الجيزة

ⲙⲓⲟⲝ ⲃⲁⲥⲟⲩⲗⲱⲛ = ⲡⲉⲧⲫⲣⲏ = عين شمس

ⲉⲓⲗⲏⲟⲩ ⲃⲁⲑⲁⲓ = الكرسين جمعة

ⲡⲁⲗⲓⲛ ⲫⲩⲥⲧⲁⲧⲱⲛ = مصر والفسطاط

Folio 331 recto.

ⲕⲉⲡⲓⲧⲱ ⲃⲁⲗⲱⲛ (*sic*) = بابلون

ⲫⲱⲥⲧⲁⲧⲱⲛ = لفسطاط

ⲃⲱⲃⲁⲥⲧⲱⲛ = ⲃⲟⲩⲁⲥϯ ⲫⲗⲉⲃⲏⲥ = بسطة الخندق

ⲁⲣⲓⲃⲓⲕⲟⲩ = ⲁⲣⲁⲃⲓ ⲁⲣⲓⲃⲓⲁ = فاقوس

ⲉⲡⲉⲥⲣⲁⲛ ⲡⲟⲛⲧⲉ ⲧⲁⲛⲓⲛ ⲡⲗⲟⲧⲁ = ϯⲃⲁⲕⲓ ϫⲁⲛⲓ ⲛⲛⲉⲟⲥ = صان

الجزو الثالث

ⲗⲉⲱⲛⲧⲓⲟⲩ ⲗⲁⲓⲱⲛⲧⲱⲛ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲛⲁⲑⲱ = (*sic*) بنبا وصهرجت

ⲁⲑⲣⲓⲃⲉⲟⲥ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲁⲑⲣⲉⲡⲓ = مدينة اتريب

ⲃⲟⲩⲥⲉⲣⲉⲟⲥ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲃⲟⲩⲥⲓⲣ = ابوصير

ⲕⲟⲩⲛⲟ ⲕⲁⲧⲱ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲡⲁⲛⲁⲩ = مدينة بنا

ⲥⲉⲃⲉⲑⲓⲛⲉⲧⲟⲩ = ϯⲃⲁⲕⲓ ϫⲉⲙⲛⲟⲩϯ = مدينة سمنود

ⲙⲱⲛⲏ ⲧⲁⲛⲉⲱⲥ = ⲡⲙⲱⲛⲉ ⲛⲧⲛⲓ = ميت طانة

ⲇⲓⲟⲥⲡⲟⲗⲓⲥ ⲕⲁⲧⲱ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲡⲟⲩ-ⲛⲉⲙⲟⲩ = القلمون

ⲑⲉⲟⲇⲱⲥⲓⲟⲩ = ⲛⲓⲝⲓⲥ = دنوسا

ⲃⲉⲥⲓⲁ = (*sic*) دبوسية وتيسة

ⲣⲁⲥⲇⲓⲱⲛⲏⲥ = ⲡⲏⲓ ⲡⲓⲅ̅ ϯⲁⲙⲏⲓⲣⲓ = سمت (*sic*) ودميرة

ⲑⲙⲟⲩⲉⲱⲥ = ϯⲃⲁⲕⲓ ⲑⲙⲟⲩⲓ = دمى دقهرا

ⲑⲉⲛⲛⲉⲥⲱ = ⲑⲉⲛⲛⲉⲥⲓ = مدينة تينس

ⲧⲁⲙⲓⲁⲑⲉⲱ = ⲧⲁⲙⲓⲁⲑⲓ = مدينة دمياط

ⲡⲉⲗⲟⲩⲥⲓⲟⲩ = ⲡⲉⲣⲉⲙⲟⲩⲛ = الفرما

ⲥⲉⲑⲣⲟⲓⲧⲟⲩ = ϯⲉⲑⲟⲣ = (*sic*) وسرمت

ⲝⲉⲛⲉⲇⲟⲭⲟⲩ = ⲡⲓⲙⲁⲛϫⲱⲓⲗⲓ

Folio 331 verso.

الجزو الرابع

ΝΙλΟΥ λΦΡΩΔΙΔΙ = ϯλΟϪ ΚΕ ΠΕΤΠΕϨ = دلاص واطفيح وهـا اول كـرسى الصعيد

ΗΦΕCΤΟΥ

ΕCΧΕΤΙλ

λΝλΥΚΡλΤΙλ

ΓΕΡλC = ϯΒλΚΙ ΕΤϦΕλλΩ

ΦλΝΕΦΕCΟΥ

λΝΤΕΥ ΜΙΚΡλC

ΦΕλΕΒΗCΩ

λλΦΟΚΡλΝΩΝ

ΝΕΝΜλC

ΧΙΟΥΝΟΥ

ΠλΝΕΦΥCΟΝ

الجزو الخامس

λΡCΕΝΟΥΤΟΥ = ϯΒλΚΙ ΦΙΟΜ = مدينة الفيوم

ΗΡλΚλΕΟΥ = ϯΒλΚΙ ΕϨΝΕC = مدينة اهناس

ΟΥϪΙΡΙΕΧΟΥ = ϯΒλΚΙ ΠΕΜϪΕ = مدينة البهنسا

ΚΥΝΩ λΝΩ = ϯΒλΚΙ ΚλΙCΙ = مدينة القيس

ΘΕΟΔΟCΙΟΥ = ϯΒλΚΙ ΤΟΥϨΟ = مدينة طحا

ΕΡΜΟΥ ΕΝΩ = ϯΒλΚΙ ϢΜΟΥΝ Ḇ = مدينة الاشمونين

ϯΒλΚΙ ΠΟΥΦλCΙλ = منـيـة بـوش (sic) منية بنا

λΝΤΙΝΩ = ϯΒλΚΙ λΝΤΙΝΩΟΥ = مدينة انصنا

λΙΚΩΝ = ϯΒλΚΙ CΙΩΟΥΤ = مدينة اسيوط

ΥϮΙλΙC = ϯΒλΚΙ ϢΟΤΠ = مـديـنـة شطب

λΝΤΕΥ = ϯΒλΚΙ ΤΚΩΟΥ = مدينة قاو

ΠλΝΟΥC = ϯΒλΚΙ ϢΜΙΝ = مدينـة اخمم

الجزو السادس

ΩCλΩ ΚλΤ = ΟΥλϨ ΠΕΜϪΕ ϪΥΡΙΓΧΟΥ = واح البهنسا الخرجة

λΝΩ ΟCλΝΚλ = ΒλϨ ϮΟΙ =

ΚΟΠΤΩ = ϯΒλΚΙ ϤΕΝΤ ΚΕϤΤ = قفط

λΠΟλλΩΝΗC = λCΚΕΝΚΕΥCΟ ϯΝΙϢϯ = قسقام الثانية

Folio 332 recto.

ΡλΜΟΝΘΙΝ = ϯΒλΚΙ ΕΡΜΕΝΤ = مدينة ارمنت

ΔΙΟΚλΗΤΙλΝΟΥ = ϯΒλΚΙ ΚΟC ΒλΡΒΙΡ = (sic) قوص ورويس

λλΤΩΝ = ϯΒλΚΙ ΕCΝΗ = مـديـنـة اسنا

ΘΗΒΟΝ = ΠΙΓ̄ ΝΚλCΤΡΟΝ = ΠΟλΙC ΚλCΤΕΡΟΝ = الثلاثة مطال الاقصرين

CΙΝΜΕCΝΠλΟ = ϯΒλΚΙ CΟΥλΝ = مدينة اسوان

ϯΒλΚΙ ΠΙλλΚ = ΦΥλΩΝ = مـديـنـة بلاق

ϯΒλΚΙ ΝΙΚΕΝΤΩΡΙ = ΤΕΝΤΥΡΟΝ = دندرة

λΠΟλλΩΝΟ ΚλΤΩϢ (sic) = CΒΕϨΤ λϨ ΚΩΟΥ (sic) = (sic) سفهت عجفف

الجزو السابع

ⲆⲒⲞⲤⲠⲞⲖⲒⲤ ⲀⲚⲞ = ϮⲂⲀⲔⲒ ϨⲰ = مدينة هو

ⲰⲘⲂⲞⲚ = ϮⲂⲀⲔⲒ ⲈⲘⲂⲰ = مدينة ادفو (*sic*)

ⲠⲰⲖⲖⲰⲚⲞⲤ ⲀⲚⲰ = ϮⲂⲀⲔⲒ ⲐⲂⲰ = مدينة ادفو

ⲠⲈⲢⲤⲈⲚⲦⲒⲀⲤ = ϮⲂⲀⲔⲒ ⲔⲀⲖⲀϨⲒⲦⲎⲤ

Comme on peut le voir aisément, cette liste reproduit, à peu de chose près, la précédente avec ses fautes et ses négligences. Elles ont été toutes les deux copiées sur un même manuscrit et elles sont aussi corrompues l'une que l'autre. Les notes que j'ai mises à la précédente liste conviennent aussi à celle-ci.

II. — LISTE DES ÉGLISES ET MONASTÈRES CÉLÈBRES DE L'ÉGYPTE.

Manuscrit de la Bibliothèque nationale, n° 53.

Folio 173 verso.

ϮⲈⲔⲔⲖⲎⲤⲒⲀ ⲚⲦⲈ ⲚⲒⲀⲢ ⲤⲈⲢⲄⲒⲞⲤ ⲚⲈⲘ ⲂⲀⲬⲞⲤ ϦⲈⲚ ⲠⲒⲤⲠⲈⲖⲈⲰⲚ.	كنيسة الشهدة سرجيوس وواخس بالمغارة
ϮⲈⲔⲔⲖⲎⲤⲒⲀ ⲚⲦⲈ ϮⲐⲈⲞⲦⲞⲔⲞⲤ ϮⲀⲄⲒⲀ ⲘⲀⲢⲒⲀ ϦⲈⲚ ⲂⲀⲂⲨⲖⲰⲚ ⲚⲬⲎⲘⲒ.	كنيسة والدة الاله القديسة مريم ببابلون مصر
ⲀⲠⲀ ⲔⲒⲢ ⲚⲈⲘ ⲒⲰⲀ̅ ⲠⲈϤⲤⲞⲚ ϦⲈⲚ ⲂⲀⲂⲨⲖⲰⲚ ⲚⲬⲎⲘⲒ.	ابوقير (*sic*) ويوحنا اخوة ببابلون مصر
ϮⲐⲈⲞⲦⲞⲔⲞⲤ ⲈⲐⲨ̅ ϮⲀⲄⲒⲀ ⲘⲀⲢⲒⲀ ⲚⲦⲈⲦⲢⲀⲠⲨⲖⲰⲚ ⲚⲈⲨⲤⲈⲂⲒⲞⲤ.	والدة الاله القديسة مريم بضرب التقا
ⲄⲈⲰⲢⲄⲒⲞⲤ ⲦⲈⲦⲢⲀⲠⲨⲖⲰⲚ ⲚⲈⲨⲤⲈⲂⲒⲞⲤ.	مار جرجس بضرب التقا
ⲠⲒⲀⲢⲬⲎⲀⲄⲄⲈⲖⲞⲤ ⲈⲐⲨ̅ ⲘⲒⲬⲀⲎⲖ ⲦⲀⲪⲈ ⲘⲠⲒⲬⲀⲘⲀⲒⲚ.	ميخاييل ريس الملايكة براس الخليج
ⲘⲒⲬⲀⲎⲖ ϨⲒ ϢⲀⲦⲤ.	ميخاييل بالخندق
ⲘⲀⲢⲔⲞⲨⲢⲒⲞⲤ ⲦⲀⲦⲢⲀⲠⲨⲖⲰⲚ ⲘⲪⲒⲞⲘ.	مرقوريوس بضرب البحر
ⲀⲂⲂⲀ ϢⲈⲚⲞⲨϮ ⲦⲀⲦⲢⲀⲠⲨⲖⲰⲚ ⲘⲪⲒⲞⲘ.	انبا شنودة بضرب البحر
ⲀⲠⲀ ⲘⲎⲚⲀ ⲤⲀⲂⲞⲖ ⲚⲬⲎⲘⲒ.	انبا مينا بظاهر مصر
ϮⲐⲈⲞⲦⲞⲔⲞⲤ ⲈⲐⲨ̅ ⲘⲀⲢⲒⲀ ⲚⲦⲢⲀⲂⲎ ⲚⲢⲰⲘⲈⲞⲤ.	والدة الالاه (*sic*) القديسة مريم بحارت الروم
ϮⲐⲈⲞⲦⲞⲔⲞⲤ ⲘⲀⲢⲒⲀ ⲚⲦⲢⲀⲂⲎ ⲚⲌⲈⲂⲨⲖⲰⲚ.	والدة الاله مريم بحارت زويلة

ⲙⲁⲣⲕⲟⲥ ⲡⲓⲁⲡⲟⲥⲧⲟⲗⲟⲥ ϯⲡⲉⲣⲥⲓⲱϯ.	مرقس الرسول بالجيزة
ϯⲑⲉⲟⲧⲟⲕⲟⲥ ⲙⲁⲣⲓⲁ ϯⲕⲁⲗⲁⲃⲏ.	والدة الاله مريم بالعدوية
ⲅⲉⲱⲣⲅⲓⲟⲥ ⲧⲣⲱⲁ.	مار جرجس طرا
ⲅⲉⲱⲣⲅⲓⲟⲥ ⲡⲓⲙⲟⲛⲁⲥⲧⲏⲣⲓⲟⲛ ⲙⲡⲓⲟⲙⲓ.	مار جرجس بدير الطين
ⲙⲁⲣⲕⲟⲩⲣⲓⲟⲥ ⲡⲓⲙⲟⲛⲁⲥⲧⲏⲣⲓⲟⲛ ⲛϣⲁϩⲣⲉⲛ.	مرقوريوس بدير شهران
ⲕⲟⲥⲙⲁ ⲛⲉⲙ ⲧⲁⲙⲓⲁⲛⲟⲥ ϧⲉⲛ ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ ⲛⲭⲏⲙⲓ.	قزمان ودميان ببابلون مصر
ϯⲑⲉⲟⲧⲟⲕⲟⲥ ⲉⲑ̅ⲩ̅ ⲙⲟⲭⲟⲛⲟⲛ.	والدة الاله القديسة بخنان
ⲁⲡⲁ ⲓ̅ⲱ̅ⲁ̅ ⲡⲓⲣⲉⲙ ⲥⲉⲛϩⲟⲧⲥ ⲡⲣⲟϩⲃⲱ.	ابا يحنس السهتوني (*sic*) بشبرا رحة

Folio 174 recto.

ⲅⲉⲱⲣⲅⲓⲟⲥ ϯⲙⲟⲛⲁⲭⲁ ⲙⲡⲓⲥⲓⲥⲙⲉⲗⲱⲛ.	مارى جرجس بمنية السيرج
ⲅⲉⲱⲣⲅⲓⲟⲥ ⲡⲓⲙⲟⲛⲏ ⲙⲡⲁⲙⲉⲣⲉ.	جرجس بمينا الامير
ϯⲑⲉⲟⲇⲟⲕⲟⲥ ϯⲙⲟⲛⲏ ⲛⲁⲕⲟⲡⲉ.	والدة الاله بمنية عقبة
ϯⲑⲉⲟⲇⲟⲕⲟⲥ ϯⲙⲟⲛⲓ ⲛⲥⲟⲩⲣⲁⲧ.	والدة الاله بمنت (*sic*) سرد
ϯⲑⲉⲟⲇⲟⲕⲟⲥ ⲁⲑⲟⲕⲟⲧⲟⲥ.	والدة الاله بدقدوس
ⲫⲩⲗⲟⲑⲉⲟⲥ ⲕⲉⲗⲉⲙⲁ.	فيلوثاوس بقلمة
ⲁⲡⲁⲭⲩⲣⲟⲛ ϧⲉⲛ ϫⲉⲃⲉⲑⲉ.	ابقيرون بزفتى
ⲉⲩⲗⲟⲅⲓⲟⲥ ⲥⲁⲃⲟⲗ ⲙⲡⲉⲧⲡⲉϩ.	اولوجيوس ظاهر اطفيح
ⲙⲓⲭⲁⲏⲗ ⲡⲓⲣⲉⲣⲁⲙⲟⲛ (*sic*).	ميخاييل بالبرمون
ⲁⲡⲁ ⲙⲓⲛⲁ ⲡⲁⲡⲱⲣϯ.	مارى مينا بابيار
ϯⲑⲉⲟⲧⲟⲕⲟⲥ ⲕⲟⲥⲕⲉⲙ.	والدة الالاه (*sic*) بقسقام
ⲅⲉⲱⲣⲅⲓⲟⲥ ⲡⲁⲡⲟ.	مارى جرجس ببا
ⲅⲁⲃⲣⲓⲏⲗ ⲡⲓⲙⲟⲛⲁⲥⲧⲏⲣⲓⲟⲛ ⲙⲡⲓϣⲉ.	غبريال بدير الخشبة
ⲙⲓⲭⲁⲏⲗ ⲕⲁⲗⲉϩⲉ.	ميخاييل بقلها
ⲁⲡⲁ ⲡⲓⲙⲓⲛ ⲡⲟⲩϩⲏⲧ.	انبا بمين بالخزانية
ⲡⲓⲛⲓϣϯ ⲁⲛⲧⲱⲛⲓⲟⲥ ⲛⲧⲉ ⲡⲓϣⲁϥⲉ ⲛⲧⲉ ϫⲏⲛⲏ ⲓⲉ ⲡⲧⲱⲟⲩ ⲛⲧⲉ ⲡⲓⲕⲗⲓⲥⲙⲟⲥ ⲓⲉ ⲡϣⲁϥⲉ ⲛⲧⲉ ⲛⲓⲁⲣⲁⲃⲟⲥ.	العظيم انطونيوس ببريت العربة (*sic*) او بجبل القلزم او ببريت العربة
ⲡⲙⲟⲛⲁⲥⲧⲏⲣⲓⲟⲛ ⲙⲡⲉⲛⲓⲱⲧ ⲉⲑ̅ⲩ̅ ⲁⲃⲃⲁ ⲙⲁⲕⲁⲣⲓ ⲡϣⲁϥⲉ ⲛϣⲓϩⲏⲧ.	دير ابينا القديس انبا مقاريوس ببريت شيهات
ⲡⲓⲙⲟ̅ⲛ̅ ⲙⲡⲉⲛⲓⲱⲧ ⲁⲃⲃⲁ ⲡϣⲱⲓ ⲡϣⲁϥⲉ ⲛϣⲓϩⲏⲧ.	دير ابينا انبا بشوى ببريت شيهات
ⲡⲓⲙⲟ̅ⲛ̅ ⲛⲧⲉ ⲛⲉⲛⲓⲟϯ ⲛⲣⲱⲙⲉⲟⲥ ⲙⲁⲝⲓⲙⲟⲥ ⲛⲉⲙ ⲧⲟⲙⲉⲛⲧⲓⲟⲥ ⲡϣⲁϥⲉ ⲛϣⲓϩⲏⲧ.	دير ابابنا الروم مكسيموس ودوماديوس ببريت شيهات

ⲡⲓⲙⲟⲛ̅ ⲙⲡⲉⲛⲓⲱⲧ ⲉⲑ︦ⲩ︦ ⲁⲃⲃⲁ ⲙⲱⲥⲏ ⲡⲓϫⲁⲙⲉ ⲡϣⲁϥⲉ ⲛ (*sic*).	دير ابينا القديس انبا موسى الاسود ببرية شيهات
ⲡⲓⲙⲟⲛ̅ ⲙⲡⲉⲛⲓⲱⲧ ⲓ̅ⲱ̅ⲁ̅ ⲡⲓϫⲁⲙⲏ ⲡϣ̅ (*sic*).	دير ابينا ابو يحنس كما ببرية شيهات

Folio 174 verso.

ⲡⲓⲙⲟⲛ̅ ⲛϯⲑⲉⲟⲧⲟⲥ (*sic*) ⲙⲁⲣⲓⲁ ⲡⲓⲥⲉⲣⲓⲛⲟⲥ ⲡϣⲁϥⲉ ⲛϣⲓⲏⲧ.	دير والدة الاله مرتمريم بالسريان ببرية شيهات
ⲡⲓⲙⲟⲛ̅ ⲙⲡⲉⲛⲓⲱⲧ ⲙⲁⲧⲑⲉⲟⲥ ⲡⲓϩⲏⲕⲓ ⲡⲟⲗⲓⲥ ⲡⲟⲩⲣⲟ	دير ابينا متى المسكين ببلوسبور
ⲅⲉⲱⲣⲅⲓⲟⲥ ⲡⲟⲥⲟⲧⲟⲙⲉⲛⲧ.	مارى جرجس بسدمنت
ⲁⲡⲁ ⲃⲩⲕⲧⲱⲣ ⲛⲓⲉⲑⲁⲩϣ.	ابا بقطر بالحبش

Manuscrit de Lord Crawford.

Folio 332 verso.

ⲛⲓⲣⲁⲛ ⲛⲧⲉ ⲛⲓⲙⲟⲛⲁⲥⲧⲏⲣⲓⲟⲛ ⲛⲉⲙ ⲛⲓⲉⲕⲕⲗⲏⲥⲓⲁ ⲟⲩⲟϩ ⲛⲉⲑⲱⲟⲩ ⲛⲁⲓ ⲛⲱⲟⲩ.	اسما الاديرة والكنايس وهم هولا
ϯⲉⲕⲕⲗⲏⲥⲓⲁ ⲛⲧⲉ ⲛⲓ⳩ ⲥⲉⲣⲅⲓⲟⲥ (fol. 333 r°) ⲛⲉⲙ ⲃⲁⲭⲟⲥ ϧⲉⲛ ⲡⲓⲥⲡⲉⲗⲉⲱⲛ.	كنيسة .... وواخس بالمغارة
ϯⲉⲕⲕⲗⲏⲥⲓⲁ ϯⲑⲉⲟⲇⲟⲕⲟⲥ ϯⲁⲅⲓⲁ ⲙⲁⲣⲓⲁ ϧⲉⲛ ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ ⲛⲭⲏⲙⲓ.	كنيسة والدة الاله القديسة مريم ببابلون
ⲁⲡⲁ ⲕⲓⲣ ⲛⲉⲙ ⲓ̅ⲱ̅ⲁ̅ ⲡⲉϥⲥⲟⲛ ϧⲉⲛ ⲃⲁⲃⲩⲗⲱⲛ ⲛⲭⲏⲙⲓ.	ابا قير ويوحنا اخنه (*sic*) ببابلون
ϯⲑⲉⲟⲇⲟⲕⲟⲥ ⲛⲧⲉⲧⲣⲁⲡⲩⲗⲱⲛ ⲛⲉⲩⲥⲉⲃⲓⲟⲥ.	والدة الاله بضرب التقا
ⲅⲉⲱⲣⲅⲓⲟⲥ ⲧⲁⲧⲣⲁⲡⲩⲗⲱⲛ ⲛⲉⲩⲥⲉⲃⲓⲟⲥ.	
ⲡⲓⲁⲅⲅⲉⲗⲟⲥ ⲙⲓⲭⲁⲏⲗ ⲧⲁⲫⲉ ⲙⲡⲓⲭⲁⲗⲓⲁⲛ.	الملاك ميخاييل براس الخليج
ⲡⲁⲗⲓⲛ ⲙⲓⲭⲁⲏⲗ ϩⲓ ϣⲁⲧⲥ.	ميخاييل بالخندق
ⲙⲁⲣⲕⲟⲩⲣⲓⲟⲥ ⲧⲁⲧⲣⲁⲡⲩⲗⲱⲛ ⲙⲫⲓⲟⲙ.	مرقوريوس بضرب البحر
ⲁⲃⲃⲁ ϣⲉⲛⲟⲩϯ ⲧⲁⲧⲣⲁⲡⲩⲗⲱⲛ ⲙⲫⲓⲟⲙ.	انبا شنودة بضرب البحر
ⲁⲡⲁ ⲙⲏⲛⲁ ⲥⲁⲃⲟⲗ ⲛⲭⲏⲙⲓ.	ابا مينا بظاهر مصر
ϯⲑⲉⲟⲇⲟⲕⲟⲥ ⲉ̅ⲑ̅ ϯⲁⲅⲓⲁ ⲙⲁⲣⲓⲁ ⲛⲧⲣⲁⲃⲏ ⲛⲣⲱⲙⲉⲟⲥ.	والدة الاله القديسة مريم الظاهر بحارة الروم
ϯⲑⲉⲟⲇⲟⲕⲟⲥ ⲉ̅ⲑ̅ ϯⲁⲅⲓⲁ ⲙⲡⲁⲣ̅ⲑ̅ ⲛⲧⲣⲁⲃⲏ ⲛⲍⲉⲃⲟⲩⲗⲱⲛ.	والدة الاله القديسة مريم العذرى بحارة زويلة

ΜΑΡΚΟϹ ΠΙΑΠΟϹΤΟΛΟϹ ϯΠΕΡϹΙⲰϯ.	مرقس الرسول بالجيزة
ϯΘΕΟⲆΟΚΟϹ ΜΑΡΙΑ ϯΚΑΛΛΑΒΗ.	والدة الاله مريم العذرى (*sic*)
ΓΕⲰΡΓΙΟϹ ΤΡⲰΑ.	مارى جرجس طرة
ΓΕⲰΡΓΙΟϹ ΠΙΜΟΝΑϹΤΗΡΙΟΝ ΜΠΙΟΜΙ.	مارى جرجس بدير الطين
ΜΑΡΚΟΥΡΙΟϹ ΠΙΜΟΝΑϹΤΗΡΙΟΝ ΝϢΑϨΡΑΝ.	مرقوريوس بدير شهران
ΚΟϹΜΑ ΝΕΜ ΤΑΜΙΑΝΟϹ ϦΕΝ ΒΑΒΥΛⲰΝ ΝΧΗΜΙ.	قزمان ودميان ببابلون مصر
ϯΘΕΟⲆΟΚΟϹ (fol. 333 v°) ΜΟΧΟΝΟΝ.	والدة الاله اخنان
ΑΠΑ ⲒⲰⲀ̅ ΠΙΡΕΜ ϹΕΝϨΟΤ ϹΑΠΡΟϨΒⲰ.	ابا يحنس السهوق (*sic*) بشبرا رحة
ΓΕⲰΡΓΙΟϹ ϯΜΟΝΑΧΑ ΜΠΙϹΙϹΜΕΛΟΝ	مارى جرجس بمنية السيرج
ΓΕⲰΡΓΙΟϹ ΠΙΜΟΝΗ ΜΠΑΜΕΡΕ.	مارى جرجس بمنا الامير
ϯΘΕΟⲆΟΚΟϹ ΑϯΜΟΝΗ (*sic*) ΝΑΚΟΠΗ.	والدة الاله بمنية عقوبة
ϯΘΕΟⲆΟΚΟϹ ϯΜΟΝΙ ΝϹΟΥΡΑΤ.	والدة الاله بمنية سرد
ϯΘΕΟⲆΟΚΟϹ ΑΘΟΚΟΥΤΟϹ.	والدة الاله بدقدوس
ΦΥΛΟΘΕΟϹ ΚΕΛΕΜΑ.	فيلوتاوس بقلة
ΑΠΕϹΧΥΡΟΝ (*sic*) ϦΕΝ ΖΕΒΕΘΕ.	ابسخيرون بزوفتى
ΕΥΛΟΓΙΟϹ ϹΑΒΘΑ ΜΠΕΤΦΕϨ.	اولوجيوس بظاهر اطفيح
ΜΙΧΑΗΛ ΠΙΡΕΡΑΜΟΝ.	ميخاييل البرمون
ΑΠΑ ΜΙΝΑ ΠΑΠⲰΡϯ.	ابا مينا بابيار
ϯΘΕΟⲆΟΚΟϹ ΚΟϹΚΕΜ.	والدة الاله بقسقام
ΓΕⲰΡΓΙΟϹ ΠΑΠΟ.	مارى جرجس (*sic*)
ΓΑΒΡΙΗΛ ΠΙΜΟΝΑϹΤΗΡΙΟΝ ΜΠΙϢΕ.	.... الخشبة
ΜΙΧΑΗΛ ΚΑΛΕϨΕ.	ميخاييل بقلها
ΑΠΑ ΜΙΝΑ ΠΟΥϨΗΤ.	انبا يمين بالخزانية
ΠΙΑΓΙΟϹ ΑΝΤⲰΝΙΟϹ ΝΤΕ ΠϢΑϤΕ ΝΤΕ ϪΗΝΗ ΙΕ ΠΤⲰΟΥ ΝΤΕ ΠΙΚΛΙϹΜΟϹ ΙΕ ΠϢΑϤΕ ΝΤΕ ΝΙΑΡΑΒΟϹ.	القديس انطونيوس ببريت...................... القرية
ΠΙΑΓΙΟϹ ΑΒΒΑ ΠΑΥΛΗ ΠΤⲰΟΥ ΝΤΕ (*sic*).	القديس انبا بولا بجبل (*sic*)
ΝΙΜΟΝΑϹΤΗΡΙΟΝ ΝΤΕ ϢΙΗΤ.	الديرة شيهات
ΠΕΝΙⲰΤ ΑΒΒΑ ΜΑΚΑΡΙ.	ابينا انبا...............
ΠΕΝΙⲰΤ ΑΒΒΑ ΠΙϢⲰΙ.	ابينا انبا بيشوى.........

Folio 334 recto.

ⲛⲉⲛⲓⲟϯ ⲛⲣⲱⲙⲉⲟⲥ ⲙⲁⲝⲓⲙⲟⲥ ⲛⲉⲙ ⲧⲟⲙⲉⲛⲧⲓⲟⲥ.	اباينا الروم مكسيموس ودوماديوس
ⲡⲉⲛⲓⲱⲧ ⲁⲃⲃⲁ ⲙⲱⲥⲓ ⲡⲓⲭⲁⲙⲓ.	ابينا انبا موسى الاسود
ⲡⲉⲛⲓⲱⲧ ⲁⲃⲃⲁ ⲓⲱⲁ̅ ⲡⲓⲭⲁⲙⲏ.	ابينا ابو يحنس كاما
ϯⲑⲉⲟⲇⲟⲕⲟⲥ ⲙⲁⲣⲓⲁ ⲡⲓⲥⲉⲣⲓⲛⲟⲥ.	والدة الاله مريم بالسريانى
ⲡⲉⲛⲓⲱⲧ ⲁⲃⲃⲁ ⲙⲁⲧⲑⲉⲟⲥ ⲡⲓϩⲏⲕⲓ ⲡⲟⲗⲓⲥ ⲡⲟⲩⲣⲟ.	متى المسكين ببلوسبور
ⲅⲉⲱⲣⲅⲓⲟⲥ ⲡⲓⲥⲟⲧⲟⲙⲉⲛⲧ.	مارى جرجس بسدمنت
ⲁⲡⲁ ⲃⲩⲕⲧⲱⲣ ⲛⲓⲉⲑⲁⲩϣ.	ابا بقطر بالحبش

Ces deux listes ont les mêmes fautes. Elles sont à peu près semblables. Cependant, au lieu de donner vers la fin le lieu où se trouvent les monastères de Schiît, la seconde se contente de mettre une fois pour toutes : *Monastères de Schiît*. De même le monastère de saint Paul n'est pas nommé dans la première liste, et il se trouve dans la seconde. Pour le reste, tout est semblable. D'où il suit que le copiste aura eu un moment d'inattention; mais les deux listes ont dû être copiées sur le même modèle. Comme il s'agit ici d'un véritable morceau avec des phrases régulières, il m'a semblé bon d'en donner une traduction, car il ne suffit pas, pour en comprendre l'importance, de voir le même mot écrit en lettres coptes ou en lettres arabes, ainsi que cela a lieu pour les listes des villes et des évêchés.

NOMS DES MONASTÈRES ET DES ÉGLISES.

L'église des martyrs Serge et Bacchus dans la grotte.
L'église de la mère de Dieu, sainte Marie, à Babylone d'Égypte.
Apa Kyr et Jean, son frère, à Babylone d'Égypte.
La mère de Dieu, au tétrapyle d'Eusèbe (Darb el-Taqâ).
Georges, au tétrapyle d'Eusèbe (Darb el-Taqâ).
L'ange Michel, à la tête du canal (Ras el-Khalîg).
Encore l'ange Michel, à Schats (El-Khandaq).
Mercure, au tétrapyle du fleuve (Darb el-Bahr).
Abba Schenouti, au tétrapyle du fleuve (Darb el-Bahr).
Apa Mîna, en dehors de Khîmi.
La sainte mère de Dieu, sainte Marie, dans la rue des Romains (Hârat er-Roum).

La sainte mère de Dieu, la sainte Vierge, dans la rue des Romains (Hàrat er-Roum).

Marc, l'apôtre, à Gîzeh.

La mère de Dieu, Marie, à Tikalabî (El-'Adouîeh).

Georges à Torâ.

Georges, au monastère de la Boue (Deir el-Tîn).

Mercure, au monastère de Schahrân.

Côme et Damien, à Babylone d'Égypte.

La mère de Dieu, à Mokhonon.

Apa Jean de Senhout, à Prohbô (Schoubrà rahimeh).

Georges, dans le monastère de femmes à Pisismelon (Minieh esch-Schîrag).

Georges, à Minieh el-Emîr.

La mère de Dieu, à Minieh 'Aqoubeh.

La mère de Dieu, à Minieh Sorad.

Philothée à Kélémah.

Abeskhiroun à Ziftah.

Euloge, en dehors d'Atfîeh.

Michel, à El-Barmoun.

Apa Mîna à Papôrti (Abiâr).

La mère de Dieu à Koskam.

Georges, à Babâ.

Gabriel, au monastère de la Poutre (Deir el-Khaschabeh).

Michel, à Qalhâ.

Apa Mîna à Pouhît (El-Khazranîeh).

Le saint Antoine du désert des étrangers, ou montagne de Clysma, ou désert des Arabes.

Le saint Paul dans la montagne de (*sic*).

Le monastère de notre père saint abba Macaire, dans le désert de Schiît.

Le monastère de notre père abba Peschôi, dans le désert de Schiît.

Le monastère de nos pères les Romains, Maxime et Dométius, dans le désert de Schiît.

Le monastère de notre père saint, abba Moyse le Nègre, dans le désert (de Schiît).

Le monastère de notre père Jean le Noir dans le désert (de Schiît).

Le monastère de la mère de Dieu, Marie, des Syriens, dans le désert de Schiît.

Le monastère de notre père Mathieu le Pauvre, à Polispouro (Bolousbour).

Georges à Posotoment (Sedment).

Apa Victor des Abyssins.

ADDENDA.

Bouhah, بوهة.

Ce mot se rencontre dans les manuscrits arabes de la bibliothèque Bodléienne d'Oxford : c'est celui d'un village qui fut la patrie de Peschôi et de Pierre, deux anachorètes. Le père de Peschôi était un prêtre du diocèse de Qâou, et il fut persécuté par Arien, le vali du Sa'id. Le nom est écrit بوهة et بوها[1].

Ce nom existe encore en Égypte : c'est celui d'un village de la province de Ménoufyeh, district d'Eschmoun; mais je ne crois pas qu'il s'agisse ici de ce village de Bouhah de Schatnouf qui comprend actuellement 1,033 habitants[2] et est cité dans l'*État de l'Égypte* pour une contenance de 1,027 feddans et une redevance de 3,000 dinars[3].

Deir 'Âm el-Mazhab, دير عام المزهب.

Ce nom est celui du monastère où Daniel, le futur hégoumène de Scété, fut supérieur pendant quarante ans. Il se trouve dans un manuscrit arabe de la Bibliothèque nationale sans autre renseignement[4].

Hélouân, ϩⲁⲗⲁⲟⲩⲁⲛ, حلوان.

Le nom de cette ville se trouve dans la *Vie* du patriarche Isaac. Il y est dit que le gouverneur de l'Égypte y permit au patriarche de bâtir une église dans la ville qu'il avait construite[5]. Mais, comme cette ville est déjà mentionnée avant l'arrivée des Arabes en Égypte comme ayant un évêque, il faut bien croire qu'ici, comme ailleurs, on rapporte la fondation d'une ville déjà existante à 'Abd-el-'Aziz, parce qu'il l'avait embellie[6].

Cette ville de Hélouân est la ville si connue aujourd'hui, située près du Nil,

[1] Mss. ar. de la *Bodl. libr.*, Hunl., 470, fol. 7 r°, l. 7 et fol. 12 v°, l. 12.

[2] *Recensement gén. de l'Égypte*, t. II, part. fr., p. 75, et part. ar., p. ١٢٥.

[3] De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 653.

[4] Mss. ar. de la *Bibl. nat.*, 153, f. 153 v°.

[5] E. Amélineau, *Vie du patr. Isaac*, p. 78.

[6] E. Amélineau, *Fragments coptes pour servir à l'histoire de la conquête de l'Égypte par les Arabes*, p. 12 et 14.

sur la rive orientale : c'est la ville d'eaux de l'Égypte; elle est reliée au Caire par un chemin de fer, et elle est presque transformée en une ville européenne. Elle a une poste, un télégraphe, une école et compte 2,158 habitants. Elle fait partie de la province de Gîzeh et du district de Bedreschîn [(1)].

Mokhonon, ⲙⲟⲭⲟⲛⲟⲛ, مختنان.

Ce nom se trouve dans la liste des églises de l'Égypte, qui est publiée à la fin de cet ouvrage. Il devait sans doute faire partie de la banlieue du Caire, comme la plupart des lieux cités dans cette liste. Il n'a pas laissé de traces dans l'Égypte contemporaine et était même déjà perdu dans le xive siècle.

Psooun, ⲡⲥⲟⲟⲩⲛ.

Le nom de ce village se rencontre dans les fragments de la *Vie* d'Apa Pamin; il y est dit que ce saint était du village de Psooun, dans le nome d'Akhmîn [(2)]. Le nom a aujourd'hui disparu de la nomenclature des villes et villages de l'Égypte; il ne se trouve pas dans la liste des villages de l'*État de l'Égypte*.

Pesterposen, ⲡⲉⲥⲧⲉⲣⲡⲟⲥⲉⲛ.

Ce nom se rencontre dans la *Vie de Pakhôme* telle que nous l'ont conservée les parchemins de la Bibliothèque nationale. Il y est dit : «Et il amena aussi (à sa communauté) un autre couvent où il avait vécu lorsqu'il était encore laïque : c'est le lieu de Pesterposen [(3)].» On mentionne même les petits palmiers que l'on y cultive [(4)]. Cette mention fait penser tout naturellement au récit de la conversion de Pakhôme, lorsque, retiré dans un temple de Sérapis, sur les bords du fleuve, il cultivait quelques légumes et prenait soin de quelques palmiers pour être capable d'assister les malades et les voyageurs. Quand il quitte cet endroit, il recommande bien à ceux qu'il laisse derrière lui de prendre soin des palmiers, et c'est alors qu'il va trouver Palamon qui doit l'initier à la vie des moines [(5)]. Il n'y a donc aucun doute à avoir : ce mot est le nom de l'endroit où Pakhôme, congédié du service militaire, s'était

(1) *Recensement général de l'Égypte*, part. fr., t. II, p. 144, et part. ar., p. ١٤٩.

(2) *Bibl. nat.*, mss. cop. 129[13].

(3) ⲁⲩⲱ ⲧⲕⲉⲟⲩⲉⲓ ⲟⲛ ⲛϩⲉⲛⲉⲉⲧⲉ ⲉⲧϥⲛϩⲏⲧⲥ ϫⲓⲛ ⲉϥⲟ ⲛⲕⲟⲥⲙⲓⲕⲟⲛ ⲉⲧⲉ ⲡⲙⲁ ⲡⲉ ⲙⲡⲉⲥⲧⲉⲣⲡⲟⲥⲉⲛ. — Mss. cop., fragm. théb. de la *Bibl. nat.*, 129[12], fol. 24 et 25.

(4) *Ibid.*, fol. 25.

(5) E. Amélineau, *Monuments pour servir à l'histoire de l'Égypte chrétienne*, t. II, p. 8 à 11.

retiré dans un temple de Sérapis, non loin de Schénésît. Comme ce n'était qu'un nom de petit hameau, il a complètement disparu de nos jours.

(El-) Qarschîeh, القرشية.

Ce nom nous a été conservé par un manuscrit arabe de la Bibliothèque nationale, qui contient les *Actes* de saint Ababnoudâ, c'est-à-dire d'apa Paphnouti. Il y est dit : « Ils étaient dans un village à l'ouest d'El-Bandarâ, nommé El-Qarschîeh[1]. » On bâtit une église en l'honneur de ce saint[2].

Ce village existe encore dans la province de Gharbyeh, district de Ga'farîeh; il compte 1,919 habitants, possède une poste, un télégraphe et une station de chemin de fer[3]. L'*État de l'Égypte* le cite pour une contenance de 1,476 feddans et une redevance de 6,000 dinars[4].

Raghodâ, رغدا.

Cette ville est alliée avec la ville de Peschoti dans la liste des évêchés; elle devait donc se trouver non éloignée de la ville de Niqîous ou Ibschâdy. Elle était complètement disparue de l'Égypte au xive siècle.

Sour, سور.

Le nom de cette ville est uni à celui de Ménouf el-'Alîâ dans la liste des évêchés de l'Égypte. Il n'en restait pas trace dès le xive siècle.

Tsyté, ⲧⲥⲩⲧⲉ.

Ce nom se trouve dans un fragment de *Vie* de moine, dans les parchemins coptes de la Bibliothèque nationale. On y lit : « Ce lieu où tu te trouves actuellement, à savoir Tsyté[5]. » Il n'y a rien, dans le fragment, qui indique où était situé le village. Je ne peux donc l'identifier.

(1) Mss. ar. de la *Bibliothèque nationale*, suppl. 89 : كانوا فى بلد بالغرب من البندرا تسمى القرشية, fol. 169 r°, l. 7.

(2) Mss. ar. de la *Bibliothèque nationale*, supp. 89, fol. 169 v°.

(3) *Recensement général de l'Égypte*, t. II, part. ar., p. ٨٩. La partie française n'a pas ce nom.

(4) De Sacy, *Relation de l'Égypte*, p. 633.

(5) ⲡⲉⲓⲙⲁ ⲧⲉⲛⲟⲩ ⲉⲧⲉⲕϣⲟⲟⲡ ⲛϩⲏⲧϥ ⲉⲧⲉ ⲧⲥⲩⲧⲉ. *Bibl. nat.*, mss. cop., fragm. théb., 129[13], fol. 55 r°.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

NOMS COPTES DE VILLES OU VILLAGES

DONT IL EST TRAITÉ DANS CET OUVRAGE.

TABLE

DES

NOMS GRECS DE VILLES OU VILLAGES

DONT IL EST TRAITÉ DANS CET OUVRAGE.

LISTE

DE TOUS LES NOMS GÉOGRAPHIQUES ARABES

QUI FONT LE SUJET D'UN ARTICLE

DANS CET OUVRAGE.

TABLE

DE TOUS LES NOMS DE VILLES OU VILLAGES

FAISANT L'OBJET D'UN ARTICLE

TRANSCRITS EN LETTRES FRANÇAISES

TABLE

DE TOUS LES NOMS GÉOGRAPHIQUES

TRANSCRITS EN LETTRES ROMAINES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

CORRIGENDA.

Page 8, ligne 11, *au lieu de :* Palâts, *lisez :* Palôts.

41, note, *au lieu de :* Strabon, XVIII, *lisez :* Strabon, XVII.

65, ligne 25, *au lieu de :* Daqâdous, *lisez :* Daqadous.

69, lignes 7 et 19, *au lieu de :* Atripé, *lisez :* Atrîpé.

71, lignes 11, 17 et 23, *au lieu de :* Atribis, *lisez :* Athribi·.

75, ligne 10, *au lieu de :* Babaouin, *lisez :* Bâbâouîn.

85, ligne 11, *au lieu de :* Miniet-Bedr, *lisez :* Minîeh-Bedr.

89, ligne 1, *au lieu de :* ⲡⲟⲩⲣⲁⲥⲧⲓ, *lisez :* ⲡⲟⲩⲃⲁⲥⲧⲓ.

89, ligne 3, *au lieu de :* Senarthi, *lisez :* Sénouthi.

92, ligne 25, *au lieu de :* Bahnassy-el-Schaoly, *lisez :* Bahnassy-el-Schadly.

104, ligne 22, *au lieu de :* Nikeoules, *lisez :* Nikedoules.

105, ligne 1, *au lieu de :* Nikedaules, *lisez :* Nikedoules.

105, ligne 20, *au lieu de :* Scherbine, *lisez :* Scherbin.

116, ligne 20, *au lieu de :* Gafarîeh, *lisez :* Ga'farîeh.

121, ligne 15, *au lieu de :* Taqinasch, *lisez :* Takinasch.

123, ligne 13, *au lieu de :* Balaous, *lisez :* Bâlâous.

131, ligne 8, *au lieu de :* العراب, *lisez :* العربة.

132. Une note a été omise qui doit occuper le n° 2 : *Synaxare,* 16 Kihak. Il faut biffer la note 4.

136, ligne 7, *au lieu de :* Dikpatritou, *lisez :* Dekpatritou.

143, ligne 12, *au lieu de :* il'age, *lisez :* village.

148, ligne 13, *au lieu de :* extrémité ouest, *lisez :* extrémité sud-est.

155, ligne 22, *au lieu de :* [hiéroglyphes], *lisez :* [hiéroglyphes].

159, ligne 8, *au lieu de :* Ibschadar, *lisez :* Ibschâdeh.

176, ligne 14, *au lieu de :* FAKHMAH فخمة, *lisez :* FAKHNAH فخنة.

176, ligne 18, *au lieu de :* Fakhmah, *lisez :* Fakhnah.

178, ligne 22, *au lieu de :* Deir-Hada, *lisez :* Deir-Hadah.

189, ligne 22, *au lieu de :* Naqbalâ, *lisez :* Maqbalah.

190, ligne 1, *au lieu de :* Naqbalâ, *lisez :* Maqbalah.

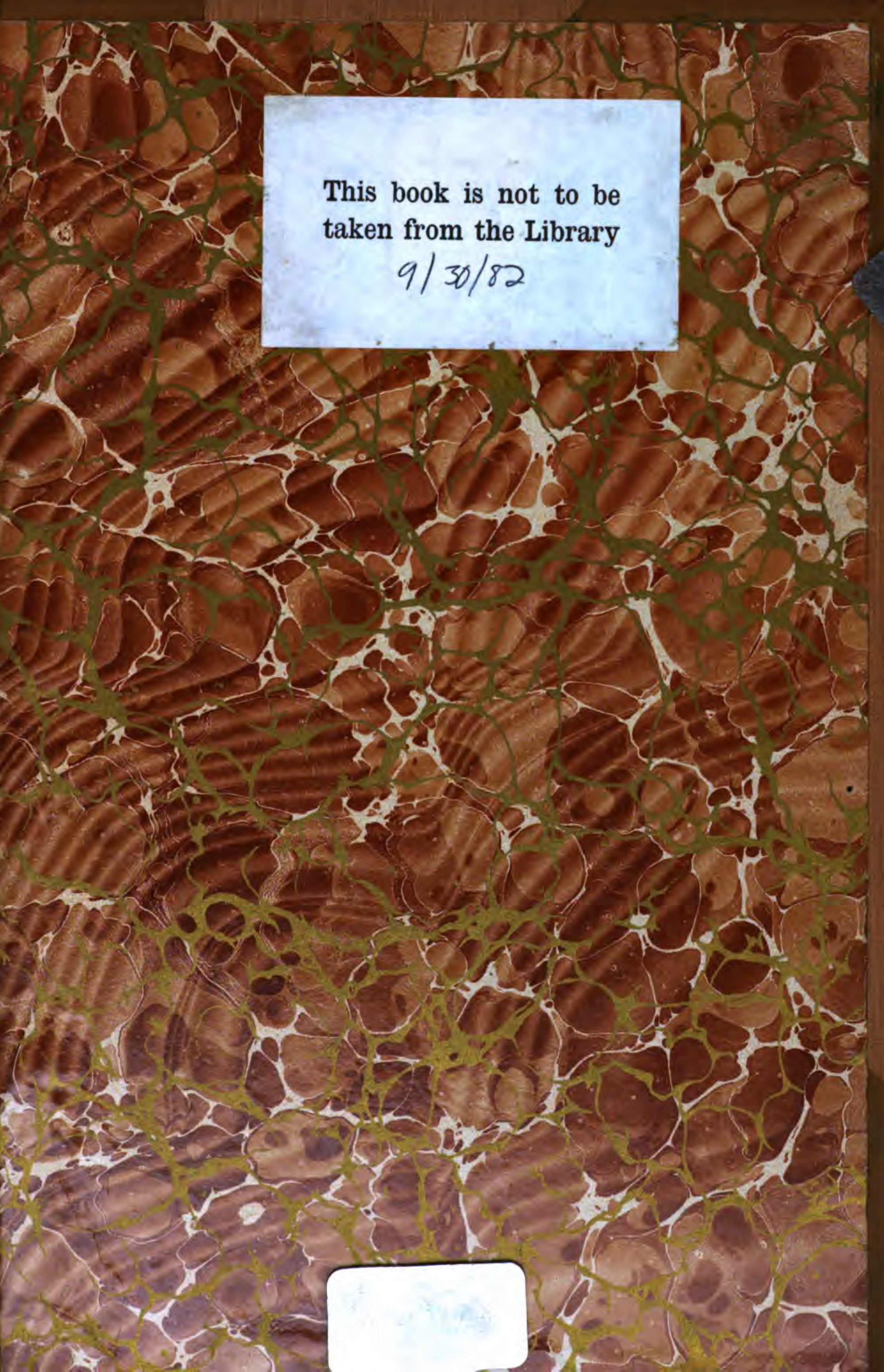
193, ligne 1, *au lieu de :* Héracléus, *lisez :* Heracleus.

209, ligne 22, *au lieu de :* Memnoneia, *lisez :* Memnonia.

215, ligne 9, *au lieu de :* KÉLÉMAH, *lisez :* KÉLÉMA.

Page 218, ligne 9, *au lieu de :* Schedia, *lisez :* Skhedia.
222, ligne 20, *au lieu de :* Khousous 'Ain-Schems, *lisez :* Khousous 'Ain-Schams.
233, ligne 13, *au lieu de :* Laqanêh, *lisez :* Laqâneh.
241, ligne 18, *au lieu de :* Esfoum, *lisez :* Esfoun.
250, ligne 11, *au lieu de :* MENOUF ES-SOFLA, *lisez :* MENOUF ES-SAFLY.
250, ligne 15, *au lieu de :* Psarsinâ, *lisez :* Psarsiné.
252, ligne 1, *au lieu de :* Peschoti, *lisez :* Peschati.
259, ligne 16, *au lieu de :* Eschmoun-el-roman, *lisez :* Eschmoun er-roman.
262, ligne 21, *au lieu de :* Mohalleh-el-Kebirâh, *lisez :* Mohalleh-el-Kebîrah.
271, ligne 9, *au lieu de :* Nâouieh, *lisez :* Naouîeh.
283, ligne 19, *au lieu de :* Menoufieh, *lisez :* Menoufyeh.
292, ligne 18, *au lieu de :* ⲡⲁⲁ...ⲧⲙⲉⲣⲁⲥ, *lisez :* ⲡⲁⲁ ..ⲧⲙⲉⲣⲟⲥ.
315, ligne 8, *au lieu de :* Pelithisis, *lisez :* Pelîthîsis.
320, ligne 8, *au lieu de :* Permoudj, *lisez :* Pernoudj.
323, lignes 18 et 20, *au lieu de :* Deriout, *lisez :* Deirout.
327, note 1, *au lieu de :* XV, *lisez :* XII.
350, ligne 30, *au lieu de :* Phatméthique, *lisez :* Phathmétique.
351, ligne 5, *au lieu de :* Farragnî, *lisez :* Farragîn.
353, ligne 27, *au lieu de :* Apeliote, *lisez :* Apeliotes.
362, ligne 4, *au lieu de :* Bedreischîn, *lisez :* Bedreschîn.
388, ligne 27, *au lieu de :* sud-ouest, *lisez :* sud-est.
390, ligne 14, *au lieu de :* Qallin, *lisez :* Qallîn.
395, ligne 25, *au lieu de :* Henis, *lisez :* Henîs.
399, ligne 20, *au lieu de :* Samnouteh, *lisez :* Sanmouteh.
404, ligne 11, *au lieu de :* Rinocoroura, *lisez :* Rinokoroura.
410, ligne 19, *au lieu de :* Gâfarîeh, *lisez :* Ga'farieh.
417, ligne 15, *au lieu de :* Beluk, *lisez :* Berak.
417, ligne 27, *au lieu de :* Agâhân, *lisez :* Aghânâ.
428, ligne 19, *au lieu de :* Schandaouîl, *lisez :* Schendaouîl.
442, ligne 1, *au lieu de :* Beschar, *lisez :* Beschay.
477, ligne 21, *au lieu de :* Tousia, *lisez :* Tousîâ.
514, ligne 1, *au lieu de :* ⲧⲙⲁϩⲙⲡⲁⲕⲓⲣⲉ, *lisez :* ⲧⲙⲁϩⲡⲁⲣⲓⲕⲉ.
517, lignes 7 et 8, *au lieu de :* Khousou, *lisez :* Khonsou.
521, ligne 9, *au lieu de :* Tophis, *lisez :* Taphis.
521, ligne 14, *au lieu de :* ⲧⲟⲩⲃⲁϩ, *lisez :* ⲧⲁⲩⲃⲁϩ.
531, note 1, *au lieu de :* ϫⲉⲃⲉⲑⲉ, *lisez :* ⲍⲉⲃⲉⲑⲉ.




This book is not to be
taken from the Library
9/30/82

